



HAL
open science

“ - Des romans ? - Non : leurs vies ! ”

Delphine Leroy

► **To cite this version:**

Delphine Leroy. “ - Des romans ? - Non : leurs vies ! ” : Écritures et Auteursisations de femmes migrantes hispanophones. 2017, 978-27539-0490-3. hal-03910779

HAL Id: hal-03910779

<https://hal.science/hal-03910779>

Submitted on 27 Dec 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

— Des romans ? — Non : leurs vies !

Existe-t-il des points communs entre les rapports à l'écrit de femmes migrantes qu'elles soient écrivaines ou inscrites à des cours d'alphabétisation ?

C'est à travers de remarquables histoires de vie de femmes hispanophones vivant en France au XXI^e siècle que cet ouvrage propose de répondre à cette question. Récits oraux, littérature et écrits ordinaires se croisent, tentant de rompre avec les cloisonnements habituels entre personnes lettrées et non lettrées. Au-delà des catégorisations qui leur sont associées, ils mettent en tension, pratiques d'écritures avérées et déclarations parfois contradictoires de leurs auteures.

L'enquête ethnographique se focalise sur ce qui sera dénommé « auteurisation » – capacité visible d'écrire (être auteure) et celle du pouvoir d'agir (s'autoriser) – et interroge le doute déclaré ou sous-jacent concernant le pouvoir/savoir écrire.

Les parcours d'écritures sont exposés au fil de situations biographiques variées qui résonnent singulièrement entre elles (des relations amoureuses à la liste de courses). Ainsi le récit inédit d'une réfugiée espagnole, ayant appris à lire et écrire tardivement trouve un écho surprenant avec des expériences de migrations plus contemporaines.

Inclus : le récit inédit d'Isabel Gille, *Une Andalouse en Bourgogne*.

Delphine Leroy est enseignante chercheuse en sciences de l'éducation à l'université Paris 8. Anthropologue, ses travaux portent sur les contextes transculturels envisagés comme potentiellement transformateurs pour les personnes, plus particulièrement dans les appropriations langagières et scripturales. La question du genre dans une perspective intersectionnelle est transversale à ses recherches.

ISSN 2610-1521
ISBN 978-2-7539-0490-3



36,00 € 9 782753 904903



DELPHINE LEROY
— Des romans ?
— Non : leurs vies !



Connaissances
et Savoirs

DELPHINE LEROY

— Des romans ? — Non : leurs vies !

Écritures et auteurisations
de femmes migrantes hispanophones



Sciences humaines et sociales
Sciences de l'éducation



Collection Actes graphiques

Delphine Leroy

— Des romans ?
— Non : leurs vies !

Écritures et auteurations
de femmes migrantes hispanophones

Inclus : le récit inédit d'Isabel Gille,
Une Andalouse en Bourgogne

Connaissances et Savoirs

Cet ouvrage a été réalisé par les éditions
Connaissances et Savoirs
175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis
Tél. : 01 84 74 10 10 – Fax : 01 41 684 594
contact@connaissances-savoirs.com
www.connaissances-savoirs.com



Imprimé en France
Tous droits réservés pour tous pays.

Dépôt légal.
© Éditions Connaissances et Savoirs, 2017

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Image de couverture : © Enhel 2017 Tous droits réservés

*À Elvira et Hortense et toutes celles et ceux
qui font œuvre du Quotidien*

Sommaire

Préface de Catherine Quiminal.....	9
Préambule : pourquoi ce livre ?	13
Enracinements et intuitions	15
Partie I.	
Contextes, partis pris et situations d'enquête	21
Présentation, Au-delà des catégorisations : l'« auteurisation »	23
Chapitre 1. Écrire : rencontres et lectures.....	49
Partie II.	
Les récits	109
Chapitre 2.	
Des voix qui s'inscrivent : Histoire(s) de vie d'apprenante(s) en alphabétisation(s)	110
Chapitre 3. Une voix qui s'écrit : Isabel, <i>Une Andalouse en Bourgogne</i> Récit inédit d'auteurisation à l'âge adulte	187
Partie III.	
Écrire : (s')exposer, (se)transformer ?	321
Chapitre 4. Émergences : écritures exposées, écritures dissimulées	323
Chapitre 5. Perspectives d'éducation	395
Bibliographie	433
Remerciements.....	461

Préface

Sept femmes présentes le temps de se dire et sitôt disparues. « — Un Roman ? – Non leurs vies ? » l'ouvrage de Delphine Leroy à travers des rencontres improbables, un constant souci de l'autre, défie les frontières de l'ethnologie. Certes comme le disait G. Apollinaire dans le calligramme *La lettre à l'océan* : « Tu ne connaîtras jamais bien les Mayas » et pourtant grâce à une empathie certaine, une certaine complicité, une attention aigüe accordée à ses interlocutrices jusqu'aux moindre détails, Delphine Leroy donne sens à ces vies qui se disent le temps de rencontres savamment construites.

Amalia, Marisol, Anna et Monique ou Maria London, Isabel Gille, Silvia Baron Supervielle se révèlent tout au long de leur engagement dans une relation où elles se content, se dévoilent en racontant leur histoire de femmes ou d'écrivaines.

Quatre récits de vie de femmes migrantes, une voix consignée dans un texte inédit, ici intégralement reproduit, le récit fouillé d'un long parcours migratoire en contrepoint un échange trop vite interrompu avec une écrivaine reconnue.

Célèbres ou invisibles seules des femmes sont à l'œuvre, chacune à sa manière s'affirmant comme auteure.

Les récits de vie abrégés de quatre immigrées se recourent pour dire les vicissitudes de la migration. Des parcours oh ! combien similaires à ceux de nombreuses autres femmes migrantes.

Ambiguïté des ruptures avec la famille : des parents chéris autant qu'haïs, des enfants restés au pays ou trop lourde charge pour une mère seule, des maris violents, malveillants ou impécunieux, voire, trop tôt décédés.

Nostalgie du temps passé, âge d'or injustement regretté au regard des difficultés rencontrées par des femmes immigrées.

Invention de nouveaux liens imposés par la distance : appels téléphoniques, skype, photos, envois de cadeaux.

Heurs et malheurs de la vie en France : amitiés, rencontres sentimentales, travail, chômage, insécurité, précarité.

Des fragments de vie que les femmes s'approprient au fil de leur narration au risque de se sentir coupables, voire de se dénigrer mais ayant aussi pour enjeu une certaine estime de soi, la reconnaissance de l'autre, le secret espoir que leurs récits paraissent dans un livre. Être écoutées, entendues, partager sa vie, prétextes offerts par la nécessité, le désir, la difficulté d'apprendre le français.

Car tel fut le point de départ de la relation. Une institution dispensant des cours de langue.

La poétique de rencontre diffère pour celles qui ont affronté l'écriture, conduit à terme des ouvrages : Maria réfugiée chilienne, Isabelle réfugiée espagnole et Silvia auteure reconnue.

Isabel est l'auteure d'un manuscrit jamais publié. Elle entend laisser à ses enfants la mémoire de son parcours de réfugiée, son histoire inscrite dans l'Histoire. Le texte de ce récit *Une Andalouse en Bourgogne*, intégralement publié au cœur de l'ouvrage de D. Leroy, témoigne des hésitations, des scrupules d'une femme à se faire auteure. Le texte relégué dans un « garde mémoire », oublié, n'était pas destiné à un large public. Isabel le réservait à ses descendants. Une écriture inédite, un devoir de mémoire en somme.

Le rapport à l'écriture de Maria est plus sinueux. Son ouvrage *El hilo del medio*, saga familiale reconstruite à partir de multiples recherches, notamment auprès des membres de sa famille, est publié au Chili puis retiré des librairies à la demande même de cette dernière pour qui l'auteure aurait dû rester incognito, ne pas se dévoiler. Néanmoins l'auteure persiste et publie son texte en France sous le titre *Tisseuse de mémoires de la Patagonie aux Balkans*. Devenue auteure pour témoigner, aidée puis empêchée par sa famille, Maria persévère dans son être d'écrivaine et publiera d'autres livres.

En contre point une expérience, une conversation suivie, puis brusquement interrompue, avec une écrivaine reconnue, de renommée internationale. Des mots, des paroles d'une écrivaine. Découverte faite au hasard des promenades de D. Leroy, Silvia a publié, entre autres, un ouvrage intitulé *Le Pays de l'écriture* dans lequel elle revient sur son expérience d'auteure. Un tel titre ne

pouvait échapper à D. Leroy. Elle s'en saisit pour proposer échanges et connivences avec Silvia. Relation annulée lorsque Delphine soumet ses transcriptions brutes à Silvia. Éléments d'intimité, style oral, l'auteure ne souhaite pas aller plus avant dans la relation qui risque, craint-elle, de trahir son image.

De récits adressés, en écritures déléguée, de femmes « apprenantes » en auteures confirmées – *Des romans ? – Non leurs vies* nous mène sur des chemins inédits.

Le livre est attachant, parfois déroutant, toujours stimulant de par son ouverture à l'autre, son souci constant de ne pas trahir celles qui ont confié des fragments de leur vie à celle qui entendait les publier.

Faire parler pour écrire pourquoi ? Pour qui ? C'est finalement à une réflexion sur les implications, pour les femmes, du dire et de l'écrire que ce livre nous convie.

Catherine Quiminal
Professeure émérite
URMIS. Université Paris Diderot

Préambule : pourquoi ce livre ?

L'écriture de cet ouvrage ne s'est pas inscrite dans la droite lignée de la thèse, comme une prolongation évidente, mais bien dans un travail de maturation quant au sens que cette publication recouvrait. Plusieurs fois, des collègues-amis m'ont conseillé de rédiger des articles à partir de mon travail de doctorat plutôt qu'un livre, dans une visée de reconnaissance universitaire et de potentialité de carrière.

Je n'ai pourtant pas suivi ces précieux et judicieux conseils, non pas par mépris de la reconnaissance de mes pairs, ni par la volonté express de saborder tout plan de carrière, mais parce que ce choix ne paraissait pas en adéquation avec mon travail de recherche et la visée qu'il recouvrait.

La distance entre ce projet et sa possibilité matérielle m'a aussi amenée à redéfinir ce qui me semblait important de publier et les raisons profondes de ce désir. L'achèvement de mon travail de recherche était l'écriture de la thèse, qu'est-ce qui me poussait donc à vouloir publier ?

La première chose essentielle est l'une des phrases récurrentes des interviewées : elles pensent toutes, au moment de nos entrevues, malgré mes multiples dénégations, que je vais écrire un livre à partir de leurs histoires. Elles me racontent leurs parcours dans l'espoir et/ou l'envie qu'il soit inscrit et visible. Publier leurs récits est une forme de contre-don, de respect d'une promesse qu'elles ont formulée, presque à mon corps défendant. C'est de l'ordre de la parole, du rêve que l'on a suscité et auquel on souhaite restituer une petite partie aux principales intéressées. J'ai écrit ce livre surtout parce que je crois qu'Amalia, Mari-Sol, Maria et Anna en avaient le désir¹.

¹ Les histoires de vie des quatre femmes, telles que je les ai entendues, composent le chapitre 2.

Ensuite, la conviction profonde, qui a traversé mon sujet de recherche, que l'exposition de parcours singuliers est à même de parler au plus grand nombre et d'éclairer des pans peu visibles de nos sociétés de l'hyper. Il semble que nous soyons à la fois dans des enjeux de sur-médiatisations et de normalisation excessive de ce qui est exposé en matière de récits migratoires. Proposer à la lecture des expériences contrastées et qui se jouent des cadres – lettrées/non lettrées ; pouvoir/vouloir apprendre – dans lesquels le sens commun tente de les réduire, me paraissait de nature à complexifier et donc enrichir nos représentations communes sur le sujet.

Enfin il y a eu un contretemps majeur : je ne parvenais pas à retrouver la trace des enfants d'Isabel Gille, qui m'avaient précédemment donné leur accord pour travailler sur le récit d'*Une Andalouse en Bourgogne* dans le cadre de ma thèse

Alors que cette quête paraissait impossible, je m'apercevais que publier un ouvrage, sans le récit inédit d'Isabel Gille n'aurait pas ou peu de sens². Je souhaitais vraiment que des lecteurs puissent avoir accès à cette histoire, produite alors même que son auteure était en cours d'alphabétisation. Il y a eu beaucoup de joie à retrouver les deux fils d'Isabel (décédée en 2011) et à échanger sur ce projet qui devenait ainsi un peu le leur.

C'est donc stimulée par ces attentes individuelles et collectives que je me suis autœurisée à vous proposer la lecture de cet ouvrage, qui, je l'espère répondra aux attentes que chacun-e y placera.

² Son récit intégral constitue le chapitre 3.

Enracinements et intuitions

Le questionnement qui alimente cet ouvrage émerge en 2008, alors que je réalise des entretiens ethnographiques avec « Nora³ », inscrite en cours d’alphabétisation depuis des années dans son quartier. Elle me dévoile que non seulement elle est lettrée dans sa langue maternelle (l’arabe) mais qu’elle rédige en secret son autobiographie, en français, pour ses enfants. Cette révélation va produire un basculement important dans mes représentations de l’écrit et notamment sur les catégorisations employées en formation d’adultes⁴. En effet, deux des principales catégories employées dans les cours de langue pour les personnes migrantes sont les cours d’alphabétisation et les cours de FLE⁵ qui correspondent à une démarcation importante vis-à-vis de l’appropriation de l’écrit. L’assignation à un classement dévalorisant face à l’écrit produit des effets inattendus sur les personnes, puisqu’elles n’osent pas ou ne veulent pas affirmer des compétences scripturales qu’elles possèdent mais qui contrecarrent les évaluations produites par les spécialistes andragogues. Les effets de ces assignations dépassent le champ strictement professionnel de l’apprentissage puisque même dans la sphère du privé et de la famille certains usages de l’écrit demeuraient clandestins. Les représentations des proches confirmaient ou alimentaient cette catégorisation,

³ Dans le cadre de mon master 2 : LEROY Delphine, 2008, *Rapports à l’écrit d’une apprenante en alphabétisation à Paris. Images d’une identité en mouvement*. Mémoire de master 2e année, Sciences de l’éducation et formation, spécialité recherche “ Tout au long de la vie”, LE GRAND Jean-Louis (dir.), université Paris VIII, Saint-Denis, 205 p.

⁴ L’analphabétisme étant généralement caractérisé par une absence (ou très faible) scolarisation des personnes et un accès à l’écrit inédit. Les cours de FLE (Français Langue Étrangère) s’adressent en revanche à des personnes ayant été scolarisées dans leur pays d’enfance, dans une autre langue que le français. Les cours de langue pour migrants opèrent donc ce distinguo : alphabétisation et FLE .

⁵ Français Langue Étrangère.

dont il est difficile de savoir la source première, puisque les différentes interactions sociales cheminaient toutes vers le même déclassé scriptural de Nora. L'appropriation de l'écrit est donc une conquête intime, parfois cultivée en secret, à la marge ou en complément des dispositifs visibles de formation.

Si Nora « l'analphabète » consigne son autobiographie, combien d'autres se produisent à la dérochée des proches et des chercheurs ?

En parallèle à ce questionnement, une amie, brillante étudiante, va s'engager sous les yeux stupéfaits de ses camarades et professeurs, de manière ostensible dans une spirale d'échecs produisant une mise en danger tout d'abord universitaire, puis professionnelle et personnelle dans laquelle la crainte du passage à l'écrit occupait une place de premier ordre.

La maîtrise du code, son acquisition ancienne, son goût pour une pratique personnelle ne l'aidaient en rien face à l'angoisse qui semblait s'emparer d'elle à chaque échéance de remise écrite. Ses prestations orales étaient remarquables, ses qualités d'écritures incontestables mais la mise en écriture de ses analyses se révélait être un obstacle infranchissable.

Le problème d'autorisation à écrire dépasserait-elle alors la seule compétence en terme d'acquis du code linguistique ?

Pourtant, l'illettrisme est médiatisé comme touchant les personnes ayant eu des scolarités chaotiques⁶ et généralement issues de milieux sociaux économiquement défavorisés. Évoquer les difficultés rencontrées lorsqu'on est issu d'un autre contexte socio-culturel est d'autant plus délicat à assumer, bien que des chercheurs aient déjà constaté⁷ ce phénomène. Les difficultés du pas-

⁶ HESS Benoît, 1997, *L'entreprise face à l'illettrisme. Les enjeux de la formation*, Éditions Anthropos, Paris, 162 p.

⁷ Ces recherches datent du milieu des années 1980. Dominique Samson (SAMSON Dominique, VILLE Patrice (dir.), 2002, thèse de doctorat en sciences de l'éducation, *L'ombre de l'auteur : des rapports de force dans l'acte d'écrire*, université Paris VIII, Saint-Denis, 390 p., p. 160), reprenant une étude de Jean Hébrard : HÉBRARD Jean, 1986, « L'illettrisme une émotion des classes cultivées » in *Biblio-*

sage à l'écriture sont ainsi courantes pour les cadres qu'Alain André côtoie dans ses ateliers d'écriture, dans un contexte professionnel et dont il fait le détail :

« Les premières recherches conduites sur les relations qu'entretiennent les adultes avec l'écriture l'ont immédiatement mis en évidence : la peur est la caractéristique la plus saillante du rapport qu'entretiennent les adultes avec l'écriture⁸. »

Bien évidemment, un atelier d'écriture dans le cadre d'une formation professionnelle, n'a que peu de similitudes avec un cours d'alphabétisation entrepris sur le temps libre ; pour autant, il permet de mettre en doute la peur et la crainte vis-à-vis du code comme étant en lien direct avec le niveau d'apprentissage des personnes. Dès lors, il s'agit de dépasser le cadre strict des apprentissages, des méthodes, de la didactique puisque les difficultés face à l'écrit engageraient les personnes bien au-delà de leurs compétences scripturales. Les cadres dont il est question plus haut, ne font pas partie de populations faiblement alphabétisées ou lettrées, mais bien de personnes ayant suivi, comme l'étudiante empêchée d'écrire, un parcours de formation complet, souvent supérieur et il est presque assuré que leur contact est permanent avec

thèques publiques et illettrisme, ministère de la Culture et de la Communication, Direction du livre et de la lecture, Paris.) fait l'hypothèse que les lettrés auraient besoin de la figure de l'illettré pour réaffirmer leur place, face à l'inquiétude du devenir de l'écrit (essor des nouvelles technologies multimédias...). Parallèlement certains chercheurs, ont montré que les préjugés sur les scripteurs populaires sont liés aux représentations de l'écriture que possèdent les « intellectuels » cf. WEBER Florence, 1993, « L'ethnologue et les scripteurs populaires », in *Enquête* [En ligne], n° 8 | 1993. Consulté le 15 juillet 2016. URL : <http://enquete.revues.org/182>

Aujourd'hui un sursaut émotif d'une autre nature semble se dessiner à travers notamment cet article de SHAHZAD Abdul du « Monde » daté du 16.02.2013 et intitulé « L'illettrisme des cadres, un phénomène méconnu et tabou », dans lequel il retrace diverses expériences de cadres illettrés dont celui extrêmement connu de ce professeur d'université américain John Corcoran, qui a dévoilé son parcours dans un livre intitulé, *Le Prof qui ne savait pas lire* (CORCORAN John, 2008, *The Teacher Who Couldn't Read, One Man's Triumph Over Illiteracy, A memoir*, Kaplan publishing, (U.K.), 248 p.) http://www.lemonde.fr/societe/article/2013/02/16/l-illettrisme-des-cadres-un-phenomene-meconnu-et-tabou_1833722_3224.html

⁸ CIFALI Mireille & ANDRÉ Alain, 2007, *Écrire l'expérience. Vers la reconnaissance des pratiques professionnelles*, PUF, Paris, 388 p., p. 101.

l'écrit dans leur travail. Ni la compétence ni la familiarité avec le code n'expliquent la peur suscitée par cette mise à l'écrit. Crainte de ne pas être capable, de ne pas trouver les termes, de paraître démuni ou fragile ; les appréhensions liées à l'écriture ont souvent à voir avec l'estime de soi⁹, le dévoilement de quelque chose de personnel, d'intime, qui pourrait ne pas être maîtrisé, telle une exposition de soi fortuite. Tracer des signes graphiques selon un code partagé ne se réduit donc pas à une simple technique de communication. Cette action peut altérer, modifier, bouleverser la personne, dans son rapport à elle comme dans celui aux autres.

Un troisième élément va compléter ce questionnement : l'ouvrage de Silvia Baron Supervielle, *Le Pays de l'écriture*¹⁰, décrit l'activité d'écriture comme une manière d'être au monde, de vivre son rapport aux autres et à soi-même. Un cheminement incessant produit entre l'écriture et le rapport à son environnement. La dimension symbolique, fantasmée, imaginaire de l'activité graphique y est exposée avec minutie. Une fois ce récit découvert, la rencontre avec l'écrivaine va approuver sinon autoriser une mise en regard entre des personnes dissemblables face aux statuts de l'écrit et ce qu'elles disent de leurs rapports au code.

⁹ Si une estime de soi assez haute « facilite l'engagement dans l'action », elle peut en cas de faible estime se révéler un frein à entreprendre, « par peur de l'échec », pour le psychiatre Christophe André (cf. « L'Estime de soi au quotidien » *data.overblog-kinvi.com/.../ob_53d45f_1-estime-de-soi-au-quotidien.pdf* tiré de l'ouvrage ANDRÉ Christophe & LELORD François, 2002, *L'Estime de soi*, Odile Jacob, Paris, 296 p.). Ce double constat général est repris fréquemment concernant les études sur les troubles de l'apprentissage. Ainsi une estime de soi dégradée est un indicateur d'échec vis-à-vis de l'apprentissage, notamment de l'écriture, comme l'ont montré de nombreux auteurs ; cf par exemple, MARTINOT Delphine, 2001, « Connaissance de soi et estime de soi : ingrédients pour la réussite scolaire » in *Revue des sciences de l'éducation*, vol. 27, n° 3, pp. 483-502. Alors qu'au contraire les bienfaits de l'écriture en art thérapie reposent sur une restauration et une reconstruction de l'image personnelle. cf par exemple, le n° 86-87, juin 2004 de la revue Arts et thérapie, intitulé *Écrire, un processus. La Fiction pour se dire*, Paris, 112 p. ou la thèse de Laurent COMBRES, 2007, *La Clinique par l'écrit. Une étude des fonctions de l'écriture du sujet dans des cas de psychoses*, Michel LAPEYRE (dir.), université Aix-Marseille I, 216 p.

¹⁰ BARON SUPERVIELLE Silvia, 2002, *Le Pays de l'écriture*, Le Seuil, Paris, 277 p.

Cette rencontre va encourager mon questionnement, car Silvia Baron Supervielle l'alimentera par des anecdotes personnelles concernant sa gardienne illettrée, mais également par son incitation réitérée à poursuivre sinon à suivre mes intuitions. Cela va engager ce travail dans une double direction à la fois parallèle et complémentaire : celle de personnes peu lettrées qui racontent leur parcours de vie vis-à-vis de l'écriture et celle de personnes ayant rédigé un récit biographique évoquant l'écriture.

« En raison d'une posture épistémologique d'opposition aux démarches hypothéticodéductives, on parlera davantage d'intuitions que d'hypothèses, mais c'est la même logique de déduction (au moins partielle) qui s'applique. En somme, l'approche inductive implique des moments de déduction sans perdre pour autant son caractère essentiellement inductif, celui-ci provenant de l'orientation fondamentale qui consiste à étudier les phénomènes à partir de l'expérience qu'en font les acteurs. Dans ce cadre, la déduction est au service de l'induction¹¹. »

A ce stade, l'objet n'était pas de poser des hypothèses mais plutôt de suivre le fil d'une piste intuitive qui se révélait soutenue par d'autres.

¹¹ GUILLEMETTE François, 2006, « L'Approche de la Grounded Theory ; pour innover ? » in *Recherches Qualitatives* – VOL .26 (1), pp. 32-50 <http://www.recherche-qualitative.qc.ca/Revue.html> p. 44.

Partie I.
Contextes, partis pris
et situations d'enquête

Présentation.

Au-delà des catégorisations : l'« auteurisation »

Les catégorisations¹² en question

« Chaque fois qu'on m'a parlé de lui, cela commençait par « Il ne savait ni lire ni écrire » comme si sa vie et son caractère ne se comprenaient pas sans cette donnée initiale¹³. »

Cette légère mise en doute que pose Annie Ernaux de l'adéquation entre manière d'être et rapport à l'écrit n'est pourtant ni conforme aux opinions courantes, ni à certaines recherches sur l'écrit qui postulent, à l'instar de Jack Goody, que l'accès au code impliquerait « des changements dans les processus cognitifs dont l'homme est l'héritier, c'est-à-dire les façons dont il comprend son univers¹⁴. » Dès lors, la démarche d'enquête visant à interroger les rapports à l'écriture de femmes migrantes aux statuts résolument

¹² La catégorisation est ici envisagée comme une mise en forme du monde social par la construction externe d'identités collectives visant à des enjeux de contrôle. Forcée par l'État, le sens commun ou même la recherche (par le recours à des classifications). Les catégorisés peuvent se saisir de cette assignation pour renverser le stigmaté, c'est par exemple le cas pour le terme de « race » utilisé justement pour déconstruire les théories racistes par les *Whiteness Studies*. Marco Martiniello et Patrick Simon indiquent que « les lieux de la catégorisation et de la classification sont multiples et s'ils ne se construisent pas dans des relations d'équivalence entre catégorisants et catégorisés, les rapports de pouvoir sont loin de s'exercer d'une manière univoque. » MARTINIELLO Marco & SIMON Patrick, 2005, « Les enjeux de la catégorisation », in *Revue européenne des migrations internationales* [En ligne], vol. 21 – n°2 | 2005. Consulté le 19 juin 2014. URL : <http://remi.revues.org/2484> ; DOI : 10.4000/remi.2484

¹³ ERNAUX Annie, 1983, *La Place*, Gallimard, Paris, 114 p., p. 26.

¹⁴ GOODY Jack, 1993, *Entre l'oralité et l'écriture*, trad. D. PAULME : *The interface between the written and the oral*, Cambridge university Press, P.U.F., Paris, (1994 pour la version française), 323 p., p. 21.

différents, face au code scriptural, rompt avec les cloisonnements habituels entre personnes lettrées, non lettrées et illettrées, voire analphabètes¹⁵.

L'illettrisme ou l'analphabétisme apparaissent à travers les médias comme des fléaux sociaux que les politiques publiques nationales ou internationales se proposent d'éradiquer depuis des décennies. Cependant, malgré des dispositifs variés¹⁶, les chiffres des adultes, dans les pays industrialisés, n'ayant pas acquis les compétences de base, notamment en littéracie¹⁷ – dépassant le simple

¹⁵ En France, pays dit "alphabétisé" depuis des décennies, c'est, selon l'Unesco, 9 % de la population qui paraît être en difficulté face au code écrit. Cependant, en fonction des études et des manières dont elles sont réalisées pour comptabiliser les personnes (« analphabètes », « illettrées », « faiblement scolarisées », etc.) les chiffres paraissent impénétrables, tant diffèrent les réponses sur la notion des « savoirs de base ». Il ne s'agit pas de réduire ou de façonner une typologie quelconque, ni de délimiter l'apprentissage linguistique à une définition stricte de l'alphabétisation (comme absence totale de scolarité dans l'enfance ou encore comme apprentissage de l'écrit pour des étrangers peu ou non lettrés) ; ni même de se référer aux dernières acceptions (pour preuve de cette complexité et de ce foisonnement de définitions, en 2006, *le Rapport mondial de suivi sur l'EPT* consacre un chapitre entier aux différentes définitions employées et à leurs statuts divers dans différents champs disciplinaires (Unesco, 2006) et en 2013 dans le 2^{ème} *rapport sur l'apprentissage et l'éducation des adultes*, intitulé *repenser l'alphabétisation* il est affirmé que "le concept d'alphabétisme a évolué au fil du temps, mais [qu'] il n'existe toujours pas de consensus global sur sa définition » p.20 (Unesco, 2013)) ; mais plutôt de percevoir à travers leurs représentations de l'écrit des attentes, des besoins ou envies d'apprentissage dans ce contexte particulier.

¹⁶ Même s'ils paraissent structurellement inopérants du fait du manque de moyens qu'ils leur sont attribués, comme le souligne Éric Lanoue p. 12 : « Tout autant que dans le domaine de la recherche, à quelques exceptions notables près, l'analphabétisme et l'illettrisme demeurent des parents pauvres des politiques d'éducation nationale et internationale. Peu de ressources, autant humaines que financières, sont en général allouées pour faire reculer, pour accompagner les personnes désireuses d'apprendre à lire, pour développer des dispositifs adaptés et non stigmatisants. » LANOUE Éric, 2013, « Analphabétisme et illettrisme au Nord et au Sud. Quelles voies pour la recherche en sciences sociales et la construction de politiques publiques ? » in *CRES Cahiers de la recherche sur l'éducation et les savoirs*, n° 12, « Alphabétisation et lutte contre l'analphabétisme dans les pays du Nord et du Sud. Politiques, pratiques et demandes sociales », Éditions de la maison de l'Homme, Paris, 364 p., pp. 11-24, p. 12.

¹⁷ Définie comme « aptitude à comprendre et à utiliser l'information écrite dans la vie courante, à la maison, au travail et dans la collectivité en vue d'atteindre des

déchiffrage technique lire écrire – paraissent toujours plus alarmants.

Il ne s'agira pas ici d'opter pour une dénomination précise (illettrisme ou analphabétisme¹⁸) mais bien de se situer au-delà de ces appellations¹⁹ et de ce qu'elles peuvent recouvrir d'assignations dévalorisantes pour les personnes concernées. L'emploi du terme alphabétisation comme fédérateur de savoirs dits « de base » (savoir lire, écrire et compter) permettant à la personne d'être autonome dans son contexte social²⁰ est malgré tout utilisé dans ce travail car il renvoie à des usages courants notamment par les bénéficiaires des cours de langues, dans certaines associations et, de manière beaucoup plus étendue, au niveau international²¹. Il

buts personnels et d'étendre ses connaissances et ses capacités.» (rapport de l'OCDE du 14 juin 2000 : *La littératie à l'ère de l'information* : <http://www.oecd.org/fr/education/innovation-education/39438013.pdf>, puis l'Enquête sur la littératie et les compétences des adultes (ELCA) en 2005 <http://www.oecd.org/fr/education/innovation-education/34867466.pdf> , OCDE (2003), *Au-delà du discours : politiques et pratiques de la formation des adultes*, Paris. OCDE (2005), *Promouvoir la formation des adultes*, Paris.

¹⁸ L'illettrisme est une notion utilisée spécifiquement en France pour désigner des adultes qui ayant été scolarisés dans leur enfance, n'ont à l'âge adulte plus ou pas d'usage de l'écrit courant. Elle s'oppose à l'analphabétisme qui serait réservée aux personnes n'ayant jamais été scolarisées. Dans les faits, elle tend à diviser les adultes migrants au capital socio-culturel peu enviable aux adultes ayant résidé en France depuis l'enfance. Cf à ce sujet LAHIRE Bernard, [1999] 2005, *L'Invention de l'« illettrisme »*, La Découverte, Paris, 371 p.

¹⁹ Une journée d'étude intitulée « Pour un renouveau de l'action éducative dans l'univers de l'écrit, tout au long de la vie, au-delà de l'alphabétisation et de la lutte contre l'illettrisme » organisée avec Danielle Desmarais (professeure à l'université du Québec à Montréal), Anne-Sophie Caillot et moi-même à l'université de Paris VIII, le 24 octobre 2008, avait permis de démontrer à la fois la fragilité conceptuelle de ces notions et leurs effets dévalorisants sur les personnes ainsi qualifiées.

²⁰ Dont on renvoie à la définition de l'*Encyclopædia Universalis* de FRAENKEL Béatrice, GANI Léon, & MBODJ Aïssatou, 13 p.

²¹ Aujourd'hui, après la décennie des Nations Unies pour l'alphabétisation (DUNA 2003-2012) l'Unesco a travaillé les modalités de réalisation des objectifs de l'alphabétisation pour 2015 à savoir notamment l'amélioration du niveau d'alphabétisation de 50 % des adultes ce qui n'a pas été atteint. L'objectif actuel se situe maintenant à l'horizon 2030 (La cible 4.6 fixe comme objectif aux États membres d'ici à 2030, de « faire en sorte que tous les jeunes et une proportion considérable d'adultes, hommes et femmes, sachent lire, écrire et compter » (*Forum mondial sur l'éducation 2015*, 2016 : p. 22). La notion intergénérationnelle des apprentissages

convient de préciser que ce travail se préoccupe de la question des frontières vis-à-vis de l'écriture dans le contexte où elle est posée, alors même que d'autres recherches sur l'alphabétisation (mais dans des lieux et avec des publics très différents) ont déjà retenu, à savoir :

« qu'il n'y a pas de séparation entre les lettrés et les autres, mais une ligne mouvante et surtout que cet ordre de légitimité s'ajoute à d'autres. Être lettré est un attribut parmi d'autres, notamment le rang social, le sexe et l'âge permettant de prétendre à des postes de responsabilité. Le pouvoir issu de l'instruction entre en concurrence avec d'autres ordres de légitimité, plutôt qu'il ne substitue²². »

Ainsi, les questions suivantes serviront de trame au propos :

Quels rapports à l'écriture sont véhiculés par des femmes migrantes hispanophones en France de nos jours ? Sont-ils diamétralement différents entre lettrées et femmes moins lettrées ? Qu'est-ce qui permet de distinguer les uns des autres ? Existe-t-il des empêchements de même nature qui freinent ou rendent difficiles le passage à l'écriture ?

De surcroît, concernant l'écriture de soi, rejoignant Mireille Cifali et Alain André qui s'appuient notamment sur des expériences d'ateliers d'écritures pour adultes :

« Nous postulons qu'il n'y a pas de différence de nature (mais de degré) entre l'écrivain et le commun des mortels, que l'un et l'autre peuvent élaborer leur subjectivité par l'écrit, mais que l'apprentissage (y compris pour l'écrivain, car écrire c'est toujours apprendre à écrire) passe par une prise en compte de l'objet à produire²³. »

Tout comme il pourrait s'agir d'un postulat de segmentation des personnes et des civilisations avec une hiérarchisation ethnocentrée en fonction de la proximité avec l'écriture, Alan Rogers montre le lien qui existe entre l'idéologie et les méthodes :

semble également émerger : *Familles apprenantes. Approches intergénérationnelles de l'alphabétisation* (Unesco, 2017).

²² MBODJ-POUYE Aïssatou, 2013, *Le fil de l'écrit. Une anthropologie de l'alphabétisation au Mali*, ENS Editions, Lyon, 307 p., p. 79.

²³ CIFALI Mireille & ANDRÉ Alain, 2007, *Écrire l'expérience. Vers la reconnaissance des pratiques professionnelles*, PUF, Paris, 388 p., p. 124.

la conception traditionnelle ²⁴ menant à une approche « d’alphabétisation tout d’abord » et allant du haut vers le bas contrastait avec la nouvelle alphabétisation plus participative où

« l’alphabétisation vient en second ». (...) Dans la transition qui s’opère en décrivant les apprenants comme « déficitaires » puis « défavorisés » et enfin « différents », le choix de la méthodologie d’alphabétisation traduit une « position politique adoptée par les planificateurs²⁵. »

En décalant le regard, non pas sur les méthodes d’acquisition mais sur la manière dont les personnes utilisent et envisagent le code, la problématique de ce travail ne se focalise pas sur les stratégies politiques et formatives en terme d’éducation, mais bien sur les personnes et leurs manières individuelles de se saisir des outils à leur disposition, en leur donnant un sens qui leur soit propre, qu’il soit en accord ou non avec la volonté sociale qui les a institutionnalisées. Cette manière d’aborder l’objet n’est bien évidemment ni neutre, ni dénuée de positionnement, mais ceux-ci seront exposés et exprimés le plus clairement possible afin que le lecteur puisse mesurer la part de subjectivité de la chercheuse dans l’élaboration des interactions avec les personnes rencontrées et affiner son propre sens critique sur les analyses produites. Alban Bensa rappelle à ce titre que :

« Les savoirs dont les rapports sociaux de recherche sont porteurs touchent ainsi de part en part au politique parce qu’aucune parole n’est dissociable du statut de celui ou de celle qui la profère, qu’il s’agisse de la

²⁴ La conception traditionnelle est fondée sur une vue déficitaire de l’analphabétisme et sur la conviction que l’apprentissage autonome et les activités de développement ne peuvent démarrer qu’après l’acquisition de l’alphabétisation (ROGERS Alan, 1994 b, *women, literacy, Income Generation, Éducation for development*, Reading (UK), 84 p., p. 46.). Elle englobe l’approche de « l’éducation de base » promue par PUNESCO dans les années soixante ainsi que l’alphabétisation fonctionnelle du Programme expérimental mondial de l’alphabétisation (LIND Agneta, JOHNSTON Anton, 1990, *Literacy in the Third World*, SIDA, Stockholm.). L’approche de Paolo Freire, est la seconde tendance, apparue au début des années soixante-dix elle conçoit l’analphabétisme comme une « privation » (ROGERS Alan, 1994 a, *Using literacy : A New Approach to Post Literacy Materials*, ODA (ODA serial n° 10) London.). Enfin la « nouvelle alphabétisation » ou l’approche socio-culturelle des années 1980 met l’accent sur les alphabétisations « différentes ».

²⁵ ROBINSON-PANT Anna, Op. cit., p. 33.

personne interrogée ou de l'ethnographe qui la questionne puis qui écrit à son propos²⁶. »

Les femmes évoquées au long de ces pages ont des parcours scolaires contrastés mais rencontrent toutes des distorsions et des tensions face à l'écrit. Certaines ont une grande maîtrise du code écrit depuis l'enfance, d'autres l'ont découvert plus tardivement manifestant des attitudes distinctes face à son appropriation, parfois même en disant le détester. Cela rejoint la position d'Éric Lanoue, pour qui :

« Des stratégies sociales et politiques sont à l'origine d'une circulation et d'une distribution de savoirs en dehors des matrices scolaires étatiques qui cherchent à légitimer leurs propres savoirs. La portée stigmatisante de certaines politiques publiques de lutte contre l'analphabétisme et l'illettrisme peut conduire leurs destinataires à les rejeter²⁷. »

L'expérience et les situations d'apprendre

S'il est bien évident que les conditions de vie influent sur les modalités ou les possibilités d'apprentissage – rendant illusoire ou très difficilement accessibles certains dispositifs occultant l'apprenant dans son quotidien personnel²⁸ – il est également vrai que le milieu de vie génère des situations d'apprentissage qui prennent appui sur son environnement proche (les pairs, les réseaux, etc.). Ces éléments sont souvent ignorés ou leur connaissance est parcellaire pour les institutions (il paraît de surcroît inadéquat, voire dangereux pour la liberté des personnes, que leurs appartenances diverses soient intégralement transparentes aux institutions avec qui elles sont en contact).

Malgré de fortes injonctions à la biographisation, les sujets paraissent créer des discours attendus de nature à préserver leur in-

²⁶ BÉNSA Alban & FASSIN Didier, 2008, *Les Politiques de l'enquête, épreuves ethnographiques*, La Découverte, p. 325.

²⁷ LANOUE Éric, 2013, *Opus Cité*, p. 23.

²⁸ Des formations aux horaires en journée, par exemple, alors que les apprenants sont par ailleurs salariés.

timité et à entrer dans les jeux sociaux tels ceux observés par Erving Goffman²⁹. C'est ce que souligne Christine Delory Momberger lorsqu'elle évoque la construction par la personne de

« Sa *biographie*, entendue ici non pas comme le cours réel, effectif de la vie, mais comme la représentation construite que s'en font les acteurs – et à sa capacité de biographisation des environnements sociaux³⁰. »

Restituer les parcours de femmes apprenantes dans leurs cadres d'appartenances (linguistiques, familiaux, sociaux, professionnels) permettent donc de les envisager à la fois dans leur globalité mais également dans leurs complexités spécifiques, sans pour autant gommer le contexte particulier de production du récit, qui influence son déroulé et sa réception.

De la même manière, l'écrit sera contextualisé et situé dans ses usages sociaux et personnels. C'est effectivement par une attention aux écritures ordinaires et non pas uniquement aux discours produits sur ces écrits, que se focalisera l'observation. L'intérêt sera porté sur matérialité de l'inscription, son environnement et ses usages et mis en regard avec ce qu'en disent leurs auteur(e)s. Cette démarche se rapproche de celle des *New Literacy Studies*³¹ dont Aïssatou Mbodj-Pouye évoque la singularité :

« Le principal acquis des travaux des *New Literacy Studies* nous semble méthodologique : en proposant une redéfinition des objets d'études comme des « pratiques de l'écrit » à situer dans des contextes précis, il a permis le développement d'une série de travaux ethnographiques extrêmement précieux³². »

²⁹ GOFFMAN Erving, 1^{re} édition : 1959, *The presentation of Self in Everyday Life* ACCARDO Alain (trad.) 1973, *La mise en scène de la vie quotidienne*, 1 – la présentation de soi, Les Editions de Minuit, Paris, 251 p.

³⁰ DELORY MOMBERGER Christine, 2009, *La Condition biographique*. Essais sur le récit de soi dans la modernité avancée, p. 23.

³¹ FRAENKEL Béatrice, MBODJ Aïssatou, 2010, "Les new literacy studies, jalons historiques et perspectives actuelles" in "*Langage et société* n° 133, 2010, *New Literacy Studies, un courant majeur sur l'écrit*, Édition de la Maison des Sciences de L'Homme, Paris, 152 p., pp. 7-24.

³² MBODJ-POUYE Aïssatou, LAHIRE Bernard (dir.), 2007, *Des cahiers au village. Socialisations à l'écrit et pratiques d'écriture dans la région cotonnière du Mali*, thèse de doctorat en anthropologie et sociologie, université Lumière-Lyon 2, 715 p., p. 20.

Tout comme pour les femmes rencontrées au cours de cette recherche, la *grassroots literacy* portée par Jan Blommaert³³ s'intéresse aux écritures non standardisées et ses objets d'étude portent sur des écrits ordinaires (correspondance, récits, listes...) ³⁴. Cet intérêt pour des pratiques sociales ordinaires est traversé par un courant de la recherche qui se saisit d'une dimension qualifiée d'« infra-ordinaire³⁵ » notamment à travers l'étude de certaines écritures³⁶.

L'ordinaire³⁷ étant investi ici d'une dimension valorisante et stimulante pour la compréhension et étant propice à de nouveaux entendements car il s'agit d'interroger l'habituel, les choses communes de la vie courante. Tel Georges Perec qui, dans son projet littéraire, invite chacun de nous à fonder sa propre anthropologie, en réinterrogeant sans cesse les allant-de-soi du quotidien, opposés à l'événement, c'est dans le questionnement du banal que réside cette quête de sens.

« Il m'importe peu que ces questions soient, ici, fragmentaires, à peine indicatives d'une méthode, tout au plus d'un projet. Il m'importe beaucoup qu'elles semblent triviales et futiles : c'est précisément ce qui les rend tout

³³ BLOMMAERT Jan, 2008, *Grassroots Literacy. Writing, Identity and Voice in Central Africa*, London, Routledge. « Grassroots literacy is a label I use for a wide variety of « non-elite » forms of writing (and the elite forms will be flagged by means of the hyphenated « ortho-graphy »- « writing right »-in this book). »

³⁴ Il s'intéresse également aux inscriptions murales (graffiti, annotations diverses) qui ne se sont pas manifestées dans ce travail. La forme de graphie oralisée qui devient signifiante en dehors du cadre orthographique ou conventionnel des lettrés. Une autre signifiante de l'écrit en quelque sorte, dans un usage détourné, voire ignoré, de la partie de la population la plus en accord avec les usages traditionnels « savants ». C'est cet aspect ce décalage avec une norme d'usage qui rapproche.

³⁵ Reprenant le titre de l'ouvrage de Georges Perec (cité plus bas).

³⁶cf. LEFEBVRE Muriel, 2013, « L'infra-ordinaire de la recherche. Écritures scientifiques personnelles, archives et mémoire de la recherche », in *Sciences de la société* [En ligne], 89 |. Consulté le 12 juillet 2014. URL : <http://sds.revues.org/203>

³⁷ En référence à CERTEAU de Michel, (1980), 2002 (nouvelle édition), *L'Invention du quotidien, 1-Arts de faire*, Gallimard, Paris, 350 p. mais aussi à CHAUVIER Eric, 2011, *Anthropologie de l'ordinaire, Une conversion du regard*, Anarchisis, Toulouse, 168 p.

aussi, sinon plus, essentielles que tant d'autres au travers desquelles nous avons vainement tenté de capter notre vérité³⁸. »

Migrants en écritures, mobilités transformatrices

Dans une société de la globalisation³⁹, la migration est un phénomène qui ne cesse de s'accroître et qui est très loin de se réduire aux mobilités Sud-Nord mais prend de multiples formes⁴⁰ qui sont maintenant assez connues⁴¹. A Paris, ville cosmopolite, les langues sont nombreuses et représentent des jeux de tension entre revendications et injonctions contradictoires, certains prônant le

³⁸ PEREC Georges, 1989, « Interroger l'habituel » in *l'Infraordinaire*, Le Seuil, Paris <http://remue.net/cont/perecinfracord.html>

³⁹ Au sens d'ABÉLÈS Marc, 2008, *Anthropologie de la Globalisation*, Payot et Rivages, Paris, 277 p.

⁴⁰ « L'Écrasante majorité des personnes qui migrent le font à l'intérieur de leur propre pays. Même en utilisant une définition conservatrice, nous estimons à environ 740 millions le nombre de migrants internes, soit près de quatre fois celui des migrants internationaux. Parmi ceux ayant quitté leur pays, seul un tiers s'est déplacé d'un pays en développement vers un pays développé, c'est-à-dire moins de 70 millions de personnes. » KLUGMAN Jeni (dir.), Rapport mondial sur le développement humain, 2009, *Lever les barrières : Mobilité et développement humains*, Programme des Nations Unies pour le développement (PNUD), New York, 251 p., p. 15. On peut également référer aux deux Atlas récents : 2016, *Atlas des migrations environnementales par* IONESCO Dina, MOKHNACHEVA Daria & GEMENNE François aux Presses de Sciences Po, Hors collection, Paris et à l'*Atlas des migrations, un équilibre mondial à inventer* de Catherine Wihtol de Wenden Cartographie Madeleine Benoît-Guyod, éditions Autrement.

⁴¹ Des recherches telles celles de la géographe Amandine Spire, qui étudie les migrations Sud-Sud en Afrique de l'Ouest, reconfigurent sérieusement les images de l'étranger ou du migrant, SPIRE Amandine, 2011, *L'Étranger et la ville en Afrique de l'Ouest. Lomé au regard d'Accra*, Karthala, Paris, 378 p. En contrepoint Michel Agier, 2016, dans *Les migrants et nous, comprendre Babel*, CNRS éditions, réexamine le sens des mots réfugiés, migrants, immigrés et invite à revisiter la notion de frontière.

droit⁴² ou le devoir⁴³ d'apprendre le français, quand d'autres revendiquent la reconnaissance de leur langue maternelle.

Les enjeux linguistiques font bien évidemment partie de l'histoire migratoire, que ce soit par le choix d'une destination (dont la personne maîtrise la langue) ou par un enjeu d'apprentissage une fois le voyage achevé. Travailler avec des femmes migrantes hispanophones en France procède de l'intérêt majeur que la rupture linguistique les contraint ou leur rend soudain possible un apprentissage de la langue écrite à l'âge adulte. Cette période de transformation, liée à tout acte de formation, les conduit à une attention ou du moins une remémoration de leurs expériences antérieures sur leurs modalités d'acquisition et elles sont en mesure de les exprimer (ce que peuvent réaliser beaucoup plus difficilement de jeunes enfants placés dans les mêmes nécessités⁴⁴).

La migration, trop souvent perçue comme un handicap – que ce soit pour les personnes qui la vivent comme pour celles qui en discutent les effets – est bien évidemment source d'apprentissages et d'enrichissements personnels et collectifs forts par les différents bouleversements occasionnés par sa réalisation. Les épreuves et les traumatismes qui lui sont parfois associés peuvent

⁴² Un colloque sous l'égide de l'association « Du droit à la langue du pays d'accueil » a été organisé à Paris le 11 juin 2014. Elle regroupe diverses associations et est financée par le ministère de l'Intérieur et le Conseil européen... On peut postuler que c'est un droit qui a le goût du devoir.

⁴³ Avec le contrat d'accueil et d'intégration <http://vosdroits.service-public.fr/particuliers/N17046.xhtml> qui a été remplacé en 2016 par le CIR Contrat d'Intégration Républicaine mais où la "prescription" d'une formation linguistique est obligatoire en deça d'un certain niveau de maîtrise. www.immigration.interieur.gouv.fr/content/download/97293/.../160916-DP-CIR.pdf et dans lequel « L'atteinte du niveau A2 devient l'une des conditions de délivrance de la carte de résident. »

⁴⁴ Bien que des recherches existent, cf à ce sujet notamment Joanna Lorilleux « Écriture et migration. Pérégrinations avec des adolescents scolarisés tardivement » pp. 11-20 ; Bruno Hubert, « Faire de sa vie une fiction. Des migrations en écriture avec des enfants d'école élémentaire » pp. 23-30, Teresa Solis, « "Si c'était pour moi, je ne venais pas ici." Les enfants racontent. » pp. 33-39, 2014, *Hommes et migrations* n° 1306, avril, mai, juin 2014, *Écrire la migration*, LEROY Delphine & SPIRE Amandine (coord.), Palais de la Porte Dorée, musée de l'Histoire de l'Immigration, Paris, 164 p.

alimenter une forme « d'aventure personnelle⁴⁵ » dont on peut être fier(e) d'avoir triomphé et dont certains témoignent comme d'un parcours de vie exemplaire, en ayant recours à l'écriture soit directement soit par un tiers⁴⁶.

Certains migrants s'appuient sur leur récit pour transformer le regard porté sur eux et ainsi leur place sociale dans le pays de résidence⁴⁷, l'écriture devenant alors l'élément permettant d'obtenir une reconnaissance ici et là-bas, personnelle et par les autres.

Concernant l'acquisition du code, il est plus courant pour les enseignants et les formateurs, de penser les difficultés linguistiques à surmonter que de mettre en avant les créations hybrides suscitées par des contacts idiomatiques. Cependant, la sociolinguistique en a fait un terrain de recherche et une grande littérature s'appuie justement sur ces jeux de langues et leurs enjeux de pouvoir, permettant des créations ayant l'écriture pour support :

« Comment écrire alors que ton imaginaire s'abreuve, du matin jusqu'aux rêves, à des images, des pensées, des valeurs qui ne sont pas les tiennes ? Comment écrire quand ce que tu es végète en dehors des élans qui déterminent ta vie ? »

Comment écrire dominé⁴⁸ ? »

Littérature et apprentissage de base peuvent donc s'entrecroiser et s'alimenter, envisageant l'écriture comme un rapport intime, bien au-delà des compétences grammaticales ou lexicales habituelles. C'est ainsi que certains organismes de formation associent

⁴⁵ cf à ce sujet LE COURANT Stefan, 2014, « “Le jour où on a découvert l'Europe”. Le voyage et l'aventure dans le récit d'Ibrahim Kanouté », in *Hommes et migrations* n° 1306, avril, mai, juin 2014, *Écrire la migration*, LEROY Delphine & SPIRE Amandine (coord.), Palais de la Porte Dorée, musée de l'Histoire de l'Immigration, Paris, 164 p., pp.73-80.

⁴⁶ LYDIE Virginie, 2014, « Du témoignage au livre. Parcours en inconnu d'un auteur devenu témoin et de son témoin co-auteur », *ibidem*.

⁴⁷ RACHEDI Lilyane, 2009, « Le raconter et l'écrire dans la migration : lorsque le récit de soi conditionne le passage vers d'autres territoires » in GOHARD-RADENKOVIC Aline & RACHEDI Lilyane, *Récits de vie, récits de langues et mobilités. Nouveaux territoires intimes, nouveaux passages vers l'altérité*, L'Harmattan, Paris, 275 p., pp. 235-250.

⁴⁸ CHAMOISEAU Patrick, 1997, *Écrire en pays dominé*, Gallimard, Paris, 350 p., p. 17.

formation de base et création littéraire, invitant des artistes en résidence dans leur ateliers sociolangagiers⁴⁹.

Si la migration peut comporter une connotation dépréciative dans l'esprit de certains, le terme de mobilité est plutôt réservé aux fonctions positives du changement géographique, envisagé comme mouvement transformateur valorisant la personne qui en fait l'expérience. C'est le cas des programmes universitaires qui, notamment en section FLE⁵⁰, sont le support de validations académiques. Muriel Molinié évoque la mobilité comme un paradigme éducatif. Elle souligne que l'Université valorise des compétences d'adaptations interculturelles recherchées dans l'entreprise :

« L'étudiant doit vivre une mobilité internationale pendant ses études universitaires et dans le cadre de celles-ci car cette mobilité sera valorisée lorsqu'il cherchera du travail. (...) L'enjeu est donc bien celui de la distinction, de la singularisation (notamment par le fait de surmonter l'épreuve de l'adaptation) et de la place⁵¹. »

Si cette expérience de la mobilité qui convoque *a minima* les compétences du migrant lambda est reconnue et recherchée par l'Université et les entreprises, il en va tout autrement pour celles bien plus diversifiées et importantes (recherche d'emploi, de loge-

⁴⁹ Ce fut, par exemple, le cas de l'écrivain Philippe Ripoll dans une association de femmes dyonisiennes (habitantes de la ville de Saint-Denis) du comédien Patrick Fontana à EMMAÛS et celle de l'écrivaine Virginie Poitrasson à la CIMADE qui a le projet d'éditer un livre (<http://remue.net/spip.php?rubrique675>).

⁵⁰ Voir à ce sujet les ouvrages de Marie Berchoud, notamment BERCHOUD Marie (dir.), 2013, *L'intime et l'apprendre. La question des langues vivantes*, Peter Lang, Berne, 190 p.

⁵¹ MOLINIÉ Muriel, 2011, « Construire la relation interculturelle en mobilité internationale : entre formation académique et enjeux de professionnalisation » in MOLINIÉ Muriel (dir.), *Démarches portfolio en didactique des langues et des cultures. Enjeux de formation par la recherche action*. CRTF, université de Cergy-Pontoise, 153 p., pp. 35-57, p. 47. L'auteure en fera même une forme de "carte de visite" personnelle associant identité de chercheure et plurilinguisme : MOLINIÉ Muriel, 2015, *Recherche biographique en contexte plurilingue. Cartographie d'un parcours de didacticienne*. Actes académiques. Série Langues et perspectives didactiques Paris : Riveneuve.

ment, de procédures administratives, etc.) des étrangers économiquement moins favorisés. Les écritures dans la langue de résidence sont alors omniprésentes, contraignant la personne à s'y adapter, sans bénéficier de grandes reconnaissances sociales.

L'expérience de la migration se vit également parfois comme une expérimentation du rêve de l'ailleurs. L'écriture peut alors être le support de ce rêve et le révélateur de la différence de culture. C'est le cas pour certains Latino-américains pour qui Paris comporte une part d'illusion avant le voyage :

« Beaucoup partiront déçus, d'autres resteront. C'est alors qu'émerge l'artiste, comme si Paris devenait l'attraction par lequel l'écrivain commence à découvrir ses racines, sa terre, ses origines, son identité⁵². »

L'écriture, pour les écrivains avertis comme pour les néophytes, est alors un moyen de saisir les mutations identitaires à l'œuvre par la migration. Ces différentes reconfigurations à l'œuvre dans la migration intègrent bien évidemment aussi les identités sexuelles⁵³ des personnes.

Pourquoi le point de vue des femmes ?

Focaliser la recherche sur le point de vue des femmes et non sur les hommes (puisque les hommes sont présents dans les dis-

⁵² Traduction personnelle de « Muchos se irán decepcionados algunos quedarán. Es entonces que emerge el creador y es así como París se vuelve el centro en donde el escritor empieza a descubrir sus raíces, su tierra, sus orígenes, su identidad. » PALMA Milagros (coord.), 2006, *Le Paris latino-américain, El París latinoamericano, Anthologie des écrivains latino-américains à Paris, Antología de escritores latinoamericanos en París*, édition bilingue, Indigo & Côté Femmes, Paris, 297 p. , p. 20.

⁵³ Genre et identité sexuelle étant imbriqués l'un dans l'autre comme le précise Didier Fassin, 2012, « Trouble-genre », préface à l'édition française, in J. Butler, *Défaire le genre*, M. Cervulle trad., Paris, Éditions Amsterdam (2004, *Undoing Gender*, London, Routledge), pp. 13-14. « La Sexualité est liée au genre, car les normes de genre traversent la sexualité ». [...] « Le genre n'est pas notre essence, qui se révélerait dans nos pratiques ; ce sont les pratiques du corps dont la répétition institue le genre. L'identité sexuelle ne préexiste pas à nos actions : derrière l'action, ou avant elle, il ne faut pas supposer quelque acteur. Car ces actions sont elles-mêmes agies : le genre est l'effet des normes de genre. »

cours et les récits qu'elles élaborent) s'appuie sur plusieurs constats convergents, le premier que Catherine Quiminal pointe est que jusqu'au début des années 2000,

« La question des rapports sociaux de sexe, telle qu'elle se pose en situation migratoire, ne fait l'objet d'aucune étude, alors que le processus d'acculturation, c'est-à-dire d'échanges culturels entre individus ou groupe d'individus, ont, sans conteste, des effets significatifs sur les rapports hommes-femmes. Chacun des deux sexes redéfinit sa place en fonction de celle que lui assigne la société d'arrivée et d'une réinterprétation de sa culture. Destabilisateurs de solides traditions, le processus d'acculturation sont aussi créateurs de réalités inédites⁵⁴. »

On peut envisager que l'écriture dans une nouvelle langue est porteuse d'un potentiel créatif et inédit pour chacun des deux sexes et qu'à ce titre elle va bousculer les habitudes, les rôles et les places qu'elle occupait avant la migration.

Une pré-enquête précédente⁵⁵ avait abouti au constat réitéré que les personnes interrogées portaient des discours très différents sur leur rapport à l'écrit en fonction de leur assignation sexuelle. Ainsi, les hommes envisageaient leur parcours d'apprentissage linguistique en lien direct avec une perspective professionnelle (plus ou moins vague) alors que les femmes interrogées investissaient la formation après des péripéties familiales⁵⁶ qui imposaient un changement de statut et de place face à l'écrit, qu'elles aient eu ou non une activité salariée précédemment. Les rapports sociaux de sexe régissaient donc également les discours sur l'écriture, dont le pouvoir était renforcé par une langue distincte du pays de naissance. Les femmes migrantes peu lettrées étaient donc assignées à des rapports sociaux de sexe dans lequel l'écrit jouait un rôle de contrôle et d'émancipation en relation directe avec leurs situations conjugales, relations

⁵⁴ QUIMINAL Catherine, 2004, « Migrations » in HIRATA Hélène, LABORIE Françoise, LE DOARÉ Hélène, SENOTIER Danièle, (1ère édition 2000), 2004, *Dictionnaire critique du féminisme*, PUF, Paris, 300 p., pp. 124-129, p. 127.

⁵⁵ LEROY Delphine, 2006, *Rapports à l'écrit d'apprenants en alphabétisation, dans un centre social à Paris 19e*, mémoire de maîtrise de Sciences de l'Éducation, VERRIER Christian (dir.), université de Paris VIII, Saint-Denis, 113 p.

⁵⁶ Décès ou maladie du conjoint qui avait jusqu'alors géré tous les documents administratifs et financiers de la famille et qui d'une certaine manière autorisait la femme à se les approprier par défaut.

que n'établissaient pas les hommes interrogés dans leur propre rapport à l'écrit.

Par ailleurs, si des travaux s'appuyant sur le genre existent dans les programmes d'alphabétisation au niveau mondial⁵⁷, notamment en terme de stratégie locale d'apprentissage, bien peu concernent des populations migrantes dans les pays occidentaux. Il faut certainement voir là aussi une occultation systématique jusqu'à ces dernières années, du phénomène de migration comme étant également (et plus qu'à parité) une histoire de femmes⁵⁸ et non pas uniquement une conséquence du regroupement familial.

Philippe Rygiel et Natacha Lillo pointent également que

« L'expérience immigrée, dans ses différents moments, est en effet structurée par le genre en ce qu'elle ne prend pas les mêmes formes pour les hommes et pour les femmes. De même, images et représentations des populations en migration sont genrées, tant parce que le regard porté sur les migrants les distingue en fonction du genre, que parce que migrants et migrantes ne proposent pas les mêmes récits, ou ne portent pas la même mémoire de l'expérience migratoire⁵⁹. »

Enfin, le rapport à l'écriture comporte un champ problématisé associant identité sexuelle et écrivain(e), les questions sur la

⁵⁷ ROBINSON-PANT Anna, 2003, Pourquoi manger des concombres verts juste avant de mourir ? opus Cit.

⁵⁸ Voir notamment : DALLERA Corinne & DUCRET Véronique, 2004, *Migration féminine au-delà des stéréotypes*, Recherche financée par l'Office fédéral des étrangers, Suisse 108 p., <http://www.2e-observatoire.com/downloads/livres/brochure10.pdf> et FALQUET Jules, REBAUDE Aude, FREEDMAN Jane, SCRINZI Francesca (coord.), 2008, *Femmes, genre, migrations et mondialisation. Un état des problématiques*, Les cahiers du CEDREF 2008-16, université Paris Diderot, Paris 7, Paris, <http://cedref.revues.org/330>

⁵⁹ RYGIEL Philippe, LILLO Natacha (dir.), 2006, *Rapports sociaux de sexe et immigration. Mondes atlantiques XIXe-XXe siècle*, Publibook, Paris, 142 p., p.12.

femme auteure⁶⁰, les écritures féminines⁶¹ ou genrées⁶² et celles des accès plus que difficiles aux écritures publiques⁶³, expriment un questionnement parfois très vif sur des spécificités scripturales propres au genre de l'auteur(e).

L'auteurisation comme forme d'agentivité⁶⁴

« J'ai eu à cœur d'être « auteur » de ma vie, me refusant à, consciemment, être seulement acteur ⁶⁵. »

Évoquer l'auteurisation⁶⁶, c'est évoquer à la fois la capacité visible d'écrire (être auteur) et le pouvoir d'agir (s'autoriser), dans le doute parfois omniprésent du pouvoir écrire.

⁶⁰ cf notamment PLANTÉ Christine, 1989, *La Petite Sœur de Balzac, Essai sur la femme auteur*, Le Seuil, Paris, 375 p. et OZOUF Mona, (1995, 1^e édition), 1999, *Les Mots des femmes, Essai sur la singularité française*, Gallimard, Paris, 421 p. et GENLIS Madame de, 1825, *La Femme auteur*, Lecoq et Durey libraires, Paris in *Nouveaux Contes moraux et nouvelles historiques*, réédition Gallimard, collection folio, Paris, 2007, 99 p.,

⁶¹ Les femmes ont été souvent obligées de travestir leur identité (George Sand, les sœurs Brontë, George Eliot) de garder l'anonymat (Jane Austen qui signera « *by a lady* ») ou bien d'être dans l'ombre d'un homme (par exemple Colette dont le premier mari s'attribuera la paternité de son *Claudine*).

⁶² VIOLLET Catherine (dir.), 1997, *Genèse textuelle, identités sexuelles, actes du colloque franco-russe*, Paris, 15-17 février 1996, éditions du Lérot, Tusson, 218 p.

⁶³ ADLER Laure, BOLLMAN Stefan, DEMANGE Odile (trad.), 2007, *Les Femmes qui écrivent vivent dangereusement*, Flammarion, Paris, 152 p.

⁶⁴ Ou *agency* (en anglais), traduit parfois comme pouvoir d'agir ou capacité d'agir, selon Maxime Cervulle et Armelle Testenoire : « Elle porte sur les conditions et la logique de l'action – de l'action proprement politique, collective, mais également “micro politique”, située au niveau de ces pratiques de soi par lesquelles se reproduit le sujet. Principalement théorisée par le féminisme poststructuraliste, la capacité d'agir a été pensée en termes de résistance aux normes de et aux rapports de domination. » CERVULLE Maxime, KERGOAT Danièle & TESTENOIRE Armelle, 2012, *Subjectivités et rapports sociaux*, Cahiers du genre, n° 53/2012, L'Harmattan, Paris, 246 p., p.7.

⁶⁵ PERRAUT-SOLIVERES Anne, 2001, *Infirmières, le savoir de la nuit*, PUF, Paris, 292 p., p. 45.

⁶⁶ Ce néologisme est apparu en Sciences de l'Éducation à l'université Paris VIII, dans une plaquette de formation de licence au début des années 2000. Élaboré par Jean-

La difficulté face à l'écriture pourrait être ainsi de même nature, inhérente à l'acte scriptural. Une question de pouvoir sur soi-même et de mort. Mort d'une chose intime et inexplicable qui dépasse les catégorisations :

« Écrire

Je ne peux pas.

Personne ne peut.

Il faut le dire : on ne peut pas.

Et on écrit.

C'est l'inconnu qu'on porte en soi : écrire c'est ce qui est atteint : c'est ça ou rien.

On peut parler d'une maladie de l'écrit.

Ce n'est pas simple ce que j'essaie de dire là, mais je crois qu'on peut s'y retrouver, camarades de tous les pays⁶⁷. »

« S'autoriser » serait donc ce moment précis, où le sujet, jusque-là empêché, s'autorise à devenir auteur de lui-même. Il prend acte et agit, pas nécessairement contre quelque chose mais indéniablement pour lui-même. Il se constitue en tant que sujet. En agissant il se donne à la fois la liberté et le pouvoir de l'action.

Louis Le Grand, accompagné de Christian Verrier ce terme – non consensuel – donnait le titre à un nouvel axe de formation. On peut le rapprocher, sans pour autant l'assimiler, à ce que Jacques Ardoïno a, dès 1992, défini sous le terme « autorisation », pensé comme manière pour le sujet d'auto légitimer ses actes (ARDOÏNO Jacques, mai-décembre 1992, « L'approche multiréférentielle (plurielle) des situations éducatives et formatives », document Paris 8, p. 7.). Toujours sous le terme d'autorisation, il est utilisé dans un article traitant spécifiquement du rapport à l'écrit (ARDOÏNO Jacques, octobre 2002, « L'écriture, s'autoriser entre soi et les autres », in *Pratiques de formation – Analyses n° 44, Écritures et formation*, université Paris VIII, Saint-Denis, 143 p., pp. 5-12). Ce n'est vraiment qu'à partir des années 2002-2003 que ce néologisme va être utilisé en tant que tel. Il est cependant utilisé précédemment dans une visée plus psychanalytique par DAVID Michel, (1996, *Marguerite Duras une écriture de la jouissance : psychanalyse de l'écriture*, Desclée de Brouwer, Paris, 392 p.) qui le définit ainsi, p.215 « Autorisation explicite, « auteurisation « dépendant ensuite du désir du sujet, espace de possibilités ou d'impossibilités [...] ». Ce croisement n'a peut-être rien d'un hasard car cette écrivaine occupe une place importante dans mes recherches sur l'écriture, comme cela se lira très vite...

⁶⁷ DURAS Marguerite, 1993, *Écrire*, Gallimard, Paris, 82 p., pp. 51-52.

Acte graphique et acte politique sont ici indissociables. Dans une autre mesure, avec une forme exposée différemment, Annie Ernaux déclare également que pour elle, écrire c'est agir.

« Oui, j'ai dit l'autre jour qu'écrire était ce que je pouvais faire de mieux comme acte politique, eu égard à ma situation de transfuge de classe. Mais je ne voulais pas signifier par-là que mes livres remplacent l'engagement ni même qu'ils sont la forme de mon engagement. Écrire *est*⁶⁸ selon moi une activité politique, c'est-à-dire qui peut contribuer au dévoilement et au changement du monde ou au contraire conforter l'ordre social, moral existant⁶⁹. »

Si par des pratiques de soi scripturales, chacun(e) peut développer des formes développant son pouvoir d'agir, l'auteurisation concerne aussi le chercheur(e) qui rédige et écrit sur les personnes rencontrées, transformant un matériel discursif en production écrite. Ce mouvement subjectif n'est pas occulté dans ce travail. Il s'enracine au contraire sur une réflexivité méthodologique et épistémique générées par la situation d'enquête. Le terrain est alors vécu comme « une épreuve ethnographique » au sens où Didier Fassin et Alban Bensa⁷⁰ l'évoquent.

Dès lors, il convient de poser trois questions liminaires qui fondent le fil conducteur de ce propos :

Existe-t-il des points communs, des passerelles entre la manière de percevoir l'acte d'écriture pour des apprenantes en français et des écrivaines migrantes publiées ou non ? L'écriture en migration comporte-t-elle une spécificité par l'usage d'une langue non maternelle ? L'expérience migratoire influe-t-elle sur le rapport à l'écriture qu'entretiennent les personnes l'ayant éprouvée ?

Pour les approcher d'un peu plus près, il convient de préciser que c'est par des rencontres ethnographiques avec des femmes migrantes hispanophones apprenantes en langue française à Paris

⁶⁸ Souligné par l'auteur.

⁶⁹ ERNAUX Annie, 2003, *L'Écriture comme un couteau*, Entretiens avec Frédéric-Yves Jeannet, Stock, Paris, 156 p., p. 74.

⁷⁰ FASSIN Didier, BENSA Alban, (dir.) 2008, *Les Politiques de l'enquête. Épreuves ethnographiques*, La Découverte, Paris, 328 p.

que s'est construit ce travail et par la mise en regard d'écrivaines célèbres ou encore inconnues⁷¹ de langue espagnole.

Loin des statistiques et des données numériques, il s'agit de porter un regard « micro » sur un phénomène mondial en interrogeant les personnes, à travers leur récit de vie sur la manière d'envisager et de cohabiter au quotidien avec l'écrit.

« Car comme le langage, l'écriture est donc là, non dans une sphère à part, mais vraiment partout, indiscernable de prime abord, comme une peau du social⁷². »

Reconfiguration des récits biographiques et histoires sociales

Collecter et recomposer des histoires de vie⁷³, tels Maurizio Catani⁷⁴ ou Oscar Lewis⁷⁵, avec des personnes peu habituées à s'exprimer dans le but d'être consultées – car souvent stigmatisées comme ne possédant pas un savoir académique de nature à être diffusé – questionne sur le passage d'une situation d'interlocution à une autre forme d'exposition. Ce fossé peut générer, sinon des contradictions, au moins des faux-semblants ou des raccourcis, qui empêchent le lecteur

⁷¹ Le récit d'Isabel Gille, *Une Andalouse en Bourgogne*, situé en annexe, est inédit, il est conservé à l'APA.

⁷² L'écrit étant envisagé de manière large en référence à l'ouvrage de FABRE Daniel (dir.), 1997, *Par Ecrit. Ethnologie des écritures quotidiennes*, Mission du Patrimoine ethnologique, Collection Ethnologie de la France, cahier 11, Éditions de la Maison des sciences de l'Homme, Paris, 393 p., p. 19.

⁷³ PINEAU Gaston, LE GRAND Jean-Louis, 1993, *Les Histoires de vie*, PUF, Collection Que sais-je ? Paris, 125 p., BERTAUX Daniel, 1997, *Les récits de vie, perspective ethnopsychologique*, Nathan, Paris, 127 p. et GONZALEZ MONTEAGUDO José, 2010, "Histoires de vie interculturelles : Entre recherche, formation et témoignage", in G. Schlemminger & B. Egloff (Eds.) : *Récits de vie : au-delà des frontières. Revue Synergies. Pays germanophones*, 3, 17-26, University of Karlsruhe, Germany. Available in: <http://www.synergies.avinus.de/?p=142>

⁷⁴ CATANI Maurizio, MAZÉ Suzanne, 1982, *Tante Suzanne, une histoire de vie sociale*, librairie des Méridiens, Paris, 468 p.

⁷⁵ LEWIS Oscar, (1re édition : 1961, *The Children of Sánchez : Autobiography of a Mexican family*), *Les Enfants de Sanchez, autobiographie d'une famille mexicaine*, ZINS Céline (trad.), 1963, Gallimard, Paris, 436 p. et LEWIS Oscar, (1re édition : 1969, *A death in the Sánchez family*), ZINS Céline (trad.) 1973, *Une mort dans la famille Sánchez*, Gallimard, Paris, 175 p.

de se saisir d'un pan, d'une partie de la complexité⁷⁶ de toute narration et la réduisent de leur substance dynamique⁷⁷.

« Qu'arrive-t-il au discours quand il passe de la parole à l'écriture ? A première vue, l'écriture semble n'introduire qu'un facteur purement extérieur et matériel : la fixation, qui met l'événement de discours à l'abri de la destruction. En réalité, la fixation est seulement l'apparence externe d'un problème singulièrement plus important qui touche à toutes les propriétés du discours (...). D'abord, l'écriture rend le texte autonome à l'égard de l'intention de l'auteur. Ce que le texte signifie ne coïncide plus avec ce que l'auteur a voulu dire. Signification verbale, c'est-à-dire textuelle, et signification mentale, c'est-à-dire psychologique, ont désormais des destins différents⁷⁸. »

Dans cette perspective, une réelle attention à situer les discours et les situations d'enquête, même lorsqu'elles ne mettent pas toujours en valeur la perspicacité de la chercheuse, est portée tout au long des restitutions et des analyses. C'est ainsi que la première partie de l'ouvrage reprend les contextes des rencontres, celui des lieux d'apprentissage ainsi que des interactions produites durant l'enquête. Car l'un des soucis méthodologiques majeurs, qui rejoint certainement des questions éthiques, comme le souligne Jean-Louis Le Grand⁷⁹, est non seulement la question de la subjectivité du chercheur à l'œuvre dès le moment de la rencontre, mais également son analyse écrite à partir de matériaux oraux déjà transformés par une transcription.

⁷⁶ En référence à MORIN Edgar, 1990, *Introduction à la pensée complexe*, ESF éditeur, (réédition 2005 Le Seuil), Paris, 158 p.

⁷⁷ En référence à CAMILLERI Carmel, la « Perspective dynamique » et transformative de l'individu qui recouvre à la fois la dimension expérientielle de chacun, tout au long de son parcours de vie mais aussi les interactions avec les environnements (sociaux, culturels, spatiaux...) parcourus. CAMILLERI Carmel, KASZTERSZTEIN Joseph, LIPIANSKY Edmond-Marc, MALEWSKA-PEYRE Hanna, TABOADA-LEONETTI Isabelle, VASQUEZ Ana, 1990, *Stratégies identitaires*, PUF, Paris, 232 p., p. 22.

⁷⁸ RICCEUR Paul, 1986, *Du texte à l'action, Essais d'herméneutique II*, Le Seuil, Paris, 448 p., p. 124.

⁷⁹ Cf. LE GRAND Jean-Louis, 2000, « Ethique, Etiquettes et Réciprocité dans les histoires de vie », in FELDMAN Jacqueline, KOHN Ruth, *L'Éthique dans la pratique des Sciences humaines. Dilemmes*. L'Harmattan, Paris, pp. 223-247.

C'est ce qui fait qualifier les histoires de vie, telles celles d'Oscar Lewis⁸⁰, de « science de la fable⁸¹ » par Michel de Certeau, car « ces différentes « hétérologies » (ou sciences de l'autre) ont pour trait commun d'écrire la voix », alors que celle-ci est absente, altérée par les écritures successives du chercheur. « Les textes disent ainsi une voix altérée dans l'écriture qu'elle rend nécessaire par son insurmontable différence⁸². »

Ainsi, les discours produits par les femmes rencontrées ne sont pas analysés « textuellement » mais prédomine une volonté de les recontextualiser à la fois dans la situation particulière de l'entretien mais également dans l'histoire de la narration biographique de la personne. Cela rejoint la problématique de l'énoncé soulevé par Michel Foucault dans *L'Archéologie du savoir* lorsqu'il dit que « l'énoncé est à la fois non visible et non caché⁸³ » dans lequel il se propose d'

« entreprendre l'histoire de ce qui a été dit, c'est alors refaire dans l'autre sens le travail de l'expression : remonter des énoncés conservés au fil du temps et dispersés à travers l'espace, vers ce secret intérieur qui les a précédés, s'est déposé en eux et s'y trouve (dans tous les sens du terme) trahi. Ainsi se trouve libéré le noyau de la subjectivité fondatrice. Subjectivité qui demeure toujours en retrait par rapport à l'histoire manifeste ; et qui trouve, au-dessous des événements, une autre histoire, plus sérieuse, plus secrète, plus fondamentale, plus proche de l'origine, mieux liée à son horizon ultime (et par conséquent plus maîtresse de toutes ses déterminations⁸⁴). »

Bien évidemment, il ne s'agit pas de comparer le projet d'histoire, d'archéologie du savoir humain, qu'est celui du philosophe disparu, à celui beaucoup plus modeste de ces reconstitutions partielles de parcours de vie, mais de mettre la perspective biographique, historique de la personne comme moyen de se rapprocher de ses énoncés non visibles, intrigants comme l'étaient ceux de

⁸⁰ Opus Cit.

⁸¹ CERTEAU de Michel, (1^e édition 1980), *L'invention du quotidien, 1 – arts de faire*, Opus Cit.

⁸² Ibidem, p.235.

⁸³ FOUCAULT Michel, 1969 ; rééd. 1992 *L'Archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, Bibliothèque des sciences humaines, 257 p., p. 150.

⁸⁴ Ibidem, p. 167.

Pierre Rivière⁸⁵ à travers son récit. D'autant plus que le « cas » n'est pas pensé comme totalisant mais bien dans sa singularité « diffus, sériel, hétéroclite » ainsi que l'évoque Jean-François Laé⁸⁶. Ainsi, le projet n'est pas une quête de La Vérité, mais une tentative d'approche des multiples réalités de la personne, d'exposition de ses tensions et ses interactions diverses, pour composer un prisme ou des réalités fragmentées de nature à éclairer chaque fois un peu plus, un peu mieux la situation.

« Avec d'autres, Michel de Certeau ne croit pas en une réalité dernière et définitive, il plaide pour son inéluctable reconstruction. La réalité se raconterait en s'écrivant. Nous sommes condamnés au choix et à la réécriture. La multiplicité de nos réécritures constitue la tradition ; la diversité des interprétations, notre richesse. Ce sont nos reconstructions qui ont de la force, nos savoirs sont partiels et remplaçables. Les faits existent certes, mais ne font jamais une histoire. Une histoire prend forme à travers des mises en relation, des liens tissés entre des faits que tout éloigne. Si on se contente d'une énumération de ce qui s'est passé, ce sera tout au plus une chronique, ou une suite d'information⁸⁷. »

Une histoire de relations : vers une poétique de la rencontre

Cependant, dans le cas d'interviewes orales, Franco Ferrarotti va encore plus loin, puisqu'il affirme que le récit oral de la personne est déjà largement guidé, influencé par la personne (en général le chercheur) qui suscite la narration.

⁸⁵ *Moi, Pierre Rivière, ayant égorgé ma mère, ma sœur et mon frère : un cas de parricide au XIX^e siècle*, Paris, présenté par Michel Foucault Gallimard, 1973, 424 p.

⁸⁶ « Parce que le “ beau cas ” Rivière (ou Herculine) est une forme de contenu, une manière d'énoncer un différentiel, il n'y a guère besoin d'une vue panoramique. Cette figure invisible et oubliée démultiplie par elle-même les territoires où se manifestent ces vies anonymes, qui se débattent dans les filets avec rage, bref, la vie des hommes infâmes comme une particule de forces qui hante Michel Foucault. » LAÉ Jean-François, 2004, « Les “ Beaux cas ” chez Michel Foucault » in *Le Portique* n° 13-14, en ligne <http://leportique.revues.org/615>.

⁸⁷ CIFALI Mireille, 2012, « Croire en l'écriture ». Michel de Certeau, une poétique du quotidien, Conférence, Montevideo, 30 mars 2012 », 19 p., mp.10. http://www.mireillecifali.ch/Textes_non_publies_files/mcerte.

« Chaque récit d'un acte ou d'une vie est à son tour un acte, la totalisation d'expériences vécues et d'une interaction sociale. Un récit biographique n'a rien d'un compte rendu de fait divers, c'est une action sociale à travers laquelle un individu re-totalise synthétiquement sa vie, (la biographie) et l'interaction sociale en cours (l'interview) au moyen d'un récit-interaction. Le récit biographique raconte-t-il une vie ? Nous dirons plutôt qu'il raconte une interaction grâce à l'intermédiaire d'une vie. Il n'y a pas plus de vérité biographique dans un récit oral et spontané que dans un journal, une autobiographie et certains mémoires. Nous acquerrons cette vérité biographique seulement en prenant en compte la vérité relationnelle qui informe le récit⁸⁸. »

C'est en cela que les écarts avec les prescriptions méthodologiques de non-directivité sont apparues au fil des entretiens car elles apparaissaient comme des entraves à la situation de dialogue, figeant les discours de mes interlocutrices dans une attente de validation. Pour autant ces cheminements n'ont pas évincé les grandes lignes de la chartre⁸⁹ de l'ASIHVIF⁹⁰ quant aux conditions d'écoute, de respect et éventuellement d'émancipation des personnes. Durant les différents moments de l'enquête, la volonté de préserver une relation de qualité avec les personnes interrogées, tout en demeurant à l'affût de réponse concernant ma problématique, a produit des « bricolages », dans une visée « hétérologique » qui pourrait se rapprocher de ce qu'Édouard Glissant esquisse dans sa Poétique de la Relation :

« Désindividualiser la Relation, c'est rapporter la théorie au vécu des humanités, dans leur singularités. C'est revenir aux opacités, fécondes de toutes les exceptions, mues de tous les écarts, et qui vivent de s'impliquer non à des projets, mais à la densité réfléchie des existences⁹¹. »

⁸⁸ FERRAROTTI Franco, 1983 (réédition 1990, 1981, *Storia e stori di vita*), *Histoire et histoires de vie, la méthode biographique dans les sciences sociales*, MODAK Marianne (trad.), Méridiens Klincksieck, Paris, 195 p., p. 53.

⁸⁹ CF. <http://www.asihvif.com/1/upload/charte.pdf>

⁹⁰ L'Association internationale des histoires de vie en formation et de recherche biographique en éducation.

⁹¹ GLISSANT Édouard, 1990, « Poétique de la relation », Gallimard Paris, 290 p. édition de 1994, p. 211.

En s'écartant des catégorisations en usage, dans la double volonté de ne pas renforcer le stigmate des personnes et de provoquer des situations d'observation inédites, propices à la divulgation d'usages non conventionnels de l'écrit, cette recherche s'appuie sur la dimension expérientielle des personnes. Elle examine les écritures ordinaires dans ce qu'elles auraient – éventuellement – de mouvant et de transformateur pour des femmes elles-mêmes sujettes et actrices de mobilités. La migration et l'écriture s'entendent de manière active pour le sujet qui devient migrant en écritures (par ses nouveaux usages et appropriations) et auteur d'une migration en écritures (par la transformation et l'hybridation qu'il réalise sur le code). Ainsi, l'auteurisation comme enjeu de conquête de soi est-il interrogé dans un contexte particulièrement genré, puisqu'il s'appuie sur des récits biographiques de femmes hispanophones.

Ce travail expose les entrelacs entre les expériences personnelles et les rapports aux écritures telles qu'elles sont évoquées par les narratrices ou observées par la chercheuse. Il met en avant le rapport biographique aux savoirs et aux savoir-faire, dans lequel la migration influe. En effet, en tant que processus dynamique et expérientiel, elle somme le sujet à une reconfiguration identitaire, qui s'accompagne de nouveaux usages.

Un dévoilement de pratiques invisibilisées car liées à l'intime, dont certaines sont parfois niées par leurs auteures, est mis à jour. Elles éclairent sur des pratiques de soi que les personnes ne trouvent pas légitimes d'exposer et renseignent à ce titre sur des représentations sociales plus larges. « L'histoire des pratiques du discours de l'auto-narration est aussi une histoire sociale et une histoire politique. » (Larrosa, 1996, 478).

Ces mises en tension entre discours et pratiques, récits biographiques oraux (Amalia, Marisol, Anna et Monica) et témoignages écrits (Maria London, Isabel Gille et Silvia Baron Supervielle) proposent des visions contrastées sur le rapport à l'écrit qui est observé dans sa dimension quotidienne et personnelle. La quête d'un sens par des éléments convergents et divergents de leurs discours et de leurs pratiques est l'objet de la deuxième partie, car

« Chercher le sens c'est mettre au jour ce qui se ressemble. Chercher la loi des signes, c'est découvrir les choses qui sont semblables. La grammaire des êtres c'est leur exégèse. Et le langage qu'ils parlent ne raconte rien d'autre que la syntaxe qui les lie⁹². »

⁹² FOUCAULT Michel, (1^e édition 1966), 1990, *Les Mots et les choses*, Gallimard, Paris, 398 p., p. 44.

Chapitre 1.

Écrire : rencontres et lectures

1. Diversité des places et des rôles symboliques de l'écrit

Il est courant d'opposer sociétés de l'écriture et sociétés qui n'en auraient pas l'usage. L'histoire s'est longtemps constituée autour de cette problématique en terme de technologie évolutive procurant aux sociétés de nouveaux fonctionnements grâce à de nouveaux modes de diffusion de la communication. Or, peu à peu il faut revenir sur cette pensée très linéaire car des contre-exemples marquants ne cessent de brandir la discontinuité des innovations techniques et les usages particuliers qui en découlent un peu partout dans le monde. Ainsi, même l'invention de l'imprimerie – censée marquer un passage important de la diffusion de savoirs de nos sociétés occidentales – et une révolution en terme d'organisation sociale est loin de se traduire par les mêmes effets d'organisation humaine en fonction des lieux et des cultures où elle apparaît. En effet, soixante-dix ans avant que l'Allemand Johannes Gutenberg n'imprime sa Bible à 42 lignes avec des caractères mobiles en métal, en juillet 1377, un groupe de prêtres bouddhistes avait déjà imprimé en Corée – au moins – deux volumes à l'aide de cette technique. Aujourd'hui, le *Buljo jikji simche yojeo*, connu sous le nom de *Jikji*⁹³, est considéré comme le plus ancien

⁹³*Baegun hwasang chorok buljo jikji simche yojeol* (vol.II), Second volume de l'« *Anthologie des enseignements zen des grands prêtres bouddhistes* » l'auteur indiqué est Päk un (1298-1374) . Ce traité en deux volumes, compilé pour transmettre l'essence du bouddhisme zen, fut imprimé dans un temple de la ville de Cheongju. On ignore où se trouve le premier volume, mais le deuxième fut acheté par un diplomate français à la fin du XIXe siècle et il est aujourd'hui conservé à la Bibliothèque nationale de France (site Richelieu). Il comporte 39 feuillets. 11 lignes imprimées à la page. 18 à 20 caractères par ligne. Dimensions : 24, 5 x 17 cm. Couverture de papier crème estampé en relief à motif de fleur dans des croisillons. – Sur le plat supérieur, dans

spécimen de livre imprimé à l'aide de caractères mobiles métalliques. Cependant cette découverte a été peu médiatisée en Europe et beaucoup de sites ou d'ouvrages continuent d'attribuer à Gutenberg sa paternité. On voit bien que, en fonction des découvertes et de notre état de connaissance du moment, pour en déchiffrer les usages et les sens, l'écriture revêt parfois des techniques similaires mais les usages et le sens donné à ces utilisations sont profondément distincts.

Les places et les rôles vis-à-vis de l'écrit peuvent donc fluctuer non seulement en fonction de l'époque et des aires géographiques concernées mais également en fonction de l'état de la connaissance des périodes précédentes.

Au niveau des personnes, les places et les rôles vis-à-vis de l'écrit sont également soumis à des variations importantes liées au moment, au lieu de rencontre et aux représentations qu'ils-elles se forgent de leur(s) interlocuteur(s).

1.1. D'une lecture à une rencontre

La rencontre avec Silvia BS est avant tout une rencontre livresque. Par un après-midi de promenade, je découvre un titre qui suscite immédiatement l'achat de l'ouvrage et sa lecture quasi instantanée, il s'agit du *Pays de l'écriture*.

Sa manière de décrire son écriture, ses méandres, ses chemine-ments pour y parvenir, évoque à mes yeux, instantanément et instinctivement des personnes rencontrées dans les cours d'alphabétisation. Sans que je ne parvienne précisément à saisir pourquoi, je pressens qu'il réside un point de rencontre, une similitude cachée que je ne réussis même pas à identifier.

C'est cette lecture qui sera le point d'appui à ma question de recherche, à cette volonté soudaine de mettre en regard des expériences de l'écrit qui paraissent si divergentes, celles de femmes catégorisées comme peu lettrées et celles de femmes dites « de lettres ».

le coin supérieur gauche, en hanja de grand module à l'encre noire, est indiqué : "le plus ancien livre coréen imprimé en caractères [grattée illisible] fondus 1377".

L'idée de fonder cette mise en regard, avec notamment l'histoire de vie de cette écrivaine, m'apparaît alors comme pertinente. Très intimidée, je laisse un message sur le site de son éditeur afin de prendre contact avec « l'Auteure ». Cette procédure aboutit. Au préalable de notre rencontre, elle demande à me parler au téléphone avant de me fixer un éventuel rendez-vous. Cette conversation téléphonique étant une façon d'écarter des propositions qui ne lui auraient pas convenu. La conversation est courte et agréable, je crois qu'elle souhaite savoir si j'ai des théories très affirmées ou pas. J'ai le sentiment de ne pas lui donner cette impression. Nous convenons alors d'une entrevue à son domicile en fin de semaine. Elle habite au cœur de Paris, dans un lieu qui m'a toujours semblé magique et où j'aime flâner régulièrement. C'est d'ailleurs à cet endroit, mais je vais apprendre que ce n'est pas un hasard, que j'ai découvert ses ouvrages, dans la librairie maintenant disparue, dont le détour faisait partie de mes rituels de promeneuse.

La rencontre se déroule de manière extrêmement agréable. L'entretien est riche et dépasse largement toutes mes attentes. Silvia me montre délibérément, et avec plaisir, sa table de travail et la fenêtre qui donne sur le fleuve et qui sont décrits avec minutie dans ses ouvrages. J'entre dans la fenêtre du livre, j'ai l'impression de parcourir l'original de l'ouvrage. Elle me fait admirer également quelques-uns de ses tableaux et de nombreux livres de sa bibliothèque à côté de laquelle nous conversons.

Je suis entrée chez une écrivaine, par le biais de ses ouvrages et c'est ce qu'elle tient à me montrer d'elle. La lectrice qui est en moi est ravie : j'accorde mes images intérieures des lieux familiers décrits avec son intérieur réel. Je me sens soudain une lectrice privilégiée. Plus jamais je ne pourrais l'envisager dans d'autres décors lorsqu'elle évoquera sa table ou sa fenêtre. La lectrice se rapproche de l'auteure mais qu'en est-il de la chercheuse face à l'écrivaine ?

Paradoxalement, lorsque j'évoque le rapprochement entre des femmes apprenantes en alphabétisation et son ouvrage, elle acquiesce immédiatement en se remémorant une histoire :

Maintenant je vous racontais qu'il y avait cette concierge qui ne savait ni lire ni écrire et qui était dans une autre maison que j'ai habitée pas loin d'ici. Donc il y a une grande amie à moi qui est peintre, qui s'appelle Geneviève Asse. Vous savez, ce sont ces peintures-là, bleues. C'est donc une peinture complètement abstraite avec laquelle j'ai fait un livre. Je trouve que son monde me ressemble et que je lui ressemble aussi, dans l'univers de sa peinture.

Cette concierge qui ne savait ni lire ni écrire connaissait cette amie qui venait me voir ou avec qui parfois on sortait. Un jour elle a vu chez moi les tableaux de Geneviève, elle m'a dit : « Mais c'est pareil à ce que vous écrivez ! » C'est comme si elle avait lu mes poèmes. Cette femme, elle ne les avait pas lus, elle les avait regardés, voyez.

Bon, à cette femme, j'ai dit : « Mais comment savez-vous ça, si vous ne savez pas lire ? » « Non mais je devine, c'est pareil ».

Ça m'avait beaucoup frappée. Je me demandais pourquoi, comment elle faisait pour deviner l'écriture. En fait, toute écriture est un peu abstraite et elle l'a compris. Elle a compris la recherche qui est faite, un petit peu malgré nous, dans cette non-explication, non théorie des choses sinon simplement le désir d'avancer. Peut-être la recherche de lumière. Quelque chose comme ça. Mais elle avait deviné ça. Ça m'avait frappée.

(Petite pause)

Ce qui l'avait intriguée, c'est que son écriture, de nature assez inclassable et qu'elle ne supporte pas de cloisonner dans une classification rigide que voudraient lui imposer « les professeurs-écrivains » (*sic*) se trouve qualifiée, par analogie, d'une manière qu'elle approuve, justement par une personne qui ne l'a pas lue.

Elle aurait pu s'offusquer ou rire de cette analyse étonnante, mais bien au contraire elle en prend toute la mesure et tout le mystère ; des années après le souvenir en est intact. Cette femme a deviné, a compris l'univers scriptural de Silvia BS en apercevant un tableau de Geneviève Asse. L'exclamation devant la toile : « Mais c'est pareil à ce que vous écrivez ! » est stupéfiante car elle est juste. Cette justesse (sentiment de similitude dans les œuvres « recherche de lumière », partagée entre l'écrivaine et la peintre) est produite par une non-lectrice alors que les lecteurs-experts sont dans l'incapacité la plus grande à décrire le style de l'auteure.

Cette anecdote confirme selon elle mon hypothèse de recherche – elle évoque le mot d'intuition – et explique son accord

et son intérêt à notre entrevue. C'est grâce à la concierge qui comprenait ses livres sans les lire, que je parviens à me faufiler pour quelques instants dans son histoire.

Je n'ai pas eu le temps d'expliquer en détail mon travail et ma manière de procéder que déjà la femme de lettres a débuté l'entretien. Au bout d'un moment j'ose quand même demander à lancer l'enregistrement.

Bien évidemment elle accepte et ce n'est qu'à la fin de l'entretien que la demande sur l'utilisation des propos « le matériel » est posée :

« S : Et ça peut vous servir pourquoi ce matériel ? Est-ce que c'est pour votre thèse ? »

Alors en fin d'entrevue, je tente de décrire ma manière de procéder, souhaitant l'associer pleinement, à chaque étape de réalisation, afin qu'elle ne se sente à aucun moment dépossédée de son histoire. Elle approuve l'envoi proposé de la transcription – je comprendrai bien après que ce mot commun prenait des significations très dissemblables entre nous deux – que je m'empresse de réaliser et de lui envoyer !

C'est une première pour moi puisque jusqu'à présent ayant essentiellement interviewé des apprenants en alphabétisation qui n'étaient pas demandeurs de transcription (faute d'être lecteurs), ou d'étudiants en sciences humaines qui acceptaient de me recevoir dans la perspective aussi d'obtenir une transcription, support à un écrit personnel de leur part à venir ; l'élucidation de ce qu'elle représente par rapport à l'entretien ne s'était jamais posée à moi. Les personnes méconnaissaient complètement leur usage ou avaient un degré de pratique quasi égal au mien, aucun n'avait selon moi forgé une attente décalée avec cette production écrite technique.

Or évidemment, la transcription est « brute », avec toutes les marques orales des hésitations, des formulations hâtives. Rien qui ne soit publiable en l'état ; de plus elle comporte des éléments personnels que Silvia BS ne souhaite pas voir figurer, ce que je n'apprendrai que plus tard. Elle pensait que de moi-même, j'allais gommer, éliminer de l'écriture ce qui était de l'ordre de la confiance,

du personnel, c'était pour elle une sorte d'arrangement tacite à l'entretien. Ce qui est dit à l'oral n'est donc pas transcribable et lisible pour un tiers autre que le chercheur, même si la personne en a éprouvé le désir. Première leçon de cette recherche : brouille durable avec le cœur de l'enquête, Silvia BS m'oppose très poliment une fin de non-recevoir pour la suite du travail, m'expliquant par courriel qu'elle ne souhaite pas de nouveaux entretiens et que désormais nos échanges se limiteront à des corrections de sa part sur la transcription écrite de ses paroles.

Dépitée, je tenterai plusieurs fois de reprendre contact, de relier le fil cassé, mais rien n'y fera. Pour ma thèse, Silvia BS, restera l'auteur *du Pays de l'écriture*, pas la femme de son histoire. C'est certainement pour cela que les initiales de son nom figurent, afin de la démarquer des autres femmes qui apparaissent plus volontairement.

1.2. D'une présentation à des relations : l'espace du cours, les CMA

Les Cours Municipaux pour Adultes de la ville de Paris, dits CMA, sont une très vieille institution, dont les contours historiques s'entremêlent directement avec l'histoire de la formation des adultes en France. Le 17 juin 1815, une première initiative semi-publique voit le jour dans le département de la Seine, avec la création d'une société qui crée entre 1820 et 1822, trois cours d'adultes, dont l'un spécifiquement réservé aux femmes. Le comte Chabrol de Volvic, préfet de la Seine de 1812 à 1830 et également président honoraire de l'Instruction élémentaire, apportera son soutien au projet, en accordant les autorisations nécessaires⁹⁴. Dès les prémices un lien important, voire structurel, s'établit entre l'Instruction élémentaire et les cours pour adultes, qui dépendent des mêmes ministères.

⁹⁴ Sources : *Paris Éducatifs*, Numéro spécial (non daté mais situé entre 1989 et 1995), *Cahiers de la direction des affaires scolaires*, « Une école pour les adultes », Édité par la Mairie de Paris, 19 p.

Sous la monarchie de Juillet, c'est une loi sur l'Instruction primaire, du 28 juin 1833, portée par Guizot (ministre de l'Instruction Publique de l'époque⁹⁵), qui préconise à chaque commune la construction d'une école primaire et la mise en place d'un cours pour adultes.

En 1870 un cours de comptabilité initié à Paris le mouvement né de la révolution industrielle et qui souhaite former de la « main d'œuvre adaptée » et délivre en fin de parcours « un Certificat d'Études spéciaux » destiné à promouvoir professionnellement son titulaire. Suivront en 1881 des cours commerciaux⁹⁶, en 1897 on y intègre – essentiellement pour les femmes – des cours de sténographie. « Dans les classes d'adultes ou d'apprentis, l'enseignement a un caractère pratique et plus spécialement approprié aux professions⁹⁷. »

Après la Première Guerre mondiale, la loi Astier⁹⁸ sur les cours professionnels⁹⁹ propulse d'autres formes d'enseignement pour les adultes et les cours de la Ville diminuent considérablement. A Paris cela se traduit par un déclin important puisque en 1895 ce sont 17 000 adultes qui sont inscrits aux cours et entre 1920 et 1935, seulement 5 000¹⁰⁰ le sont encore.

Ce qui démarque catégoriquement les cours de la Ville de Paris avec d'autres, est la dimension professionnelle des formateurs et l'aspect non militant de la structure qui repose sur des directives administratives. Sa fréquentation fluctue donc en fonction des lois dont elle relève.

En 1939 un décret sur « l'organisation de la formation en temps de guerre » crée des centres de formation professionnelle pour les

⁹⁵ D'octobre 1932 à juillet 1934.

⁹⁶ Arrêté préfectoral.

⁹⁷ Décret du 18 janvier 1887, article 99.

⁹⁸ En 1919, sous la III^e République, cette loi a été présentée par le sénateur Placide Astier.

⁹⁹ Obligation de cours gratuits (150 h) pour les apprentis qui étaient auparavant formés uniquement sur les questions de la pratique en entreprise. Ces dernières ont l'obligation de dispenser des enseignements généraux et théoriques permettant aux apprentis de se présenter et d'obtenir éventuellement leur C.A.P. (Certificat d'Aptitude Professionnelle).

¹⁰⁰ Sources : <http://www.cours-municipal-d-adultes-cma.cma-paris.org/en-savoir-plus/les-cours-pour-adultes-plus-de-200-ans-d-histoire/>

ouvriers de l'industrie d'armement qui se transforment en « centres de formation pour adolescents inoccupés » (de 14 à 21 ans). En 1941 ces centres passent sous la direction de l'enseignement technique : ils sont l'ancêtre des lycées professionnels.

Cette scission dans les filiations des centres de formation indique une nouvelle tendance : la formation professionnelle des jeunes relève plus de la forme scolaire, et la formation en entreprise concerne désormais plus les adultes. Les adultes relèvent donc désormais presque exclusivement de dispositifs qui leur sont particuliers.

Anciennement dénommée ACMA (Association des Cours Municipaux d'Adultes), était une association dite « loi 1901 ». Les enseignants étaient rémunérés par la Ville de Paris mais les inscriptions étaient effectuées par l'association qui conservait les frais d'inscriptions des usagers. Grâce à quoi, les cours bénéficiaient de moyens importants – en plus des locaux et de la rémunération des formateurs – pour offrir des conditions favorables aux auditeurs (par exemple une création de laboratoire de langues pour l'anglais puis pour le français langues étrangères dans les années 1980).

En décembre 2007 le Conseil Municipal de Paris vote la municipalisation de l'Association qui prend effet le premier avril 2008 : les CMA (Cours Municipaux pour Adultes) sont nés.

Désormais les CMA sont donc une structure entièrement municipale qui dépend de la D.A.S.C.O. (Direction des Affaires Scolaires de la Ville). Depuis ce changement, un intérêt s'est spécialement porté sur l'alphabétisation ; c'est une « politique d'intégration¹⁰¹ » qui est mise en avant. La volonté politique générale de la Ville est déclinée sous la forme de « trouver sa place dans Paris¹⁰² » pour les populations immigrées. Le soutien financier aux associations locales qui mettent en place des A.S.L. (Ateliers Sociaux Linguistiques) et l'organisation de cours d'alphabétisation dans le cadre des CMA sont les principales déclinaisons de cette volonté.

Lorsqu'on évoque la formation des adultes peu d'auteurs distinguent celle des femmes de celle des hommes, partant certainement du postulat qu'ils sont théoriquement égaux en droit. Or, les

¹⁰¹ Entretien avec Jean GRIGORIEFF, responsable du secteur alphabétisation

¹⁰² Ibid.

histoires divergent et ne suivent que de très loin un accès au droit de la même forme et dans les mêmes temporalités.

« Tout d'abord il faut rappeler que la féminisation constitue un phénomène relativement récent. En France, comme dans tous les pays, l'accès des filles à l'alphabétisation, et à la formation en général, s'est fait bien après les garçons. Les historiens estiment que les filles n'ont reçu que vers 1800 l'instruction que les garçons recevaient vers 1700. Ce retard se comble progressivement au XIX^e siècle, et il reste longtemps particulièrement marqué pour l'enseignement secondaire. En 1900 l'enseignement préscolaire et primaire compte environ 50 % de filles, mais le secondaire seulement 23 %. En ce début de siècle, ce ne sont qu'environ 2 % des garçons d'une classe d'âge, et... pratiquement 0 % des filles qui obtiennent le baccalauréat (mais pour les filles il faut compter avec le Brevet Supérieur, qui constituait une filière typiquement féminine). Pour autant les journaux s'émeuvent alors de « l'invasion des femmes dans l'Université », alors que l'effectif des étudiantes représente près du dixième de celui des étudiants. »

Le XX^e siècle est le cadre de profondes transformations institutionnelles, avec en particulier l'unification des programmes du secondaire en 1924, et la généralisation de la mixité dans les années 60-70. C'est surtout dans sa seconde moitié qu'on assiste à un rapprochement spectaculaire des niveaux d'instruction des hommes et des femmes¹⁰³.

Aujourd'hui, si pour les filles nées en France, l'accès et la réussite scolaire sont assez équivalents, voire (au niveau de la réussite) légèrement supérieure à celles de leurs homologues garçons, le décalage persiste et demeure dans beaucoup de pays à travers le monde. C'est le cas pour les apprenantes rencontrées dans ce travail. D'après les derniers chiffres de l'Unesco, deux-tiers des analphabètes sont des femmes¹⁰⁴. Ces chiffres féminins légèrement supérieurs aux masculins se retrouvent dans le nombre d'apprenants

¹⁰³ DURU-BELLAT Marie, 2004 (2^e édition), *L'école des filles. Quelles formations pour quels rôles sociaux ?*, L'Harmattan, Paris, 272 p., p. 32.

¹⁰⁴ « Quelque 759 millions d'adultes, dont les deux tiers sont des femmes, ne maîtrisent toujours pas les compétences de base en matière de lecture et d'écriture. » sources <http://www.unesco.org/fr/efa/international-cooperation/e-9-initiative/8th-meeting/main-theme/the-global-situation/>, consulté le 24/06/2014.

étrangers inscrits en cours de français à Paris, ce qui pourrait avoir un lien direct avec le décalage d'accès dans la formation initiale¹⁰⁵.

Le rapport entre formation scolaire et formation des adultes est un élément prégnant du contexte parisien des CMA. En effet, les Cours Municipaux pour Adultes ont lieu principalement dans de nombreuses écoles, quelques collèges et lycées de la ville, deux écoles d'art (Boullé et l'école supérieure des arts appliqués Duperré). Très peu de lieux sont entièrement dédiés à cette activité (le lycée municipal pour adultes¹⁰⁶ est une exception et quelques autres pour les cours de langues étrangères à visée professionnelle). Ils sont payants mais demeurent attractifs en comparaison avec des organismes privés et les allocataires du R.S.A. peuvent bénéficier d'un demi-tarif. De plus, les auditeurs (on ne dit pas apprenants ni élèves) possèdent une carte certifiant leur inscription aux cours¹⁰⁷.

Les cours accueillent donc les auditeurs lorsque leurs usagers principaux les ont quittés, à savoir principalement en soirée, ce qui est le cas des femmes rencontrées.

1.3. Les rencontres aux CMA

La mise en relation avec les femmes des Cours Municipaux n'a pas été aisée. Je craignais encore un nouvel échec¹⁰⁸ dû au resserrement de mon champ à la catégorie « hispanophones », mais il n'en était rien. Avant que de parvenir à apercevoir les femmes susceptibles de répondre au cadre de ma recherche, il a fallu plusieurs

¹⁰⁵ Il paraît cependant un peu rapide d'établir ce type de conclusion : les hommes pouvant être inscrits dans d'autres dispositifs ou ne pas en bénéficier pour de toutes autres raisons (professionnelles, symboliques, etc.).

¹⁰⁶ Le L.M.A. (Lycée Municipal pour Adultes) se situe rue d'Alésia dans le 14^e arrondissement. Il propose à des adultes ayant interrompu leurs études une formation de type scolaire préparant en soirée (cours à partir de 18 heures et le samedi matin) le baccalauréat (8 classes de 3 filières de la seconde à la terminale : littéraire, économique et sociale, scientifique.) http://www.lyceedadultes.fr/pages/decouvrir_etablissement.html

¹⁰⁷ Certaines parleront même de carte d'étudiant, c'est un élément important en cas de demande de régularisation à la Préfecture.

¹⁰⁸ Les Centres sociaux de l'Est parisien que j'avais contactés n'avaient pas ou plus d'hispanophone inscrite à leurs cours de langue.

entretiens afin que les responsables puissent se forger une idée sur mes intentions, notamment en terme d'image de leur pédagogie. Une fois que j'ai eu posé que ce n'étaient pas en termes didactiques que se fondait mon questionnement, la consternation vite balayée a permis un accès moins méfiant aux cours. Cependant, avant de m'y autoriser, j'ai été mise en relation avec un formateur – sélectionné à la fois comme légitime (il faisait lui-même une recherche de master en didactique) et comme bon promoteur des nouvelles pratiques de la Ville. Il a eu la tâche, après une rencontre dans un café durant laquelle je lui ai exposé ma démarche, de m'inviter et de me présenter à son groupe d'auditeurs. Ce qu'il a fait avec beaucoup de gentillesse et de bienveillance.

Je suis arrivée une dizaine de minutes avant la venue des apprenants. J'ai dû montrer patte blanche à la gardienne de l'école avant de rejoindre « mon » formateur¹⁰⁹ qui échangeait avec ses collègues. L'école, située dans l'Est parisien, était grande, ancienne à la Jules Ferry avec des dédales de couloirs et d'escaliers. Il fallait traverser une cour puis gravir « le bon » escalier pour accéder à l'étage des salles de cours du soir. Elles avaient été occupées par les enfants dans la journée et leur aménagement correspondait à cet usage.

Les apprenants arrivent ensuite et se répartissent par salle, l'accueil est un moment convivial où chacun se salue et prend les nouvelles d'usage. Des groupes se forment, les derniers arrivent, il est temps de cesser les conversations, le formateur fait l'appel.

Il me laisse la parole, j'explique ma recherche et la raison de ma présence. Je note mes coordonnées au tableau afin que les personnes intéressées puissent me contacter. Dans le même temps je fais circuler une feuille pour que ces mêmes personnes se fassent connaître et qu'à l'identique je puisse les joindre.

Au bout de quelques instants de présentation, les réactions furent dans la bonne humeur, leur adhésion à mon projet est collective, contrairement aux responsables des CMA, eux perçoivent instantanément l'intérêt de mon travail. Qu'un chercheur, quelqu'un d'instruit porte attention à leurs parcours, les valorise à leurs

¹⁰⁹ Il s'agit de Patrick Heitz, dont je remercie la gentillesse et qui est depuis 2014 responsable pédagogique de ce secteur.

propres yeux et par effet boomerang me donne du crédit. Si je m'intéresse à leurs vies, à leurs itinéraires c'est que par effet concomitant je suis intéressante. Une prise de parole sur leur histoire et une écoute était soudain possible, désirée, transformant leur expérience personnelle en plus-value existentielle. Je mesure aussi la part de démagogie de ma démarche : bien évidemment, j'allais susciter l'adhésion des personnes en leur disant : « votre vie m'intéresse, elle a de la valeur pour moi, pour d'autres, je souhaite en témoigner par un travail. » Cependant je ne m'attendais pas à une telle démonstration d'enthousiasme.

Très vite les questions et les remarques jaillissent : pourquoi des femmes uniquement ? Pourquoi hispanophones ? « Nous aussi, nous avons des choses intéressantes à raconter ! » s'insurgent gentiment mais énergiquement les hommes présents. Ils remarquent judicieusement et avec malice qu'ils peuvent aussi très bien me parler et me renseigner sur les femmes. Ils se disent « experts » dans le domaine. Nous rions. Je rétorque sérieusement que je les crois volontiers et ne dénigre absolument pas leurs qualités d'experts ; mais que ce n'est pas l'orientation dans laquelle je me suis engagée cette fois-ci. Un débat est provoqué, ils veulent faire infléchir mes choix, se disent déçus, insistent sur le désir de se raconter. Je remarque que les femmes hispanophones relèvent fièrement la tête, un enjeu de reconnaissance est soudain en place dans l'assemblée. Je dois me justifier méthodologiquement auprès de ce groupe car cela revêt une importance réelle et personnelle à leurs yeux. Il ne s'agit pas de posture académique mais bien d'un questionnement existentiel : pourquoi porter plus d'intérêt à une catégorie de migrants qu'à une autre ?

Je me justifie donc et explique patiemment les déboires de mes précédentes enquêtes (transcriptions, sens) et le constat de la première recherche qui montrait les réelles disparités entre femmes et hommes dans leurs rapports à l'écriture. L'écoute est attentive, ils comprennent, acquiescent, certains évoquent du regret et me font promettre dans le futur de mener des recherches avec des hommes. Je souris, très satisfaite d'avoir su défendre ma posture auprès des premiers intéressés : c'est une victoire personnelle dans l'avancée de ma recherche. Je crois par ailleurs les avoir confortés

dans leur désir d'apprentissage en réaffirmant leur valeur. Ce moment, qui paraît bénéfique pour chacun de nous, a été beaucoup plus long que convenu. Je m'excuse auprès de Patrick et quitte la salle à la fois stimulée par l'énergie positive qui fusait de toutes parts à ce moment, épuisée par cet échange et ébahie qu'il ait eu lieu. J'en oublie complètement la feuille qui circulait.

Au bout d'une semaine, m'apercevant que personne ne me contactait, j'ai de nouveau écrit un courriel à Patrick qui m'a envoyé quelques temps après les coordonnées de trois personnes intéressées. Une seule fera finalement partie des femmes rencontrées : il s'agit d'Amalia.

J'ai été introduite ensuite à deux reprises dans d'autres cours du soir de la même école, sans faire la même présentation générale : les formateurs m'ont juste indiqué les femmes hispanophones de leurs groupes. Je me suis expliquée individuellement auprès d'elles. C'est ainsi que nous avons pris contact avec Anna et Monica mi-juin.

Il est certain que la présentation dans cet espace a eu un impact auprès des femmes concernées, puisque cela a été notre lieu de premier contact. Certaines m'ont ensuite identifiée comme liée à ce cours. D'ailleurs Amalia m'a plusieurs fois demandé d'excuser son absence (avec motifs à chaque fois très détaillés à transmettre) auprès de Patrick Heitz, son formateur. Malgré mes protestations, elle est demeurée longtemps persuadée que j'étais en contact avec lui.

On peut à ce titre se demander si ce présupposé n'a pas orienté son discours sur l'apprentissage comme ceux des autres femmes d'ailleurs. Il convient donc de lire leurs entretiens comme adressés à une personne qu'elles avaient rencontrée sur leur lieu d'apprentissage du français et qui se situait plutôt du côté des formateurs que des apprenants.

« La poétique de la Relation (qui est donc une part de l'esthétique du chaos-monde) pressent, suppose, inaugure, rassemble, éparpille, continue et transforme la pensée de ces éléments, de ces formes, de ce mouvement.

Déstructurez ces données, annulez-les, remplacez-les, réinventez leur musique : l'imaginaire de la totalité est inépuisable et toujours, et sous

toutes ses formes, entièrement légitime, c'est-à-dire libre de toute légitimité¹¹⁰. »

L'une des grandes joies et incertitudes de cette recherche a été la rencontre avec l'Autre. Imprévus, hésitations, refus parfois jalonnent le déroulé de ces fréquentations avec les femmes interrogées. Ces rencontres façonnent le travail de recherche et constituent l'élaboration de discours, une histoire de la relation. La scène de l'interlocution¹¹¹ tient une place prépondérante dans la possibilité de l'échange et dans la nature de celui-ci. Ainsi, garder la terminologie exacte, reprendre les mots entendus sans les modifier est une manière de restituer, même timidement, nos univers qui se sont à un moment entrecroisés, dans l'entrelacement de nos langues et de nos mots parfois maladroits et de nos incompréhensions mutuelles :

« Dans chaque expérience concrète de l'altérité, il convient de redonner un nom à l'étranger, de le réinventer ici et maintenant, à la place et contre les croyances essentialistes qui veulent le faire disparaître. Ce sujet épistémologique ne se met à exister que dans un échange (ou éventuellement un conflit) dont la frontière est le lieu, ce qui n'est pas nouveau dans l'histoire des frontières¹¹². »

L'expérience de l'Autre, la confrontation de deux étrangetés : la mienne et celle de mon interlocutrice est captivante, car elle accapare une attention dense et stimulante. Aller dans la quête de ce qu'est l'autre, c'est aussi se confronter à ses propres limites, comme frontière de la compréhension. Le rôle de la recherche est alors de les poser et de tenter d'entrevoir ce qui s'est joué dans ces scènes de brouillage, non pas pour s'accabler mais pour dénouer ou mettre en lumière ce que ces tensions sous-tendaient et qu'il était impossible de lire clairement dans le vif de la situation.

¹¹⁰ GLISSANT Edouard, 1994, [1990] *Poétique de la relation*, Gallimard, Paris, 290 p., p. 109.

¹¹¹« Propos échangés par les interlocuteurs dans un dialogue ; discours qu'ils tiennent » sources : <http://www.cnrtl.fr/definition/interlocution>, en référence notamment aux travaux d'Eric Chauvier.

¹¹² AGIER Michel, 2013, *La condition cosmopolite. L'anthropologie à l'épreuve du piège identitaire*, La découverte, Paris, 208 p., p.207.

Si la rencontre est l'un des socles de ce travail, le seul fait d'aller rencontrer, n'implique pas pour autant de trouver. C'est probablement cette incertitude permanente qui aiguise la vigilance mais qui peut également provoquer des tensions, par le désir parfois trop ardent de « trouver », quelque chose de neuf, inédit sur son terrain.

Postuler que les trouvailles peuvent s'élaborer en creux, dans ce qui semble dysfonctionner, c'est rendre à la relation humaine toute sa complexité en ne l'envisageant pas comme naturalisée mais comme vivante et animée, parfois mordante et cuisante mais jamais inanimée.

2. Des rapports d'écriture : la rencontre du lecteur¹¹³

Afin de savoir si des récits du même ordre – que ceux que je collectais oralement – avaient déjà été écrits et recueillis par des organismes qui en conserveraient la trace, je me suis tournée vers l'A.P.A. (Association Française pour l'Autobiographie et le Patrimoine Autobiographique¹¹⁴) qui conserve tout récit autobiographique non publié qui lui est adressé¹¹⁵. Je recherche alors dans ce fonds des récits de femmes migrantes hispanophones qui évoqueraient également leur rapport à l'écriture. Deux d'entre eux retiennent mon attention et je décide de les mettre en regard avec les histoires collectées oralement.

L'APA est un fonds qui appelle à la lecture. Déjà parce que chaque document l'est, avec une trace du lecteur et de sa lecture,

¹¹³ Une partie des lignes qui suivent a été publiée, sous une autre forme, dans la revue *Diasporas* n° 22 : LEROY Delphine, 2013, « “Un roman ? Non ma vie... “. Histoires de vie de femmes migrantes : un récit adressé », in LACOUÉ-LABARTHE Isabelle & MOUYSET Sylvie, « Écrire sa vie », Revue *Diasporas. Histoire et sociétés*, n° 22, Presses Universitaires du Mirail, Toulouse, 234 p., pp. 154-166.

¹¹⁴ <http://association.sitapa.org/accueil.php>

¹¹⁵ Grâce au *Garde-Mémoire* (<http://fonds.sitapa.org/consulter/index.php>), il est aisé de consulter en ligne et en bibliothèque (BNF) les résumés, accompagnés de mots-clés des récits entreposés dans la région lyonnaise. Quatre récits de femmes hispanophones apparaissent comme tels, il est ensuite possible, après demande auprès de l'association, d'en prendre connaissance à « La Grenette », bibliothèque de conservation située à Ambérieu-en-Bugey (Ain).

ensuite parce qu'il est constitué pour être étudié et diffusé (références, mots-clés accessibles par internet, etc.). On peut déjà postuler que la présence de ces récits dans cet espace invite à leur lecture ou en tout cas démontre un désir qu'ils le soient¹¹⁶.

2.1. L'APA

L'APA est créée par Philippe Lejeune en 1992. « Son but est de permettre aux textes autobiographiques quels qu'ils soient, d'être accueillis, conservés, lus, recensés, étudiés¹¹⁷ ». Les textes déposés à l'association sont tous lus et chacun d'entre eux est l'objet d'un compte rendu publié ensuite dans le catalogue annuel, appelé le "Garde-mémoire" et qui est consultable en ligne et à la B.N.F. ; ils rejoignent ensuite le fonds de l'association hébergé à la médiathèque d'Ambérieu-en-Bugey (Rhône-Alpes). Ils sont alors accessibles aux chercheurs sur simple rendez-vous à « La Grenette » où je me rends.

La consultation préalable du *Garde-mémoire*¹¹⁸ m'a permis de sélectionner des récits de femmes migrantes hispanophones. Les quatre textes sélectionnés sont très différents les uns des autres : l'un a été édité, le deuxième, de la même auteure, est surtout composé de photos de voyages. Je commence à lire les deux suivants en priorité : inédits, ils ne sont consultables qu'ici et méritent une lecture attentive.

Je consulte attentivement le deuxième récit inédit. Son auteure est invitée par ses formateurs à écrire en langue française. Elle a

¹¹⁶ Bien évidemment par les personnes ayant déposé les textes, qui ne sont pas forcément les auteur(e)s des textes en leur possession. Mais dans les cas cités ce sont les écrivaines (parfois accompagnées) qui ont fait la démarche de déposer leurs productions à l'association.

¹¹⁷ *Ibid*, présentation de l'association, version 2012.

¹¹⁸ Il s'agit d'un recueil faisant état des récits déposés à l'association, sur une certaine période, en général deux ans. Un résumé, appelé « écho », de chaque récit déposé est lu « en sympathie », puis rédigé « pour mettre en valeur les traits significatifs d'un témoignage et d'une voix irremplaçable » par l'un des membres de l'association (*Garde-Mémoire* n° 5, A.P.A., 2002, dépôts de 2000-2001, 292 échos, p. 3). Il est indiqué que « c'est aux chercheurs en sciences humaines qu'est destiné ce recueil ».

dix-huit ans quand éclate la Guerre civile en Espagne et choisit la voie de l'émigration. Son histoire débute en Espagne dans un petit village andalou, et s'achève en France ; elle couvre la plus grande partie du XX^e siècle. À la fin du récit, mère de famille installée en Bourgogne depuis de longues années, elle décide de s'inscrire à des cours d'apprentissage du français, à l'origine de l'écriture de son autobiographie.

La terminologie employée pour décrire sa vie d'avant-guerre ressemble en bien des points à celle des femmes que je viens de rencontrer. Celle du début de sa migration aussi, malgré les disparités des histoires, des époques et des lieux. Ce récit a toute sa place dans ma recherche. C'est celui de Maria-Isabel¹¹⁹ Gille qui s'intitule *Une Andalouse en Bourgogne*.¹²⁰

Un autre texte – *Le fil du milieu*, de Maria London – attire également mon attention. Il porte sur une histoire familiale née de la migration entre l'Europe de l'Est et le Chili. Son auteure, aujourd'hui française, est migrante. Le récit est celui de sa quête actuelle des origines qui provoque rencontres inédites et remémorations multiples des différents acteurs/personnages/enquêtés. La migration et le mouvement y sont conjugués à tous les temps : présent par les mouvements en cours, passé par celui des ancêtres et futur par les projets qui prolongent cette quête. Le travail, le plaisir et les effets de l'écriture de l'ouvrage en cours y sont relatés avec une profondeur réflexive qui pourrait anéantir toute velléité de recherche sur le sujet. *A contrario* cette description de l'intérieur peut se révéler un matériau exceptionnel pour celui qui cherche à connaître les motifs possibles de cette mise en récit.

Maria London semble vouloir répondre à cette exploration :

¹¹⁹ Pour éviter les confusions, elle sera identifiée dans ce travail uniquement par son deuxième prénom à savoir Isabel. L'état civil français, dans son acte de décès, ne fait d'ailleurs pas mention de son premier prénom, elle ne devait utiliser que le second dans sa version francisée à savoir Isabelle. La suppression du premier patronyme est courante en Espagne lorsqu'il s'agit de prénoms aussi répandus.

¹²⁰ GILLE Maria Isabel, 2000, *Une Andalouse en Bourgogne*, conservé à l'APA, Opus Cite, chapitre 3 du présent ouvrage.

« J'ai besoin d'apprendre à affirmer ma propre voix en continuant à restaurer le fil fragile de mon histoire. Jusqu'à ce qu'il soit suffisamment solide pour resserrer avec force tous les nœuds qui viennent de ma terre, de mes parents, de mon enfance¹²¹. »

2.2. Publier ou cacher : être reconnue.

Il paraît difficile de devoir mettre en regard des récits qui, dès l'écriture, ne semblent pas voués au même destin sans exposer leurs différences dans ce qui a pu être visible des intentions ou des modalités d'élaboration. Ainsi, si pour Maria London (comme bien évidemment pour Silvia Baron Supervielle dans une autre mesure), la publication est une visée de l'écriture, il n'en va pas de même pour Isabel. Des deux récits conservés à l'APA et découverts par ce biais, l'un – celui de Maria London – était dans une stratégie de diffusion peut-être par la protection d'un état du récit avant de trouver un éditeur et certainement avec le désir d'obtenir des retours d'un lectorat attentif ; l'autre – celui d'Isabel Gille – dans une de préservation d'un document qui avait été travaillé longuement et qui paraissait achever un retour testimonial. Par ailleurs, la saga familiale de Maria London avait déjà été publiée au Chili, la première version étant en espagnol, alors que pour Isabel, l'écriture était tout à fait inédite.

Si les motivations de diffusion initiales étaient donc distinctes, la volonté d'être lue présidait à l'écriture de l'une comme de l'autre. Cependant, les modalités de réception ont été modifiées par la distribution ou pas de l'ouvrage en dehors du cercle familial. C'est la réception, lors de la publication de son récit familial au Chili, sa terre natale, que Maria London expose :

« J'avais aussi un énorme besoin de sentir que j'existais toujours au Chili, en dehors de mon petit cercle familial. J'étais persuadée que mon travail serait apprécié par ma famille et que sa publication me permettrait d'établir de nouveaux liens. J'ai eu des retours chaleureux des cousins et cousines par mon père qui ont été heureux et reconnaissants que mon livre dévoile – avec nos origines juives – la très belle histoire d'amour liée à

¹²¹ LONDON Maria, 2003, *Tisseuse de mémoires de la Patagonie aux Balkans*, L'Harmattan, Paris, 230 p., p. 228.

la conversion religieuse de notre branche de la famille. Mais j'avais oublié qu'au Chili, particulièrement dans certains milieux, les codes sociaux ne sont pas les mêmes qu'ici, et, aussi, qu'écrire et publier sur la famille est une transgression. Alors qu'il m'avait aidée dans mon travail de recherche, mon père essaya de me dissuader de publier et, devant mon refus, il a obtenu que je change les noms de famille. Je me suis sentie obligée de prendre un nom de plume, ce que je regrettai immédiatement, ma démarche perdant tout son sens. Suite à sa parution au Chili, une journaliste, ayant lu mon livre, révéla, avec mon accord, mon identité dans un très bel article publié dans un journal de ma ville natale. Le livre disparut des rayons des librairies de la ville, non qu'il fut vendu mais parce qu'il fut censuré !!! Ma famille maternelle ne me pardonnait pas d'avoir abordé certains sujets (intimes, il est vrai, mais remontant à un demi-siècle ou plus).¹²² »

Le lectorat peut donc d'une certaine manière inciter ou provoquer sinon l'anonymat en tous les cas le port du masque identitaire qu'est le pseudonyme dont on peut remarquer comme il est vulnérable. Que Maria London ait donné son accord pour la divulgation de son identité, ne change rien au fait qu'il aurait été très facile, sans son accord d'obtenir le même résultat et surtout les mêmes effets. Cependant, malgré cet épisode douloureux, Maria London persiste et traduit son texte en français car :

« Je ressens le devoir d'expliquer à mes enfants la partie de l'histoire qui leur arrive à travers moi¹²³. »

On peut penser que derrière cette volonté, c'est d'une prise de conscience de données familiales qu'elle souhaite partager avec eux, dans une dynamique éducative.

Ainsi, on peut postuler que se savoir lue et reconnue par sa famille, ses proches, ses voisins, engage parfois à une retenue ou à un effacement de certains aspects de sa vie, si l'auteur(e) ne veut pas s'exposer à des déconvenues relationnelles avec les siens. C'est la stratégie déployée par Isabel Gille dans *Andalouse en Bourgogne*

¹²² LONDON Maria, 2014, « Témoignage » in LEROY Delphine & LEROY Marie (coord.), *Histoires d'écrits, histoires d'exils, Perspectives croisées sur les Écritures en migration(s)*, Editions Narr, Tübingen (Allemagne), 244 p., pp.85-88.

¹²³ LONDON Maria, 2003, *Tisseuse de mémoires de la Patagonie aux Balkans*, Opus Cit., p. 14.

qui dédicace son récit à ses enfants et petits-enfants et s'avance prudemment dans une écriture très distanciée des affects, des sensations éprouvées et de sa vie intime. Quelques aspects ou prises de positions sur sa vie de femme, apparaissent cependant en demi-teinte mais jamais sous le coup de la revendication ou de la colère. Son sentiment de solitude, d'isolement de femme au foyer, transparaît-il en même temps que la non-reconnaissance de son travail domestique : « Nous sommes les sans-profession » écrit-t-elle en fin d'ouvrage. Cette première prise de position personnelle s'efface derrière celle de toutes les femmes dans la même situation professionnelle : le « je » devient « nous ».

A contrario, les femmes rencontrées sous le couvert de l'anonymat s'épanchent plus longuement sur le récit de leur expérience migratoire, et mettent en cause directement le conjoint ou des individus ressentis comme malveillants à leur égard. La personnalisation est utilisée comme un moyen de revanche et de réparation des faits dénoncés. Une forme de reconnaissance sans identification possible. Les agressions et autres conflits familiaux sont évoqués parfois en détail – viol, avortements – et peuvent servir à alimenter le portrait de personnages secondaires dans la fiction narrative. Amalia¹²⁴ dépeint son ex-belle-mère comme un individu vicieux, avaricieux et pervers. Cette femme aurait, comble de la dépravation pour la narratrice, des tendances homosexuelles et serait tombée amoureuse d'elle, ce qui expliquerait la manipulation dont elle a usé pour faire épouser son fils drogué à l'héroïne.

A travers des éléments narratifs isolés, c'est du sens de l'histoire dont il est question ici. Le récit d'Amalia repose sur une vision très chrétienne¹²⁵ et manichéenne de l'action : une pauvre jeune fille naïve et pure se trouve en proie aux pires démons (drogue, avarice, sexe, trahisons et mensonges) qu'elle fuit par la migration durant laquelle elle surmonte de multiples épreuves (honte, solitude, exclusion, pauvreté). Grâce à un travail acharné et une bonté sans égal, elle trouve en fin de récit une situation bien

¹²⁴ Amalia est péruvienne et est âgée de 43 ans lorsque je fais sa connaissance à Paris. Son récit est relaté dans la partie suivante.

¹²⁵ Elle est rattachée à une communauté évangéliste.

supérieure à celle des personnages malveillants, lesquels meurent ou sombrent dans l'alcool, la maladie et la pauvreté. La belle-mère d'Amalia – comparée à un serpent – sert donc le récit par la description de faits jugés iniques qui, par contraste, valorise la principale protagoniste et justifie la migration. Le récit d'Amalia repose sur cette maxime : « *Cuando tu haces el bien y hablas la verdad, todo te va bien.* » (« Lorsque tu fais le bien et que tu dis la vérité, tout va bien pour toi. »)

Dans les deux formes narratives convoquées ci-dessus, le récit écrit d'Isabel et celui oral d'Amalia, la migration est décrite comme un moment transitoire long et pénible qui conduit, par le travail et le courage de ses héroïnes, à une qualité de vie meilleure, tant matérielle qu'affective. Le récit épique produit un effet compassionnel du sujet ballotté par l'histoire, avec une visée éducative pour les lecteurs-auditeurs : il démontre, par son aspect exemplaire, la nécessité de certaines qualités morales (honnêteté, ardeur au travail, etc.) pour surmonter individuellement les difficultés rencontrées, qui peuvent être le fait de la collectivité (guerre, crise économique, disparité homme-femme, racisme, etc.) et impactent directement la narratrice.

La mise en récit génère donc à la fois une production de savoir par la description de faits quotidiens d'un mode de vie passé (qui reflète aussi celui du groupe d'existence) et une subjectivité propre qui organise le discours dans un projet de transmission d'expérience. C'est la reconnaissance d'une expérience et à travers elle de connaissances qui s'élabore dans le discours au chercheur ou au lecteur.

La production de sens dirigée vers un interlocuteur précis désigné (ses enfants pour Isabel) s'élargit à d'autres lecteurs potentiels non définis explicitement (mari, autres membres de la famille, personnes extérieures, etc.) mais également présents dans le projet narratif. On peut supposer qu'à travers son lecteur (et pourquoi pas le chercheur ?), c'est à la société de résidence que le locuteur s'adresse. Se questionner sur l'adressage du récit, même s'il ne

peut être considéré comme unique¹²⁶ permettra d'appréhender le projet fictionnel¹²⁷ sous-jacent.

Par l'éclairage des représentations des acteurs qu'elle révèle, outre les faits relatés, cette réflexion permet d'alimenter plus précisément la connaissance des appartenances sociales, symboliques, religieuses des narrateurs, et ainsi de positionner plus précisément le point de vue de l'auteur(e) du récit.

2.3. Des discours adressés

Les faits exposés le sont plus facilement sous le couvert de l'anonymat et les personnes dissimulent ou voilent souvent des informations personnelles lorsque l'auteur(e) peut les rendre identifiables. Ainsi, si Silvia BS interpelle directement, dès le début de l'ouvrage, le lecteur, sa lectrice favorite : celle qui la plonge dans l'écriture, il n'y a pas mention de son identité. C'est à elle que s'adresse ce livre comme tous les autres, dit-elle, un message d'amour, une bouteille à la mer. L'autre n'est jamais nommé, pas identifié, c'est à lui de se reconnaître. La tentation est forte, et certainement pressentie chez l'écrivaine, pour le lecteur lambda, de vouloir s'identifier à ce lecteur désiré. Qu'il soit une fiction ou

¹²⁶ « L'autobiographe n'invente pas (...) Écrire un pacte autobiographique (quel qu'en soit le contenu), c'est d'abord poser sa voix, choisir le ton, le registre dans lequel on va parler, définir son lecteur, les relations que l'on entend avoir avec lui : c'est comme la clef, les dièses ou les bémols en tête de la portée ; tout le reste du discours en dépend. C'est choisir son rôle » énonce Philippe Lejeune, *L'autobiographie en France*, Paris, Armand Colin, 2010 (1ère édition 1971) p. 51. Il est probable qu'il rejoint ainsi de ce que Ricœur dénomme « la mise en intrigue » qui ne pose pas la fiction en opposition à l'histoire de vie vécue. Dans *Soi-même comme un autre*, Paris, Le Seuil, 1996 il énonce : « Quant à la notion d'unité narrative de la vie, il faut aussi y voir un mixte instable entre fabulation et expérience vive. C'est précisément en raison du caractère évasif de la vie réelle que nous avons besoin du secours de la fiction pour organiser cette dernière rétrospectivement dans l'après-coup, quitte à tenir pour révisable et provisoire toute figure de mise en intrigue empruntée à la fiction ou à l'histoire. » pp. 191-192.

¹²⁷ Une note accompagne le récit de vie familial : « Le récit qui suit est inspiré de la réalité mais basé sur une interprétation personnelle et très subjective de mon histoire familiale : il doit être lu comme une fiction. Les noms utilisés dans le récit sont des noms d'emprunt. Ce qui est écrit n'engage que moi, ou plutôt celle que j'étais au moment d'écrire... » Maria London, 2003, op. cit., p. 4.

un mystère à préserver secret, le dévoilement de son identité produirait un contre-effet d'adressage : le lecteur ordinaire serait alors le spectateur d'un discours alors qu'il a la possibilité dans le flou identificatoire, de se glisser dans le personnage désiré. La rencontre fictionnelle entre écrivaine et lectrice est rendue possible par ce dispositif narratif qui s'apparente à un jeu de reconnaissances où chacun est invité à l'être.

« J'écris uniquement pour elle. Elle c'est moi, c'est toi, c'est nous. Qui me lira et qui ne me lira pas. C'est un visage que ma pensée rejoint, et qui se transforme¹²⁸. »

Comme on vient de le signaler avec le discours d'Amalia plus haut, la distinction entre écrit et oral n'est pas très opératoire dans les exemples qui nous concernent. L'écriture de soi peut être une forme de prolongement du récit oral. Isabel Gille éprouve du plaisir à raconter son histoire de migrante à des oreilles « bienveillantes » lors de ses cours d'apprentissage du français. Se raconter en étant respectueusement écoutée permet de restaurer une certaine forme d'estime de soi qui passe par la reconnaissance d'autrui. Désir de la narration, plaisir du verbe et réception bienveillante, encourageante de l'auditoire poussent à poursuivre le récit.

La relation personnelle avec l'auditeur-riche permet d'ailleurs au discours d'émerger et de se prolonger en retour réflexif par l'écriture de son histoire de vie. Cette parole de « la jeune femme charmante » a mûri un long moment dans les pensées d'Isabel. On peut supposer que les mots ont résonné avant de trouver une réalisation possible. Des années après l'entretien, Isabel se la remémore comme un moment important pour elle et la met en lien direct avec son désir d'écrire.

Cet exemple corrobore les observations de Franco Ferrarotti, pour qui le récit oral, comme écrit est largement guidé, influencé par la personne – en général le chercheur – qui suscite la narration.

« Chaque récit d'un acte ou d'une vie est à son tour un acte, la totalisation d'expériences vécues et d'une interaction sociale. Un récit biographique n'a rien d'un compte rendu de fait divers, c'est une action sociale

¹²⁸ BARON SUPERVIELLE Silvia, 2002, *Opus Cit.*, p.11.

à travers laquelle un individu retotalise synthétiquement sa vie (la biographie) et l'interaction sociale en cours (l'interview) au moyen d'un récit-interaction. Le récit biographique raconte-t-il une vie ? Nous dirons plutôt qu'il raconte une interaction grâce à l'intermédiaire d'une vie. Il n'y a pas plus de vérité biographique dans un récit oral et spontané que dans un journal, une autobiographie et certains mémoires. Nous acquerrons cette vérité biographique seulement en prenant en compte la vérité relationnelle qui informe le récit. »¹²⁹

Il s'agit donc avant tout d'un récit adressé, d'une parole sous la forme très personnelle, d'un conte expérientiel qui est délivré à un tiers. Dans certains cas, ce tiers a la possibilité d'y répondre, d'établir les bases d'un échange à partir de la situation d'écriture, c'est la rencontre avec le lecteur. Isabel Gille, étonne son entourage – dont son mari qui au dire de l'un de ses fils méprisait quelque peu ses compétences avant la rédaction du récit – et force une forme de respect et de reconnaissance en distribuant aux principaux membres de sa famille et belle-famille des exemplaires tapuscrits de son histoire.

Pour d'autres, il s'agit d'un récit testimonial à garder secret dans l'attente de la séparation inéluctable et qui permettra peut-être de maintenir une autre forme relationnelle filiale après la mort. Nora, jugée analphabète par ses proches et les responsables du cours de langue, produit en secret, pour ses enfants et petits-enfants, le récit de sa vie¹³⁰. Est-ce pour elle uniquement un prolongement de son rôle de mère ou bien un moyen de « s'auteuriser¹³¹ » à dire et s'écrire comme elle souhaiterait être dite ? Un tel désir est en contradiction flagrante avec sa situation présente, où la place qui lui est assignée ne lui correspond pas. Cette démonstration par l'écrit d'une autre personnalité qui s'affirme sans bruit,

¹²⁹ FERRAROTTI Franco, (*Storia e stori di vita*, 1981), *Histoire et histoires de vie, la méthode biographique dans les sciences sociales*, Marianne Modak (trad.), Paris, Méridiens Klincksieck, 1983 (réédition 1990), p. 53.

¹³⁰ Delphine Leroy, « Rapports à l'écrit d'une apprenante en alphabétisation à Paris. Images d'une identité en mouvement », Mémoire de master 2, Sciences de l'éducation et formation, spécialité recherche "Éducation tout au long de la vie", Université Paris VIII, Saint-Denis, 2008,

¹³¹ Néologisme déjà explicité en introduction, qui repose sur la contraction d'auto-risation et d'auteur pour évoquer l'écriture comme double mouvement d'action vers soi et vers l'exposition à autrui.

alors que l'oral familial contraint au silence, comporte une exception : la parole donnée à l'inconnue, en l'occurrence la chercheuse.

La parole au tiers peut donc révéler des pans secrets d'une histoire ou d'une personnalité. Comme Nora, les femmes rencontrées ont évoqué des éléments de leur existence que leurs proches ou leurs connaissances plus larges ne soupçonneront probablement jamais. La courte durée de la relation peut créer de l'intensité et de l'intimité, cette proximité serait plus difficile à tenir dans la durée. Des événements parfois tragiques ou seulement douloureux sont plus faciles à livrer dans un espace inédit, protégé par l'anonymat, où il est possible de s'« auteuriser » sans contrepartie gênante.

Chaque histoire de vie – orale ou écrite – est avant tout un récit adressé. Elle est une forme stylistique, discursive qui envoie un message au tiers, quel qu'il soit, tant au niveau du contenu des faits exposés que du sens que le narrateur veut prêter à son histoire.

En marge de l'opposition « récit oral/récit écrit », la distinction entre restitution anonyme du discours et exposition identifiable du narrateur paraissent très pertinentes. De même, les conditions d'émergence du récit (demande, exigence extérieure, désir personnel, co-construction, etc.) impactent directement l'histoire, tout comme la relation tissée avec le tiers (chercheur, lecteur idéal, etc.). Oser s'exposer dans l'anonymat est certainement plus aisé que de le faire dans un récit potentiellement consultable par les proches et protagonistes du récit ; les enjeux en sont différents¹³².

« L'APA reçoit une gamme variée de textes guidés par l'aiguillon de la mémoire, plus que par celui de la littérature. Dans la plupart des cas le point important n'est pas comment mais pour qui l'écrire. Le problème est celui du destinataire, de la légitimation. Dès qu'il est résolu, la machine à écrire peut partir ou repartir¹³³. »

¹³² Le débat sur les réactions des personnages/protagonistes dans le genre littéraire « auto-fiction » réactualise médiatiquement cette question.

¹³³ LEJEUNE Philippe, 2009 « Moi contre moi : Philippe Lejeune & Philippe Vilain » in VILAIN Philippe, *L'auto fiction en théorie*, Éditions de la Transparence, Châtaou, 120 p., pp. 105-118, p.113.

Il s'agit ainsi de poser à travers trois récits biographiques très différents de femmes hispanophones migrantes des postures variées face à l'écrit.

2.3.1. Maria London : le fil retrouvé

Maria London est chilienne et emprunte un nom de plume. Elle est née au Chili en 1950, en Patagonie. Elle vit en France, à Grenoble depuis 1976 et est ingénieure. Après des études universitaires scientifiques elle a quitté le Chili il y a 35 ans pour suivre son mari français. C'est à ses deux enfants qu'est dédié ce premier récit qui la conduit postérieurement à s'envisager comme écrivaine et à produire d'autres narrations (une fiction et un roman autobiographique¹³⁴ seront publiés par la suite).

Son récit *Le fil du milieu*¹³⁵, déposé à l'APA en 2001, avait été initialement rédigé en espagnol et publié sous le titre *El hilo del medio* en 2001 au Chili¹³⁶. Elle en a assumé elle-même la traduction et il est édité en 2003 en France sous le titre *Tisseuse de mémoires de la Patagonie aux Balkans*¹³⁷. Cette version servira de référence pour la pagination. En revanche, le titre initial *Le fil du milieu*, sera conservé car il est l'exact traduction de la première version espagnole et qu'il correspond à un choix d'auteure (la modification de titre est intervenue après les recommandations de l'éditeur français).

Le récit : *Le fil du milieu*.

Ce récit est la reconstitution de l'histoire familiale – maternelle et paternelle – venue de l'Est (Ukraine, Crimée et Croatie) au début du XX^e siècle. Elle y retrace le parcours migratoire de deux familles – qui se rejoindront pour composer les deux branches de la

¹³⁴ LONDON Maria, 2007, *Le livre de Carmen*, Indigo Côté femmes, Paris, 101p. ; LONDON Maria, 2012, *Le rêve et la chute. Récit d'une quête d'absolu*, L'Harmattan, Paris, 100 p.

¹³⁵ *Le fil du milieu*, 2002, APA 1515, Garde mémoire N° 5 , écho n° 248, p. 170, textes déposés en 2000 & 2001, 194 p.

¹³⁶ LONDON Maria, 2001, *El hilo del medio*, RIL editores, Chili.

¹³⁷ LONDON Maria, 2003, *Tisseuse de mémoires de la Patagonie aux Balkans*, L'Harmattan, Paris, 230 p.

sienne – en menant une véritable enquête sur les différents protagonistes. Cette enquête, avec recherche d’informateurs et d’informations, se révèle devenir une véritable quête de sens. Pour quelle raison migrer ? Poser cette question vis-à-vis de ses aïeux est une forme de réactualisation de sa propre problématique de migrante. Le prologue pose d’emblée la question du manque et de la perte :

« Je dédie ces pages à tous ceux qui, descendants d’immigrants du monde entier, ont ressenti l’envie de regarder en arrière, de s’interroger sur leurs racines restées sur un autre continent, et qui ont découvert avec tristesse, qu’une partie de ces racines était pour toujours hors de terre¹³⁸. »

Maria pose ensuite par un schéma le nom de ses ancêtres (trois de ses grands-parents et quatre de ses arrière-grands-parents ainsi que la maman d’une arrière-grand-mère) migrants avec leur lieu d’origine et la date de leur voyage vers le Chili. Reconstitutions généalogique, historique et identitaire s’imbriquent dans son discours. D’emblée elle regrette que son nom de jeune fille soit ignoré de la plupart de ses proches en France.

Le récit l’implique directement. A la première personne, il évoque, dès les premières lignes, le sentiment de nostalgie éprouvé quelques années après son installation en France. La langue maternelle non partagée avec ses enfants lui occasionne « quelques sillons dans mon âme » dit-elle¹³⁹.

C’est la lecture d’un ouvrage de Claude Michelet évoquant le Chili qui déclenche – par la similarité des récits de migration – l’envie d’en savoir plus sur celle de sa propre famille. Alors l’enquête débute. Père, tantes, cousines éloignées sont mises à contribution pour alimenter, préciser, affiner la saga familiale. Les différents courriers ou dialogues sont reportés afin d’établir des recoupements entre ces diverses sources d’information qui aiguisent et stimulent le désir d’en savoir plus :

« Ce que mon père dit excite mon imagination sans bornes. L’histoire du naufrage de mon arrière-grand-père est encore plus vraie que celle du roman « Los Pioneros ». D’un seul coup me revient en mémoire ce que

¹³⁸ LONDON Maria, 2003, *ibidem*, p. 9.

¹³⁹ *Ibid.*, p. 14.

Filo racontait. Est-il possible que ce soit vrai ? Elias Matkovic fut-il le seul survivant du naufrage ? C'est une histoire extraordinaire¹⁴⁰ ! »

La quête de l'histoire extraordinaire passée plonge le présent de Maria dans une irréalité presque magique et aux effets intemporels. Les récits se juxtaposent : le présent de l'enquête, le passé des aïeux, les souvenirs d'enfance qui resurgissent. Un marqueur, tel un journal de bord, indique sporadiquement le temps de l'enquête. Les lieux également se télescopent, s'entrecroisent. Différentes régions du Chili, de France, l'Espagne, les Balkans se succèdent et s'entrelacent au cours de la narration. Punta-Arenas, la ville de naissance de Maria, en Patagonie, est longuement évoquée, car c'est avec regret qu'elle l'a quittée enfant, pour une autre ville.

Mais c'est internet qui permet de retrouver et de renouer avec des membres épars de la famille ; c'est ce qu'elle intitule « rencontre dans le cyberspace » :

« Il va de soi que je communique à mes parents et à ma sœur Ana-Maria ma rencontre cybernétique avec Darko, le cousin de la branche perdue de la famille Matkovic. Ma mère trouve cela tellement émouvant qu'elle n'hésite pas à décrocher son téléphone pour appeler aussitôt son cousin Boris, le père de Darko¹⁴¹. »

Les effets dans le présent sont donc bien réels et les collègues, amis, suivent les différentes péripéties de cette recherche. Ce sont les premiers qui, selon Maria, évoqueront l'écriture :

« Je partage aussi avec eux l'excitation de mes échanges avec Darko. Il faudra que tu écrives un livre, dit Christian. Tu plaisantes ? Je ne sais pas écrire, je ne suis pas capable de le faire et en plus, même si je le voulais je n'aurais pas le temps de me consacrer à une telle folie¹⁴² ! »

Après Darko c'est Claudette qui est retrouvée et des échanges intenses se tissent à partir des courriers électroniques. Un voyage

¹⁴⁰ *Ibid.*, p. 26.

¹⁴¹ *Ibid.*, p. 39.

¹⁴² *Ibid.*, p. 36.

à Barcelone matérialise la rencontre et en génère de nouvelles avec, par exemple, la sœur de Darko invitée à se joindre à un futur voyage au Chili :

« Et je vois dans ses yeux qu'elle commence à rêver. Ana est en train de rentrer dans cette histoire. Viendra-t-elle ? Je suis émue rien qu'à l'idée de penser à sa rencontre avec Claudette. Qui sait, elle finira peut-être par connaître son demi-frère¹⁴³ ? »

Les rencontres génèrent de nouvelles rencontres, de nouveaux voyages. Gaviota qui s'intéresse à la psychologie transgénérationnelle, entre dans la danse des acteurs du récit ; Antonio, un autre cousin également. Un peu plus loin ce sera Maria-Cecilia, lors d'un trajet en avion. Rencontres fortes et complémentaires qui accompagnent et propulsent un peu plus loin l'enquête. Le projet d'écriture peut alors se dire :

« — Yvonne je devrais écrire tout cela, c'est trop et je ne peux plus le garder pour moi toute seule. Si j'étais écrivain, j'écrirais un livre. J'y pense depuis le jour où mon père m'a raconté l'histoire du naufrage d'Elias, mais sans prendre l'idée au sérieux. Je ne comprends pas pourquoi tout ceci m'arrive et si je ne l'écris pas je vais devenir folle.

— Demain je t'achèterai un cahier pour que tu le commences, me promet Yvonne.

— Formidable, je m'y mets dès demain. (...)

Le lendemain je n'attends pas qu'Yvonne aille acheter le cahier. Je le fais mais sans trop y croire. Je me connais assez bien et pense ne pas être capable d'écrire plus de deux ou trois pages. J'achète un petit cahier d'écolier, le moins cher, et m'assieds devant ma première page blanche. Je suis devant un dilemme : dans quelle langue écrire¹⁴⁴ ? »

Une nouvelle intrigue s'immisce alors dans les divers espaces du récit : comment écrire ? Sous quelle forme ? Pour qui ? Lettres fictives qui deviennent réelles, personnages du récit qui se transforment en lecteurs de la fiction, la quête semble se déplacer de l'histoire à la transcription de l'histoire.

Le voyage au Chili provoque une remontée de souvenirs : l'adolescence et les doutes existentiels, l'étonnement provoqué par la découverte de racines juives jusqu'alors tuées par sa famille. Ses

¹⁴³ *Ibid.*, p. 62.

¹⁴⁴ *Ibid.*, pp. 67-68.

études, la politique qui oppose le pays et dont elle se sent étrangère, le climat violent et radical l'effraie. Le coup d'État qu'elle n'apprendra que trois jours après pour cause de retraite dans les bois. Le silence idéologique imposé qui s'ensuit dans les conversations. La défiance générale. La rencontre avec Patrick, son mari, en 1974, à l'université alors qu'elle vient d'obtenir un poste de professeur et lui faisant sa coopération en qualité de professeur de mathématiques. Leur départ pour la France en 1976 au moment où les arrestations se font nombreuses autour d'eux et qu'elle comprend peu à peu la situation du pays qu'elle quitte.

C'est aussi le passé plus ancien qui ressurgit en questionnant les témoins (parents, grand-tantes, cousins), en consultant les archives, des pans de l'histoire familiale se reconstituent, sont mis à jour. Maria collecte des bribes qui constituent un énorme puzzle qu'elle a la tâche d'assembler afin de rédiger l'histoire des ancêtres. Sa posture d'écrivaine s'épaissit peu à peu par la présentation que les autres font d'elle :

« Réalises-tu, tante Milka ? Claudette m'a présentée comme écrivain actuellement occupé à travailler sur un roman historique, il ne faut pas exagérer ! En plus au ministère de l'Éducation¹⁴⁵ ! »

Ce sont les échanges sur sa réalisation et les questions qui y ont trait sur sa forme qui l'aident à avancer dans cette voie. Le titre *El hilo del medio*¹⁴⁶ sera donné par l'un des cousins en l'hommage à la tante Filomène, fil comme le fil conducteur du récit, celle qui a conservé les traces familiales et a légué à Maria le désir de le renouer, le tisser. Ce qui fera dire à Maria : « Ce livre n'est pas seulement le mien : chaque page porte quelque chose que quelqu'un m'a offert¹⁴⁷. »

Cette recherche a un aspect magique car certains personnages possèdent des qualités divinatoires ou ésotériques qui leur permettent parfois d'entrer en contact par le biais de rêves avec les disparus.

¹⁴⁵ *Ibid.*, p. 161.

¹⁴⁶ Le fil du milieu.

¹⁴⁷ London Maria, 2003, p. 172.

A la fin de l'ouvrage, Maria s'aperçoit de l'écart entre sa visée initiale et le résultat produit en elle et chez ses proches :

« Je croyais qu'en racontant mon histoire que j'allais guérir ma nostalgie et je découvre qu'elle n'a fait que grandir. J'ai écrit guidée par le désir de partager avec mes enfants la part de vie qui leur revenait à travers moi et, eux, ils n'ont rien voulu lire¹⁴⁸. »

Elle traduira son récit en français afin que sa fille le lise. Elle réalisera également un voyage en Croatie, après la publication de son livre au Chili, afin de retrouver la terre de ses ancêtres¹⁴⁹.

2.4. Isabel Gille¹⁵⁰

Le récit, *Andalouse en Bourgogne* est publié intégralement pour la première fois dans la partie suivante de l'ouvrage avec l'accord de ses deux fils, c'est pourquoi il ne sera pas résumé dans les lignes qui suivent.

C'est son récit de vie. Isabel est née en 1917 dans un petit village près de Cordoue en Andalousie. Elle ne donne d'ailleurs pas la date de sa naissance, mais c'est par son acte de décès (en 2011 en France, dans la ville de Dijon, il est indiqué qu'elle avait 94 ans) que l'on peut recomposer cette information. Elle rédige en France et en français, alors qu'elle est déjà bien avancée dans son parcours et qu'elle vient juste de s'inscrire à des cours d'alphabétisation. Ses enfants sont grands et autonomes. Cette écriture prendra du temps à se réaliser pleinement (l'un de ses fils évoquera des années) et son mari l'aidera à effectuer des corrections et des remaniements (titres et division en chapitres par exemple), il est considéré comme achevé en 1989, date qui figure en début de tapuscrit (effectué par le mari d'après un cahier manuscrit). Il est constitué

¹⁴⁸ *Ibidem*, p. 227.

¹⁴⁹ Une première version de cet épisode (qui constitue l'épilogue de la version française) a été déposé à l'A.P.A. sous son nom de femme mariée : CHENIN Maribel, 2004, *Dans la terre de mes ancêtres, voyage en Croatie et au Monténégro du 1er au 11 avril 2002*, 15 p., APA 1515-2, Garde Mémoire n°6, n° 255, p. 156, non publié.

¹⁵⁰ Le nom d'auteur porté est Maria-Isabel Gille, mais afin de ne procéder à aucune confusion avec Maria London dont le prénom réel est Maria Isabel (Maribel), c'est Isabel uniquement qui sera conservé comme prénom dans ce travail.

de quinze chapitres d'étendues variables qui totalisent un volume de cent pages. La majeure partie du récit traite, de manière chronologique, de la période précédant son mariage. Un chapitre « Comment est né ce récit¹⁵¹ » évoque spécifiquement les conditions et les motivations d'élaboration du texte. Son dépôt à l'APA date de 1999. Il apparaît dans le Garde Mémoire de l'année 2000¹⁵².

En 1997, un cousin espagnol¹⁵³ vient pour l'été à l'université de Dijon pour suivre un cours de français et rencontre Isabel qui lui raconte des anecdotes du village et lui confie son récit. Il le traduira en espagnol et un exemplaire sera déposé à la bibliothèque municipale de Cañete de las Torres (Andalousie), lieu de naissance d'Isabel.

2.5. Silvia B. S. : un fleuve qui libère

Elle est née à Buenos Aires en 1934 et vit actuellement à Paris. Elle a vécu une partie de son enfance en Uruguay dans la famille de sa maman (d'origine espagnole) décédée lorsqu'elle était bébé, puis en Argentine avec son père (de descendance française). C'est à Buenos Aires qu'elle commence à écrire en espagnol, sa langue natale, des poèmes et des nouvelles. En 1961, elle vient en France pour un court séjour et y demeure depuis lors. Elle poursuit ses écrits en français¹⁵⁴ et effectue des traductions littéraires.

Silvia Baron Supervielle est une écrivaine reconnue. Présentée comme femme de lettres sur de nombreux sites internet, elle a été récompensée pour l'ensemble de son œuvre en 2013 par le prix de littérature francophone Jean Arpp. De nombreux hommages ou

¹⁵¹ pp. 95-98.

¹⁵² Garde Mémoire n°4 (année 2000), APA 1099 – n°60 p. 40-41. Maria Isabel Gille, *Andalouse en Bourgogne*, 100 p.

¹⁵³ Antonio Martínez Vacas qui vit actuellement à Séville.

¹⁵⁴ C'est en 1973 que Maurice Nadeau publie sous son véritable patronyme (et ce malgré la parenté avec Jules Supervielle) ses poèmes dans la revue *Les Lettres Nouvelles*.

manifestations lui sont dédiés¹⁵⁵. Elle accède aujourd'hui à une notoriété importante dans le monde des belles-lettres¹⁵⁶ et compte plus de vingt ouvrages publiés en son nom propre (romans, nouvelles, recueils de poésies, récits, entretiens) ainsi que de nombreuses traductions en espagnol et surtout en français (Yourcenar, Borges, Ocampo, etc.). *Le pays de l'écriture* est publié en 2002 au Seuil et a reçu le prix Tristan Tzara¹⁵⁷.

Le récit *Le pays de l'écriture*¹⁵⁸

Classé parfois dans les récits autobiographiques¹⁵⁹, parfois dans les récits poétiques car écrit à la première personne dans un style imagé et musical, il est composé de cinq cahiers découpés en une dizaine de chapitres chacun (cinquante-cinq chapitres au total). On pourrait parler de fragments car ces textes brefs entremêlent souvenirs d'enfance, rêveries sur le surgissement de la langue devant la fenêtre ouverte, profondeur du questionnement identitaire joué dans et par l'écriture ainsi que des extraits de poésie et de prose que l'écrivaine affectionne particulièrement. L'écriture est à la fois très intime et ne dévoile pourtant en rien le récit de la vie personnelle de Silvia B. S. C'est le récit, la quête de la langue, de l'éloignement, d'une écriture de l'exil, de l'exil provoquant l'écriture et de l'exil par l'écriture.

Les premières lignes plongent le lecteur directement dans l'acte d'écriture en cours de réalisation :

¹⁵⁵ Par exemple une journée d'étude a été consacrée à son œuvre en sa présence le samedi 19 janvier 2013 à la Bibliothèque Nationale de France (site François Mitterrand) ; puis les 22 et 23 mars 2013 à Strasbourg dans le cadre des 8^e Rencontres européennes de littérature

¹⁵⁶ Elle est officier de l'ordre national du Mérite ainsi que présidente du jury du Grand Prix national de la Poésie (février 2012).

¹⁵⁷ Qui récompense des œuvres de poésie en langue française.

¹⁵⁸ Baron Supervielle Silvia, 2002, *Le pays de l'écriture*, Le Seuil, Paris, 277 p.

¹⁵⁹ Par exemple sur ce site grand public qui propose des lectures critiques : <http://www.lecture-ecriture.com/lecture.php>

« J'écris uniquement pour elle. *Elle* c'est moi, c'est toi, c'est nous. Qui me lira et qui ne me lira pas. C'est un visage que ma pensée rejoint, et qui se transforme¹⁶⁰. »

Les problématiques de la langue sont directement liées à celle de la quête de soi-même, de la distance, de tous les voyages, les migrations :

« Les voyageurs s'en allaient, mais en traversant la mer, en changeant de pays, en laissant à découvert leur langue manquante, ils n'avaient qu'un espoir : se dégager de la robe pour se rapprocher d'eux-mêmes¹⁶¹. »

A travers les langues (la langue de la mère, la langue initiale, les langues parallèles, les langues secondaires, la langue intime, le chant, etc.) c'est une recherche de soi, de son identité, une quête vers « la langue de mon âme¹⁶² » qui est mise en avant.

Le souvenir est ce qui porte et alimente l'écriture, après le départ :

« Après la traversée, je découvris le souvenir. Il n'est pas toujours dépositaire d'un passé. Il répond à une faim de l'écriture que rien d'autre n'assouvit¹⁶³. »

Le retour impossible, la distance nécessaire pour ne pas appartenir vraiment, demeurer étrangère, se différencier de ce qui l'entoure¹⁶⁴, lui procure un sentiment de « liberté unificatrice¹⁶⁵ ». La part des songes et des rêves habite l'écriture et la narratrice, « l'étrangère » comme elle se nomme. Ses lectures nourrissent à la fois l'ouvrage et l'écrivaine, mythes, ouvrages d'art sont l'occasion de voyages, de chemins vers eux, vers ce qu'ils nous disent de nous.

Dante est longuement cité comme exemple d'une écriture guidée par l'amour, autre thématique récurrente :

« L'amour est mon moteur absolu. J'ai la certitude qu'il est le moteur de tous les arts, en particulier de l'écriture¹⁶⁶. »

¹⁶⁰ Baron Supervielle Silvia, 2002, 2002, Opus Cité p. 11.

¹⁶¹ *Ibid.*, p. 16.

¹⁶² *Ibid.*, p. 235.

¹⁶³ *Ibid.*, p. 23.

¹⁶⁴ *Ibid.*, p. 23.

¹⁶⁵ *Ibid.*, p. 22.

¹⁶⁶ *Ibid.*, p. 50.

Une concomitance entre lecture et écriture s'opère dans les énigmes que ces deux opérations permettent de nous apprendre sur nous-mêmes. Des allusions sur des modes d'écritures anciennes, ancestrales, mystiques, ponctuent le propos. L'absence est envisagée comme une part inhérente à l'écriture¹⁶⁷. L'écriture des Nahuas par exemple est longuement décrite car elle illustre une forme de quête personnelle et générale à travers elle.

« Écrire veut dire chercher, aller voir chez les peuples les plus lointains et oubliés, dans les ères qui ont presque disparu, ce qui pourrait me ressembler¹⁶⁸. »

L'écriture est également envisagée comme transport mystique et une grande admiration pour les Écritures et les Livres imprègne le récit, émaillé de références et de citations. En revanche, elle refuse l'idée du don comme explication de la qualité d'un écrivain. C'est plutôt du côté de la présence que peut s'entrevoir la portée d'un écrit :

« Présence veut dire lien, battement, existence ; elle émerge du visible et de l'invisible. Je la reconnais dans un livre, de même que dans un tableau, une maison, un objet¹⁶⁹. »

Le fleuve, qu'elle aperçoit à sa fenêtre, sa fenêtre d'écriture, lui donne le sentiment de rejoindre d'autres fleuves, par-delà la mer et l'océan, toujours vers Buenos Aires. Les espaces deviennent alors fantastiques et elle parvient à atteindre un univers de songes où les lieux et les durées n'ont plus rien de réels. Le temps, comme la peur de l'oubli sont des éléments importants de son écriture :

« Tout écrit est un journal. Tout écrit est un jour qui fait halte. J'écris pour propager cette halte autour de moi¹⁷⁰. »

¹⁶⁷ *Ibid.*, p. 89.

¹⁶⁸ *Ibid.*, p. 92.

¹⁶⁹ *Ibid.*, p.270.

¹⁷⁰ *Ibid.*, p.171.

Un autre ouvrage sera consacré par la suite directement à ce propos¹⁷¹.

La graphie et les postures du corps ne sont pas négligées. La matérialité de l'acte est décrite dans ses limites de la page, du cahier, de la ligne, de l'encre et du trait ; des traces qu'il suffit de suivre pour cheminer vers le sens. Le copiste qui déforme, le traducteur qui interprète. Le cinquième cahier comporte des poésies élisabéthaines dont les versions originales puis traduites par ses soins permettent au lecteur d'appréhender les nuances. Pour elle, l'écriture appartient au désir d'éloignement qui parfois va se loger dans les rêves.

« L'éloignement fantastique qui s'étend d'ici jusqu'à mon rivage initial ne me suffit pas, ne me suffit plus. Il est nécessaire de se séparer davantage. De dépasser le courant extrême de la distance. D'envisager une traversée vers des régions que seul le rêve est capable d'imaginer et de peupler¹⁷². »

Elle va le rejoindre en achevant par ces mots le livre : « La nuit s'ouvre sur le pays de l'écriture¹⁷³. »

3. Implications : entre présentation et mise en scène de soi.

« L'homme est a-politique. La politique prend naissance dans l'*espace-qui-est-entre-les* hommes. (...) Il n'existe donc véritablement pas une substance véritablement politique. La politique prend naissance dans l'espace intermédiaire et elle se constitue comme relation¹⁷⁴. »

3.1. La langue comme passeport

Le choix méthodologique de la langue espagnole comme point commun des femmes migrantes que j'allais rencontrer a provoqué des effets inattendus. Il ne s'agissait au départ que d'une restriction visant à la fois à simplifier l'écoute et la compréhension des

¹⁷¹ Baron Supervielle Silvia, 2009, *Journal d'une saison sans mémoire*, Gallimard, Paris, 251 p.

¹⁷² *Ibid.*, p. 277.

¹⁷³ *Ibidem.*

¹⁷⁴ ARENDT Hannah, 1995, « Fragment I » *Qu'est-ce que la politique ?*, texte établi et commenté par Ursula Ludz, trad. de l'allemand et préf. de Sylvie Courtine-Denamy, Le Seuil, Paris, 216 p., p.33.

personnes : une préoccupation méthodologique liée à l'interprétation des données. En effet, les retranscriptions de discours de personnes migrantes, avec une maîtrise de la langue orale française en construction, révèlent parfois des passages poétiques et dépaynants car éloignés des pratiques discursives standardisées, mais bien souvent certaines paroles ou tournures de phrases paraissent abscondes. Même après de nombreuses écoutes attentives, « l'accent » est l'une des difficultés supplémentaires, comme l'évoque Derrida (1996 : 78) qui avait honte du sien et souhaitait s'en débarrasser complètement par l'écriture : « L'accent signale un corps à corps avec la langue en général ». L'incertitude linguistique et sémantique est de mise pour celui qui doit les transcrire. Comprendre la langue maternelle des personnes interrogées était un gage de fiabilité plus importante dans la transcription des données.

Cette restriction m'a paradoxalement ouvert de nouvelles portes. Je n'étais plus uniquement la chercheuse, mais la chercheuse qui parlait espagnol. Cette particularité a rendu soudain facile la possibilité du questionnement réciproque, un point commun qui permettait aux femmes de m'identifier et de me questionner. Pas une n'a oublié de le faire et il ne s'agissait pas d'une attention polie à l'autre, mais d'une double interrogation bien réelle : pourquoi avoir choisi l'espagnol « leur langue » ? Quel attachement, quel point commun j'entretenais avec « leur » langue ? Une connivence linguistique qui soudain permettait d'entrer en relation de manière moins froide que la position chercheuse/enquêtée¹⁷⁵ peut la poser parfois. Je n'avais précédemment pas mesuré cet effet de la langue, mais je pense qu'il a été bien réel dans les premiers moments de la rencontre avec chacune.

Par la suite au cours des entretiens il a permis une spontanéité plus grande des femmes puisqu'elles avaient la possibilité de passer

¹⁷⁵ Le terme d'enquête est utilisé ici dans son acception ethnographique comme déjà indiqué en introduction. Il ne renvoie pas à l'enquête de police mais bien à la quête de sens, au travail d'investigation effectué sur le terrain. De même la personne enquêtée et l'enquêteur ne font pas écho aux situations de pouvoir de la force publique mais bien à celles spécifiques de la situation de recherche. Enquêtrice ou chercheuse seront donc parfois utilisés comme synonymes, lorsque le chercheur mène son enquête.

d'une langue à l'autre, de les entremêler, sans que je n'aie à les interrompre ou à leur demander de reformuler dans l'autre langue.

Enfin, il a permis, chose surprenante, de me présenter au cercle relationnel des femmes, sans entrer dans les détails de notre travail commun. Chacune tenait à la confidentialité de nos propos, trouver un moyen de me présenter autrement que comme la chercheuse qui venait récolter leur histoire de vie était une façon de légitimer une relation en préservant le caractère secret de nos échanges.

Amalia s'est servi de ce point commun pour me présenter autour d'elle, à plusieurs reprises, sans dire qui j'étais autrement. Ainsi j'ai assisté à son entretien à la banque avec son conseiller, issu de la migration espagnole. Elle me présente à lui comme une amie dont la mère est espagnole, légitimant ainsi ma présence, puisque l'entretien a lieu en castillan. A la fin du rendez-vous, ce conseiller me questionnera sur la région de provenance de ma mère, absolument pas sur les motifs de ma présence lors d'un rendez-vous somme toute un peu confidentiel aux côtés de l'une de ses clientes. La langue autorise ma présence et justifie autrement notre rencontre et notre relation auprès de tiers. Elle déplace le lieu ou l'enjeu de la rencontre :

« La « langue », c'est peut-être aussi et avant tout non pas ce qu'elle permet de dire mais ce qu'elle empêche de dire, et permet donc d'éviter, objets de nos refoulements premiers et inquiétants. Ce qu'il faudra de temps, de travail et d'allers-retours pour pouvoir s'approcher de l'interdit, ce que le sujet en tirera de libération et d'autonomisation, dépendra de chaque histoire personnelle.¹⁷⁶ »

C'est comme si la langue permettait d'accéder à une communauté linguistique, dont les règles d'entrée se résument à une pratique commune et conditionnent la levée d'une réserve ou d'une distance relationnelle. Ainsi, le conseiller hispanophone maintient des rapports privilégiés avec Amalia, car ils entretiennent une

¹⁷⁶ HATCHUEL Françoise, 2006, « Une autre langue : l'ailleurs comme protection de l'espace intérieur ? », *Ela. Études de linguistique appliquée* 4/2006 (n° 144), p. 493-512, p.510.

URL : www.cairn.info/revue-ela-2006-4-page-493.htm, consulté le 21/03/17.

complicité liée à une pratique linguistique minoritaire. Elle se présente sans rendez-vous, est reçue entre deux clients, expose ses difficultés, évoque avec lui quelques anecdotes et obtient très facilement le règlement d'une situation délicate au sujet de sa Carte Bleue. Il n'est pas dans le rôle habituel d'un conseiller avec une cliente ordinaire, alors même qu'Amalia est loin de posséder un patrimoine qui la rendrait estimable aux yeux de l'institution bancaire, la langue lui permet d'obtenir des égards et des avantages de la part de son conseiller. Derrière cette concorde, *a priori* superficielle, se cache, me semble-t-il, la reconnaissance implicite et commune d'une expérience migratoire parfois difficile et dont l'une des conventions de reconnaissance est l'entraide supposée et la confiance.

« C'est le rapport au monde qui en est changé, non plus seulement dans le sens d'une autre mélodie des mots ou d'autres repères culturels, mais dans celui de la façon dont la pensée même va fonctionner. Ceci va nous conduire à essayer de mieux comprendre cette mise en place de la pensée, à partir d'une hypothèse pour moi très structurante : s'approprier une langue, c'est pouvoir l'habiter, c'est-à-dire pouvoir s'y constituer un territoire à l'abri des intrusions d'autrui¹⁷⁷. »

La langue, me permet donc d'accéder plus facilement aux territoires intimes habités par les femmes rencontrées. Elle permet la rencontre dans un espace retranché, déjà à l'écart ; la langue est une invitation à rejoindre leur domicile, une sorte de clé pour ouvrir leur porte, le passeport du voyage vers l'Autre.

La langue intervient, comme le soulignait déjà Jacqueline Billiez¹⁷⁸, tel un marqueur d'identité permettant de tisser des liens, d'être dans un commun qui inaugure la relation à venir. C'est une forme de connivence, de complicité, avant même que la rencontre n'ait effectivement lieu. Si la complicité peut être une « aide apportée au criminel », elle peut aussi recouvrir le sens d'« entente

¹⁷⁷ HATCHUEL Françoise, 2006, *Ibidem*, p. 502.

¹⁷⁸ BILLIEZ Jacqueline, 1985, « La langue comme marqueur d'identité ». In : *Revue européenne de migrations internationales*. Vol. 1 N°2. Décembre. Générations nouvelles. pp. 95-105.

secrète¹⁷⁹ », ce qui va parfaitement au contexte d'un des entretiens d'Amalia effectués dans un café. Je l'entendais dans le secret (supposé) d'une langue au milieu de consommateurs sensés ignorer cet idiome. Nous étions également dans le secret de son histoire personnelle (à son domicile son fils aurait pu nous entendre), qu'elle divulguait parmi une assemblée d'inconnus. Elle se sentait à la fois protégée par l'espagnol, et à la fois portée par cette parole qui s'articulait dans l'espace public. Cela marque la tension présente et réjouissante entre ce qui est exposé aux oreilles de tous : audible dans une langue estimée non compréhensible et la notion de secret qu'elle préfigure : Amalia, au café préfère donc s'exprimer en espagnol. Nous étions alors dans une complicité non seulement langagière mais également sociale : sa vie privée prenait voix dans la foule, prenant le risque (certainement jubilatoire, même si mesuré) d'être découverte. Dans ce lieu public, le castillan semblait jouer le rôle de rempart avec le monde extérieur et lui permettre une parole intime dans un lieu public.

« Tu veux que je te parle en français mais je ne vais pas te parler en français ici. Je ne veux pas que les gens écoutent. Je n'aime pas bien que les gens écoutent quand je parle de ma vie, tu sais, quelques mots, mais. Écoute, c'est pour ça que je te parle en espagnol. Pour de vrai, pour de vrai. Tu sais quoi ? Pourquoi plus que tout au monde je suis partie du Pérou ¹⁸⁰ ? »

La langue partagée, devient donc le moyen de se livrer plus facilement. Pour Marisol ce sera le préalable unique et indispensable à nos entrevues¹⁸¹. Quant à Anna et Monica, elles sont très souvent passées d'une langue à l'autre, les entremêlant fréquemment et d'une certaine manière rassurées que je puisse les autoriser à être dans la pulsion d'une parole spontanée. La recherche de la

¹⁷⁹ Sources ; Centre national de ressources textuelles et lexicales, <http://www.cnrtl.fr/definition/complicit%C3%A9>, consulté le 22/01/14.

¹⁸⁰ « Quieres que te hable en francés pero no te voy a hablar francés aquí. No quiero que la gente escuche. Je n'aime pas bien que les gens écoutent quand je parle de ma vie, tu sais, quelques mots, mais. Mira, por eso te hablo español. De verdad, verdad, ¿tu sabes qué ?, ¿Por qué más que nada yo he salido del Perú ? »

¹⁸¹ La langue parlée entre Marisol et moi est une langue créole comme je l'indique dans la partie suivante au chapitre 2.3.1. 3 Le castillan comme langue créole.

traduction du mot juste ou équivalent contribuait à chaque fois à retravailler le discours en le rendant moins affranchi, plus contrôlé, je les ai laissées se saisir de cette possibilité.

Alors que je pensais réaliser ces entretiens en français, avec une aisance plus grande dans ma compréhension grâce à ma proximité avec la langue maternelle de ces femmes, ils ont été entremêlés ou complètement réalisés en espagnol, ce qui a soulevé bien entendu de nouvelles difficultés.

Le seul entretien complètement réalisé en français a été celui avec Silvia BS. Pour autant, son attention à la langue est loin d'être négligeable ; au contraire elle tente d'exercer un contrôle quasi permanent sur ses propos et la correction de sa syntaxe. Elle sait pouvoir dominer la langue française qu'elle travaille tous les jours et dont elle a fait son terrain d'activités, sinon de jeu (et de je). D'ailleurs, elle a demandé à me parler au téléphone avant de savoir si elle souhaitait me rencontrer. Elle m'a dit par la suite avoir besoin d'écouter les gens – paradoxal pour une écrivaine – pour se faire une idée sur eux. La voix, la sonorité, le rythme, peut-être comme dans ses poèmes. Je crois qu'elle accepte de me donner rendez-vous car j'ai évoqué les mots intuition et désir par rapport à ma recherche. Nous nous accordons sur la langue des émotions. Ce n'est pas une surprise puisque je l'ai lu et ai très probablement souhaité établir une forme de connivence, dans le choix de ma posture et de mes termes.

« Le sensible ressemble davantage à la parole humaine qu'à la langue comme forme et structure. Dans la parole la redondance est aussi considérable ; et c'est pourquoi la parole vivante exprime, suggère, évoque au lieu seulement de signifier. Elle déborde aussi de « phénomènes » inutiles pour la signification précise et d'autant plus humains. Elle ne se réduit pas à une algèbre ; elle vient d'un être et présente cet être. La signification – l'algèbre des signes – c'est le désert de l'essentiel. Les impressions sensibles ont donc la richesse inutile de la parole¹⁸². »

¹⁸² LEFEBVRE Henri, 1989 [1959], *La somme et le reste*, Méridiens Klincksieck, Paris, 777 p., p. 638.

Il paraît donc tout à fait possible qu'avec Silvia nous ayons été plus dans la parole que dans la langue et qu'en voulant transcrire cette parole vivante, il y a eu méprise sur le contenu.

Silvia BS, tente d'élaborer des rapprochements entre nous, des connivences, des complicités, comme celles de la langue pour Amalia. Une fois certains d'entre-deux mis à jour elle les accentue (« Nous avons des points communs ») de manière toujours très positive, « Enfin je suis très contente de savoir que vous êtes Espagnole, dites-le à votre mère. (*Rires*)¹⁸³. » C'est donc un jeu entre distance et rapprochements, éloignements et proximités qui ne cesse de se tramer dans nos relations.

C'est ainsi que Bakhtine, cité par Todorov, définit la relation à autrui comme dialogique, l'être humain ne se construisant qu'en dialogue avec un autre :

« Dans le domaine de la culture, l'exotopie est le plus puissant levier de compréhension. Ce n'est qu'aux yeux d'une culture autre que la culture étrangère se révèle de façon plus complète et plus profonde (mais jamais de manière exhaustive, car viendront d'autres cultures, qui verront et comprendront plus encore¹⁸⁴). »

Le dissemblable sert implicitement à démarquer, à identifier l'Autre dans sa particularité, à en faire un être singulier. Ainsi on peut envisager la relation ethnologique comme une relation inter-culturelle et ce, même au sein d'une même culture. C'est une capacité qu'aurait le chercheur à révéler, à entendre l'Autre, dans sa différence quel qu'il soit.

3.2. Le juste « moment »

Le juste moment pour l'enquête est souvent ce moment de disponibilité un peu miraculeuse qui situe l'entretien dans un hors-

¹⁸³ Entretien avec Silvia BS, p.17.

¹⁸⁴ TODOROV Tzvetan, 1981, *Mickhaïl Bakhtine, le principe dialogique*, Seuil, Paris, 318 p., p. 149.

p. 169, Bakhtine 36, 334 (texte ne comportant que Bakhtine comme nom d'auteur).

temps ou dans un hors-lieu de la vie ordinaire. Non pas que l'entretien se déroule en dehors de la vie – il est traversé de toutes parts par elle et son discours ne repose que sur une expérience existentielle – mais parce qu'il nécessite une prise de distance avec l'immédiateté événementielle.

Il faut que les moments entre la personne interviewée et l'interviewer coïncident afin d'ouvrir un espace et un temps commun possibles. Le juste moment pour parler est souvent un moment d'absence de tiers et parfois un moment d'interstices ou de rupture des activités ordinaires. Aucune des femmes n'a accepté de parler alors que son compagnon, ami ou amoureux, était dans les environs.

De manière plus large, lorsque je rencontre les femmes en question, elles ne sont pas dans des situations de crise ou d'instabilité profonde. Ainsi, si une seule (Anna¹⁸⁵) possède des « papiers » pour travailler et résider légalement en France, deux sont en train de réaliser des démarches visant à les obtenir, la dernière pense pouvoir entreprendre avec succès une procédure identique très prochainement.

Nos rencontres se situent donc aux interstices de leurs parcours de migrantes, arrivées depuis déjà plusieurs années, elles ont acquis des routines par rapport à leur mode de vie ; et si elles ne sont pas dans une assurance pleine et satisfaisante du futur, elles ne paraissent pas non plus dans l'angoisse terrifiante du lendemain. Leur inscription aux CMA – Cours Municipaux pour Adultes – de la Ville de Paris, en est certainement l'un des indices les plus probants : la procédure d'inscription, longue et aux dires de toutes fastidieuses en terme de dates, élimine tout recours d'urgence à une volonté d'apprentissage linguistique. Leur inscription est donc déjà le témoignage d'une installation durable dans la ville.

Par exemple pour Amalia, la première rencontre se situe à une période où son fils est en vacances avec son père et où elle redécouvre une indépendance temporaire¹⁸⁶. Ce temps intermédiaire

¹⁸⁵ Pour sa part, elle est en train de demander la nationalité française.

¹⁸⁶ C'est également ce qui s'était produit dans une précédente recherche, où l'interlocutrice Nora, avait profité du séjour au Maroc de son mari pour s'entretenir quoti-

et précaire (son fils doit revenir quelques jours après et le quotidien reprendra alors son cours ordinaire) crée un possible à la rencontre : il ouvre des possibles par la nature soudain inédite du quotidien. Si son fils avait été présent, elle ne m'aurait pas conviée chez elle, et certainement pas avec cette facilité du dernier moment. Les rendez-vous suivants – alors qu'il n'était pas en vacances – se sont d'ailleurs tous déroulés à l'extérieur de son logement, dans des endroits très variés.

La succession de nos rencontres peut malgré tout se penser comme un moment à part entière – le moment de l'enquête – qui par sa nature non-ordinaire trouverait une sémantique propre. C'est ce qu'Henri Lefebvre indique dans la description de sa théorie des moments :

« Le temps et la temporalité comportaient à mon avis aussi *l'involution*. C'est-à-dire que la durée loin de se définir seulement comme linéaire ou comme coupée par des discontinuités, s'infléchit aussi comme une ligne en volutes ou en spirales, comme un courant en tourbillons et remous (métaphores n'ayant qu'une vérité approximative). Il se formerait donc à l'intérieur de chaque conscience individuelle ou sociale des durées intérieures à elles-mêmes pendant un certain laps de temps, se maintenant sans pour cela s'immobiliser ou se mettre hors du temps : *les moments*¹⁸⁷. »

Cette manière d'entrevoir nos rencontres les placent d'emblée non seulement dans un cheminement mais également dans une historicité propre : la durée de la relation ethnographique. Elles ne sont pas des juxtapositions de discours, mais réellement un continuum qui prend sens aussi par ses accidents, ses errements et ses discontinuités, ce qui lui donne une unité et une spécificité qui le caractérisent des autres moments. Selon Henri Lefebvre, le moment est une forme qui s'érige en absolu, tel le moment de l'amour ou le moment du jeu.

diennement avec moi. Le retour de ce dernier a interrompu définitivement nos rencontres, bien qu'il ait préalablement donné son accord pour qu'elles aient lieu. Cf LEROY Delphine, 2008, *Rapports à l'écrit d'une apprenante en alphabétisation à Paris. Images d'une identité en mouvement*. Mémoire de master 2ème année, Sciences de l'éducation et formation, spécialité recherche “ Tout au long de la vie”, LE GRAND Jean-Louis (dir.), Université Paris VIII, Saint-Denis, 205 p.

¹⁸⁷ LEFEBVRE Henri, 1989 [1959], *La somme et le reste*, opus Cit. p. 234.

« Ils ne me paraissent ni des accidents ni des opérations d'intériorité subjective mais des modes de communication spécifiques communicables et communicants, si je puis dire des *modalités de la présence*¹⁸⁸. »

Il est remarquable de s'apercevoir comme cette définition concorde précisément avec le moment ethnographique : c'est avant tout sa « modalité de présence », par une relation très spécifique entre les deux protagonistes qui le rend incomparable aux autres.

3.3. Des induits, insus, brouillages dans la réception : les rendez-vous manqués

Cette recherche auprès des personnes ne s'énonçait pas comme un long fleuve tranquille au déroulement imperturbable et constant mais bien comme des moments de vie divers, joyeux, stimulants, troublants, angoissants, percutants parfois. Il serait certainement bienséant de les gommer, de taire les difficultés ou les manques de ma part, de ne présenter que la partie lisse, polie et courtoise de ces rencontres. Je n'en ferai rien, non par désir de froisser, de choquer ou de m'épandre en atermoiements mais bien parce que ces difficultés relationnelles sont situées dans le cadre de la recherche et qu'elles en disent aussi quelque chose. Ce travail s'appuie donc également sur les tensions qui l'ont constituée, comme des formes actives qui permettent de mieux cerner l'objet. Ne présenter que la partie aboutie équivaldrait à tronquer une partie de la réalité et peut-être la plus pertinente, la plus révélatrice. Exposer également les défauts, résistances mutuelles, équivoques et brouilles c'est laisser la place à une interaction possible entre deux sujets qui se rencontrent dans un cadre précis et non comme un chercheur enquêtant sur un objet passif.

Les femmes que j'ai rencontrées étaient éminemment vivantes et ont manifesté par des paroles, des actes ou silences un regard critique sur ce qu'elles me voyaient ou imaginaient faire. Ce sont ces mini-confrontations qui laissent un autre espace d'intelligibilité à la rencontre ethnographique. Ce qui peut être révélateur d'une posture de recherche large, comme l'exprime Didier Fassin,

¹⁸⁸ *ibidem*.

semble aussi l'être au niveau micro des interactions durant le temps de l'enquête. C'est du moins ce que je vais tenter de rendre lisible afin que la posture critique ne soit pas confinée à l'après-enquête.

Les frontières des rencontres dessinent les représentations de chaque situation de dialogue. Elles éloignent du confort des lieux communs et obligent à la création de lieux uniques ou de hors-lieux sur lesquels l'éphémère de chaque rencontre prend sens.

Une partie importante de la relation au terrain s'est nouée autour de l'incertitude des rendez-vous. Souvent décalés, ajournés, oubliés, ces moments se sont révélés inattendus lorsqu'ils se produisaient finalement.

Parce qu'ils ne correspondaient pas à des lieux ou des moments professionnels ou de contrainte importante pour les femmes en question, ils étaient sujets à des réaménagements multiples. Au début, je prenais systématiquement chaque oubli pour une marque de non-intérêt à la rencontre, alors qu'il en allait peut-être tout autrement et que d'ailleurs les entrevues suivantes avec les mêmes personnes l'ont démenti.

Ces rendez-vous étaient pris avec des personnes qui cumulent plusieurs emplois et sont parfois dans des situations de précarités multiples. Dans ce contexte particulier une prise de rendez-vous classique apparaît comme quelque chose de décalé et de forcément difficile à honorer. Il est d'ailleurs important de signaler que les femmes (exceptée peut-être Monica), ont souligné leur difficulté à s'inscrire dans les temps impartis pour les cours du soir. C'est-à-dire que la contrainte d'une date à respecter représente d'emblée une gêne sinon un obstacle à d'autres activités personnelles.

Plus que les rendez-vous programmés (que j'étais peut-être seule à inscrire sur mon agenda classique), les rencontres après conversation téléphonique et dans une relative immédiateté se sont révélées plus opérantes.

La projection à moyen terme paraît être une difficulté récurrente dans ces situations d'entrevues. Il fallait que je puisse m'in-

tégrer à un quotidien qui n'est pas forcément identique d'une semaine à l'autre et qui peut subir de multiples variantes, dictées à la fois par des demandes ou injonctions des employeurs successifs, mais également par des impératifs familiaux ou personnels (médicaux, etc.). Pour ces femmes, entièrement soumises aux emplois du temps de leurs « patronnes », ne pas l'être pour nos rencontres était à la fois une forme de liberté et de démonstration – pour moi et pour elles – de leur contribution volontaire à nos échanges. Soumettre l'enquête à leurs emplois du temps était aussi opérer un basculement de perspective dans les normes sociales : leurs disponibilités avaient soudain plus d'importance que les miennes.

Ce retournement qui leur conférait un pouvoir décisionnel majeur dans notre relation, il fallait certainement qu'elles puissent l'éprouver et le mettre à l'épreuve de la relation. Il n'était pas factice mais bien constitutif à notre lien. Elles avaient le pouvoir de ne pas venir ou de ne pas poursuivre les discussions entamées. Je pense que c'est paradoxalement parce qu'elles ont expérimenté la possibilité de ne pas poursuivre nos rencontres, qu'elles ont pu se livrer pleinement par la suite.

3.4. Une demande de réciprocité : des histoires de positions dans la relation

Toutes les femmes – exceptée Anna – ont eu le besoin, parfois très marqué, parfois plus discret de connaître quelques caractéristiques de ma vie, de mon histoire personnelle. Je ne pense pas qu'il s'agissait uniquement de curiosité mais plutôt d'approche narrative et de légitimation de leur envie de se confier. A quelles oreilles allaient-elles murmurer leurs secrets ? Quels atouts expérientiels me permettraient de mieux les comprendre ? Qu'est-ce qui pouvait m'intéresser ?

Au début, j'étais assez gênée, j'avais bien intégré la position de neutralité du chercheur qui souhaite mener des entretiens non directifs centrés¹⁸⁹ afin de ne se focaliser que sur le point de vue de la personne que l'on rencontre. Ce positionnement fort, qui me paraissait reposer sur une épistémologie respectueuse de la personne interrogée, puisque centré uniquement sur sa manière de penser le monde, demandait l'effacement du chercheur au profit de l'interviewé. Que faire alors devant des questions insistantes ? Se taire ? Eluder ?

J'ai donc peu à peu abandonné cette posture de neutralité absolue qui paraissait aberrante devant des personnes qui à la fois allaient se livrer pleinement et qui avaient besoin d'éléments me concernant afin de pouvoir le faire.

De manière presque inductive, j'ai répondu à deux types d'informations qui leur permettaient de me situer. La première était d'ordre social et institutionnel : mon travail et le cadre de ma recherche ; la seconde, beaucoup plus personnelle, a souligné les points communs que nous pouvions partager : la reprise d'études tardives, les enfants, le fait de les élever seule. Ces informations ont paru répondre aux attentes de mes interlocutrices, seule Marisol a souhaité connaître l'état de ma vie amoureuse (je n'y ai d'ailleurs pas répondu, en souriant de manière appuyée et elle n'a pas réitéré sa question). Mais cette demande d'information n'est pas venue uniquement des femmes apprenantes en langue française. En effet, une des pistes, en analysant les entretiens produits, était que mon changement d'attitude par rapport aux conditions d'élaboration des entretiens, avait à voir avec cette domination symbolique et sociale à l'œuvre dans les relations entre les femmes interviewées et moi-même et que nous souhaitions l'atténuer de part et d'autre par un jeu de questions-réponses. Si le déséquilibre des positions était juste, il n'a pas été le seul facteur de ce besoin d'éluclucidation. En effet, Maria London comme Silvia BS ont éprouvé,

¹⁸⁹ Méthode d'entretiens pratiquée et explicitée par le socianalytse Patrice Ville : VILLE Patrice & GILON Christiane "Entretiens et analyse : une méthode institutionnaliste" in site http://www.socianalyse.net/accueil/S_textes_2.html, consulté le 17/10/13.

tour à tour, la même nécessité de savoir partiellement à qui elles s'adressaient, à qui adresser leur discours.

C'est effectivement, après que j'ai évoqué quelques éléments biographiques sur un membre de ma famille, que Silvia BS va me livrer des éléments très personnels sur le sien, et qui feront partie sans conteste, des éléments qu'elle ne souhaite pas voir figurer dans son histoire de vie écrite.

Mon intervention ne va donc pas dans cette situation gêner l'émergence d'une parole, ou d'un point de vue propre à la personne interviewée, mais bien susciter un discours de l'intime, qui probablement n'aurait pas été produit dans d'autres conditions. La réciprocité acceptée produit des expositions orales de ce qui est habituellement conservé secret aux oreilles d'étrangers. Cette réciprocité acceptée casse effectivement la neutralité du chercheur et le propulse doublement dans la sphère domestique (puisque les entretiens ont lieu au domicile des personnes la plupart du temps) dans laquelle il est plus facile de dévoiler des bribes de vie personnelle. Dans ce cas, comme dans celui de Maria London, ce ne sont pas les jeux de dominations symboliques entre interviewée et interviewer qui sont en cause, mais les conditions d'élaboration des discours, dont la personne écoutante doit se montrer digne. Un des gages de cette confiance possible serait donc ce dévoilement d'éléments biographiques. Le retranchement dans une position institutionnelle neutre et froide n'a même pas été tenté tant il semblait non seulement incongru mais représentait dans les situations évoquées un potentiel important d'interruption de la conversation.

La demande de réciprocité a parfois dû être fermement positionnée pour ne pas verser dans l'excès inverse. Amalia, lors de l'entretien à trois avec Marisol, tente non seulement de prendre ma place dans l'enquête en posant les questions, mais également d'occuper celle de son « enquêtée » en répondant à sa place. Elle est persuadée détenir les « bonnes réponses » celles qu'il me faut et pense très certainement nous faire gagner un temps précieux à toutes les trois, en répondant pour son amie qu'elle connaît bien.

Marisol, de manière surprenante, tente de s'affirmer durant ce moment et prend plaisir à être écoutée, même si une partie de la réponse reprend celle d'Amalia. La réciprocité est dans ce cas celui de l'écoute attentive de chacune et le repositionnement ferme des rôles. Marisol avait besoin d'espace pour être entendue, le deuxième entretien se déroulera sans présence de tiers.

« La recherche sociologique courante préfère de très loin les matériaux biographiques secondaires. Les raisons données à cette prédilection sont d'ordre varié. Mais la raison fondamentale, la vraie est presque toujours passée sous silence. La véritable raison est que les matériaux biographiques primaires, à la différence des secondaires, impliquent nécessairement pour leur recueil dans des conditions acceptables, une situation et un statut de parité essentielle entre chercheurs et « objets » de la recherche qui est en soi suffisante pour remettre en question la notion traditionnelle de recherche scientifique en tant qu'opération de pouvoir¹⁹⁰. »

Évoquer des événements de la vie privée à un tiers inconnu demande non seulement un rapport de confiance (de la confidentialité par exemple) mais également le sentiment d'être dans un rapport respectueux de la parole. Ainsi, les conditions de l'entretien se révèlent cruciales pour engager, faciliter, développer la biographisation ou la freiner, voire la stopper net. La situation de l'entretien sa « scène sociale¹⁹¹ » dit Stéphane Beaud, je parlerai moi de mise en scène sociale, en référence à Erving Goffman, induit, implique et oriente les discours. Il paraissait donc essentiel d'en restituer des éléments au lecteur afin de permettre une juste compréhension des propos.

Cependant, bien avant la rencontre et le contexte de l'entretien, préexiste un possible de la rencontre. Il est induit par le système relationnel réel ou imaginé par les différents protagonistes. Le chercheur est en quelque sorte dans une situation de séduction de

¹⁹⁰FERRAROTTI Franco, 1983 (réédition 1990, 1981, *Storia e stori di vita*), *Histoire et histoires de vie, la méthode biographique dans les sciences sociales*, MODAK Marianne (trad.), Méridiens Klincksieck, Paris, 195 p., p.89.

¹⁹¹BEAUD Stéphane, 1996, « L'usage de l'entretien en sciences sociales. Plaidoyer pour l'« entretien ethnographique » in *Politix*, Vol. 9, n°35. Troisième trimestre pp. 226-257, p. 236.

la personne en lui montrant tout l'intérêt qu'elle porte à son histoire, tout le respect dont il enveloppera le récit et esquisant les bénéfices possibles d'un temps de parole « à soi ».

L'épistémologie est ici considérée comme politique de l'enquête. C'est-à-dire, que le mode relationnel choisi avec les enquêtées, le mode de restitution, n'obéit ni à un manuel ni à un tracé établi en amont de la recherche mais constitue une logique interne au propos. Non pas que les lectures et les postures de chercheurs aguerris ne soient pas pertinentes et structurantes mais la manière de procéder tient à fois à la personne du chercheur-e (ses disponibilités, ses facilités ou difficultés dans la relation, etc.), à la personne rencontrée et également aux aléas de l'enquête. La posture posée avant l'enquête – et qui ne variera pas – était l'affirmation d'une position non neutre et non transparente dans les échanges, car même dans l'écoute et le silence la présence physique influe sur le discours :

« L'interviewer ne cesse donc pas d'être « actif » (et acteur), ne serait-ce que par son comportement non verbal de face-à-face : par des mimiques d'approbation, d'étonnement, de compassion, d'effacement. [...] La « neutralité » de l'enquêteur est donc un leurre méthodologique qui a partie liée avec une certaine forme d'idéologie professionnelle [...]. »¹⁹²

Puis la lecture de l'ouvrage déjà ancien de Camille Lacoste-Dujardin, *Dialogue de femmes en ethnologie*¹⁹³, alors que j'avais sinon achevé, en tous les cas bien avancé dans la réalisation des entretiens, a été de ces lectures ravissements, tellement je me sentais proche et j'aspirais à sa manière de procéder. Auparavant, je n'aurais pas employé le terme d'amitié pour évoquer la relation d'enquête, mais au fil de cette lecture, il est apparu que cela aurait pu être une orientation possible. La relation qu'elle entretient avec Mme Laali y puise une grande partie de son intérêt et de ses découvertes :

¹⁹² BEAUD Stéphane, *ibid.*, p. 244-245.

¹⁹³ LACOSTE-DUJARDIN Camille, 1977, *Dialogue de femmes en ethnologie*, Maspéro, Paris, 114 p.

« Ce type de rapport particulier qui lie l'enquêteur à l'enquêté dans le domaine de l'ethnologie, pose en fait, bien des problèmes. Il paraît bien souvent très déséquilibré entre les deux parties en présence qui y investissent des contenus très différents. Sans doute Mme Laali et moi n'échappons-nous pas à ce déséquilibre. Il semble cependant que nous ayons établi une relation réellement amicale et durable (depuis maintenant six ans) dans le respect et l'estime mutuels. Nous nous sommes, je crois, aussi beaucoup influencées l'une l'autre. »

La chercheuse s'appuie sur ses qualités humaines afin de comprendre qui est cette Autre dont elle apprend. On pourrait presque retourner la posture, enquêter sur la vie ordinaire, sur le quotidien renvoie à des conditions d'écoute et d'accueil de la personne interrogée, lui permettant de s'exprimer pleinement. Car le chemin proposé est celui d'une épistémologie du sujet qui s'accorde de manière merveilleuse entre ses activités scientifiques et sa manière d'être au monde.

Cet accord, pourtant légitime lorsque la pratique de la recherche se base sur des rapports humains, est finalement rendu assez opaque par la manière de rendre compte de la relation.

« Car au sein de ce dialogue, partie de la relation ethnologique, seul le chercheur dispose de l'écriture. A lui, à moi en l'occurrence il appartient de transmettre par le livre, de transmettre notre expérience [...]. Il m'importe de témoigner sur sa propre vie [Madame Laali], sur l'estime que je lui porte, il m'importe de faire connaître aux autres femmes d'ici l'expérience d'une femme d'ailleurs, une mère de famille émigrée, une femme en tout point remarquable qui m'honore de son amitié¹⁹⁴. »

Camille Lacoste Dujardin n'hésite pas à dire non seulement son estime pour Mme Laali mais également à lui restituer son pouvoir interprétatif. C'est-à-dire que la chercheuse ne se pose pas en spécialiste unique de l'interprétation des récits en se réservant la faculté de délivrer du sens sur les mots de son interlocutrice mais elle partage cette compétence avec elle, voire la lui fait découvrir. C'est ainsi que la narration de l'accouchement de Me Laali dans le désarroi et la solitude d'un petit logement à Paris, permet à la narratrice de reconfigurer son histoire dans une chronique sociale plus large, qui est alors évoquée comme une « réciprocité de dialogue ». C'est très

¹⁹⁴ Camille Lacoste-Dujardin, op. cit., p. 110.

certainement le sentiment de compréhension de soi-même à travers le discours qui est l'un des attraits majeurs des personnes pour ce type de rencontres. Il y a de la jubilation à se dire et peut-être à se découvrir ou se redécouvrir, grâce à l'écoute d'un tiers attentif. Amalia, par exemple, est parfois enthousiaste sur la nature de nos échanges. Ce qui constitue la relation – son récit – lui procure des bienfaits inattendus :

« Santé Delfina, au plaisir de dialoguer. C'est vraiment trop bien, hein [...] Ah ! Vraiment, cela me fait beaucoup de bien de parler avec toi [...]. Parce que, ça tu me comprends, je le sors de mon cœur et donc [...] moi aussi je respire. [...] Et merci de te connaître, merci¹⁹⁵. »

Les remerciements ne s'adressent pas tant à la personne qui écoute qu'à la situation insolite qui permet cette production orale. Cette manière de signaler les bénéfiques de la narration est un point commun très frappant avec la production écrite. Il y a de l'affect, des émotions qui transportent l'acte de parole. Il permet d'expurger des souvenirs difficiles, de s'attendrir sur certains autres et de mesurer le chemin parcouru. Ainsi entre l'oralité et l'écriture, le récit de soi peut provoquer des effets identiques. C'est ce que décrit notamment Isabel pour qui cette manière tout à fait inédite de se produire paraît la surprendre également dans l'émoi éprouvé, alimentant son désir de poursuivre.

« Plus j'écrivais, plus les souvenirs me revenaient en mémoire, et plus j'y prenais goût.¹⁹⁶ »

Le goût, le plaisir, le désir de se raconter apparaît donc au cours de la construction narrative et permet ou active son prolongement. Le lecteur ou l'auditeur à la présence bienveillante accueille la reconfiguration, c'est une aide au récit, un soutien, témoin et/ou initiateur à une parole sensible.

¹⁹⁵ « Salud Delfina, por el gusto de conversar. Que mas bien hein (...) O de verdad me hace muy bien conversar contigo. (...) Porque esto me entiendes, le saco de mi corazón y entonces (souffle) yo también respiro. (...) Y merci de conocerte gracias. »

¹⁹⁶ Isabel Gille, op. cit.,

3.5. Ecrire des histoires de vie : pour qui ? Fantasma du lecteur « je suis celui qui me lis »

« Il n'y a pas de lecture naïve. Lire, cette activité par laquelle quelqu'un de singulier pénètre littéralement dans d'autres univers imaginaires que le sien, signifie – au premier chef pour l'écrivain – mais toujours à quelque degré pour le lecteur – s'être toujours laissé investir par un monde de culture¹⁹⁷. »

Dans quelle perspective se place le chercheur lorsqu'il commence à travailler l'écriture du récit des personnes avec qui et sur qui il a travaillé ? Que veut-il laisser lire, que laisse-t-il lire du récit d'autrui ? Quels éléments sont au travail à travers les étapes solitaires de la restitution ou de la reconfiguration des récits oraux en support imprimables ?

A travers la question de l'écriture se juxtapose celle du lecteur. Savoir pour qui écrire donne des éléments de réponses au comment écrire. De manière inconsciente, beaucoup de lecteurs « idéaux » se bousculent dans les pages : les femmes interviewées, les femmes qui auraient pu l'être, les hommes qui les côtoient, les formateurs qui les suivent, les personnes qui les stigmatisent et celles qui les valorisent. Et puis le lecteur, la lectrice qui est en moi, mon double, celle qui dévore comme dans *Par une nuit d'hiver un voyageur* d'Italo Calvino¹⁹⁸, les pages du livre que l'auteur est en train d'écrire, forcément pour elle, pour la séduire.

Je voudrais par la lecture de leurs récits que chacun puisse s'approcher de ce que sont ces femmes, sans pour autant enjoliver ou dramatiser les événements, ni rendre les héroïques ou encore les victimiser. Qu'elles-mêmes puissent lire les restitutions en reconnaissant à la fois leurs mots et leurs histoires. Une juste mesure

¹⁹⁷ FLAJOLIET Alain, 2011, « Introduction : Sartre : « La folie dans les livres » in DEPRAZ Natalie & PARANT Noémie (dir.), *L'écriture et la lecture : des phénomènes de miroir ? : l'exemple de Sartre*, PURH (publications des Universités de Rouen et du Havre), 166 p. , p. 14.

¹⁹⁸ CALVINO Italo, 1981[1979] *Se una notte d'inverno un viaggiatore*, Einaudi, Turin,], *Si par une nuit d'hiver un voyageur*, SALLENAVE Danièle & WAHL François (trad.), Le Seuil, Paris, 276 p.

entre ce que je perçois des personnes et ce qu'elles donnent à raconter d'elles à travers mon filtre.

Vaste programme qui me meut et me paralyse dans une tension intraduisible. Comment ne pas trahir par mes interprétations, mes volontés de style, mes raccourcis et mes approximations linguistiques le sens des paroles captées ?

La description brute des récits me paraît impossible tant les situations de communication ont été distinctes et parfois éparées : réagencer les discours pour les ordonner dans un texte construit, par les choix, les coupes, les rapprochements que cela suppose, est cependant déjà de l'ordre d'une première analyse du discours. Une sorte de pré-analyse qui sélectionne les passages « intéressants » et gomme ceux qui le sont moins. Il s'agit donc d'affirmer que ce cadre n'a rien de neutre et que d'emblée le discours produit est adressé à la chercheuse que je suis, qui tente par la suite de le restituer à sa manière propre.

« Un discrédit est pourtant jeté sur l'histoire racontée : n'est-elle pas ce qui vient en premier à un praticien ? Il raconte ce qui s'est passé. Et le théoricien d'ajouter que ce raconter-là ne se suffit pas à lui-même, il est matériau brut de l'expérience, parfois seulement description ; on serait bien loin d'une connaissance et surtout d'une explication de ce qui s'est passé. Raconter est tout au plus reconnu comme le mode par lequel les "gens de peu" – ceux qui n'ont pas le bagage théorique leur permettant de s'élever au-dessus de la petite histoire – témoignent de ce qui leur est arrivé avec tous leurs préjugés et illusions d'optique. Or, que ce soit au niveau d'un peuple ou d'un individu, ces histoires contribuent à forger leur identité. Il n'y a pas de peuple sans histoires dans lesquelles il se reconnaît. La psychanalyse a montré par ailleurs que tout sujet se construit à travers les fragments de son histoire : le processus analytique part de brides, d'événements discontinus et sans lien apparent, de trous, pour construire une continuité, une cohérence et finalement une histoire de vie où le sujet se retrouve sans pour autant s'y perdre¹⁹⁹. »

Recomposer les récits « où le sujet se retrouve sans pour autant s'y perdre » que le sujet en question soit la personne qui se raconte

¹⁹⁹ CIFALI Mireille, 1995, « Démarche clinique, formation et écriture », in *Réfléchir sur la pratique, un levier pour la formation professionnelle des enseignants*, Bruxelles, De Broeck <http://www.unige.ch/fapse/SSE/teachers/cifali/articles/clinique.html>, consulté le 19/07/12.

ou celle qui lit devenait une tâche délicate dans laquelle la peur de trahison du discours de l'Autre s'immisçait à chaque ligne.

Pour y parvenir la nécessité d'une certaine distance m'était nécessaire. Je bâtis alors une trame narrative identique pour les quatre récits, un schéma sur lequel je puisse canaliser les discours des quatre femmes et par lequel le lecteur puisse se retrouver. Il se décompose en six repères, six contenus des histoires produites, suffisamment larges pour que toutes y prennent place, suffisamment précis pour nourrir mon questionnement de recherche.

1. Contexte de la rencontre ;
2. Situation actuelle : première rencontre ;
3. Enfance ;
4. Migration et vie en France ;
5. Histoires d'écritures ;
6. Épilogue.

Une fois ce canevas posé, la tâche est plus légère, je peux pister dans les entretiens ce qui sera travaillé dans la reconstitution et abandonner temporairement les autres sujets. Je replonge de manière très singulière dans chaque récit, chacun provoque en moi des sensations particulières.

« Il existe plusieurs façons dont je peux rendre compte de moi qui peuvent potentiellement se briser et se défaire. Mes efforts pour rendre compte de moi s'écroulent en partie parce que j'adresse ce compte rendu et qu'en l'adressant je m'expose à toi.²⁰⁰. »

Judith Butler qui a les moyens oraux et scripturaux de s'exposer à autrui, évoque la difficulté et l'incertitude à relater cette exposition qui peut sans cesse être fluctuante en fonction du contexte. Prendre en charge l'exposition de tiers, qui n'auront peut-être pas la possibilité de refaire un nouveau compte rendu ou récit,

²⁰⁰ BUTLER Judith, 2007 [2005, *Giving an Account of oneself*, Fordham University Press], *Le récit de soi*, AMBROISE Bruno, AUCOUTURIER Valérie (trad.), PUF, Paris, 137 p., p. 39.

pose le narrateur en position de toute puissance par rapport à la fois aux récits et aux personnes. C'est certainement cette tension entre toute puissance du scripteur et éthique du chercheur qui a produit ces tiraillements de restitution.

Ecrire sur l'Autre, à la place de l'Autre, en projetant un lectorat diffus n'a pas été la partie la plus simple à produire.

« L'opacité du sujet est peut-être une conséquence de ce qu'il est conçu comme un être relationnel, un être dont les relations primitives et primaires ne sont pas toujours totalement accessibles au savoir conscient. Les moments de méconnaissance de soi ont tendance à émerger dans le contexte de relations qu'on entretient avec les autres. Je suggère par-là que ces relations font appel à des formes primaires de relationalité qui ne sont pas toujours adaptées à la thématization explicite et réflexive²⁰¹. »

3.6. Identité et narration : retours, non-lectures et dissonances.

Je m'étais imaginé que le contre-don de la situation d'enquête que j'avais provoqué chez les femmes interrogées serait mon récit reconstitué de l'histoire que chacune d'elle avait bien voulu patiemment me livrer. J'avais envisagé de remettre en mains propres une copie papier reliée de chaque première version et de la lire le cas échéant à voix-haute afin que chacune puisse faire ses commentaires.

Il me paraissait inacceptable de ne pas leur restituer l'écrit que j'en avais produit et de le figer sans leur laisser un droit de rectification ou de regard. Cet enjeu d'une lecture où chacune d'elles puisse se retrouver pleinement dans les mots utilisés n'a pas été minime. Il représentait une première et indispensable validation de ma manière non seulement d'aborder la situation des entretiens mais aussi de comprendre et rendre ce qui avait été dit.

Au moment où elles avaient accepté l'aventure de nos rencontres, je m'y étais engagée.

De la part des femmes rencontrées y a eu une demande, la formulation d'un désir de livre qui comporterait leur récit. A chaque fois la question m'a été posée, ma prudence à ce sujet n'a

²⁰¹ BUTLER Judith, 2007 [2005] Opus Cit., p. 20.

pas évité la répétition et la récurrence des demandes. J'ai eu l'impression que c'était à la fois une forme de reconnaissance de ce qu'elles étaient et de leurs parcours mais également une volonté de s'exposer. A travers la narration de leurs vies, elles souhaitaient presque réhabiliter les parcours des femmes migrantes souvent dévalorisées et dépréciées.

J'avais donc imaginé que la restitution papier de leurs récits serait une étape importante vers ce projet qui semblait être constitutif de leur volonté à me parler. Or, les faits ont, à ma plus grande surprise et peut-être à mon désarroi, montré tout le contraire.

Une fois la réécriture des récits achevée, j'ai appelé individuellement chaque femme pour lui remettre une version papier de son histoire et recueillir ses remarques.

Anna m'a répondu très gentiment qu'elle n'avait pas le temps en ce moment et qu'elle me rappellerait plus tard. Monica avait changé de numéro de téléphone portable et n'a pas répondu aux différents courriels que je lui ai adressés ; elle devenait ainsi injoignable. Sur le téléphone portable de Marisol, la personne qui m'a répondu m'a dit ne pas la connaître et être détentrice de ce numéro. Amalia m'a affirmé ne plus avoir de nouvelles d'elle et a insisté pour que je lui envoie une version numérique, par messagerie électronique de son récit à elle.

Aucune n'a donc souhaité, ou eu la possibilité d'avoir comme je me l'étais imaginé, un support matérialisé de son récit.

On peut postuler que les personnes migrantes socialement peu favorisées sont soumises à des situations de précarité qui produisent des ruptures. Monica et Amalia ont déménagé au moins une fois après le dernier enregistrement, Marisol probablement aussi. Le changement d'opérateur téléphonique (vol de portable, forfait plus attrayant) était jusqu'alors synonyme de changement de numéro de téléphone. Si la personne n'informait pas elle-même ses contacts elle devenait ainsi injoignable. C'est certainement ce qui s'est produit avec Monica qui a, en peu de temps déménagé et changé d'abonnement numérique (donc d'adresse email) ainsi que d'opérateur téléphonique.

Il n'en demeure pas moins que ce non-désir de restitution personnelle est étonnant. Seule Amalia, que j'ai rencontrée après qu'elle eut lu son récit a pu faire un retour. Elle voulait que j'enlève (et modifie) certains aspects de sa vie personnelle « qui sont vrais, tout ce que je t'ai dit est vrai. Toi te le connais le vrai » mais au cas où son fils vienne à lire le récit, elle ne souhaitait pas qu'ils apparaissent comme tels. Ce n'est pas ce qui est révélé par l'écriture qui était important à ses yeux, mais bien la personne qui potentiellement en est la lectrice.

Anna, Marisol et Monica sont retournées volontairement ou non à leur anonymat, mais leur désir de livre je ne l'ai pas oublié, ce sont leurs histoires telles que je les ai entendues et celle d'Isabel, telle qu'elle l'a rédigée qui suivent.

Partie II.

Les récits

Chapitre 2.

Des voix qui s'inscrivent : Histoire(s) de vie d'apprenante(s) en alphabétisation(s)

2. Quatre femmes migrantes apprenantes à Paris.

Amalia

Amalia est une Péruvienne de 43 ans. Elle est séparée du père de son enfant de douze ans qui vit avec elle. De langue maternelle espagnole elle a été scolarisée au-delà du bac. Sa migration date de février 2002 sans pratique préalable du français. Elle est venue seule. Mari et enfant l'ont rejointe quelques mois après son arrivée.

Dernière enfant d'une fratrie de huit, elle a vécu dans une grande ville, issue d'un milieu très populaire. Père alcoolique, dé-cédé, ancien chauffeur. Mère seule sans ressources, avec deux frères malades. C'est elle qui subvient en grande partie à leurs besoins, par des envois mensuels.

Elle travaille à plein temps depuis octobre 2009, et est déclarée par ses patrons. En situation irrégulière. Bénéficie des avantages de la carte Vitale (travail déclaré et a été préalablement en situation régulière en France), vient d'obtenir Carte Bleue et chéquier (février 2010) ce qui lui permet d'acheter à son nom certains objets ou services convoités (téléphones portables et forfait...).

Elle partage une petite chambre d'hôtel social depuis plusieurs années avec son fils et obtient en juin 2010 ses papiers grâce à ses employeurs notamment et retourne légalement au Pérou pendant deux mois. Elle a cessé d'aller aux cours d'alphabétisation par manque de temps dit-elle. Fait maintenant partie d'un groupe de

musique sud-américaine qui anime des fêtes le week-end. En décembre 2010 a emménagé avec un homme (musicien de son groupe) dans la banlieue parisienne.

Marisol

Marisol est Bolivienne et est âgée de 32 ans. Séparée, ses deux enfants (un garçon et une fille) sont restés en Bolivie avec leur grand-mère paternelle.

De langue maternelle quechua, elle a vécu son enfance dans un petit village où ses parents étaient agriculteurs. Très peu scolarisée (deux ans maximum avec peu de succès), Marisol a appris l'espagnol avec le père de ses enfants alors qu'elle était âgée de 23 ans. Lorsqu'elle a rencontré le père de ses enfants (policier) s'est installée avec lui à la ville, quittant son emploi de vente de légumes. Sa migration en France a été contrainte (elle ne voulait pas se séparer de ses enfants) en 2007.

Elle vit en colocation à Paris, une petite chambre dans laquelle elle ne se sent pas le droit d'emmener quelqu'un (sert juste à y dormir). Ne s'est jamais inscrite à un cours de langue. N'est pas autonome en français (a besoin d'ami(e)s pour se faire traduire ou comprendre des échanges importants : téléphone, documents administratifs (...).

Elle est en situation irrégulière. Elle garde des enfants et fait des ménages.

Anna

Anna est Colombienne et a 57 ans. Elle vit en proche banlieue avec son fils cadet né en France. Sa fille aînée est demeurée en Colombie. De langue maternelle espagnole, elle est la sixième fille d'une fratrie de douze enfants. Parents agriculteurs (propriétaires de leurs terres), cultivateurs de café surtout. Elle n'a été à l'école que deux années : un drame familial (mort d'un frère en internat) et un père alcoolique ont empêché la poursuite de l'école. Anna a été élevée en partie chez sa grand-mère puis avec la naissance de

sa fille (hors mariage) s'est réfugiée en foyer puis a travaillé comme bonne à tout faire.

Elle a migré pour raisons économiques, laissant sa fille aux soins de l'une de ses sœurs. Elle travaille depuis peu dans un hôtel (très longtemps a fait des ménages à domicile).

Elle obtient des papiers en juillet 2010 et interrompt ses cours d'alphabétisation car ils ne correspondent pas à ce qu'elle en attend (plus d'écriture), mais souhaite poursuivre son apprentissage dans l'informel (avec son neveu).

Monica

Monica est Péruvienne, divorcée, a deux enfants restés au Pérou dont sa maman s'occupe. Elle vit en France depuis douze ans et est âgée de 46 ans. De langue maternelle espagnole, elle a obtenu un diplôme post-bac intitulé « techniques en infirmerie », ce qui lui a permis de travailler dans l'administration d'hôpitaux, cliniques ou organismes, type Sécurité sociale. Sa migration est due aux problèmes rencontrés avec son ex-mari. Inscrite depuis trois ans aux cours de langue, elle souhaite obtenir un certificat de français afin de faire valoir son parcours au Pérou à l'aide d'équivalences, ce qui lui permettrait de changer d'activité professionnelle en France. Actuellement elle réside seule dans un petit appartement en banlieue proche et effectue des ménages chez plusieurs particuliers. Elle établit un dossier afin de légaliser sa situation en France.

2.1. Amalia Serano ou la tentation du serpent :

« J'ai faim de la langue ». « Il faut avoir crainte et respect de la vie.²⁰² »

2.1.1. « Bon vous pouvez quand même mettre Amalia et je veux Serrano en nom. »

Amalia est la première personne que je rencontre individuellement par le biais des Cours Municipaux pour Adultes où je suis

²⁰² Traduction personnelle de : « Hay que tener temor y respeto a la vida. »

allée présenter ma démarche. Après m'avoir confondue avec une autre apprenante (qui porte le même prénom), nous prenons rendez-vous avec grand plaisir pendant les vacances de fin d'année. Elle me précise qu'elle a vraiment beaucoup de choses à me raconter et elle choisit un lieu de rendez-vous proche de son domicile, mais préfère que l'on se rencontre dans un café à proximité du métro. Elle m'indique que nous serons au calme et qu'elle me confirmera l'heure du rendez-vous un peu avant notre entrevue.

Amalia ne confirme pas l'heure et son téléphone reste muet lorsque je tente de la contacter de nouveau.

Je me rends au rendez-vous, sans grande conviction mais avec une grande sérénité. Même la déconvenue éventuelle d'un rendez-vous manqué ne me procure aucun désagrément : cela fait partie de l'histoire de la recherche et je l'accepte en tant que telle. J'attends quelques minutes devant la bouche de métro où nous étions convenues de nous retrouver et j'appelle de nouveau Amalia. Cette fois-ci le téléphone fonctionne et elle décroche. Elle est très surprise de m'entendre, je la réveille, elle ne sait plus quel jour nous sommes et se confond en excuses. En s'apercevant de la date, elle se rend compte qu'elle ne s'est pas rendue au rendez-vous précédant le mien (et duquel devait dépendre la confirmation horaire pour notre entrevue). Elle me demande si j'ai déjeuné et m'explique qu'elle va se préparer à manger. Je lui propose de la retrouver une demi-heure après. Elle m'invite alors à la retrouver chez elle, me donne l'adresse et me précise qu'il s'agit d'un hôtel. L'hôtel est indiqué de la rue. Un premier hall d'entrée dessert un escalier modeste et une loge-réception où un gardien est présent. On ne me demande rien. Je franchis ce premier hall et arrive sur une cour intérieure desservant plusieurs entrées d'immeubles.

Il a plu dans la matinée. Une vague odeur de moisi flotte sous les fenêtres. De nombreux vêtements sont accrochés à même les rebords, dans un séchage rendu impossible par la météo. Une seule fenêtre au dernier étage a équipé son système de séchage d'une bâche plastique qui rendra peut-être possible sa tentative de séchage.

La cour n'est pas un jardin. De nombreuses portes s'empilent dans un endroit. « Au moins, on pense à réhabiliter l'endroit » me

suis-je dit. De nombreuses familles doivent vivre là ; en témoigne le nombre de poussettes garées çà et là. Cependant aucun enfant ne joue dans cet espace, aucun jouet ni jeu n'indique une appropriation ludique de ce lieu de passage. En levant les yeux de nouveau sous les fenêtres, le nombre de vêtements disposés me confirme cette hypothèse. J'appelle de nouveau Amalia qui me dit de continuer tout au fond de la cour où une dernière entrée d'immeuble est située, elle me donne l'étage et le numéro de la porte.

L'escalier est vétuste mais propre. La peinture et les papiers muraux défraîchis, déchirés, parfois émaillés d'inscriptions diverses, le sol irrégulier et recouvert aléatoirement mais il n'est pas noyé sous les détritiques ou les papiers. Je suis surprise par le nombre de portes donnant sur ces petits paliers. Je frappe à la porte indiquée, Amalia m'ouvre et m'accueille chaleureusement.

Elle est encore à table, devant une assiette de riz et de poulet. Il s'agit d'une petite chambre. Un grand lit occupe sous la fenêtre la moitié de l'espace. Des étagères le surplombent et sont surchargées de vêtements. Une étagère, la plus basse, est réservée à des cahiers, livres et documents scolaires. Sur le bord du lit, contre le mur est rangé, un deuxième lit pliant. Amalia est assise sur un tabouret devant une petite table murale (et rabattable), je m'installe sur le lit.

Une porte se dessine derrière la petite table (la salle de bain) et à l'opposé, un réfrigérateur est posé à côté d'un micro-ondes et d'ustensiles de cuisine s'imbriquant – de façon presque magique dans ce petit espace – dans un meuble étroit. Entre le meuble étroit et le réfrigérateur, un miroir de plain-pied complète l'installation.

Je souhaite laisser à Amalia le temps de finir son déjeuner, mais elle insiste pour commencer de suite l'interview.

Cette interview est atypique, on ne peut pas vraiment dire qu'il s'agit d'une interview au sens strict du terme. Notre première rencontre va durer presque quatre heures. Tout ne sera pas, bien évidemment, enregistré. Dès le début, alors que j'étais à la station de métro, Amalia m'indique qu'elle doit absolument se rendre à la banque et me propose de l'y accompagner, ce que j'ai accepté, trop contente que notre rencontre ne soit pas ajournée.

2.1.2. Situation au moment de la première rencontre « Je voulais aussi ma privacité. J'ai pas de privacité à moi. Même pour me déshabiller. »

Amalia parle très vite d'une voix gaie et chaleureuse, fait deux ou trois choses en même temps (mange, se coiffe, se maquille), extrêmement volubile et dynamique elle est d'une bonne humeur contagieuse. Soucieuse de son image, et peut-être aussi de son pouvoir de séduction, elle s'apprête avec soin pour sortir. Une fois dans la rue elle fait preuve d'une très grande sociabilité (parle facilement aux inconnus dans le bus ou ailleurs) et démontre des talents de communicante pour parvenir à se débrouiller de tracas administratifs pesants. Ainsi, à la banque elle parvient à obtenir une régularisation de Carte Bleue grâce à un conseiller de sa connaissance qui est d'origine espagnole. Elle parvient à être reçue sans rendez-vous et l'entretien formel de la banque se transforme alors en conversation chaleureuse, dans laquelle je suis intégrée, et où les événements familiaux, privés de chacun sont placés au premier plan.

Elle parvient à tisser des contacts hors des réseaux ordinaires et à naviguer dans un univers de rencontres qui permettent de débrouiller des situations compliquées. Les reconnaissances linguistique et géographique deviennent alors des éléments qualifiant les personnes et non plus discriminants (je suis moi-même présentée en qualité de fille d'Espagnole).

Dans le contexte social, elle accorde une grande place au « service », « rendre service ». Ainsi, chacun est invité et reconnu par (ou grâce aux) services rendus. Le directeur d'école de son fils lui a par exemple fait « *el favor* » de l'inscription aux cours de langues :

« Il m'a dit : « Amalia, cette fois, moi je te ferai *el favor*. Donne-moi ta photo, donne-moi... aller à la mairie, même si c'est fini tu demandes toutes les formulaires y moi je te fais l'inscription. T'inquiète pas. » C'est le directeur qui m'a fait le *favor*. Parce que à cause de beaucoup de années que moi je demande, quatre ans, cinq ans la même chose y jamais j'arrive. Ok, ok ! Cette année oui.

Alors le directeur il m'a fait. Il m'a fait les papiers il m'a signé l'inscription. A son école. Il m'a dit ok ! Allez, al test. Il m'a envoyé

a le test à rue de... à métro... y bon, la dame elle m'a choisie, il m'a dit ok allez là-bas à... (*nom de l'école*). C'est comme ça. »

À quarante-trois ans elle vit avec son fils de onze ans dans cette petite chambre d'hôtel social de la capitale. De nationalité péruvienne, elle est en France depuis presque huit ans et souffre beaucoup de la promiscuité avec son fils, générée par le manque de place. Elle réclame et rêve de sa «*privacité*» et attend patiemment que les services sociaux lui octroient l'appartement promis depuis des années. «*Même de me déshabiller. Je ne peux pas me déshabiller. Il faut que j'entre dans la toilette. Un coin trop petit et de voir de la manière de me déshabiller, je suis fatiguée. Tu comprends ? Je suis fatiguée de faire ça tous les soirs. Je dois me déshabiller devant mon fils. Ou bien je lui dit : «*Allez entre dans la toilette moi je me déshabille*». Et mon fils m'embête il me tombe beaucoup d'histoires (*prend une voix pleureuse qui geint*) «*Maman y'a pas, maman je sais pas ce qui dois faire dans cet coin, maman, je suis fatigué maman, je ne sais pas*» Oh là là ! Tous les jours, tous les soirs c'est comme ça. »*

L'interdiction bravée de cuisiner, notamment le riz péruvien qui nécessite des heures de mijotage sur des plaques chauffantes qui menacent sans cesse de faire disjoncter l'électricité est également source de tensions humaines ; alors souvent elle achète des sandwiches kebabs en guise de repas. Les relations quotidiennes avec le pré-adolescent sont rendues difficiles par ce si petit espace à partager.

Mais elle refuse de changer de logement avant d'obtenir ses papiers. Si elle déménage elle n'obtiendra jamais de logement social par la suite, l'assistante sociale ne pourra pas l'aider, elle lui dira «*Madame vous êtes bien dans ce logement et vous avez l'argent pour payer*». Mais une fois qu'elle aura obtenu les papiers, si elle habite encore un hôtel avec son fils, rapidement «*ils*²⁰³» vont l'aider lorsqu'ils s'apercevront de leurs conditions de vie. Ils diront «*Comment pouvez-vous rester ici ? De quelle manière vit cette*

²⁰³ Le «*ils*», pour Amalia, doit regrouper un certain nombre d'organismes publics et plus particulièrement sociaux, qui prennent en charge des familles ayant déjà des papiers.

maman ! » Avec un enfant mineur, elle a plus de chances d'obtenir un appartement, ils lui donneront la préférence. Elle en est persuadée. C'est pour cela qu'elle supporte.

C'est par l'école de son fils et son sens de la conversation, que l'an passé le directeur l'a orientée et aidée à s'inscrire aux cours municipaux pour adultes. De la même manière un père d'élève très aisé l'a mise en contact avec son avocat qui instruit gracieusement son dossier de demande de régularisation.

De ses employeurs actuels – un couple de Français dont elle garde le bébé – elle ne tarit pas d'éloges. Leur volonté de la déclarer contribue certainement à cette affection. Elle a hâte d'être « légale » et de jouir de tous les avantages que cette situation autorise alors qu'elle se vit empêchée au quotidien par toute une série d'éléments (téléphone, Sécurité sociale, etc.).

Elle envoie de l'argent tous les mois pour sa maman veuve sans ressources et ses deux frères malades chroniques (l'un est schizophrène, l'autre a des troubles veineux, un ulcère qui nécessitent des médicaments onéreux et non remboursés).

2.1.3. Enfance : « Je travaille pour que mes parents peut manger. »

Dernière fille d'une fratrie de huit enfants, Amalia est née dans une grande ville. Sa maman a cessé de travailler avec l'arrivée des enfants afin de s'en occuper. L'un de ses plus grands frères a vingt de plus qu'elle, ils n'ont donc pas tous vécu ensemble au même endroit. Son papa était chauffeur de camion. Il transportait des marchandises et faisait de nombreux allers-retours en province. Grand alcoolique, il est décédé il y a treize ans. La famille d'Amalia connaît la pauvreté, elle y fera allusion très souvent sans donner pour autant de grands détails, juste un constat : la pauvreté c'est la faim.

Amalia va seulement un an à la maternelle puis passe à « *la primaria* » qui est selon elle comme le CE1, CE2. Se qualifiant « d'élève intelligente » elle va ensuite à l'école secondaire. Ce sont six ans d'école primaire et cinq de secondaire dont elle conserve un bon souvenir. Elle aimait bien les langues notamment l'anglais, matière pour laquelle elle avait beaucoup de bonnes notes. Elle

insiste sur ses bons carnets qui lui procuraient de la joie. Le goût des langues et la valorisation par de bons résultats semblent des éléments positifs, intriqués et indissociables.

Après des études de comptabilité dans un « *instituto* », elle ne trouve pas de travail, s'essaye à la « cosmétologie » la coiffure et aussi au *diseño grafico*, confection et création. À 19 ans, elle possède sa propre entreprise, grâce à l'aide précieuse de ses parents (sa maman l'aide à la couture et son papa achète les fournitures au tout début). Le commerce est, selon elle, l'un des seuls moyens d'obtenir un salaire correct au Pérou. Les personnes diplômées ou ayant déjà une profession avaient beaucoup de difficultés pour trouver un emploi.

La confection de tissus en alpaga compte onze machines dont elle est très fière d'annoncer qu'elle en est la chef. A cette époque elle vit encore chez ses parents mais paie toutes les factures relatives à la maison, à son entretien et aux différents frais de sa famille (alimentaires, médicaux, vestimentaires, etc.). Les parents ne perçoivent pas de retraite et ne veulent pas être payés par Amalia mais l'entreprise permet à tous de bien vivre. Elle se souvient de bons repas, de l'achat d'un téléviseur en couleurs, de travaux de construction dans la maison. La crise économique, la chute du gouvernement, ruinent définitivement la plupart des commerces dont le sien. L'année deux mille marque la fin de cette période qu'elle considère comme florissante.

Cette chute – lors de la crise – est dépeinte comme catastrophique, la pénurie et le manque de tout (nourriture, chauffage, etc.) sont accentués par le mode de vie citadin éloigné de toute forêt. Sans gaz, il faut trouver du combustible pour chauffer les maisons et surtout faire cuire les repas. Le père d'Amalia, déjà âgé, parcourt la ville, comme nombre d'habitants – « même ceux qui ont de l'argent » – à la recherche de quelque objet en bois à brûler. Elle se remémore cette période comme un retour à de l'âge de pierre, aux temps primitifs. La pauvreté est partout, omniprésente, presque générale.

Elle se marie en 1993, « par obligation » : elle affirme que son mari et elle ont été alternativement manipulés par sa belle-mère pour accepter ce mariage, permettant ainsi d'entretenir une maison et de surveiller un enfant handicapé à peu de frais (rôle de la future mariée). Le futur mari a été en difficulté avec la cocaïne et l'alcool et, sous l'emprise d'une mère dominatrice, a rompu à sa demande avec la précédente petite-amie. Amalia et lui se sont rencontrés à l'église et l'entremetteuse aurait tenu des discours enflammés – supposés rapportés – alternativement à chacun des deux. Amalia conserve beaucoup d'amertume vis-à-vis de sa belle-mère qui l'a poussée à légitimer la relation construite de toutes pièces avec son fils. Commerçante influente (tabacs et liqueurs), usurière (voitures, appartements, intérêts à trente ou quarante pour cent). Amalia la dépeint comme avaricieuse, pernicieuse et même secrètement amoureuse d'elle. « Elle était lesbienne. » La supposée homosexualité de la belle-mère la confine dans un rôle de vice et de débauche (argent-sexe-malveillance) dont Amalia est l'une des victimes vertueuses. Elle aurait accepté cette alliance comme un service à une personne se déclarant mourante et qui souhaitait que son fils soit heureux.

Les motifs de la belle-mère sont complexes, elle souhaite avoir une femme à la maison qui s'occupe des tâches domestiques qu'elle n'aime pas faire. On rapportera par la suite à Amalia que « sa maman à lui elle ne veut pas faire la cuisine, c'est comme l'homme ». Ses horaires de travail (elle travaille la nuit), sa réussite sociale et son statut de veuve et de chef de famille autoritaire appuient cette image masculine. Qu'elle ait été réellement homosexuelle ou non, la belle-mère d'Amalia avait beaucoup d'attributs réservés au sexe dit fort, dont la liberté de produire et d'utiliser à sa guise son argent. Pour Amalia ce qui demeure prépondérant dans ce mariage est l'attirance, voire l'amour, qu'elle aurait suscité auprès de sa belle-mère. La nécessité de sortir son fils de la drogue par une surveillance constante et celle de soins auprès du jeune frère handicapé auraient agi en contrepoint à cette attirance énoncée comme non réciproque.

Elle insiste sur sa propre candeur, sa moralité et sa virginité avant le mariage. « Je me conserve jusqu'à cet âge, vingt-sept ans,

vingt ans vierge pour un homme de vraiment peu de valeur et qui ne m'a pas valorisée ».

La foi et son attachement aux valeurs morales de l'église structurent tout son discours. Les justes (dont elle fait partie) sont finalement récompensés de leurs malheurs supportés vaillamment, les iniques (belle-famille) foudroyés par la roue du destin. Cette manière d'entrevoir le monde la rassure et la rend optimiste ; elle souhaiterait me faire partager cette conviction. « *Todo lo que haces, se paga* » (tout ce tu fais, se paie).

Ce discours est imprégné de références religieuses et certaines phrases paraissent être des maximes intégrées depuis longtemps.

Ainsi, la décision de se marier est racontée par Amalia comme une démarche de croyante, évangélique. Elle voulait croire en « la parole de Dieu » malgré les protestations du pasteur qui pensait qu'elle ne devait pas se marier sans être amoureuse. Elle se marie car elle pense son futur mari éperdument amoureux d'elle et souhaite pouvoir l'aider à ne pas replonger dans la toxicomanie. La situation financière de sa belle-mère qui lui promet robes et train de vie meilleurs n'est pas indiquée comme motivation mais comme promesses non tenues.

Le récit de son mariage est en proie à une grande désillusion. La belle-mère, aux revenus bien supérieurs à sa famille, ne souhaite financer que la moitié des festivités et regarde attentivement à chaque poste de dépense. Le décalage entre deux mondes, celui aisé du mari « qui n'a jamais connu la faim », et le sien est palpable. Mais en se mariant en « blanc » Amalia doit se conformer à certains usages : l'orchestre, le film, les photographies, les demoiselles d'honneur en grand nombre (vingt pour son mariage), les fleurs, le buffet avec des dindes et l'*adorno* de glaces en forme de cygnes, les souvenirs pour les invités, la danse toute la nuit. Ce qui me paraît de l'ordre de l'exceptionnel n'est pour Amalia que la conformation à un usage local : tous ses frères et sœurs se sont mariés de la sorte, « c'est normal ». Amalia doit renoncer à l'*adorno* de glaces, qui est normalement pris en charge par la femme, faute de moyens et parce que sa belle-mère refuse de lui offrir. Le récit

du mariage se veut celui d'une cérémonie ordinaire : mairie le matin, église l'après-midi, buffet et fête toute la nuit, danses avec l'orchestre jusqu'à huit heures du matin, puis déjeuner le lendemain avec la famille durant lequel on mange et s'enivre de nouveau. « C'est comme ça, c'est l'habitude c'est la, *nuestra cultura*, c'est comme ça. Au Pérou, je ne sais pas si y'a d'autres pays mais normalement je crois que oui. Bon, c'est l'émotion. Beaucoup émotion c'est, et après quand tous les *invitados*, vient quelqu'un y te met quelque *así* en souvenir, *aquí*, ici à la boutonnière. »

Les premiers jours après la cérémonie sonnent le glas d'une relation déjà peu prometteuse. La première expérience sexuelle avec lui est vécue comme une grande douleur, l'empêchant même d'uriner pendant plusieurs jours.

« *Yo me conservé hasta esa edad, veintisiete años*, vingt-sept ans vierge. Pour un homme que vraiment *no me valorise*... ne m'a pas valorisée comme femme (...) *yo* donné quelqu'un, parce que pour nous c'est très valorisé ça, même si tu lui donnes la nuit. C'est pas une habitude de mon pays. Non. Pas tout le monde fait ça. Non. Sinon que moi ma religion, de... qui m'interdit de me coucher avant le mariage tout ça. »

Son mari est alors vigile et la délaisse très rapidement, s'absentant hors du domicile sans lui donner de nouvelles pendant de longues périodes. C'est ainsi qu'elle passe successivement le réveillon de Noël et celui du premier l'An seule, quelques semaines seulement après la cérémonie.

Elle dit avoir été trompée dès le début mais la nature de la tromperie n'est pas claire : elle découvre une sacoche remplie de drogue – marijuana et sachets de cocaïne – lorsqu'il rentrera finalement à la maison.

Cinq ans après le mariage son fils naît. Si la belle-mère ne délègue toujours pas sa bourse pour la jeune maman, elle offre à son petit-fils de beaux costumes et lui procure du lait de pharmacie – denrée inaccessible – alors que la plupart des nourrissons péruviens sont élevés au lait concentré Gloria, bien moins cher et de qualité bien inférieure. Jusqu'à deux ans l'enfant est nourri au lait de pharmacie, vêtu avec des costumes, des vestes, des chemises, des cravates,

grâce à l'intégralité de la retraite de la belle-mère. « Je peux le dire à son petit-fils ».

Amalia a fait deux fausses-couches, l'une à sept mois, l'autre à huit mois de grossesse. Elle dira avoir perdu deux filles et avoir été opérée et donc ne pas pouvoir avoir d'autres enfants.

2.1.4. Migration et vie en France : « Partir c'était un rêve. J'ai rêvé de partir. J'ai saisi, saisi le bon moment²⁰⁴. »

Il n'y a pas de date unique de migration, Amalia précise la date de la décision (novembre 2001) et celle du voyage (février 2002). Comme si la date du voyage physique n'était que la confirmation physique d'un mouvement déjà engagé.

On peut même avancer que ce mouvement est bien plus ancien et est déjà inscrit avant son mariage comme une trajectoire de vie possible. Son frère aîné, le radio-opérateur, qui grâce à sa « grande intelligence » a appris le morse, a été embauché dans la marine marchande dès ses treize ans, n'a cessé de la faire rêver, ce grand frère idéalisé. Âgé de vingt ans de plus qu'Amalia « elle ne sait pas quel pays il ne connaît pas », tellement ses voyages ont été nombreux. « Il connaît tout le monde » dit-elle, et pour préciser la nature de cette connaissance elle indique qu'il a habité aux États-Unis un an, en Afrique presque trois ans, en France deux ans. Il connaît également le Japon, la Chine, l'Inde. Il parlait de ses aventures, envoyait des cartes postales, parlait de tous les pays traversés, visités devant un public familial captif et faisait rêver sa petite sœur restée à la maison. A l'époque elle se souvient d'avoir émis un vœu : avant de mourir, elle se promettait de « connaître ». Connaître c'est-à-dire aller en Europe ou aux Etats-Unis. Connaître pour elle, c'était partir.

Lorsqu'elle se marie son rêve semble s'évanouir, elle pense qu'elle ne pourra jamais partir, s'enfuir. Elle se voit « condamnée à une vie » auprès de sa belle-famille, l'enfant, le beau-frère handicapé, sa propre maman malade sont autant de freins et de charges

²⁰⁴ Traduction de : « Era un sueño salir. Yo me hice un sueño. Escogí, escogí el momento . »

qui l'attachent au Pérou. Après ses premiers jours de femme mariée, en comprenant l'erreur dans laquelle sa vie semble engagée, elle reprend ses songes d'enfant « Lorsque mes enfants seront grands, je partirai », « Je m'étais persuadée de cela et personne n'aurait pu me l'enlever ». Il est même probable que même « bien mariée et heureuse » elle aurait rêvé d'aller un jour à l'étranger, « ne serait-ce que par curiosité. »

Mais le décès de sa belle-mère en 2000 (qui n'est alors âgée que de quarante-neuf ans) et du beau-frère handicapé sont vécus comme des éléments-revanche du destin. Le récit de sa trajectoire de vie semble apporter crédit à la morale de son église évangélique : « Tu payes toujours le mal que tu fais ».

Ainsi la fin prématurée et inattendue de l'incarnation de la méchanceté et de la tyrannie « elle était comme Pinochet, comme Castro » permettent d'envisager une autre vie. Le partage des biens est sordide, la famille s'empare des bijoux, de l'argent et des objets de valeurs destinés aux deux frères incapables de se défendre. Son mari n'a pas de « caractère », il laisse les tantes, oncles et la grand-mère (« des vipères, pires que des serpents ») s'emparer des bijoux, parfums, maquillage, un coffre entier rempli de boucles d'oreilles, de bagues, de colliers en or. Son mari sombre dans la dépression.

Mais comme toujours dans la vie d'Amalia il y a une morale : aujourd'hui tous ces « serpents » familiaux sont malades. Ils ont volé mais rien ne leur a réussi, ils sont démunis, ne possèdent plus rien, ils ont payé leurs agissements. Ils ont même demandé pardon à Amalia il y a des années. Pourquoi ? Parce qu'ils la croient riche, ils l'imaginent dans l'opulence française, le rêve de la migration fantasmé par ceux qui sont restés. Loin de les détromper et malgré une vie difficile elle se compare à une reine au regard de leurs vies.

2.1.5. L'arrivée en France : « Surtout c'est la nécessité. J'ai besoin urgemment. Comment je vais vivre en *un mundo* si je connais pas la langue, si je connais pas les numéros, si je connais pas la... même l'histoire de la France ? »

Elle est hébergée par une amie qui lui a conseillé le voyage. Très vite elle s'aperçoit que cette dernière lui a menti. Les premiers

termes évoqués pour cette période sont ceux de la souffrance : « Je souffris beaucoup à cause que... du froid, surtout le froid. » Ce froid n'est pas que thermique, l'environnement immédiat paraît hostile et peu fiable. Elle dort au rez-de-chaussée d'une maison, sur une fine couverture en guise de matelas, la sœur de l'amie qui est *mala, malina* ne veut pas mettre le chauffage pour des raisons d'économie.

Elle se souvient de la douleur de son dos – deux mois à dormir par terre – de ses réveils matinaux pour aller travailler chez « la Péruvienne qui m'exploitait » le matin et chez d'autres pour le soir, de sept heures du matin à vingt-et-une heures du soir. Un dur travail. Elle gagnait environ trois cent-cinquante euros par mois. Cent cinquante par ici, deux cent euros par l'autre côté. Elle devait rembourser l'argent du voyage, on la pressait tout le temps on lui réclamait : « Donne-moi, donne-moi. »

Un jour on lui a dit : « Ok, tu dois te trouver un homme pour... que, te donne ticket et tout ». Le ticket ce sont les papiers que l'on peut obtenir une fois mariée à un Français. Son amie lui amène un homme, un deuxième, un troisième. Amalia refuse : « J'ai dit non, non, non. Je venue ici pour, je suis une femme sérieux, avec des respects, avec des principes. Je peux pas faire ça. J'ai refusé, refusé, refusé ». L'amie lui demande alors d'aller dormir chez son mari, un homme antillais qu'elle a épousé pour sa propre légalisation. Le deuxième soir l'homme tente de la violer. Amalia se sent incapable de se défendre, non seulement par la stature de son adversaire mais aussi par son incapacité linguistique. Elle dira qu'elle a subi « deux violations. A cause de, que je savais pas parler, à cause *no podia*²⁰⁵ me défendre, que je pouvais pas parler. Qu'est-ce qui me passe, j'ai froid. Oh là là ! C'est pour ça à partir de cet moment, moi j'ai décidé, bon je suis croyante, de Dieu, j'ai dit « Oh mon Dieu ! Aidez-moi à, à parler cette langue. » Il faut que moi je parle, *como* folle. Je demande tous les jours : « Je veux parler, je dois de parler, je dois, je sais que je vais parler, je sais, je sais, je sais, je sais. ». J'ai commencé à sortir. Tous les jours, les jours que je tra-

²⁰⁵ Traduction : Je ne pouvais pas.

vaille pas, tous les jours, *lo máximo* que, je préférerais de rester dehors, de pas rester avec quelqu'un qui m'a fait mal, dans la maison. » Car de son viol on se moque, l'amie dira qu'il s'agissait d'un jeu. Elle décide alors de partir de la maison de son « amie » et va successivement habiter dans dix-sept lieux différents.

La situation « d'illégale » la contraint aussi dans le domaine professionnel : on la renvoie abusivement car elle ne parle pas un français « parfait », on lui demande de faire des tâches dégradantes « Y je travaillais comme une esclave, vraiment. Toute l'année, toute l'année. Aucun *problema*. Qu'est-ce qu'on peut faire ? Pour gagner, pour manger, pour pas mourir dans la rue. Parce que ici qu'est-ce que je vais faire ? Qui va me donner à manger ? Je connais pas. Je peux pas ni même aller à une association, ni même réclamer mon droit. Je peux pas, je suis illégale, j'ai peur de tout. »

Le cumul entre la condition d'illégalité, la non-maîtrise de la langue d'usage et l'isolement familial la rendent vulnérable et soucieuse uniquement de sa survie en terme de besoins fondamentaux (se nourrir, avoir un toit). A l'époque, elle n'a même pas connaissance d'association ou d'aides qui existent pour les réfugiés ; l'isolement est donc total. Cette situation s'avère insupportable et son fils lui manque.

Elle veut alors rentrer au Pérou mais sa famille s'y oppose. « Ma famille voulait pas. On ne peut pas recevoir, on va te donner un coup si tu viens ici, non, non, non. Elle m'a dit : “non, non tu restes là-bas”. » Elle obtient alors l'autorisation familiale de faire venir son fils. Elle pensait que sa maman lui aurait amené, mais c'est son mari qui accompagne l'enfant dont elle s'est chargé de payer non seulement le billet mais également les « vrais papiers » avec le visa pour passer des vacances en Europe, via la Belgique. « On a gaspillé cinq mille dollars. Moi j'ai prêté trois mille cinq cent dollars y mille cinq cent euros. Six mois, quatre mois pour économiser l'argent ici, difficile. »

Il faut de nouveau trouver un logement qui convienne. Des amis proposent une solution puis très vite une dispute entre les amis et le mari au sujet des fréquentations d'Amalia obligent le couple et l'enfant à chercher une autre solution. Au sixième jour,

au mois de février, elle est jetée à la rue par celle qui l'a traitée devant son mari de « pute ».

Par le biais d'un autre ami, ils sont dirigés vers une association dans laquelle une assistante sociale est attendrie par le petit garçon et propose à Amalia de transcrire son récit en français afin qu'elle obtienne des papiers comme réfugiée politique. Mais Amalia refuse de mentir et de raconter une histoire qui ne serait pas vraie : « Comment je vais avoir des papiers à cause de la *mentira* ? Ça va pas. Comment je vais être dans ma tête ? Vivre comme ça tranquille ? Non, non, non. » L'assistante sociale lui trouve un hébergement dans un foyer d'urgence durant douze jours puis la dirige vers l'hôtel social où elle habite encore aujourd'hui. Le statut de réfugié politique n'a finalement pas été obtenu « parce que jamais j'ai mis la main pour faire beaucoup de choses ».

Quelque temps plus tard, le couple se sépare définitivement « calmement ». Son mari part s'installer en Espagne, à cause de la langue. Il habite avec une fille, Amalia ne sait pas si c'est sa nouvelle femme mais cela lui est égal, leur histoire ensemble est terminée.

Lorsque je la rencontre la première fois, son fils est d'ailleurs parti en visite chez son père pour quelques jours.

2.1.6. Image : Un fils comme un oiseau : « Si tu veux récolter une bonne chose de ton fils *hay que sembrar*²⁰⁶ »

Amalia évoque souvent son fils, le décalage entre l'éducation qu'elle souhaite lui donner et les contraintes de leur vie en France. « *Nosotros somos muy solidarios, muy amorosos. Muy diferente a la gente de Francia o de otros países. Somos muy familia. La familia para nosotros, es muy importante*²⁰⁷. » Évoquer l'éducation de son fils c'est évoquer la transmission, une certaine idée de la culture, des valeurs qui composent une forme d'héritage au-delà des frontières et des espaces.

²⁰⁶ « Si tu veux récolter une bonne chose de ton fils , il faut semer. »

²⁰⁷ « Nous autres (Latinos) nous sommes très solidaires, très amoureux. Très différents des gens en France ou d'autres pays. On est très famille. Pour nous la famille c'est très important. »

Il est question de singularité, d'une certaine manière d'être au monde, d'être avec les autres.

« Mon fils quand il sort dans la rue, il est comme un oiseau », il a besoin d'espace et de liberté. Il tient difficilement en place et a eu quelques difficultés à l'école avec son comportement. D'après elle, c'est un leader, il adore faire des blagues, faire rire les enfants. Il est très rigolo ne cesse de faire le clown sans arrêt pour amuser les autres. Amalia ne l'a pas élevé comme un petit Français à l'éducation « froide, robotisée, tac-tac-tac », non elle lui a donné des *principios* mais ne veut pas le contrôler. Ainsi, quand il ne veut pas manger elle ne le force pas, elle lui laisse sa liberté, le laisse respirer. Un enfant « c'est un château, un poussin ». Cela elle voudrait que je le marque bien sur mon papier, afin que si des Français le lisent, ils sachent.

Il est insomniaque et a parfois du mal à se lever le matin. Amalia pense que l'école ne comprend pas son fils et qu'il est trop souvent puni pour de mauvaises raisons (mettre ses pieds dans l'eau, faire tac-tac quand il est puni, etc.). On dit qu'il est insolent, qu'il répond aux adultes, qu'il aurait un mauvais comportement. Il est seulement « bien joyeux de la vie », il est différent, il est latino et cela l'école ne semble pas le prendre en compte. Et puis, l'an passé, il y a eu cette maîtresse qui s'est moquée d'elle devant toute la classe, « Heureusement mon fils va sortir de cette école. »

L'an prochain il ira en sixième au collège ; elle a même pensé à l'emmener à l'école en Espagne tellement elle n'était pas contente. Elle a changé d'avis, il parle français maintenant. Il faudrait qu'on le comprenne, il n'est pas comme un Français qui habite dans un trois-pièces : il ne peut pas rester calme, il est hyperactif, il a besoin de bouger. S'il habitait une grande maison il serait certainement sage, un peu, précise Amalia, mais surtout il est si drôle.

Il a de bonnes notes, la preuve il a eu treize virgule deux en mathématiques alors que la meilleure note est quinze !

« Il est intelligent il a commencé à parler la langue, même en mathématiques, toujours dix-neuf [ou] vingt dans la livret de notes mais les autres matières non. Mais après quand il a commencé à bien parler français, il commence quinze, seize, dix-sept. On va dire que c'est un bon garçon. »

Aujourd'hui à treize ans, il ne veut pas retourner vivre au Pérou. « Il veut pas bouger de Paris », pourtant, lorsqu'il se remémore sa venue à cinq ans en France, il lui dit : « J'ai pleuré deux ans, pleuré deux ans pour pays *por* Pérou. J'ai pleuré deux ans pour ma famille (...) je *souffris* beaucoup, ça fait trop que je reste tout seul à la France, que je m'habitue, ça m'a coûté. » Alors comme c'est le « seul fils que j'ai à vie », Amalia ne retournera pas au Pérou ; elle se sent « obligée d'habiter ici » pour « bien accompagner à son fils, à son côté ».

2.1.7. Histoires d'écritures « Je fais la lettre. Y la maîtresse se moque de moi. Devant tous les élèves. »

Pour Amalia ce qui compte avant tout c'est la langue. Elle n'exprimera ses besoins linguistiques qu'en terme de langue, très peu en référence à de l'écriture. Cependant, les deux sont intriqués même dans ce qu'Amalia ne dit pas : elle est lettrée dans son pays et l'un des moyens d'apprentissage de la langue passe par le livre. « Avant dans mon pays j'ai acheté un livre de français. Un mois avant de sortir. Mais je sais ce que c'est merci et bonjour, c'est tout. Après je sais rien, rien, rien du tout. Je... non. C'est ça que je dis, non, ici je peux pas continuer. Je dis « non, non, non, il faut que moi je parle français. Si je parle pas français, je me quitte de ici, je vais aller à Espagne. » Parce que ici c'est pas mon monde, mon... Je crois que je suis *como muda*²⁰⁸ ».

Amalia ne parle donc jamais directement de ses écrits dans les entretiens que nous avons eus ensemble, c'est une question constamment éludée ou contournée. On peut cependant deviner certains usages en la voyant vivre ou au détour d'une phrase qui évoque *a priori* autre chose.

Ainsi, en évoquant l'école, Amalia raconte le jour où elle avait écrit un mot sur le carnet de son fils pour l'excuser d'un retard :

« La maîtresse se moque de moi. Devant tous les élèves : (fait la maîtresse) « Ok, on va lire la lettre. La lettre dit : “Ah-madame

²⁰⁸ « Comme muette ».

je-peux-pas-au-jour-d'hui-arri-ver à ” (découpe toutes les syllabes en se moquant). Quoi qu'est-ce qu'elle dit ? Qu'est-ce qu'écrit ta mère ici ? ». Elle rigole de moi tout le temps. C'est pour ça mon fils il a pleuré beaucoup de fois à cause de ça. Il a fait rigoler. La même maîtresse s'est rigolé de moi, de comment je fais la lettre. Et ça je parlais avec le directeur et même je parlais avec elle. »

Les documents administratifs, eux, semblent supervisés avec respect depuis quelques années par cette assistante sociale qui lui a permis d'obtenir un logement d'urgence. Même si cette femme ne s'occupe plus directement des documents d'Amalia, sa référence est constante. Elle a déclenché non seulement une procédure d'hébergement, mais également de régularisation ainsi que d'inscription de son fils à l'école et un ensemble d'autres droits qu'Amalia ignorait. Elle est un appui évident, comme le sont son avocat et, dans une tout autre mesure, l'employé de la banque. Il est fort probable qu'Amalia remplit elle-même la plupart des documents utiles mais elle se fait conseiller, orienter, expliquer ce qui lui paraît peu clair.

« Le » livre d'alphabétisation – qui est le document d'information disponible dans toutes les mairies d'arrondissement et recensant les cours, les horaires et les lieux des Cours Municipaux pour Adultes – apparaît comme un élément important : il recèle des informations essentielles, il est un élément indispensable à une démarche d'inscription à un cours.

Un usage dont Amalia parle très peu pour elle est celui des écritures d'apprentissage. Or, chez elle c'est un élément qui « saute » littéralement aux yeux dès qu'on pénètre dans son logement ; cahiers et livres d'Amalia sont rangés sur l'étagère juste au-dessus de son lit. Elle s'endort avec ses cahiers et ses livres un peu en amont de sa tête tous les soirs.

L'ordinateur, Amalia en a un, mais quel usage en fait-elle ? Elle parle de télévision et de vidéo pour un usage domestique car elle regrette de ne pas avoir d'antenne, ce serait donc un usage plus audiovisuel que scriptural, mais elle possède une adresse e-mail et l'utilise. En outre, il paraît plus que probable que son fils pré-adolescent manie de manière plus importante cet outil à la maison. Ce qui ne veut pas dire qu'elle n'en a aucun usage, au contraire cet

outil fait partie de son quotidien. Sur son lieu de travail – les patrons lui laissent utiliser leur ordinateur pour naviguer sur le net ce qui signifie qu'elle sait le faire mais également en a coutume – pour ses besoins personnels (aucune des tâches qui lui sont demandées ne nécessitent son usage). Elle prétextera de plus un rendez-vous avec un dépanneur d'ordinateur pour reporter un rendez-vous avec moi. Cet outil n'a rien de magique et est intégré au quotidien. Selon le contexte et le lieu, l'usage varie (vidéo à la maison, internet chez les patrons).

Le téléphone est également utilisé avec toutes les fonctions avancées qui nécessitent une littéracie minimale : textos, MMS, photos, enregistrements divers sont des activités routinières et socialement très intégrées. Amalia possède au moins deux téléphones, dont un de dernière facture.

Les partitions de musique enfin, sont maintenant d'un usage de lecture courante puisque Amalia doit répéter les chansons à interpréter, ce qu'elle ne manque pas de faire même avant son passage sur scène.

2.1.8. Épilogue

J'ai revu Amalia épisodiquement, je l'appelle de temps en temps pour avoir des nouvelles. Elle a été très contente que je vienne l'écouter à un concert où elle chantait et souhaitait que je prenne des photographies de ce moment-là.

Amalia a obtenu ses papiers et est partie en vacances au Pérou les jours suivants. Elle a déménagé, non pas dans un logement social plus grand mais chez un nouveau fiancé qui habite en grande banlieue. Il est musicien, Amalia me l'a présenté lors d'une fête dans laquelle le groupe se produisait. Elle paraît très heureuse de pouvoir se recentrer sur son fils et cet homme. Elle a changé également d'employeurs et travaille désormais au centre de Paris, facilement accessible de son nouveau domicile.

J'ai continué à appeler régulièrement Amalia au téléphone, elle me répondait parfois. Elle évoquait toujours son manque de temps et sa course continue avec ou contre lui, nous sommes malgré tout allées ensemble visiter une exposition sur les Incas.

Quelques jours avant la parution de ce livre, elle venait de signer l'achat d'un appartement en proche banlieue avec son compagnon, désormais employé d'une grande compagnie de transports. Elle voulait que j'ajoute ces éléments à son histoire, afin de montrer sa réussite après quinze ans de vie en France.

2.2. Marisol, la bijoutée trompée²⁰⁹ :

« Je gagne ma vie pour que plus personne ne m'arnaque²¹⁰. »

2.2.1. Contexte de la rencontre : « Si, si insistia porque mas o menos « je connais qu'est-ce que tu cherches²¹¹ ». »

Marisol est Bolivienne. Elle m'apparaît comme une petite jeune femme apeurée de trente-deux ans. La première fois que je la rencontre elle semble se cacher, le regard baissé, elle n'ose pas me parler directement. En voulant la décrire les premiers mots qui jaillissent sont : femme-enfant, insouciante, futile, craintive et vulnérable.

Je la rencontre à la suite d'une excursion ratée avec Amalia. Nous devons toutes deux nous rendre dans une église regroupant beaucoup de membres de la communauté latino-américaine. Amalia avait évoqué la fois précédente l'intérêt que ce lieu avait pour elle et pour la rencontre d'autres migrants aux origines assez proches. Ce dimanche, Amalia veut reporter cette visite et démontrera tous les signes d'une extrême fatigue afin de rebrousser chemin, juste avant l'arrivée. Dans le même temps, elle me propose de téléphoner à l'une de ses « copinas » qui aurait énormément de choses à raconter : elle est analphabète. J'ai montré beaucoup de réticences au départ (même un refus) son amie n'était pas inscrite en cours de formation, cela ne cadrerait pas avec ce que j'avais prévu

²⁰⁹ *Joya* : bijou et dans le cas d'une personne une perle, on parle de joyas de fantasía, bijoux-fantaisie. Marisol emploie ce terme à propos d'elle lorsqu'elle est jeune, belle, parée de bijoux en or et désirée par son mari : « *Yo era bien joyada* ». *Engañar* : tromper, abuser, arnaquer. Pour des facilités de lecture, certains passages cités ont été traduits en français dans ce texte. En français bijouter porte à la fois une connotation sexuelle –bijoux de famille – mais également le fait d'un larcin adroit (cf. <http://www.cnrtl.fr/definition/bijoux>)

²¹⁰ « Me estoy gañando porque a mi no me esta engañado nadie. »

²¹¹ « Oui, oui j'ai insisté parce que plus ou moins : "je connais ce que tu cherches". »

de mes entretiens. Elle ne parlait pas ou très peu français, cela ne cadrait pas non plus avec la volonté que j'avais de faire des entretiens en français.

Amalia a insisté, a argumenté (l'histoire de cette « copina », le sentiment d'être privilégiée par rapport à elle, ses difficultés, le bilinguisme quechua-espagnol, son analphabétisme...). Amalia m'a fait changer d'avis. Pour comprendre les personnes en formation il faudrait peut-être aussi que j'aie interrogé des personnes non-inscrites dans un dispositif de formation.

Pourquoi Amalia ne saurait-elle pas quelles personnes rencontrer pour mieux la comprendre ? J'ai donc accepté et Amalia a appelé devant moi sa « copina », en lui demandant comme un service de me rencontrer. J'étais présentée comme une amie ; elle lui a longuement expliqué ce que j'allais faire, l'anonymat, la non-liaison avec la police, la préfecture ou toute instance de contrôle.

Elle n'a jamais évoqué le rapport à l'écriture, alors que plusieurs fois je lui ai fait signe de lui préciser. La dernière fois elle m'a fait signe de ne rien dire. Ce n'était pas la peine de l'évoquer. Ainsi le rendez-vous fut pris avec la copina.

Au milieu du premier échange avec Marisol et en présence d'Amalia, j'évoque son instance, ma réticence et la justesse de cette proposition. Amalia acquiescera en complétant :

« *Si, si insistía porque mas o menos* “je connais qu'est-ce que tu cherches²¹² ”. »

La première rencontre est une présentation. Amalia l'a accompagnée au centre médical et je les rejoins. Ce centre propose des consultations de spécialistes sans recours aux papiers formels et à des soins gratuits. Il connaît, bien évidemment, une affluence importante de personnes aux revenus modestes et d'origines géographiques multiples. Encore faut-il s'exprimer assez correctement pour se faire comprendre et entendre les préconisations et les diagnostics des médecins. Amalia sert à la fois d'interprète à Marisol, mais aussi de conseillère dans de nombreux domaines (médical, langage, vestimentaire...). Elles ont attendu très longtemps

²¹²Traduction : « Oui, oui j'ai insisté parce que plus ou moins « je connais ce que tu cherches. » »

avant de passer ; il y a presque deux heures de décalage entre le moment où nous avons rendez-vous et celui où finalement elles sortent de l'établissement. Elles sont lasses et affamées, me disent-elles.

Après les embrassades et salutations chaleureuses, je pensais ne plus les voir, ayant essayé à maintes reprises de les joindre sans succès par téléphone (aucun réseau ne passe dans cet établissement), nous nous dirigeons vers la pharmacie dans laquelle Marisol doit acheter des produits indiqués sur une ordonnance.

Il s'agit de remèdes pour ses mains. Des mains douloureuses, meurtries par le travail, traces de son activité et de sa condition. Marisol me les montre, me les exhibe. À la fois fière de ses crevasses et honteuse de leur esthétique.

De nouveau sa traductrice-conseillère rentre en action. Les produits ne sont pas remboursés. Marisol ne veut donc pas tout prendre, un choix s'opère et elle achète finalement la crème la moins chère pour ses mains envahies de vergetures. Elle m'expliquera en sortant que c'est à cause du travail, un nouveau produit qu'on l'oblige à utiliser et qui lui provoque douleurs et croûtes sur la peau. Avec Amalia nous insistons sur le fait qu'elle doit porter des gants à chaque nouvelle utilisation de ce produit lave-sols. Marisol ne paraît pas du tout convaincue par nos arguments, elle préférerait nettement qu'on ne l'oblige plus à utiliser ce produit, elle n'aime pas porter des gants pour travailler. Ses mains sont pour moi la trace de la pénibilité de son travail et de relations qu'elle semble trouver injustes par la contrainte et les manifestations physiques qu'on lui impose.

Nous nous rendons ensuite dans une sandwicherie « kèbab » où elles veulent se restaurer. Il est plus de seize heures, je ne souhaite pas me joindre à elles pour déjeuner (ce qui les étonne) et une fois la commande passée – elles réussissent avec plaisir à me faire demander un café – nous montons dans une grande salle, où malgré le peu d'affluence, la radio fonctionne avec un volume important. Cet endroit semble leur convenir, elles le connaissent, vont chercher avec aisance ce dont elles ont besoin, il est rassurant. Même la

musique semble appartenir à ce cadre quotidien, je suis seule inquiète pour la qualité de l'enregistrement.

Lors de l'entretien, Amalia prend beaucoup de place et semble pressée d'en terminer au plus vite. Marisol, elle, est plus réservée mais souhaite prendre tout le temps nécessaire. Elle parle à la fois très vite dans le débit, mais avec une nonchalance et une langueur qui font contraste avec Amalia.

Les différents échanges avec Marisol se sont produits en espagnol.

2.2.2. Situation actuelle : première rencontre : des éclats de lumière à chaque sourire.

Pour converser elle s'adresse à Amalia qui me l'a présentée. Ses gestes montrent à la fois le désir de se raconter et celui de ne pas oser échanger directement avec une inconnue. Son sourire la rend à la fois étrange et malicieuse, presque intemporelle : quelques-unes de ses dents sont recouvertes d'or, des éclats de lumière à chaque sourire. Marisol réside en France depuis trois ans. Elle habite en colocation dans Paris avec une autre jeune femme qui a un enfant de sept ans et avec un monsieur. C'est un lieu qui sert uniquement à dormir, elle n'y reçoit personne et n'y fait jamais à manger. Pour déjeuner ou dîner en compagnie, c'est ailleurs, ce soir chez une amie par exemple qui est en train de préparer le repas pendant que nous conversons. « *Vivimos tres personas, compartimos, pero nos llevamos muy bien, los tres. (...) Pero... toditos casi no paramos, solamente a dormir de noche. Ahorita voy a ir a donde una amiga, ahí esta cocinando, preparando, me dice no sé qué cosas*²¹³. »

Elle s'évertue à être ponctuelle dans le paiement de son loyer : cela fait partie de la bonne entente du trio. De la même manière jamais elle ne revient ivre des fêtes boliviennes auxquelles elle se rend régulièrement pour danser jusqu'au petit matin. La plupart du temps elle déjeune et dîne chez ses employeurs, l'appartement ne servant qu'à passer une nuit de repos, il est probable que ce soit le cas pour le monsieur également.

²¹³ « Nous habitons en colocation à trois personnes mais on s'en sort très bien, tous les trois. (...) Mais... toute la journée on ne s'y arrête pratiquement pas, c'est seulement pour dormir la nuit. Maintenant je vais chez une amie, elle y est en train de cuisiner, de préparer je ne sais quoi, elle m'a dit. »

Marisol n'a pas des papiers « en règle » vis-à-vis de sa présence en France. Si cela a été un préalable à notre rencontre (elle s'est assurée que je ne la dénoncerai en aucune manière), elle n'évoquera pas le sujet longuement, n'y faisant que de brèves allusions.

Elle parle très peu français, et si elle comprend quelques mots, elle est très mal assurée et cherche constamment de l'aide auprès de ses amies pour l'accompagner en divers endroits, traduire ou converser directement avec les différents Français de son entourage (employeurs, médecins etc.).

Elle fait du ménage et garde des enfants chez des particuliers avec un emploi du temps variable selon les jours de la semaine mais généralement très lourd (dix ou onze heures) et avec une forte amplitude horaire (pauses et trajets). L'un des ses emplois actuels (fin d'après-midi et soirée) elle le doit à sa belle-sœur, qui le lui a laissé pour un autre mieux rémunéré car elle maîtrise le français.

Cependant, elle a été renvoyée de ce travail. Pendant un mois elle n'y était pas allée. La raison invoquée par la patronne française était la langue : elle ne comprenait rien. Mais après un mois où elle n'y est pas allée, ils l'ont rappelée : la jeune fille qui l'avait remplacée ne s'en sortait pas avec les enfants. Ils lui ont demandé de revenir. C'est avec Amalia qu'ils en ont parlé au téléphone. Maintenant elle dit qu'elle y travaille bien, elle comprend ce qu'on lui demande faire.

Elle parlera longuement de cet emploi, des enfants dont elle a des photos sur son portable, des sorties au parc, des jeux avec eux jusqu'à vingt-deux heures. De la piscine dans la maison, de la petite fille qui lui a appris à compter en français, des petits cadeaux que sa patronne lui fait (des crèmes anti-rides).

Pour le travail du matin, la patronne, une Espagnole, est très exigeante : elle ne veut pas une poussière dans sa maison, son mari est encore plus exigeant. Ils ne traitaient pas correctement Marisol. Elle n'y est pas allée pendant plusieurs jours ; ils l'ont rappelée en s'excusant. Maintenant cela s'est également amélioré. En plus, ils la déclarent, encore sept ans de fiches de paie et elle ira à la préfecture pour régulariser sa situation. Elle pense que ce sera facile.

Elle a deux enfants qui sont restés en Bolivie avec la grand-mère paternelle qui s'occupe et veille sur eux « comme une maman » : une fille de huit ans et un garçon de six ans.

Elle leur parle souvent au téléphone, leur envoie des jeux, des habits et des bijoux pour leurs anniversaires. Elle envoie aussi de l'argent directement à la grand-mère pour leurs besoins quotidiens (alimentation, école, etc.). Elle est très fière d'avoir mis de l'argent de côté pour eux.

Elle vit séparée du papa qui, après l'avoir fait venir en France pour travailler est reparti vivre en Bolivie.

Depuis un an elle a un nouvel ami, bolivien également, mais elle n'a pas très envie de vivre avec lui car leur relation n'est pas très facile surtout lorsqu'il a bu. Elle lui a déjà dit qu'il la traite mal et que son caractère est terrible lorsqu'il a bu. Elle a peur qu'il la tape, on ne sait jamais, et surtout qu'il ne change pas. Alors elle préfère ne pas accepter sa proposition de vie commune.

Et puis il y a un an, en France, dès la première fois elle est « tombée enceinte », faute de pilule : « Dès la première fois je me suis retrouvée bien grossie, comme ça grossie. C'est que je ne me suis pas protégée, je n'ai pas pris les pilules »²¹⁴. » Les médecins lui « enlèvent » à deux mois. Une deuxième fois, un deuxième avortement : elle n'a toujours pas pris les pilules. Elle veut quitter son ami, elle ne veut pas que ça se reproduise car la troisième fois, les médecins ne lui feront pas, son corps ne résistera pas, c'est défendu, pense-t-elle. « Je ne me suis pas protégée, je me suis maltraitée mon corps. Interdit, la troisième fois je vais mourir, là ce n'est plus possible parce que mon corps ne résiste plus maintenant²¹⁵ ». Alors ils lui ont mis un implant dans le bras ; maintenant elle est protégée, c'est ce qu'elle a fait aujourd'hui, se faire poser l'implant, pour trois ans.

²¹⁴ « Yo estuve, con la primera vez, muy embarazada así embarazada. Es que no me he cuidado, no me he tomado las pilulas. » Note : embarazada est le terme correct et courant pour la femme enceinte, Marisol dit embarazada.

²¹⁵ « No me he cuidado, yo me estoy maltratando mi cuerpo. Prohibido, tercera ya me muero, ya... ya no se puede porque mi cuerpo ya no resiste, eso... »

Elle revient souvent à la description de son ami, son calme, son apparente jeunesse, elle me dit être amoureuse de lui et changer constamment d'avis quant à la poursuite de leur relation. Il y a quelque temps il s'est fait arrêter, ils étaient tous très inquiets de ne pas avoir de nouvelles. Lorsqu'ils ont réussi à savoir où il était, elle a dû avancer mille euros à un avocat spécialiste des migrants pour le faire sortir.

Elle projette d'acheter un terrain « *un lote* » et d'y faire construire sa maison en Bolivie en envoyant huit mille euros en deux fois. Elle choisira sa maison sur internet et un oncle de ses enfants fera la transaction pour elle. Elle ne veut pas dépenser son argent en France, elle veut épargner pour sa future maison et retourner y vivre.

Et puis elle voudrait s'acheter un commerce, une boutique, un magasin. De vêtements, ou de volailles, une boucherie ou une boulangerie. Quelque chose où l'on gagne bien, où l'on vend bien, avec beaucoup de clients, et surtout qui rapporte.

Alors elle épargne mille euros par mois quand tout va bien. Si les choses vont comme elle le souhaite dans trois ou quatre ans elle pourra repartir, mais on ne peut jamais vraiment savoir, la vie n'est pas sûre, on ne sait jamais ce qui peut se produire...

2.2.3. Enfance : « Non, avant je ne parlais pas en espagnol. Après quand j'ai eu quinze ans j'ai appris l'espagnol, un peu, après... en écoutant. J'ai appris. »²¹⁶

Cinquième d'une fratrie de sept enfants composée de cinq filles et deux garçons, Marisol a vécu son enfance dans un village d'agriculteurs qui vendaient leurs produits dans la petite ville voisine « en camion. C'est ça qui nous faisait vivre ».

L'une des premières choses qu'elle me dit avec insistance est que la langue maternelle de sa famille et de son village était le quechua dont elle évoque très souvent l'usage et le recours. Le quechua n'est pas seulement la langue usuelle, c'est avant tout une appartenance identitaire forte : « Mon père ne parlait pas non plus

²¹⁶ « No, no hablaba antes en Español. Después cuando yo tenía 15 años yo he aprendido Español, poco, después... hace escuchando. He aprendido... »

espagnol, car il était quechua²¹⁷. » Si aujourd'hui les choses ont un peu changé et qu'au village les gens comprennent désormais l'espagnol, lorsqu'elle était enfant ce n'était pas le cas. Elle rencontrera la première fois la langue espagnole à l'école, qu'elle fréquente peu et avec très peu d'envie et de succès. Seulement trois années, probablement à partir de sept ans, mais elle ne se souvient pas très bien et qui sont marquées par le fait qu'elle ne comprenait ce qu'ils disaient « Je ne comprenais pas ce qu'ils disaient en espagnol. Quechua, quechua, quechua. »

Elle dit qu'elle est la seule à avoir peu étudié. Ses frères et sœurs parlent bien l'espagnol parce qu'ils sont partis étudier à la ville, au collège. Elle est la seule qui n'a pas pu.

Sa maman n'a pas voulu l'inscrire au collège, car tous les ans elle ratait, elle se « plantait » à l'examen. Elle avait « zéro, zéro, zéro ».

Selon elle, elle n'avait pas beaucoup d'attention pour apprendre, elle jouait beaucoup avec ses camarades. Elle était très « *amiguera* » et on ne va pas à l'école pour jouer. Elle, elle allait jouer dehors, elle n'est donc pas entrée au collège.

C'est pour cette raison pense-t-elle, qu'elle a autant de difficultés à apprendre le français, elle n'y arrive pas... Les autres ont pris l'habitude d'apprendre vite, ils ont donc plus appris, c'est plus facile pour eux.

Une seule de ses sœurs est restée au village, elle est mariée. Les autres sont tous partis à la ville voisine ou dans une plus grande ville très jolie, située à une nuit de voyage de la première.

Sa maman a disparu lorsqu'elle avait 12 ans, elle est décédée. Son père il y a quatre ans. A 18 ans elle travaille avec une cousine, dans la vente. Elle vend des patates et des légumes, des salades. Elles achetaient, négociaient, revendaient des camions entiers de légumes, surtout des pommes de terre. Elle se souvient avec plaisir de cette époque, elle dépensait tout son argent en robes, bijoux, de belles robes, les plus beaux bijoux. L'argent qu'elle gagnait, elle pouvait le dépenser à sa guise pour ses tenues. Ses sœurs en étaient

²¹⁷ « Mi padre tampoco no habla español porque Quechua era. ».

jalouses. Déjà mariées elles ne pouvaient pas dépenser l'argent du couple comme elles l'auraient souhaité.

« **Todo la vida era pelea** »²¹⁸

C'est à la fin de cette époque – à vingt-trois ans ou vingt-quatre ans – qu'elle fait la connaissance du « père de ses enfants ». Une amie les présente lors d'une fête. Il comprend le quechua (sa mère le pratiquait, ils viennent d'un autre village que le sien) qu'elle utilise pour lui parler et il lui répond en espagnol. Mais la langue, dit-elle, à ce moment-là, il s'en moquait. A l'époque elle s'habillait de « *pollera*²¹⁹ » pas en pantalon comme aujourd'hui et aussi elle se coiffait avec les nattes, très bien habillée, des bijoux en or, plein de bagues, de boucles d'oreille en or « pur », elle se sentait belle et désirable. La première fois qu'ils se sont vus il ne lui a pas plu de suite. Lui, en revanche, a été très amoureux immédiatement, il le lui a dit : « Parce qu'il était très amoureux de moi quand il m'a connue, mon mari ».

Elle s'installe avec lui à la ville, quitte son emploi et ils vivent de sa « petite » paye de policier. Il refuse alors qu'elle travaille, il était très jaloux.

Au détour d'une remarque sur ses enfants, elle me dit tout bas que la vie n'était pas très facile avec lui, qu'elle n'avait plus envie de vivre : « Lorsqu'on est mal avec son compagnon, on n'a plus envie de vivre ²²⁰ ». Elle décide alors de ne pas aller au terme d'une grossesse et va à la pharmacie en cachette acheter des ampoules afin de « faire passer » l'enfant qu'elle porte. Elle en prendra trois successivement. Mais cela ne fait rien du tout. Elle a été angoissée une année entière à cause de cela, que l'enfant naisse anormal, qu'il ait des séquelles dues à ces ampoules. Elle ne l'a jamais avoué à son mari, il ignore encore tout de cette histoire.

Et puis finalement l'enfant est née, elle se portait très bien et était très intelligente.

Avec les deux enfants, l'argent vient à manquer, son mari ne lui en donne pas suffisamment. Elle aurait bien voulu, elle, vendre quelque chose, des fruits ou autre, mais il refuse toujours qu'elle

²¹⁸ « C'était tout le temps des disputes. »

²¹⁹ Note : Jupe large traditionnelle et par extension vêtements traditionnels.

²²⁰ « Cuando uno vive mal con su pareja, no te quieres vivir ».

occupe un emploi, prétextant la nécessité pour une mère d'être auprès des enfants. Il ne lui donne que des petites sommes « *per capita* » qui se dépensent trop vite. Parfois il ne rentre pas pendant deux ou trois jours et elle doit faire sans argent alors que les petits lui réclament un biscuit. Cela a été beaucoup de souffrances, ce manque, cette attente. Aujourd'hui c'est bien différent c'est elle qui gère son propre argent et qui décide de dépenser ou pas. Personne ne l'arnaque plus !

Ils resteront ensemble sept ans sans être mariés, malgré le fait qu'elle l'appelle souvent son mari ou son époux devant moi. Ils ont vécu en concubinage « comme ça » car ils n'avaient pas beaucoup d'argent. Il ne l'a pas mariée à l'église, non, il y a beaucoup de gens en Bolivie comme ça et après ils se séparent, il y en a beaucoup me dira-t-elle.

Sur les sept années de leur union, six ans il a été amoureux de la « Chica », celle pour qui il est venu en France. Marisol ne le savait pas, il lui a raconté après. Les nuits à l'hôtel avec elle, lorsqu'il disait travailler, elle ne l'a pas su en Bolivie, mais bien après en France. La « Chica » est toute jeune, toute fraîche, elle n'a pas encore d'enfants. Marisol lui envie sa beauté mais attend patiemment qu'elle porte aussi les marques du temps, des enfants qu'elle aura peut-être un jour. Aujourd'hui la « Chica » a vingt-deux ans et lui trente-deux ; ils ont commencé à se voir quand elle n'avait que quinze ans. Lorsqu'elle se souvient de tout cela, de ce qu'ils lui ont fait, elle préfère rester toute seule. Elle ne veut plus être trompée, abusée.²²¹

Et puis il y a les coups. Dès qu'il était ivre il la frappait. Selon elle il ne pouvait plus la voir en peinture : comme il voulait la « Chica », il la tapait. Un nez fracturé, des yeux abîmés « Ouille ! Beaucoup de coups, beaucoup de coups sur la tête²²² ! ». Il a continué en France, les médecins lui ont dit que c'était interdit, qu'elle pouvait porter plainte, elle ne l'a pas fait. A cause de cela elle doit porter des lunettes, il l'a beaucoup frappée au visage.

²²¹ « Así cuando me acuerdo de eso, lo que me hicieron todo eso, prefiero es estar solita. Yo no quiero ese engaño ese. »

²²² « ¡ Uy ! ¡Mucho golpe, mucho golpes, tengo en la cabeza por eso ! »

2.2.4. Migration et vie en France. Le voyage : « Sans savoir je suis arrivée, sans savoir, je ne savais même pas... parler bien. »

Sa belle-sœur s'installe en France : elle faisait des études en Bolivie pour être policière. « C'est pour cela [les études] qu'elle a appris rapidement la langue. »

Elle fait venir son frère puis l'autre femme la « Chica ». Après trois mois passés en France, son mari lui demande de la rejoindre. « Mon époux, mon mari m'a ramenée. Après trois mois, il m'a ramenée. » Il fait alors des travaux de maçonnerie, qui pour lui étaient très durs. En Bolivie il n'était pas habitué à ce type de travail : il était assis, tout le temps assis et faisait des rondes de contrôle dans sa voiture de policier. Mais il gagnait peu. Le motif financier semble avoir été le seul moteur à cette migration non consentie. Lorsqu'elle lui répond qu'elle ne peut pas le rejoindre à cause des enfants qu'elle ne veut pas quitter, il la menace de ne pas leur envoyer le moindre argent pour vivre et l'enjoint à venir travailler en France afin que leurs enfants aient une bonne éducation, puissent choisir ce qu'ils veulent faire et bénéficient éventuellement d'une maison qu'elle pourrait leur offrir. En restant en Bolivie, elle ne peut pas obtenir suffisamment d'argent pour donner quoi que ce soit à ses enfants.

Les discussions, entre menaces, chantages et persuasions, semblent avoir été nombreuses.

Finalement elle accepte à contrecœur de rejoindre son mari et part au milieu de la nuit, en pleurant, sans dire au revoir à ses enfants. Sa fille se souvient encore de ce moment douloureux, où sa maman avait préparé toutes ses affaires dans une pièce voisine pour ne pas les réveiller et où ils se sont aperçus de son départ le lendemain, sans comprendre. Le garçon avait seulement deux ans-et-demi. Marisol dit que s'il a un air grave sur les photos qu'elle me montre c'est peut-être parce qu'elle l'a quitté alors qu'il était tout petit, trop tôt.

Le récit du voyage est poignant. Après une préparation minutieuse et un apprentissage par cœur de ce qu'elle doit exactement dire et taire, avec comme chef d'orchestre son mari, relayé sur place par une copine qui la fait répéter les phrases et les numéros

de téléphone qui lui sont interdits de noter, elle prend seule pour la première fois l'avion, tremblante de multiples frayeurs. Afin de calmer ses peurs, on lui donne l'ordre d'avaler deux pastilles qui la font dormir. « Mon mari m'a dit : "Marisol, tu dois prendre deux comprimés pour ne pas être nerveuse lorsque les services de l'immigration vont te questionner en Espagne" » et l'angoisse de ne pas se réveiller à temps dans l'avion s'ajoute aux autres. Le passage aux différents contrôles, l'attente avec une quinzaine de personnes enfermées dans un grand salon sont vécus comme autant de terreurs d'être démasquée et renvoyée. Une famille l'apaise, la calme : « *Tranquila, na mas, no va a pasar nada*²²³ ». Finalement on les laisse sortir, après qu'elle eut donné toutes les « bonnes » réponses attendues.

Et là, nouvelle déconvenue : le terminal pour la France n'est pas le même que celui dans lequel elle se trouve. Elle réussit à demander à un monsieur qui lui indique un train à prendre pour se rendre au bon terminal. Angoisse de ne pas arriver à temps, de se perdre.

L'arrivée à Paris n'est pas synonyme d'accalmie : personne ne l'attend à l'aéroport et elle doit de nouveau se débrouiller seule, sans aucune connaissance de la langue ni du lieu où elle doit se rendre. « Tu dois montrer ce papier » lui avait ordonné son mari, alors elle montre au taxi l'adresse mais ne comprend rien à ce qu'il dit. Elle n'a que des dollars pour payer la course, pas d'euros. Cent dollars. Au moment de payer, elle ne comprend pas ce que le taxi lui dit, elle lui tend les cent dollars et il les garde intégralement, l'escroquant. « Le taxi eh bien il m'a arnaquée. »

Il lui faut encore demander de l'aide afin de passer un appel téléphonique à un numéro appris par cœur pour qu'on vienne enfin la chercher. Heureusement à l'hôtel il y a un garçon, arabe « *morinito* », qui parle un peu espagnol. Grâce à lui elle peut téléphoner. Il fait froid, elle est tremblante de peur et de mal-être, elle n'a qu'une envie lorsque son mari arrive la chercher : rentrer chez elle en Bolivie dès le lendemain.

²²³ « Calme-toi, ça va aller, il ne va rien nous arriver. »

Évidemment ce n'est pas possible, sa belle-sœur tente de la calmer, de la raisonner. Elle ne peut pas repartir comme ça sans argent, elle va s'habituer ; d'ici un an ou deux elle ne voudra même plus repartir.

Aujourd'hui cela l'étonne encore, mais oui elle s'est habituée à cette vie loin de ses enfants et elle ne voudrait pas rentrer au pays sans argent. Sinon à quoi tout cela aurait-il servi ?

2.2.5. La vie en France : « J'ai beaucoup souffert quand je suis arrivée ici²²⁴ »

Son mari la bat à plusieurs reprises, les disputes s'accumulent. Un jour, frappée suite à une dispute au sujet de la « Chica », elle s'enfuit au travail. A l'époque elle travaillait pour une femme, une Latina, pour seulement trois cent euros par mois, elle se souvient. La femme a voulu l'emmener à la police pour qu'elle porte plainte contre son mari mais Marisol refuse : il l'a déjà menacée de ne plus lui laisser parler à ses enfants : « Si tu t'en vas à la police, alors je ne te laisserai plus parler avec tes enfants. Tu ne pourras plus communiquer, moi maintenant je retourne dans mon pays, en Bolivie ». Cette menace est assortie de la peur que les enfants l'oublient et ne se souviennent plus d'elle.

C'est après cela qu'elle s'est séparée de lui. Quelque temps après, comme il l'avait annoncé, il est rentré en Bolivie et a repris son poste de policier. La « Chica » est restée en France, travaillant chez une dame âgée, elle lui envoie « presque la totalité de son salaire, à lui. » Amalia pense « qu'elle est folle ». Elle a acheté un terrain, une grande maison et puis une autre, une voiture également, pour lui. Marisol pense que c'est pour l'argent qu'il a préféré aller avec elle : « Cette femme elle sait travailler, elle sait gagner de l'argent. Cette femme c'est de l'or en barre, de l'argent²²⁵... ». Elle enverrait près de trois mille dollars par mois en Bolivie, en travaillant tous les jours, même le dimanche. La nuit aussi en gardant la dame âgée ce qui en plus lui permet de se loger gratuitement et de faire de notables économies.

²²⁴ « Yo mucho sufrí cuando he llegado acá ».

²²⁵ « Esta mujer sabe trabajar, sabe ganar plata. Esa mujer, es barra oro, plata »

Depuis leur séparation, Marisol ne parle plus à son mari. Même par téléphone. C'est avec la grand-mère des enfants qu'elle communique. Elle les appelle trois fois par semaine au téléphone, collectionne les photos d'eux sur son portable et dans son sac qu'elle montre avec fierté et tendresse. Une fois, elle les a vus par internet, elle espère pouvoir le refaire bientôt.

En France elle s'y est finalement adaptée. Elle a rencontré des amis à l'église, à République où elle allait de temps en temps le dimanche. Ils parlent tous espagnol, ils vont tous là-bas et la cérémonie dure une, deux parfois trois heures. Il n'y a pas besoin de croire, on peut penser à ce que l'on veut, elle trouve que c'est joli d'écouter le prédicateur, ses conseils sur la manière de vivre, d'avancer. Mais là personne n'y va plus, c'est de temps en temps, occasionnellement.

Cela semble une activité nouvelle pour Marisol car en Bolivie elle n'allait pas à la messe, jamais elle n'y a été. Les chrétiens venaient et leur parlaient. Elle dit être catholique, mais pas une vraie chrétienne. En fait, pour elle, les vrais chrétiens sont les évangéliques, comme sa patronne du matin qui lui parle sans arrêt de la Bible et voudrait qu'elle se marie avec un Français. Mais même si elle, la Chica y pense de temps en temps, car beaucoup de Latinas y parviennent, ce n'est pas possible dans son cas : elle ne parle pas la langue. Et puis, surtout, les hommes français sont trop froids, ils parlent de leur travail, aiment moins sortir et surtout ne dansent pas. Elle ne pourra pas se marier uniquement pour les papiers, elle a besoin d'aimer la personne pour être avec elle.

Elle aime danser et se retrouver dans les fêtes péruviennes, boliviennes avec ses amis.

2.2.6. Image : fascination et mépris pour les études : dominations et rapports hiérarchiques des savoirs. « C'est par, avec mon mari, que j'ai appris l'espagnol²²⁶. »

Marisol a appris l'espagnol à l'âge de vingt-trois ans au moment où débute sa relation avec son mari. Même s'il comprend le quechua, il ne le parle pas et lui répond systématiquement en espagnol.

²²⁶ « *Si por, con mi marido he aprendido yo español.* »

Leur relation l'oblige donc à apprendre à parler la même langue que lui. Marisol insiste sur le fait qu'il est étudiant, « depuis qu'il est petit il étudie », son espagnol à lui est « pur ». La fascination pour les études et la maîtrise de la langue est donc posée. Cette corrélation études-maîtrise de la langue et pouvoir conférant à cette maîtrise sera une constante dans le discours de Marisol.

Le mari, étudiant depuis l'enfance, se fait donc professeur et oblige Marisol à apprendre l'espagnol en refusant de lui répondre lorsqu'elle s'exprime en quechua. C'est un professeur qui n'explique pas, ne corrige pas, est juste dans la coercition linguistique, une forme de domination conjugale.

Il ne reprend pas ses tournures de phrases comme elle le souhaiterait, il ne lui dit jamais les erreurs qu'elle fait en espagnol, alors elle est vouée à parler toujours mal. Aujourd'hui encore, elle demande à Amalia de l'aider à mieux parler en la corrigeant.

Elle avoue s'être sentie mal à l'aise, malheureuse, isolée. Elle pense que son mari l'a abandonnée parce qu'elle ne sait rien. « Je me sentais mal (malade) avec lui. C'est pour cela, maintenant, il m'a laissée aussi parce que je ne sais rien... Ici je me sens mal (malade) lorsque je pense toute seule.²²⁷. »

Une fois en France le même rapport d'infériorisation jalonne les échanges du couple. C'est avec l'usage du téléphone – objet essentiel pour converser avec ses enfants – que son mari veut la maintenir à sa merci en refusant systématiquement de lui expliquer le maniement des cartes pré-payées.

« Lorsque je suis arrivée ici, j'ai beaucoup souffert. Pourquoi ? Parce que je ne savais pas comment appeler avec les cartes-téléphone pour la Bolivie. Comment faire pour appeler je ne savais pas. Je lui disais à mon mari :

“— Tu peux me montrer ?”

“— Ah non, je n'ai pas le temps, je suis fatigué²²⁸ ! ” ».

²²⁷ « Yo me sentio mal con. Por eso, ahora, me deajo también como yo no se nada... Allí me siento mala eso cuando yo pienso solita. »

²²⁸ « ! Cuando he llegado acá, yo mucho he sufrido. ¿Por qué ? Porque yo no sabía, como llamar por teléfono con cartas a Bolivia, cómo llamar no sabía. Yo le decía a mi marido : “¿ Me puedes enseñar ?” . “¡Ah, no tengo tiempo, estoy cansado ».

Même le travail nécessite un apprentissage, un savoir qui semble lui manquer. Autant la « Chica » « *sabe trabajar* » (sait travailler) et emmagasiner de l'argent, autant cette compétence était absente chez Marisol bien qu'en Bolivie elle ait été commerçante.

Elle affirme, soutenue par Amalia, qu'elle ne savait pas travailler en arrivant en France ; c'est ici qu'elle aurait appris. Les patronnes ont des attentes que Marisol ne comprend pas (ménage, repassage, rangement, etc.), des habitudes inconnues (alimentaires, etc.) et son impossibilité à communiquer en français n'aide pas à intégrer rapidement ce nouveau mode de vie.

Son mari l'humilie une fois de plus, lui disant même qu'elle ne sait rien, même pas travailler, (« tu ne sers à rien. »). « Mais comme moi, je ne suis pas, je ne suis pas étudiante. Je ne pouvais pas obtenir un travail, tout ça, lui m'a beaucoup humiliée moi, beaucoup, il me disait : “ tu ne sers à rien, tu ne sais pas travailler, tu ne sais rien ”. »

Pour Marisol, sa non-appartenance au milieu étudiantin, même de manière lointaine dans le temps, est l'explication de cette difficulté : si elle avait été étudiante un jour, elle aurait pu apprendre le français très vite et comprendre d'autant plus facilement ce que le travail en France représentait.

La langue joue là encore un rôle essentiel dans cette aptitude : au début elle s'est fait renvoyer à cause de la langue car elle ne comprenait pas ce qu'on attendait d'elle et puis selon elle, celles qui savent parler français gagnent plus et peuvent choisir un meilleur emploi. Avoir été étudiante un jour est donc l'assurance pour Marisol de parvenir à un meilleur salaire.

Elle a parfaitement intégré la représentation que les autres peuvent avoir d'elle vis-à-vis de l'écriture ou de la langue et ne tente pas de les détromper, même lorsqu'elle comprend parfaitement quelque chose. A deux reprises elle racontera des anecdotes en riant, se moquant avec gentillesse mais hilarité des patronnes qui la croient incapable d'acheter quoi que ce soit sans modèle.

Ainsi l'histoire du yaourt ou du beurre : lorsque sa « maman » (patronne) l'envoie faire des courses à Monoprix, elle lui donne des étiquettes ou des boîtes vides des produits qu'elle souhaite obtenir. C'est comme si cette maman lui disait « Marisol ne sait

pas », mais Marisol connaît très bien les produits utilisés par la famille : c'est elle qui fait à manger tous les jours ! Elle sait bien reconnaître les marques. Elle pourrait tout à fait faire les courses toute seule, sans rien. Mais elle ne dit rien, prend les papiers et les boîtes et en rit très fort avec ses amies.

Sa non-inscription actuelle à un cours est un motif de mésestime vis-à-vis des autres. Elle se qualifie de paresseuse « *flojera ósea perezca* » devant ses amies car elle dit être trop fatiguée pour aller aux cours du soir, notamment ceux de la rue de la Pompe, où elle avait tenté de s'inscrire pour 25 € l'année, auprès des religieuses.

Alors elle demande aujourd'hui même à Amalia de lui donner des cours afin qu'elle lui apprenne à écrire dans la semaine. « Aujourd'hui je lui ai demandé pour qu'elle m'apprenne l'écriture dans la semaine ». Mais Amalia est elle aussi très occupée et Marisol ajoute qu'elle n'a également que très peu de disponibilités ; cette demande paraît donc *a priori* très difficile à honorer.

Soudain désemparée, un voile de tristesse apparaît sur son visage : qui va lui apprendre ? Elle possède bien un livre, mais elle n'y comprend rien. Lire pour lire cela ne sert à rien. Elle pense qu'elle doit apprendre à lire à la fois en espagnol et en français, en tous les cas c'est ce disent tous les autres...

2.2.7. Histoires d'écritures : « Ils me disaient : "lis un livre." Je n'aime pas lire, un journal, rien, je ne sais pas [pourquoi], je ne sais pas d'où ça vient. »

Lorsqu'elle était petite elle ne se souvient que d'un seul livre chez elle, « *Este libro, este en Español* », celui de l'école, en espagnol. Sinon aucun ouvrage n'aurait été présent – au moins dans ses souvenirs – dans son enfance. Au vu de son récit scolaire, il est plus que probable que le livre en question n'ait pas du tout été envisagé comme un objet de plaisir ou de découverte, mais plutôt comme le rappel matériel d'une contrainte physique (l'école à la place du terrain de jeu) et linguistique (l'espagnol à la place du quechua).

Aujourd'hui les différents documents administratifs comme ceux relatifs au téléphone portable, aux soins médicaux sont délégués à son entourage. Ainsi la patronne du matin s'est chargée d'envoyer par la poste une lettre de résiliation de l'abonnement de téléphone, et ce sont les amies qui l'accompagnent à l'hôpital qui remplissent pour elle les différents formulaires. Quant à son désir d'achat d'un « *lote* » en Bolivie, il a déjà été imaginé comme délégué à un intermédiaire de la famille. Ainsi, Marisol fait constamment appel aux autres dès qu'il s'agit d'écrire ou de produire des documents un tant soit peu officiels.

Cela paraît surprenant car au fil de la conversation, je m'aperçois qu'elle parvient à lire certaines informations tout à fait correctement et ce, sans aide extérieure. L'épisode de l'aéroport par exemple, c'est elle seule qui a lu sur les panneaux d'affichage l'horaire et le terminal – différent du sien – du vol pour la France. Ce n'est pourtant pas une lecture facile et identifiable aisément : longues listes, tableaux à plusieurs entrées, codes et lettres mêlées, etc.

Il faut lui en faire la remarque pour qu'elle l'admette : elle lit bien sûr, mais pas bien, lentement.

Pour la vie courante, elle use de procédés étonnants, par exemple, elle se situe et s'oriente dans la rue grâce à son téléphone portable sur lequel on lui envoie les adresses.

2.2.8. Épilogue

Marisol a changé plusieurs fois de numéro de portable, rendant un suivi de nos relations difficile. Je l'ai entre-aperçue une fois à la fête péruvienne d'Amalia, attablée en joyeuse compagnie devant quelques bières bues ou à boire et un amoureux autour du cou. Elle riait et faisait des messes basses à son compagnon, visiblement très gaie. Elle a dit ne pas me reconnaître de suite. Voulait-elle m'éviter ? Nous avons échangé quelques mots, son nouveau numéro de téléphone et les choses en sont restées là. Quelque temps après le numéro avait encore changé et Amalia à qui j'ai demandé des nouvelles, m'a dit ne plus la voir.

2.3. Anna, « Femme actual, c'est capital ».
« Maintenant je suis tout tranquila, tranquila. Si je veux aller quelque part, j'y vais. Je garde l'argent pour moi, et voilà. »

2.3.1. Contexte de la rencontre

J'ai rencontré Anna sur son lieu de cours d'alphabétisation, à l'école rue... où elle m'avait été présentée par un formateur. Elle avait montré beaucoup d'intérêt et un réel enthousiasme à ma demande de rendez-vous mais regrettait d'être très occupée à cette période de l'année. Elle craignait que ma proposition ne soit remise en cause par son travail. Comme elle n'était pas très disponible je l'ai contactée fin juillet, période à laquelle elle m'a donné rendez-vous.

Nous convenons alors de nous retrouver sur le quai de la gare, non loin de laquelle elle habite ce samedi 31 juillet. Nous cheminons ensemble jusqu'à son domicile. Le week-end est orageux, il fait très lourd et le ciel gris. Cette banlieue a comme un goût de province, à la fois par le trajet pour y accéder, mais surtout par cette impression de ralenti que doit générer cette chaleur sans lumière.

Elle habite un appartement ancien en rez-de-chaussée. Pour y parvenir, on pénètre par une résidence récente qui ne laisse pas imaginer un immeuble plus ancien dans la cour. L'entrée donne directement dans la cuisine qui dessert de part et d'autre les deux chambres de l'habitation. Lorsque j'arrive, des amis à elle sont dans la pièce de droite (j'apprendrai plus tard qu'il s'agit de sa chambre) et la chambre de gauche est occupée par son fils.

Les amis sont hébergés pour quelques jours sans beaucoup de formalisme de part et d'autre : chacun poursuit ses activités de manière semble-t-il indépendante. Discussions, accès au réfrigérateur, allées et venues, tout paraît accessible à chacun sans demandes particulières. Cette maison paraît ouverte à l'accueil de nouveaux venus, il y transpire comme une certaine habitude de vie collective dans les faits et gestes de chacun des occupants. Chacun vaque à ses occupations avec une curiosité polie mais non insistante sur la nouvelle-venue que je suis. Anna et son fils ne vivent pas repliés dans leur espace privé : ils ont l'habitude d'accueillir et de recevoir de nouvelles connaissances. Cette première

impression sera confirmée par la suite : son neveu Kévin vient régulièrement séjourner chez eux et Anna m'expliquera qu'en Colombie il est très facile d'aller chez les uns et les autres faire une petite visite sans y être spécialement ni attendu, ni invité. « Il y a un ami que *rentro por* dire bonjour, il y a tout le monde que *rentra* c'est libre de, de venir à dire *bonjour no importa* »²²⁹.

Nous nous installons donc dans la cuisine, assises autour de la table, Anna m'offre à boire et je termine de lui expliquer l'objet de nos rencontres.

C'est une petite femme énergique et volubile, visiblement très heureuse d'être le sujet d'une histoire à recueillir, sans toutefois bien savoir à qui et à quoi cela peut bien servir.

2.3.2. Situation actuelle : première rencontre

Anna est née en Colombie il y a cinquante-sept ans. Elle vit seule dans un appartement de taille moyenne avec son fils Sébastien, né en France et âgé de 24 ans. Sa fille aînée, restée en Colombie, habite seule une maison qu'Anna lui a achetée et elle ne désespère pas de la faire venir un jour à Paris, au moins pour qu'elle puisse venir le temps d'une visite. Elle a demandé l'obtention de la nationalité française et depuis quinze jours a reçu les papiers : elle est désormais française, ce sera peut-être plus facile pour que sa fille vienne les voir. Lorsqu'elle évoque sa vie elle se trouve actuellement plus sereine : « Maintenant je suis tout *tranquila, tranquila*. *Si yo quiero ir a una parte, yo voy*. Je garde l'argent pour moi, et voilà. *Abora es el problema avec mon patrona, pero yo voy a*, ça c'est facile, à arranger²³⁰. » Depuis deux ans en effet l'un de ses employeurs – elle est employée à domicile pour des ménages – veut la rémunérer avec des Chèques-emploi-service. Mais comme il part souvent en vacances, elle se retrouve sans emploi et surtout sans salaire durant ces périodes qui peuvent durer plusieurs semaines. Ce nombre d'heures manquantes est non seulement très gênant pour payer les

²²⁹ « S'il y a un ami qui passe pour dire bonjour, c'est ouvert, tout le monde peut entrer, il n'y a pas de problèmes. »

²³⁰ « Maintenant je suis toute tranquille, tranquille. Si je veux aller quelque part, j'y vais. Je garde l'argent pour moi, et voilà. Maintenant il y a le problème avec mon patron, mais je vais, ça c'est facile à arranger. »

factures dans le moment, mais également à long terme, pour le calcul de ses points-retraite qu'elle vient de recevoir.

Ce conflit persistant la conduira d'ailleurs à rechercher un autre emploi, qu'elle trouvera en qualité femme de chambre dans un hôtel. Même si le travail y est difficile, quinze chambres sont à faire, il présente les avantages d'une convention collective et d'une stabilité de salaire. C'est par l'intermédiaire du chef du personnel, qui est également colombien, qu'elle a réussi à obtenir un poste de remplaçante pour l'été. Si son travail est satisfaisant pour le mois d'août, elle sera engagée avec un contrat plus long et donnera son préavis à ses anciens employeurs.

Elle débute ce nouveau travail dès le lendemain et est à la fois très enthousiaste et un peu inquiète – les patrons possèdent plusieurs hôtels éloignés les uns des autres et diversement accessibles depuis son domicile. Elle n'est pas certaine d'effectuer son remplacement dans l'hôtel le plus proche de chez elle. Il est cependant possible qu'elle termine plus tôt que prévu : sa sœur lui a expliqué que lorsque le travail est terminé avant l'heure de fin « légale », elle pourra partir. Par exemple si toutes ses chambres sont nettoyées à quinze heures, sa chef pourra la laisser s'en aller avant 16 heures.

Elle évoque sa non-réinscription aux cours l'année suivante juste après cette discussion sur les horaires. Pourtant c'est la langue orale et l'écriture (par le besoin de dictées dirigées par Kevin) qui sont mentionnées par la suite en terme de besoins non assouvis par les cours. Dans ce domaine, elle compte également sur l'appui d'une personne de confiance : une gardienne d'immeuble colombienne qui a fait des études. Elle est à la fois sa confidente et lui prodigue quelques conseils.

Son cercle de connaissances en France, hormis le travail, est composé essentiellement de Colombiens. Trois de ses sœurs sont en France, la première depuis vingt-neuf ans – c'est celle qui l'a fait venir – ensuite la troisième est venue il y a vingt ans et la dernière est arrivée depuis dix-sept ou dix-huit ans.

Elle n'a pas le projet de repartir vivre en Colombie : « Un jour j'ai eu un rendez-vous à la *prefectura* y la dama me demanda si je voudrais partir à la Colombie y je le dis : "Non, je suis très contente" » Elle est habituée à la vie en France et a peur de ne pas pouvoir supporter le

quotidien ultra violent que suscitent les cartels et mafias. Pas un seul jour sans que des nouvelles d'assassinats n'obscurcissent les discussions du voisinage lorsqu'elle y est retournée. Des morts partout, dans les coins de rue, la mafia là-bas est présente, visible. En France c'est calme, elle est habituée au calme.

D'ailleurs le soir elle regarde la télévision et s'endort devant. Elle la regarde beaucoup pourtant, hélas ! s'endort souvent devant. Elle aime regarder les informations mais son émission préférée passe le dimanche soir, c'est « Capital » ; elle se couche parfois à minuit pour pouvoir la suivre. Sa sœur se moque gentiment d'elle en disant qu'elle est une personne qui vit de manière « actualisée²³¹ ».

Son fils Sébastien, après une période un peu difficile, qu'elle ne fera qu'esquisser à travers des récits de changement de chambre pour ne pas que les copains viennent le solliciter en le voyant de la rue, est rentré d'Espagne où il a vécu quelques mois, a un travail et des projets de reprise d'études. Elle l'évoque avec tendresse et se soucie de lui comme s'il était encore adolescent.

2.3.3. Enfance : la « malachance » du café. « C'est papa le responsable de la malachance de nous. »

Elle évoque son enfance comme une période très dure. Sa fratrie est composée de douze filles et quatre garçons. Elle pense être la sixième des sœurs. Sa maman a donc eu seize enfants. Cela se produisait couramment dans les générations anciennes à la campagne d'avoir autant d'enfants. « Je suis née à la campagne y ça veut dire que ça fait longtemps, longtemps. »

Issue d'une famille d'agriculteurs, cultivateurs de café principalement, le domicile était très éloigné de l'école – trois kilomètres de la maison – il n'y avait donc « pas beaucoup de chances d'aller à l'école ». Elle ira malgré tout deux années lorsque sa grand-mère

²³¹ « Je la regarde beaucoup, le problema c'est que yo, como duermo facilmente yo duermo rapidamente, pero Et... por exemplo mi programa que je adore ver dans la télé, c'est tous les dimanches *Capital*, quelques fois je couche à minuit pour regarder *Capital*. Y... las informaciones, hay veces que así lo, pero el problema es que yo duermo. Je regarde la télé *imediatamente yo duermo*. Ma sœur toujours elle me dit *yo vivo actualizada, porque a mi me gusta, osea, por de parle de moi, je, a mi me gusta* ».

maternelle l'héberge avec deux de ses sœurs, juste à côté d'une école qu'Anna a donc pu fréquenter les première et deuxième années de primaire uniquement. Cette courte période est évoquée avec bonheur. Sa grand-mère se charge financièrement des études car elle en a les moyens et, contrairement à son père, en fait bénéficiaire ses petits-enfants. L'une de ses sœurs suit des cours dans une école de « *trabajos manuales*²³² » et l'un de ses frères est en internat d'agronomie.

Un terrible accident vient achever brutalement cette époque empreinte de nostalgie. Dans l'école d'agronomie, le frère âgé de seulement dix-neuf ans décède un matin. Malade depuis la veille, les professeurs pensent qu'il simule afin de ne pas aller travailler le lendemain. Il est dépeint par ses professeurs comme rebelle et dissimulateur et alors que ses camarades les alertent à plusieurs reprises sur l'état inquiétant du garçon, ils poursuivent normalement leur réunion. Les copains finissent par l'emmener à l'hôpital où il décèdera presque immédiatement. On ne sait pas ce qui l'a emporté si rapidement, une mauvaise grippe ou un empoisonnement aux pesticides. L'école obligeait les jeunes gens à diffuser des pesticides sur les plantes, une hypothèse est qu'il ne se soit pas lavé les mains avant de manger du pain et une boisson emportés sur place et qu'il ait à ce moment-là ingéré ce poison mortel. Quinze ans après, les draps lavés, frottés maintes fois portent encore la trace indélébile et jaune du mal qui l'a emporté.

Son père, appelé alors qu'il était déjà trop tard, arrive seul à l'hôpital et voit le cadavre de son fils déjà autopsié. Il ne se remettra jamais de cet accident. Il accuse l'école d'être responsable de sa mort et contraint tous ses autres enfants à regagner le domicile conjugal : « Tout le monde va rester ici à la maison et vous ne pas bouger de la maison ». Il devient de plus en plus dépendant de l'alcool et oblige tous ses enfants à travailler sur l'exploitation. Tout l'argent du café part en alcool et les enfants souffrent de manques divers. Les chaussures sont toujours promises dans vingt-jours, mais invariablement remplacées par d'autres nécessités incompréhensibles pour la fratrie. Anna a alors neuf ans et se

²³² Littéralement : travaux manuels.

sent comme prisonnière. La ville est à trois heures de marche, aucune échappatoire possible. A la question qui lui a été une fois posée de savoir si elle avait déjà fait de la prison, elle a répondu oui : « à la prison *con mis padres* », avec mes parents.

Toute la famille doit participer aux travaux agricoles qui sont longs et pénibles. Anna s'en souvient avec précision et retrouve les gestes et la chronologie de la récolte et de la préparation du café : les trois lavages, la passoire, la première peau de la cerise du café qui s'enlève, le séchage, le tri et le transport. Dix-huit personnes étaient assignées à la récolte, le tri représentait donc un travail conséquent.

En plus du café il y a des haricots, des bananes, du maïs, des potirons, de la canne à sucre. Le domaine est immense, sur une terre forestière noire ; ils auraient pu être riches, posséder une grande fortune. Mais le père dépense tout en alcool, n'attribue aucun confort matériel à sa famille. « Nous sommes riches *y nos criamos en la pobreza*²³³. » Les enfants pleurent, menacent tour à tour de quitter la maison ce qu'ils feront tous, jusqu'au dernier. Bien plus tard le père se sentant abandonné suppliera sa fille préférée, la dernière encore à ses côtés, de rester vivre auprès d'eux, lui promettant même l'achat d'une voiture. Elle refusera et s'envolera pour Paris. Elle y arrivera un jeudi, le samedi suivant le père décèdera, la culpabilisant pour toujours.

Sur le domaine, il faut préparer et apporter des repas aux employés, aller chercher et récolter les bananes. La mère, malgré la charge de ses nombreux enfants, se plie, sourit, se tait « *mama* ne parla rien du tout. *Es una mama como humilde* (...) Si papa le dice « fais ça » elle le fait. *Y travaille, travaille, travaille*²³⁴... ». La nuit à quatre heures du matin, il est nécessaire de s'extraire du lit pour préparer l'appareil qui fait les galettes de maïs pour toute la maisonnée : faire un feu de bois afin que les galettes soient cuites et prêtes au réveil des travailleurs.

Tous les enfants n'ont d'ambition que de partir de cette vie dure et austère où aucune joie ne vient compenser les pénibles travaux

²³³ « Nous sommes riches et nous avons été élevés dans la misère. »

²³⁴ « Maman ne parlait de rien du tout. Maman était vraiment humble. Si papa lui disait « fais ça », elle le faisait. Et elle travaillait, travaillait, travaillait... »

agricoles et ménagers. Anna partira vivre chez sa marraine dont le mari est mort et qui a besoin d'aide pour s'occuper de tous ses enfants. Cette tante a également une exploitation de café et Anna se charge de tout le travail domestique sans être rémunérée. Elle habite chez elle entre dix-neuf et vingt-et-un ans, période à laquelle elle tombe amoureuse. Lorsqu'elle se retrouve enceinte, son fiancé lui rétorque qu'il n'est pas le père de l'enfant et qu'elle doit trouver une autre famille pour ce bébé. La marraine refuse de lui attribuer une quelconque, rémunération même en connaissant la situation. Elle n'a donc rien à donner au bébé à naître, ni vêtements ni nourriture. Quant aux parents, impossible de retourner vivre auprès d'eux : le père menace de la tuer si elle se présente dans son état : il refuse que sa fille passe le pas de la porte. L'une des sœurs pense qu'il pourrait mettre sa menace à exécution. Anna demeure donc encore deux mois chez sa marraine avant de trouver une institution pour mères célibataires.

Cette institution procure asile dans un temps limité – neuf mois après la naissance de l'enfant – en contrepartie d'un labeur également pénible : toutes les personnes riches y emmènent leur linge à laver, surtout des draps, à la main bien évidemment. Elle ne sait pas comment elle pourra vivre avec son bébé après ce délai. Toutes ses sœurs sont mariées, avec des enfants : elle ne pensait pas avoir le droit d'y vivre. Qui allait lui donner de l'aide pour sa fille ? Les personnes de l'institution la mettent en contact avec une personne riche qui cherche une femme de ménage et qui accepterait de l'employer en hébergeant sa fille.

« J'ai travaillé comme *una salvaje*²³⁵. »

Cette dame habite une grande ville et mène une vie très différente que celle qu'Anna a connue jusqu'alors. Invitations et réceptions sont quotidiennes et de nombreuses pièces composent l'habitation. Anna devait en plus du ménage d'une maison à deux étages, préparer à manger pour la famille et garder les deux enfants, ce qui représentait une charge de travail très importante

²³⁵ « J'ai travaillé comme une sauvage. »

« parce que à la Colombie tous les jours, tous les jours vous fait le lit. Tous les jours vous lava les toilettes, tous les jours vous nettoyez la maison. Tous les jours vous lava le linge à la main ». Très vite elle doit enfermer sa fille dès qu'elle travaille, afin que la petite ne se blesse pas et ne court pas partout pendant qu'Anna travaille. Cette obligation de la cacher dans sa chambre est aussi une manière de la protéger des autres enfants de la maison, surtout de la grande fille, qu'Anna trouve malveillante à son égard. Un jour c'est le drame : la fille aînée de la famille s'est enfermée à clef dans la bibliothèque avec le bébé d'Anna âgé alors d'un an et demi. Anna aperçoit d'une petite fenêtre l'enfant étouffer le nourrisson à l'aide d'une couette, elle crie, hurle, alerte les voisins. L'un deux arrive, brise une vitre et récupère l'enfant rouge et sans respiration. L'angoisse permanente que cela se reproduise lui fera chercher un autre emploi, qu'on lui propose très rapidement au récit de cette mésaventure. C'est presque à regret vis-à-vis de ses employeurs que ce changement s'effectue et elle part habiter une autre maison durant deux années, au calme.

La nouvelle famille est agréable, possède une voiture et emmène Anna et sa fille certains week-ends avec eux. Un soir que la femme est allée visiter de la famille éloignée, le mari rentre ivre et tente avec insistance de coucher avec Anna. Elle se défend, pleure et raconte tout le lendemain à la femme. Cette dernière lui ordonne de quitter la maison sur le champ et Anna se retrouve seule avec sa fille dans un bus en direction de la maison de l'une de ses sœurs, sans argent, avec la vague promesse de recevoir son solde dans quelques semaines par la poste.

Chez cette sœur, c'est le fils aîné qui importune la petite fille, la dispute, la fait pleurer. Alors Anna accepte de confier sa fille à une autre de ses sœurs qui habite beaucoup plus loin, durant la semaine. Anna fait des broderies et rend une fois par semaine visite à sa fille. Mais le climat de cette région est rude. Les journées sont rythmées par une chaleur étouffante dès que le soleil apparaît et des nuits glaciales. Pour rejoindre son enfant Anna prend la route le soir et tombe malade à cause du froid.

Mercedes, une troisième sœur revient à ce moment de France pour les vacances, elle propose à Anna de l'accompagner au retour

pour chercher un travail à la condition de laisser sa fille en Colombie. Anna pleure, pense que cette séparation est impossible. Finalement elle accepte et laisse son enfant. Encore aujourd'hui sa fille demeure là-bas, c'est difficile de la faire venir, dit-elle.

Lorsqu'elle se replonge dans son histoire c'est pour elle le décès du frère qui est à l'origine de sa migration. S'il n'était pas mort son père aurait bien travaillé le café. Le café en Colombie c'est une mine, les gens qui en produisent sont riches. Même le vingt-quatre décembre chez eux était triste : pas de fête, ni un cadeau, ni un savon pour eux. Elle en pleurait²³⁶.

Si son frère n'était pas mort, elle n'aurait pas eu besoin de venir en France, elle aurait été riche, elle aurait bien vécu en Colombie.

2.3.4. Migration et vie en France

Anna arrive en juillet à Paris. Sa sœur lui a trouvé une petite chambre mitoyenne à la sienne, car elle travaille depuis peu pour la propriétaire de ces chambres. Auparavant, elle avait été employée à domicile d'une dame qui travaillait et voyageait énormément, laissant sa fille à ses soins, nuit et jour, pour un salaire de misère. Anna dit qu'elle a beaucoup souffert.

Par l'intermédiaire de l'église espagnole, Mercedes, qui ne sait même pas dire bonjour en français a trouvé ce nouvel emploi et, comble d'indépendance, le logement qui va avec.

Au bout d'un mois de présence à Paris, Anna trouve un remplacement pour du ménage chez un particulier, de trois heures et demie. Elle est payée à l'époque trente-cinq francs de l'heure, elle s'en souvient précisément. Ce qu'elle gagne, elle le donne à Mercedes pour payer la chambre, rembourser le billet d'avion et envoyer à sa fille.

Anna se sent seule, isolée, ne parle avec personne, pleure tous les dimanches en pensant à son enfant restée en Colombie. Mercedes ne prend pas le temps ou n'a pas le temps de s'occuper

²³⁶ « Mon frère no es muerto y papa travaille bien le café, tout ça je n'ai pas besoin devenir por ici. Je suis riche, je vivo bien à la Colombie, parce que el café c'est una mina. C'est una mina. (...) Parce que tous les années, papa y tout le monde por allá venden le café y viven bien, bien. Pas, pas nous. Je pleurais. Le 24 de deciembre je pleure parce que tout le monde fait la fête y nous rien du tout. Ni un cadeau, ni un savon, pour nous. »

d'elle. Seule la dame espagnole qui l'emploie lui témoigne de l'intérêt, lui offre à manger, lui donne les vêtements que sa fille ne porte plus, lui demandant de rester chez elle plus longuement.

Un jour, Anna croise dans l'immeuble un monsieur qui se rend à une partie de bridge. Il est marocain, parle espagnol, elle est ravie de pouvoir enfin parler à quelqu'un. Et peu à peu ils font connaissance, elle pense que c'est « un monsieur *serioso*, c'est un monsieur il avait, il a quatre enfants et il vient de se faire divorcer. Ça veut dire que cet monsieur il cherche una *amistad*, pas una *famma*²³⁷ ».

Elle le rencontre à plusieurs reprises, dans l'immeuble il est toujours là. Finalement, elle accepte de partir avec lui. « J'ai couché avec el, y voilà. Y je ne fais attention y je fais à mon fils. »

Amine – le monsieur qui paraissait sérieux – reconnaîtra leur enfant mais culpabilise Anna, la rendant seule responsable de cet événement et ne lui conférant aucun sentiment : « C'est la falta de vous, *yo no quería* à vous, *que voy a hacer a* un enfant avec vous²³⁸. »

Mercedes en l'apprenant est furieuse, elle est très choquée, manque de faire une attaque « *casi se muere*²³⁹ » ; elle lui dit qu'avoir un enfant ici est très difficile. À l'époque elles vivent toutes les deux au septième étage.

Anna se rend à l'hôpital, seule, sans rien comprendre. Heureusement sur place il y a une assistante sociale qui parle espagnol et qui parvient à lui expliquer les examens qu'elle doit subir mois après mois. Elle lui établit les papiers afin de ne pas avoir à payer les soins.

Le jour de l'accouchement Mercedes l'accompagne et l'assistante sociale lui donne des documents nécessaires afin que le papa de l'enfant puisse percevoir les allocations familiales pour le nouveau-né. Mais Amine se fâche, affirme violemment qu'on ne leur

²³⁷ « Un monsieur sérieux, c'est un monsieur il avait, il a quatre enfants et il vient de se faire divorcer. Ça veut dire que ce monsieur il cherche une amitié, pas une femme. »

²³⁸ « C'est la falta de vous. Je ne vous aime pas. Qu'est-ce que j'irais faire d'un enfant avec vous ? ».

²³⁹ « Elle en est presque morte » .

donnera rien du tout. Ils habitent ensemble, Amine ne souhaitant pas être séparé de son fils.

Anna travaille, paye une dame pour garder Sébastien, et le reste de son salaire est divisé entre l'entretien de son fils (couches, lait, etc.) et l'envoi d'argent pour sa fille. Amine se charge du loyer et de l'électricité mais elle ne peut lui demander rien d'autre sinon « c'est une catastrophe ». Elle évoque de nouveau la promesse des Allocations familiales, il lui avoue alors les toucher depuis trois mois, mais ne pas vouloir les partager avec Anna. Parfois il lui concède malgré tout quelque argent de poche le samedi après de longues palabres. Les disputes au sujet de l'argent seront quotidiennes ; Amine refuse d'offrir ou d'aider financièrement Sébastien et sa maman en quoique ce soit : « Il y a une voiture, il y a l'argent. Pour moi et pour mon fils il n'y a pas l'argent ». Aujourd'hui encore aider son fils à financer son permis de conduire ou à partir en vacances sont des demandes sans grande chance de réussite. Le côté pingre de cet homme est sans cesse relevé comme un empêchement majeur à toute vie commune sereine.

« “Anna comment vas-tu continuer à vivre ?” ”Comme tout le monde vit, en allant de l'avant, pas en arrière, voilà”. »

Amine veut se remarier afin que sa nouvelle épouse s'occupe des quatre enfants qu'il a eus précédemment avec sa femme et qui sont restés avec leur mère. Pour Anna qui est « sans-papiers » cela pourrait représenter une sécurité, une garantie de ne pas être inquiétée par la police, c'est ce que lui conseille sa patronne espagnole qui veut convoquer Amine à une discussion chez elle pour qu'il s'engage fermement auprès d'Anna. Mais Anna l'en dissuade : se marier avec Amine implique une conversion à l'Islam et une application des rites qui y sont liés. Elle n'a aucune envie de s'y plier et tenir le jeûne durant le mois de Ramadam elle ne pourra jamais y arriver. Et puis elle n'est pas amoureuse de cet homme qui est très difficile dans la vie quotidienne. Enfin, lorsqu'elle parviendra à faire venir sa fille – elle est persuadée d'y parvenir un jour – et si elle a renoncé à sa religion, qui sait ce qui se produira pour elle, avec ce beau-père méchant ? Alors non, elle ne veut pas

l'épouser, mais n'a pas les moyens de le quitter. « *Si me voy c'est la vida difícil.* »²⁴⁰

Une amie lui conseille alors de faire établir la nationalité française pour Sébastien. Amine accepte l'idée mais refuse de s'en occuper et de payer quoi que ce soit. Ce n'est pas son affaire. Il accepte quand même d'avancer l'argent du premier versement à l'avocat, mais Anna devra lui rembourser. Le dossier est difficile, l'avocat demande six-mille francs. Elle va en mairie, change d'avocat, obtient gain de cause : « La nationalité, bon y la carta de séjour. Parce que j'ai payé un avocat (rire) *pero la historia* de moi, la histoire de moi secondaire. *Sufri beaucoup*. Après, voilà, il y a la nationalité, il y a la carte de séjour. »

Mais même après, la vie quotidienne demeure difficile : il faut s'organiser pour emmener et aller chercher Sébastien à l'école. Les horaires de travail sont rarement compatibles avec les heures scolaires, il faut donc trouver une voisine, une connaissance pour aller le chercher, le garder et puis la payer. La première année de maternelle est compliquée : la mairie refuse d'inscrire les enfants de parents qui ne travaillent pas, à la cantine et l'après-midi, afin qu'ils fassent la sieste chez eux. Anna n'a pas de travail déclaré, elle ne peut rien prouver, elle doit aller le chercher à onze heures trente, ou se débrouiller autrement car le père de l'enfant ne s'en occupe pas.

Le soir, Amine rentre tard. Il travaille au club de bridge et ne rentre pas avant vingt-trois heures, parfois même une heure du matin. Au club il y a un cuisinier qui prépare les repas pour vingt à quarante personnes. Amine les sert et doit attendre que tous aient terminé. Dans la journée il a un autre travail, dans un garage en grande banlieue, il commence à six heures du matin « Dans une entreprise de pièces détachées, de camions, de pièces détachées, vis, comment ça se dit ? » et termine à quatre heures et demie, ensuite il part au club. C'est pour cette raison qu'Anna dit qu'Amine a de l'argent et qu'il est avare : avec deux salaires il pourrait l'aider et prendre en charge l'entretien de son fils.

²⁴⁰ « Si je m'en vais, c'est la vie difficile. » [qui m'attend].

Anna a très peu de moments disponibles pour aller en cours, pour apprendre le français. Elle s'est pourtant finalement inscrite aux cours du soir, mais cette expérience demeure difficile : la course pour aller en cours alors que la patronne est systématiquement en retard les jours où elle doit s'y rendre, la voisine qui donne le repas de Sébastien au chat et qui le laisse sans nourriture et sans le coucher jusqu'à son arrivée. Un soir où elle court pour s'y rendre avec la certitude d'y arriver en retard et de retrouver son fils debout sans avoir dîné une fois rentrée chez elle, elle décide d'interrompre et de cesser cette activité génératrice de stress.

Un jour, elle s'aperçoit qu'Amine est très triste et lui demande ce qu'il se passe. Il lui explique alors que sa fille va avoir bientôt 18 ans et que si elle ne revient pas en France très vite elle sera déchuée de ses droits à la nationalité française. Il voulait faire venir ses enfants mais le logement qu'il avait prévu pour les accueillir n'est pas encore prêt. Le temps qu'il le soit, il sera trop tard.

Anna lui propose de les faire venir immédiatement, de s'occuper d'eux pour les repas et lui donne l'idée de les faire dormir au club en attendant. Ils resteront trois mois, Anna s'occupant d'eux lorsqu'elle ne travaille pas.

Au bout de trois mois les papiers sont arrangés et ils s'apprêtent tous à partir vivre dans la maison de deux étages qu'Amine a achetée en proche banlieue parisienne. Au moment où il annonce à toute la famille la visite et l'emménagement immédiat, Anna refuse catégoriquement de le suivre.

Elle pleure, se fâche, maintient fermement sa position : elle n'ira pas vivre dans cette maison. Au premier étage, logeront les quatre enfants, Amine et sa femme qu'il compte faire venir dans un an, le deuxième étage avec une autre cuisine, est pensé pour être celui où vivront Anna et son fils. Qu'il parte avec ses enfants là-bas et qu'il la laisse avec Sébastien dans l'appartement actuel, lui dit Anna. Amine est furieux il menace de prendre leur fils avec lui mais Anna se défend : il est hors de question qu'ils soient séparés, son enfant et elle. « J'ai dit non, je pleurais. J'ai dit non je *vivir* ici ». Et puis à son tour, elle le menace d'aller tout raconter à

une assistante sociale avant de se suicider en se jetant sous le métro.

Il cède finalement mais en refusant de lui donner le moindre argent pour payer le loyer, sachant très bien qu'Anna ne pouvait pas seule, assumer cette charge. Le premier mois est très difficile, Anna ne peut pas payer le loyer, le propriétaire vient le lui réclamer. Nous sommes en septembre, au mois d'août, tous les patrons d'Anna sont partis en vacances, elle n'est pas déclarée donc ne perçoit aucun revenu durant les congés d'été. Il lui faut trouver une autre solution. Elle décide de demander malgré tout à Amine, qui bien évidemment refuse en lui rappelant qu'elle peut toujours lui laisser son fils.

« Je l'ai téléphoné et je l'a menacé, je lui ai dit : "Amine, Amine si vous ne me donnez rien je parle à l'assistante sociale. (...) Vous, il y a beaucoup d'enfants et ils sont seuls là-bas." Finalement *el* est rentré *y él* me donne l'argent ».

Peu de temps après sa sœur lui propose un travail déclaré qui se libère chez l'une de ses patronnes pour cinq soirs par semaine. « *En este momento* il y a un Dieu. » Anna accepte et explique la situation à la dame qui l'employait précédemment et qu'elle doit quitter. Mais cette dernière souhaite la garder à son service et lui propose alors de la déclarer les deux soirs restants.

Grâce à ces deux emplois, elle parvient à payer le loyer. Mille-cinq-cent [francs probablement] et elle le paye seule. La menace du suicide réitérée tient Amine en retrait et il ne tente pas de lui reprendre son fils. « Il me laisse tranquille. *Y pero, toujours estuve* avec mon fils²⁴¹. »

Aujourd'hui, la situation s'est apaisée, ils habitent dans un autre logement et Anna ne dépend plus de personne. Sébastien voit très rarement son père qui ne se préoccupe pas de lui et ne lui vient pas en aide. Il y a un peu de jalousie à voir ce que les autres enfants reçoivent de leur papa, propriétaire de deux maisons et leur difficultés à eux deux à s'offrir de menus plaisirs : des baskets de marque, le financement du permis de conduire ou un projet de vacances reporté.

²⁴¹ « Il me laisse tranquille. Et je suis toujours restée avec mon fils. »

2.3.5. Image : visite guidée

J'ai demandé à Anna de m'emmener dans un lieu proche où elle aime particulièrement aller. Dès que l'idée d'un long voyage a été écartée, une réponse a fusé, immédiate : elle adore aller dans les magasins. C'est avec une joie non dissimulée qu'elle me fera partager ce moment quotidien.

Car l'un des grands plaisirs d'Anna est de faire les vitrines. Elle a intégré cet instant d'allégresse comme rituel dans sa journée. Elle s'offre cette exaltation de la vue, du toucher, tous les jours une petite heure après le travail.

Sa journée de labeur à l'hôtel débute à huit heures et demie jusqu'à dix-sept heures. C'est à ce moment-là que non loin de son lieu de travail, elle regarde les magasins – assez nombreux dans ce lieu central parisien – jusqu'à l'heure de ses cours du soir à dix-huit heures trente. De retour chez elle à vingt-et-une heures trente, il n'est pas encore l'heure de se déshabiller et de se coucher, non, il lui faudra encore préparer le dîner, ranger, nettoyer repasser²⁴². D'ailleurs, elle n'apprécie pas du tout de faire le ménage chez elle le soir venu, du travail après le travail, elle a l'impression de ne pas en finir.

Alors la balade dans les magasins apparaît comme un vrai moment de détente. Il permet de rêver, avoir l'esprit qui vagabonde d'un vêtement à un autre, d'un objet à un autre, d'une personne à une autre. Pour qui ce petit tee-shirt ? « Celui-là, non, ma fille n'aime pas le rose, ce qu'elle préfère ce sont les... »

Elle effectue un circuit routinier entre différents commerces dans lesquels elle pénètre dans un ordre donné. Il n'y a pas l'obligation de tous les parcourir, mais la succession de visites répond à un certain trajet – pouvant malgré tout être réalisé à l'endroit ou à l'envers – qu'il convient de respecter. Cette routine lui permet de repérer très vite les éléments nouveaux de chaque commerce et de se diriger presque mécaniquement vers les endroits les plus intéressants pour elle.

²⁴² « Parce que je commenço le travail à 8 heures et demie, je quitte à cinq heures de l'après-midi y yo regarde les magasins y après je rentre à... 6 heures et demie pour étudier y j'arrive ici à 9 heures et demie. J'arrive ici et je ne pas pouver dire je vais quito le linge y je vais à couchar, non. »

Ces instants permettent à Anna de s'évader. Aucune obligation de se concentrer sur un sujet précis, les objets rencontrés au gré de la balade interpellant des associations de pensées. Objets ou vêtements qui donnent le loisir de se rêver autrement, mais surtout d'imaginer ses proches – même éloignés géographiquement – de se rapprocher d'eux par une attention, une pensée réconfortante, le désir de leur faire plaisir. Il n'y a pas d'intention ou de programmation d'achat dans ces moments-là. Juste une présélection par la pensée, qui éventuellement se matérialisera ultérieurement. D'ailleurs Anna ne lit pas les indications des vitrines, des panneaux publicitaires, des affichages des rayons, des étiquettes des différents articles. L'écriture n'est pas ou très peu sollicitée dans ce loisir coutumier, qui fait pourtant appel à une visualisation importante.

Anna n'essaye pas les vêtements dans les magasins. Même le jour où elle réalise un achat pour elle, elle connaît à peu près ses mensurations et effectue les essayages à son domicile, calmement. Si le vêtement ne convient pas elle le change ou demande son remboursement. Les achats une fois accomplis permettent d'en parler, avec sa sœur notamment, qui parfois l'accompagne. Elle envoie des colis à sa fille, mais avec une sélection très précise d'articles car bon nombre de vêtements de marque sont plus récents et moins onéreux en Colombie si proche des Etats-Unis.

En me promenant avec elle, je ne peux m'empêcher de remarquer le contraste saisissant entre le sentiment de manque de son enfance et le besoin de promenade dans la profusion. Il n'y a pourtant pas de sa part de mouvement frénétique d'achats et de surconsommation. Peut-être est-ce le simple apaisement de savoir qu'elle a la possibilité, le pouvoir, la liberté de posséder ce qui pourrait être nécessaire, utile ou agréable ?

Elle se souvient encore de ses pleurs mêlés à ceux de sa fille lorsqu'elle n'avait même pas les moyens de lui offrir la pomme désirée. A Paris, maintenant elle a l'argent ; la tristesse de leur séparation demeure vive mais peut-être pourra-t-elle un jour la faire venir. En tous les cas, lorsqu'elle déambule dans les allées, elle ne cesse de l'imaginer dans de nombreux vêtements accessibles.

2.3.6. Histoires d'écritures : une bibliothèque

Dans la chambre d'Anna une bibliothèque constituée de six étagères noires prolonge la fenêtre. Je l'observe longuement avant d'interroger Anna sur son contenu.

Au sommet de l'étagère la plus haute, cinq assiettes de décoration, souvenirs parfois étiquetés en tant que tels, sont exposées par ordre de grandeur, un tableau-horloge venant clôturer la série à l'extrémité droite.

L'étagère située immédiatement en dessous est entièrement vide. Il semblerait que ce meuble soit l'objet d'un rangement récent et peut-être non achevé.

Sur l'étagère suivante, douze volumes reliés en cuir d'une encyclopédie Bordas sont alignés sur la gauche. Lorsqu'on s'approche de plus près on peut observer que certains sont posés à l'envers et qu'au moins cinq sont encore enveloppés de cellophane. Un ouvrage sur l'Espagne, un autre sur les forêts tropicales, encore un sur « Tout l'univers » jouxtent quelques livres et carnets aux tranches muettes. La photo d'une femme brune, prise de plain-pied, un téléphone à la main dans un appartement, termine la rangée dans un cadre-photo serti de gros poissons colorés.

La rangée suivante est occupée par neuf volumes « Le Grand Robert », édition de luxe. Des objets de décoration (trois canards une boîte et un cadre-photo plein) sont disposés en bout d'étagère.

Celle du dessous est dédiée à la chaîne hi-fi déposée au centre et jouxtée de part et d'autre par des objets hétéroclites (un tableau, une poterie pleine de petits objets, des couverts en bois, un baigneur en plastique, une boîte ronde de la taille de disques compacts, etc.).

Enfin, sur l'étagère du bas, visiblement la moins ordonnée et la plus encombrée, sont serrés des livres de poche, des classeurs, des documents divers et des cahiers, qui supportent un rouleau de papier, des CD et d'autres papiers et objets.

Cette dernière est l'étagère d'Anna : celle où sont entreposés tous les documents des cours qu'elle a précieusement conservés et qu'elle me montrera et me commentera longuement. Les cahiers, les livres et les photocopies des exercices distribués en cours et qu'Anna refait parfois, seule ou avec Kevin. Chaque feuille volante est insérée dans un dossier à pochettes transparentes et visiblement

Anna a l'habitude de le consulter car elle retrouve très vite, et presque immédiatement, ceux qu'elle souhaite me montrer :

A : (*s'est rassise avec un document qu'elle montre*) Voilà comme il y a cahier comme ça, regarde. Voilà [...] Je l'ai gardé toute, tous, tous les trois années je l'ai gardé, en une seule ici parce que comme je l'ai fait beaucoup de place, c'est comme ça, regarde (*tourne les pages*) y toujours nous donne feuilles así, comme ça, así, il nous donne une feuille comme ça.

D : Ah oui ! Avec le cahier.

A : Y une fois par semaine y une fois *el nos enseña a escribir*²⁴³. »

En revanche les livres sur la gauche sont ceux de Sébastien.

Et il y a ici de mon fils de l'école, il y a des livres qu'il y a une *Española* que toujours elle me laisse un livre à la boîte à lettres, *no se* [je ne sais pas] pourquoi, il y des livres de *cocina*, [cuisine] il y a des livres *cosas* [choses] de photos et voilà. Il y a des livres de mon fils, il y a des livres de mon fils, voilà.

Mais à la question de savoir si certains livres lui appartiennent dans les rayonnages, elle me répond que :

« Tous les mois j'achète, tous les semaines j'achète *Femme actual* » et parfois des revues sur la santé.

Lorsque je l'interroge enfin sur les deux étagères du haut remplies de livres presque neufs elle m'explique :

« Ça c'est *una* collection, je suis allée à la Foire de Paris, il y a une dama qui me dit "Écoutez, ça c'est, ça c'est importante pour ton fils, ça c'est importante" y vous savez des damas *que parlan y que parlan* [qui parlent et qui parlent] y je dis "Non, non, non madame, non, non", "si, si, si" et mon fils jamais de la vie il a touché cet livre. [...] Et j'ai payé je ne sais combien, j'ai payé par mois, *como cuarenta euros por* [comme quarante euros] deux années, *treinta a cuarenta euros* [trente ou quarante euros], jamais de la vie mon fis se servi de *esos libros* [ces livres]. »

À mon interrogation sur ses lectures personnelles, elle me répond aussitôt : « Oui je lis. Il y a un Colombien qui a amené un livre de la Colombie sur la *droga de los Estados-Unidos a Colombia*. »

²⁴³...« Et une fois par semaine et une fois, il nous apprend à écrire ».

Anna m'explique alors avec force détails le contenu²⁴⁴ : les histoires de drogue, les histoires de mafieux qui passent la frontière du Mexique, des Colombiens qui sont impliqués tout semble la passionner dans cet ouvrage qui traite d'une actualité colombienne qui semble l'émouvoir. Ma surprise est d'autant plus grande quant aux précisions suivantes :

D : « Et quand vous l'avez lu, celui-là ?

A : Mmm, il y a *veinte años*.

D : Ah il y a vingt ans ! (sourire) D'accord.

A : *Pero aquí en París yo leo siempre, compro revista Chica todo eso, pero en francés* (silence). »²⁴⁵

La question sur la lecture devant la bibliothèque lui remémore un ouvrage lu il y a vingt ans, absent des rayonnages qui nous font face et aucune des lectures actuelles ne se trouve entreposée devant nous. Ce qui est visible sur les étagères n'est pas ce qui a été lu ou à lire, exceptés les supports d'apprentissage qui servent aux exercices d'écriture.

Les revues sont empilées de manière désordonnée avec des documents administratifs et des courriers divers à côté du canapé-lit. D'autres encore se cachent au fond du sac.

2.3.7. Épilogue

Anna ne s'est pas réinscrite aux cours. Elle évoque son emploi du temps chargé mais surtout le contenu qui ne correspond pas à ses attentes. Elle dit à son amie Matilda, la confidente et l'aide qui lui a permis de s'inscrire aux cours de Paris : « Matilda, écoutez, et *como, como*, je vais avoir besoin de beaucoup de la nat, de la..., de le *francés* et je pense que la nationalité *francesa*, c'est ça, j'étudie beaucoup c'est *porque*, je dois *pasar una, una* [...] un examen, *eso y*

²⁴⁴ « (...) Tout, cuando la gente pasa la droga, (...) sobre la droga, lo lei, un libro (...) mas de que, un libro como este (montre un livre). Pero hablan de historias de los mafiosos, me entiendes ? historias. Yo lo lei, comme ça, muchas historias de muchos mafiosos. Pero aquí en Francia (...) la historia de los mafiosos que van, que llevan, que pasan por Mejico, sobre la pasada de America Latina, los Colombianos y mucha gente que pasan por... »

²⁴⁵ « Mais ici à Paris, je lis toujours, j'achète des revues et tout ça, mais en français. »

yo le dit ”Matilda, cette année yo no voy à étudier, pero el año que viene como je me laisse organisée²⁴⁶”. »

Un contraste est saisissant chez Anna : le discours où elle affirme ne plus vouloir aller en cours et l’investissement important que l’étude du français représente pour elle.

Malgré une vie quotidienne qui paraît tout à fait ordinaire et facile dans un monde environné par l’écrit, quelques failles transparaissent. Avant que je ne quitte son domicile elle me demande de lui lire un courrier incitatif, délivré par son médecin, pour un examen médical. Un peu gênée, je lui explique les enjeux de cet examen et le risque important de ne pas le réaliser. Je me sens maladroite et démunie. Comment avertir sans faire peur ? A plusieurs reprises je l’appellerai pour lui demander des nouvelles à ce sujet mais sans aucune réponse.

Au téléphone, Anna manifeste à chaque fois un contentement de mon appel, même si elle me dit être très occupée et pas disponible pour un rendez-vous. « J’appelle vous dès que j’ai le temps. » En octobre 2012, soit deux ans après nos premières rencontres, elle ne travaille plus à l’hôtel mais s’occupe de nouveau d’enfants qu’elle va chercher à la sortie de l’école.

2.4. Monica ou apprendre à tricoter les mots :

« Tous les jours, j’apprends quelque chose, tous les jours. »

2.4.1. Contexte de la rencontre

Les termes qui pourraient évoquer Monica sont la patience, une douce retenue, la sérénité et le calme ajoutés à une détermination forte à exercer son droit au travail.

Monica est péruvienne, je l’ai rencontrée par l’intermédiaire des cours d’adultes de la ville de Paris, où elle assiste à un cours de langue dans la même école qu’Amalia et Anna, mais pas avec le même formateur. Nous échangeons nos coordonnées et un mois plus tard, en juillet, nous fixons notre premier rendez-vous.

²⁴⁶ « ... je vais avoir beaucoup besoin du français et je pense que la nationalité française, c’est ça, j’étudie beaucoup parce que je dois passer un... un examen. (...) Un examen, c’est ça et je je lui ai dit : “Matilda cette année je ne vais pas étudier (à l’école) mais l’année qui vient je vais m’organiser”. »

En fin d'après-midi, elle m'attend devant une station de métro proche de son travail. Je viens quelques instants plus tôt d'avoir des nouvelles d'Amalia qui a enfin obtenu ses papiers et s'apprête à partir au Pérou. C'est un moment de grande joie au téléphone.

Je suis dans cet état un peu euphorique et nous avons peine à nous reconnaître Monica et moi. Elle m'attendait un peu plus loin. Elle est très douce et souriante. C'est un après-midi au temps incertain et inégal, quelques gouttes de pluie viennent de traverser une journée plutôt morne. Nous grimpons dans le métro et nous nous installons pour faire plus ample connaissance.

Plus tard, nous arrivons dans une petite rue calme, en proche banlieue parisienne. C'est une maison déjà ancienne qui, comme toutes celles alentour, comporte peu d'étages – deux ou trois maximum. Monica habite au rez-de-chaussée dans un deux-pièces relativement spacieux disposé en enfilade. Immédiatement elle me fait visiter les lieux et m'explique « son histoire du lieu ». Elle avait été très proche de la propriétaire, une vieille dame qui est décédée un an après son emménagement. Maintenant elle doit rechercher un autre logement car les héritiers veulent revendre la maison, évidemment sans locataire, ce qui l'attriste beaucoup.

Nous nous installons dans la première pièce donnant sur la porte d'entrée, la cuisine qui est une véritable pièce à vivre. Le salon, beaucoup plus cérémonial me fait penser à ces salles à manger qu'on n'utilisait dans certaines familles, que lorsqu'il y avait des invités ou des occasions spéciales. Il sert aussi, et cette fois de manière régulière, de coin télévision et ordinateur. Tout au fond se situent la chambre et la salle de bain.

Lors du deuxième entretien, neuf mois plus tard, elle a déménagé mais est restée dans le même quartier. La rue, pourtant à l'opposé du métro, est aussi calme que la précédente, presque pavillonnaire, en tous les cas avec des maisons ou immeubles de très peu d'étages. Elle habite à présent un appartement, toujours en rez-de-chaussée mais tout en hauteur : sa chambre est littéralement au-dessus de sa cuisine sur une mezzanine desservie par un escalier pentu. Les fenêtres sont toutes très hautes, inaccessibles à hauteur d'humain. Elle me dit ne pas être complètement satisfaite de ce nouvel endroit et est à la recherche d'un autre logement (plus lumineux).

Une fois encore, mes rencontres avec Monica se superposent à des nouvelles d'Amalia. Je lui parle d'elle car je viens d'aller trois jours plus tôt à une fête péruvienne dans laquelle Amalia chantait avec son groupe. Nous convenons même d'aller ensemble à une prochaine manifestation du même genre le mois prochain (finalement Monica ne viendra pas car elle avait oublié). Je lui fais écouter un enregistrement du groupe qu'elle met sur son ordinateur, ravie.

Monica est sereine, sa voix est calme, posée presque langoureuse. Le temps défile sans soubresauts, il est comme continu et placide à l'image de l'habitante du lieu. Un climat de grande confiance anime nos rencontres.

2.4.2. Situation lors de la première rencontre

Monica est péruvienne elle a quarante-six ans et travaille auprès de différents particuliers pour effectuer des tâches ménagères ou/et d'aide à la vie quotidienne (notamment avec des personnes âgées). Elle a de multiples employeurs et passe beaucoup de temps dans les transports pour aller d'un lieu de travail à un autre. Elle trouve ce métier très fatigant : « Aller par ici pour laver, aller par là pour laver²⁴⁷ ». Heureusement elle a l'espoir de pouvoir un jour changer de profession. Il lui faut faire traduire les diplômes qu'elle a obtenus au Pérou et également poursuivre une formation en France, une fois que son niveau en français sera suffisant et validé par un certificat le prouvant. Après elle pourra effectuer un stage dans une maison de retraite ou un hôpital afin d'être auxiliaire de vie ou aide-soignante.

Elle est arrivée à Paris il y a onze ans. Elle a pris contact avec un avocat pour commencer une procédure de régularisation à la préfecture. Ce dernier lui a conseillé d'attendre encore deux ans afin d'avoir suffisamment de preuves tangibles de sa résidence en France pendant dix années consécutives, car pour les deux premières années de vie en France il lui manque des documents tels que factures de téléphone ou loyer ou encore fiches de paie, qui sont indispensables pour attester de sa bonne foi.

Sa fille qui est âgée de bientôt 18 ans et son fils de 24 ans sont demeurés au Pérou avec sa maman. Ils poursuivent l'un et l'autre

²⁴⁷ « C'est fatigant, (prend une voix grave, glutturale) « *por acá lavar, por acá lavar* ».

des études à vocation administrative, plus spécialement hospitalière, dans le cas de sa fille. Son fils, lui, a bifurqué car il avait commencé par des études pour être avocat. Il est marié depuis peu et est le papa d'un petit bébé. Il vit donc maintenant dans une autre maison que sa sœur, celle que Monica a réussi à leur offrir à tous les deux et à sa maman par son travail en France. Elle est contente d'être parvenue à cet achat, même s'il ne s'agit pas d'une maison neuve, qu'elle aurait fait construire. Elle les sait malgré tout à l'abri. Elle les évoque avec beaucoup de tendresse, de joie et de tristesse entremêlées. La peine de la distance s'infiltré dans la langueur de ses paroles. Elle les appelle tous les jours, car avec son opérateur de téléphone « Free c'est gratuit » !

Cela fait maintenant trois ans qu'elle est inscrite à des cours de français et elle « adore aller à l'école ».

Retourner vivre au Pérou, elle ne le souhaite pas : elle est maintenant trop habituée à la vie en France. Non seulement elle a pris goût à la facilité de la vie quotidienne comme les transports en commun mais également et, de manière surprenante, aux habitudes alimentaires. Ces éléments lui font préférer son mode de vie actuel. Elle ne pense pas pouvoir se réadapter au précédent. Même le café en supermarché est ici bien meilleur que celui du Pérou : elle en envoie à sa maman.

D'ailleurs, celle-ci voudrait venir visiter Paris. Monica lui a promis qu'un jour elle lui offrirait le billet afin, qu'au moment juste avant de fermer pour toujours ses yeux, elle puisse dire : « *He conocido Francia*²⁴⁸ » (rires).

De son côté, elle attend d'obtenir ses papiers pour aller au Pérou. Elle a besoin d'y aller pour enfin revoir ses enfants et découvrir autrement qu'en photo la maison qu'elle leur a achetée. Mais elle ne veut pas y aller dans n'importe quelles conditions matérielles : sans argent, pas question. Lorsqu'elle y retournera, elle veut voyager, découvrir, connaître enfin un peu son pays, en faire profiter ses enfants et sa maman. Elle n'a jamais été au Machu Picchu par exemple et elle souhaite tous les y emmener. Il faut qu'elle puisse les sortir, leur faire plaisir, leur faire profiter.

²⁴⁸ « J'aurais connu la France »

Alors, il lui faudra économiser. Elle préfère renoncer à regret, à un voyage imminent si elle obtient ses papiers bientôt et différer les retrouvailles familiales. Elle devra économiser mois après mois pour leur offrir de vrais bons moments partagés. Toutes ses économies se sont envolées avec ce déménagement imposé. De plus, avec le loyer et toutes les charges, il lui est bien plus difficile de mettre de l'argent de côté qu'avant. Il lui faudra bien un an, une petite année au moins pour rassembler l'argent nécessaire à ce voyage de rêve.

Elle voit un homme ici, elle ne parle pas d'amoureux ni de compagnon, juste d'un « ami » mais c'est aussi un peu difficile. Si cela se poursuit de la sorte, elle va rompre. De toutes les manières, elle préfère mille fois rester seule que de poursuivre une relation insatisfaisante.

2.4.3. Enfance : « J'ai habité avec mi maman mi papá, mi abuelo, no, mis abuelos. Yo me souviens beaucoup que maman travaillait beaucoup ».

Sa maman est issue d'une grande fratrie – huit ou dix frères et sœurs – Monica ne se souvient plus bien du chiffre exact, qui va se décimer peu à peu. Elle en est aujourd'hui, à soixante-quatorze ans, la seule survivante. Certains sont morts de maladie de l'estomac, d'autres par accident de voiture et beaucoup de cancers. Ses parents se sont séparés alors qu'elle était petite, car ils se bagarraient beaucoup et elle a dû commencer à travailler très tôt, vers quatorze ans, alors elle a cessé d'aller à l'école. Mais bien avant cela, il fallait aider la grand-mère à s'occuper de tous les enfants.

Dans ses souvenirs d'enfance, Monica voit sa maman travailler initialement dans la couture comme couturière puis comme employée, ouvreuse dans un cinéma. Elle donnait les tickets « et tout ça ». Elle doit travailler beaucoup pour élever seule, elle aussi, ses enfants après s'être séparée de leur papa.

Ce sont ses grands-parents maternels qui se chargent de Monica et de son frère aîné Pedro dans la journée. Ils habitent une grande maison qui abrite toutes les récoltes. Il y a surtout des fruits, des bananes, des raisins. C'est le grand-père qui s'en charge et qui va ensuite

les vendre. Monica se souvient de le suivre partout, de marcher à côté de lui, pour la récolte comme pour la vente.

La grand-mère, elle, restait à la maison pour préparer à manger.

Les deux enfants vont au jardin d'enfants puis à l'école publique ; mais à l'école publique il y a des sœurs. Leur mère n'a jamais eu aucun souci avec eux, car ils ont toujours obtenu d'excellentes notes. On la félicitait même d'avoir des enfants aussi studieux. Son frère surtout était brillant. Jamais on ne lui a dit qu'il était paresseux ni qu'il ne faisait rien en classe. Jamais. On ne faisait que la complimenter et il obtenait toujours ses diplômes.

Monica rêvait d'être médecin, obstétricienne précisément, car elle adore les bébés. Depuis toujours c'est son rêve, devenir médecin spécialiste des naissances et entourée de nourrissons. Mais lorsque ses parents se séparent, son rêve se fissure : sa maman n'a pas les moyens de lui financer des études à l'université. Alors elle envisage une formation d'infirmière moins longue et surtout moins coûteuse. Mais même avec un coût moindre, cette formation représente une part très importante du petit budget familial, Monica rêve de pouvoir s'offrir quelques menus plaisirs comme des glaces. Sa maman lui donne juste de quoi payer son billet de bus.

De son père elle ne parle pas. Juste évoqué au moment de la séparation parentale, qualifiée de difficile. Il ne fait pas partie du récit de son enfance.

Elle a appris à l'école les travaux d'aiguilles de toutes sortes : le tricot, le crochet et elle voit sa maman faire de la couture pour de grandes dames qu'elle rencontre lorsqu'elle doit livrer à leur domicile les travaux terminés. Lors de l'une de ces visites, elle accepte avec plaisir la première occasion qui s'offre à elle de travailler. C'est une dame de Suisse qui possède une usine d'Alpaga. Elle exporte ses tissus aux « *Estados-Unidos, a Suíça, a Francia*, à tout, à tout. *Hacia* beaucoup exportations. *Y me... y la dama como* tous les jours, tous le temps j'ai amené *lo que mi mamá* fini de, je l'amène à sa maison. Elle *me da* l'argent *y je le da* à *mi mamá*. Elle me dit un jour : "Monica, tu fais des, des crochets ?" "Oui madame"²⁴⁹. »

²⁴⁹ « ... aux Etats-Unis, en Suisse, en France, partout, partout. Elle faisait beaucoup d'exportations. Et la dame comme tous les jours, tout le temps, j'amenais ce que

La dame lui demande alors de travailler avec elle, de lui fabriquer des châles au crochet. Monica se demande comment faire, elle ne peut pas aller à l'usine, mais la dame lui indique que pour les châles il n'y a pas besoin de matériel : seul le fil est nécessaire. Elle sera formée à l'usine et après pourra donc travailler chez elle, le soir. Elle réfléchit et donne sa réponse à la livraison suivante : c'est oui. Elle est ensuite évaluée positivement en montrant un premier ouvrage, par une femme dont c'est le métier et commence son travail de nuit.

Elle doit tricoter, tricoter, tricoter dès qu'elle revient de ses cours. Après sa journée d'école, elle rentre vers six heures, fait ses devoirs, mange en une heure seulement et se met immédiatement au crochet jusqu'à onze heures.

Chaque semaine elle doit livrer vingt « *chalinas* », des écharpes. En début de semaine, le lundi par exemple, on lui apporte le fil et on revient la chercher le samedi matin en voiture, à sept heures, car la fabrique est située très loin de chez elle et que le week-end elle n'a pas de cours²⁵⁰. Le travail doit donc être impérativement terminé pour ce jour-là. Elle charge alors ses écharpes dans le véhicule et est conduite à l'usine où une personne vérifie la bonne qualité de son ouvrage. Si cela ne convient pas il faut refaire ce qui ne plaît pas et demeurer présente jusqu'à ce que cela soit achevé. Et puis on la ramène et on lui verse alors l'argent : « un petit *sobre* d'argent²⁵¹ ». Monica a encore de l'appréhension dans la voix, malgré toutes ces années écoulées, à la simple évocation du contrôle de son travail. La pression devait être grande, à la fois en terme de quantité mais également en terme de qualité.

Elle mène cette double activité pendant un an, un an et demi, mais doit cesser faute de temps suffisant pour étudier. Les années

ma maman avait fini, je l'amenais à sa maison. Elle me donnait l'argent et je le donnait à ma mama. Elle me dit un jour : « Monica tu fais du crochet ? » « Oui madame. »

²⁵⁰ « Y me esperaba una voiture me chercher. En voiture. Porque el, la fábrica era loin, loin. Bon yo iba con mis sacs, mis chalinas j'avais tout. J'attends parce que beaucoup monde. Beaucoup de filles qui travaillent comme ça. Ici, non. Et bon j'attends et il y a une dame que elle révisé tout, hein, c'est bien, c'est pas bien. Il fait tchhiit, y vous pas sortir si no fini. »

²⁵¹ « Une petite enveloppe d'argent. »

suivantes de son parcours de formation sont composées de stages pratiques, son temps libre n'est plus alors suffisant pour concilier avec succès le crochet la nuit et les études le jour.

C'est sa maman qui insiste pour qu'elle cesse la couture, elle a même peur que sa fille ne s'abîme le dos à force de se courber pour tricoter. Mais Monica a tenu jusqu'au dernier moment et ne regrette pas : grâce à ce travail elle a pu s'offrir des livres et beaucoup d'autres choses, du matériel coûteux qu'on lui demandait pour réaliser les stages pratiques.

Elle travaille ensuite dans un hôpital pour garder des malades puis cesse ces doubles journées laborieuses dès qu'elle obtient son diplôme et un emploi grâce à lui.

C'est justement lorsqu'elle commence à travailler dans une clinique, qu'elle fait la connaissance de son futur mari. Il y travaille dans la partie administrative. Elle ne livre pas de détails supplémentaires concernant leur rencontre et leurs premiers moments de vie commune. Ils se marient, ont deux enfants et vivent dans une maison. La première difficulté soulevée est celle du travail car lui ne souhaite pas que sa femme poursuive une activité salariée alors qu'ils ont deux enfants dont il faut s'occuper. Ce sera l'un des points les plus problématiques et durables de leur mésentente :

« Je dois travailler car tu ne me donnes pas d'argent. Ça ne lui venait même pas à l'idée que ses enfants devaient manger, qu'ils devaient s'habiller, qu'ils devaient aller à l'école, rien. Quand il voulait, il me donnait, quand il ne voulait, il ne me donnait pas. Alors il y a eu un moment où je n'ai plus supporté, je l'ai mis dehors, de ma maison :

— « Tu t'en vas ».

J'ai rompu avec lui, j'ai été à la police faire la demande de séparation. J'ai fait tout ça. C'est cela qui l'a mis dans une grande colère. Il ne voulait pas ça. Mais à côté de ça, à son travail il avait des maîtresses. Il sortait avec l'une, puis avec l'autre. Il aurait voulu que je supporte ce genre de choses, c'est pour cette raison aussi que je l'ai quitté²⁵². »

²⁵² « “Yo tengo que trabajar porque tu no me das plata”, « qué por qué estoy ahí, para que estoy ahí » El no pensaba que esos niños tenían que comer, que tenían

Et Monica de m'expliquer comment elle s'est rendu compte que son mari la trompait : ça c'est vraiment une « grande histoire », dirait-elle. Un jour, une femme sonne à sa porte et l'apostrophe en lui demandant pour quelle raison elle acceptait que son mari soit avec elle. Elle lui répond en riant que c'est le père de ses enfants. La femme s'alarme en lançant « Ah ! Mais à moi il m'a dit que vous étiez divorcée », « Je ne suis absolument pas divorcée. C'est le père de mes enfants et il vit ici » lui rétorquera-t-elle.

A la suite de cet épisode, se sentant « trop bonne, trop bête », elle décide de suivre son mari, elle veut en avoir le cœur net et ne pas se laisser influencer par qui que ce soit. Elle demande l'autorisation de s'absenter une journée du travail et se rend au bureau de son époux, discrètement. Il y était, elle s'en assure personnellement. Une fois cette vérification effectuée, comme dans les films policiers, elle se cache dans un restaurant, face à l'immeuble à surveiller et le voit, toujours dissimulée, sortir du bureau. Une voiture stationne alors devant lui, une femme en descend et ils s'en vont tous les deux, main dans la main, « tous les deux comme des amoureux ».

Elle commence alors à « ouvrir les yeux et réalise qu'il la trompe ». De son côté il nie tout, la traite de « peste, folle, jalouse ».

Elle maintient son désir de séparation alors que lui refuse catégoriquement. Il n'accepte pas qu'elle puisse le quitter. C'est pour

que vestirse, que tenía que ir a la escuela, nada. El me da una, una cantidad de dinero que no me alcanzaba para nada. Cuando quería ma daba, cuando no, no me daba. Entonces llegó un momento que yo. Yo ya no quería tener nada con él. Nada. Yo lo saqué de mi casa. “Te vas” yo lo separe, yo fue à la, à la police à faire la demande pour séparer tout ça. Je fais tout ça. (...) C'est ça que le daba cólera a él. Eso es lo que él no quería (...) Mmm c'est ça. Y a parte de él, en su trabajo el tenía amigas. Salía con una mujer, salía con otra. El quería que yo aguante todas esas cosas. da una, una cantidad de dinero que no me atenzada para nada. Cuando quería ma daba, cuando no, no me daba. Entonces llego un momento que yo. Yo ya no queria tener nada con el. Nada. Yo lo saque de mi casa. « Te vas » yo lo separe, yo fue à la, à la police à faire la demande pour séparer tout ça. Je fais tout ça. (...) C'est ça que le daba colère à el. Ese que el no queria. (...) Y a parte de el, en su trabajo tenia amigas. Salia con una mujer, salia con otra. El queria que yo aguanta toda esas cosas. Mmm. Por eso que yo »

cette raison qu'il lui a tant fait de problèmes. Il ne voulait pas « la laisser vivre en paix ». Cela a été une séparation horrible, horrible. Jamais elle ne pourra oublier tout le mal que cet homme lui a fait. Caroline la plus petite, qui n'a que trois ans à l'époque, dit encore s'en souvenir.

Bien évidemment il ne lui verse aucune aide pour contribuer à l'éducation des enfants et elle doit seule subvenir aux charges domestiques, multipliant les petits « boulots » pour pouvoir s'en sortir :

« *Entonces* l'argent que je gagnais, part. Je travaillais beaucoup. Après j'ai fait ça, j'ai vendu des choses, je vendais, des habits, le dimanche, le samedi qui est pas travaillé, le samedi, le dimanche. Je vends des maquillages tout ça, hein. Pour, pour (rîres) trouver l'argent. C'est dur hein. »

Mais ses différents lieux de travail deviennent des occasions pour lui de manifester sa haine et sa violence à la fois verbale mais également physique. Il aime faire des scandales en public de manière récurrente.

Elle évoque également, et sans s'appesantir dessus, des violences physiques répétées, dont il se rendait coupable. Elle travaille à l'époque dans une clinique dans laquelle elle aurait pu rester car elle y était très appréciée. On lui confiait même les clés afin d'ouvrir et de fermer l'établissement. L'estime de ses collègues était générale et partagée pendant les dix années qu'a duré son exercice dans ce lieu.

Mais son mari ne cesse de la menacer, de faire des scandales. Un jour il a voulu la frapper, la taper au travail devant tout le monde : « (*en chuchotant*) Devant, oui, tout le monde. (*Plus fort*) Pour rien. » Il lui reproche en hurlant de ne pas s'occuper des enfants de préférer travailler. Elle lui rétorque que les enfants sont à l'école, qu'ils vont bien et qu'il ne va rien leur arriver de mal, que de plus elle doit travailler pour avoir de l'argent, les nourrir, les habiller.

Après quelque temps et une récurrence de scènes similaires, elle n'a plus souhaité avoir quoique ce soit de commun avec lui, c'est pour cette raison qu'elle est allée à la police demander la séparation. Mais cela a décuplé la colère.

Alors sa maman lui conseille de partir loin afin de ne pas s'arrêter de travailler, lui disant que jamais son mari ne la laissera travailler en paix si elle reste trop près de lui.

2.4.4. Migration et vie en France : la solitude comme héritage. « Je pense que je vais rester, seule, comme ma maman. Avec mes enfants, pas plus²⁵³ »

Deux raisons intimement mêlées motivent la décision de migrer. La volonté et la nécessité de travailler pour faire vivre sa famille et la séparation avec son mari qui ne cesse de la harceler au travail. « C'est la séparation, oui. C'est la séparation oui c'est vrai. Que me fait de chercher du travail, tout ça. *Pero cuando* j'ai cherché, j'ai trouvé du travail c'est *el problema* que me fait ça *el*, lui. »

Sa maman l'incite fortement à partir loin travailler par crainte des ennuis que cet homme peut lui créer. La destination importait peu, il fallait que ce soit suffisamment loin du Pérou, à l'étranger et qu'elle puisse obtenir un salaire correct. Elle pense d'abord partir pour l'Argentine car sa maman à l'époque y travaille avec des infirmières. Les diplômés péruviens sont également valables en Argentine et elle passe des examens complémentaires, constitue un dossier avec des photos pour obtenir une place dans un grand hôpital. Alors qu'elle attend une réponse, son visa pour la France est accepté. Le consulat a donné son accord pour cette demande. C'est une période pendant laquelle elle avait multiplié les demandes et les démarches de toutes sortes afin de s'extraire de sa situation. Le visa pour la France est la première réponse favorable : elle s'y rend immédiatement.

« Je voulais travailler. Ma tête c'est travailler pour sortir. ¿Non ? Pour sortir *adelante*. Pour acheter. Parce que je n'ai pas de maison. » Le loyer, les charges et la scolarité des enfants nécessitent un salaire bien supérieur à celui auquel elle peut prétendre en restant au Pérou. La migration de Monica est essentiellement économique.

²⁵³ « Yo pienso que yo me voy a quedar como mi mamá, sola. Con mis hijos no' mas. »

Au Pérou, elle a effectué une procuration auprès d'un notaire pour que sa maman puisse en toute légalité s'occuper de ses enfants. Mais au bout de quelques mois, le père des enfants saisit le juge et obtient, après de longs conciliabules, que la garde lui soit accordée. Monica, malgré la distance a vécu cette période comme une lutte terrible.

La grand-mère continue à visiter très régulièrement Caroline et Miguel à qui elle apporte vêtements et nourriture grâce à l'argent de Monica. Elle leur achète de sa part des fruits, du lait, etc. et effectue un long trajet pour les leur apporter. Si la première année se déroule bien, la deuxième année et la troisième année chez leur père, ont été des moments difficiles pour les enfants : une mésentente avec la nouvelle belle-mère qui, selon Monica, ne s'occupait pas d'eux, additionnée à un refus que leur grand-mère ne les approche, les ont tous les deux conduits à réclamer un changement de résidence qui deviendra effectif la troisième année. Monica explique par exemple que sa mère, chargée de sacs de nourriture, a été obligée de rebrousser chemin sans même pouvoir les laisser pour ses petits-enfants. Caroline a menacé – ce qui provoque encore l'admiration de Monica car elle était mineure – d'aller voir le juge pour faire plier son père. C'est ce qui se produira et ils réintégreront tous les deux la vie familiale avec leur grand-mère.

Monica semble avoir été très impliquée dans cette discorde, sa maman n'étant jamais que le substitut symbolique maternel : enlever les enfants à sa maman revenait à les lui enlever, même si elle résidait en France.

2.4.5. « Un choc parce que yo me sentí, en este momento yo me sentí como en otro planeta²⁵⁴. »

En France, l'arrivée de Monica n'est pas sereine. Les gens parlent et elle ne comprend rien, absolument rien. Une impression de n'être entourée que de sonorités, de mots incompréhensibles l'envahit. Le désespoir la gagne, elle n'a qu'une envie : rentrer dans

²⁵⁴ « Un choc parce que, je me suis sentie, à ce moment-là, je me suis sentie comme sur une autre planète »

son pays. Mais elle ne le fait pas... faute d'argent pour le billet de retour !

Alors elle apprend. Elle apprend au travail. « La dame » lui explique. Lui dit le nom des choses, des objets. « C'est comme ça que *yo*, commencé à *aprender*. »

Elle n'a pas attendu très longtemps pour travailler : trois petits mois après son arrivée elle obtient son premier emploi grâce aux recommandations de ses amis et ce, sans qu'elle ne sache parler le français. Elle dit avoir eu beaucoup de chance car elle a pu s'appuyer et compter sur la communauté péruvienne de Paris, notamment sur des amies qui lui ont prêté un canapé pour dormir, alors qu'elle n'avait même pas de lit. Sa tante, une amie avec son mari, déjà présents en France, l'ont hébergée. Elle n'a jamais manqué ni de nourriture, ni de vêtements car ils lui en ont donné. Son arrivée a eu lieu en hiver et s'il y avait bien une couverture dans sa valise, elle n'avait pas beaucoup de vêtements chauds. L'entraide communautaire a été très importante et même au-delà de la simple nécessité matérielle ; on l'amène à des fêtes, lui indique des lieux-ressource comme l'église espagnole rue de la Pompe.

C'est un lieu, attendant à l'église dans lequel des sœurs parlant espagnol aident socialement, de différentes manières, les personnes qui s'y présentent. Selon les jours et les heures, différents services sont proposés (dons de vêtements, offre d'emploi, cours de langue, etc.). Beaucoup s'y rendent en vue de trouver un emploi : c'est ce qu'a fait Monica avec succès. Il faut se lever très tôt, faire la queue, dès six heures et demie du matin, afin que les meilleures offres ne soient pas déjà prises par les premiers arrivés. « Il y avait un grand nombre de personnes qui venaient pour chercher du travail ». Chacune a un numéro et est appelée à tour de rôle pour un entretien personnalisé qui reprend la date de migration, l'âge, la provenance géographique, les compétences professionnelles, etc. Il faut beaucoup parler mais à l'issue de l'entrevue, Monica ressort avec le numéro de téléphone, d'un potentiel employeur. Le premier emploi trouvé par ce moyen est justement en vue de quitter celui chez une Mexicaine, « la *Mexicana* » à qui elle a été recommandée mais qui l'exploite de manière honteuse. « Elle est mariée avec un *Frances*. Je m'occupais de toute la maison. Je m'occupais du petit, parce qu'il y avait un petit. Un petit de trois ans, je fais tout, la cuisine, tout, tout (*renifle*). *Pero* après j'ai sorti d'ici. J'ai

travaillé ici six mois. Sept mois. Parce que la dame, elle voulait que je fais tout, tout, tout. Tout, que *el jardin*, tout. Elle voulait profiter de moi. Un jour elle voulait que je nettoie tous les (rires) les plafonds, dehors, *del jardin*. Parce que sa maison était avec des terrasses. »

Monica refuse donc de nettoyer ce qu'elle juge dangereux et à même de la blesser ; elle dit non et doit trouver un autre travail. Elle s'occupera ensuite pendant trois ans de deux petites jumelles françaises, chez qui il fallait aller dès sept heures et demie du matin, pour les emmener à l'école et ensuite nettoyer la maison. Puis la dame déménage et habite désormais trop loin de chez Monica pour qu'elle puisse continuer à y travailler. Un couple de personnes âgées prend le relais deux fois par semaine ainsi que deux dames pour deux journées complètes. Elle continue souvent à chercher et à trouver d'autres emplois, au gré des déménagements et des changements des uns et des autres.

Parfois cependant, ses employeurs peuvent être des personnes aidantes et qui facilitent son quotidien. Ainsi, le jour où elle a souhaité s'inscrire aux cours de la Ville de Paris, réservés aux habitants parisiens, elle a pu compter sur l'appui de Monsieur Benoît, pour qui elle nettoie depuis presque neuf ans sa maison et repasse ses vêtements. Elle lui a demandé s'il pouvait lui prêter son adresse pour s'inscrire aux cours pour étudier le français et il la lui a prêtée. C'est toujours grâce à l'adresse de Monsieur Benoît que Monica peut aller à l'école à Paris.

2.4.6. Image : tricoter les mots. Écrire ou tricoter. « Il me fait penser *el tricot*. »

Les soirées de Monica sont rythmées par une alternance : trois à quatre fois par semaine elle fait ses devoirs puis remplit une demi-page de son agenda. « Lundi, mardi, jeudi y peut-être samedi soir je fais quelque chose que je dois... que je vais faire lundi, no. *Por* no me oublier. » Mais les autres soirs sont réservés à une pratique qu'elle adore : le tricot. C'est une dame qui, récemment, lui a donné beaucoup de laine et un livre avec qu'elle avait en double. Monica ne tricote pas pour elle mais pour les bébés du Pérou. « Comme *en* Pérou il y a des bébés. (...) La fille de ma cousine, elle a un bébé, un garçon. »

Cela fait pourtant longtemps qu'elle n'a pas eu l'occasion de réaliser un ouvrage en laine et elle le fait avec un sérieux déconcertant en décortiquant les moindres indications du magazine spécialisé.

« J'ai lu ça hein ? Et ça m'intéresse parce que, j'apprends à *conocer*. » (Connaître)

Elle tente d'apprendre ce que veulent dire les indications en français, ce qui est très complexe. Déjà la non-spécialiste française a bien du mal à s'y retrouver : il s'agit d'une lecture ardue avec des codes linguistiques et numériques très particuliers, mais en plus le vocabulaire utilisé n'est absolument pas transférable. Par exemple, un des points que maîtrisait bien Monica, le « *ladrillo* » porte un autre nom en français : « fantaisie » et le terme qui lui correspond en espagnol « *fantasia* » est utilisé pour une tout autre manière de réaliser un point. De plus, des abréviations jalonnent les indications, il faut alors déduire avec d'autres pages ce à quoi elles réfèrent.

Alors, Monica s'arme de patience et garde une attention soutenue aux termes, aux dessins et compare tout ce qui peut l'être dans le magazine, jusqu'à parvenir à réaliser le tricot comme il doit l'être.

« Hier soir j'ai regardé plusieurs fois ça. Plusieurs fois. Maintenant j'ai arrivé. Ici je regardais ici, ici je ne comprends rien. »

Paradoxalement, ce moment de ténacité et de concentration extrême est vécu comme un espace de détente et de rêverie. Par la pratique du tricot, Monica se remémore son enfance d'écolière heureuse qui apprenait avec plaisir le maniement des aiguilles et où sa patience était reconnue comme une grande qualité ; elle avait d'ailleurs d'excellentes notes. Elle tricote également en pensant à sa maman qui est associée à tous les travaux de couture. C'est une manière de se rapprocher d'elle en perpétuant une activité commune. « *Mi* maman c'est pareil. *Yo me pareció* beaucoup *a mi* maman. *Mi* maman c'est pareil. (...) Elle tricote beaucoup, elle fait la couture²⁵⁵. »

²⁵⁵ Ma maman c'est pareil. Je ressemble beaucoup à ma maman. Ma maman c'est pareil, elle tricote beaucoup, elle fait de la couture ».

En revanche, sa fille Caroline, refuse toute activité semblable ; elle lui a dit ne pas aimer le tricot alors que sa maman proposait de lui envoyer de la laine. Ce désintérêt paraît étrange à Monica qui adore en faire. « Jamais elle ne va faire quelque chose pour son bébé » me dit-elle un peu inquiète, comme si cette pratique était une nécessité pour devenir une bonne mère, alors même que Caroline n'a aucun projet immédiat de maternité. Il s'agit peut-être d'un fil filial de mère à fille à ne pas couper.

Le tricot lui permet de s'évader en se recentrant sur sa famille au loin et au passé. « *Cuando yo, yo tricote, je pense. (...) Je pense à ma famille. Je pense beaucoup à mes enfants quand ils étaient petits, non ? Y... j'adore ça. No se. Depuis je suis ici, un an, deux ans je fais du tricot*²⁵⁶. » Et puis c'est également le moyen de penser à la vie en général et aussi à la vie en France. « Des choses qui se passent ici. Je pense. Il me fait penser *el tricot*. »

Il n'y a aucune nécessité pour elle d'aller vite, de terminer le pull ou le gilet – toujours réalisé avec deux ou trois tailles supérieures à l'âge de l'enfant – ce qui importe est d'avancer, à chaque fois un peu plus. Comme un plaisir que l'on déguste doucement et lentement, il est difficile de s'arrêter, mais au bout d'une heure et demie, Monica s'oblige à cesser afin de passer aux choses sérieuses avant de se coucher : la révision des conjugaisons.

De la même manière, la télévision et la radio ne sont pas forcément en marche dans ces moments privilégiés ; s'il n'y a rien d'intéressant, elle les éteint : le plaisir du tricot se suffit à lui-même.

Elle a essayé d'emmener son ouvrage dans le métro, mais elle a très vite abandonné. C'était insupportable : tous les voyageurs la regardaient faire. Une part d'intimité livrée aux regards étrangers et curieux. Alors, maintenant dans son sac, uniquement lorsqu'elle doit prendre le métro seule, elle prend un livre et lit durant les trajets et personne ne la regarde de façon gênante. De toute manière il n'y a que dans le métro qu'elle peut lire : le soir ce n'est pas possible, la lumière à côté du lit ne fonctionne pas, il faudrait

²⁵⁶ « Quand je tricote, je pense (..) Je pense à ma famille. Je pense à mes enfants quand ils étaient petits, non ? Et... j'adore ça. Je ne sais pas pourquoi. Depuis que je suis ici, un an, deux ans je fais du tricot. »

se lever pour éteindre. Alors elle s'endort directement et réserve le temps de métro à la lecture.

2.4.7. Histoires d'écritures : les journaux « je marque tous les choses que je fais. Por exemple j'ai fait ça, ça va très bien. »

Beaucoup d'écrits jalonnent et entourent Monica. Sur les tables, des piles de revues, deux bibliothèques, des documents affichés sur le réfrigérateur et dans l'entrée comme « pense-bête ».

Les revues en grand nombre, comme chez Anna, proviennent en grande partie des personnes chez qui elle travaille. *Top Santé, Gala*, etc. « Il y a une dame qui, la, la dame que je vais le samedi. Ah là là ! Tous les jours elle achète. (*petits rires*) Si no c'est ça, c'est l'autre. Après elle lit, après elle me le donne. » Pour les quotidiens c'est la même chose « j'achète pas. Normalement de temps en temps *Le Parisien*. Après je lis les journaux *del* métro. Les journaux *Métro y 20 Minutes*, c'est tout. »

Les deux petites bibliothèques dans le deuxième appartement, sont remplies de livres, cahiers, carnets qui ne sont pas ornementaux, malgré leur apparence soignée. Elle aime lire, dans le métro surtout, des livres en français et en espagnol. Pour choisir un livre, « la première chose je regarde c'est l'auteur. Après je regarde le *resumen*, y c'est bon, *ah ! no se*. Si je lis *el* résumé y *si* c'est intéressant je l'achète. Oui, j'aime beaucoup les histoires. *Las* histoires j'aime beaucoup. Très joli. Par exemple, las histoires de cette dame, j'adore ça. »

Ce sont des romans policiers de Mary Higgins Clark dont il est question, mais il y a aussi d'autres auteurs. Monica en a achetés en version bilingue français-espagnol, mais elle préfère les lire en français et regarder avec le dictionnaire les mots qu'elle ne connaît pas.

Et puis il y a les histoires vraies, les faits divers romancés, l'histoire de cette fille qui a été kidnappée pendant des années, cachée par son geôlier dans une cave et qui s'est finalement enfuie à dix-huit ans. Ce livre-là elle va l'acheter bientôt, en français car il n'existe pas en espagnol, sauf peut-être au Pérou, mais ce n'est pas sûr. Elle a demandé le titre et la référence à un vendeur de la FNAC. Mais elle achète tous ses livres en occasion à Gibert-Jeune, de trois à cinq euros maximum.

Dans la deuxième bibliothèque est rangé un livre un peu ancien de conversation français-espagnol dont elle se sert tous les jours pour les mots ou les expressions qu'elle ignore ; c'est un ami qui le lui a donné. Un jour, il y a longtemps, cet ami est arrivé chez elle en France, avec ce livre, depuis elle ne cesse de l'utiliser, il paraît doublement précieux aux yeux de Monica, un *Bescherelle* de 1956.

Elle a eu des livres lorsqu'elle était petite, elle se souvient notamment d'un exemplaire de *Roméo et Juliette*, de recueils de poèmes.

Elle possède également un ordinateur dont elle est la seule utilisatrice : il y en avait un chez Amalia mais on peut se demander qui s'en servait vraiment : elle ou son fils de douze ans. De plus, ce qu'Amalia avait décrit de sa pratique (regarder des DVD) en faisait plus un palliatif à télévision qu'un outil de communication dont elle était actrice.

Monica, elle, envoie des courriels très régulièrement, utilise la webcam pour converser avec sa famille de manière quotidienne.

Mais ce qui est le plus insolite dans les différents écrits que possède Monica, ce sont ses agendas, soigneusement alignés en haut de l'étagère, aux reliures bigarrées, en cuir qu'elle conserve précieusement. Ils sont classés méticuleusement par année croissante, de la gauche vers la droite.

Sa pratique du journal est assez récente, au Pérou par exemple, elle n'en avait jamais tenu. « Y'a à peu près cinq ans que je fais ça. » Elle évoque d'ailleurs en premier l'achat de l'agenda « j'ai commencé à acheter » plutôt que sa tenue. C'est peut-être l'objet, son esthétisme qui l'a incitée en premier lieu à en acquérir.

Elle écrit pour ne pas oublier des moments vécus (un week-end entre amis, une visite, une balade) mais aussi des éléments très pratiques de la vie quotidienne, comme la taille d'un vêtement qui sera éventuellement à changer au magasin. « C'est ici, mais bon c'est mieux, comme ça je n'oublie les choses, je me souviens les choses, que j'ai fait. Ouais. *Por ejemplo cuando...* j'ai fait quelque chose *por* la maison, *por ejemplo* de Pérou. »

Il ne s'agit pas vraiment d'un moyen de ne pas oublier, comme les pense-bêtes ou les documents qu'elle place en évidence dans

son appartement, mais plutôt d'une forme de remémoration, d'imprégnation des moments passés : « Après que j'ai fait les choses, je marque, ouais. *Por* ça je ne l'oublie pas. » Elle écrit à peu près une demi-page sur chaque feuille, trois fois par semaine, les jours où elle fait ses devoirs.

2.4.8. Épilogue

L'objectif de Monica est de changer d'emploi, en faisant valoir à la fois ses diplômes péruviens et son expérience passée, mais également en complétant par une formation générale en France. C'est la première étape de ce que devrait lui permettre le certificat qu'elle est en train de passer.

« Oui, c'est pour ça que je fais les cours de français, pour ça. Pour parler bien. C'est pour ça que j'ai passé le certificat de formation. Comment ça s'appelle... formation générale de français. Dans ma tête, dans ma tête c'était pour ça. Quand j'aurai obtenu ce certificat, on verra si je peux travailler en clinique ou dans une caisse de retraite. Si je ne sais pas, si ça marche, si ça ne marche pas. Mais on m'a dit que si. Une personne m'a dit que oui. Que je pouvais réeval..., valider. »

Monica, au départ très volontaire pour poursuivre d'autres entretiens et d'autres formes de rencontres (culinaires, etc.) a différé à plusieurs reprises d'autres entrevues puis n'a pas répondu à mes messages. Son numéro de téléphone n'a plus été valide et l'adresse de son courriel pareillement, rendant tout contact impossible.

Chapitre 3.
Une voix qui s'écrit :
Isabel, *Une Andalouse en Bourgogne*
Récit inédit d'auteurisation à l'âge adulte

Isabel Gille
Une Andalouse en Bourgogne

Pour mes enfants et mes petits-enfants

I. Mon enfance en Andalousie.....	188
II. Mes grands-parents.....	200
III. Les années de misère.....	206
IV. La guerre civile.....	218
V. Le bombardement, l'hôpital, nouveau départ.....	228
VI. Réfugiés en France.....	238
VII. Travailleur immigré - la guerre en France.....	247
VIII. Sous l'occupation allemande.....	260
IX. Vers la fin de la guerre.....	276
X. La vie à la campagne.....	285
XI. La vie de tous les jours.....	295
XII. De ville en ville.....	301
XIII. Femme au foyer.....	309
XIV. Comment est né ce récit.....	312
XV. Et maintenant.....	318

I. Mon enfance en Andalousie

« C'est à dos d'âne ou de mulet qu'on se promenait... »

Vers 1925, ma famille vivait dans le sud de l'Espagne, à Cañete de las Torres, village de quinze-cents habitants proche de Cordoue.

J'étais l'aînée de cinq enfants. Antonia ma sœur avait un an de moins que moi ; puis venaient mes frères, Manuel de dix-huit mois plus jeune qu'Antonia, ensuite Juan et José, nés deux ans et quatre ans plus tard. Mes parents exploitaient un petit domaine agricole ; des terres labourables et des champs d'oliviers hérités de mes grands-parents. Nous cultivions du blé, de l'avoine, de l'orge, des pastèques, des melons, du maïs, qui, semé entre les pieds de melons sert d'abord de nourriture aux *cigarras* (cigales) et aux *cigarrones* (saute-relles). Ces insectes en sont gourmands ; pendant qu'ils mangent le maïs, ils ne font pas de dégât aux melons.

Nous récoltions aussi des olives, et pour notre consommation, des ails, des oignons, des lentilles, des fèves, des pois chiches potagers, fourragers pour nos animaux. Nous avions un mulet, un cochon, des poules. Notre matériel était rudimentaire : une charrue, une herse, des pioches, quelques outils à main, et pour le battage des céréales un *trillo*. C'était un plateau en bois muni d'un siège monté sur des axes garnis de disques dentés en acier. Après avoir étendu sur l'aire, une couche de gerbes que l'on fait d'abord piétiner par des mulets

pour l'aplatir, on attelle les bêtes au *trillo*, et assis sur cette machine, on tourne des heures pour hacher la paille et égrener le blé en chantant à tue-tête pour que les mulets ne s'endorment pas. Et cela sous un soleil de plomb. Puis la paille est enlevée à la fourche, le grain est ramassé en tas. Quand le vent est favorable, les hommes expérimentés le lancent en l'air, à une certaine hauteur, d'une certaine façon. Il retombe nettoyé et les débris de paille, la balle, la poussière, retombent plus loin.

La plus grande partie de notre nourriture provenait du domaine, mais nos repas n'étaient pas variés. Tous les jours vers trois heures de l'après-midi, nous déjeunions d'une soupe au lard accompagnée de pois chiches. Dans le *patio* (la cour), une treille, un figuier, un dattier, fournissaient quelques gourmandises pour le goûter des enfants.

Nous avions du lard au saloir, de l'huile d'olive et des olives dans de grands pots de grès, du boudin conservé dans l'huile. Des saucisses, saucissons, jambons et *chorizos* (saucisses au piment et à la viande de porc marinée) pendaient aux poutres du grenier, où nous conservions également des raisins, figues, dattes séchées et melons d'hiver qui nous permettaient de faire la soudure jusqu'à la prochaine récolte.

Les tomates, poivrons, aubergines et autres légumes verts ne poussent pas sans arrosage car le terrain est trop sec. Il nous fallait les acheter à des maraîchers équipés d'une noria. Cette grande roue en bois est garnie de godets montés sur une

chaîne, qui remontent l'eau du puits. A chaque tour l'eau se déverse dans un grand bassin ; tous les matins on la fait couler dans des rigoles pour irriguer tout le potager.

C'est un âne ou un mulet, qui les yeux bandés, tourne tout seul, comme dans un manège, toute la journée pour actionner la *noria*. Ces animaux peu exigeants sont nourris de paille mélangée d'un peu d'avoine, d'orge, de pois chiches ou de vesces concassés. Ils sont attelés aux machines agricoles ; mais servent surtout de bête de somme (nous n'avions ni charrettes, ni charriots, ni bicyclettes...)

Une fois le bât installé, c'est à dos d'âne ou de mulet que nous allions aux champs, à la foire... Sur le bât, nous fixions la *aguadera*²⁵⁷ garnie de cruches à eau ou le *serón*²⁵⁸ : ce sont deux grands paniers en feuilles de palmier tressées, souples et solides, reliés ensemble. Ils pendent de chaque côté de la bête. On les remplissait de marchandises, de récoltes, de moissons. Les boulangers y mettaient le pain qu'ils livraient de porte en porte, assis sur leur mulet, bien que deux boulangeries fussent toujours ouvertes au village.

Le lait était amené de porte en porte par le chevrier qui se contentait au lever du jour, de parcourir les rues du village avec son troupeau en criant : « *El cabrero, el*

²⁵⁷ Structure souvent en bois, divisée en deux parties, placée sur les chevaux pour transporter des seaux d'eau ou d'autres choses. Note DL

²⁵⁸ Sacoques de matériaux souples, plus hautes que larges, placées verticalement sur les animaux pour le transport de charges. Note DL

cabrero ! » (Le chevrier). Les ménagères sortaient, lui remettaient un pot en grès qu'il remplissait en trayant une chèvre, et au jugé il se faisait payer la quantité fournie.

Nous ne connaissions que le lait de chèvre. Le climat andalou est bien trop chaud pour des prairies à vaches et nous n'avions ni crème ni beurre. La cuisine, la pâtisserie nous les faisions un peu au saindoux, mais surtout à l'huile d'olive. L'Andalousie en produit de grandes quantités. Chez nous elle remplace le beurre pour les tartines des enfants.

Même le dépôt restant au fond des pots à huile était précieusement mis de côté pour faire du savon avec des cristaux de soude, ou pour servir de combustible dans nos lampes (à huile). En ce temps-là rien ne se perdait...

C'était pendu au mur, un *candil*,²⁵⁹ allongé en forme de burette, qui éclairait notre cuisine. Dans la pièce où nous passions nos veillées l'hiver, un *quinqué*, espèce de quinquet²⁶⁰ à trois mèches était posé au milieu de la table. Et dans la chambre à coucher, nous allumions une petite veilleuse, la *mariposa*²⁶¹. Ce n'était pas vraiment une lampe, mais une simple tasse remplie moitié d'eau, moitié d'huile, sur laquelle flottait un rond de papier

²⁵⁹ Lampe à huile. Note DL.

²⁶⁰ Lampe à double courant d'air, avec réservoir d'huile à un niveau supérieur à celui de la mèche, de Antoine Quinquet pharmacien parisien (1745-1803) qui la commercialisa. Note DL.

²⁶¹ Veilleuse dont le surnom est « papillon ». Note DL.

glacé, percé d'un trou pour la mèche. Les bougies, il aurait fallu les acheter...

Nous aurons un jour l'électricité, une ampoule par foyer qui s'allumait le soir et s'éteignait au milieu de la nuit en même temps que l'éclairage des rues. Cette ampoule unique se trouvait dans la chambre que je partageais avec ma sœur. L'hiver, c'est là que nous passions nos veillées.

Quant à l'eau courante, elle ne sera installée que plus tard ; je ne l'ai pas connue. Lorsque j'habitais au village, nous utilisions l'eau des puits, qui sont rares. Celle du nôtre, non potable, ne servait que pour les animaux et pour rincer le linge, Nous faisons la lessive à l'eau de pluie ; on y ajoutait des cendres comme détergents.

Pour boire, pour faire la cuisine nous allions chercher l'eau à plus d'un kilomètre, plusieurs fois par jour emportant avec nous une cruche et une corde pour la descendre au fond du puits et la remonter pleine, en prenant des précautions pour ne pas la casser, ce qui parfois arrivait. Quand maman était trop occupée, je faisais la corvée d'eau, toujours accompagnée de jeunes filles plus âgées que moi, je n'aurais pas eu la force de remonter la cruche. J'étais contente d'être avec des grandes, de ne plus être considérée comme une petite fille ! La cruche se portait sur la hanche, posée sur un petit coussin.

Dans l'*aguadera*, posée sur le dos d'un âne, on en transportait quatre ou six cruches. L'*aguadero*, le marchand d'eau, la vendait à un prix modique aux personnes ne pouvant pas se déplacer. Les pâtisseries

n'apparaissaient pas souvent sur notre table. C'était seulement les jours de fête, pour la *feria*, (fête patronale), à Noël, Pâques et pendant la Semaine Sainte que, réunis à plusieurs familles, on en fabriquait de grandes quantités, toujours des gâteaux secs, parfumés à la cannelle.

Il fait trop chaud en Andalousie pour faire des gâteaux à la crème. De toute façon, ceux que faisaient maman étaient excellents. Bien des gens lui demandaient de venir en préparer chez eux. Nous les portions cuire chez le boulanger, car nous n'avions ni cuisinière, ni four. Nous faisions cuire nos repas sur un feu de bois, de branches et de racines d'olivier, dans la cheminée de la cuisine qui nous servait également de salle à manger.

En hiver, saison douce en Andalousie, nous nous chauffions avec un braséro, sorte de grand plat en cuivre, à anses, surmonté d'un cône grillagé pour éviter de se brûler les pieds : il est posé sous une table ronde faite exprès pour cet usage, entourée de tissu pour conserver la chaleur. A la tombée de la nuit, les femmes allumaient le braséro avec des braises du foyer et des brindilles, utilisaient un éventail pour activer la combustion. Et on était au chaud pour la veillée que beaucoup préféraient passer dans leur vestibule.

Quand les hommes, rentrés des champs avaient fait leur toilette, on se rassemblait avec des parents, des amis, des voisins, autour de la table. Les hommes jouaient aux cartes, les femmes tricotaient, les jeunes filles brodaient. Vers

onze heures du soir, chacun rentrait chez soi pour souper, très légèrement, d'un potage, d'œufs ou d'une omelette ; de melon comme dessert. Enfants et vieillards se contentaient d'un bol de lait et vers minuit, tout le monde allait au lit.

L'été c'était différent. Les hommes se retrouvaient au café pour boire de la bière, pendant que sur la place, les jeunes gens se promenaient et que les enfants jouaient. Les femmes, elles, restaient à la maison ; elles ne sortaient guère à cette époque... Et toujours aussi tard, on prenait un repas rafraîchissant composé de tomates, de poivrons ou bien un *gazpacho*, sorte de soupe froide.

Été comme hiver, l'eau était notre seule boisson ; exceptionnellement, pour les grandes occasions, les jours de fête, nous buvions du vin aux repas et, après le café, les grandes personnes prenaient un verre d'*aguardiente*, eau de vie très forte, anisée. En Andalousie, certaines fêtes sont particulièrement célébrées : Pâques, la *féria*, la Semaine Sainte surtout, époque où les maisons, au dehors comme à l'intérieur, sont *encaladas* blanchies à la chaux. Nos villages étaient tout blancs ; ils le sont encore aujourd'hui...

Les familles habitant les rues suivies par les cortèges de la Semaine Sainte invitaient ce jour-là leurs parents, leurs amis. Tout devait être impeccable. Les femmes faisaient des pâtisseries, confectonnaient des doubles rideaux, cousaient, et brodaient des nappes et des serviettes. Je me souviens que j'allais chez un frère

de maman, dont la maison se trouvait sur le passage du cortège, pour aider aux travaux de couture. Pour moi ce n'était pas une corvée mais un plaisir ; j'adorais broder. Ma cousine germaine, de deux ans mon aînée, était bien trop occupée par ses toilettes pour s'intéresser à cela... Maman de son côté, aidait à faire les gâteaux, et nous étions bien sûr tous invités à aller regarder les processions. Elles ne passaient pas dans notre rue...

Cañete n'était qu'un petit village. Pourtant, ses processions étaient particulièrement renommées ; elles se succédaient tous les jours, du mercredi au Vendredi Saint, et ne ressemblaient pas du tout à celles qu'on voyait en France. Maintenant, malheureusement tout cela a presque disparu.

En tête du cortège, des musiciens jouent des airs sacrés. Ils sont suivis par les confréries avec leurs bannières, puis par les hommes portant sur leurs épaules les statues des saints. Viennent ensuite le clergé et les enfants de chœur. Et, de chaque côté de la procession, les femmes à droite, les hommes à gauche, marchent les uns derrière les autres et portent des cierges allumés. La foule suit les porteurs de saints - ils se relaient car le parcours est long - ce sont souvent des gens qui veulent faire pénitence - à la suite d'un vœu qui a été exaucé, en faveur d'une épouse, d'une mère, d'un enfant malade. D'autres, expriment leurs remerciements autrement. Ils marchent nu-pieds ou chantent une *saeta*. C'est un bref couplet religieux.

Mais on ne voit pas qui le chante. Cette voix mystérieuse, souvent très belle est perdue dans la foule.

Le plus spectaculaire des cortèges, c'est l'enterrement du Christ ; le Vendredi Saint, vers dix heures du soir. Les trompettes sont bouchées pour que les sons soient assourdis. Les tambours sont recouverts d'un tissu noir. Les saints sont remplacés par un cercueil de verre où repose le Christ. Il est suivi de la croix, nue, que portent à tour de rôle des pénitents, puis par la statue de la Vierge Marie.

Les hommes qui suivent la procession ou portent des cierges, sont revêtus d'une cagoule noire. Les femmes aussi sont en noir. Sur la *peineta*, grand peigne très travaillé, très beau, fixé derrière la tête, elles ont posé leur mantille. C'est le costume traditionnel des Andalouses.

Tout cela était bien trop coûteux pour que nous puissions y participer. Nous n'avions même pas assez d'argent pour acheter des cierges, et, comme beaucoup nous nous contentions de regarder...

Mais d'autres cérémonies religieuses, ou certains évènements familiaux sont célébrés plus simplement, n'étant pas comme en France des occasions de boire, de manger... Baptêmes et premières communions se passent en semaine.

Trois jours après la naissance, la sage-femme, accompagnée de la marraine, présente l'enfant sur les fonts baptismaux. La présence du parrain, souvent retenu par son travail, n'est pas indispensable. Après la

cérémonie, on leur offre quelques gâteaux, une liqueur ; c'est tout.

A la communion, nous sommes conduits à l'église par la maîtresse d'école qui nous a appris le catéchisme. Les filles de gens riches sont tout de blanc vêtues ; les autres sont habillées comme elles le peuvent. Je me souviens très bien avoir pleuré ce jour-là, car j'étais différente de mes cousines, en blanc, alors que j'avais une robe bleue qui resservirait plus tard, et un voile blanc. Monsieur le curé, ainsi que la maîtresse, m'ont consolée en me disant que *la Purísima Virgen María* était justement habillée comme moi.

Les mariages sont plus fêtés. Le matin, les futurs époux vont à la messe, puis à la mairie, avec leurs témoins qui chez nous, sont appelés parrain et marraine ; il s'agit toujours du frère et de la sœur du marié, ou, à défaut de ses plus proches cousins. Après ces préliminaires, ils vont tous déjeuner chez les parents de la mariée, qui leur servent habituellement une volaille grillée.

Le soir c'est la grande cérémonie. Les jeunes mariés retournent à l'église, en cortège, suivis de tous leurs invités. Revenus chez la mariée, ils s'assoient au bout d'une table où sont disposés des liqueurs et des petits gâteaux. Les invités vont les féliciter, et leur faire cadeau d'une somme d'argent. Puis tout le monde mange les gâteaux, boit les liqueurs, va au bal ; le matin, la mariée porte un tailleur ; l'après-midi elle est en robe longue, blanche, avec un voile blanc.

Nous étions catholiques, comme toutes les familles du village. Maman avait eu la possibilité d'aller à l'église dans sa jeunesse et elle continua à pratiquer après son mariage, quand ses occupations le lui permettaient. Elle était croyante. Mais plus tard dans les terribles preuves qu'elle subira, je l'entendrai parfois dire « Qu'ai-je fait pour que le Bon Dieu m'abandonne ? C'est à croire qu'il m'a oubliée ». Le doute la saisissait dans ces moments de désespoir !

Mon père, lui, travaillait dans une ferme isolée et les « seigneurs », les propriétaires des fermes, pourtant très dévots, ne donnaient guère le temps à leur personnel d'assister aux offices. Ouvriers agricoles et gens de maison ne pouvaient se rendre à l'église qu'en dehors des heures de travail. Ils entraient, se signaient, et après une rapide prière, repartaient sans pouvoir suivre entièrement la messe. Les prêtres ne leur en faisaient pas reproche, pensant, comme les maîtres, que le travail ne doit pas être gêné par les pratiques religieuses.

Une amie me dit un jour sa surprise d'avoir vu, à l'occasion de vacances en Espagne, tant de gens, le jour du 15 août, ne rester que quelques minutes à l'église. C'était encore l'époque du franquisme et rien n'avait changé. Les intérieurs d'églises, même dans un petit village comme Cañete, étaient des trésors de beauté, de richesse. Mais après le départ du roi, tout a été pillé. Les statues des saints, massacrées, mises en tas, ont été utilisées

par certains comme bois de chauffage. « Je ne toucherais à ce bois là pour rien au monde », disait maman, révoltée par de tels agissements.

Les édifices religieux deviendront des salles de réunion. Je les verrai plus tard, en Catalogne, pendant la Guerre civile, servir de dépôts d'armes et de munitions.

II. Mes grands-parents

... Je me souviens très bien de mon grand-père, il avait très mauvais caractère

Mon grand-père paternel était chef de culture dans une ferme éloignée du village. Ces fermes appartenaient à des "seigneurs" qui embauchaient tous le personnel nécessaire, du gardien de chèvres au laboureur. Le chef de culture dirigeait le travail, commandait les *jefes*²⁶² (contremaîtres) et les *jefes de cuadrilla* chargés de surveiller les ouvriers agricoles ; ceux-ci, souvent simples manœuvres sans qualification, nombreux en Andalousie, étaient mal payés, parfois même pas payés du tout, sinon en nature, et leur famille avait l'autorisation de glaner après les moissons, pour se constituer une petite provision de blé.

Mon grand-père s'appelait Manuel Herreraiz ; ma grand-mère Maria Isabel Notario. En Espagne les enfants, comme en France, portent le nom de leur père mais on le fait toujours suivre par celui de la mère, que je n'ajoute pas pour mes grands-parents car je ne l'ai jamais su.

Ils eurent six enfants : quatre garçons, Manuel, José dit Pepe (mon père), Fernando, Juan, et deux filles Maria del Campo et Luisa, tous nés et travaillant à la ferme. Il ne la quittait guère, n'allant au village qu'une ou deux fois par an.

Petit à petit, les terres de cette ferme se sont vendues par parcelles et mon grand-père a pu acquérir des champs. Ensuite il a acheté une grande maison au village, où

²⁶² Littéralement : chefs. Note DL.

toute la famille est venue s'installer en son temps. Beaucoup plus tard, il en fit construire une plus petite pour sa retraite, qu'il n'habita jamais, préférant rester dans la grande.

Pour connaître d'autres régions, mon père aurait aimé faire son service militaire, mais à cette époque-là ceux qui tiraient un bon numéro en passant devant le conseil de révision étaient exemptés. Il tomba justement sur ce bon numéro, qui je crois se terminait par vingt.

Ses frères, moins favorisés par le sort, partirent tous au service. Le dernier, surtout, Juan, n'eut pas de chance. Appelé à Melilla, au Maroc espagnol, il en revint avec les fièvres. Il mourut jeune. Comme sa sœur, María del Campo. A dix-huit ans, elle avait épousé un homme beaucoup plus âgé qu'elle mais très riche. Elle mourut quelques années plus tard, en mettant au monde son quatrième enfant.

Après que la famille fut venue habiter au village, tous les enfants se sont mariés, les filles d'abord, les garçons ensuite. La plupart restèrent au pays, mais l'aîné Manuel (c'était mon parrain), préféra partir travailler à Cordoue. Il s'y maria et eut trois fils : Manuel, Antonio et Pedro. Puis il perdit sa femme. Elle était encore jeune, et les trois garçons grandirent sans mère. Le second, Antonio, finit très mal. Il mourut enfant dans une maison de correction.

C'est terrible le nombre de gens qui en ce temps-là mouraient en pleine jeunesse et, malheureusement on verra qu'il y en aura bien d'autres dans ma famille. J'ai à peine

connu ma grand-mère paternelle et je n'ai d'elle qu'un vague souvenir, alors que je me souviens très bien de mon grand-père. Il avait très mauvais caractère ; je ne l'ai jamais vu rire. Je me la rappelle peu avant sa mort. C'est le seul moment où il fut aimable avec toute la famille. Il demanda à voir tous ses enfants et ses brus, les uns après les autres pour leur faire ses dernières recommandations. Il mourut d'une hernie étranglée. J'étais trop petite pour être autorisée à entrer dans la chambre mortuaire et je ne l'ai donc pas vu mort.

Mes grands-parents maternels, je ne les ai pas connus, mais à voir la belle maison qu'ils habitaient, on devine que c'étaient des petits bourgeois aisés. Mon grand-père Juan Lorenzo Gallardo Ray, travaillait dans un bureau des chemins de fer. Avec un tel emploi, on était au moins sûr de ne pas mourir de faim, et même de faire des économies. Quand l'occasion s'est présentée, ils ont pu acheter, pour les louer, des terrains et des champs d'oliviers.

Ma grand-mère, Antonia Rufina Gallardo Mediano, femme de caractère, d'une propreté exemplaire, n'admettait aucun désordre. Au dire d'une de mes tantes, je lui ressemblerais... Avant de partir travailler, ses filles devaient laisser leur chambre dans un état impeccable. Ils eurent quatre enfants, deux garçons : Juan Lorenzo et Antonio, et deux filles : Juana Josefa et Antonia (ma mère).

L'aîné sera chef de culture, aura huit enfants : quatre garçons et quatre filles. Alors que les garçons travailleront avec

lui, les filles, elles, seront des demoiselles, allant pourtant rarement à l'école. Antonio, enfant gâté, apprend d'abord le métier de coiffeur, mais bientôt cela ne lui plaira plus. Il voudra être chauffeur de maître. Il conduira la voiture d'un "seigneur" du village. Et puis, finalement, il sera employé municipal, chargé de la police du village. Il aura huit enfants dont une seule fille.

Pendant la Guerre civile, il eut des histoires avec des habitants du village, des gens qui cherchaient à tout prix du ravitaillement pour leur famille, qui faisaient du marché noir. Pour faire le malin il les dénonça, mais un beau jour il fut retrouvé dans la rue, tué d'un coup de couteau. Quand, après vingt-deux ans d'absence, je suis retournée en Espagne, j'ai revu ses enfants. Ils ne m'ont pas parlé de la fin tragique de leur père. Je l'ai appris par les gens du village

Le meurtrier, retrouvé, fut condamné à deux ans de prison, pour la forme semblait-il, car il rentra chez lui sans être inquiété.

Les deux filles, ma tante Juana et maman, étaient couturières. Avec leur machine portative, elles allaient chez les particuliers faire des travaux de couture à domicile ; cela était courant à cette époque en Espagne.

Comme la sœur de mon père, ma tante Juana se maria très jeune, avec un homme riche. Elle était très belle ; mais elle mourut à vingt-quatre ans en donnant naissance à son deuxième fils, mort lui aussi. Le premier

avait à peine un an, et maman qui n'était pas encore mariée s'occupa de ce petit Vicente pendant plusieurs années.

J'ai bien connu le mari de ma tante Juana, qui vivait de ses rentes, ne travaillait jamais. Quelques années plus tard, il eut l'idée de se remarier. Mais voilà, il avait choisi maman pour seconde épouse. Elle refusa, ne voulant pas prendre la place de sa sœur. Il fut vexé de ce refus et à partir de ce jour il reprit son fils. Maman et grand-mère eurent beaucoup de chagrin en voyant partir le petit ; mais qu'y pouvaient-elles. Le père ne s'étant finalement jamais remarié éleva son fils tout seul, l'emmenant partout avec lui, quelquefois dans des casinos, des boîtes de nuit. Il va de soi que ces lieux ne convenaient guère à un enfant ! Et Vicente y pris goût en grandissant, continua de fréquenter ces endroits, gaspilla beaucoup d'argent. A vingt ans à peine, il avait déjà deux filles, Juana et Antonia, d'une femme qu'il épousa quand même plus tard. Grâce à sa grosse fortune, il put marier ses filles, les installer ; mais il dilapida tout son bien pour finir commis de culture.

J'ai eu l'occasion de revoir ce fameux cousin, qui dans ma jeunesse me faisait peur en me proposant de m'emmener boire une limonade au café : à cette époque une jeune fille sérieuse ne fréquentait pas les cafés. Ses premières paroles furent : "j'ai tout mangé mais rassure toi, je ne suis pas malheureux". Voilà ce que je sais, ce que m'ont raconté mes parents sur la vie de mes

grands-parents, de mes oncles, de mes cousins.

On aura remarqué que dans mon récit, reviennent souvent les mêmes prénoms. C'est qu'on ne les choisissait pas au hasard. On donne au premier garçon, à la première fille le prénom de son grand-père, de sa grand-mère paternelle. Pour moi Maria-Isabel, pour mon frère aîné Manuel. Ensuite, on prend les prénoms des grands-parents maternels ; puis ceux des parents ou bien des parrain et marraine.

III. Les années de misère

...je n'ai jamais connu l'insouciance des enfants

Nous n'étions ni riches, ni pauvres, jusqu'au jour où la maladie frappa mon père. J'avais onze ans. A ce moment-là, pour nous, ce fut la misère qui commença.

La maladie de mon père était grave. Ne sachant pas ce qu'il avait ; le médecin du village l'envoya à Cordoue, consulter un spécialiste, qui décida de le mettre en observation dans une clinique. Maman qui l'accompagnait eut très peur. Elle rentra seule ; nous étions petits et nous nous sommes tous mis à pleurer en la voyant revenir sans papa. Elle allaitait mon petit frère ; mais elle ne put continuer, n'ayant plus de lait du jour au lendemain. Il faudra donner le biberon à José, qui n'avait pas l'habitude de la tétine et sera long à s'accoutumer.

Papa ne passera que quelques jours en clinique. Selon le docteur il avait le cœur "*desaplomado*²⁶³", suite à un accident. Mais après son retour, maman devra le soigner et c'est à moi que reviendra la tâche de m'occuper de mon petit frère. De toute façon, je gardais déjà, auparavant, mes frères, quand ma mère faisait son travail, ses courses, le repassage, le ménage, la lessive...

Malheureusement pour moi, l'école n'était pas obligatoire. J'aurais bien aimé y aller tous les jours, mais cela n'était possible

²⁶³ Idée de s'effondrer, affaiblit. Note DL.

que si maman n'avait pas besoin de mes services ce qui hélas n'arrivait pas souvent.

Lorsqu'un jour je me suis présentée à l'école, la maîtresse m'a demandé mon âge pour me mettre avec les filles de cet âge-là. Je les écoutais, je les regardais travailler ; c'était tout. Pourtant j'étais contente d'être là. Je n'apprenais guère que le catéchisme ; l'enseignement religieux faisait partie du programme scolaire ; la journée commençait et finissait par une prière.

J'aimais l'école. J'ai souvent pleuré parce que je ne pouvais pas y aller. Je jouais à l'école quand j'étais seule, et que je gardais mes frères. Je leur disais : "soyez sages, je vais à l'école". J'allais dans un coin, je revenais au bout d'un moment et je leur racontais que j'avais lu, que j'avais écrit. Aux heures de classe, je regardais souvent passer les enfants de ma rue, portant un cartable que moi aussi j'aurais tant aimé avoir.

J'aurais préféré mille fois être en classe, au lieu d'avoir la responsabilité - mais à cet âge-là, est-on responsable ? - de surveiller trois enfants qui faisaient constamment des sottises ! D'avoir tant pensé que ma place était là, toujours j'aimerai l'école... Il est vrai que je n'étais pas la seule à manquer l'école. Beaucoup d'enfants en faisaient autant, à vrai dire pour d'autres raisons : les uns n'appréciaient pas d'être enfermés pendant des heures ; d'autres trouvaient plus intéressant de s'amuser ou de se promener. Et cela

en accord avec leurs parents, qui, la plupart, n'étaient jamais allés en classe et trouvaient normal que comme eux, leurs enfants n'y aillent pas. Maman pensait la même chose. Elle n'était pourtant pas occupée à la maison pendant son enfance : ses parents étaient riches et rien ne l'empêchait d'aller en classe.

Elle avait reçu une éducation sévère, ne se serait pas permis de sortir sans être habillée correctement. Je la revois encore, lorsqu'elle accompagnait mon père chez le médecin. Elle portait une robe noire avec, l'hiver une écharpe de soie blanche à fleurs brodées, rouges et vertes. Elle avait de longues boucles d'oreilles. Elle était chaussée de bottines noires, vernies à hauts talons boutonnées sur le côté. Combien a-t-elle dû souffrir plus tard, de ne plus pouvoir s'habiller aussi élégamment !

Elle n'aurait pas admis que mon père qui, lui, était moins strict sur les principes, ne fut pas également bien habillé. Assez grand, mince, il portait avec élégance un costume noir à petites rayures blanches, une chemise blanche, une cravate noire. Il se coiffait d'un chapeau noir à larges bords comme en portent les picadors dans les corridas. Lorsqu'il était en visite, après s'être assis, il posait son chapeau sur son genou. Il avait fière allure !

C'est lui qui souffrait le plus de me voir rester à la maison. Dans son enfance, il habitait loin du village. Il commença très jeune à travailler ; il n'avait, pu aller à l'école. Il s'était marié quand sa famille était venue habiter au village. Je suis née

deux ans plus tard, et c'est à ce moment-là qu'il décida d'apprendre à lire et à écrire dans des cours du soir après son travail. Il m'apprendra plus tard ce qu'il avait appris lui-même. Comme il lisait beaucoup, il nous expliquait pas mal de choses, mais cela n'allait pas très loin. Aussi, n'ai-je pas plus de connaissances en espagnol qu'en français.

Je reviens à la maladie de mon père. Elle était longue, couteuse, mais à vrai dire nous finissions par nous y habituer. Il souffrait beaucoup de voir ses enfants être obligés de travailler, alors qu'il restait inactif. Plusieurs fois il a essayé de reprendre le travail des champs, mais à chaque tentative, il retombait plus malade, devait s'aliter, ce qui occasionnait de nouvelles dépenses.

Maman ne voulait pas le laisser seul. Je devais donc rester près de lui des journées entières. Ce n'était pas drôle car j'avais toujours peur qu'il lui arrivât quelque chose juste à ce moment-là. Il faisait très chaud, je l'éventais. Cette chambre où je suis si souvent restée, je la revois encore avec ses murs tout blancs, son carrelage rouge, meublée de deux beaux lits à barreaux de cuivre d'un *cuna* (berceau), d'une com-mode. Une grande fenêtre donne sur le jardin et au mur à la tête du lit de mes parents il y a un bénitier avec un Christ en bronze et un grand tableau représentant *Santa María del Campo*, patronne du village.

Cependant grâce à nos soins, papa semblait se remettre. Ce n'était malheureusement qu'une apparence. Un jour il voulut

agrandir une fenêtre qu'il trouvait trop petite : cela lui valut huit jours d'hôpital et nous coûta cher. Finalement nous avons réussi à le décider ; il ne fallait plus du tout qu'il travaille...

A défaut d'un travail manuel, un emploi à la mairie lui aurait convenu, mais en ce temps-là le roi régnait en Espagne et les opinions républicaines de mon père étaient connues. Les esprits commençaient à s'échauffer ; les républicains étaient mal vus.

Dès la maladie de mon père, nous avons dû vendre bétail et matériel agricole et faire labourer nos champs par mes oncles. Ensuite, quand mes parents ont eu besoin d'argent, ils ont été obligés de vendre une partie de leur exploitation ; une terre, un champ d'oliviers. Maman en souffrait beaucoup ; pour elle la propriété était quelque chose de sacré. C'était alors entre eux d'interminables discussions. Quelques années plus tard nous ne possédions plus qu'un champ à côté de notre maison, qui nous servait de jardin potager et encore il était hypothéqué ! Seule notre maison nous restait. Mon père avait en effet hérité d'une moitié de la grande maison de ses parents.

Les maisons andalouses - celles des cultivateurs - ont généralement deux sorties, l'une pour les gens, l'autre pour les animaux. Mais la nôtre n'avait qu'une porte au bout d'un large couloir pavé de briques sur le côté, tandis qu'au milieu, des galets enrobés dans du ciment forment une bande d'un mètre pour le passage des animaux ; ils auraient cassé les briques avec leurs

fers. Tout au fond, donnant sur le *corral* (la cour des animaux), se trouvait l'écurie. Les chambres étaient de chaque côté du couloir.

L'autre moitié de la maison était occupée par mon oncle Fernando, le frère de mon père. Mais ce voisinage était gênant, car les deux belles-sœurs ne s'entendaient guère et quand elles se rencontraient en passant par la porte commune, elles échangeaient souvent des mots désagréables au sujet de leurs enfants ou de leurs maris, qui eux, au contraire s'entendaient parfaitement bien.

Mes parents ont tout essayé pour se tirer de leur mauvaise situation. Un jour ils décidèrent, avec l'argent provenant de la vente d'un champ assez important, d'acheter un fonds de commerce d'épicerie. Mais cela ne marchera pas, car ils auront surtout pour clients des gens pauvres qui ne les payeront jamais...

Et notre famille ne nous aidait guère, se fournissant très peu chez nous, ne compatissant pas à nos malheurs. Au bout d'un an à peine, le fond était mangé. Il fallut fermer le magasin et nous nous retrouvions encore plus pauvres qu'avant... Je me souviens de certains jours où ne nous pouvions même pas acheter du pain. Il m'est arrivé d'aller chez quelques parents, demander un peu d'argent, qu'ils me donnaient en rechignant : mais le plus souvent nous mangions sans pain.

C'est à ce moment-là qu'un de mes oncles par alliance, le mari de ma tante Luisa, vint à la maison, disant que maintenant,

puisque nous les enfants étions déjà grands, nous pouvions travailler. J'avais treize ans et mon frère Manuel à peine dix, car c'est de nous deux qu'il s'agissait. A partir de ce jour, nous sommes allés travailler chez cet oncle, âpre au gain, sans pitié. Il nous considérait comme ses esclaves, nous faisait travailler comme des adultes, mais nous payait comme des enfants.

Nous partions tôt le matin, pour rentrer tard le soir. Il nous grondait sans arrêt, nous reprochant de ne même pas gagner la nourriture qu'il nous donnait. Nous pleurions beaucoup, mais ne disions rien à nos parents, sachant trop comme le peu d'argent que nous rapportions était précieux.

Je travaillais moins souvent que mon frère. Il partait tous les matins, tandis que moi j'y allais seulement lorsqu'il y avait du travail pour une femme.

Un travail de femme, vraiment ! En février, je devais suivre le laboureur pour laisser tomber dans le sillon les graines de fèves, de pois chiches. Le panier était bien lourd, plein qu'il était de semences ! Les semailles terminées, je piochais, le blé d'abord - cela se fait en Espagne - puis en avril, les fèves et les pois chiches que l'on récolte en juin. Enfin après les moissons je glanais. Pour une fille de mon âge tous ces travaux étaient bien durs.

Le travail de Manuel le rendra presque célèbre. Tous les cultivateurs du voisinage venaient voir cet enfant si jeune, conduisant une si lourde charrue. Mais au bout du

champ c'est mon oncle qui la faisait tourner ; Manuel n'en aurait pas eu la force. On appelait mon frère « *el gañan* » (le jeune laboureur) et tout le monde l'appelait ainsi. Ce surnom lui est d'ailleurs resté.

Mais il était fatigué par le travail bien sûr, mais aussi par les mauvais traitements. Chaque matin, lorsque maman le réveillait pour qu'il parte à son travail, il pleurait, disant qu'il ne voulait plus y aller. Mais elle l'y obligeait, car c'était une affaire de famille. Un jour qu'il était parti comme d'habitude, au lieu d'aller chez mon oncle, il erra à travers champs, et à midi nous avons vu arriver ma tante, qui venait demander les raisons de son absence. Ce sera alors l'affolement général. Tout le monde partit à sa recherche, un peu partout, dans les champs, dans les oliviers. C'est mon petit frère qui le retrouvera, assis au bord d'un chemin. Après cette fugue, il ne retournera plus chez l'oncle. Moi non plus !

Lorsque la nouvelle sera connue dans le village, plusieurs patrons viendront le demander. Embauché dans une ferme où travaillaient également des garçons de son âge, il y sera très heureux. Pour nous c'était une bouche de moins à nourrir. Mais il n'était pas payé ; il travaillait dimanche et fêtes et ne venait à la maison que pour l'entretien de son linge. Pour le travail de Manuel le fermier ne nous remettait qu'une certaine quantité de blé.

Mais il n'y avait pas que le travail.

Et c'est peut-être avant tout, cela que je ne peux pas oublier : je n'ai jamais eu

de jouets pendant mon enfance. Mes frères non plus d'ailleurs. Quand je jouais à la dinette, c'était avec des couvercles de boîtes de cirage. Je fabriquais également avec ça de petites balances. On ne m'a jamais offert de poupées. Je les fabriquais moi-même, des grandes, des petites avec des chiffons. Ah ! Comme j'aurais aimé en avoir de belles comme en avaient mes petites voisines !

Chez nous, les Rois Mages, le 6 janvier, apportent des jouets et des cadeaux aux enfants. Quelque temps avant cette date, les mamans et leurs fillettes achètent ou fabriquent des petits paniers en carton, recouverts de papiers multicolores. On pose ces paniers sur le rebord des fenêtres pour que les Rois Mages les remplissent de friandises ; ils mettent les jouets à côté. En récupérant de droite, de gauche, partout où je pouvais, des papiers de couleurs différentes, j'arrivais à fabriquer un petit panier. Mais je n'ai jamais rien trouvé dedans...

Et si les grandes personnes voulaient savoir ce que les Rois Mages m'avaient apportés, je répondais : « rien ».

« Eh bien ! » disaient-elles « c'est que tu n'as pas été sage. »

Je me demandais bien ce qu'il fallait faire pour être sage ! Et si par hasard un parent nous offrait un cadeau, c'était toujours quelque chose d'utile que nous n'apprécions guère. Je compris très tôt les raisons de toutes ces privations et alors dans les fêtes, quand je voyais mes petites camarades qui avaient de l'argent, s'acheter

des gâteaux, du nougat et autres friandises, je disais : « Moi, je n'aime pas ça ».

Nous ne connaissions pas non plus le prêt-à-porter. Maman achetait des coupons pour nos robes, mais elle n'aimait pas faire les vêtements féminins. Elle avait appris à couper et à coudre les habits pour hommes. Elle préférait confectionner les pantalons de mon père et de mes frères. Les robes de ma sœur et les miennes étaient toutes faites sur le même modèle !

Je n'ai pas encore parlé de ma sœur. Dès l'âge de onze ans elle fut employée de maison. Mais elle avait souvent de mauvais employeurs et souvent elle en changeait. D'un naturel moqueur, Antonia, en voyant maman tailler ses coupons, disait « La façon est toute trouvée : quatre plis devant, quatre derrière, et c'est fini ! ». Aussi demandant conseil à ma mère, je commençai très jeune à faire mes robes moi-même ; cela me plaisait beaucoup. Je me souviens de la première que je me suis confectionnée, pour me rendre à la fête du village. Quand je repense à tout ce que j'ai pu faire en ce temps-là, j'en ai encore des frissons !

Un jour par exemple, accident ou acte criminel, un grand champ de blé avait brûlé. On demandait du personnel pour récupérer les grains encore utilisables. Il fallait rechercher dans les cendres encore chaudes les épis de blé qui n'étaient pas trop endommagés. Nous y sommes allées maman et moi. Mais c'était un travail de forçat. Nous étions noires comme des ramoneurs des pieds à la tête ; dévorées de soif, nous buvions

sans cesse. Et inutile de revenir le lendemain, si la quantité ramassée n'était pas suffisante ! La matinée se passera bien, mais l'après-midi je tombai malade et malgré tous mes efforts pour aller le plus vite possible, je serais loin, le soir, d'avoir ramassé assez d'épis. C'était la même chose pour la cueillette des olives. En arrivant, on nous plaçait au bout d'un rang d'oliviers. Si on avait la chance de tomber sur des arbres à gros fruits, tout allait bien. Sinon, ce n'était guère possible de ramasser le poids exigé ; ce n'était donc pas la peine de se présenter le jour suivant.

J'ai aussi fauché le blé, à la faucille. Il fallait rassembler avec cet outil, une poignée de tiges, et, en les poussant en avant, les trancher d'un coup sec. Mais si les tiges étaient mal pliées, la faucille glissait sur la paille et on s'entaillait le petit doigt. C'est ce qui m'est arrivé plusieurs fois. Comme tous les faucheurs, j'en porte encore les marques.

Là aussi il était difficile de suivre le rythme. Quand le *jefe de cuadrilla* (chef d'équipe) donnait l'ordre de lier la gerbe, il fallait avoir assez de javelles de préparées. Parfois je n'y arrivais qu'avec l'aide de mes voisines.

Plus tard, mon père obtint enfin un emploi à la mairie et notre situation s'améliora un peu. Mais pour moi, il n'était pas question d'aller à l'école ; encore moins d'avoir des jouets.

J'étais une grande fille. J'ai toujours été grande sans jamais avoir été petite et

je n'ai jamais connu l'insouciance des enfants. On m'a si souvent répété : « tu es grande, tu dois comprendre », que finalement depuis mon enfance je me suis toujours cru déjà grande.

Ensuite ce fut la période de la couture. J'ai toujours aimé coudre. Il y avait des ateliers au village. Mais en ce temps-là les machines n'ourlaient pas, ne surfilaient pas. N'étant plus occupée aux champs, je fis, pour me perfectionner, bénévolement, ces travaux, dans une maison qui occupait beaucoup d'ouvrières. Cela me plaisait et si j'avais besoin d'une robe, je portais dans cet atelier le coupon que maman m'avait acheté. La patronne coupait ma robe et je la cousais selon ses instructions. Ma vie avait donc changé en mieux.

IV. La guerre civile

La Guerre civile commencera le 19 août
1936

Maintenant, je suis obligée de parler de politique et de guerre civile. Je n'aime pas la politique ; je n'y comprends rien. Quant à la guerre, c'est bien trop triste, mais hélas on ne peut pas l'ignorer. Je me souviens des dernières élections, celles qui détrônèrent le roi. Pour la première fois, les femmes votaient elles aussi. Maman ne voulait pas aller voter, mais papa finalement la décida. Et - c'était en 1931 - la République fut proclamée en Espagne. Cependant cela n'allait pas durer. Déjà, quelques années plus tard, on entendait parler de guerre civile. Un atelier pour la confection d'uniformes militaires avait été installé au village. J'y ai travaillé. C'était le travail à la chaîne. Je cousais les manches des vestes, tandis que d'autres cousaient les corps et d'autres encore les pantalons. Mais n'étant pas payées, nous n'étions guère encouragées à aller vite. Nous ne touchions, le travail fini, qu'un bon de tissu pour une robe.

La Guerre civile commencera le 19 août 1936. A mon âge j'ignorais ce qui se passait. Je ne l'apprendrais que plus tard. Il s'agissait d'un soulèvement, conduit par des militaires qui voulaient renverser le gouvernement de la République. Commencé au Maroc espagnol, il gagna bientôt une partie de l'Espagne, des villes surtout comme Cadix, Séville, Cordoue, près de chez nous. Un peu plus tard l'armée d'Afrique, sous

les ordres de Franco, débarqua en Andalousie, pour aller au secours des rebelles.

Bientôt des réfugiés arrivèrent à Cañete. La municipalité s'employa à les loger, souvent chez des gens, riches car ceux-ci avaient des chambres inoccupées. Cependant comme la plupart des riches souhaitaient la victoire de Franco, ils n'appréciaient guère l'obligation qui leur était faite d'accueillir chez eux des réfugiés.

Il y avait peu de postes de radio à cette époque.

Le propriétaire du café de la place en possédait un, pour attirer les clients. Aux heures des informations, son établissement était toujours plein. Mais tous les hommes ne vont pas au café, certains n'aimant pas cela, d'autres n'en ayant pas les moyens. Il y en eut donc qui se plainquirent auprès du maire de ne pas être informés ; et celui-ci alla trouver le cafetier pour lui proposer l'installation d'un haut-parleur. Et ainsi, pour être au courant des nouvelles, nombreux étaient les gens qui allaient sur la place du village pour écouter la radio. Nous y allions aussi, nous les jeunes, pas trop pour les nouvelles, mais plutôt pour les chansons et la musique qui suivaient les journaux parlés. Nous étions encore insouciantes et inconscientes des dangers qui nous guettaient, des épreuves que bientôt nous allions subir...

C'est peu de temps après que l'ordre arriva d'évacuer le village. Il nous fallait, dans les trois jours, faire nos bagages et partir ! Ceux qui possédaient des ânes et

des mulets, les chargèrent alors de provisions et de tous les objets indispensables et partirent se cacher dans les champs d'oliviers. Ce sont surtout les cultivateurs qui pouvaient le faire, c'est-à-dire presque les trois-quarts du village. Ils ne restèrent pas longtemps cachés car les soldats qui avaient envahi Cañete ne s'y arrêtaient pas ; ils ne faisaient que passer pour aller combattre plus loin. Dès que les paysans ont vu la troupe quitter le village, ils sont tous rentrés chez eux.

Mais la municipalité avait mis des camions à la disposition de ceux qui n'avaient pas de moyens de transport. Et nous sommes donc partis dans un véhicule prévu pour les employés de la mairie, à la destination d'un village dont j'ai oublié le nom, où mon père, resté aux côtés du maire et de quelques conseillers municipaux, devait nous retrouver. Ils s'étaient en effet cachés derrière une colline, puis sont venus nous rejoindre quand l'armée est entrée à Cañete.

Nous les attendions dans un local, un entrepôt où étaient entassés des sacs de chaux, de ciment, de charbon. Les gens piétinaient, se déplaçaient sans cesse, soulevant des nuages de poussière. De sorte, que mon père, enfin arrivé, souffrit beaucoup, étant asthmatique, dans cet entrepôt. Nous couchions par terre, enveloppés dans une couverture. Nous sommes restés là un certain temps, car il nous fallait attendre un train qui devait nous emmener vers une destination inconnue. Nous prenions notre mal en patience, sans rien dire ; nous y

étions bien obligés, vu que nous n'étions déjà plus maîtres des évènements qui allaient nous emporter.

Enfin le convoi arriva. Ni moi, ni mes frères, n'avions jamais pris le train auparavant. Eh bien, cette première expérience ne fut pas une réussite. C'était un train de marchandises ; des wagons à bestiaux où nous étions serrés les uns contre les autres, sans aucune possibilité de nous asseoir. Avant d'y monter nous serons obligés d'abandonner sur le quai, la plus grande partie de nos bagages, de laisser là de nombreux objets, de très beaux couverts en argent et tout un tas de belles choses qui faisaient partie du trousseau de maman. La plupart n'avaient jamais servi. A la maison nous couchions dans des draps propres, mais plus ou moins usagés. Maman nous réservait pour plus tard, pour notre mariage, le linge tout neuf de son trousseau. Mais le destin en avait décidé autrement.

Quand j'étais enfant, et que je restais seule à la maison pour garder mes petits frères, je fouillais partout. Aussi je connaissais le contenu des armoires ainsi que du grenier où je montais parfois. Un jour ayant découvert des caisses, je les avais ouvertes et j'en avais sorti de magnifiques verres en cristal encore emballés dans de la paille. Nous ne les avons jamais utilisés. Déjà en partant nous avons abandonné tout cela ; le reste comme je viens de le dire fut laissé sur le quai ; faut-il que j'ajoute que ce ne fut certainement pas perdu pour tout le monde...

Et nous voilà dans ce train, qui s'arrête souvent en pleine campagne. Nous en profitons pour descendre et nous dégourdir les jambes, mais nous y remontons vite avant qu'il ne redémarre, pour rouler encore quelques heures. Cela durera toute la journée, et le soir, après nous avoir donné un peu de nourriture, on nous fit monter dans d'autres wagons, de voyageurs cette fois.

Bien sûr, ce n'était pas des premières classes, mais enfin nous pouvions nous asseoir. Le convoi, cependant n'avancait que lentement, sur des voies désaffectées. En plus, des haltes nécessaires pour le ravitaillement, il s'arrêtait souvent, toujours en dehors des gares, pour rester des heures immobile : il mettra plus de deux jours pour arriver à Valence.

Nous ne descendîmes pas là. Nous voyions à travers les vitres, des tables copieusement garnies : il s'agissait de la réception organisée à notre intention par le comité des réfugiés. La nourriture nous fut distribuée par de jeunes garçons et filles en costume régional. C'était très joli ; ils étaient très gentils, mais nous n'avions guère le cœur à apprécier des scènes folkloriques... Nous recevrons chacun un grand panier, plein de bonnes choses et, à partir de ce moment-là, le ravitaillement sera assuré régulièrement par l'armée.

Après avoir quitté Valence, ce fut au milieu des champs d'orangers que cette fois le train s'arrêta. Cette nuit-là, nous l'avons passée dans un paysage magnifique. Cependant, nos soucis nous ôtaient l'envie

de l'admirer. Et le matin, après le ravitaillement nous sommes repartis jusqu'à un nouvel arrêt dans la nature, au bout d'un quart d'heure. Mais maintenant nous étions en Catalogne. Nous arrivions au terme de notre voyage. A chaque arrêt, quelques dizaines de réfugiés descendaient. C'est à Agramunt, gros village de la province de Lérida, que pour nous l'exode prendra fin...

Nous étions attendus à la gare, par un groupe d'hommes et de femmes qui nous conduiront dans un couvent désaffecté où nous serons hébergés. Nous avons enfin pu nous laver, car nous étions sales ; mais nous n'avions pas de linge de rechange. Ce couvent entouré d'un grand terrain (un ancien jardin potager sans doute), d'un très beau parc, d'un jardin d'agrément, pouvait recevoir beaucoup de monde. Il y avait, au rez-de-chaussée, une grande cuisine, une salle à manger, une salle de réunion, des toilettes et des lavabos. Au premier étage, les chambres toutes petites, étaient conçues pour une seule personne. Chaque famille avait la sienne, avec pour tout mobilier, deux petits lits. Nous étions très à l'étroit, sans doute les plus mal logés. Mais nous nous en contentions, ne pouvant en vouloir à ceux qui nous avaient mis là ; ce n'était pas leur faute si nous étions une famille de sept personnes ! Nous étendions des matelas par terre pour la nuit. Nous nous trouvions bien, n'étant pas des gens à se plaindre sans arrêt...

Une habitante du village venait chaque jour préparer les repas. Elle apportait tout le nécessaire, et à tour de rôle, des

femmes réfugiées l'aidaient. La cloche sonnait midi et soir, pour appeler tout le monde à la salle à manger.

La véritable tragédie, par contre, était le fait que les enfants ne pouvaient pas être admis dans les écoles, car on n'y enseignait que le catalan. Il nous semblait ne plus être en Espagne. Nous ne comprenions rien au langage des habitants ; d'ailleurs à part quelques jeunes gens qui venaient nous rendre visite, ils ne nous fréquentaient pas, tout au moins la plupart d'entre eux.

Mais il fallait faire quelque chose pour les enfants ; totalement désœuvrés, ils passaient leur temps à faire des sottises. La municipalité, qui cherchait une personne n'ayant pas fait ses études en Catalogne, pour leur faire la classe, trouva finalement un jeune homme qui avait vécu à Madrid. C'était le fils d'un fabricant de chocolat, l'un des rares dans ce milieu qui nous parlât. C'est ainsi que je suis retournée à l'école, seule jeune fille au milieu d'un groupe d'enfants. En Catalogne, il y avait deux clans. D'un côté les bourgeois, de l'autre les artisans et les ouvriers. Les premiers nous ignoraient, faisaient partie de clubs, avaient leurs cinémas, leurs bars, leurs réunions, où nous n'étions pas admis. Un jour le jeune homme qui était notre instituteur nous fit visiter la fabrique de chocolat de son père. Nous étions contents, très touchés par ce geste, car les gens du pays, qui déjà ne parlaient pas notre langue, ne nous manifestaient guère d'amitié non plus... Et il fallait aussi nous

chausser, nous habiller. Les quelques vêtements que nous possédions étaient bien insuffisants pour supporter le climat catalan, beaucoup moins doux que celui de l'Andalousie, auquel nous étions habitués. Nous allions alors en groupe dans les magasins, accompagnés d'un employé de la mairie. Profitant de l'aubaine, les commerçants ressortaient pour nous des articles démodés ou ayant des défauts. Nous serons habillés avec ça. Heureusement, nous recevrons aussi de la laine et nous pourrons tricoter.

J'ouvre ici une parenthèse pour raconter une anecdote concernant mon frère Jean. Il faisait partie d'un groupe d'enfants qui avaient besoin de chaussures. En entrant dans le magasin, l'employé de mairie qui les accompagnait demanda au vendeur : "Auriez-vous quelque chose pour toute cette canaille ? ". En rentrant à la maison, avec sa paire de chaussures démodées, mon frère nous expliqua en pleurant qu'on l'avait traité de "canaille". Or nous l'avons su plus tard, c'est ainsi que l'on appelle les enfants en Catalogne ! Chez nous pour les gosses c'est un gros mot, et pour les adultes une insulte !

Nous étions désormais loin de la guerre. L'habillement et la nourriture n'étaient plus un souci pour nous ; mais cette tranquillité n'allait pas durer. En effet le bruit courait que nous allions être obligés de déménager, notre couvent devant être occupé par l'armée. Le comité pour les réfugiés se réunit avec la municipalité pour chercher une solution. Il fut décidé de nous

disperser, et de nous loger dans des maisons particulières ou des appartements que les propriétaires, de riches bourgeois ayant fui à l'étranger pour échapper à la Guerre Civile avaient abandonnés.

Nous nous sommes donc retrouvés, en compagnie de plusieurs autres familles, dans une grande maison dont les pièces étaient immenses. La cuisine était assez grande pour être utilisée par tous. Le logement était gratuit. Pour le reste, nous devions nous débrouiller seuls ; nous percevions une certaine indemnité avec laquelle il fallait nous arranger, bien qu'elle fût minime. Mais nous avions l'habitude d'être à court d'argent et maman savait faire des repas économiques. Le dimanche, les jours fériés, nous achetions une volaille, un rôti, mais nous ne mangions pas de viande en semaine, simplement des légumes, accompagnés parfois de lard, de poisson, d'abats.

C'est à ce moment-là que notre école fut supprimée, notre instituteur ayant été mobilisé.

Nous avions la possibilité de travailler. Notre vie s'en trouva changée. En effet, Antonia et Manuel, très dynamiques, allaient dans les vignes ramasser des escarots, qu'ils vendaient ensuite à des restaurateurs. Ma sœur, le dimanche, aidait une coiffeuse à faire des shampoings. Quant à moi, qui ai toujours aimé rester à la maison, je n'étais pas sans rien faire. Je tricotais, brodais et cousais pour des gens du village, souvent des cultivateurs ou des

commerçants. Pour tout paiement je demandais du ravitaillement, beurre, lard, farine, sucre, ou un lapin, un poulet, du saucisson...

Mon père n'avait plus de souci à se faire pour ses champs, pour l'entretien de sa maison. Chaque matin à la même heure, il se levait, achetait son journal et allait le lire dans un jardin public, toujours au même endroit où nous savions le trouver si nous avions besoin de lui.

Pendant les trois années que nous passerons là, il n'aura pas une seule crise, ce qui prouve bien que c'était le travail qu'il devait faire chez nous qui ne lui convenait pas.

Nous nous trouvions bien, mais nous voyions les troupes qui commençaient à occuper le village. Il y avait peu de soldats mais de nombreux dépôts - même dans l'église - d'armes de munitions, d'essence et autres carburants. Cela finissait par nous inquiéter alors que les habitants du village ne voyaient pas le danger et se croyaient en sécurité.

V. Le bombardement, l'hôpital, nouveau départ

Les gens qui n'ont jamais eu faim... ne peuvent savoir ce que c'est.

Et ce qui devait arriver, arriva. Le 5 avril 1938, nous nous étions levés comme d'habitude. Je me souviendrai toute ma vie de la façon dont j'étais habillée ce jour-là : d'une robe gris perle garnie de trois gros boutons sur les épaules ; j'avais des souliers noir et blanc, seule chose qui me restera. J'étais allée chercher des abats chez le tripier...

Vers onze heures, nous étions dans la cuisine, autour de maman qui préparait le déjeuner. Seul mon frère Manuel, parti jouer avec des camarades était dehors. Soudain, le calme de cette matinée fut troublé par des hurlements de sirène, et nous entendîmes un horrible grondement d'avions. Les gens du village, affolés, couraient dans tous les sens, ne sachant où aller, où s'abriter, et bientôt les bombes commencèrent à tomber.

Mon père cru bien faire en nous conseillant de le suivre dans les champs, et tous ensemble nous nous sommes couchés par terre. Au bout d'un quart d'heure, une bombe tomba sur nous. J'avais eu le temps de voir, avant de m'évanouir, que mon père, ma petite sœur et mon petit frère avaient été tués. De temps à autre, je revenais à moi, Je voyais maman qui pleurait et je sombrais de nouveau dans l'inconscience.

Le bombardement passé, les ambulanciers sont venus nous ramasser. Maman - elle me

le dira plus tard - ne voulait pas partir, refusant d'abandonner ses morts. Mais les brancardiers l'ont obligée à monter dans l'ambulance, en disant qu'il fallait d'abord sauver les vivants. Je repris connaissance dans un car, un peu plus tard, au milieu de gens, tous plus ou moins atteints, gémissants. Je me revois ensuite assise par terre, dans un couloir d'hôpital rempli de blessés. Et je me réveillerai tout à fait dans un lit, et vis maman dans celui d'à côté. Blessée à la tête je pouvais à peine ouvrir les yeux.

On n'avait pas voulu me couper les cheveux. Mais mes blessures s'étant infectées, il fallut bien en arriver là : on me rasa alors complètement la tête pour désinfecter les plaies. Mon bras gauche était cassé en plusieurs endroits et lorsque un mois plus tard, en m'enlevant le plâtre, le médecin s'aperçut que les fractures avaient été mal réduites, il me proposa de recasser mon bras et de procéder à une nouvelle opération. Mais cela aurait représenté de nouvelles souffrances. Maman fut d'accord pour que je refuse. Il me reste des séquelles de ces blessures : aujourd'hui encore je ne peux pas faire certains travaux. Mais il ne faut surtout pas en vouloir au personnel de l'hôpital qui faisait de son mieux dans des conditions déplorables : les blessés à soigner étaient trop nombreux. Mes plaies à la tête se sont guéries rapidement, mais on n'a pu m'enlever tous les petits éclats de bombes : mon mari m'en enlève encore maintenant qui ressortent.

Maman ainsi que mon frère étaient plus légèrement blessés, mais Juan souffrait d'une bronchite et avait besoin d'autres soins. Quant à moi, je restais au lit toute la journée, et pour cause... Le médecin finit par trouver cela anormal. "Ce n'est pas parce que vous avez un bras cassé que vous devez rester constamment alitée" me dit-il un jour. Je lui répondis en pleurant que je ne pouvais pas faire autrement puisque je n'avais pas de vêtements. En effet, pour pouvoir dégager mon bras enflé, ma robe avait été coupée de bas en haut après le bombardement. Alors je ne sais pas comment le docteur et les infirmières se sont débrouillés, mais le lendemain on m'apporta tous les vêtements nécessaires. Très touchée par ce dévouement, par cette gentillesse, je ne savais pas comment les remercier, ne pouvant pas faire grand chose avec mon bras cassé. J'ai alors essayé de tricoter pour les infirmières. J'y suis arrivée : c'était le seul moyen qui m'était donné de leur témoigner ma reconnaissance. Pendant un mois, elles me fourniront de la laine, et je tricoterai pour elles malgré mon bras dans le plâtre. Nous étions toujours très inquiets au sujet de mon frère Manuel, séparé de nous au moment du bombardement. Nos demandes de renseignements restaient toutes sans réponse. Un jour enfin, on nous répondra : il était vivant, mais on ne pouvait nous dire où il se trouvait.

Quand nous avons été guéris et en mesure de sortir de l'hôpital, ce fut un autre problème : comment rentrer chez nous, puisque nous n'avions pas d'argent ? Le

personnel de l'hôpital s'occupa encore de nous. Un livreur de lait qui allait en direction d'Agramunt nous pris à bord de son camion et, sa tournée finie, nous déposa chez un collègue, qui le lendemain, nous fera encore faire un bout de chemin, qui nous rapprochait de notre destination. Le soir nous avons été hébergés dans une caserne pleine de jeunes soldats, dont la plupart avaient envie de rire et de plaisanter. Mais maman n'avait pas le cœur à la gaieté ; depuis ses malheurs, elle n'admettait plus la plaisanterie, n'avait plus confiance en personne. Quand un jeune soldat lui dit en riant :

"Prenez ma chambre, pour dormir avec le petit, pendant que j'emmènerai votre jeune fille au cinéma". Elle lui répondit, furieuse, qu'il pouvait garder sa chambre, qu'elle n'en avait pas besoin. Cette nuit-là, nous la passerons assis sur les marches des escaliers ! Enfin le matin un véhicule de l'armée se dirigeant vers Agramunt nous déposa, à l'entrée du bourg. Pour faire cent kilomètres nous avons mis trois jours.

Arrivés là, nous sommes allés de surprises en surprises, surtout quand nous avons vu notre maison, encore debout mais éventrée, inhabitable... Nous voici donc de nouveau dans la rue, sans ressources. Cette fois nous n'avons plus rien, absolument rien ; le peu que nous avions avait été volé par d'autres réfugiés. En effet, le bruit avait couru que nous étions tous morts, et chacun en avait profité pour tout prendre. Je revis plus tard, mes robes, mes chaussures, portées par d'autres jeunes filles.

Cela fait une drôle d'impression. Le plus triste, cependant était de voir les vêtements de nos morts sur d'autres personnes... Nous étions là, à errer sans savoir quoi faire ni où aller, quand une femme, notre ancienne voisine, est venue à notre rencontre. Elle nous a invités à prendre une tasse de café chez elle, et a demandé à son mari de prévenir les autorités que nous étions de retour mais à la rue. Il revint au bout d'un moment avec un employé de la mairie qui nous demanda de le suivre, et qui nous conduisit à une très belle maison. Le propriétaire logeait au rez-de-chaussée, mais le premier étage, loué à des Américains qui ne venaient que pour les vacances, était libre. Nous pouvions l'habiter.

Ce logement était meublé magnifiquement ; le linge de maison, la vaisselle étaient superbes. Il y avait plus de chambres que n'en pouvions occuper. Mais nous ne profitions guère de tout cela, car maman avait peur et nous couchions tous les trois dans la même chambre, tandis que certaines pièces servaient de salles de réunion à des sociétés.

Et nous n'étions pas tranquilles malgré ce confort, car nous craignions trop un nouveau bombardement. Nous dormions tout habillés, descendions dans la rue à la moindre alerte, passions nos journées devant la maison assis sur un banc. Cette maison en pierre, était semblable aux autres bâtiments à arcades qui bordaient la place, tous construits sur des caves voûtées qui servaient d'abris et que certains propriétaires avaient fait communiquer entre

elles. Cela permettait d'entrer dans une maison, de ressortir par une autre, ce qui aurait été utile si une sortie avait été obstruée pendant un bombardement. A chaque alerte - elles étaient de plus en plus nombreuses - nous descendions, dès que les sirènes sonnaient, dans ces abris.

Et nous essayions toujours de retrouver Manuel. Après avoir écrit un peu partout sans succès, nous avons enfin reçu une lettre. Il était sur le front. Après le bombardement, il nous avait cherchés à droite et à gauche. Au village, personne n'avait pu le renseigner : certains pensaient que nous étions morts... Alors, ne sachant que faire, il était allé à Barcelone pour s'engager dans l'armée. Un premier bureau le refusa, car il n'avait pas dix-huit ans. Dans un autre il se vieillit d'un an ; comme il n'avait pas de papiers qui puissent prouver le contraire, on l'accepta. Il se trouva enrôlé dans une unité composée en grande partie de miliciens anarchistes et il combattit certainement sans trop savoir pourquoi. A son âge, les garçons ont plutôt envie de jouer au ballon que de faire la guerre...

Maman fera toutes les démarches possibles et imaginables pour faire revenir son fils, mais cela ne servira à rien ; Manuel restera au front. Dans notre chambre, nous entendions le grondement du canon ; maman pensant constamment à Manuel poussait des cris de douleur. Pour Juan et moi, la vie n'était pas gaie.

Et nos misères n'étaient pas finies... Nous reçûmes un jour, l'ordre d'évacuer le village. C'était je crois, début 1939. Ce nouveau départ sera encore plus triste que le précédent. J'avais beaucoup pleuré en quittant mon village natal, mais papa était avec nous ; il avait tout organisé. Maintenant nous étions seuls...

Et nous voilà repartis, à pied, une couverture en bandoulière, notre baluchon sur le dos. C'était un simple carré d'étoffe, dont les coins étaient liés ensemble, rempli d'objets de toilette, de mouchoirs, de sous-vêtements. Maman portait, en plus, un panier contenant une casserole, et, pour chacun d'entre nous une assiette, des couverts et un couteau de poche.

Nous évitions les villes, prenions de petits chemins, couchions là où la nuit nous surprenait, au milieu des champs, dans une baraque, ou bien dans une église, un cinéma, une salle d'attente, parfois sur le trottoir. Les deux premiers jours nous avons pu suivre nos compagnons de route. Mais le troisième, mon frère malade, n'avancait pas assez vite. Ils nous abandonneront ! Restés seuls au milieu d'inconnus, nous marchions énormément, parfois dans les mauvaises directions ; nous traversions des villages vidés de leurs habitants.

Cela était difficile de se procurer du ravitaillement.

Quelques épiceries et boulangeries étaient encore ouvertes, mais il fallait faire la queue, patienter des heures dans de longues files d'attente. Et, quand notre tour arrivait, il n'y avait plus rien à

acheter. Nous avons perdu là, inutilement une matinée ou un après-midi. Il restait surtout des boîtes de lentilles dans les magasins. Nous n'aimions guère ça, mais nous les mangions quand même tellement nous avions faim. Pour les réchauffer, maman posait la boîte sur trois pierres et nous envoyait chercher des brindilles pour faire du feu. Il arrivait que ce soit le seul repas de la journée, et même parfois que nous n'ayons rien du tout à manger.

Aussi, lorsque par hasard, nous passions près d'un jardin où restaient encore quelques légumes, salades, choux de Bruxelles, carottes, etc., nous les récoltions et les mangions tout crus. Ce n'était pas fameux, mais c'était mieux que rien. Parfois le propriétaire nous surprenait, nous poursuivait, nous traitait de voleurs, de petits bandits, mais il ne courait pas assez vite pour nous rattraper. La faim nous donnait des ailes...

Les gens qui dans leur vie, n'ont jamais eu faim ne peuvent pas savoir ce que c'est. J'ai vu bien des années près un jeune homme qui avait pris une boîte de sardines dans un magasin et qui était poursuivi par des gens qui criaient "au voleur". Je ne dis pas qu'il avait bien fait. Mais peut-être avait-il faim ? Bien qu'il ait dérobé cette boîte de sardines, ce n'était pas forcément un voleur professionnel, un dangereux mal-facteur !

Une autre fois, j'ai assisté à l'arrestation d'un homme qui n'avait pas l'argent nécessaire pour régler le prix d'un pot-au-feu que les employés du magasin lui avaient

vu prendre. La police arriva bientôt, l'emmena comme un malfaiteur... Tout cela m'a rappelé cette époque lointaine et pourtant toujours présente à mon esprit, qui m'a appris au moins une chose : qu'il ne faut pas juger les gens trop hâtivement.

Petit à petit, tout doucement, toujours à pied, nous avançons, sans toujours bien savoir où nous allions, rencontrant le mauvais temps, la pluie, la neige, pataugeant dans la boue avec nos espadrilles trouées. Il y avait sur les routes, de plus en plus de monde, surtout des femmes et des enfants. A la Junquera, ville frontrière, une foule énorme se pressait à tel point que les commerçants n'arrivaient plus à se procurer assez de marchandises pour nourrir une telle population. Nous finirons dans un cinéma, entassés, pressés, obligés de coucher par terre. De plus, il nous faudra faire la queue, pour la nourriture d'abord, et également pour nous procurer un document permettant de traverser la frontière. Il s'agissait d'un simple imprimé destiné aux douaniers français, sur lequel étaient inscrits les noms de la mère et des enfants qui l'accompagnaient. On passait librement du côté espagnol car il n'y avait plus de douane, mais du côté français la frontière était toujours gardée. Pour obtenir ce "passeport", nous avons été obligés d'attendre, jour et nuit, même quand les bureaux étaient fermés, en nous relayant dans la file pour ne pas perdre notre place. Ceux qui le possédaient se rassemblaient immédiatement. On les entassait les uns contre les autres, serrés comme des sardines, dans

des wagons de marchandises. Pas pour longtemps heureusement ; juste le temps de rejoindre la frontière française. Du côté français l'écartement des rails est différent.

VI. Réfugiés en France

« Mais jetez donc toute cette racaille dans la Saône ! »

Nous traverserons la frontière à pied, les uns derrière les autres. Au passage, les douaniers français nous demandent si nous possédons de l'argent ou des bijoux. Dans ce cas il faut leur remettre. Nous n'avions pas de bijoux, et le peu d'argent qui nous restait, maman le cacha si bien qu'elle le passa sans difficulté. C'était des pièces d'argent, qui, plus tard nous seront précieuses.

Mais beaucoup de réfugiées s'y sont laissé prendre. Sans méfiance elles portaient sur elles, bien visibles, leurs bijoux, que les douaniers prenaient, en leur affirmant qu'elles ne portaient pas pour longtemps ; qu'à leur retour elles retrouveraient tout cela... Une fois arrivés sur le sol français, on nous conduisit dans une pièce pour y recevoir deux piqûres ; puis on nous installa dans un train plus confortable que le précédent. Nous pouvions nous asseoir et l'armée française nous ravitailla copieusement.

Et le convoi se mit à rouler en territoire français ; nous ne savions pas où il nous emportait... Midi et soir, il s'arrêtait pour le ravitaillement, puis repartait. Coupé de nombreuses haltes, ce voyage nous semblait interminable. Dans les voitures, la vie devenait affreuse. Nous étions sales, les toilettes ne suffisaient plus pour tout le monde. Beaucoup étaient indisposés par le changement de nourriture, vomissaient,

étaient pris de coliques. Les compartiments, surtout ceux où il y avait des enfants, devinrent infects.

Des militaires, des civils, entraient dans nos wagons. Nous voyant dans un tel état, ceux qui n'avaient jamais quitté leur pays, ne cherchaient pas à comprendre que nous avions changé de climat, de nourriture, que nous étions fatigués et malades. Ils nous traitaient de cochons. Pour eux nous étions des sauvages, des rouges, des communistes... Comme si les femmes et les enfants que nous étions pouvions présenter un danger... C'était plutôt nous qui pouvions avoir peur, isolés, perdus, dans un pays dont nous ignorions tout, la langue, les habitudes, le mode de vie. Après des jours et des jours passés dans ce train, nous avons fini par arriver à destination, à Auxonne, en Côte-d'Or. Là, des cars nous attendaient au milieu d'une foule de badauds qui nous regardaient descendre comme si nous étions des bêtes curieuses ou des habitants d'une autre planète !

Heureusement, nous ne comprenions pas le français car, je l'ai appris plus tard, certains faisaient à haute voix, des réflexions affreusement méchantes. Un individu, que j'aurai "occasion de rencontrer plus tard, n'ira-t-il pas jusqu'à dire aux chauffeurs de cars : « Mais jetez donc toute cette racaille dans la Saône ! ». Ces cars nous emmenèrent à Villers-les-Pots, village de neuf cents habitants, dans une usine désaffectée, une ancienne fabrique d'appareils sanitaires, baignoires, lavabos. Elle devait nous servir de camp.

L'intérieur était sale, plein de poussière" peu confortable... Nous l'appellerons "*la fabrica*" (l'usine).

En arrivant, il fallait passer à la douche. Il y en avait plusieurs, collectives, aménagées pour la circonstance. Des militaires nous surveillaient pendant notre toilette, ce qui n'était pas très agréable... Ces militaires après avoir préparé et aménagé ce camp sont restés dans un local où il y avait du matériel pour faire la cuisine. Ils servaient nos repas ; le reste du temps ils se promenaient dans la cour et regagnaient le soir, leur caserne à Auxonne.

Après la douche, nous avons reçu chacun une couverture, et plus tard, le soir en prenant notre premier repas, un bol, des couverts et un couteau. Ensuite nous sommes montés au premier étage, dans une immense salle qui, dans toute sa longueur, était traversée par une allée bordée de planches, avec de chaque côté, une couche de paille d'une trentaine de centimètres. C'était notre chambrée ; nous dormirons là dans la paille, enveloppés dans notre couverture.

Malgré le manque de confort, nous nous sommes tout de suite endormis tellement nous étions fatigués. Notre installation nous rappelait les élevages de porcs, avec l'allée pour le passage du fermier, et les gorets vautrés dans la paille de chaque côté. Nuit et jour, un gros poêle à charbon ronflait au milieu de la pièce. Nous étions constamment agglutinés autour car il faisait froid en ce mois de février 1939. Il était tombé plus de vingt centimètres de

neige ; et nous étions en espadrilles... Quelque temps après nous "recevrons des dons" : chaussures, vêtements laine pour tricoter.

Dans la cour, face aux cuisines, une grande pièce était baptisée salle-à-manger : à l'heure des repas, un militaire montait dans notre chambrée et criait "à la soupe". Bien qu'ignorant le français, nous avons tout de suite compris ce que cela signifiait : en espagnol c'est "*la sopa*". Nous descendions immédiatement au réfectoire avec nos couverts et recevions à l'entrée, le pain, le fromage, le dessert. Le plat de résistance était servi à table, mais nous étions autorisés à l'emporter pour le manger dans la chambrée. La nourriture était abondante, mais c'était une cuisine de cantine, faite pour cent cinquante personnes, pas des plats mijotés...

Des gendarmes faisaient la police dans le camp. Il y en avait deux qui, jour et nuit, montaient la garde devant la porte. Il nous était interdit de sortir. Si on avait besoin de nos services, en particulier pour l'épluchage des légumes, souvent des pommes de terre, les gendarmes venaient nous chercher. Habituellement c'était des jeunes filles qui y allaient. Je me souviens d'avoir vu là, un gradé qui portait constamment des gants, mais qui les enlevait pour nous en frapper si nous faisions quelque chose qui lui déplaisait.

Les toilettes étaient à plus de cent mètres de la chambre, ce qui parfois provoquait de véritables drames... Nous n'avions, bien sûr, pas l'eau courante dans

notre chambre, ni même dans la cour. Deux fois par jour cette eau nous était apportée dans une citerne attelée à un cheval conduit par un jeune homme. On disait de lui qu'il n'avait pas bonne réputation : il nous rendait cependant bien des services. Comme nous ne pouvions pas sortir il achetait à Auxonne, les produits indispensables qui nous manquaient. Quand plus tard, nous sortirions pour les acheter nous-mêmes, ce jeune homme reviendra de temps en temps nous saluer, ce qui fera dire que nous avons de mauvaises fréquentations.

Quelques jeunes filles, particulièrement douées et dynamiques, demandèrent une salle pour pouvoir se réunir et se distraire un peu. Maman voulait m'empêcher d'assister à ces réunions parce que nous étions en deuil. Elle était très à cheval sur les principes. Mais les jeunes filles insistèrent tellement pour que je les rejoigne, que finalement elle y consentira. Et toujours observées par les gendarmes, nous chantions, nous racontions des histoires dansions même parfois.

Nos gardiens, toujours présents, semblaient apprécier ces réunions, ce qui enhardit les jeunes filles. Elles écrivirent une pièce de théâtre et la jouèrent. Mais alors, là, les choses se gâtèrent. En effet, c'était l'histoire d'une jeune réfugiée espagnole et d'un jeune garçon français. Ils s'aimaient mais ce n'était pas du goût des parents du jeune homme, qui ayant eu vent de cette idylle, les empêchaient de se revoir, leur rendaient la vie impossible. A la fin le garçon quittait ses parents pour

rejoindre la jeune fille, pour, comme elle, coucher dans la paille.

Cette touchante histoire n'eut pas l'heur de plaire aux gendarmes, qui lui trouvèrent une signification "raciste". Certaines réfugiées qui avaient des parents ou des amis en France, essayaient de les joindre, pour améliorer leur sort. Nous de notre côté, nous poursuivions nos démarches pour retrouver mon frère Manuel, dont nous étions de nouveau sans nouvelles depuis notre départ d'Agramunt.

Pour ne pas rester inactives, nous avons demandé à servir la table, à la place des militaires, ce qui fut accepté et donnait même droit à une tranche de viande grillée, qui remplaçait le ragoût servi habituellement. Je le faisais moi aussi, mais je donnais ma tranche de viande à mon frère. Juan nous donnait bien du souci : la nourriture ne lui plaisait pas ; il restait constamment dans la chambre, n'allait jamais jouer avec les autres enfants. A le voir ainsi, avec maman souvent en larmes à ses côtés, je n'avais guère le cœur à descendre dans la cour et je restais auprès d'eux, alors que les autres jeunes filles descendaient discuter avec les soldats.

Je sortis tout de même par un beau jour ensoleillé. Un militaire s'approcha de moi et me demanda - par gestes - pourquoi je n'accompagnais jamais les autres jeunes filles. Par gestes, moi aussi, comme je pus, je lui expliquai que mon frère était malade, que maman ayant eu beaucoup de malheurs, ne tenait pas tellement que je sorte. Il a compris, je crois, car, comme c'était lui

qui distribuait le chocolat le matin, à partir de ce jour ! à, il me donna toujours double ration. Le petit déjeuner se composait de deux barres de chocolat, de pain, de café noir.

Nous devions rester enfermés durant toute la période de quarantaine. Nous étions sales, avions des poux, la gale... Un médecin passait régulièrement, parcourait l'allée, regardait de chaque côté, mais ne s'approchait pas de nous. Si nous lui disions que nous avions mal à la tête, il répondait : "prenez de l'aspirine". C'était la même réponse si nous nous plaignions d'avoir mal à un pied, ou au ventre. Aussi, nous supposions qu'en France, tout se soignait à l'aspirine.

Et puis, lentement, le temps s'écoulait... Nous étions obligés de prendre notre mal en patience. Le soleil commençait de faire quelques brèves apparitions ; mais nous restions couverts de vermines. Il faut croire que dans la vie on peut tout supporter. Plus tard, quand je raconterai toutes ces misères, beaucoup de gens me diront qu'eux n'auraient pas pu endurer ça. Or je sais par expérience, qu'on peut tout subir ; on n'a même plus envie de protester...

C'est par l'intermédiaire du consulat d'Espagne en France que les réfugiés essayaient de retrouver leur mari, leurs enfants, des parents ou amis restés en Espagne, ou bien comme elles, passés en France.

Tout le monde écrivait beaucoup. Il arrivait parfois de bonnes nouvelles, mais aussi de mauvaises, tragiques même. Le 5

avril 1939, premier anniversaire de la mort de mon père, de ma sœur et de mon frère, une lettre nous annonça que Manuel était porté disparu. Notre chagrin redoubla. Mais cela ne nous empêchera pas d'écrire encore... Pour nous disparu ne voulait pas dire mort.

Les jours passaient et la quarantaine se termina. Une première famille put quitter le camp. Ils étaient huit enfants, plus la mère et le père, le seul homme qui avait pu suivre son épouse. Le propriétaire d'une scierie d'Auxonne leur avait proposé de les loger et de donner du travail au chef de famille. Et d'autres réfugiées que leurs maris avaient pu rejoindre, allèrent travailler dans une usine de Montbard. C'est à cette époque-là que quelques maraîchers des environs sont venus au camp pour essayer d'embaucher des femmes ou des jeunes filles à la journée. Les gendarmes donnèrent leur accord pour qu'ils choisissent parmi les groupes qui attendaient devant la porte. Mais l'embauche n'était pas très importante et une équipe dont maman et moi faisons partie demanda aux gendarmes l'autorisation de sortir pour aller chercher du travail. Après réflexion, ils nous y autorisèrent à condition de revenir au camp, au plus tard à vingt heures. Sinon le patron devait lui-même nous accompagner. Nous sommes sorties comme une envolée de moineaux. Notre groupe de huit se sépara en deux : maman dans une équipe, moi dans l'autre, ce qui doublait nos chances car nous craignons que les employeurs ne veuillent pas prendre deux membres de la même famille. Nous savions qu'il fallait se présenter en disant :

« Travailler, travailler », et en allant de porte en porte, nous serons finalement embauchées. Beaucoup d'autres en feront autant, et sur les routes c'était des processions de femmes qui allaient ou revenaient de travailler. C'est à Athée, village voisin, que je trouvai mon premier emploi. Il fallait couper les chardons dans un champ de blé. Bien que l'on ne nous ait pas réservé un bon accueil, nous étions si contentes d'être sorties du camp, que le lendemain, nous y sommes retournées. Et puis au bout d'une dizaine de jours, je ne retrouverai plus rien, sinon pour une journée, par-ci par-là. L'équipe de maman fut embauchée à Tillenay, autre village voisin. Elles avaient demandé du travail à une dame qui, dans une cour, lavait des bottes de radis. Tout de suite, celle-ci donna ses radis à laver à maman et partit dans les champs avec les autres. Elle leur dit, le soir, de revenir le lendemain et les jours suivants. Ma mère trouvait cette dame et son mari très sympathiques.

Comme je ne travaillais pas souvent, je proposai à maman de se joindre à mon équipe tandis que je la remplacerais dans la sienne. Cela lui éviterait de faire chaque jour, à pied, un trajet aller et retour de plus de six kilomètres. Et c'est ainsi que je débiterai dans cet emploi que je devais conserver presque dix ans. Jusqu'à mon mariage !

VII. Travailleur immigré - la guerre en France

« Cette maudite guerre nous poursuivra donc toujours »

J'aime beaucoup le travail des champs, celui des maraîchers surtout, moins pénible que dans la grosse culture, ou que le fauchage des blés à la faucille. Au camp, comme je m'y étais engagée, je servais le petit déjeuner le matin avant de partir, de même le soir, je servais le dîner. A midi maman me remplaçait, mais souvent, comme elle préférait travailler au dehors, c'était d'autres jeunes filles qui faisaient ce travail. On trouvait toujours des volontaires, et mon frère pouvait ainsi continuer à avoir sa tranche de viande grillée.

Nous travaillions énormément ; c'était très fatigant, surtout après avoir fait trois kilomètres à pied. Quand il pleuvait - une petite pluie ne nous arrêtait pas - nous restions à la maison. Je faisais du raccommodage, pendant que les autres faisaient le ménage. Mais bientôt deux d'entre nous abandonneront, ne pouvant continuer dans ce métier qu'elles n'avaient jamais fait et qu'elles trouvaient trop dur, préférant, même mal logées, mal nourries, rester au camp. Il est vrai qu'il fallait du courage pour faire les trajets et tant travailler.

Je restai donc seule avec Maruja, ma voisine de dortoir. Nous étions bien nourries, bien considérées dans cette maison. Le patron et sa femme travaillaient autant que nous ; ce n'étaient pas des gens à envoyer

leur personnel aux champs et à rester se reposer bien tranquillement à la maison. Une occupation particulière nous attendait le jeudi. Le lendemain, à quatre heures du matin, nos patrons s'en allaient à Troyes, avec un camion plein de légumes qu'ils vendaient sur le marché. Nous préparions de petits sacs, des pommes de terre, carottes et oignons et assemblions en bottes suivant les saisons des radis, asperges, poireaux et salsifis. Le chargement finissait tard. Le soir, notre employeur devait nous ramener au camp. Nous montions alors dans le camion déjà chargé et pour nous promener un peu il faisait parfois des détours par les villages voisins. Nos patrons ne rentraient que la nuit suivante ; aussi, pour occuper notre journée du vendredi qui était libre, nous allions travailler chez d'autres maraîchers du village.

Ma collègue bien que n'étant pas du métier, était très courageuse, pleine de bonne volonté, d'autant plus qu'elle avait déjà beaucoup travaillé dans sa vie. Elle était venue en France avec sa sœur Lina, une dame qui aimait se faire servir comme une princesse, et qui ne descendait jamais au réfectoire. Maruja lui montait ses repas, ainsi que l'eau nécessaire à sa toilette.

Chaque jour, les mains sur les hanches, elle gravissait les escaliers, une lessiveuse pleine d'eau posée sur sa tête. Il fallait faire chauffer cette eau sur le poêle, ce qui n'allait pas sans protestations de la part des autres, qui, elles

aussi, avaient besoin d'eau chaude pour laver quelques sous-vêtements. Et pendant que Lina faisait sa toilette, c'est encore Maruja, qui souvent aidée par mon frère, devait tenir des couvertures en guise de paravent. Il est vrai que les douches auraient été beaucoup plus fréquentées si elles n'avaient pas été constamment surveillées par des militaires. Mais comme tout le monde, Lina devait coucher dans la paille. Quand on demanda des ouvrières sachant coudre, elle proposa ses services, mais à condition qu'on vienne la chercher et qu'on la ramène en voiture. Assez mal vue par les autres, elle nous aimait bien, maman, mon frère et moi. Juan allait mieux ; il commença à travailler un peu. Maruja et moi partions ensemble tous les matins. Cela dura quelques mois, jusqu'au jour où le mari de Lina vint chercher son épouse. Maruja les suivit je ne sais où et à partir de ce moment-là je fis les trajets toute seule.

Ma patronne décida alors qu'il fallait que je vienne travailler à bicyclette. Comme je ne savais pas me servir de cet engin-là, ce fut l'un des neveux de ma patronne - plus tard il deviendra mon mari - qui m'apprit. En récupérant par-ci, par-là un cadre et deux roues, on m'avait fabriqué quelque chose de peu pratique que l'on appelait pompeusement bicyclette : les freins serraient mal, et la chaîne sautait. Bien des fois je tombai pendant mon apprentissage, mais par la suite j'ai pu faire les trajets beaucoup plus vite tout en étant moins fatiguée.

Mais une personne (bien intentionnée ?) vint un jour dire à ma patronne que ce n'était guère la peine de m'apprendre à aller à bicyclette car, soit que Franco les réclame ou que les Français ne veuillent plus d'elles, toutes les réfugiées devraient bientôt regagner leur pays. "Plus tard cela pourra toujours lui servir" lui répondit-elle.

Cependant dans les racontars il y a parfois du vrai. Vers le mois de juin, on commença à nous distribuer des imprimés à remplir et à signer. La plupart d'entre nous, ignorant ce que cela signifiait, faisaient ce qu'on leur demandait. Mais trois jours plus tard on leur remettait un billet de chemin de fer pour l'Espagne, avant de les emmener prendre à train à Auxonne.

Très surprises, elles partent, en disant qu'elles écriraient "Les roses sont fleuries" si tout va bien, ou "les feuilles sont tombées" dans le cas contraire. Nous n'aurons jamais de leurs nouvelles. Celles dont le mari, les parents ou les enfants étaient restés en Espagne, partaient sans hésiter. Mais les autres, dont la famille était en France avaient plus envie de la rejoindre que de retourner là-bas.

Ces imprimés étaient distribués tous les quatre ou cinq jours. Il fallait accepter le départ quand on les recevait. Mais il y avait un moyen de quitter le camp, tout en restant en France : il fallait trouver un employeur, ce qui permettait d'obtenir une carte de séjour et le statut de travailleur étranger. En partant, nos voisines nous avaient laissé leurs couvertures. Maman

s'en était fait une paillasse et s'était aménagé un petit coin de dortoir. Dès que, comme tout le monde elle reçut son imprimé, elle chercha une pièce à louer et la trouva dans un bâtiment faisant partie de l'usine, mais cependant situé en dehors du camp. Encore lui fallait-il une carte de séjour. Or, à Tillenay, elle connaissait pas mal de monde. Plusieurs personnes s'occupèrent de la lui faire obtenir. Pour moi, par contre, il n'y avait pas de problème ; j'avais un emploi. Quant à mon frère, il avait commencé à travailler dans une laiterie à Auxonne, où maman travaillait aussi de temps en temps. En effet, Juan descendait souvent dans la cour, pour regarder décharger les camions ; il s'intéressait surtout à celui du laitier qui un jour lui proposa un emploi. Juan s'empressa d'accepter.

C'est en passant la visite médicale obligatoire que mon frère apprit qu'il avait quelque chose aux poumons. Il devait par conséquent, entrer dans un hôpital à Dijon. En attendant il continua à travailler. A cause de cette maladie, décelée chez Juan, nous passerons également une visite tous les six mois d'abord, ensuite tous les ans. Chaque année, nous devons présenter pour contrôle, notre carte de séjour à l'administration. C'était un document vert à trois volets, avec notre photo d'identité : on nous y voit de profil ; nous sommes très maigres et avons plutôt l'air de repris de justice que de travailleurs. Quand je la revois, j'en ai encore la chair de poule ! Entre-temps, nous avons reçu des nouvelles de mon frère Manuel. Comme nous, il était

passé en France, mais alors que les postes-frontières étaient déjà occupés par l'armée franquiste. Son régiment passa la nuit, à travers la montagne. Mais en France, ces soldats ne furent pas accueillis comme des réfugiés politiques. Immédiatement désarmés, ils furent parqués dans des camps d'internement.

Manuel était dans le camp du Vernet, proche de la frontière espagnole. C'était entouré de barbelés, 50 hectares de baraquements en bois, à toit de papier goudronné, qui au cours de la guerre 1914-1918, avaient servi pour des prisonniers allemands. Dans les baraques surpeuplées, meublées de châlits à étages, les internés vivaient misérablement. Le potage n'était qu'un liquide clair, avec quelques traces de légumes. La viande arrivait parfois avariée. Elle était alors enterrée, car impropre à la consommation, mais cela n'empêchait pas les prisonniers de la récupérer et une fois lavée, de la manger quand même. Mon frère souffrira de malaises et il y eut de nombreux décès. Après quelques évasions, la garde du camp fut confiée aux troupes coloniales, qui remplacèrent les soldats du contingent. Alors toute fuite devint impossible. Manuel ne resta que sept ou huit mois dans ce camp, mais ce n'est que bien des années plus tard, au prix de mille difficultés, qu'il nous rejoindra.

Nous étions dès lors rassurés sur son sort. Nous pouvions apprécier le calme de la paix, malgré tous nos problèmes, tous nos soucis, qui nous venaient du fait que nous étions quand même en pays étranger.

Mais nous n'en profiterons pas longtemps. En août 1939, on parlait de plus en plus d'une guerre contre l'Allemagne. Elle débutera en septembre. Nous étions aussi désolés que les Français, plus peut-être, car nous savions tout ce que cela signifiait. "Cette maudite guerre nous poursuivra donc toujours" disait maman.

Mon patron et son frère furent mobilisés. L'armée réquisitionna tous les véhicules automobiles, les chevaux durent être présentés aux militaires pour qu'ils choisissent. Nous vîmes ainsi disparaître notre camion et notre cheval. L'exploitation se trouvait sans patron, sans cheval, sans camion dont il ne restait que les ridelles pendues au fond de la grange. Comment se tirer d'une telle situation ? Comment labourer les champs sans cheval et sans un homme pour le conduire ? Les femmes restaient seules pour les travaux des champs.

Une solution fut cependant trouvée. Le mari de la sœur de ma patronne n'était pas mobilisable ; ils avaient cinq enfants dont trois en âge de travailler ; ils avaient pu garder leur cheval. Il fut alors décidé que l'on s'entraiderait : ils s'occuperont de nos gros travaux et nous les aiderons pour les tâches moins pénibles. Peu de temps après la mobilisation, un régiment du génie cantonnera dans le village et plusieurs pièces de notre maison seront occupées par des officiers.

Arrive l'automne ; en octobre les jours commencent à raccourcir et j'effectuais toujours mes trajets journaliers à bicyclette alors que circulaient sur les

routes, de nombreux militaires. Maman n'était pas du tout tranquille ; elle décida donc qu'il était préférable que je reste coucher chez ma patronne, au lieu de rentrer à la maison chaque soir. Ma patronne ne demandait pas mieux ; cela allait faciliter le travail.

Je continuais cependant à voir maman presque tous les jours car elle venait souvent travailler au village. J'allais seulement chez elle les samedis et dimanches, et encore de moins en moins souvent puisqu'elle trouvait que j'étais mieux chez ma patronne, où j'avais, il est vrai, une très belle chambre et un lit très confortable. J'allais souvent à Auxonne, seule, à pied, livrer des légumes, ce qui paraît-il, était une excellente façon d'apprendre le français ! Je poussais devant moi, une remorque pleine de légumes, destinés justement à l'individu qui, à note arrivée, voulait qu'on nous jette dans la Saône... Avant de rentrer, je faisais les courses à l'épicerie, présentant ma liste au commerçant, et puis, comme les enfants, lui donnant le porte-monnaie pour qu'il se paye lui-même.

J'aurai bien des ennuis à ce sujet. Il y a toujours des gens malhonnêtes qui profitent de la situation pour essayer de vous exploiter. Voici une anecdote à titre d'exemple. Nous étions ma patronne et moi, invitées à une soirée théâtrale organisée par des militaires, dont certains logeaient à la maison. Ma patronne voulut m'offrir un sac à main pour l'occasion. Inutile de souligner que je n'en avais pas. Mais quand je suis allée l'acheter, en me voyant timide

et sans défense, la vendeuse m'en a « re-filé » un tout démodé. Il ne plut pas à ma patronne ; je lui expliquai alors qu'on ne m'avait même pas laissé choisir.

Rien n'était facile pour nous. Le jour où mon frère entra à l'hôpital de Dijon, ma patronne nous a gentiment accompagnés, car nous ne connaissions pas la ville. Maman aurait aimé y retourner tous les jours, mais Dijon était à trente kilomètres, il fallait prendre le train et elle ne parlait pas le français. Bien que ne parlant guère mieux cette langue, je devais l'accompagner : à deux nous arrivions mieux à nous faire comprendre. Mais au bout d'un certain temps, ma patronne trouva que ces voyages répétés gênaient trop le travail. J'expliquai alors à ma mère comment elle devait s'y prendre et elle se débrouilla sans moi ; ce qui démontre à l'évidence - s'il en était besoin - que l'amour d'une mère vient à bout de toutes les difficultés.

Juan ne restera que quelques mois à l'hôpital, mais il lui fallait, après avoir rempli certaines formalités, faire un séjour en sanatorium. Il reprit, en attendant, son travail à la laiterie. Le dimanche, depuis la mobilisation de son mari, ma patronne était invitée chez des cousins. Quant à moi, je n'étais pas admise chez ces gens-là. La preuve : tous les jours je prenais notre lait et le leur par la même occasion. Jamais je n'ai eu l'honneur d'entrer chez eux. C'était sur le pas de la porte qu'ils me remettaient leur bidon vide ; c'était là qu'ils le reprenaient plein.

Un jour d'hiver où il était tombé beaucoup de neige, je glissai sur le sol verglacé et renversai le lait. Ils ne me demandèrent pas si je m'étais fait mal ; leur seul souci était qu'ils n'auraient pas de lait à leur petit-déjeuner... Et quand j'eus un jour la grippe, "c'est curieux comme ces gens-la sont délicats pour des ouvriers", dirent-ils...

Si le dimanche, je ne rendais pas visite à ma mère, je restais donc seule à la maison... C'était toujours pendant les repas du soir que j'étais inquiète. Ma patronne rentrait tard dans la nuit, pendant que les militaires, qui me savaient seule se tenaient dans une pièce à côté, séparés de moi par une simple porte vitrée ; ils mangeaient, buvaient, riaient. J'avais une de ces peurs !

Mon patron fut fait prisonnier dans le nord de la France. Les Allemands avançaient rapidement en territoire français, sans trouver beaucoup de résistance. Bientôt leurs avions - nombreux - commencèrent à sillonner le ciel, tandis que les réfugiés, venant des régions envahies, défilaient déjà en grand nombre sur les routes, en auto ou dans les charrettes.

Les soldats du génie cantonnés au village préparaient leur repli ; ils demandaient à la population civile de partir également. Ma patronne ne voulut pas s'en aller, pour ne pas laisser sa maison abandonnée alors que son mari était prisonnier. C'est donc sans elle, mais avec sa sœur et ses neveux, que nous devions prendre la route. Nous avons préparé nos balluchons. C'était la

troisième fois que nous étions chassés par la guerre...

Mais on disait que le pont sur la Saône allait sauter. Mon frère travaillait de l'autre côté, à Auxonne. Ce fut encore un neveu de ma patronne - mon mari maintenant - qui s'offrit pour cette corvée. Il le ramena assis sur le cadre de sa bicyclette, pendant que nous étions, ainsi que sa maman, très inquiets, craignant que le pont ne saute avant leur retour.

Dans le ciel s'élevaient d'énormes colonnes de fumée noire. Déjà, les réservoirs de carburants de Saint-Jean-de-Losne avaient été incendiés par les militaires. La veille, l'essence avait été distribuée gratuitement aux automobilistes. Le soir du 15 juin 1940, vers dix-neuf heures, nous partîmes avec un chariot où étaient entassés toutes sortes de choses : provisions diverses, légumes, ustensiles de cuisine, matelas, édredons, couvertures jouets d'enfant... La grand-mère, les enfants et leur mère (son mari devait nous retrouver chez des parents au Creusot) ainsi que maman, étaient assis dans ce véhicule tiré par un cheval. Nous, les jeunes, nous suivions à bicyclette.

Pour nous, ce départ était bien moins fatigant que les précédents, mais tout aussi angoissant. Les gens qui avaient des voitures automobiles partirent avant nous. Ils iront beaucoup plus loin et reviendront beaucoup plus tard. Souvent il s'agissait de ceux-là mêmes qui critiquaient ma patronne parce qu'elle nous avait embauchées, car disaient-ils, si les gens quittent leur

pays, c'est qu'ils ont quelque chose à se reprocher. Après leur retour, les revoyant j'ai eu souvent envie de leur demander s'ils avaient eux aussi quelque chose à se reprocher ou qu'ils n'avaient pas la conscience tranquille. S'ils étaient comme ils le disaient de nous "des communistes", des "rouges". Nous progressions un peu chaque jour, à la vitesse du cheval, couchant le soir dans des granges ou dans des pièces inoccupées. Sur les routes, il y avait énormément de monde. Tous allaient vers le sud, civils et militaires mélangés ; mais ceux-ci qui avaient des voitures ou des camions, pouvaient se sauver beaucoup plus vite que les civils. En cours de route, nous avons assisté, à une quinzaine de kilomètres de nous, au bombardement de Beaune. Ce même jour, la gare d'Auxonne fut bombardée. Il y eut des dégâts et des victimes. Au bout du troisième jour, nous sommes arrivés à Saint-Gilles, en Saône-et-Loire. Le ravitaillement était encore facile, malgré les nombreux réfugiés qui se précipitaient dans les magasins d'alimentation. Maman réussissait toujours à se procurer du pain et de la viande, car, malheureusement elle avait une grande expérience en ce domaine. En la voyant revenir avec un rôti, la sœur de ma patronne s'écria : "comment allons-nous le faire cuire, sans cuisinière ? ". Alors maman, comme en Catalogne, prit trois pierres, nous demanda de ramasser des brindilles pour faire du feu, et fit cuire ce rôti avec des pommes de terre que nous avions emportées avec nous. Et nous nous sommes tous bien régalez. Mais pendant que

nous étions en train de camper dans un hangar, les Allemands nous rattrapèrent. Nous en vîmes deux qui arrivaient dans un side-car ; ils étaient armés de fusils, mais n'avaient pas l'air très dangereux. Il ne nous restait donc plus qu'à faire demi-tour et à revenir sur nos pas ! C'est ce que nous fîmes et le plus vite possible, effectuant en effet le trajet de retour en à peine deux jours. Nous croisions de nombreux soldats allemands : ils faisaient peu attention à nous, ne nous gênaient pas, et même au contraire, facilitaient plutôt notre retour, nous cédant parfois le passage. Ma patronne nous attendait avec impatience, trouvant que nous mettions beaucoup trop de temps pour rentrer. Nous arrivions à onze heures ; à treize elle m'emmenait déjà dans les champs... Sa sœur avait beau lui dire que j'étais fatiguée, que j'avais besoin de repos ; elle ne voulut rien écouter, ne pensant qu'au travail qui attendait. Elle était très dure, mais travaillait autant que moi. Et la vie reprit, comme avant. Il fallait toujours travailler autant, et très souvent dans de mauvaises conditions ; balayer la neige pour arracher les salsifis, enlever les glaçons pour pouvoir cueillir les choux de Bruxelles. Quelques jours plus tard, par un temps plus clément, ces travaux auraient été moins pénibles et tout aussi profitables. Mais cela ne pouvait pas attendre. Jamais ma patronne ne remettait au lendemain un travail qui pouvait être fait le jour même.

VIII. Sous l'occupation allemande

« Les Allemands contrôlaient tout et tout le monde ».

Quand les allemands arrivent, les magasins sont pleins. Ils s'y précipitent, achètent tissus, vêtements, chaussures, produits alimentaires, tout ce qu'ils peuvent envoyer chez eux. Bientôt il ne reste plus grand chose dans les magasins. Nous recevons des tickets de rationnement, des cartes d'alimentation. Nous n'avons droit qu'à une paire de chaussures par an ; à semelles de bois, peu pratiques.

Quant aux boulangers, ils font du pain noir, et les pâtisseries des gâteaux au tourteau ! Chocolat et café deviennent introuvables. Tous ceux qui le peuvent achètent au marché noir, de quoi s'habiller, se nourrir. Reste le troc : encore faut-il avoir quelque chose à troquer... Les autorités d'occupation réquisitionnent une partie des récoltes ; mais nous, habitants des campagnes n'auront jamais vraiment faim.

Ma patronne élève un cochon, un mouton, des lapins, des volailles en grand nombre, pour notre propre consommation, mais aussi pour son mari, prisonnier ; elle prévoit qu'il va lui demander des colis. Bientôt à la maison, ce sont des officiers allemands qui remplacent les français. Et pour moi, le dimanche, ce sera les mêmes inquiétudes qui recommenceront, en pire...

Pour favoriser la production (ce qui leur permettait d'augmenter leurs prélèvements), les unités stationnées dans le village voi-

sin mettaient à la disposition des agriculteurs, des hommes et des chevaux. Ils voulaient que toutes les friches soient labourées et ensemencées en choux... Ma patronne profita de l'occasion. Chaque matin un soldat venait avec deux chevaux ; le soir il regagnait son cantonnement. J'étais, bien malgré moi, obligée de travailler avec lui ; pas à l'aise cependant, ayant peur des soldats allemands.

Mais je n'avais pas le choix ; le travail devait passer avant tout. Ce premier militaire sera remplacé par un autre, qui couchera à la maison. Il se croira tout permis, se prendra pour le maître de céans. Il décidera, un beau jour, qu'il est le père, que ma patronne est la mère et que moi la fille, comme tous les enfants doit embrasser ses "parents", le soir ! Je résolus lors de ne plus coucher là, mais d'aller chaque nuit dormir chez la mère de ma patronne, qui habitait en face. Heureusement, cela ne dura pas longtemps ; bientôt ce soldat partit sur le front russe.

Les Allemands, en général, étaient assez corrects, mais c'était les troupes de passage qu'il fallait craindre. Un après-midi, par exemple, nous avons vu arriver un militaire passablement ivre, qui faisait partie d'une unité ayant passé la nuit au village. Nous lui avons vendu les œufs qu'il réclamait et il est parti. Mais en plein milieu de la nuit, voilà que j'entends ma patronne crier. C'était ce même soldat, qui passant par une fenêtre mal fermée, était venu la surprendre dans son lit. Il s'est finalement sauvé, mais nous avons eu très

peur. Rapidement habillées, nous nous sommes réfugiées chez un voisin, n'osant plus rentrer chez nous, craignant le retour de l'Allemand. Mais notre voisin, compatissant, est venu passer le reste de la nuit à la maison. Il faut dire que nos fenêtres fermaient très mal... Le lendemain, ma patronne a téléphoné à la Kommandantur. Un officier est venu à la maison ; il a dit que le coupable serait recherché, puni s'il était retrouvé, dégradé s'il avait des galons. C'était peut-être vrai, mais en attendant...

A cette époque je commençais à fréquenter les jeunes filles du village. Elles allaient chaque dimanche à Villiers-les-Pots et je les accompagnais quand je me rendais chez maman. A leur retour, elles devaient normalement me reprendre, mais elles m'oubliaient souvent, car je n'étais pas du goût de l'une d'elles, très autoritaire. Je rentrais alors seule. Nous allions parfois au cinéma à Auxonne, à bicyclette. Il n'y avait pas encore de voitures.

Bientôt je fus aussi connue que la famille qui m'employait et je connaissais moi-même tous les gens du village. Mais selon les milieux, j'étais accueillie de façon très différente. Certains me faisaient bonne mine, par égard pour mes patrons ; d'autres m'ignoraient totalement. J'étais particulièrement bien reçue dans deux familles. Là, je n'avais pas à craindre les ritournelles habituelles : " elle n'est pas du pays ; elle n'est pas française"; ou à l'occasion d'un mariage, par exemple : "il

n'est pas question d'inviter une étrangère".

Quand on est comme je l'étais à ce moment-là, un peu perdue, on apprécie énormément un accueil bienveillant, une gentillesse, le moindre geste amical. Je me souviens d'un dimanche : je revenais de chez ma mère et le hasard voulut que je passe devant une maison où l'on fêtait les fiançailles d'une des filles. On m'a invitée à entrer, on m'a offert un verre de sirop et des petits gâteaux ; ce sont des choses que l'on n'oublie pas...

A partir du jour où je me suis installée à demeure chez ma patronne, j'ai été logée, nourrie, habillée, mais pas payée. Elle me donnait cependant quelques pièces de temps en temps, pour aller au cinéma. J'étais vêtue correctement, sans plus : j'aurai deux manteaux en dix ans, un bleu et un beige ; une robe d'hiver, à l'occasion de la fête du village, et une robe d'été, une jupe, un corsage à Pâques. Pour aller aux champs, j'étais habillée de vieilleries. L'hiver, d'un manteau usé jusqu'à la corde, dont la ceinture, égarée, était remplacée par... une ficelle.

Je participais de plus en plus à la vie du village, mais je continuais à être tenue à l'écart par certains. Il me souvient d'une soirée de chants, comédies, monologues qui avaient été organisés par des jeunes gens et d'autres personnes au profit des prisonniers. Les jeunes filles étaient chargées de préparer des gaufres, de confectionner des fleurs en papier, pour les vendre. Je n'avais pas été admise, n'étant pas encore

acceptée par toutes. Mais je le serais l'année suivante.

Et voici une autre péripétie qui me revient en mémoire. Pour aller à Auxonne, de l'autre côté de la Saône, zone interdite, il fallait présenter un laissez-passer à la sentinelle qui gardait le pont. C'est la Kommandantur qui fournissait cette pièce qui n'était valable qu'un mois, et seulement les jours ouvrables, pour aller livrer nos légumes, mais pas pour aller au cinéma. Pour l'obtenir, il fallait faire des queues interminables. J'étais un jour dans la file, quand un Allemand vint vers moi et me dit de le suivre dans son bureau. Je me demandais ce qu'il pouvait bien me vouloir... En fait c'était l'un de ses collègues qui, n'arrivant pas à terminer des mots croisés, désirait que je l'aide à trouver un mot espagnol. Je m'en souviens comme si c'était hier, du mot qui lui manquait : c'était "real". Aussitôt, ils m'ont établi mon laissez-passer, en me disant : "avec celui-ci, vous pourrez passer même le dimanche, et pour le renouveler vous n'aurez qu'à venir directement à notre bureau". En repassant devant les gens qui faisaient toujours la queue, je me suis fait traitée de collaboratrice.

Veut-on savoir si j'ai profité de mon passe-droit ? Voici alors la suite de l'histoire. Les officiers de la Kommandantur avaient organisé un bal dans l'un des cafés du village et la propriétaire du café était venue m'inviter. Ma patronne voulait m'obliger à y aller, alors que je n'y tenais

pas du tout. Je refusai, et ce fut une dispute qui éclata. Elle me traita de petite prétentieuse, en me disant : ces gens-là te valent bien car "ce sont comme toi, des étrangers en France"... Mais je ne cédaï pas, lui disant : "Allez-y donc vous-même, si vous y tenez tant". Cependant elle n'y alla pas. Mais quand arriva le moment de renouveler mon laissez-passer plus question de passer avant les autres et il ne fut plus valable le dimanche. Mais j'aimais mieux ça. Alors que, comme je viens de le montrer, nous les réfugiés étions plus ou moins appréciés des Français, nous n'avons jamais eu à nous plaindre de leurs services hospitaliers, qui ont toujours été parfaits à notre endroit. Lors de sa maladie, mon frère fut très bien soigné, et à sa sortie de l'hôpital, dès qu'une place fut libre dans un sanatorium, il y fut envoyé. Mais...

J'ai déjà parlé de notre carte de séjour, à faire contrôler chaque année. J'y allais régulièrement et je conseillais à maman de faire de même. Mais elle me répondait "Ils ne savent même pas qu'une vieille femme comme moi existe.". Jusqu'au jour où elle reçut une convocation pour se présenter au tribunal. C'est juste à ce moment-là qu'arrivèrent les papiers qui devaient permettre de conduire mon frère au sanatorium. Elle devait l'accompagner, car il n'était pas majeur, et il fallait que j'aïlle avec eux, puisqu'ils ne savaient guère s'exprimer en français. De toute façon le voyage nous était remboursé.

Mais il y avait la convocation du tribunal... Alors ma patronne, toujours prête à

nous rendre service quand elle nous voyait dans l'embarras, alla trouver une personne du village qui avait des relations. Il promit d'essayer d'arranger les choses. En effet, le lendemain, quand elle retourna chercher la réponse, elle apprit que le nécessaire avait été fait ; nous pouvions partir tranquilles. Je souligne ici que maman n'a plus jamais oublié de faire contrôler sa carte...

Et nous voilà partis. Les trains étaient rares ; les Allemands contrôlaient tout et tout le monde. D'Auxonne, nous sommes allés à Dijon, où nous avons une correspondance pour Angoulême, en Charente. En effet, le sanatorium était dans cette région. Le train était archi-comble. Nous n'avions pas de places assises, mais à mesure que les voyageurs descendaient, l'un après l'autre, nous avons pu nous asseoir. Le train s'arrêta à Limoges, sur la ligne de démarcation qui séparait la zone libre de la zone occupée, pour que les Allemands puissent contrôler les voyageurs. Nous leur avons présenté nos cartes de séjour, mais cela ne leur suffisait pas. Ils voulaient des cartes d'identités, documents n'ayant jamais existé en Espagne. Alors, ils nous ont fait descendre pour nous conduire dans une salle d'attente, où nous leur avons montré tous les papiers destinés au sanatorium. Pendant ce temps, le train était reparti sans nous.

Et ils continuaient à ne rien comprendre, tandis que nous ne savions pas comment leur expliquer les raisons de notre voyage. Il y avait peu d'employés français dans cette

gare, mais beaucoup d'allemands, qui venaient à chaque instant nous questionner. Alors l'idée me vint de tousser, de me taper sur la poitrine, de montrer mon frère en disant : « Malade très malade » et cette fois, ils eurent l'air de comprendre ; peut-être par peur d'attraper cette vilaine maladie, ils nous ont vite embarqués dans le premier train qui s'est présenté. Nous avons poussé un "ouf" de soulagement.

Arrivés le soir même à Angoulême, nous avons pris le car menant au sanatorium et y avons laissé mon frère. Ayant appris qu'un fermier des environs louait une chambre et fournissait des repas aux familles des malades, nous avons passé cette nuit-là dans cette ferme. Le lendemain matin, après avoir été dire au revoir à Juan, nous avons repris le car pour Angoulême et sommes montées dans le premier train à destination de Dijon. Il passait cette fois par Chalon-sur-Saône et dans cette gare, re-contrôle sur la ligne de démarcation. Nous n'en mentionnons pas large, redoutant les mêmes ennuis qu'à l'aller. Dans les wagons bondés, les contrôleurs allemands avaient du mal à circuler. L'un d'entre eux n'est plus bien loin de nous ; il approche, il approche...

Nous faisons semblant de chercher dans le fond de nos sacs. Mais, Ô miracle ! Il nous fit signe de la main en disant : "*Gut, gut*" (bon). Nous ne connaissions pas l'allemand, mais nous avons, tout de suite compris, et en même temps respiré... C'est ainsi que se passa notre voyage. Les problèmes de santé de mon frère lui permettront de rencontrer des personnes qui s'intéresseront à

lui. Il apprendra à lire, à écrire correctement le français. La plupart des directeurs d'hôpitaux et de sanatoriums qu'il fréquenta étaient d'anciens malades. Ils lui conseillèrent de demander à travailler dans un sanatorium. N'ayant aucune qualification, il sollicita un emploi de garçon de salle, c'est-à-dire qu'il devait servir les repas aux malades dans la salle à manger.

Quelques mois plus tard, il reçut sa nomination : il s'agissait d'un établissement situé à une trentaine de kilomètres de l'endroit où nous étions. Nourri, logé, il y restera vingt-deux ans. Marié à une jeune fille française, il aura trois enfants : deux garçons et une fille, tous en parfaite santé, mariés à leur tour maintenant. Malheureusement pour lui, la tuberculose ayant presque disparu, le sanatorium fut repris par un hôpital psychiatrique. Le personnel pouvait rester en place, mais perdait les avantages dus à l'ancienneté. Ses vingt-deux ans de services ne comptant plus, repartant à zéro, tout au moins pour ce qui était de son salaire mon frère préféra demander sa mutation dans un autre sanatorium. Il fut nommé à Clermont-Ferrand, où maintenant il profite de sa retraite.

Il a toujours été gentil, Juan. A vingt-cinq ans, je n'avais pas encore eu de bracelet-montre. Il m'offrit le premier, à l'occasion d'un rappel qu'il avait touché de la Sécurité sociale. Mais, revenons à l'occupation allemande. J'ai déjà parlé des cartes d'alimentation. Nos journées étaient longues, fatigantes. Pour un travail de

force, les rations attribuées étaient insuffisantes. Il fallait se débrouiller pour les améliorer. Ceux qui n'ont jamais manié un "bigot", des journées entières, pour arracher des pommes de terre, ne peuvent pas savoir ce que c'est...

Le dimanche, si nous voulions confectionner un dessert, c'est toute notre ration mensuelle de sucre qui y passait. Alors nous en fabriquions avec des betteraves sucrières, appréciant peu la saccharine vendue en pharmacie. Cuites et pressées, ces betteraves produisaient un liquide noirâtre, qui une fois réduit devenait une méléasse, sucrée certes, mais qui gardait un goût de betterave...

L'orge grillé remplaçait le café ; les racines d'endives, râpées et grillées la chicorée. En moulant du blé dans un moulin à café, puis en le tamisant, nous obtenions de la farine, mais guère fine. Nous aurons l'idée de semer du colza pour avoir de l'huile. Contre nos graines, une huilerie de Saint-Jean-de-Losne nous rendait de l'huile, épaisse mal raffinée, que nous apprécions quand même son odeur de colza. Plus tard, ayant acheté une vache, nous aurons à volonté, lait, crème et beurre.

Nous allions aux champs chaussés d'espadrilles, en toile épaisse, mais vite trouées. Les semelles, par contre, en caoutchouc, tenaient bon plus longtemps, et recouvertes de nouvelle toile, étaient réutilisées plusieurs fois. J'ai fabriqué des espadrilles de toutes sortes, en tissu, en tricot, au crochet. Bien des gens en faisaient autant. En 1942, les officiers qui

logeaient dans notre maison partirent, sans doute pour le front, tout comme le soldat qui nous aidait dans nos travaux agricoles.

Nous avons alors acheté un cheval, jeune, qu'il fallait dresser. Nous ne savions pas très bien nous y prendre. Je devais le guider. Peu douée pour ce genre d'exercice, je me faisais souvent houspiller par les hommes qui dirigeaient les instruments agricoles. C'est en faisant tourner ce cheval au bout d'un champ de betteraves, alors qu'il tirait une piocheuse, qu'il me marcha sur un pied, je ne peux oublier ce jour-là, car depuis, l'ongle de mon gros orteil, arraché, ne s'est jamais bien recollé..

Le 13 juin 1940, le frère de mon patron avait été tué dans un bombardement. Quant à mon patron, il ne réussira à rentrer de captivité qu'en février 1943. Après bien des sacrifices, allant jusqu'à donner sa chevalière en or, il revint, pas vraiment malade, mais la captivité l'avait profondément marqué. A son retour, nous étions toute une bande qui l'attendions à la gare d'Auxonne. Toute la famille était contente. A l'avenir, nous, les femmes, travaillerons toujours autant mais nous n'aurons plus à nous faire de souci pour les gros travaux.

Cependant, le comportement de mon patron n'était plus le même. Son caractère avait changé. Souvent, sans raison valable ni évidente, et surtout en présence d'autres personnes, il m'attrapait me prenait à partie. Je me souviens d'un jour où sa femme et moi repiquions des poireaux pendant qu'il traçait les rayons. « Je serais contente si nous pouvions finir le champ ce

soir », me dit-elle. Et moi qui voyais passer sur la route, les filles du village ! Je savais qu'elles allaient voir un cirque qui avait monté son chapiteau à Auxonne. Comme j'aurais aimé me joindre à elles ! Mais il n'en était pas question ; l'important, c'était de finir le champ de poireaux... Bien que très fatiguée, le soir, il me fallait encore nourrir le cochon, les lapins, les volailles. C'était mon travail et voilà que, sans raison, mon patron, particulièrement énervé ce jour-là, profitant de ce que nos voisins étaient dans leur cour et pouvaient donc l'entendre, me traita de "faignante". Cette fois, il dépassait les bornes. J'allai dans ma chambre pour faire mes valises et partir. Sa femme me vit ; elle défit mes valises, alla le trouver, lui fit remarquer le travail que j'avais fait tout au long de la journée, le houspilla violemment. Finalement je restai, mais mon patron ne m'adressa pas la parole pendant une huitaine de jours.

Maman ne pouvait me recevoir dans son logement, trop petit pour trois personnes. J'étais donc malgré tout, presque obligée de rester où j'étais et d'avaler des coulevres à longueur de semaine, sinon de journée. Mais en dépit de ces "savons", de ces reproches qui se reproduisaient trop souvent à mon gré, mon patron en toutes circonstances prenait ma défense. J'aurai l'occasion de le constater à plusieurs reprises. Il faut dire que j'étais plutôt bien considérée à la maison. Lorsque nous avions des invités, je mangeais avec eux, à la même table. Bien sûr, je faisais le service,

ainsi que la vaisselle.. "C'est comme si tu étais ma fille" me disait ma patronne. Ce n'était peut-être pas tout à fait vrai.

Mais c'est encore avec les commerçants que j'ai eu le plus de problèmes. Un jour, j'étais allée faire quelques achats dans une épicerie à Auxonne. A mon retour nous nous sommes aperçus qu'il manquait cinquante francs dans le porte-monnaie. C'était une somme importante à cette époque. J'allai les réclamer, mais l'épicier ne voulut pas admettre qu'il s'était trompé en me rendant la monnaie ; il refusa de me rembourser, disant qu'il viendrait le soir trouver mon employeur.

Il vint en effet, mais ce fut pour dire que c'était moi qui avais escamoté cet argent, que dans mon pays j'étais peut-être une voleuse, qu'il ne fallait surtout pas faire confiance à une réfugiée. Je me voyais mal partie : l'histoire semblait tourner nettement à mon désavantage. S'il croit cet homme, pensais-je, je suis perdue ; je passerai pour une voleuse. Enfin je l'entendis répondre : "II n'y a rien de vrai là-dedans : il n'a jamais manqué un sou alors qu'elle sait où je mets mon argent ; j'ai confiance en elle". Le commerçant parti en colère. Jamais plus nous ne remettrons les pieds chez lui. Mais il ne rendit jamais l'argent...

La même mésaventure m'arriva en encaissant des bulletins de livraison chez un expéditeur de légumes (une femme). Cependant, elle me rendit l'argent manquant (encore une fois cinquante francs), disant qu'elle vérifierait, en faisant sa caisse le soir.

Jamais elle ne m'en a reparlé. C'est ainsi que certaines personnes, profitant de ce que je parlais mal le français, se conduisaient avec moi. J'ai mis presque une année pour m'exprimer à peu près convenablement. Et il est vrai qu'aujourd'hui encore, mon français n'est certainement pas parfait. C'est souvent trop tard, alors que la phrase est dite, que je m'en aperçois... Quand je demandais à ma patronne de me corriger, elle me répondait : "il me suffit de te comprendre". Or, c'est dès le début qu'il faut s'efforcer de parler correctement, car il est très difficile de se corriger plus tard, je sais par exemple, que je mélange toujours certaines lettres, les "b" et le "v", les "u" et les "ou".

Voici encore quelques souvenirs de cette période : des gens forts considérés dans le village avaient eu le malheur de perdre leur fille. Les autres jeunes filles voulurent rendre à celle qui avait été leur camarade, un hommage particulier lors de ses obsèques. Quatre d'entre-elles tenaient les « coins », et les autres suivaient toutes ensemble, derrière la bannière de la Vierge portant une couronne de fleurs. Je fus exclue : ce n'était pas la place d'une étrangère, d'une simple ouvrière agricole !

Mais voilà que huit jours plus tard, un événement inhabituel et fort pénible, se produisit dans le village. La fille des propriétaires de l'un des trois cafés fréquentés successivement par des militaires français, puis allemands, était très gentille, mais peut-être un peu légère. Toujours est-il qu'elle finit tragiquement, tuée d'un

coup de révolver, par l'homme qu'elle fréquentait. Dans de telles circonstances, la plupart des jeunes filles n'avaient guère envie de faire quelque chose de particulier... Alors elles pensèrent à moi, l'étrangère. Je rinçais la lessive au bord de la Saône, quand j'en vis arriver deux, très aimables, très gentilles. Elles me demandèrent si je connaissais la nouvelle - j'étais en effet au courant - car elles venaient me proposer de faire partie de leur groupe, et de porter au choix, ou un "coïn", ou la couronne, à moi de décider. Je leur répondis qu'il fallait voir mon patron. Elles sont donc allées le trouver, mais elles ont été fort mal reçues. Il voulait savoir pourquoi cette fois je pouvais les accompagner ; il leur dit que c'était parce que cela les arrangeait. Etc., etc.

Je préfère ne pas répéter tout ce qu'il leur a sorti ce jour-là... De toute façon elles ont vite compris et n'ont pas jugé bon d'insister ; et moi comme lors de l'enterrement précédent, j'ai assisté aux obsèques en compagnie de ma patronne. Le lendemain, mon patron est allé expliquer à la mère de la pauvre fille, les raisons de son refus. Elle a très bien compris, ne m'en a pas voulu, et m'a même donné plus tard, une photo de son enfant.

J'étais satisfaite de la façon dont cela s'était passé, mais s'il en avait été autrement, j'aurais bien été obligée de faire ce qu'on avait décidé pour moi. Mon opinion ne comptait guère. La preuve un jour je fus envoyée à une messe de mariage. J'étais la

seule de toutes les jeunes filles du village
à y assister.

IX. Vers la fin de la guerre

Cela devenait le sauve-qui-peut pour l'armée allemande...

Après quatorze ans de mariage, ma patronne attendait enfin un bébé. J'en étais contente, moi aussi. Comme je m'étais souvent occupée de mes petits frères, j'aimais beaucoup les enfants. Maman et moi étions chargées de préparer le petit trousseau. Il était très difficile de se procurer le nécessaire, par ces temps de restrictions, mais les parents avaient les moyens. Rien n'était trop beau pour le bébé. Le prix de la laine, des tissus, étaient exorbitants, et en plus de l'argent, il fallait donner une volaille.

Ma patronne allait aux champs et nous laissait seules à la maison. Nous passerons pas mal de temps à faire de petites chemises, des brassières, en laine et en tissus ; des couches, avec des draps usagés. Il n'y avait pas encore les couches que l'on jette après usage... Le berceau, en osier, devait être garni de tissu. Ce travail minutieux demandait beaucoup de patience, mais c'est avec plaisir que nous le faisions.

L'enfant tant désiré arriva le 29 décembre 1943, pour la joie et le bonheur de toute la famille. C'était un garçon. Maman et moi étions heureuses, nous aussi. Je m'occuperai beaucoup du bébé ; j'aimais cela ; puisque sa maman, par contre, préférait aller aux champs, je le gardais, surtout le matin, tandis que sa grand-mère paternelle se chargeait de lui l'après-midi.

Je serai la marraine du petit. Le parrain, un camarade de son père, encore prisonnier, fut remplacé par un parent sur les fonts baptismaux. Pour avoir des dragées, on dut donner une oie au confiseur. C'est incroyable les trocs et les combines qu'il fallait inventer pour obtenir certaines marchandises pendant l'Occupation ! Et encore heureux ceux qui pouvaient le faire !

Mon frère Manuel nous rejoignit à cette époque. Le camp de Vernet, où il avait d'abord été interné fut fermé au début de la guerre, à cause, semble-t-il, de ses conditions d'hygiène trop insuffisantes.

Les internés furent transférés dans un camp moins inconfortable ; ils pouvaient le quitter s'ils trouvaient un employeur disposé à leur faire un contrat de travail. Mon frère en profita et fut embauché comme ouvrier agricole à Rieuepeyroux, en Ariège²⁶⁴. Mais comme il ne gagnait que quelques francs par jour, il ne renouvela pas son contrat.

Mais il devait trouver un nouvel emploi dans les huit jours, ou bien regagner le camp. Il travailla alors comme bûcheron, puis comme ferrailleur à la construction d'un pont, couchant dans les bois, pour éviter les Allemands ; ils avaient envahi la zone libre et cherchaient de la main-d'œuvre parmi les étrangers. Et mon frère fut surpris, en train de réparer un camion chez son patron, par deux militaires allemands accompagnés de deux civils. Bien que son employeur s'y opposât, Manuel fut bien

²⁶⁴ Cette localité se trouve en fait en Aveyron. Note DL.

obligé de les suivre. Il fut emmené à la mairie, où d'autres ouvriers étaient déjà rassemblés. Tous furent conduits à la gare, embarqués dans des wagons à bestiaux, et, après un très long voyage, ils se retrouvèrent dans le port de Lorient, où les Allemands faisaient construire une base abri, pour leurs sous-marins.

Manuel dut y travailler, sans salaire. Il essaya bien à plusieurs reprises de s'échapper, mais à chaque fois il sera repris par les gendarmes français, qui le ramenaient : toujours sur son lieu de travail. Envoyé à Rennes, en décembre 1944, pour réparer la gare endommagée par les bombardements, il y fut libéré par l'armée américaine qui avait encerclé la ville. Lorient, par contre, restera occupé jusqu'à l'Armistice.

Les Américains embauchèrent Manuel ; eux ils payaient bien ! Dès qu'il eut l'argent du voyage, il nous rejoignit et alla vivre chez maman. Notre région était libérée. Il travailla encore pour les Américains, à Auxonne, puis dans une scierie, ensuite comme maçon qualifié. Finalement il trouva une bonne situation à Dijon, mais il devait tous les jours faire les trajets, par tous les temps, d'abord en moto puis par le train, enfin en voiture. Après son mariage il acheta une maison à Dijon, qu'il restaura lui-même. De ses deux enfants, l'un est marié et a deux enfants, un garçon et une fille.

Lorsque Manuel arriva, maman n'habitait plus depuis longtemps, son petit logement

dans l'usine. Les Allemands, voulant occuper tout le bâtiment, s'étaient présentés chez elle pour lui demander de déménager. Ils la menaçaient, si elle ne s'exécutait pas, et plus vite que ça, de la renvoyer en Espagne. Elle avait protesté, en disant que ses enfants, dont l'un travaillait pour eux, étaient tous en France. Après avoir vérifié ses dires et téléphoné à Lorient, ils ont finalement admis qu'elle ne devait pas être reconduite à la frontière ; ils ont même fait le nécessaire pour la reloger, peu confortablement il est vrai, dans une sorte de grenier : deux pièces, chaudes l'été, froides l'hiver.

N'ayant pas les moyens de se payer autre chose, elle y restera. Il n'y avait pas l'eau dans la maison, mais il y avait une pompe sur la place du village. Les toilettes étaient à l'extérieur, au fond d'une cour. Quand l'eau courante sera installée, le propriétaire refusera de prendre la pose des robinets à sa charge. Maman payera. Pendant ce temps, la guerre continuait de faire des ravages. De plus en plus exigeants, les Allemands, avec l'accord du gouvernement de Vichy, commençaient à réquisitionner les ouvriers qualifiés pour les envoyer en Allemagne. Certains partaient, d'autres se cachaient.

Ensuite ce fut toute la classe 1942 qui fut requise pour être, par trains entiers, envoyée là-bas au titre du S.T.O. (service du travail obligatoire). Un neveu de ma patronne, qui aurait dû faire partie de cette fournée se cacha, avec deux camarades dans

une maison isolée. Comme les Allemands faisaient des recherches dans ces maisons, ils creusèrent un abri souterrain où ils se tenaient constamment. Leurs frères les ravitaillaient pendant la nuit, malgré le couvre-feu, l'interdiction de sortir. Des patrouilles circulaient et il ne faisait pas bon être pris...

J'aimais bien les neveux de ma patronne, trois garçons avec qui je pouvais discuter. Nous travaillions très souvent ensemble. Ils avaient une sœur, beaucoup plus jeune, et un petit frère, que je garderai plus tard quand sa maman sera malade. Je les considérais un peu comme faisant partie de ma famille ; je partageais leurs joies, leurs peines surtout, et Dieu sait s'ils en ont eu pendant cette guerre ! En septembre, l'ainé, mon préféré, partit dans un maquis de la région avec son frère, sorti de sa cachette depuis que les Allemands ne recherchaient plus les "réfractaires". Cela faisait deux garçons de la même famille dans le maquis, avec les risques que cela comportait.

Des maquis, il y en avait de plus en plus. La porte de notre grange donnait sur le jardin, d'où l'on pouvait rejoindre la Saône dont la traversée était interdite. Mais les maquisards laissaient parfois leur voiture dans notre grange, avant de traverser la rivière en barque. Il m'arrivait de me lever la nuit pour balayer les traces de pneus. C'était vraiment une drôle d'époque, c'est le moins qu'on puisse dire.

Je finirai par être adoptée par la presque totalité des filles du village.

Elles allaient à la messe le dimanche matin, moi seulement les jours de fête car j'avais toujours du travail prévu à l'avance. Je faisais partie du "chœur de chant", et je pouvais aller aux répétitions le soir, à l'église après mon travail ; mais je devais emmener le petit, qui comme tous les enfants, était souvent gentil, mais pas toujours.

Les jeunes filles se partageaient en deux groupes. Je n'avais pas de préférence ; j'aimais autant les unes que les autres. Le dimanche après-midi je faisais partie du groupe qui allait au cinéma. Lorsque nous rencontrions d'autres filles des environs, elles nous entraînaient dans des bals clandestins. Cela ne me plaisait guère pour plusieurs raisons. D'abord parce que j'avais plus que de l'amitié pour l'un des garçons qui était en danger dans le maquis. Ensuite, je n'étais plus tranquille depuis notre contrôle à Limoges, où nous n'avions pas les papiers demandés par les Allemands. D'ailleurs j'aurais bien aimé rester dans ma chambre, à ne rien faire, à rêvasser, à tricoter. Le soir j'aurais rendu visite aux filles de l'autre groupe, qui se contentaient de faire des promenades dans les rues du village ou au bord de la Saône. Mais ce n'était pas possible, car si ma patronne me voyait dans ma chambre, elle trouvait toujours quelque chose à me faire-faire. "Surveille le petit, va voir si le linge est sec, recouds un bouton, aide-moi à plier ces draps", me disait-elle. Alors, si je ne voulais pas travailler, j'étais bien obligée de sortir le dimanche. Et les années

passèrent... Vint le temps où les Allemands commencèrent à se replier. Pour aller plus vite, ils prenaient tous les véhicules qui leur tombaient sous la main, les vélos surtout, car il ne restait plus guère d'autos. Nous les cachions dans le grenier à fourrage, en principe.

Je dis en principe, car, par exemple, peu de temps avant la Libération, deux soldats passant par-là, aperçurent la bicyclette de ma patronne qu'elle avait imprudemment laissée dans la cour. L'un d'eux se précipita pour l'emporter. Ma patronne se débattait pour conserver son bien ; finalement elle creva un pneu avec une épingle, ce qui rendit l'Allemand furieux ; il menaçait de mettre le feu à la maison !

Mon patron, bien que libéré, restait sous contrôle des autorités occupantes ; il fila vite se cacher dans les bois, pendant que je me réfugiais avec le petit quelques maisons plus loin. Heureusement, un voisin, attiré par les cris, vint voir ce qui se passait et proposa aux deux soldats de réparer le vélo pour qu'il puisse repartir. Et tout rentra dans l'ordre...

Cela devenait le sauve-qui-peut pour l'armée allemande, mais comme on ne pouvait pas savoir si c'étaient bien les derniers qui s'en allaient, il fallait faire très attention. En effet, encore armés, vexés de constater qu'ils allaient perdre la guerre, ils devenaient encore plus méchants. Et un beau soir, début septembre 1944, nous avons vu arriver dans une jeep américaine, les premiers soldats français. Ces soldats qui nous apportaient la liberté reçurent au

village, un accueil triomphal. Ils faisaient partie de la Première Armée Française, commandée par le général De Lattre.

Les jeunes gens sortirent du maquis. Comme beaucoup d'entre eux, les deux neveux de ma patronne s'engagèrent dans l'armée de libération. Le troisième, appelé plus tard, finit ses classes alors que la guerre était terminée.

L'aîné vint en permission à la fin de l'année. L'observant sans en avoir l'air, je le trouvais inquiet, triste, soucieux. Le fait est que son frère n'avait pu l'accompagner pour passer les fêtes en famille, la plupart des permissions ayant été supprimées au dernier moment. Ils faisaient la guerre dans des conditions difficiles, sous la pluie, dans la neige et le froid et ils souffraient énormément de ce mauvais temps, bien que cela ne fût pas le côté le plus inquiétant de leur situation.

Ce garçon fut blessé, le 20 janvier 1945 par un obus de mortier. Evacué aussitôt, opéré dans un groupe chirurgical proche du front, il écrivit à sa famille que ses blessures n'étaient pas graves. C'était peut-être vrai, mais quelques jours plus tard, à son arrivée à l'hôpital militaire d'Audincourt, une infirmière s'aperçut que ses blessures étaient gangrenées, qu'il fallait l'opérer d'urgence, de toute urgence. Il était trop tard pour éviter une amputation, mais la pénicilline, qui venait d'être découverte, permettra quand même de le sauver.

Pour toute la famille, ce sera un gros chagrin. Quand sa mère vint chez sa sœur,

lui annoncer la triste nouvelle, j'étais absente. Ma mère se trouvait là. Elle ne put s'empêcher de penser : "Comme je serais heureuse de voir les miens dans cet état-là plutôt que morts". J'allai le voir avec d'autres jeunes filles, à Besançon où il avait été transféré. Son frère malade s'y trouvait également, dans un autre hôpital, mais quand sa famille l'apprit il était déjà évacué en région parisienne. De Besançon, il sera transporté à Moulins par train sanitaire et reviendra au village en convalescence. Il s'y trouvait le 8 mai, jour de l'Armistice. Après avoir été hospitalisé à Dijon, puis à Lyon, où après de nouvelles souffrances il subira une troisième opération, il sera enfin démobilisé. Comme il n'était question pour lui de travailler dans la culture, il fit une demande pour entrer dans une école de rééducation à Lyon. En attendant, il réussit à trouver un emploi aux usines Peugeot à Sochaux.

Il s'y trouvait bien, de sorte que cela l'ennuyait de devoir aller à Lyon, mais lorsqu'un jour chez sa tante, il me demanda mon avis, je lui conseillai vivement de faire ce stage. Je ne sais si mon opinion l'influença, mais toujours est-il qu'après son admission il partit, à la rentrée scolaire, pour revenir un an plus tard. Il trouva tout de suite un emploi de comptable chez un expéditeur de légumes d'Auxonne. J'aurai bientôt l'occasion de reparler de ce garçon.

X. La vie à la campagne

Les travaux se succédaient dans les champs...

Pendant l'Occupation, les distractions étaient rares ; les bals étaient interdits. Maintenant ils revenaient ; bals de société très en vogue le samedi soir ; bals publics le dimanche après-midi. Dans une grande salle, à Auxonne, l'orchestre joue des airs américains. Les filles du village y vont ; je les suis. Les cinémas sont un peu délaissés, mais quand passe un film avec Bourvil, *Pas si bête*, son premier succès, il faut faire la queue et c'est difficile d'avoir une place le dimanche.

J'aurais aimé voir ce film, mais ne pouvais comme mes amies, y aller en semaine. Ne voulant aller seule, je cherchais quelqu'un qui veuille m'accompagner. Ce fut le neveu de ma patronne, dont la belle-mère disant "je suis trop vieille pour voir ça" avait refusé, qui se proposa. Je ne demandais pas mieux et j'abandonnai alors sans regret, bals et copines, pour aller avec lui, le dimanche, au cinéma, ou faire des promenades à bicyclette. Ce qui ne semblait déplaire ni à ma patronne, que j'avais mise au courant, ni au reste de la famille. "C'est gentil", disait sa grand-mère, qui de son côté, s'étant cassé une jambe et ne pouvant de ce fait, rester seule, était venue vivre avec nous à la maison. C'est moi qui lui portais ses repas et l'aidais à faire sa toilette.

Mais je ne voulais pas sortir avec un garçon pouvant avoir de mauvaises intentions, au risque de me compromettre, et sans que cela ne finisse par un mariage. Nous n'allions d'ailleurs pas tarder à en parler entre nous. Mais la chose fut très mal accueillie quand il l'annonça à ses parents. On n'avait pas idée de ça ! Une simple employée de culture, pas riche, pas française, un peu trop âgée à leur gré ; ni fainéante, ni légère bien sûr, mais ce n'était pas suffisant. En somme, je n'étais pas la bru qu'ils souhaitaient ; ils ne voyaient plus en moi la gentille fille qui, le dimanche tenait compagnie à leur fils.

"Ils devaient s'y attendre, Isabelle n'est pas une fille à fréquenter un garçon sans penser au mariage", disait ma patronne. Et on me faisait la tête. La grand-mère ne se gênait pas pour me dire que je ne convenais pas à son petit-fils : "Il lui faut une fille qui travaille dans les bureaux, une dactylo..." Voilà donc nos projets compromis. Le seul qui nous comprenait, c'était l'un des frères de mon "fiancé". Mais ma "future belle-mère", lorsqu'elle venait à la maison, me détaillait des pieds à la tête, surtout si j'étais habillée un peu court, comme c'était alors la mode. "Tous les moyens sont bons pour te faire remarquer", me dit-elle un jour où je portais une jupe écossaise rouge..

Découragée, j'avais envie de tout abandonner. Mais nous sortions toujours ensemble, et gardions, malgré tout, l'espoir. Rien ne nous empêchait de nous marier, simplement, un soir, devant deux témoins. Mais

en ce temps-là, cela ne se faisait guère. Enfin, lorsque ses parents comprirent que leur fils m'aimait, et que jamais il ne renoncerait à ce mariage, ils finirent par m'accepter. Du jour au lendemain, leur comportement changea complètement à mon égard. Admise à faire partie de la famille, j'étais reçue chaque dimanche à déjeuner.

C'était en octobre. Nous aurions pu nous marier au printemps, mais ma patronne voulait me garder encore un an, jusqu'à l'automne suivant. Dans cette région maraîchère, les femmes travaillaient tout autant que les hommes. Chez nous le patron soignait le cheval, la patronne s'occupait de la vache, distribuait le soir le lait à quelques clients. Quant à moi je donnais le grain aux volailles, l'herbe aux lapins, la « lavure » aux porcs (c'est un mélange de petites pommes de terre cuites à la marmite, écrasées et mélangées de son, de farine, d'orge et d'eau de vaisselle).

Dans les champs les travaux se succédaient. Dès les beaux jours, en février, nous arrachions avec une bêche, les « troncs » des choux. Nous épandions à la fourche le fumier avant les labours. Les chevaux étaient attelés aux gros outils agricoles, mais avant de semer les petites graines, nous trainions tels des bourricots, une petite herse et un rouleau. Les carottes, les radis étaient semés, les petits oignons repiqués, les pommes de terre germées déposées avec précaution dans des trous faits à la pioche, garnis d'une pincée d'engrais, que l'on alignait bien droit à l'aide d'un cordeau (un rang sur deux, pour

gagner du temps). Déjà au lever du jour, les asperges étaient récoltées, calibrées, mises en bottes, pour être livrées à un marchand à Auxonne. Dès que les graines commençaient à "trésir²⁶⁵" (lever), c'était le piochage, l'arrachage à la main, de toutes les mauvaises herbes, nombreuses. On ne connaissait pas le désherbant ! Et je guidais le cheval, - C'est plutôt lui qui me conduisait, paraît-il - quand il tirait la piocheuse, puis la buteuse, dans les rangs de pommes de terre. A maturité, celles-ci étaient arrachées à l'aide d'un "bigot", et de suite, le terrain était replanté de poireaux, de choux. Dans les champs de pommes de terre tardives, les choux étaient plantés entre les rangs avant l'arrachage. Puis arrivait l'été. C'était la saison des gros travaux, des journées longues comme un jour sans pain... Lors des moissons, on n'avait qu'à suivre la moissonneuse-lieuse, et mettre les gerbes en tas. Mais la ficelle, encore en papier comme pendant la guerre, cassait souvent. Je devais alors me faufiler sous la machine pour la rattacher. Et la chaleur était accablante... Mais par temps humide, la paille n'aurait pas glissé sur le tapis roulant de la machine. Donc à quoi bon se plaindre quand il n'y a pas d'autre solution. Mieux vaut prendre son mal en patience, c'est tout. La moisson finie, c'était le « Battoir » comme on disait. La

²⁶⁵ Mot patois que l'on retrouve par exemple dans le dictionnaire de François FERTIAULT, 1890[1980], *Dictionnaire du langage populaire Verduno-chalonnais (Saône-et-Loire)*, Slatkine Reprints, Genève : p. 432 : « Trésir, v. intr. , surgir, pousser, poindre, germer, sortir de terre. Se dit des plantes et des herbes : « V'là l'blé qui tréshit. » » Note de DL.

batteuse s'installait au village, sur les « pâtis²⁶⁶ », où les cultivateurs amenaient leur moisson. Le battage, travail à la chaîne, occupait une bonne dizaine de personnes, parents, voisins, amis, tout le monde s'entraidait. Vêtue d'une longue jupe appartenant à la grand-mère - car les femmes ne devaient pas porter de pantalon, je montais sur la batteuse, pour couper la ficelle des gerbes ; pas n'importe comment ni surtout n'importe où, s'il vous plaît, au nœud, car plus tard elle servirait à lier les sacs. Sans arrêt, un homme me passait des gerbes. On avalait énormément de poussière, mais heureusement les boissons circulaient, et on se désaltérait, sans bien sûr, arrêter le travail. Puis les sacs de blé (de 100 kilos), montés au grenier par les plus forts - souvent les plus âgés - et les bottes de paille rangées dans le fenil par les autres, c'était alors le repas qui nous attendait, copieux, bien arrosé, préparé et servi par la maîtresse de maison aidée de quelques femmes.

Quand arrivait septembre, nous avions un petit répit, mais déjà en octobre, commençaient les travaux d'hiver : cueillette des choux de Bruxelles, arrachage des poireaux, des salsifis, souvent par le froid, sous la pluie ou la neige. Les journées sont courtes ; et les soirées sont longues, toujours occupées à de fastidieuses besognes : rogner queue et racine aux petits oignons,

²⁶⁶ « Pâturage médiocre et sec, où l'on conduit les bestiaux quand on doit les retirer des bons prés, en avril, pour laisser croître l'herbe ». (Définition du centre de ressources textuelles et lexicales). Note de DL.

raccourcir les "trognons" des choux de Bruxelles, en enlevant les feuilles jaunes. On en vidait de grands sacs sur une table ; cela finissait tard, mais c'était une occasion de se réunir en famille, de discuter.

J'allais oublier la lessive... Chaque lundi, j'allais rincer dans la Saône, une pleine lessiveuse de linge bouilli, chargée dans une lourde brouette. La rivière était le lieu de rendez-vous des femmes du village, les nouvelles circulaient, bonnes ou mauvaises, vraies ou fausses... A l'époque des gros travaux maman me remplaçait, mais c'était trop dur pour elle de pousser la brouette, alors elle s'installait près de la pompe avec des baquets.

Maman avait plusieurs employeurs, tantôt travaillant aux champs, tantôt raccommoquant à domicile. On ne jetait pas les vêtements comme maintenant ! Elle transformait en pantalon pour enfant, des pantalons d'homme usagés, retournant les cols et les poignets de chemises, tout cela très bien fait. Bien que ne parlant pas français, elle savait se faire comprendre, et surtout, se rendait parfaitement compte qu'elle n'était pas toujours bien traitée. Un jour elle dit qu'elle aimait les tomates en salade. Elle en eut à tous les repas ! Ce n'était pas coûteux ; pas très varié non plus. Il arrivait aussi qu'on la serve, comme les enfants, mais en "oubliant" de lui repasser les plats. A l'approche de l'hiver, elle ne voulait pas faire les trajets de nuit et avait demandé à rentrer plus tôt. On ne lui avait pas dit non, mais avant de la laisser seule, ou en compagnie d'une grand-mère ou

d'enfants, sa patronne prenait soin de retourner le réveil. Ainsi maman ne voyait pas qu'il était temps de partir. Elle n'appréciait pas, mais alors vraiment pas, cette façon de se conduire à son égard. "Parce que je ne parle pas français, on me prend pour une idiote", me disait-elle. »

Mais revenons à mon mariage. Mes beaux-parents voulaient des fiançailles et un grand mariage comme cela se faisait à la campagne. Et puis c'était leur fils aîné qui se mariait, et il méritait bien ça. Mais maman n'avait pas les moyens, ne pouvait pas payer une noce en grand tralala, et il n'était pas question qu'elle emprunte de l'argent, que de toute façon il aurait fallu rembourser par la suite.

Elle ne pouvait même pas recevoir chez elle, mal logée qu'elle était. Personnellement j'aurais préféré me marier sans cérémonie. Je ne dis rien, mais mes conditions furent posées : maman n'aurait rien à déboursier. « Depuis dix ans que tu travailles pour elle ma sœur peut bien te payer mariage et fiançailles ! », me dit un jour la mère de mon fiancé. Je répondis qu'il fallait qu'elle le lui demande. Ma patronne accepta, mais à condition de n'avoir à s'occuper de rien.

On me proposa une bague de fiançailles ; je pensais que cet argent aurait pu servir à l'achat de choses plus utiles. Mais ma patronne me conseilla d'accepter. Et puis, avait-on déjà vu des fiançailles sans bague, sans corbeille de fleurs ? Elle avait raison car maintenant je tiens beaucoup à ma bague.

Donc, le 10 mai, nous sommes réunis chez mes patrons, maman, mes deux frères et toute la famille de mon futur mari, pour le repas de fiançailles. Le mariage fut fixé au 4 septembre ; pour des raisons familiales, il n'aura lieu que le 11. Commença alors pour moi la période la plus détendue de ma vie de jeune fille. Avec mon fiancé, je pouvais aller au cinéma, et surtout, voir les films jusqu'au bout. Auparavant, maman m'autorisait à sortir le dimanche mais à condition que je rentre avant la nuit. Ma patronne était prévenue. Aussi l'hiver pas la peine d'aller au cinéma, pour être obligé de sortir avant la fin de la séance et j'avais vingt-sept ans !

Nous avions à peine quatre mois pour faire tous les préparatifs et trouver un logement. Nous ne chercherons pas longtemps, car la mère de mon patron disposait de deux appartements dans sa maison. L'un avait été occupé par son fils, celui qui avait été tué à la guerre, et dont l'épouse, remariée, habitait désormais à Dijon. Ce logement : une cuisine, une chambre et un cabinet de toilette, était libre ; elle nous le proposa et nous l'acceptâmes.

La période des restrictions n'était pas terminée. Pour se procurer du linge de maison, des serviettes, des torchons il fallait saisir les occasions qui se présentaient, quitte à payer très cher. Aux démarcheurs qui visitaient les maisons où il y avait des filles à marier, ma patronne acheta tout ce qu'ils lui présentaient, même si ces produits avaient des défauts. Le jour de marché, maman rapportait

d'Auxonne, dans une petite remorque, l'indispensable pour un ménage : casseroles, lessiveuse, baquet... nous allions avoir tout le nécessaire. Les tissus, les vêtements étaient déjà moins rares, mais il y avait si peu de choix que bien des gens étaient habillés de la même façon. Je n'eus pas à choisir ma robe de mariée : c'était la seule du magasin, à ma taille heureusement. Les semaines qui précédèrent mon mariage furent très occupées : invitations à lancer et plein de choses à prévoir, à organiser ; l'ordre du cortège, la place des invités à table, le logement pour ceux qui venaient de loin. Et j'en oublie... Le restaurateur ne fournissait que les salles. Il fallait un cuisinier qui donnait la liste de toutes les choses dont il avait besoin. A son arrivée, trois jours avant la noce, tout devait être prêt. Pour les volailles, lapins, œufs, beurre, crème, lait, légumes, c'était facile : il n'y avait qu'à les prendre à la maison. Tout le reste était à acheter. Plumer les volailles, décorer les salles, ce sera pendant trois jours, l'occupation des jeunes gens et jeunes filles. Au déjeuner nous serons soixante - on m'avait en effet permis d'inviter toutes mes amies - et le soir, une quinzaine de plus. Selon la coutume, il y aura un petit repas le lendemain. Trois jours après le mariage, nous étions déjà installés dans notre petit logement. Nous aurions pu habiter quelque temps chez mes beaux-parents qui nous trouvaient trop pressés de partir et auraient aimé nous garder encore un peu avec eux. Mais mon mari n'avait que trois ou quatre jours de congé.

Il fallait en profiter pour déménager. Pendant ces quelques jours nous irons encore déjeuner chez les parents de mon mari, puis, seulement les dimanches. Notre petit mobilier, des meubles de cuisine offerts par mes patrons, la chambre à coucher que possédait mon mari suffisaient à meubler nos deux pièces. Nous avons reçu de nombreux cadeaux et de l'argent, qui servit à acheter une cuisinière mixte bois-charbon et un réchaud à butane. De l'argent, il ne nous en restait guère mais chaque mois mon mari rapportait sa paye et je savais économiser. Dans un bout de jardin loué à mes patrons, je récoltais tous nos légumes ; j'en vendais même un peu. Depuis notre maison située tout en haut du village, le point de vue était joli. De ma cuisine, je voyais les bords de la Saône, les peupliers le long du canal, la route d'Auxonne passant à travers les prés ; notre chambre donnait sur les bois, les champs, mon petit jardin et une vigne. Nous étions heureux.

Je n'allais pas souvent aux champs, sinon dans mon jardin. Mon mari me préférait à la maison, ravi de trouver en rentrant de son travail, la table mise et un bon repas préparé avec soin, avec amour. Le mariage avait changé ma vie. Le matin, je faisais le ménage, puis la cuisine. L'après-midi je cousais, je tricotais, je marquais mon linge, ce que je n'avais pas eu le temps de faire avant mon mariage.

XI. La vie de tous les jours

« Tous les jours, il fallait faire la lessive... »

A la fin de septembre, le dimanche qui suit la Saint Michel, c'est la fête du village où habite maman. Cette année-là elle nous invita à déjeuner. Je promis de faire la pâtisserie. Mais c'était encore comme pendant la guerre ; la farine n'était pas assez fine. Et, n'ayant jamais été adroite à bicyclette, en revenant d'emprunter, un tamis chez ma patronne, je fis une chute sur les gravillons de la route, récemment refaite. C'est donc au lit, avec un épanchement de synovie, chez mes beaux-parents, où nous étions revenus pour une huitaine de jours, que je passerai la fête. En avril, morte saison pour les expéditeurs de légumes, mon mari en profita pour prendre des congés. Après un arrêt à Lyon, nous irons un peu sur la Côte d'Azur. Malgré tous mes voyages, depuis mon départ d'Andalousie, jamais encore je n'avais vu la mer. Mon mari non plus. C'était la première fois que j'avais des vacances, que je couchais à l'hôtel, que je mangeais au restaurant... Déjà, j'attendais un bébé ; il naîtra neuf mois après mon mariage. Ce sera un garçon, le premier petit fils de la famille, aimé et gâté de ses grands-parents, de ses oncles, de ses tantes. Quand je sus que je ne pourrais pas l'allaiter, j'eus beaucoup de peine - j'essaierai pourtant comme on le verra, mais en vain. Après être sortie de la maternité, j'aurai bien du travail. Il me fallait peser le bébé, avant et après

chaque tétée, pour pouvoir la compléter au biberon avec du lait de vache. On m'avait conseillé de boire de la bière ; nous en avons acheté une caisse. Je pris des kilos, mais n'eus pas plus de lait pour autant. Je dus me résoudre à nourrir le petit uniquement au biberon.

A cette époque, soigner un bébé, on ne peut pas imaginer quel travail cela représentait. Tous les biberons de la journée devaient être préparés et stérilisés dès le matin. Il n'y avait aucun lait spécial ou pasteurisé pour bébé ; ni petits pots, ni couches à jeter. Tous les jours il fallait faire la lessive, avec précaution pour éviter le feutrage des petits vêtements en pure laine.

Même si en ce temps-là, la plupart des femmes restaient à la maison, il aurait été difficile d'en trouver une qui voulût s'occuper d'un enfant. Ce fut cette année-là que maman tomba malade. Elle se plaignait de maux de tête ; elle disait qu'elle avait mal aux jambes. Cependant elle ne voulait pas voir de médecins. Mais mon frère Manuel, voyant son état empirer, en appela un, ami de mon patron, qui la fit hospitaliser.

Quand j'allai le voir, quelques jours plus tard, il ne me cacha pas que l'état de ma mère était grave, qu'elle avait une tumeur au foie, qu'elle ne guérirait pas. Je me mis à pleurer ; le médecin me consola, me demanda d'être courageuse, de penser à élever mon petit garçon. Comme cela était triste ! N'aurait-elle pas, âgée seulement de soixante-cinq ans, mérité de vivre encore quelques années, pour voir tous ces

enfants installés, ne manquant de rien, épargnée par toutes les misères qu'elle avait connues ?

Peu après, mes frères que je n'avais pas mis au courant, commencèrent à s'inquiéter, pensant que le médecin ne s'occupait pas bien d'elle. C'est alors que je leur dis qu'il n'y avait rien à faire. Une femme du village, souffrant du même mal que maman, également hospitalisée mourut quelques temps après. « Elle est sûrement chez elle guérie, tandis que moi, on ne me soigne pas, parce que je ne suis pas assez riche », me disait ma mère qui s'étonnait de ne plus la voir à l'hôpital. Je ne répondis rien car il n'y avait rien à répondre ; cette femme était enterrée depuis huit jours.

Le mois de septembre, une partie d'octobre, passèrent ainsi. Maman me dit un jour qu'elle voulait être enterrée à Tillenay, et surtout, qu'elle ne voulait pas mourir à l'hôpital. Je fis part au médecin de ses dernières volontés. Il m'assura qu'il me préviendrait le moment venu, ce qu'il fit. Nous avons alors préparé un lit dans notre cuisine, - elle était assez grande - et avons amené maman chez nous, le 12 octobre. Je confiai mon bébé à ma belle-mère. Pour que je le voie, elle venait passer les après-midi chez moi. L'enfant pleurait parfois, ce qui fatiguait maman. "Pourquoi pleure-t-il ce petit," demandait-elle. Mais je ne pense pas qu'elle le voyait.

Maman n'avait plus besoin de soins ; il suffisait de la tenir propre. Elle mourut le 14 octobre ; fut enterrée le lundi 17.

De ce mois d'octobre 1949, je m'en souviendrai toute ma vie. Mon mari se trouva en chômage, son patron faisant de mauvaises affaires. Et en ce temps-là, il n'y avait pas d'allocations de chômage. Pour s'occuper il allait, tous les jours, ramasser des champignons, très abondants, cette année-là. Nous en mangions à tous les repas, même si nous n'avions guère faim... Quand on est jeunes mariés, il faut de l'argent, il faut un travail...

Mon mari consultait les petites annonces : puis un jour, les services de la Main d'œuvre de Dijon lui fournirent une adresse à Beaune où il se rendit. Les jours suivants, nous attendions le facteur avec impatience. Enfin la réponse arriva : elle était favorable. Mon mari pouvait prendre son travail le 2 novembre. Son patron lui proposait également un logement, tout petit disait-il. Mais ne connaissant personne à Beaune qui puisse nous aider, avant même de savoir si le travail conviendrait, nous l'avons accepté, ne pouvant guère faire autrement.

Mon mari partit seul d'abord. Il rentrait à chaque fin de semaine ; puis vers le 15 novembre nous avons déménagé.

Notre logement donnait sur une cour que se partageaient cinq locataires, et qui servait d'entrepôt à une usine métallurgique voisine. Comme panorama, nous avions... des barres de fer, et des toilettes. Les nôtres étaient sous le porche d'entrée, sans eau ni électricité. Mais, quand nous sortions, nous étions tout de suite en plein centre-ville, rue Carnot.

On entrait directement dans notre cuisine ; c'était aussi notre salle à manger. La chambre était toute petite ; une fois notre lit, et celui du petit installés, on ne pouvait plus circuler. Nous allions nous coucher en escaladant le pied du lit. Je faisais la vaisselle dans un minuscule cabinet de toilette avec évier et montais chercher bois et charbon au grenier par un escalier peu pratique, en mauvais état, mitoyen avec le logement voisin, qui donnait également sur la cour.

Mais Beaune est une ville agréable, avec ses promenades, ses remparts, ses jardins, ses parcs, ses vignes toutes proches sur la "montagne". Nous faisons, chaque dimanche, de belles promenades. Cependant ne connaissant personne, Je ne m'y plaisais pas. Mon fils faisait ses dents, pleurait souvent ; je pleurais encore plus que lui... Nos familles n'étaient qu'à une cinquantaine de kilomètres, mais nous n'avions pas de voiture ; il nous fallait prendre le train, passer par Dijon, attendre la correspondance. Tout cela avec un bébé dans son landau. Et c'était l'hiver ; aussi nous y allions rarement.

Après le malheur que je venais de subir, j'aurais eu besoin d'être entourée de parents, d'amis à qui parler. Mon mari avait son travail, ses collègues de bureau. Moi j'étais toute seule... Puis un jour mon beau-père nous fit savoir qu'une grange construite sur un champ était à vendre au village. C'était selon lui une occasion à saisir. Mariés depuis deux ans, nous avions

quelques économies, nous l'avons donc achetée.

Le toit n'était pas en mauvais état, les murs étaient solides, mais le bâtiment était entouré de ronces, d'orties. Le champ devait être cultivé par mes beaux-parents, qui allaient utiliser comme remise, une partie de la grange, le reste étant encombré de vieille paille, de caisses, de détritrus de toute sorte. Plus tard mon mari envisageait de vendre cette grange à l'un de ses frères, car elle ne nous rapportait pas grand-chose. Je n'étais pas de cet avis. En effet, par la suite, nous aurons l'idée de l'aménager pour en faire une petite maison de campagne. Après avoir nettoyé les alentours, nous avons fait aménager une cuisine et deux chambres, l'une pour nous, l'autre pour les enfants.

Il n'y avait pas l'eau courante au village. Nous avons alors fait creuser un puits, et, avant d'avoir l'électricité nous nous éclairerons à la bougie. Bien des années après, lorsque nous serons revenus dans la région, nous l'aménagerons plus confortablement et quand nous aurons une voiture, nous y passerons toutes nos fins de semaine, et souvent nos vacances.

Ainsi, nous étions chez nous. Quand nous voulions rendre visite à mes beaux-parents, cela ne causait aucun dérangement à ma belle-mère, ni pour les repas, ni pour le coucher. Cette simple maisonnette, ni chaîteau, ni ferme, nous permettait de pleinement apprécier le charme de la campagne.

XII. De ville en ville

« ...Nous envisagions déjà un nouveau déménagement... »

Nous étions à Beaune depuis neuf mois quand un commerçant d'Auxonne vint proposer un emploi à mon mari, lui offrant le double de ce qu'il gagnait, et en plus un logement de fonction. Mon mari se plaisait à Beaune ; il avait un travail qui lui convenait, mais après avoir un peu hésité, il accepta. Il s'agissait d'un commerce d'alimentation, d'une société qui exploitait trois succursales et quatre camions-magasins faisant des tournées dans les villages de la région.

Notre nouvel appartement était gai, bien situé, en plein centre-ville, à l'angle d'une rue très commerçante, sur la place, où se trouvait une très belle église. Les jours de foire, de marché, à l'occasion de défilés, nous étions aux premières loges. Dans la cour, au rez-de-chaussée, à côté de l'un des magasins, nous avions une petite cuisine, et à l'étage, des chambres, plus qu'il ne nous en fallait, car nous avions encore peu de meubles.

Mon mari travaillait près du magasin principal, dans un bureau inconfortable, encombré d'objets divers, d'emballages, chauffé par un poêle en mauvais état. Il faut dire que son patron était un peu "radin". Personnellement je ne suis jamais entrée dans son bureau. Le 4 février 1953 j'eus un deuxième garçon ; le premier était déjà à l'école maternelle.

Chaque dimanche nous déjeunions chez mes beaux-parents, qui habitaient à trois kilomètres. J'y allais à pied, mon bébé dans le landau, tandis que mon mari emmenait l'aîné sur sa bicyclette. C'était notre seule sortie. Sans voiture il nous était difficile de nous déplacer avec deux enfants encore petits.

Quelques années plus tard nous irons pourtant à Nice, par le train, nos bicyclettes nous suivant aux bagages, ce qui nous permettra de faire de longues promenades au bord de la mer, transportant chacun un enfant sur notre vélo. En ce temps-là il y avait peu de circulation ; ce serait impossible aujourd'hui. De la même façon, nous sommes allés à Biarritz, une autre année. Nous couchions à l'hôtel, partions le matin, achetant vers midi des plats cuisinés que nous mangions au bord de la mer. Le soir nous prenions un petit repas sur la terrasse de l'hôtel.

Nous nous plaisions à Auxonne, petite ville où tout le monde se connaît ; nous étions près de nos familles. Le vendredi, jour de marché, je voyais beaucoup de monde, des parents, des personnes de connaissance. Je n'étais plus seule comme à Beaune. Mon mari travaillait beaucoup, même le samedi matin, et l'après-midi, il tenait encore la comptabilité d'une maison de la presse, bureau de tabac.

Tout allait bien, jusqu'au jour où le patron eut l'idée de fermer deux de ses magasins, dont celui près duquel nous habitons. La gérante en sera la première sur-

prise, car elle ne sera prévenue qu'au dernier moment, ne pouvant même pas livrer les commandes qu'elle avait reçues la veille de la Pentecôte. Quant à nous, il nous fallait trouver rapidement un autre logement, ce qui n'était pas facile.

Heureusement, un commerçant dijonnais, qui avait l'intention d'ouvrir un magasin d'articles de sport à Auxonne, changea d'avis : alors que les travaux d'aménagement étaient en cours, il décida de vendre sa maison. Nous avons pu l'acheter, finir de la réparer et l'habiter. C'était une maison ancienne, classée « monument historique », sans grand confort, avec deux pièces en bas, l'une sans fenêtre ; et de même en haut.

Mais nous étions toujours au centre-ville et dans un quartier très animé. Nos escaliers étaient chauffés par le four de la boulangerie voisine. Et enfin cette fois nous étions chez nous ; personne ne pouvait nous déloger !

Quelques années passèrent... Nous achetâmes une voiture, une 4 CV Renault, un modèle tout simple, sans chromes, de teinte uniforme. Mais pour les enfants ce fut un événement ! " Papa a une auto..." Cependant les affaires de l'épicerie ne marchaient pas très fort, avec la concurrence des grands magasins, Docks, Economiques. Les petites épiceries commençaient à disparaître. Ensuite les magasins à succursales seront à leur tour victimes des "grandes surfaces"...

Nous commençons à craindre de devoir déménager de nouveau, alors que le patron de mon mari pensait qu'il ne s'agissait que

d'une crise passagère, que tout allait s'arranger. Prévoyant le pire, mon mari consultait les petites annonces ; il n'hésita pas à partir lorsqu'il trouva un emploi à Dole, dans une société faisant le commerce de charbon et carburants. Il s'y rendait tous les jours par le train, tout en cherchant un logement sur place qu'il trouva par l'intermédiaire de son patron. Le propriétaire ayant fait construire une maison individuelle, cherchait à vendre son appartement. Cela faisait bien notre affaire.

Ce récit d'achats, de ventes d'appartements, de déménagements, d'emménagements, semblera fastidieux... C'est pourtant bien ainsi que les choses se sont passées, et ce n'est pas fini... Notre petite maison d'Auxonne sera bientôt vendue à notre voisin. Un ami de mon mari, content de saisir cette occasion qui lui permettait d'agrandir sa propriété.

Je fus tout de suite emballée en visitant notre nouveau logement, au troisième étage d'un immeuble récemment construit au lieu-dit « La Corniche », d'où la vue d'abord imprenable, était aussi et surtout magnifique. Il était composé d'une cuisine, d'une salle d'eau-cabinet de toilette, de trois chambres et d'une grande salle de séjour, d'où l'on pouvait, sans se lasser, admirer la vallée du Doubs, le Mont-Blanc par temps clair.

Autour du bâtiment, il y avait des terrains vagues où les enfants pouvaient jouer. Mais il n'y avait pas d'ascenseur, pas de chauffage central. Depuis la pièce

principale, un poêle chauffait tout le logement ; pour l'alimenter je devais aller au charbon dans la cave. Qui plus est, nous étions loin du centre-ville, des écoles. Les enfants devaient faire le trajet quatre fois par jour à pied. Quand je n'emmenais pas le plus petit sur le porte-bagages de ma bicyclette, il suivait son frère, mais ne lui obéissait pas toujours, étant très turbulent.

Un samedi, nous avons décidé d'aller nous promener l'après-midi, et je voulais me débarrasser des courses dès le matin. C'est en rentrant, à bicyclette que je fus, à un carrefour, renversée par un camion. En tournant, le chauffeur ne m'avait pas vue. En attendant l'ambulance, on me transporta dans le magasin le plus proche. C'était l'heure de la sortie des écoles. Tous les enfants se précipitèrent pour voir l'accident ; mes fils étaient parmi eux. Quand ils dirent "mais c'est le vélo de maman", les personnes qui se trouvaient là crurent bien faire de me les amener. J'avais la tête ensanglantée ; il aurait mieux valu qu'ils ne me voient pas dans un tel état. Ils éclatèrent en sanglots et je crois qu'ils n'ont jamais oublié ces moments. Heureusement des voisins passaient par là ; ils les ont emmenés, s'en sont occupés. J'avais eu juste le temps de dire qu'on prévienne mon mari avant de m'évanouir. Je me réveillai sur un lit d'hôpital, ne sachant pas bien ce qui m'était arrivé. Il m'en restera une cicatrice au front. Une de plus...

Cela se passait la veille de Noël, et bien que n'étant pas guérie, j'avais bien envie

de quitter l'hôpital. On m'a finalement permis de sortir et nous avons pu passer chez nous, tous ensemble, Noël 1959. C'est par des malheurs que l'année suivante devait commencer. D'abord mourut la grand-mère de mon mari, puis peu après, en avril ce fut mon beau-père. Je l'aimais beaucoup ; il était juste et généreux.

Cette année-là mon mari allait le samedi tenir la comptabilité d'une fabrique de bonbons, bouchées et autres friandises. Mais cette maison, dirigée par une femme, la fille des propriétaires, et surtout son mari du genre poète, préférant plutôt que de travailler se promener dans le parc, d'ailleurs très joli, était au bord de la faillite. Finalement mon mari touchera sa paye en nature : plus de dix kilos de friandises.

C'est le seul endroit où mon mari a travaillé que j'ai eu la possibilité de visiter avec mes enfants et des amis. Cependant nous envisagions... un nouveau déménagement. Bien que Dole soit une jolie ville, nous lui préférions la Côte-d'Or. Et les enfants en grandissant, risquaient de ne pas y trouver un lycée à leur convenance ; pas plus que mon mari en cas de chômage, n'aurait trouvé un emploi tel que celui qu'il occupait.

Aussi nous avons souscrit un appartement à Dijon, sans être très pressés de l'habiter ; heureusement car les fondations à peine terminées, l'entreprise faisait faillite. Puis, alors que la construction en était au premier étage le successeur se tua en voiture ; ce fut soit-disant un suicide,

ses affaires n'allant pas très fort. Nous n'irons donc à Dijon qu'en juillet 1960.

Cet immeuble en pierre, ce qui devenait rare, se trouvait presque au bout de l'avenue Eiffel, loin du centre-ville, comme la plupart des nouvelles constructions. Il y avait le même nombre de pièces qu'à Dole, mais elles étaient plus grandes. Le sol était pavé de « Dalami », matériau un peu difficile à entretenir. Nous avons préféré un rez-de-chaussée car il n'y avait pas d'ascenseur, mais cela avait un inconvénient de taille : il y faisait froid. On ne construisait pas comme maintenant des appartements « tout confort ». La cuisine était petite ; plus tard nous ferons installer le chauffage central. Nous avons une grande cave et un garage construit plus tard.

La façade donnait sur des vignes, plantées de pêchers, que nous voyions reflourir chaque année. La vue s'étendait jusqu'aux collines de la Trouhaude et des Marcs d'Or. Mais plus tard les vignes resteront en friche, et ensuite, elles seront remplacées par des pavillons qui boucheront la vue. Mon mari n'aura aucun problème pour trouver une situation à Dijon ; c'était la période de plein-emploi.

A la rentrée suivante, mon aîné, âgé de douze ans, ira au lycée technique "Hypolyte Fontaine". Il en sortira avec un CAP de tourneur-fraiseur et immédiatement ira travailler dans une usine dijonnaise.

Le second, après avoir fréquenté le lycée « Carnot » et obtenu son baccalauréat, poursuivra des études de géologie à Nancy.

Muni d'un BTS il trouvera aisément un emploi, dans la région d'abord, puis près de Lyon.

XIII. Femme au foyer

Nous sommes les « sans profession ».

Pour moi, malgré tous ces évènements, ma vie ne changeait pas. Plus mes enfants avançaient en âge, moins je pouvais les aider dans leurs études. Ils s'adressaient toujours à leur père. Quand ils étaient petits, j'aurais pu, en même temps qu'eux, apprendre à lire et à écrire le français. Mais je me rendais compte que je ne prononçais pas correctement et ne voulais pas gêner leurs études. Alors, c'est leur père qui s'occupait d'eux ; quand ils me questionnaient, n'étant pas sûre de ma réponse, je les renvoyais vers lui. Ils en prirent l'habitude. Je souffrais énormément de me sentir inutile.

Et plus, le temps passait, plus mon mari et mes enfants avaient ensemble de longues discussions sur le travail, les études, la politique, parfois. Je ne dis pas que mes enfants ne m'aimaient pas. Ils m'aimaient comme tous les enfants aiment leurs parents. Mais dans l'impossibilité de participer à leurs discussions, j'avais l'impression d'être tenue à l'écart. Mon travail consistait à faire le ménage, mon "bureau", c'était la cuisine.

Lorsque mes enfants étaient petits, j'avais quelques contacts avec d'autres mères, en les conduisant à l'école, et en retournant les chercher. Nous parlions de nos enfants, nous échangeions quelques banalités. Mais lorsque mon aîné me dit un jour : « Nous sommes grands, ne viens plus

nous chercher ; nous pouvons aller et revenir seuls », je me sentis isolée, exclue ; j'étais seule toute la journée.

J'avais besoin d'avoir des amis, des collègues, avec qui communiquer ; j'aurais voulu chercher du travail ; mais si j'en parlais, je m'entendais répondre que je ne connaissais pas ma chance, celle de pouvoir rester chez moi ; que je ferais mieux d'en profiter. Que collègues et patrons sont souvent peu intéressants ; que bien des femmes auraient aimé être à ma place...

Finalement, je me résignais à ne pas travailler.

Évidemment, si j'avais travaillé, il aurait fallu partager les tâches ménagères ; le week-end, faire fonctionner la machine à laver, passer l'aspirateur, faire les provisions pour toute la semaine, se nourrir souvent de conserves. C'est plus agréable de manger des légumes frais (qu'il faut quand même éplucher), de trouver le dîner prêt, la table mise. S'il manquait quelque chose on n'était parfois pas content, on me le faisait sentir...

Et dire que l'on croit - vraiment ? - que les femmes restant à la maison ne font rien ! Nous sommes les "sans profession". Je n'aime pas cette expression semblant vouloir dire que nous sommes sans intérêt, sans valeur. Puisque nous n'exerçons aucune profession, c'est donc que nous ne travaillons pas... Combien de fois me suis-je entendu dire : "Que peux-tu bien faire de tes journées ?". Et mon entourage en profitait pour

me demander de tricoter des pulls, de raccourcir des robes, de faire des tas de travaux ; puisque je n'avais rien à faire...

Le dimanche, en visite chez des parents, si je dis qu'il faut rentrer, penser au travail du lendemain, on me répond que seul mon mari travaille, alors que moi, je ne dois guère me fatiguer. Je rêvais de tenir un commerce, un hôtel, une buvette près d'une rivière, un bureau de tabac... Ce ne fut qu'un rêve... Le matin, mes enfants partaient à l'école, au lycée, mangeaient à la cantine, ne revenaient que le soir. Mon mari, par contre, rentrait à midi, sauf certains jours où il déjeunait avec des collègues.

Ni les uns, ni les autres, ne me parlaient de leurs études, du travail. Jamais je ne connus les collègues du bureau de mon mari. Je souffrais énormément de tout cela ; j'étais seule, isolée. Je pensai alors perfectionner mon français en m'aidant d'un dictionnaire, des livres de grammaire de mes enfants. Je copiais, recopiais des mots. Mais malgré tout le mal que je me donnais, je ne progressais guère. C'est très difficile, voire même impossible, d'apprendre seule ; de toutes façons il faut d'abord avoir les bases.

XIV. Comment est né ce récit

« Écrivez donc cela quand vous saurez le français... »

Je savais que des cours de perfectionnement, réservés aux étrangers, étaient donnés dans certains centres sociaux. Souvent j'étais allée jusqu'à la porte, et j'en avais vu sortir des personnes, qui, j'en étais sûre, n'étaient pas françaises. Oui mais à qui m'adresser ? C'est en lisant, dans le journal, la date d'inscription à ces cours, qui ne tenaient compte, ni de la race, ni de la religion, de la nationalité ou de la connaissance du français des élèves, que je décidai, bien qu'étant française, de m'inscrire.

La jeune femme, charmante qui me reçut, me répondit quand je lui dis mon désir d'apprendre le français : "Nous sommes là pour ça. " Après m'avoir questionnée sur les causes de mon départ d'Espagne, sur l'accueil reçu en France, touchée par mon histoire, elle me dit : « Ecrivez donc cela quand vous saurez le français, ça vaudra la peine d'être lu. » Ce sont les membres de l'A.D.A.M. (Association Départementale d'Aide aux Migrants), plus tard l'A.S.T.I, (Association de Solidarité avec les Travailleurs Immigrés), qui donnaient ces cours. Institutrices, employées, professeurs en retraite, religieuses, épouses de médecin ou de professeur, elles consacraient deux de leurs après-midis par semaine à aider des hommes des femmes qui arrivaient en France, ne connaissant ni la langue, ni les usages. Cultivées, capables

de corriger notre mauvais français, leur façon de dire sans nous fâcher, sans nous vexer : « cela est faux », nous changeait d'avec les manières de certains commerçants ou employés administratifs. Je trouvais enfin là l'accueil amical, chaleureux que je cherchais depuis longtemps. Les élèves étaient nombreuses, de toutes nationalités ; la plupart ne savaient pas un mot de français, ne pouvant pas même dire « bonjour », « au revoir » ni demander dans une épicerie, un kilo de sucre, un litre d'huile. Bien que ne connaissant moi-même pas grand-chose, je leur enseignais parfois à parler, à écrire quelques mots. Les monitrices étaient souvent débordées de travail, et, comme je pouvais me débrouiller toute seule, on me fit comprendre qu'il n'était plus possible de s'occuper de moi ; à la rentrée suivante, je ne reçus pas de convocation. Mais je commençais à connaître pas mal de monde et je n'avais plus peur de m'adresser ailleurs. Je me fis inscrire dans un autre centre, où l'on donnait les mêmes cours d'alphabétisation (c'est ainsi qu'on les nomme). Là, les monitrices ne faisaient partie d'aucune association. La directrice recrutait des amies et connaissances. Elles appartenaient au même milieu social que les précédentes et étaient aussi compétentes, aussi attentives à nos problèmes.

Et suivant les conseils de certaines monitrices en même temps, le jeudi, je suivais des cours de formation continue, cycles de formation et d'expression française, fréquentés par des femmes françaises qui

avaient un certain degré d'instruction. Nous n'étions que deux Espagnoles, et avions du mal à suivre. Il fallait, à tour de rôle, après une discussion sur certains sujets, faire un rapport pour la semaine suivante. C'était très difficile ; nous n'y arrivions qu'avec l'aide d'autres élèves.

Notre professeur de français, très aimable, nous encourageait, lorsqu'il nous voyait démoralisées. Il s'intéressait à nos problèmes d'étrangères, nous questionnait sur les raisons de notre exil, nos nouvelles conditions de vie, l'accueil des Français. Ce fut pour moi une nouvelle occasion de raconter mon histoire, qui, bien que triste, semblait intéresser tout le monde.

Parmi les élèves certains étaient plus ou moins sympathiques. « Il fallait ne pas être dégoutée pour manger des choux de Bruxelles tout crus » s'écria l'une d'elles quand je parlais des misères que nous avions endurées au cours de notre exode. Je lui répondis que si j'avais eu le choix, j'aurais préféré un bon rôti. Cette réflexion n'avait été appréciée ni des autres élèves, ni du professeur ; lui aussi me conseilla d'écrire le récit de ces événements, me proposant de m'aider s'il en avait le temps. Je n'étais pas encore, à ce moment-là, assez sûre de moi pour le faire, mais j'espérais bien en avoir l'occasion. Elle se présentera plus tard. Ces cours n'ont duré que deux ans et je perdrai de vue, élèves et professeur.

D'ailleurs, aux cours d'alphabétisation, nous étions de moins en moins nombreuses. Un jour je me retrouverai seule... Et les

cours furent supprimés. Ce n'était guère rentable d'occuper, deux jours par semaine, une salle pour une personne. Il ne me restait plus qu'à aller trouver les responsables du premier centre que j'avais fréquenté. Elles acceptèrent de me réinscrire car ces cours étaient de moins en moins suivis. Ainsi je retrouvai mes anciens professeurs et une partie des élèves.

Ces cours, c'est bien évident, ont été particulièrement bénéfiques pour moi. Ils m'ont permis de me perfectionner en français, en grammaire surtout, d'apprendre les règles d'accord des verbes, des participes passés, présents, des attributs, les conjugaisons... Que de difficultés pour moi surtout, qui n'avais jamais appris ça.

Le français et l'espagnol sont deux langues latines, ont des ressemblances. Une élève ayant fait des études en Espagne, me conseillait de me reporter à l'espagnol pour l'orthographe du français. Malheureusement je ne pouvais le faire n'étant jamais allée à l'école là-bas Il fallait de la patience de la compréhension aux monitrices. Alors que les enfants apprennent vite, elles devaient répéter bien des fois la même chose avec nous...

L'autre avantage de ces cours, c'est qu'ils me donnaient l'occasion de rencontrer des compatriotes, avec qui je pouvais à la sortie, parler ma langue maternelle, ce que je n'avais pas fait depuis vingt ans ; il n'y avait pas d'étrangers dans le village où j'avais habité en France. Et puisque maman, mes frères et moi avions décidé de ne jamais retourner en Espagne -

nous en avons de trop mauvais souvenirs - nous avons préféré repartir à zéro et nous adapter à une nouvelle vie, à de nouveaux usages, à une nouvelle langue, à une nouvelle nourriture, même. Nous y sommes d'ailleurs facilement arrivés. J'avais fait des efforts pour m'intégrer dans la société française, fréquenter les jeunes filles du village, m'efforçant de parler comme elles, ne voulant pas paraître trop ridicule à leurs yeux. C'est ainsi que j'avais presque oublié l'espagnol, car aussi bizarre, que cela puisse paraître, on oublie, jusqu'à sa langue maternelle si on ne la pratique plus.

C'est quand une monitrice, pour corriger nos phrases et nos fautes d'orthographe, nous demanda d'écrire ce qui nous passerait par la tête que je commençais ce récit. Les autres parlèrent de leurs dimanches, de leurs journées de travail. Tandis que moi, plus j'écrivais, plus les souvenirs me revenaient en mémoire, et plus j'y prenais goût. Je continuai chez moi, à remplir des feuilles, pour les faire corriger par les monitrices et les recopier ensuite sur un cahier, ce qui fit dire un jour à mon mari "que je travaillais comme... un nègre". J'aurais aimé qu'il me questionnât davantage. Il ne le fit pas, non par indifférence comme je le supposais, mais par discrétion.

Et puis quelque temps après, en parlant de gens ayant beaucoup de mémoire, je lui dis "c'est le cas d'une personne que tu connais bien, tu t'en apercevras plus tard". Pourquoi ne pas t'expliquer franchement au lieu de me poser des devinettes

auxquelles je ne comprends rien" me répondit-il. Je sortis alors mon cahier ; il apprécia beaucoup mon récit, m'encouragea à continuer, tapa le texte à la machine, fit quelques corrections, me demanda d'ajouter des détails supplémentaires.

J'avais pensé que ce cahier resterait dans un tiroir, que mes enfants le découvrieraient après ma mort. Finalement je ne suis pas mécontente que les choses se soient passées ainsi. J'ai pu connaître leurs réactions ainsi que celles des autres personnes qui ont eu l'occasion de lire mon histoire..

XV. Et maintenant...

« Ai-je connu le bonheur ? En ai-je donné aux autres ? »

J'ai eu, comme tout le monde, mon lot de malheurs. Plus que ma part peut-être ? Fallait-il en parler ? Oublier ? Hélas ces souvenirs me harcèlent, le fait de les avoir couchés sur le papier, noir sur blanc, a peut-être été une sorte d'exorcisme. L'avenir me dira si cet exorcisme a été efficace. Que d'évènements ! Mais aussi, il faut bien que je le reconnaisse, quelle ascension, depuis ce jour où je passais la frontière, avec pour toute fortune, mes quelques hardes sur le dos et mon balluchon à la main !

Sans avenir, sans espoir, j'allais, la tête vide, là où mon destin m'entraînait. Pour revivre il me faudra longtemps. Mais bien que démunis de tout, nous apportions au pays d'accueil, notre jeunesse, notre travail. Et nous avions un tel désir, une telle volonté de nous "intégrer", comme on dit aujourd'hui ! Ce fut en effet notre seul but. Pourtant nous resterons marqués à jamais, par nos épreuves - voilà que j'y reviens !... - dans notre vie quotidienne d'abord. Et puis du moins en ce qui me concerne, dans ma vie familiale, plus tard.

Lorsque je serai à l'abri du besoin, que je n'aurai plus la hantise du lendemain, jamais ne m'effleurera la moindre idée de gaspillage, de profiter des choses plus que nécessaire. Je n'aurais pas apprécié que mes enfants aient des goûts de luxe. Encore

moins cependant qu'il leur manquât quelque chose...

On ne peut guère imaginer mes soucis pour économiser ; jamais je ne ménagerais mon temps, ni mes peines. En ai-je tricoté, fabriqué, réparé ; des pulls des gilets, des vêtements - et cela paraîtra démodé - reprisé des chaussettes. Et ne pas jeter le pain, et accommoder les restes, et quoi encore ?

Jamais je n'ai travaillé hors de chez moi après mon mariage, mais cependant, je me suis donné beaucoup de mal. C'était sans doute mon plaisir. Je ne le regrette pas. Ai-je connu le bonheur ? En ai-je donné aux autres ? Pourquoi pas ? Maintenant, mon bonheur, c'est celui de mon foyer, de mes enfants, de mes petits-enfants, de tous ceux que j'aime...

Partie III.

Écrire : (s')exposer, (se)transformer ?

Chapitre 4. Émergences : écritures exposées, écritures dissimulées

4. Amorce : trouver sa place, le « lieu *juste* »

A la faveur d'un moment d'introspection, Maria London va décrire ses sentiments à une amie proche qui est sur le chemin du retour au Chili. Trouver sa place, être dans « le lieu *juste*²⁶⁷ » est l'une des quêtes communes de ces deux amies migrantes.

« Gaviota, ce que je vais te dire, n'est pas facile à expliquer. Nulle part je me sens à ma place. Le fait d'être chilienne et de vivre en France m'autorise à ne pas être obligée de justifier, devant les autres, mes nostalgies, ma tristesse. Tout le monde considère ici qu'il est légitime que j'éprouve de la nostalgie. En revanche, si j'étais restée au Chili, qui pourrait comprendre mes états d'âme lorsque la mélancolie s'empare de moi ? La mélancolie m'habitait déjà au Chili, bien avant que je ne le quitte. D'une certaine façon j'étais déjà une étrangère avant ma naissance. Ou, tout au moins, à partir du jour où j'ai quitté Punta Arenas. Ici je suis vraiment étrangère et cela me donne la liberté dont j'ai besoin pour être plus à l'aise. Ici je veux être moi-même, sans que personne ne considère ma manière d'être comme anormale. C'est comme si j'étais parfaitement déracinée alors qu'au fond, je me trouve mieux ici que nulle part ailleurs²⁶⁸. »

Se situer dans l'espace, prendre place, avoir une place est un équilibre audacieux entre le rêve, la nostalgie et le rapport aux autres. Le sentiment d'étrangeté se reflète dans celui d'être étranger spatialement et y trouve écho et justification. Maria les juxtapose et les imbrique dans une soif de liberté, de configuration

²⁶⁷ LONDON Maria, 2003, Opus Cite, p. 95.

²⁶⁸ Ibidem.

identitaire, de « soin de soi » ; mais il est probable que cet amalgame ne soit pas associé de manière si positive pour tous les migrants.

Si pour Maria (Chili) et Silvia BS (Argentine) la quête spatiale était relativement aisée à réaliser, on observe que pour les apprenantes Marisol, Amalia, Monica et Anna, issues respectivement de Bolivie, Pérou, Colombie, les obligations de visas rendaient d'emblée leur arrivée comme suspicieuse et leur accueil difficile. Quant à Isabel, le récit de son périple migratoire montre hélas la continuité du non-accueil des réfugiés et les nombreuses difficultés à surmonter pour prétendre à une vie quotidienne juste acceptable. C'est très tardivement qu'elle ose franchir le pas du centre pour l'alphabétisation puis la mise en écriture. Trouver sa place c'est aussi parfois y être accueillie. Or, pour ces femmes la première quête est de prendre place, là où personne ne leur en fait, de se frayer un chemin dans un monde incertain.

Trouver une place, sa place, dans l'écriture est également une stratégie identitaire, une manière d'être au monde avec les autres sans essayer trop de remarques déplaisantes et une échappatoire aux situations géographiques instables, comme le souligne Patrick Chamoiseau :

« Cette fascination pour le français-vaillant me conféra une identité familiale qui excusa mes silences de diable-sourd, mes solitudes, mon peu d'élan pour les autres. Final, je me suis mis à exister et, sans m'en rendre compte, à réfugier cette neuve incarnation dans les voilages de l'écriture. Si j'avais écrit en créole, je serais demeuré plus invisible que les crabes-mantous lors des grands secs de février ²⁶⁹. »

Les femmes apprenantes rencontrées sont demeurées – jusqu'à présent – invisibles dans leurs écritures. Soit qu'elles n'y ont pas trouvé refuge, soit qu'elles n'y ont pas inventé de langue ou qu'elles ne voulaient pas s'exposer à cette place-là. Peut-être aussi que leur visa pour l'auteurisation est beaucoup plus difficile et long à obtenir que pour Maria et Silvia BS.

²⁶⁹ CHAMOISEAU Patrick, 1997, *Écrire en pays dominé*, Gallimard, Paris, 350 p. , p.74.

4.1. Ecritures transportées

« Regardons. Il est très rare qu'une femme n'ait pas de sac. Le sac est à la femme ce que la coquille est à l'escargot. Sauf que la coquille on sait ce qu'il y a dedans. Et que les escargots se ressemblent. Pour les sacs, il y en a des petits (juste le nécessaire), des gros (toute la vie dans son sac), des durs, des mous, portés à l'épaule ou à la main, apparemment rangés ou incontestablement bordéliques. (...) Il y a toutes les émotions du monde dans un sac²⁷⁰. »

4.1.1. Le premier sac à main

Marisol affirmait ne jamais écrire, ne pas en avoir l'usage ou la nécessité. Même une liste de courses, selon elle, ne lui servait rien, elle n'en voyait pas l'intérêt. De plus, les études l'ennuyaient, elle estimait ne pas être faite pour ça et avait très vite abandonné le cours de langue où elle s'était inscrite avec les sœurs de l'église rue de la Pompe. C'est durant mon premier entretien avec elle, une fois ces affirmations posées, qu'intriguée par un élément qui dépassait légèrement de son sac à main, je lui ai demandé de me le montrer.

D : Qu'est-ce que tu as dans ton sac, un livre ?

MS : Ça ?

D : Oui.

MS : Un petit livre ?

D : Oui qu'est-ce que c'est ?

MS : Ça c'est mon carnet/livret.

D : Mais c'est écrit à l'intérieur. Avec ton écriture, non ?

MS : Oui tout est de moi. J'ai écrit parce que c'était beaucoup. Ça ce sont les numéros de téléphone²⁷¹.

²⁷⁰ KAUFMANN Jean-Claude, 2011, *Le sac. Un petit monde d'amour*, JC Lattès, Paris, 249 p., p. 7.

²⁷¹ Traduction personnelle de l'extrait (Entretien à trois) :

D : ¿ Que tienes en tu bolsa, un librito ? MS : ¿ Esto ? D : Si. MS : ¿ Un librito ?

D : Si. ¿ que es ? MS : Eso es mi librito que es. D : Pero , pero es escrito dentro ¿ con tu escritura no ? MS : Si todo fue yo. Yo le he escrito porque tanto fue. Esos los números de los teléfonos.

S'ensuit une longue conversation durant laquelle Marisol accepte que je photographie son livret-carnet et paraît très fière de mon intérêt pour cet objet. Marisol qui s'était précédemment dépeinte comme détestant l'école, l'apprentissage, montre de la joie à la vue des inscriptions que je découvre à la fois dans le livre de langue qu'elle détient et que j'avais entraperçu, mais également d'un petit cahier d'écolier qu'elle sort peu après et où elle a indiqué elle-même des traductions de mots usuels.

Les objets sortis du sac modifient alors, par leur seule présence, la direction du discours. Ils interviennent ici comme une rupture et provoquent un nouveau récit d'elle-même.

Précédemment, Marisol s'était dépeinte comme un peu honteuse de son manque d'intérêt pour la scolarité. Elle s'était qualifiée de paresseuse, assertion largement reprise par son amie présente. De plus, elle insinuait, qu'elle n'était pas faite comme ceux qui avaient fait des études et se révélaient, selon elle, intelligents. Son mari, qui avait été étudiant dès le plus jeune âge, était le digne représentant de la partie adverse : il pouvait apprendre rapidement de nouvelles choses, de nouvelles langues. Sa belle-sœur, également en France, ayant exactement le même parcours scolaire, était en mesure d'apprendre le français rapidement et d'obtenir ainsi de meilleurs emplois qu'elle. Cette facilité étant associée au fait qu'ils avaient été étudiants.

Marisol a intériorisé une déqualification très forte d'elle-même due à sa faible maîtrise du code écrit. On pourrait évoquer un contre-effet de ce que Jack Goody nommait « les effets de l'écriture ». Pour lui cette étape historique (l'accès à l'écriture) conduit à la pensée abstraite et permettrait l'émergence de « civilisations »²⁷². Même si ces positions seront infirmées par le courant des *News Literacy studies*²⁷³ qui a démontré que ces effets étaient variables d'un contexte à un autre, l'imaginaire qui associe écriture

²⁷² Ainsi lorsqu'il retrace une histoire de l'écriture il conclut : « D'un point de vue cognitif aussi bien que sociologique, l'écriture était la « civilisation », la culture des cités. » (GOODY Jack Opus Cit. : 304).

²⁷³ On pourra se référer à ce sujet à FRAENKEL Béatrice et MBODJ Aïssatou, 2010, opus Cit.

et intelligence versus analphabétisme et déficience est souvent prégnant dans les représentations collectives.

Cette hiérarchisation perdure notamment lorsqu'il y a la tentative de mesurer deux systèmes culturels. C'est le cas de Marisol, qui est issue d'une culture quechua dont la langue, jusqu'à la Conquête, était uniquement langue orale²⁷⁴ et dont l'écriture est peu diffusée, voire absente des communautés paysannes où elle a grandi. La confusion s'opère alors entre une manière de vivre son enfance dans un lieu où l'écriture n'est pas indispensable, son manque de goût pour l'école et ses facultés cognitives.

Une assignation à la fois extérieure (mère et mari) et personnelle la conforte dans cette incapacité d'apprendre. Elle en vient à craindre la transmission de ses difficultés à ses enfants et se trouve soulagée de leurs succès scolaires :

MS : Tout va bien pour elle du côté des études, ils disent qu'elle est bonne. C'est parce qu'ils ont pris du côté de leur père, parce que, je ne sais presque rien, je n'ai rien pour les études. Je me sentais malheureuse avec. Je me sentais malheureuse quand je pensais toute seule. Mais ils n'ont rien (ils vont bien). Ils savent lire, ils savent tout... »

Le soulagement n'est pourtant pas synonyme d'épanouissement maternel. C'est également ce qui sépare, ce qui scinde le rapport avec ses enfants. S'ils sont intelligents, pour Marisol c'est qu'ils tiennent de leur père. Elle est d'ailleurs persuadée que ce manque supposé de sa part est le motif de la séparation avec son mari et pour cette raison, elle dit supporter vivre loin de ses enfants afin de leur envoyer de l'argent. Car à sa grande différence ils projettent de continuer leurs études, de poursuivre une formation²⁷⁵. Cette explication procure un sens à l'absence, l'éloignement non consenti. On peut supposer que l'une des requalifications majeures qu'elle parvient à se donner aux yeux de ses enfants est l'aide financière, matérielle qu'elle leur envoie mensuellement,

²⁷⁴ Exception faite des quipus (dont le code et décodage est réservé à une élite). À partir de la Conquête, des transcriptions voient le jour sur la base bien évidemment de l'alphabet espagnol. Les règles d'écriture aujourd'hui ne sont pas encore fixées de manière exhaustive, des débats perdurent notamment sur les voyelles : certains transcrivent trois voyelles, d'autres cinq.

²⁷⁵ « *Quieren de ser profesionado por eso suporto de mandar* ».

puisqu'elle, ils n'auraient rien hérité psychiquement, intellectuellement.

C'est d'ailleurs un présupposé majeur dans son discours : elle est constituée ainsi depuis l'enfance, distraite, non lectrice, n'aimant pas les études. Elle l'évoque comme une caractéristique importante de sa personnalité.

MS : Je ne voulais pas y aller. Je n'aimais pas étudier. [...] Je suis très distraite, je ne sais pas pourquoi je suis comme ça. C'est pour ça, je ne peux pas...

Le contenu de son sac vient fissurer ces affirmations, son large sourire de fierté qui accompagne ma surprise de rencontrer des écrits de sa main ébranle tout son discours sur l'apprentissage. Dans le sac de Marisol il y avait des rêves indicibles, de manières de se projeter presque inavouables.

Car sur le livre des inscriptions apparaissent et m'intriguent :

D : « C'est de l'écriture ? »

MS (visiblement contente) : Oui, oui, ça c'est moi. C'est tout ce qu'ils m'ont montré pour que j'apprenne le français (...)

MS : C'est mon livre, celui que j'ai « Espagnol-Français », je lis le journal, j'ai le dictionnaire²⁷⁶. »

A la vue de cet objet, la relation de Marisol à la lecture se transforme. Soudain, elle dit lire le journal, posséder un dictionnaire et sourit en évoquant ses pratiques scripturales. Elle devient lectrice, familiarisée avec l'écriture. Subitement, elle n'est plus uniquement Marisol, la dépositaire et représentante de la culture quechua, essentiellement orale de ses parents. L'écriture serait donc envisagée pour elle comme « une pratique « mythique » moderne²⁷⁷ » comme la décrit Michel de Certeau. En effet, dans l'Occident moderne, oral et écrit sont organisés comme antagonistes. « Est « oral » ce

²⁷⁶« D : ¿ Es escritura ?/ MS (visiblement très contente) Si, si eso yo. Es todo si me enseñaron para yo aprender el francés (...) MS : Esta mi libro lo que tengo Español Francés, leo el periódico, tengo el diccionario. »

²⁷⁷ CERTEAU de Michel, (1ère édition 1980), *L'invention du quotidien, 1 – arts de faire*, Nouvelle édition établie et présentée par Luce Giard (1990, pagination : tirage 2007), Gallimard, Folio Essais, Paris 350 p, p. 198.

qui ne travaille pas au progrès : réciproquement, est « scripturaire » ce qui se sépare du monde magique des voix et de la tradition²⁷⁸. » Marisol ne veut pas se défaire de son identité première et pense qu'elle doit donc choisir entre deux postures radicalement contradictoires ; en me parlant, elle reprend à son compte une symbolique de l'écriture occidentale en l'opposant aux traditions orales. La découverte des éléments contenus dans son sac à main me permet de lui restituer la tension qui l'anime entre deux figures mythiques qui la composent. Elle est à la fois fille de l'oral ancestral de ses aïeux²⁷⁹ et femme dans un monde de l'écrit.

De plus, l'histoire, le cheminement de ce manuel linguistique jusqu'au sac de Marisol est intrigante. Il s'agit d'un cadeau, le cadeau d'une migrante qui est parvenue à acquérir la langue française dans une durée très courte. Il agit comme une protection bienveillante.

D : Et depuis quand est-ce que tu as ça ?

MS : Ça fait longtemps, ce n'est pas à moi, une amie me l'a prêté.

D : Elle te l'a donné ?

MS : Non prêté, pas plus. Pour que j'étudie. Une fille du Pérou.

D : Une fille du Pérou ?

MS : Si, si, une amie du Pérou [...] Elle a appris très rapidement avec ça. Elle disait qu'elle était infirmière au Pérou [...].

Il apparaît comme un objet d'accompagnement du premier moment migratoire. Il est ce qui permet de cheminer vers une autre étape et qui a été validé par des pairs plus expérimentés qu'elle, il a fait ses preuves. Il la relie à la communauté des latino-américains de Paris, puisqu'elle emprunte, le temps qui lui est nécessaire, un objet qui permet de réussir un apprentissage indispensable à sa nouvelle vie et qu'elle le restituera une fois parvenue. C'est un objet en transit, qui voyage dans les sacs des migrants, signalant une double appartenance avec une communauté bienveillante et un nouveau lieu de vie.

²⁷⁸ Ibid, p.199.

²⁷⁹ Même si la langue quechua a été transcrite en alphabet latin et peut être aujourd'hui écrite, ses parents ne l'écrivaient et ne la lisaient pas.

Il pourrait même s'agir dans le cas de Marisol d'un objet transitionnel au sens de Winnicott, un doudou qui sécurise et l'accompagne dans des moments où elle se sent seule, isolée. Un objet transitionnel qui lui permet d'affronter ses peurs du quotidien (rendez-vous médicaux, entretiens professionnels, etc.), sur lequel elle peut se reposer lorsque les amies, les connaissances, ne sont plus présentes pour l'épauler. Le manuel joue à la fois un rôle vis-à-vis de l'écrit mais également vis-à-vis de son rapport au monde. Et c'est certainement ce dernier élément qu'elle cherche à conserver précieusement pour elle, dans l'intimité du fond de son sac.

4.1.2. Le sac à main d'Anna

« Écrit ? (*silence*). Rien. Je n'écris rien dans mon sac », dit Anna lorsque je pose la question. Ma question paraît absurde, inappropriée. Je dois la reposer à plusieurs reprises. Ce n'est pas un sentiment de gêne ou de pudeur qui l'empêche de me montrer les différents éléments de son sac, c'est ma demande qui lui paraît extravagante : elle n'écrit rien dans son sac !

La première équivoque se situe dans le mot « écrit », pour Anna il qualifie à ce moment précis sa propre écriture, elle paraît donc certaine de ne pas transporter d'écritures personnelles dans son sac à main. Un magazine n'est pas vraiment un écrit car elle adore lire. Elle n'emploie d'ailleurs pas le mot « écrit » pour les qualifier, « livre » oui en revanche car ce qui semble distinguer ces deux éléments est l'action dans laquelle elle s'engage vis-à-vis de ces différents supports : lectrice ou écrivaine. « *C'est un livre, c'est à lire parce que j'adore lire, j'adore lire.* »

La deuxième équivoque, lorsqu'elle conçoit que ma question porte également sur d'autres écrits pour lesquels elle serait en position de lectrice est leur provenance. Un magazine ramassé ou trouvé sur son lieu de travail n'a pas la même valeur que le *Femme actuelle*, qu'elle s'offre chaque semaine.

C'est ainsi que dans ce premier moment d'ambiguïté partagée quant à ce qui pouvait être caractérisé comme « écrit », toute la complexité de nos différentes représentations face à l'écrit émerge, rendant énigmatiques mes questions.

Une fois acceptée ma qualification saugrenue « d'écrit », de son sac apparaît une foison de documents en tous genres : magazines prêtés, trouvés, achetés, courriers, fiche de paie, papiers d'identité, titres de transport, carnet. Mais se trouvent également au milieu de tous ces écrits un mètre ruban, de la crème pour les mains, de la petite monnaie des pourboires, quelques livres sterling et une figurine de coccinelle accrochée à un œuf (un cadeau porte-bonheur).

Le sac d'Anna transporte des éléments de sa vie et un élément plus spécialement retient mon attention : son carnet. Il est rangé tout au fond et est recouvert d'une matière comparable au cuir. Il est élégant et l'intérieur se compose d'un agenda et d'un répertoire. Lorsque je remarque le côté « chic » de l'objet elle est touchée de mon observation, comme si le compliment s'adressait à elle. Son carnet élégant la distingue, elle. Il participe à une extension de sa personnalité. Le langage commun attribue la dénomination « d'objets personnels » pour signifier qu'ils participent non seulement de manière affective mais également de manière identificatoire à la personne qui les possède.

C'est non seulement l'objet en lui-même qui la particularise mais également l'usage qu'elle en fait. Il est rangé dans un étui comparable à un grand portefeuille marron et de petites fentes ont été placées dans la couverture intérieure afin de glisser des cartes et des petits documents. Anna n'a déposé aucune photographie, en revanche un grand nombre de cartes se côtoient dans le petit espace. Ce sont essentiellement des cartes téléphoniques, ce qui me surprend puisque je sais qu'elle utilise son téléphone mobile. Pourtant, elle affirme l'importance de cet élément :

« Cetta carta je l'achète pour telefonear à la Colombie. Y voilà, il y a la place cette carta là si je voudrais telefonear à quelqu'un, à une maison, entonces. Y c'est pourquoi que j'adore cet... cet truco. »

Effectivement, lors d'une rencontre suivante, à Paris je la verrai utiliser une cabine téléphonique publique afin d'appeler sa sœur en Colombie. Les cartes n'ont rien de superflu, elles participent à la possibilité d'être en relation avec ses proches vivant au

loin. Le « truco » adoré est cet étui qui permet de ranger les fameuses cartes et de les transporter avec soi, contre soi, en cas de besoin ou d'envie de parler avec sa famille.

Le côté précieux de l'objet ne s'arrête pas à sa couverture. L'intérieur fourmille de petits trésors. Encombré de multiples papiers glissés dans les couvertures, des inscriptions se jouxtent, se juxtaposent, s'entrelacent dès les premières feuilles. Des numéros de téléphone, des noms, des chiffres et des lettres, chaque espace semble être une possibilité à investir comme support graphique.

L'agenda est, de manière traditionnelle assorti d'un répertoire situé dans les dernières pages. Mais quelque chose attire le regard, intrigue dans ce foisonnement scriptural : la date. L'agenda traditionnel ne correspond pas à celui de l'année en cours. Il est plus ancien. Alors la vue s'aiguisé et une observation plus attentive des signes graphiques permet de repérer qu'aucun rendez-vous n'est inscrit au fil des pages. En revanche, sur certaines des colonnes de chiffres correspondant à des décomptes d'heures travaillées (je l'apprendrai plus tard) apparaissent telles des opérations comptables²⁸⁰, des numéros de téléphone, des chiffres coïncidant avec des codes de portes d'entrée, sur d'autres encore des mots en français en espagnol, des listes de courses, une recette, un rendez-vous, une adresse et parfois un mélange de plusieurs éléments sur la même page.

Ces inscriptions dans leur abondance et diversité sont révélatrices de la vie courante d'Anna, de sa manière propre d'inscrire et de s'inscrire dans les différents espaces sociaux traversés et des pratiques ordinaires multiples qui sont sollicitées. Elles sont les écritures de son quotidien. Le code de la porte, le nom d'un nouveau patron, un numéro de téléphone, autant d'éléments utiles à l'organisation facilitée par des renseignements à portée de main, à disposition immédiate et permanente. Anna dit qu'elle ne se sépare jamais de son carnet. Elle y note toute chose à se remémorer. Il n'est pas envisageable pour elle de se servir de supports volants, telles les petites feuilles qui peuvent s'égarer ou se glisser dans

²⁸⁰ Selon Philippe Lejeune la première forme de pratique du journal serait la comptabilité qui remonterait à l'invention de l'écriture. LEJEUNE Philippe, 2005, *Signes de vie. Le pacte autobiographique 2*, Le Seuil, Paris, 274 p, p. 108.

d'autres objets et finalement se perdre, la perdre. Car si le code est perdu, le numéro envolé comment fera-t-elle pour achever sa journée ? Elle se souvient une fois où il lui est arrivé d'attendre longuement dans la rue, devant les fenêtres de l'appartement, faute d'un code d'entrée noté sur un papier introuvable.

« Y [et] un jour je reste à la fenêtre, *usted no se puede imaginar* [vous ne pouvez pas vous imaginer] combien de temps, parce que je l'ai noté ici et je ne l'ai pas trouvé. (...) Y je dis c'est pour ça, parce *que me lo dono, me lo dono* [parce qu'il m'a donné, il m'a donné] une petite feuille y je la perdis. Je lui ai dit : " c'est mieux dans l'agenda. " »

Le carnet représente le moyen ou la manière de ne pas égarer l'information de conserver un « garde mémoire », une collection de faits ordinaires, une succession non chronologique d'éléments biographiques anodins mais qui accumulés constituent une véritable cartographie de sa vie. A l'instar de Derrida, on pourrait donc affirmer que le carnet d'Anna est une succession de traces autobiographiques.

« Je suis convaincu que d'une certaine manière tout texte est autobiographique et cette thèse se retrouve à l'intérieur de ces écrits dits « autobiographiques ». (...) Je crois en fait qu'il faudrait autant se méfier de l'apparence non autobiographique de textes dits anciens que de l'apparence autobiographique des textes dits récents²⁸¹. »

Cependant, il paraît difficile de parler de texte à proprement parler car elle ne paraît pas vouloir réaliser quelque chose d'organisé, avec une trame. Cette dernière affirmation peut être immédiatement contredite en arguant du fait que la trame serait le cours de sa vie et que si elle ne mettait aucune intention biographique dans son accumulation d'informations pratiques elle ne les conserverait pas précieusement au fond de son sac. D'autre part, le support utilisé – l'agenda – correspond bien à un formatage conventionnel et pourrait être considéré en tant que tel comme une trame fixe et l'accumulation d'inscriptions comme un répertoire de souvenirs. Rien ne l'empêche effectivement de jeter jour après

²⁸¹ DERRIDA Jacques, 1999, *Sur parole*, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube, Paris p. 10. (Transcriptions d'entretiens donnés sur France culture)

jours les éléments obsolètes. Or, bien au contraire, non seulement elle ne s'en sépare pas mais après une longue utilisation le carnet est archivé, presque à regrets. Il lui faut ensuite une longue période pour recopier son répertoire et utiliser un nouveau support. Chez elle, elle me montre un nouveau répertoire en cours d'élaboration. Plus que d'un agenda, il faudrait parler de carnet intime, un carnet intime non chronologique. A travers les différentes notes, numéros, ce sont des traces de l'histoire personnelle d'Anna qui s'inscrivent sur les pages, les noircissent, les maculent. C'est un objet important pour sa propriétaire, qui jamais ne s'en éloigne, en le transportant quotidiennement à ses côtés, puis en l'archivant une fois qu'il est rendu inutilisable par un trop plein d'informations, une plus value de vie.

4.1.3. L'identité transportée

« Le sac est le compagnon intime, qui aide à penser à soi et à envisager l'avenir²⁸². »

Lorsque je demande aux femmes rencontrées de me montrer le contenu de leur sac à main je n'ai pas encore lu l'ouvrage d'Agnès Fine et j'ignore le travail très proche – sur les documents d'identité transportés – que Véronique Moulinié a mené²⁸³. Elle évoque ainsi le cas de Louise qui conserve dans son sac les papiers d'identité de son époux ainsi que d'autres documents médicaux le concernant, ce qui le met immédiatement mal à l'aise lors du déballage de son contenu devant la chercheuse.

« Le sac conserve précieusement les preuves d'une identité dont lui ne veut pas. On comprend pourquoi, lorsqu'elle alla le chercher, il se leva pour nous abandonner : son contenu est comme dangereux pour lui. (...) Éléments biographiques essentiels, ces papiers ne sont pas seulement des écrits médicaux mais bien comme des morceaux de corps souffrant mais qui ne se revendique pas comme tel. Louise est sans doute le cas le plus extrême de cette appropriation et de cette manipulation de

²⁸² KAUFMANN Jean-Claude, 2011, *Opus cite*, p. 33.

²⁸³ MOULINIÉ Véronique, 2008, « Des papiers sur soi, des papiers pour soi. L'identité portable » in FINE Agnès, *États civils en questions. Papiers, identités, sentiment de soi*. Éditions du CTH, Paris, 330 p., pp. 293-330.

l'identité masculine. Mais elle n'est pas seule à agir ainsi. Nombre de mes interlocutrices avouent conserver au fond de leur sac les papiers de leur époux, sous prétexte d'éviter qu'il ne les égare ».284

De la même manière, Marisol et Anna sont un peu déstabilisées par ma demande. Les documents extraits de leurs sacs les concernent directement et les exposent d'une manière inattendue. Le mari qu'évoque Véronique Molinié quitte la pièce mais mes deux interlocutrices, une fois qu'elles ont accepté de livrer aux regards une autre facette d'elles-mêmes, sont bien obligées de composer avec ce nouvel élément. Aucune des deux n'a souhaité exposer ces écrits de manière délibérée, ils sont apparus presque malgré elles. Les discours précédents les plaçaient diamétralement à l'encontre de leur divulgation. Ces écrits dévoilent une partie de leur identité, qui ne peut se réduire à une forme statique, immuable et permanente. Tels les documents officiels, ils accentuent la fragile oscillation entre ruptures et continuités de leurs personnalités :

« Que disent, que mettent en scène les papiers d'identité périmés, soigneusement conservés, sinon cette vérité indiscutable : leur titulaire est à la fois le même tout au long de la vie tout en changeant sans cesse 285? »

Devant la chercheuse chacune s'était préparée à une certaine « présentation de soi » en sélectionnant dans ses multiples facettes, celle qui conviendrait le mieux à la situation présente. La demande d'observation de ces objets cachés vient donc déjouer les stratégies précédentes et offrir un nouveau récit de soi, inédit et spontané.

Lorsque José González Monteagudo 286 utilise les objets comme déclencheurs de récits autobiographiques, ils sont

284 Ibidem, p. 307.

285 Ibidem, p. 328.

286 GONZALEZ MONTEAGUDO José, 2011, « Travail biographique en formation par les objets : entre expérience, identité et culture. », GAILLARD Solenne (trad.), Chapitre publié in : González-Monteagudo, J. (sous la dir. de) : *Les Histoires de vie en Espagne. Entre formation, identité et mémoire*, L'Harmattan, Paris, 288 p. , pp. 199-221.

soigneusement choisis et préparés. Ce qu'il intitule « artefacto-biographie ²⁸⁷ » est organisé préalablement par les personnes narratrices, grâce à la sélection simultanée d'un objet et de discours possibles sur soi. C'est ce qui se produit lorsqu'Anna me montre en détails les documents de cours qu'elle a scrupuleusement conservés, ordonnés et dont elle dit se servir régulièrement. L'objet sert à se dire, à se raconter sous une certaine forme. Elle évoque des écritures quasiment toutes scolaires à la chercheuse qu'elle a connue par le biais de ses cours de langue. C'est une histoire de son apprentissage qu'elle élabore avec les supports adéquats.

Mais lorsque je demande à observer des objets non exposés, je destabilise à la fois la personne et le récit échafaudé. Cette requête intervient comme une rupture, une effraction dans la cohérence narrative. Les objets n'ayant pas eu le temps d'être imaginés comme illustratifs du discours sur soi, acquièrent une valeur insolite qui contraint à une reconfiguration discursive.

Par ailleurs, la localisation de ces objets n'est pas anodine. Le sac à main féminin demeure un espace privé, qui peut conserver un caractère secret même pour des familiers de la personne. C'est un lieu intime qu'il paraît socialement inconvenant d'investiguer : « on ne fouille pas dans le sac des dames » stipule le dicton populaire. La rupture de ce code²⁸⁸ malgré l'accord et la bonne volonté des personnes, trouble la situation d'entretien et destabilise les projections que chaque narratrice a pu élaborer. Ce double mouvement : déconcertation situationnelle et exposition de l'intime, provoque une forme de scène originale susceptible de mettre en lumière des aspects cachés ou en retrait des personnes.

²⁸⁷ Ibid.

²⁸⁸ Jacqueline Feldman (FELDMAN Jacqueline, CANTER KOHN Ruth, (coord.), 2000, *L'éthique dans la pratique des Sciences Humaines : dilemmes*, L'Harmattan, Paris, 300 p., p.13) évoque le terme d' « éthique pratique » qui se démarquerait de la morale définie socialement et une fois pour toutes, à une réflexion constante et personnelle de la place du chercheur en référence à Hume. De son côté Eric Chauvier évoque le terme de « savoir de la rencontre ». (CHAUVIER Eric, 2011, *Anthropologie de l'ordinaire, Une conversion du regard*, Anarchisis, Toulouse, 168 p.).

C'est ainsi que dans ces deux sacs à main, de femmes qui auraient pu être catégorisées de peu lettrées, un véritable étalage de scènes d'écritures fait jour. Vrai paradoxe et complète jubilation pour une recherche qui soudain se complexifie et s'épaissit grâce à cette apparente contradiction.

Le décalage entre les discours et les objets extraits des sacs dévoile des pans de projections intimes, des tensions entre désirs d'être et affirmation de soi, qui se manifestent par l'objet écrit. Affirmer ne pas aimer apprendre et transporter près de soi son manuel et son cahier d'apprentissage, certifier ne pas écrire lorsqu'on ne se sépare pas de son carnet intime sont autant de manières d'exposer les tensions qui gouvernent leurs rapports à l'écrit. Est-il légitime pour ces deux femmes d'évoquer ces tensions de manière spontanée à un tiers ? Quelle qualification osent-elles porter sur ces supports, elles qui sont si souvent sujettes à la déqualification de peu lettrées, illétrées, analphabètes ? Peut-être ont-elles incorporé la norme sociale qui les stigmatise dans leurs rôles et déqualifie ainsi à la fois les objets qu'elles affectionnent mais également l'usage qu'elles en font .

Ce qui paraît certain est que ces usages sont en lien direct avec leur lieu de vie et leur expérience migratoire. Marisol n'aurait pas eu la nécessité d'un manuel de français en Bolivie et même si un apprentissage similaire avait été nécessaire pour l'espagnol, le système de passation communautaire de cet ouvrage aurait certainement pris d'autres formes. Anna, si elle était demeurée en Colombie, n'aurait pas eu la même affection pour son étui d'agenda qui comporte l'emplacement parfait des cartes téléphoniques colombiennes. Peut-être même n'aurait-elle pas reçu en cadeau de sa banque ces carnets.

« Le contenu du sac de Louise n'est pas immuable. L'identité qu'elle porte sur elle varie en fonction des circonstances. Ainsi, elle qui part avec cartes de groupe sanguin, d'invalidité, d'identité, permis de conduire quelle que soit sa destination « en France », le vide totalement dès l'instant où le couple part à « l'étranger »²⁸⁹. »

²⁸⁹ Véronique Moulinié, 2008, *Opus Cite*, p. 307.

De manière identique on peut imaginer que chacune d'entre elles, si elle devait voyager dans son pays d'origine, n'aurait pas les mêmes documents qu'actuellement dans son sac. Il n'est donc pas question de postuler que ce qui est dissimulé dans les sacs serait plus stable ou plus important que ce qui est exposé mais bien de pointer quelques distensions entre ce qui est affirmé publiquement et ce qui est conservé secret. Ce sont ces écarts qui permettent une compréhension à la fois plus complexe mais probablement plus fine des représentations que chacune élabore sur l'écriture.

4.2. Instantanés : écritures rangées

Après que Marisol et Anna ont accepté de « vider leur sac », elles ont également toutes deux consenti à ce que je prenne des photographies des objets extraits. Ces prises de vue rapides et peu agencées ont été l'occasion de commentaires sur leurs manières d'inscrire ou sur leurs usages de lecture. C'est avec l'aide de ces supports que les paragraphes suivants s'articulent.

Ces usages de la photographie à la fois comme déclencheur de récit mais également comme support d'analyse prennent appui à la fois dans le courant des histoires de vie avec notamment José Gonzalez Monteagudo²⁹⁰, et dans ceux de l'ethnologie et plus particulièrement de l'anthropologie de l'écriture avec les travaux d'Aïssatou Mbodj Pouye²⁹¹ sur les cahiers de personnes peu lettrées.

4.2.1. Images du fonds d'un sac : un manuel d'apprentissage et un cahier pour celle qui n'aime pas étudier

Du sac à main de Marisol jaillissent deux éléments étonnants et paradoxaux : son cahier pour lequel elle souligne bien le fait que

²⁹⁰ GONZALEZ MONTEAGUDO José, 2011, Opus Cit.

²⁹¹ MBODJ-POUYE Aïssatou, 2013, *Le fil de l'écrit. Une anthropologie de l'alphabétisation au Mali*, Lyon, ENS Editions, coll. « Sociétés, Espaces, Temps », 316 p.

c'est son écriture « à elle » et son manuel d'apprentissage. Le cahier ressemble à un cahier d'écolier mais les lignes ne sont pas celles en usage dans les écoles françaises ordinaires.

Le cahier

Dans le cahier de Marisol des listes de mots se correspondent et proposent une traduction espagnol-français. Parfois un dessin sommaire vient compléter cette correspondance. C'est le terme français qui est le premier inscrit, de manière phonétique et approximative, certainement déformé par la tentative de prononciation de sa scriptrice. Par exemple, sur la photographie de la page intérieure du cahier en bas à droite (planche numéro un), on peut apercevoir :

« montr » pour *reloj* et plus bas « eshel » pour *escalera* ce qui ne modifie en rien la prononciation des mots. En revanche plus haut le « cuyé » pour *cuchara* est amputé d'au moins une syllabe (cuillère), de même qu'en bas de la feuille le « desan » (descendre) pour *bajar* est allégé de la fin du mot. Ces éléments tendent à montrer, sinon à prouver, que c'est bien d'un apprentissage informel dont il s'agit – aucun formateur n'aurait laissé tant d'erreurs phonétiques – et que la personne qui écrit ne perçoit pas toutes les sonorités finales des mots en français.

Cela ne paraît pas être le cas pour le mot « chaise » parfaitement orthographié, qui est lui suivi d'un dessin en guise de traduction. On peut penser que l'inscription du mot a bénéficié d'une aide extérieure ou d'un support comme appui, puisque correctement orthographié malgré les possibilités multiples (chése, chès, chez, etc.), il a besoin d'une image stable et non soumise à une quelconque interprétation possible pour être référencé dans une stratégie de mémorisation.

Les listes – qui elles dénotent une organisation spatiale des idées, telle que l'a montré Jack Goody²⁹² – sont désorganisées

²⁹² Dans *la raison graphique*, (GOODY Jack, 1979, *La raison graphique : la domestication de la pensée sauvage*, Minuit, Paris, 274 p.), Jack Goody montre que les listes et les tableaux servent à organiser les idées de manière spatiale et donc d'aller vers une abstraction de la pensée (chapitres 4 et 5), il soutient que faire des listes, écrire « ne participe pas simplement [à l'émergence] d'une nouvelle habilité technique, de

entre elles, et ne correspondent pas à un apprentissage méthodique mais beaucoup plus à une succession de moments ou de prises de notes. Par exemple après une liste de mots usuels, des moments de la journée – petit-déjeuner, midi, goûter, dîner – se succèdent puis un retour à d’autres mots usuels intervient. L’impression est donnée d’une véritable utilité de ces mots annotés et non d’une volonté d’apprendre décontextualisée. Marisol a besoin de connaître le nom des différents repas de la journée ainsi que des éléments usuels de la maison pour comprendre à la fois les patronnes mais également les enfants dont elle a la charge. On peut d’ailleurs postuler que ce sont ces derniers qui l’aident au jour le jour à établir ces listes de mots²⁹³. Marisol évoque effectivement à plusieurs reprises des moments d’apprentissage mutuels entre les enfants et elle, le français et l’espagnol. Sa connaissance des chiffres en français est notamment due à ces échanges.

Un planning sous forme de tableau complexe à plusieurs entrées est consigné, il est prévu pour le mois (cinq semaines pour cinq grandes lignes). Il a pour charge d’indiquer les menus des deux repas principaux de la journée *Almuerzo* (déjeuner) et *Cena* (dîner) respectivement annotés comme A et C. La première semaine est remplie excepté le mercredi, jour où Marisol travaille différemment. Elle doit en effet préparer les repas dans deux maisons distinctes les quatre autres jours indiqués (lundi, mardi, jeudi et vendredi).

Sur la page de droite une autre forme de tableau à trois colonnes : la première avec le nom des personnes, la seconde avec un numéro de téléphone et la troisième, moins compréhensible, avec des noms et des codes. Quelques exceptions dans cet ordonnancement : une adresse au milieu de la page et des numéros (codes) tout en bas sans indication de nom.

quelque chose de comparable, par exemple à un procédé mnémotechnique mais [au fondement] d’une nouvelle aptitude intellectuelle. » GOODY Jack, 1986, *La logique de l’écriture : aux origines des sociétés humaines*, Armand Colin, Paris, 195 p., p. 193.

²⁹³ « Dix-neuf, *yo sé contar*. Dix-neuf, vingt, *veinte*, vingt et un, vingt-deux, vingt. *Sé, sé hasta no sé cuanto, la niña me enseña en francés, los numeros contar. Yo le enseño en español.* »

C'est une forme de lecture complexe puisqu'elle fait appel à plusieurs paramètres de lecture différents.

Marisol effectue donc une double tâche en terme d'écriture, il s'agit non seulement de lecture linéaire mais également d'élaboration de tableaux ce qui constitue un degré de complexité supplémentaire puisqu'il faut préalablement penser et définir les différents paramètres qui les composeront. Elle a donc intégré de manière forte puisque récurrente (plusieurs tableaux) la gestion de données écrites et leur organisation spatiale. Ce n'est pas une compétence que pourrait afficher un néophyte en écritures. Cependant, pour certains chercheurs cette forme d'élaboration relèverait d'une capacité à imiter un modèle social²⁹⁴, tel la mise en ordre la vie quotidienne dans certains foyers dans lequel l'univers de la maîtresse de maison idéale passe par des systèmes d'organisation écrits²⁹⁵. Il s'agirait alors de s'appropriier « une raison graphique des ménages²⁹⁶. »

Le cahier n'est pas achevé, il comporte encore un certain nombre de pages vierges. Il est en cours de réalisation, au travail, un ouvrage quotidien, un ouvrage du quotidien.

Le manuel

C'est un guide de conversation « de poche », de petite taille, de marque répandue c'est un objet courant dans son domaine, il peut se dissimuler aisément dans un sac ou une poche et est donc très facilement transportable. On peut supposer que son petit gabarit a été une incitation majeure à son adoption par Marisol (discretion et facilité). Il porte sur lui les marques du temps et des voyages : corné, la reliure est déchirée sur son dos et contient différents plis sur la première de couverture. Là encore la familiarité et l'usage régulier, courant de l'objet le place dans une relation d'intimité

²⁹⁴ FRAENKEL Béatrice (dir.), 1993, *Illettrismes. Variations historiques et anthropologiques*, éditions BPI Centre Georges Pompidou, Paris, 305 p.

²⁹⁵ ALBERT Jean-Pierre, 1993, « L'illettrisme au quotidien », in FRAENKEL Béatrice, 1993, *Illettrismes. Variations historiques et anthropologiques*, éditions BPI Centre Georges Pompidou, Paris, 305 p., pp.199-210.

²⁹⁶ Ibid., p. 200.

avec sa propriétaire comme une chose domestique et domestiquée. Vieil objet, vétéran dans son domaine, il est peut-être une forme de protection, contre les mots/maux extérieurs pour Marisol.

L'intérieur n'est pas l'objet d'inscriptions particulières. En revanche, les dernières pages, destinées au « libre » emploi du propriétaire par l'inscription « Notes » au-dessus de feuilles vierges mais munies de lignes, ressemblent étrangement aux carnets et cahiers. D'ailleurs, sur les photographies, il est difficile de distinguer les dernières pages du manuel et le cahier tant leurs usages sont proches²⁹⁷. Ces pages ont servi à de multiples indications, certaines ont été déchirées, laissant apparaître les écritures de la page suivante. Des numéros de téléphone, un plan approximatif avec une adresse – celle de la congrégation espagnole – sans que l'on puisse vraiment savoir à qui ils ont servi : à la première propriétaire du livre ou à Marisol, ou bien aux deux ?

En regardant les nombreuses traces écrites, on peut supposer que ce manuel n'est pas sacralisé en terme d'objet ou alors que les écritures qui le maculent dans les dernières pages ne sont pas considérées comme « salissantes » ou dégradantes pour cet objet. Il a été utilisé simultanément comme « pense-bête », répertoire, et peut-être comme recours avec le numéro de téléphone du commissariat. Congrégation et police, religion et justice dans les dernières pages du manuel : l'appel à la protection ne cesse d'être proclamé par ce minuscule manuel, véritable objet transitionnel²⁹⁸ pour Marisol.

²⁹⁷ Heureusement certains autres indices sur l'image, permettent de distinguer chacun sans aucun doute possible (présence par exemple en haut à gauche d'une partie du cahier).

²⁹⁸ En référence à Donald W. Winnicott pour qui les enfants dès le plus jeune âge élisent des objets de nature à les rassurer et à lutter contre leurs angoisses (en l'absence de la mère), WINNICOTT Donald Woods, *Les objets transitionnels*, 2010 [1969 in *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Payot], Payot, Paris, pp. 109-125, 109 p.

4.2.2. Images d'un autre fonds : le carnet chic

Lorsque Anna ouvre le carnet, ce qui attire l'œil de manière immédiate c'est la profusion d'écritures même sur la page de couverture. Une majorité de numéros de téléphone, parfois encadrés, inscrits dans trois sens différents mais principalement dans un, souvent sans nom associé.

C'est l'une des similitudes majeures entre le manuel de Marisol, son cahier et ce carnet : une inscription désordonnée et profuse des numéros de téléphone sur les premières pages des supports qui paraissent maculées de chiffres et de prénoms en tous sens.

La deuxième similitude est la pluralité des formes d'écriture et de lecture qu'il contient : tableaux à double entrée, dessins, recettes, comptes, une impression d'écritures dévoreuses de pages, débordantes, presque dans une frénésie, une boulimie d'inscriptions de toute nature. Derrière cette profusion d'écrits personnels aux statuts diversifiés, une forme d'autoformation spontanée (et peut-être inconsciente) par écrit, est à l'œuvre à travers ces pratiques²⁹⁹.

²⁹⁹ « C'est en forgeant qu'on devient forgeron », dit le dicton populaire.

« C'est en lisant qu'on devient liseron », ont repris les pédagogues.

« C'est en écrivant qu'on devient écrivain » a ajouté le poète malicieux (QUE-NEAU Raymond, 1947 (1^e édition), 2007, *Exercices de style*, Gallimard, Folio, Paris, 215 p., p. 80).

C'est ainsi postuler qu'écrire devient la meilleure procédure pour apprendre à écrire. Ce qu'affirme avec beaucoup d'humour Raymond Queneau (ibid. p. 80) : « Maladroit. Je n'ai pas l'habitude d'écrire. Je ne sais pas. J'aimerais bien écrire une tragédie ou un sonnet ou une ode, mais il y a les règles. Ça me gêne. C'est pas fait pour les amateurs. Tout ça c'est déjà bien mal écrit. Enfin. En tout cas, j'ai vu aujourd'hui quelque chose que je voudrais bien coucher par écrit. Coucher par écrit ne me paraît pas bien fameux. Ça doit être une de ces expressions toutes faites qui rebutent les lecteurs qui lisent pour les éditeurs qui recherchent l'originalité qui leur paraît nécessaire dans les manuscrits que les éditeurs publient lorsqu'ils ont été lus par les lecteurs que rebutent les expressions toutes faites dans le genre de "coucher par écrit" qui est pourtant ce que je voudrais faire de quelque chose que j'ai vu aujourd'hui bien que je ne sois qu'un amateur que gênent les règles de la tragédie du sonnet ou de l'ode car je n'ai pas l'habitude d'écrire. Merde, je ne sais pas comment j'ai fait mais me voilà revenu tout au début. Je ne vais jamais en sortir. »

C'est positionner le « travail » d'écrivain, comme en perpétuel mouvement. Il n'est pas dans une position stable, achevée dans son rôle de scripteur. Il apprend à écrire,

L'agenda

Les éléments inscrits ne font pas appel au classement chronologique ordinaire de l'agenda. Les dates imprimées sur le carnet ne constituent pas de référence pour le classement d'Anna, puisque de toute manière ces dates ne correspondent pas à l'année en cours. On peut douter que même s'il s'agissait d'un agenda non périmé, elles auraient servi d'indicateur fiable. En effet, Anna a pris l'habitude de noter les informations dans son carnet là où bon lui semble, là où il y a de la place dit-elle. Il y a également absence de chronologie dans l'écriture, aucune utilisation linéaire ou par succession graphique n'étant indiquée. Un carnet peut donc être inauguré par son milieu, poursuivi deux pages précédentes puis continué en fin d'agenda. Cet apparent hasard, cache une organisation beaucoup plus fine qu'elle ne l'énonce puisqu'elle mémorise chaque inscription et peut la retrouver sans recourir aux systèmes chronologiques préétablis, sans lesquels des lecteurs plus ordinaires d'agenda – dans lesquels je me range bien volontiers – auraient beaucoup de difficultés à récupérer la moindre annotation.

C'est donc la mémoire visuelle de manière globale, qui permet à Anna de retrouver les indications portées sur son carnet d'une manière qui paraît aléatoire. Elle photographie, au moment de l'écriture, à la fois le sens, la couleur, la taille, la localisation de l'inscription sur la page mais également son environnement proche (les pages précédentes, les inscriptions mitoyennes, etc.). Sa manière de procéder est très performante puisqu'elle localise très vite les informations qui lui sont nécessaires et qu'elle se remémore très précisément des situations d'écriture des inscriptions qu'elle lit. Pour exemple, en apercevant une inscription que j'ai prise à tort pour un numéro de téléphone (il s'agissait en fait d'un code d'alarme) elle sait à quoi exactement il réfère et se remémore

veut s'améliorer, dans une réflexivité permanente avec son écriture qu'il voit sous sa plume se transformer et au final lui procurer du plaisir alors qu'il était dans la crainte, le « non savoir écrire » au début de l'extrait (qui même s'il est rhétorique de la part d'un écrivain, peut révéler une part de crainte, de trac, d'angoisse avant l'écriture). L'écrivain apprend à écrire en écrivant et le revendique, certains courants pédagogiques (pédagogies dites actives) vont adopter une démarche similaire dans l'apprentissage de l'écrit, alors même qu'Anna et Marisol pratiquent ce mode d'apprentissage quotidiennement.

simultanément la situation d'écriture qui lui correspond. L'histoire de cette inscription particulière dans son carnet jaillit alors dans notre conversation :

A : Et l'après-midi j'ai la clé, mais je n'ai pas la clé de l'alarme. Alors elle [la patronne] m'a appelé et m'a dit : « Anna avant que vous partiez, vous mettez, ça, vous ferez ça et c'est tout » et c'est une clé, un code d'alarme [...] C'est elle qui m'a appelée de Nîmes et elle me disait : « Anna je vous donne les... » Et j'ai ouvert l'agenda comme ça, je l'ai ouvert et je lui ai dit « voilà vous pouvez me le donner » Elle me disait « voilà vous faites ça, vous faites ça, vous faites ça » et voilà [...]

D : Le code, vous savez à quelle page il est marqué ?

A : Bah ! Je sais que par exemple, comme ce code c'est pour ce jour-là seulement. Ça veut dire que ce jour où elle m'a dit « Anna », par exemple elle est partie le jeudi matin et elle m'a appelée à 10 heures elle m'a dit « Anna avant de partir vous faites ce code comme ça [...] vous faites le code comme ça ». Donc je lis l'agenda, comme ça et voilà.

La chose paraît donc aisée à retrouver pour Anna lorsqu'elle l'a inscrite de sa main dans son agenda. Le fait qu'il ne soit pas chronologique ne l'empêche absolument pas de se repérer à l'intérieur. Elle active une mémoire des situations d'écriture et des circonstances de l'énonciation écrite. Anna sait très bien où se situe exactement chaque élément qu'elle a annoté et à quelle histoire de sa vie il réfère. Elle établit un lien presque constant entre la situation de l'acte d'écriture (dans la page, le carnet) et les circonstances de cet acte. C'est une forme mémorielle que de nombreux scripteurs ou lecteurs pratiquent à l'intérieur d'une variété de formes, mais elle est tout à fait prégnante pour Anna, qui l'a développée comme stratégie principale de repérage. Elle a donc aiguisé ses compétences dans ce domaine en renforçant l'aspect situationnel de l'écrit.

Le répertoire

Comme dans la plupart des agendas du commerce, un répertoire est placé à son extrémité. Lorsqu'il est ouvert, le lecteur s'aperçoit que les noms ne correspondent pas à la (ou aux) lettre(s) indiquée(s) sur les pages. Le rangement des personnes inscrites sur le répertoire n'est donc pas alphabétique. Ni le prénom, ni le nom de la personne ne coïncident de manière régulière avec

l'ordre pré-imprimé. Comme les dates qui dans l'agenda ne correspondent ni à une chronologie d'écriture ni à un jour précis, les repères alphabétiques ne conditionnent pas l'organisation du répertoire d'Anna. Mais quel type de classement, s'il y en existe un, opère-t-elle afin de retrouver un nom ? Sinon quel agencement produit-elle lorsqu'elle inscrit une nouvelle entrée ?

C'est à la toute dernière page habituelle du répertoire que débute cette exploration. Elle m'indique que cette feuille constitue selon elle la première page de l'agenda, page qu'elle tournera donc par la suite sur sa gauche pour poursuivre sa démonstration. Cette première feuille rassemble le nom des personnes étrangères qu'elle côtoie. Il s'agit malgré tout de personnes exclusivement colombiennes mais dont certaines vivent à l'étranger.

A : Je n'ai pas le temps, de, de finir. Ça c'est à Colombia, ça c'est la tanta, la Colombia.

D : Mais c'est pas non plus par ordre alphabétique en fait.

A : Non parce que je commençais à [écrire] ici, [par exemple, les étrangers], ça c'est ma tante. De la Colombie, ça c'est ma tanta à la capitale. Ça ma sœur qui habite par los Estados Unidos, c'est una copina

Mais quelques pages plus loin, nous retrouvons d'autres amis colombiens inscrits. Ce classement ne paraît donc ni exclusif ni immuable. Il apparaît plus comme une justification dans l'après-coup de l'écriture, que comme une disposition préétablie avant ou pendant la prise de notes. Des séries apparentes ne se succèdent pas les unes aux autres, le codage ou la règle qui ordonne le placement de chaque nom ne transparait ni sur les feuilles ni par les explications que je suscite.

Lorsque je lui pose la question, elle évoque « la place » : elle a inscrit ces noms-là, à cette page précise, car au moment où elle a réalisé l'inscription l'emplacement était vierge ou vide. Ce serait donc le hasard qui conditionnerait l'agencement des noms et des coordonnées de ses contacts.

A : Y nous commence, [Je commence à faire comme ça, par-là, par le A]. Voilà, je trouve una copina, ah ! Pourquoi [je ne mets pas le] téléphone ? Je n'ai pas beaucoup de place ici. Voilà, je. Il n'y pas de place ici, je tant pis, vous me [mettez ici]. Je la fais comme ça. No, [praticquement].

D : Oui, parce que la première ça commence par un D ?

A : *Daniella*³⁰⁰ c'est mon patrona.

D : *Daniella*.

A : Y je n'ai pas de place, je n'y ai pas de plaza là regarde.

Pourtant, encore une fois, elle retrouve instantanément les informations dont elle a besoin. Elle sait « à peu près » où se trouve chaque personne sans avoir besoin de feuilleter le répertoire. Sa mémoire fonctionnerait, soit uniquement de manière visuelle (elle a repéré en inscrivant le nom un emplacement précis sur la feuille), soit elle le mémorise aussi en effectuant un tri, un regroupement avec les noms voisins. Dans ce dernier cas, cela indiquerait une constitution de collections et de répartitions.

C'est cette dernière hypothèse qui paraît la plus probable car elle parvient à trouver des points communs aux personnes assemblées sur le même espace. Elle invoque le hasard, la place pour les inscrire mais les retrouve par similitudes et correspondances. En revanche, ce qui est peut-être délicat à verbaliser – à soi comme à autrui – c'est la nature des analogies qu'elle effectue entre les personnes. Pour certains, un trait de vie commun : ils vivent à l'étranger ; pour d'autres une proximité dans la rencontre : ils font partie d'un groupe de connaissances (amis, collègues, patrons, etc.). Les personnes voisines dans le répertoire d'Anna ne le sont pas par hasard !

Ce qui m'intrigue alors c'est « ce qui n'existe pas », les indications erronées qu'Anna ni n'enlève ni ne rature mais maintient intactes même lorsque la place fait défaut. Un numéro de téléphone devenu obsolète n'est pas barré, le nouveau est juste ajouté en-dessous.

A : Par exemplo cette dame elle est morta et cette dama c'est là la dernière année que, que une copina me appelé y me dit « Anna appelez cetta dama... » je me rappelle pas... l'endroit. Y elle me dit après qu'elle est dans l'hôpital. « Y toujours elle demanda pour vous ». Voilà, c'est... cet téléphone n'existait pas. Cet téléphone n'existait pas parce que cetta dama elle changé de téléphone. Ça veut dire que je commence ça ici, aussi il n'existait pas. Ça aussi no existe, ça veut dire qu'il y a beaucoup

³⁰⁰ Tous les noms ont été anonymisés.

de téléphones, cet monsieur. No existe, cet monsieur no existe, tout ça n'existe pas

D : Ah d'accord. Mais ça vous le savez mais vous ne l'avez pas barré, c'est marrant ça.

A : Non, je ne sais pourquoi, je fais comme ça mais...

D : Mais vous vous souvenez très bien, vous vous souvenez très bien.

A : C'est pour ça je commence [par ici il y a un]

D : Un nouveau ?

A : Voilà (me montre le nouvel agenda). Je n'ai pas le temps, de, de finir.

D : Ah oui de recopier.

A : Ça c'est à Colombia, ça c'est la tanta, la Colombia.

D : Mais c'est pas non plus par ordre alphabétique en fait.

A : Non.

Cette manière de conserver ce qui n'existe plus va à l'encontre de ce qu'Émilía Ferreiro expose dans *L'écriture avant la lettre* en indiquant qu'il est tout à fait impossible pour de jeunes enfants comme pour des adultes peu alphabétisés d'écrire ce qui n'existe pas, ce qui est absent.

« Permettre à la fausseté et au mensonge d'entrer dans l'écriture reviendrait à banaliser l'écriture, à la « désacraliser ». Plus l'écart social entre les sujets et l'écrit est grand, plus fort est le sentiment que les énoncés faux ne peuvent pas s'écrire. [...] Écriture et vérité. Voilà une dimension qui n'est pas prise en compte quand l'alphabétisation – tant des enfants que des adultes – est simplement considérée comme un code de transcription³⁰¹. »

Or, Anna a une excellente perception de ce qui est ou de ce qui n'est pas, de ce qui existe et de ce qui n'existe pas. Elle entrevoit à travers la lecture de son répertoire, le monsieur qui est mort, la dame décédée, le numéro qui sonnera dans le vide. C'est au contraire, en refusant de les rayer, qu'elle intègre très clairement la problématique et le jeu de la trace écrite. Ce jeu d'absence-présence qui lui sert à se remémorer, à convoquer par la trace, le souvenir. Elle semble être bien au-delà de ce qu'imagine Emilia Ferreiro et se rapproche de ce que Jacques Derrida évoque en terme d'absence quand elle parle de non-existence (« ça n'existe pas ») :

³⁰¹ FERREIRO Emilia, 2000, *L'écriture avant la lettre*, Hachette, Paris, 253 p. , p. 197.

« Ce n'est pas l'absence au lieu de la présence mais une trace qui remplace une présence qui n'a jamais été présente, une origine par laquelle rien n'a commencé³⁰². »

Après le hasard, la place sur le papier, il y a le souvenir. Alors que je cherche de l'alphabet, de l'ordre, un système, elle me parle de sens, de signes, de traces de vies. Chaque mot renvoie à une situation, à une personne, à une relation personnelle avec elle. Dans le répertoire d'Anna il y a de la fiction, de l'histoire et de la vie, un peu de morts aussi. Elle ne barre pas un numéro erroné, n'enlève pas une personne décédée et a bien du mal à recopier sur un carnet neuf les éléments restants.

Le répertoire, tout comme son agenda, sont une trace importante de sa vie, ses interactions quotidiennes avec les autres, ses affinités et ses deuils. Ils replacent les morts dans la vie, ne dissociant pas les deux mondes (ceux des morts et des vivants) un peu comme dans les Andes où les morts ne cessent d'être présents. Anna à sa manière, avec ses moyens de scripteur non conventionnel, annote et inscrit une mémoire de son quotidien, de son rapport au monde.

De manière contrastée, Marisol qui affirme détester apprendre transporte tous les outils pour le faire dans son précieux sac à main ; Anna qui dit adorer le faire, range et classe ses dictées et ses exercices dans sa bibliothèque.

4.2.3. Bibliothèques

Au cours de cette recherche il m'a été donné de voir quatre bibliothèques³⁰³ (celles d'Amalia, Silvia, Anna et Monica). Une seule a pu être photographiée – celle d'Anna – qui n'est cependant pas représentative car toutes les quatre étaient très dissemblables.

³⁰² DERRIDA Jacques, 1967, *L'écriture et la différence*, Le Seuil, Paris, 437 p., p. 430.

³⁰³ Cette partie se situe comme un écho au travail sur les bibliothèques commentées de BAHLOUL Joëlle, 1990, *Lectures précaires, étude sociologique sur les faibles lecteurs*, éditions BPI Centre Georges Pompidou, Paris, 126 p.

Celle d'Amalia consistait en une étagère en bois, accrochée au mur au-dessus de son lit, presque accolé au sommet de son oreiller. D'autres étagères, plus hautes étant réservées aux vêtements. C'était un espace de rangement ou de dépôt, il n'y avait aucune volonté d'exposition ou de mise en valeur des objets placés dans ce petit logement. C'est d'ailleurs l'une des caractéristiques de son petit espace de vie : rendre pratique et optimiser le moindre recoin. Le côté esthétique ne semblait pas du tout recherché.

Un peu comme un casier rectangulaire, l'étagère accueillait ses cahiers et livres de cours et était très facilement accessible, à portée de main et de visage. Dans cette pièce exigüe, la place accordée à ces documents était celle d'une grande proximité et de familiarité puisqu'ils jouxtaient sa tête quotidiennement, quelle que soit sa position sur le lit. Elle n'avait pas souhaité ranger ses cahiers dans un endroit écarté mais bien en vue, accessibles aux yeux et à la préhension immédiate. Ils reflétaient un usage quotidien. Aucun ouvrage de lecture-plaisir, en revanche, n'était visible sur l'étagère comme ailleurs dans la petite chambre. C'est d'ailleurs l'une des absences étonnantes dans le récit : les lectures pour le plaisir. Amalia, qui est par ailleurs pleine d'appétence pour la vie, envisage devant moi, la lecture comme unique technique d'apprentissage linguistique. Certes, le désir d'apprendre la langue remplit une dimension exaltante et presque de ravissement pour elle mais elle ne passe pas par la jubilation de lectures.

Au contraire, on pourrait dire que Silvia BS vit dans sa bibliothèque, et qu'elle éprouve maints plaisirs à regarder et à manipuler, lire, évoquer les ouvrages qu'elles a soigneusement disposés. Elle les agence dans une visée à la fois esthétique et affective. Les ouvrages ne sont pas seuls, des photographies d'êtres chers, encadrées jalonnent les multiples volumes. La pièce à vivre est tournée vers ce mur auquel elle ne cessera de faire allusion et référence :

« Je vais vous montrer après, il y a une photo. Là-haut. Bon.
(Bruit de pas, attrape la photographie perchée en-haut de la grande bibliothèque qui jouxte le petit canapé dans lequel elle est assise, c'est un véritable spectacle pour les yeux : photos, livres arrangés de mille façons.) »

En regardant la bibliothèque, les souvenirs de lecture ressurgissent et donnent lieu à de nouvelles évocations. La bibliothèque est une sorte de spirale vivante : la famille côtoie les auteurs qui voisinent avec les amis : les amis sont écrivains, la famille est poète, mille articulations semblent possibles. En cherchant un exemplaire précis, les ouvrages voisins appellent à d'autres commentaires, la photo évoque la littérature, la poésie le cinéma. C'est une bibliothèque foisonnante et animée dans laquelle réside Silvia BS, à la fois hors du temps et dans un pétilllement de vie et de cheminements intérieurs :

S : (*montrant la photo dans un petit cadre*) « Voilà, c'est Jules, ma grand-mère et un autre frère. Lui un vrai frère à elle. Il s'appelait Louis.

...Moi je trouve que tous les écrits. Moi j'adore lire les écrivains étrangers traduits. Parce que je trouve qu'il y a toujours plus de littérature que dans des français 100 %. Je passe mon temps à lire des traductions. De poésies, de ceci, de cela.

D : Mais il y a peut-être justement deux auteurs dans une traduction ?

S : (*choisit un livre dans la bibliothèque et le montre*) Ça c'est un américain justement publié, c'est une merveille, publié chez Corti, qui s'appelle Williams Carlos William qui a fait, qui a fait une œuvre de poète merveilleuse.

D : Et pourtant vous parlez anglais très bien, d'après ce que j'ai...

S : Ça c'est un Argentin, ça c'est un Suédois, un type incroyable Stig Dagerman, incroyable. Vous avez tous mes livres, ça c'est une portugaise, Maria Gabriela Llansol, c'est une merveille, bon non ça c'est Yves Bonnefoy, je trouve un grand poète, français.

Non, mais j'aime ou j'achète ou, on me donne. Je trouve qu'il a de, de...

Ils sont étranges. Vous savez. On trouve de l'étrange, dans, dans les gens qui sont venus d'ailleurs, qui, ils sont étranges... Ce n'est pas la même chose. Regardez des films. Des films, là j'ai envie de voir un film argentin qui s'appelle *La femme sans tête*.

La bibliothèque permet ainsi de naviguer dans l'imaginaire, elle est le support et le prétexte à d'autres rêveries, d'autres voyages. Pour Monica également – qui possède deux bibliothèques bien réelles – sa bibliothèque lui rappelle l'ancienne, la bibliothèque perdue, celle qui est demeurée dans son ancienne maison au Pérou et qui a disparu : son Alexandrie à elle :

M : Oui. Pareil, si. *También*, je ne sais pas si aujourd'hui si sera une bibliothèque. Je pense que non, parce que, quand *mi* maman fait *el* déménagement, elle a jeté beaucoup de choses. Que je voulais garder. Et c'est à jeter tout. [...] Tout le temps je lui demande « maman mon, livre, » « non il n'est pas là, il est en *el* déménagement. » Elle me dit que en déménageant il s'est perdu, toutes. (*Rires*) Comme ça. Peut-être qu'elle a, elle m'a jeté, tous mes livres.

D : C'était quel livre que, auquel tu tenais beaucoup au Pérou ?

M : De romans, des histoires, ouais. Ouais, *Roméo et Juliette*, beaucoup, hein. J'adore *Roméo et Juliette* c'est un comédien, un bon comédien.

D : Du théâtre tu veux dire ?

M : Parce que le livre c'est comme ça, rouge. Je me souviens beaucoup.

D : Des couleurs.

M : Oui... j'adore ce livre et ce livre je l'ai dans mon...

La bibliothèque actuelle convoque le souvenir de l'ancienne, qui appelle aux réminiscences de lectures. Car pour Monica la bibliothèque n'est pas un meuble, elle est un lieu à souvenirs, un lieu de plaisirs qu'il serait agréable de transmettre ou/et de perpétuer à son fils par exemple. Le petit livre rouge si romantique de *Roméo et Juliette*, qu'elle lisait une fois la lumière éteinte, une lampe sous le drap de son lit. Une cabane de romantisme au fond de ses draps. Car le livre est aussi un souvenir physique, sensoriel de l'objet et du moment partagé avec lui.

M : « Au lit. Comme j'ai un petit linge, c'est tout, tous les jours je lis. C'est des romans, romans... romántico. (Silence). »

Anna, évoque également des livres absents devant sa bibliothèque et si elle en a très peu lus, sa mémoire de lectrice demeure vive vingt ans après. Comme déjà indiqué dans « Histoires d'écritures, une bibliothèque³⁰⁴ », les livres pour elle se décomposent en deux catégories biens distinctes, une vraie scission : les siens et ceux de son fils ; et même s'ils sont rangés dans le même espace on ne peut les confondre : ils sont de nature différente et il ne viendrait pas à l'idée d'Anna de les utiliser « Non, non. Mon fils il y a dans l'école avancée et moi non. » Il existe pourtant une grande variété d'ouvrages (des livres de cuisine, de photos) et d'objets qui

³⁰⁴ Cf. Chapitre 2.3.4 : Des voix qui s'inscrivent, histoires de vie d'apprenantes en alphabétisation, Anna.

se juxtaposent sur les étagères, dont le plus merveilleux est cette encyclopédie magnifique, achetée à crédit, époussetée de temps en temps et qui, malgré quelques volumes positionnés à l'envers est bien brillante, car personne n'a ôté le papier cellophane protégeant les pages !

C'est une bibliothèque de bibelots – où même les livres acquièrent un statut de bibelot –, une bibliothèque décorative, dont une seule étagère – celle du bas près du sol – est effectivement utilisée de manière régulière. C'est là, que de manière assez désordonnée, comparativement aux autres étages, sont entreposés les cahiers et les documents de cours d'Anna. L'usage qu'elle en fait n'est absolument pas celui de la lecture ni de la rêverie :

A : Je suis tranquille et je prends ce livre, je le prends par exemple ici et j'écris. Je me mets à écrire, il y des fois.

D : Ah ! Le sur, sur le livre ?

A : Il y a des choses, il y a des choses que, par exemple. Par exemple (*parle fort*) Je prends un peu de l'école, (*lit une phrase de consigne*) "Tina était dans une classe de..." et je commençais, j'avais un cahier et je commençais à écrire tout cela.

Car ce qui caractérise Anna, comme Amalia et Monica, est cette manière de lier apprentissage du code et écriture. Les bibliothèques révèlent (parfois avec pudeur pour Monica) des écritures personnelles, travaillées et retravaillées. C'est d'ailleurs un point commun avec l'écrivaine qui dispose également ses propres ouvrages dans sa bibliothèque. La vue de la bibliothèque, si elle n'incite pas toujours à la lecture, est une forme de mémoire et de réminiscences d'anciennes lectures, elle appelle également à l'écriture car chacune y camoufle ou y expose ses propres écrits.

Les livres évoqués sont des objets qui comportent une histoire, dont la vue ou l'absence sur les rayonnages peut provoquer une réminiscence : celle du moment de la lecture, celle de la recherche, la quête ou l'achat, ou alors bien plus souvent celle du don ou de la passation. Si Silvia Baron Supervielle associe matériellement des photographies d'êtres chers à ses chers ouvrages, les autres femmes le font symboliquement. Les livres jugés importants, sont souvent le témoignage d'une relation avec des personnes. Soit par

leur don ou leur passation³⁰⁵ soit par les discussions qui ont animé leur lecture³⁰⁶, soit encore par la connaissance ou la proximité avec l'auteur. Les livres servent aussi à alimenter, activer ou susciter des liens sociaux. Les médias servent également de relai ou d'incitation à certaines lectures³⁰⁷. En cela la lecture est une activité collective, une pratique très socialisée comme l'avait déjà souligné Joëlle Bahloul³⁰⁸. C'est le cas plus généralement pour d'autres lectures, même celles qui ne sont pas rangées dans la bibliothèque³⁰⁹. Les livres circulent, s'offrent, s'échangent, effectuant des associations entre l'objet et la personne qui en a été la précédente utilisatrice³¹⁰, la bibliothèque alimente cette mémoire et sa vue convoque les personnages réels ou fantasmés qui y sont liés.

Pour Monica, la lecture c'est aussi la lecture du livre de tricot, une lecture ardue pour une activité de plaisir qu'elle alterne avec ses activités d'écriture :

« Y la dame elle m'a donné ce livre. Parce qu'elle a deux comme ça, elle me l'a donné y comme en Pérou il y a des bébés. »

Cette activité n'est pas anodine, tant sur le plan d'apprentissage d'un code de lecture complexe (l'ouvrage spécialisé en question) que dans le rapport symbolique au tricot, au fil tissé qui revêt une importance cruciale au Pérou³¹¹. Amalia restituée dans son histoire

³⁰⁵ Monica et le livre de grammaire ancien.

³⁰⁶ Anna et le livre sur le bouddhisme.

³⁰⁷ La télévision qui a médiatisé la sortie de l'ouvrage autobiographique de la jeune femme kidnappée (cf récit de Monica) ou encore certains « best sellers » comme *Da Vinci Code* (Dan BROWN, 2003), que souhaite lire Anna, car ils appartiennent à la culture populaire et que l'on discute à leur propos.

³⁰⁸ BAHLOUL Joëlle, 1990, *Opus Cit.*

³⁰⁹ Comme les revues évoquées également plus haut.

³¹⁰ Pour Marisol, il paraît important que la personne qui lui a prêté le manuel ait su parler vite et bien le français. Cela confère à l'ouvrage un statut certifiant son intérêt.

³¹¹ On renvoie à l'ouvrage très complet et illustré de HECKMAN Andrea M., (dir.) 2003, *Woven stories : Andean textiles and rituals*, University of New Mexico Press, Albuquerque, 199 p., qui postule que les tissus sont le support de la culture andine et que chaque communauté s'identifie par son textile dans un codage complexe de figures qui lui est propre.

personnelle, tout comme Monica, l'importance économique actuelle des activités textiles. Toutes deux ont été, dès le plus jeune âge pour Monica, investies dans des travaux y référant directement³¹². Le tissage est, à travers les quipus, une activité qui a trait à la lecture et l'écriture dans le monde andin (bien que ses usages de dénombrements et de mémorisation soient les éléments les plus médiatisés). Il revêt également une symbolique proche dans le monde grec, à croire qu'il existerait des mythologies croisées dont Monica se ferait l'écho. Le fil que l'on suit et qui permet à Monica de penser, de rêver de enfants, de sa vie, « des choses qui se passent ici. Je pense. Il me fait penser el tricot » est identique à celui d'Ariane dans le labyrinthe dont Françoise Frontisi-Ducroux explique la signification :

« Un lieu où l'on se perd parce qu'on ne voit pas où l'on va, parce qu'on ne sait pas la route à suivre. Voir et savoir sont des synonymes en grec. Or, dans la version la plus connue, c'est le fil qui fournit la solution du problème. Il rend intelligible le parcours qu'il dessine. Plutarque indique nettement la relation entre le fil et la connaissance du labyrinthe [...] Le verbe qui, chez Phérécyde et chez Eustathe, désigne le déroulement de la bobine, *anelissein*, possède aussi une valeur intellectuelle. *Anelissein* est composé de *helissein*, « faire tourner, enrouler » (d'où le mot hélice) et du préverbe *ana* – « en arrière, en remontant ». « Enrouler à rebours », c'est dérouler, et ce verbe s'applique aussi au déroulement d'un manuscrit. Par extension il signifie « lire » et « expliquer ». Dérouler le fil, c'est donc « expliquer » le Labyrinthe³¹³. »

Monica déclare adorer tricoter car cela la fait penser, elle tisse du sens tout en tricotant, une réflexivité activée par l'ouvrage, tout comme l'écriture peut initier un retour sur soi chez l'écrivain(e).

³¹² C'est le sens de l'ouvrage d'ARIEL DE VIDAS Anath, 1996, *Mémoire textile et industrie du souvenir dans les Andes*, L'Harmattan, Paris, 164 p., qui montre en quoi le renouveau du textile andin s'appuie sur des demandes touristiques demandant toujours plus d'exotisme et conduisant de la part des paysans andins à une réélaboration identitaire, au moins commerciale, basée sur le toujours plus d'« indianité ».

³¹³ FRONTISI-DUCROUX Françoise, 2009, *Ouvrages de dames, Ariane, Hélène, Pénélope...*, Le Seuil, Paris, 192 p., p. 40.

4.2.4. De Philomèle à Monica, les carnets des Pénélope

Ce clin d'œil à la mythologie grecque est également présent dans l'ouvrage de Maria London³¹⁴ à travers la tante Filomena dite « Filo », qui tisse les histoires familiales. Un prénom qui est évocateur sinon révélateur de son histoire. Dans la mythologie grecque Philomèle est violée par son beau-frère Térée, qui lui coupe ensuite la langue pour qu'elle ne puisse rien révéler du crime dont elle a été la victime. Mais Philomèle en tissant parvient à dévoiler son histoire à sa sœur³¹⁵. La tante Filo de Maria London, malheureuse en amours, est celle également qui conserve un secret de famille et le transmet à Maria, non par un tissage il est vrai, mais par des documents³¹⁶ et des récits précieusement collectés et conservés.

On pourrait même penser que cette collecte tient lieu d'un journal familial, d'une historicisation jamais achevée de la dynastie. En cela elle pourrait également rejoindre la définition du journal proposée par Philippe Lejeune :

« Je vous propose aujourd'hui du journal une définition [...] qui tiendra en trois mots un journal est *une série de traces datées*. La date est essentielle. La trace est en général de l'écriture, mais peut être image, objet, relique... Une trace datée isolée est un mémorial plutôt qu'un journal : le journal commence quand les traces en série veulent saisir le temps dans son mouvement, plutôt que de le fixer dans son événement source. Toute définition séduit (on aime avoir des points de repère) et agace (on a horreur des carcans). Alors on cherche la faille. Et faute de la trouver

³¹⁴ LONDON Maria, 2003, Opus Cit.

³¹⁵ Pour se venger, elles tuent le fils de Térée (Itys, qui est aussi celui de la sœur de Philomène), le lui servent à manger et s'enfuient. Elles se transforment alors en oiseaux pour lui échapper définitivement : un rossignol et une hirondelle. Sources : FRONTISI-DUCROUX Françoise, 2003, *L'homme-cerf et la femme araignée. Figures grecques de la métamorphose*, Gallimard, Paris, 292 p., p. 224.

³¹⁶ L'analogie entre écriture et tissage décrite plus haut avec Ariane peut être également reprise pour Filomena. Quant à Philomèle, il est plus prudent d'évoquer le récit graphique : « En fait deux versions sont attestées, écriture ou représentation figurée, quoique souvent le texte demeure ambigu, écrire et dessiner étant désignés en grec par le même verbe *graphein*. Dans les deux cas, il s'agit d'un récit graphique que Philomèle compose en tissant sa toile, récit silencieux, remplaçant le langage sonore dont l'infortunée est désormais privée. » : FRONTISI-DUCROUX Françoise, 2003, *ibidem*, p.236.

on plaisante : le journal ne serait pas plutôt *un récit de dates tracées* ?
Comme il vous plaira.³¹⁷ »

Filomena tisse donc son journal, ouvrage que reprendra sa petite-nièce Maria. Mais la définition tient également pour Anna et son carnet sur lequel des traces datées apparaissent et qui forment parfois, pour elle un récit.

Les carnets sont rangés, au fond des sacs, au milieu des bibliothèques. Monica, les range méticuleusement sur une haute étagère, presque invisible au visiteur. Ce sont des documents secrets, qu'elle n'évoque presque jamais. C'est en fin d'entretien, qu'elle consent à livrer ce secret, sans pour autant me montrer l'intérieur de l'un d'entre eux. Elle a adopté cette activité en France depuis environ cinq ans. Avant, au Pérou elle n'avait ni de carnet ni de pratique identique. Trois fois par semaine, avant d'aller se coucher, lorsqu'elle ne tricote pas, elle écrit :

« Oui, le soir je fais, après je le marque, je l'attache *cuando* j'ai passé longtemps. C'est plein, tu vois, j'ai acheté un autre, tu vois j'ai changé. » [de carnet]

Elle en parle comme d'une mémoire, elle inscrit les choses qu'elle a réalisées, les personnes rencontrées, en indiquant la date. Elle évoque ce travail comme un travail mémoriel, ce qui est d'une certaine manière la problématique de celui publié en 2009 de Silvia BS qui est intitulé *Journal d'une saison sans mémoire*, dans lequel elle s'astreint à n'évoquer que le présent. On peut sans conteste passer du registre littéraire au registre plus personnel de Monica grâce au travail de Philippe Lejeune qui indique que c'est sous l'angle de la pratique sociale que le journal peut être examiné :

« J'ai mis du temps à comprendre que l'autobiographie littéraire pouvait aussi être envisagée comme un cas particulier de l'autobiographie tout court. Celle-ci n'est pas un genre artistique destiné à fournir du plaisir, mais une pratique sociale plus large, qui se trouvait parfois prendre comme adjuvant la littérature. L'acte autobiographique peut-être le fait

³¹⁷ LEJEUNE Philippe, 2005, *Signes de vie. Le pacte autobiographique 2*, Le Seuil, Paris, 274 p, p. 80.

de n'importe qui, écrivain ou pas. C'est difficile de s'arracher à une formation intellectuelle³¹⁸. »

Une fois le carnet, terminé, fermé et rangé, il n'est pour autant pas remisé pour toujours, non, comme dans le proverbe « Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage³¹⁹ », Monica retourne à ses carnets pour les relire et les annoter.

Elle trace une petite marque, comme une petite croix, de couleur rouge, « bien faite » me dit-elle, sur les choses réalisées une ou deux semaines après les avoir écrites.

L'acte d'écrire n'est donc pas une production qui se suffise en soi, il fait partie d'un cérémonial dans la vie du scripteur, d'une pratique ritualisée par des usages particuliers. A ce sujet, Jean-François Laé évoque le journal que Janine a entrepris sur la décennie sur les années 1980 à la suite du décès de son fils et de son mari. Elle le constitue à partir d'une « cérémonie matinale d'écriture » durant laquelle elle traduit ce qu'elle a vu dans ses rêves : ses deux disparus. A travers ces « exercices écrits » ritualisés elle comble le manque de leur présence quotidienne.

« Ce pourquoi elle écrit, dans cet espace vide justement, pour inscrire cette profonde altération soudaine dans une continuité de sa vie. En devenant un accomplissement quotidien, le journal tend à rétablir l'ordre normal des choses, à restituer des forces, mois par mois, pour adoucir le temps qui passe, le temps d'y installer de nouvelles habitudes³²⁰. »

Mais le plus étonnant, est la destinée finale de tous les jolis carnets, reliés de cuir et enlacés d'un cordon³²¹ pour les fermer que Monica a écrits, relus, annotés puis alignés de manière bien ordonnée sur l'étagère :

Et tu gardes celui de l'année dernière ?

³¹⁸ Ibidem, p. 118.

³¹⁹ « Hâtez-vous lentement, et sans perdre courage, Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage » BOILEAU Nicolas, 1674, *Chant I* in *L'art Poétique*.

³²⁰ LAÉ Jean-François, 2011, « Écrire ses rêves, une conversion biographique ? » in *Tumultes*, numéro 36 : *Écritures de soi entre les mondes, décrypter la domination*, éditions Kimé, Paris, 222p., pp. 133-144, p. 144.

³²¹ On peut noter que cet enlacement est également celui du fil et de l'écriture, ce qui est de nature à appuyer l'hypothèse défendue.

M : Oui.

D : Toujours à côté ?

M : Oui, après je le jette.

D : Ah tu le jettes !

M : Après je, ... parce que j'en ai beaucoup. La dernière fois j'en ai jeté beaucoup. Oh là là ! des sacs. Je lis, lis, lis. Après tchac, tchac, tchac je le déchire, je le jette.

D : Tu le déchires ?

M : J'ai pas le garde tout le temps. Avant oui, aujourd'hui comme j'ai pas de place (*petits rires*) je jette tout (*rires*) Il y a seulement les derniers, les derniers.

C'est alors que l'image de Pénélope s'impose à moi : tout cet ouvrage pour la poubelle ! Que cherche Monica à travers cette écriture qu'elle abandonne une fois achevée et que dans le même temps elle ne cesse de produire ? Chaque nuit, Pénélope défaisait la toile qu'elle avait tissée le jour, afin de repousser l'échéance d'un mariage qu'elle refusait. Comme un ouvrage que l'on travaille sans cesse et que l'on ne termine jamais, Monica écrit, déchire et jette ses mémoires.

« Son activité, que l'on peut considérer comme double, puisqu'elle dé-tisse la nuit ce qu'elle tisse le jour, réside dans l'arrêt et le non-achèvement. (...) La plus intelligente des femmes est donc celle qui sait subvertir le tissage. Celle qui dépasse la pratique artisanale pour en faire un usage quasi intellectuel³²². »

Pénélope serait intelligente par sa pratique transgressive du tissage, Monica par celle de son écriture ? La transgression de Monica serait son « détissage » mémoriel et scripteur, une manière d'être dans l'inachèvement constant, qui lui permettrait sans cesse d'entrer dans la vie, d'être dans un renouveau permanent, tel que Georges Lapassade le décrivait³²³.

Ne pas finaliser et sanctuariser sa mémoire, en en abandonnant parfois une partie, lorsqu'il y en a « beaucoup », afin de rester dans l'attente de l'instant à venir, tournée vers demain, se débarrasser d'une certaine lourdeur du passé afin d'être dans la composition

³²² FRONTISI-DUCROUX Françoise, 2009, *Ouvrages de dames, Ariane, Hélène, Pénélope...*, Le Seuil, Paris, 192 p., p.88.

³²³ LAPASSADE Georges, 1963, *L'entrée dans la vie. Essai sur l'inachèvement de l'Homme*, Éditions de Minuit, Paris, 260 p.

permanente, c'est peut-être ce que Monica tente de faire en jetant des mots sur son journal puis en jetant le journal.

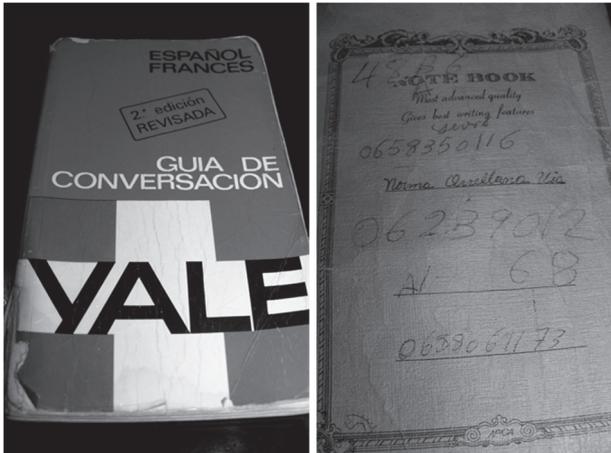
« L'image du journal comme « écriture de premier jet » est assez mythologique. Toute écriture est le produit d'une élaboration, même si celle-ci est rapide et invisible, mentale le plus souvent, orale parfois. Le diariste commence à écrire son journal en vivant, tout au long de la journée. Le diariste est un ruminant. Il vit comme une forme en attente de contenu. Il a ses schémas, ses moules de phrases, de paragraphes – et ses attentions, ses observations, mobilisées... Il a ses projets et ses scénarios... Certaines choses et pas d'autres, sont aptes à féconder cet appareil. La gestation est souvent inconsciente (mais pas toujours) et aboutit à une « délivrance apparemment rapide sur le papier. Écrire une entrée, c'est déposer ce qui s'est composé en vivant³²⁴. »

En éliminant les vieux journaux, elle fait de la place, à la vie à venir, à ce qui peut advenir et transforme le premier jet en jeter de souvenirs.

Un manuel et un cahier

À gauche le guide, à droite le cahier.

Couvertures et pages intérieures.



³²⁴ LEJEUNE Philippe, 1998, *Les brouillons de soi*, Le Seuil, Paris, 418 p., p. 318.

L'intérieur du cahier de celle qui n'aime pas apprendre.

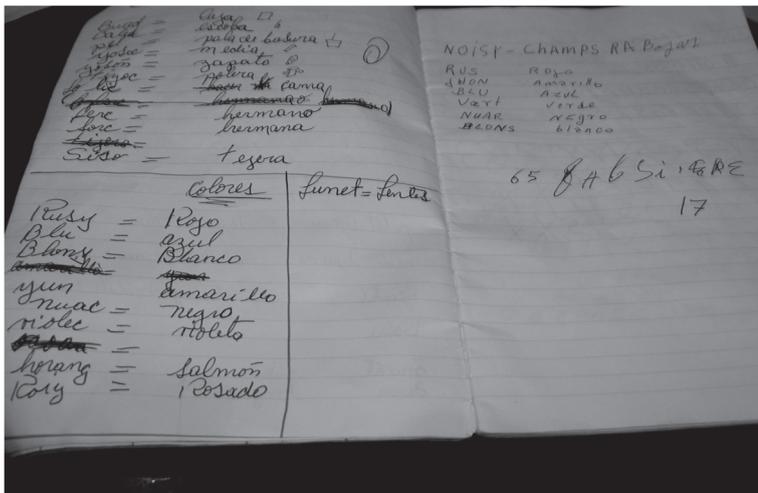
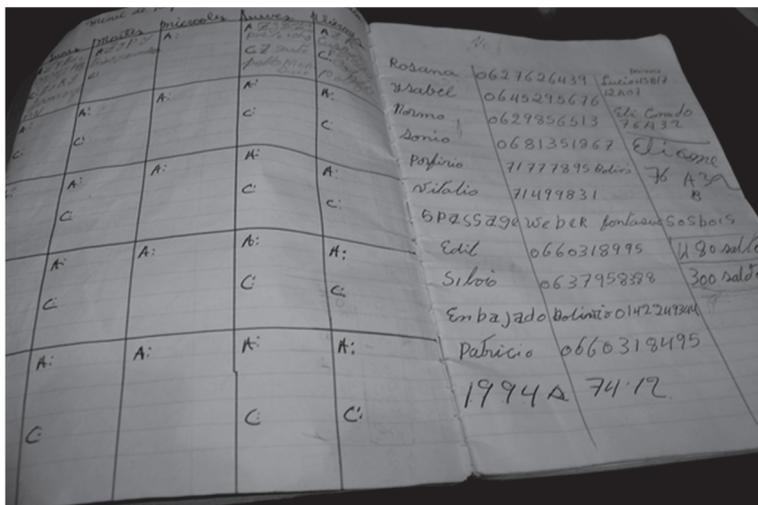


Planche n°2.

Le carnet chic d'Anna.

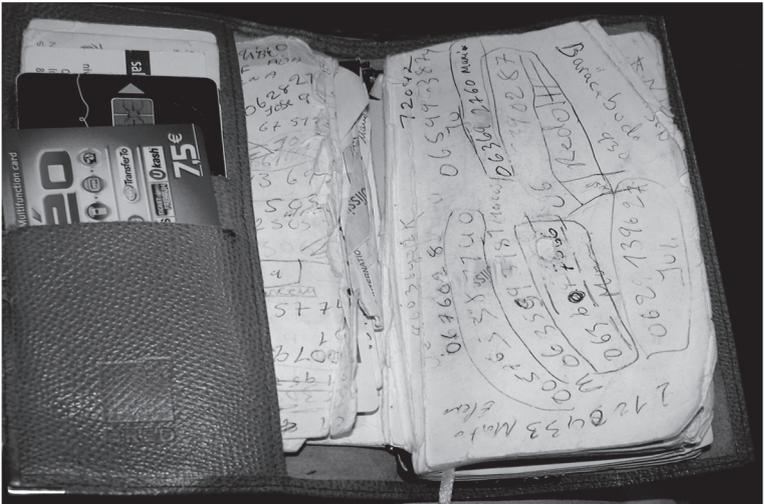
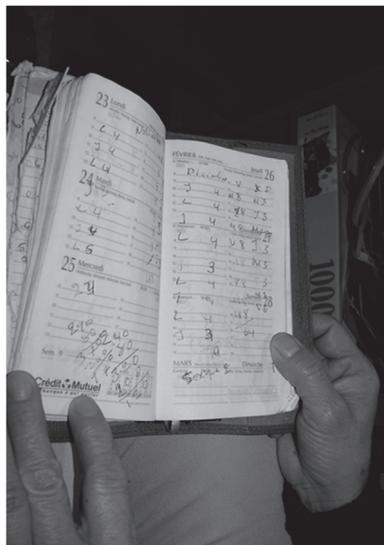


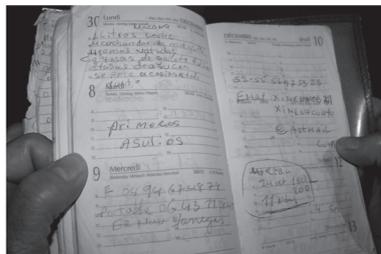
Planche n°3.

**L'intérieur du carnet d'Anna :
écritures comptables, recette et contacts.**



*Planche n° 4.
Ci-contre, carnet d'Anna :
le livre de comptes.*

*Ci-dessous, carnet d'Anna :
la recette.*



Anna : répertoire et bibliothèque.

La bibliothèque, ci-contre.

Ci-dessous le répertoire

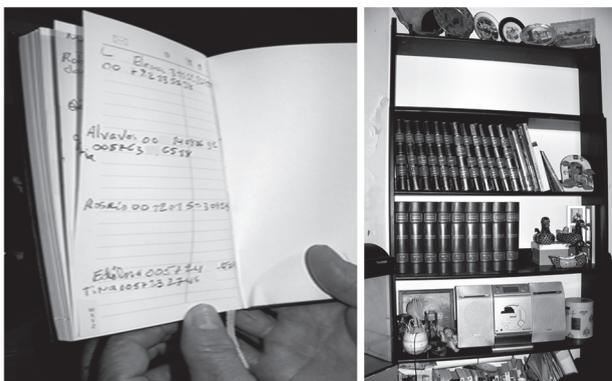


Planche N°5.

Gros plan sur le bas de la bibliothèque



Table basse : lectures et écritures d'Anna

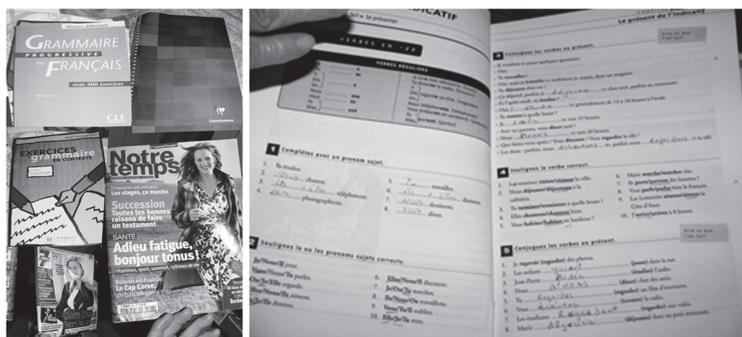


Planche N°6.

Toutes les photographies sont de D. Leroy avec l'aimable autorisation des personnes interviewées.

4.3. Écritures brandies

Les écritures brandies ne correspondent pas dans ce travail à des écritures contestataires, de la manifestation sur la voie publique comme on pourrait de prime abord l'imaginer. Les femmes rencontrées n'ont pas dit ou montré des affiches, banderoles ou murs sur lesquels elles auraient peint, taggué, graphité ou inscrit des termes. Ces écritures sont brandies dans leurs vies personnelles, elles sont de l'ordre de l'exposition de soi mais d'une manière plus ordinaire, moins spectaculaire.

« En introduisant la notion d'acte d'écriture nous posons aussi l'hypothèse générale qu'en écrivant, nous réalisons éventuellement des actions d'écriture, spectaculaires ou non, et qu'il est possible de considérer l'ensemble de ces actions au sein d'une anthropologie pragmatique de l'écrit³²⁵. ».

Ainsi les écritures du quotidien si elles n'appartiennent pas au Politique, s'intègrent dans une politique de soi, de ce que l'on veut bien dévoiler, montrer, exposer aux autres. Dans ce sens, elles brandissent une image que l'on souhaite s'attribuer vis-à-vis d'autrui. Chacun de nous, dans sa vie quotidienne, rencontre ou croise des inconnus identifiés aussi par leurs lectures. Tel jeune homme tout fier de s'exhiber avec un recueil de poésies, tel autre concentré par la lecture de son magazine sportif, la vieille femme qui étudie avec minutie un prospectus de bricolage, telle autre plongée dans un roman, ce groupe d'adolescentes bruyantes devisant autour d'un magazine de célébrités, chaque identification de lecture divulgue et renvoie à un monde de signifiants. Comme le choix d'un vêtement ou d'un accessoire, le livre ou les écrits exposent la personne dans ses activités, ses appartenances de classe, de groupes sociaux.

Nos lectures révèlent une partie de nos préoccupations, aspirations au monde. Elles nous révèlent et sont également un révélateur de ce qui nous anime et nous traverse dans le temps présent. C'est dans ce sens qu'elles sont brandies et qu'à travers elles, l'observateur peut s'approcher un peu plus de la personne observée.

4.3.1. Frigidaire et table basse

La table basse d'Anna est recouverte de documents de toutes sortes, magazines, prospectus, courriers, quittances, un amas de papiers accumulés qui paraissent se superposer sans grande cohérence entre eux. La table basse ne peut avoir d'autre usage que celui de dépositaire de ces écritures en tout genre. Accolée au mur elle n'est pas positionnée entre deux chaises ou fauteuils qui

³²⁵ FRAENKEL Béatrice, 2007, « Actes d'écritures, quand écrire c'est faire » in *Langage & société* 2007/3-4, n° 121-122, p. 101-112.p. 103.

pourraient la prédisposer à accueillir nourriture, boisson ou autres éléments à partager. Cependant Anna s'active beaucoup autour de ce meuble et va au cours de l'entretien fouiller à plusieurs reprises dans la pile, pour me montrer un magazine ou pour me demander de l'aide à propos d'un courrier médical.

Et puis à un moment, elle va s'emporter contre la pile de papiers, à la fois comme si elle ne voulait pas être tenue pour responsable du désordre et à la fois pour justifier le fait de ne pas avoir voulu ou pu le ranger :

A : (*ton énérvé, fâché*) Il y en a beaucoup de papiers. J'en ai marre... beaucoup de papiers qui arrivent ici. Il y a beaucoup de papiers qui arrivent ici. Beaucoup. Y que je lis et que je n'ai pas le temps, y voilà. Il y a le chat qui joue [avec] les papiers ici, il adore les papiers lui.

D : Ah oui ! Les chats ça adore ça les chatons, hein !

A : Oh ! J'en ai marre de, de venir, je travaille à la bonne je viens ici à ranger. Ici arriva beaucoup de papiers. Beaucoup, beaucoup. (*silence*)

L'avant-dernière phrase sonne comme une revendication, non seulement de femme – qui est la seule à se préoccuper du rangement et de l'entretien de la maison, alors que le chat et le fils produisent du désordre – mais également de salariée – elle se déqualifie sciemment en « bonne », pour montrer qu'elle ne veut pas se situer à nouveau dans le domaine domestique au service de qui que ce soit. Elle voit le bazar s'amonceler mais refuse de systématiquement y remédier comme elle devrait le faire chez les autres. Laisser chez elle, un espace un peu en remue-ménage, est d'une certaine manière affirmer qu'elle est maîtresse de sa maison, ce qui pour autant ne parvient pas à la satisfaire pleinement.

C'est à rapprocher de ce que Jean-Claude Kaufmann nomme inversion contradictoire dans les tâches ménagères avec l'exemple d'Arlette³²⁶ (28 ans, divorcée, salariée d'une entreprise de services ménagers) qui râle parce que chez elle, le ménage doit être fait (l'idéal de propreté) et qui reporte ce moment-là à plus tard (la vraie Arlette refuse de réaliser la tâche). Il y a donc une tension

³²⁶ KAUFMANN Jean-Claude, 2011, *Le cœur à l'ouvrage, théorie de l'action ménagère*, Nathan, Paris, 361 p., p. 288.

importante entre ce que la personne imagine devoir faire et ce qu'elle désire effectuer dans l'instant :

« Les deux Soi sont confrontés chacun à une pénibilité particulière. Ces deux sensations négatives, produites par la double définition de l'action, sont par ailleurs directement reliées de façon contradictoire. Arlette déteste la saleté (norme idéale, proclamée par le Soi pensant), mais elle déteste aussi agir contre cette saleté (norme de l'instant imposée par la réaction du corps). La norme de l'instant lui permet donc de laisser la saleté à sa place, ce qui va agacer à son tour le Soi pensant et ainsi de suite. »

Bien des similitudes peuvent s'établir entre Anna et Arlette qui travaillent toutes les deux professionnellement à faire le ménage pour d'autres. L'effectuer chez elles, les renvoie à la fois aux tâches domestiques ordinaires mais en plus au rôle social, au métier exercé qui est généralement peu valorisé. C'est rarement un emploi que l'on choisit par vocation ou par ambition mais plus comme une opportunité qui se présente ou un défaut d'autres opportunités. Pénible car physique, il nécessite précisément aussi de se soumettre aux désirs et idéaux de propreté de ses différents employeurs. Le rangement et le ménage sont donc des notions à se réapproprier dans l'espace privé pour marquer une transition avec le domaine professionnel.

En ce qui concerne la table basse précisément, c'est de papiers dont il s'agit et non pas de poussière et de saletés. La table basse est comme noyée sous les papiers, sentiment qui paraît identique pour Anna qui semble elle-même crouler devant les informations qu'elle ne comprend pas :

« Tous les six mois, il y a une facture [qui arrive et]... je voudrais que mon fils m'explique ça et c'est pour ça que je ne l'ai [pas] rangée. [Et] voilà il y a beaucoup de papiers qui arrivent ici, j'en ai par-dessus la tête]. Cet examen, [c'est] la Sécurité sociale [qui] me [l'a] envoyé. »

Les papiers sont donc là en attente. En attente d'élucidation. La facture d'EDF qui n'est pas comprise et qui s'amoncelle d'échéance en échéance en attendant que le fils veuille bien la lui expliquer, la lui décrypter. Le document de la Sécurité sociale, concernant un examen de santé aux résultats inintelligibles et dont

elle ne comprend toujours pas bien comment elle aurait dû le pratiquer. Là encore, Anna attend lundi prochain une copine, qui doit l'aider à comprendre les différents éléments médicaux.

A l'entendre, on perçoit alors que le désordre de la table basse est comparable au trouble, au bouleversement qui est le sien devant des éléments du quotidien, qu'elle ne parvient pas à maîtriser, à clairement identifier ou ordonner. Le désordre n'est donc pas uniquement une volonté de revendication, mais une exposition de ce qui doit être résolu dans un temps assez bref. La colère n'est pas portée uniquement sur le rangement mais également sur la nature de l'embarras : les papiers sont brandis par demande d'éluclaidation. Ils sont le témoignage d'une confusion encore présente après des années de présence en France, dans la terminologie spécialisée des administrations françaises. C'est très embarrassant, peut-être légèrement honteux pour Anna, de ne pas pouvoir être autonome dans des démarches de gestion journalière ainsi que dans le domaine très personnel de sa santé. L'inversion contradictoire concernant les papiers de la table basse pourrait donc être cette volonté de compréhension immédiate et autonome des documents et la nécessité de recourir à une tierce personne et d'attendre son bon vouloir.

Le Frigidaire de Monica est lui très différent. Il est le contrepoint de son carnet, ce qui lui permet de se souvenir, de ne pas oublier. Elle y accroche les rendez-vous importants, comme sa convocation à un examen, c'est un pense-bête très sécuritaire car les choses affichées sont des choses si importantes pour elle, qu'elle les conserve de toute façon à l'esprit.

M : Ah une histoire, comme un journal, de temps en temps je marque, de temps en temps, je le mets ici. [Par] exemple le samedi je vais aller à [tel endroit] faire ça.

D : Ah ! Pour penser à le faire, c'est ça ?

M : Ouais, (*rires*) sinon je m'oublie. (*Pause*) Si je me retrouve, oui. Par exemple vendredi j'ai l'examen, (*rires*) je laisse la feuille.

D : Tu as laissé la feuille là, c'est ça ? (*rires*)

M : La feuille, oui, c'est je me retrouve, oui. C'est difficile je l'oublie, non, non, c'est dans ma tête.

D : Et ton agenda ça ne te sert pas à marquer les choses alors ?

M : Mon agenda, non. Je marque les choses que j'ai faites.

Monica divise donc les lieux d'écritures, en fonction de leur nature ou de leur utilité pour elle. Les écrits exposés sont une forme de rempart contre l'angoisse : la feuille d'examen à ne surtout pas perdre, les choses à faire samedi pour ne pas « s'oublier », « se retrouver ». Substitués à l'anxiété, ils rappellent par leur exhibition au milieu du lieu de vie de Monica – le frigo – ce qu'elle doit faire les prochains jours. Ils définissent les actions importantes à réaliser et comment Monica compte se réaliser. Les écritures brandies sont donc des projections de Monica, des Monica en devenir.

Elle ne parvient pas à parler des premières sans évoquer les suivantes, la mémoire de ce qu'elle a réalisé est consignée dans les carnets, des écritures cachées. Elle expose ce dont elle doit se souvenir de devenir, elle range ce qu'elle souhaite se remémorer comme passé relativement récent.

L'écriture lui sert dans ces deux temporalités (futur et passé proches) à se souvenir, réactiver la mémoire.

De manière étonnante, le rêve et la remémoration ancienne ne sont pas véhiculées par l'écrit mais par l'action tricoteuse, transmise par sa maman, un tissage de liens familiaux atemporels et atopiques³²⁷. Une fois transportée dans ces récits de transmissions filiales, elle peut retrouver goût à la vie, par la cuisine, autre forme de transmission maternelle :

« C'est un cadeau, c'est un cadeau de moi-même (*rires*) Oui. Mmm. Après la cousine. Je fais terminer. Cousine, la cuisine j'adore la cuisine³²⁸. »

En cela elle rejoint une fois de plus le récit de Maria London qui avec la préparation d'un gâteau familial qu'elle confectionne avec sa cousine, entremêle héritage gustatif, filial et matriarcal pour se retrouver dans un espace atemporel et atopique³²⁹. « Pour se retrouver » ajouterait Monica.

³²⁷ Autre manière de penser le non-lieu ou le hors-lieu, cf. GILLET Alexandre 2006, "Dérives atopiques", *EspacesTemps.net*, Travaux, 08.05.2006 <http://www.espacestemp.net/articles/derives-atopiques/> consulté le 11/04/17.

³²⁸ Monica, Entretien n° 2, p.34.

³²⁹ LONDON Maria, 2003, *Opus Cit.*, p. 224.

4.3.2. De camouflé à exhibé : le cahier d'Isabel

« ... Si je meurs jeune, je veux laisser publier mon journal qui ne peut pas être autre chose qu'intéressant. (...) J'ai écrit très longtemps sans songer à être lue³³⁰. »

Les cahiers cachés, soustraits à la vue des autres, des proches, les cahiers secrets, intimes, dissimulés dans des cachettes, écrits à l'abri de tous et remisés en sécurité, sont parfois découverts et exposés sciemment par leurs auteure(s). C'est le cas de celui de Marie Bashkirtseff, qui, s'apercevant qu'elle va mourir jeune (à vingt-cinq ans), écrit une préface quelques jours avant de décéder, dans le but de publier ses dix ans d'écritures quotidiennes.

« Si je ne vis pas assez pour être illustre, ce journal intéressera les naturalistes ; c'est toujours curieux la vie d'une femme jour par jour, sans pose, comme si personne au monde ne devait jamais la lire et en même temps avec l'intention d'être lue ; car je suis bien sûre qu'on me trouvera sympathique... et je dis tout, tout.³³¹ »

Si cette artiste à la soif de reconnaissance posthume démesurée est demeurée malgré tout célèbre, on peut imaginer, que dans une moindre mesure c'est l'un des désirs sous-jacent qui anime les diaristes ou les auteurs d'autobiographies. Marie veut laisser trace et procurer un sentiment sympathique à ses lecteurs. On peut supposer que c'est un souhait partagé par plus d'un mémorialiste.

L'un des fondements de cette recherche repose sur la mise à jour d'un cahier qu'une femme catégorisée d'analphabète (Nora) remplissait quotidiennement dans le plus grand secret. Elle y inscrivait jour après jour, à la dérobée, dès qu'elle en avait la possibilité l'histoire de sa vie. Ce récit était destiné à ses enfants mais ne devait être lu – du moins l'affirmait-elle dans la temporalité de notre rencontre – qu'après sa mort. Elle souhaitait leur livrer comme testament ses souvenirs et le récit des événements qui l'avaient animée.

De manière étrange le récit de Nora dégage une singulière familiarité avec celui d'Isabel dans la façon de concevoir le récit et

³³⁰ BASHKIRTSEFF Marie, 1890, « Préface », in *Journal*, tome premier, 412 p., <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1131377/f8.image>, consulté le 11/04/2017.

³³¹ Ibidem, p. 13.

dans sa volonté de transmission filiale. On pourrait donc supposer que cette manière de le produire n'est donc pas miraculeuse ou exceptionnelle, mais rend compte d'un certain nombre de phénomènes convergents, voici ceux qui transparaissent de manière presque évidente :

Le support est identique, il s'agit d'un cahier, très certainement ordinairement scolaire, qui rappelle à la fois les enfants dont elles ont eu la charge et leur propre enfance privée du désir d'école que toutes deux rêvaient d'assouvir. Lorsqu'elles rédigent leur histoire, elles se trouvent dans une période mature de leur parcours et leurs enfants sont adultes et indépendants. Elles ont déjà commencé une métamorphose personnelle en s'inscrivant à des cours de langue alors qu'elles sont très bien installées en France, qu'elles ne cherchent ni un emploi, ni un document officiel de nature à améliorer leurs conditions de vie. Cette formation, dénuée de tout bénéfice social immédiat est donc tournée vers leur enrichissement personnel et leur soif de connaissance, peut-être de reconnaissance de leurs capacités. L'écriture prend alors place dans un terreau de perceptions de soi qui est en mutation par l'apport de nouveaux savoirs et elle devient outil réflexif. Tout comme il leur a fallu du temps pour conduire leur désir de formation à une inscription réelle, on peut supposer que la dimension cachée du récit de soi est le temps de latence qui permet de mûrir une affirmation de soi encore timide et discréditée par des années d'assignations négatives quant à leurs compétences langagières et scripturales.

« Écrire au quotidien n'est donc pas toujours écrire sur soi, encore moins écrire librement. La prise de parole que permet l'écriture quotidienne n'en reste pas moins un geste d'appréhension du monde et, au-delà, un acte d'affirmation, voire de construction, de découverte et d'appropriation de soi³³². »

Ce qui est facile pour Marie Bashkirtseff, qui rédige dès ses quinze ans des éléments autobiographiques, l'est beaucoup moins pour Nora et Isabel qui, en plus de ne pas maîtriser le code écrit,

³³² LACOUÉ-LABARTHE Isabelle & MOUYSSSET Sylvie, 2012, « De « l'ombre légère » à la « machine à écrire familiale. L'écriture quotidienne des femmes. » In *Clio. Histoire, femmes et sociétés*, 35 | 2012, pp. 7-20.

ne sont pas dans un environnement qui valorise ce genre de pratique de soi.

« Y-a-t-il un profil social ? Oui puisque, justement le journal est plus fréquent chez ceux qui ont fait des études, ou qui habitent dans les villes. Le sociologue Bernard Lahire, dans une enquête auprès de personnes « à faible capital culturel » avait été frappé par leur incompréhension devant la pratique du journal, perçue comme hypocrite : quand on a quelque chose à dire aux autres, on le fait directement ! Écrire seul dans son coin des choses que personne ne lira jamais, cela peut paraître anormal³³³... »

Au-delà de la notion de publication, qui relève semble-t-il d'une exposition beaucoup plus importante et donc distincte, révéler à ses proches une pratique scripturale, presque illégitime, en tous les cas inattendue dans leurs milieux respectifs est déjà une démarche qui comporte un risque. Le risque de la raillerie et de l'incompréhension moqueuse du cercle intime.

Or, la notion de legs est une donnée fondamentale dans leur mises à l'écrit : elles souhaitent transmettre, témoigner de leur expérience. Elles n'écrivent donc pas pour elles, mais adressent leurs souvenirs à leurs enfants. Derrière le camouflage du cahier, il existe le désir d'exposition et de partage de leur singularité. Isabel exprime ce désir par une litote révélatrice : « Je ne suis pas mécontente. »

« J'avais pensé que ce cahier resterait dans un tiroir, que mes enfants le découvrirait après ma mort. Finalement je ne suis pas mécontente que les choses se soient passées ainsi. J'ai pu connaître leurs réactions ainsi que celles des autres personnes qui ont eu l'occasion de lire mon histoire.³³⁴ »

Mais en la lisant, on s'aperçoit qu'elle ne cesse finalement de solliciter l'approbation et le soutien des siens, tout en n'exposant pas sa pratique. Isabel, décide un beau jour, de se jeter à l'eau et de montrer son cahier à son mari. Elle s'étonnait, voire était déçue, du manque de curiosité de ce dernier sur son activité d'écriture.

Il lui faut donc surmonter de multiples appréhensions avant que de pouvoir s'exposer par l'écrit même dans une relation des plus

³³³ LEJEUNE Philippe, BOGAERT Catherine, 2006, *Le journal intime, histoire et anthologie*, Textuel, Paris, 457 p., p. 22.

³³⁴ GILLE Isabel, Opus Cit., p. 98.

intimes et durables qu'est celle qu'elle partage avec son mari depuis des dizaines d'années. Il y a une vraie tension entre le désir d'être lue (par les destinataires du récit) et la crainte d'être rejetée. Le passage de l'un à l'autre peut être lent. C'est là, semble-t-il, l'un des nœuds de l'auteurisation, une autorisation personnelle à aller au-delà de ses propres défiances. Acquérir une assurance de soi suffisante afin de s'exposer aux autres, dans une autre forme. Il n'est pas certain d'ailleurs que cette angoisse, ce trac, soit totalement absent chez des écrivain(e)s confirmé(e)s. On peut juste postuler que ce phénomène est certainement amplifié par la nature inédite de cette pratique pour ces femmes, qui plus est dans un environnement dans lequel elle n'est pas habituelle. C'est une nécessité que le courage et la force d'auto persuasion pour Nora et Isabel afin d'imposer leurs récits écrits au yeux de leurs familles. Marie n'en a pas la nécessité : elle n'a cessé d'être adulée dès son plus jeune âge pour son potentiel artistique dans un milieu lettré, son récit est donc presque attendu.

C'est dire que la nature secrète d'un écrit n'est pas immuable et est sujette à transformation, mutation. Le camouflage des cahiers peut être une manière de couvrir son récit, une forme de gestation qui, une fois parvenu à maturation, peut s'extraire au dehors, s'exposer au monde³³⁵.

4.4. Écritures en voyages

« Aujourd'hui c'est l'internet je lis mon message, *el* me répond, je regarde, je regarde comme ça, c'est tout. »

4.4.1. De la lettre à internet : les messages

Monica possède une place tout à fait particulière par rapport à l'écrit. Elle est l'une des femmes interrogées avec Silvia BS et Maria London, qui déploie des usages les plus diversifiés des écritures de la distance : lettres, cartes postales, colis, courriels,

³³⁵ Cette image repose l'ambivalence de la maïeutique, l'art de pratiquer les accouchements qui est également celui « de faire accoucher les esprits » pour Socrate. On pourrait dire que dans les cas exposés, les femmes citées s'accouchent seules, d'une partie cachée d'elles-mêmes.

textos. Avidée d'apprentissages, elle ne cesse pour autant de les cultiver dans une visée de communication avec ses proches si lointains. Au Pérou elle avait déjà, par sa profession une pratique de l'informatique. Elle avait même suivi des cours pour utiliser internet. L'ordinateur n'a donc pas été – contrairement à Amalia et à Anna – un nouvel instrument à apprivoiser. Cependant, son usage n'a pas été immédiat en France, faute de moyens financiers ; la possession d'un ordinateur a été subordonnée à un niveau de confort suffisant : accès à un logement, achat d'objets de première nécessité, etc. L'ordinateur, apparaît pour elle au même rang que la télévision dans les objets qui représentent une notion de confort dans la vie quotidienne.

Des quatre femmes apprenantes en langue française, Monica est la seule à évoquer les lettres comme moyen utilisé dans les échanges avec sa famille, mais cette pratique est ancienne et remonte avant l'usage quasi exclusif d'internet. Elle l'évoque avec son fils, le plus âgé de ses deux enfants :

M : Avant oui, avant je [n'avais] pas d'internet ni tout ça. Ni de télé, c'[était] difficile avant. Téléphoner. Acheter la carte, aller à la cabine. [Et] tout le temps je fais[ais] une lettre, tout le temps. Aujourd'hui, non. Aujourd'hui c'est l'internet je lis mon message, [Ils] me répond[ent], je regarde, je regarde comme ça, c'est tout.

D : Et depuis quand alors ? C'est depuis quand ?

M : Bien six ans. Parce que y'a trois ans, trois, quatre, cinq, six ans que j'ai internet.

Il s'agit donc, à l'entendre parler, d'une vraie révolution dans leurs manières de correspondre. Grâce à cet outil leurs échanges sont à la fois plus rapides, plus immédiats. Il n'y a plus la nécessité de se déplacer à la Poste, de passer par un intermédiaire.

Ce qui est plus étonnant est que le téléphone était également directement lié au déplacement et subordonné à un lieu – la cabine – auquel il fallait ajouter la tâche précédente de l'achat d'une carte. Internet a réduit toutes les démarches et a multiplié la fréquence des échanges car ils sont devenus plus faciles et quasiment instantanés.

M : Tous les mois !

D : Tous les mois une lettre.

M : Tous les mois

D : Elle était longue cette lettre ou c'était juste un petit mot pour leur dire « coucou » ?

M : Oui... Pour faire ça ouhh, dans la nuit [je faisais] la lettre, « ça va, comment... » beaucoup de choses, en espagnol. Après je fais, tic, à la Poste. [Et] ma fille la première me [répond], me fait la réponse.

D : Ouais, pas ton fils, c'était ta fille qui répondait ?

M : Les deux, parce que un [jour] fait un, une feuille. [Et] mon fils une feuille. Normalement [ils m'envoyaient] deux feuilles. Une feuille de ma fille, une feuille de mon fils. [Et] pour mon anniversaire, tout le temps ils m'envoient des... des [cartes].

D : Et vous vous envoyiez des cadeaux par la Poste ?

M : Avant, avant tout le temps ils m'envoyaient des cartes. Aujourd'hui non, (*rires*) aujourd'hui c'est que l'internet. Il y a des cartes et c'est [eux qui choisissent et ils me l'] envoient avec la *música* tout ça. C'est un changement total. »

Le changement est radical, « total » dit Monica, elle ne passe plus sa nuit à écrire sa lettre mais l'usage, même immatériel des cartes demeure, comme celui du message même si le support et la facilité à le produire sont totalement différents. Si les messages électroniques sont lus et attendus (« la messagerie que m'envoient mes enfants, en espagnol, je regarde si [ils] m'envoient des messages »), cela n'a pas été toujours le cas. Auparavant, l'ordinateur était muni d'une caméra et l'usage était surtout de conversations filmées de part et d'autre. C'est très certainement cet usage qui prendra de nouveau le dessus lorsque l'achat ou le remplacement du matériel sera opéré.

De temps en temps quand je rentre... et là juste il y a mes enfants (voix aiguë) toc, toc. [Ils] me [disent] « bonjour » « ça va ? ». Je parle avec 20 minutes, 40 minutes avec eux. Y ça va. Avant il y avait la [caméra, mais la caméra elle] ne marche pas. [Et] s'est fini (*rires*) et je voulais acheter [mais] j'ai pas, [je ne suis] pas aller l'acheter. Parce que normalement aujourd'hui tous les... Les ordinateurs ils viennent avec la...la caméra dedans. Intégrée.

En revanche, les problématiques liées aux usages des langues ne sont pas altérées. Ce qui était auparavant écrit en espagnol le demeure, et l'usage de la langue maternelle, *a fortiori* à l'oral, reste prévalent dans les échanges familiaux.

L'internet, pareil. [Seulement la communication personnelle] avec mes enfants, c'est tout. [Mais] après tout [en français, français, français. En espagnol très peu, c'est seulement] la messagerie que m'envoient mes enfants, en [espagnol], je regarde si [ils] m'envoient des messages, quelque chose, après je change, je cherche tout [en français, français, français].

D : Et qu'est-ce que tu cherches sur... internet ?

M :... quelque chose que je ne comprends [pas], de l'école. Je cherche. Vocabulaire, des verbes.

D : Le Bescherelle ne te suffit pas ? (*rires*)

M : Bah ici (*montre l'ordinateur*) c'est mieux.

D : Ah ! C'est mieux par internet.

M : Je le note après je le garde, ça reste dans ma tête.

D : Oui t'es obligée de le réécrire.

M : Quelque chose pour acheter, internet, quelque chose pour voir, non,

D : Ah ! Les meubles les choses comme ça ?

M : Si. Pour voir [et] après j'[y] allais [malgré tout].

D : Comme quoi par exemple ?

M : (*respire*) Des meubles, pour ranger, des placards, tout ça... Y c'est intéressant parce que [par] internet c'est pas plus cher que aller... dans le magasin.

Les usages d'internet sont donc multiples pour Monica. En plus des messages et conversations familiales quotidiennes en espagnol, elle utilise les moteurs de recherche en français pour la syntaxe et comme appui à ses cours de langue. Elle s'en sert également pour effectuer ou préparer des achats importants. L'ordinateur, et plus spécialement avec l'accès à internet est un outil d'écritures quotidiennes tout à fait polymorphes.

« L'ordinateur permet une nouvelle fusion : l'auteur des signes peut être son propre éditeur. Sur le clavier, il dispose de nombreux types de caractères. (...) Notre position face à ce que nous écrivons a changé. La possibilité de déplacer à volonté des paragraphes entiers, d'intégrer à l'écran des parties d'autres textes, donne au producteur un degré de liberté inimaginable auparavant (...). Mais l'ordinateur personnel, dans son usage le plus banal d'instrument sophistiqué d'écriture et d'impression, comme dans ses usages plus récents qui font de l'utilisateur un navigateur dans les réseaux informatiques, a réintroduit le pouvoir de l'écriture dans un nouveau type d'interaction³³⁶. »

Cet outil qui est encore absent de nombreuses salles de cours et de dispositifs d'apprentissage – comme les cours suivis par ces

³³⁶ FERREIRO Emilia, 2000, *L'écriture avant la lettre*, Hachette, Paris, 253 p., p. 241.

apprenantes – s’introduit dans les environnements quotidiens de la plupart des foyers, même si le niveau de maîtrise est loin d’être homogène. Amalia a un usage moins intense que Monica, mais utilise la messagerie de manière régulière et sait effectuer quelques recherches. Elle possède d’ailleurs un ordinateur personnel, mais n’ayant pas d’abonnement à internet, utilise celui de ses patrons pour communiquer. Elle a attendu des années avant d’en posséder un et a d’ailleurs décommandé un de nos rendez-vous pour le faire réparer, tant sa valeur et son utilité sont des éléments importants à ses yeux. Dans sa petite chambre, il est surtout utilisé par son fils et elle pour regarder des films.

 Tout le monde pense que moi je parlais français avec la télévision. C’est pas vrai. Parce que [pendant] cinq ans, [j’ai été] sans télévision. Même si j’habitais ici, à cet hôtel. [J’avais] le droit [à la] télévision, j’ai acheté une télévision, malheureusement, la télévision, elle marche pas, seulement [avec des] DVD.

Amalia a donc un usage audiovisuel de son ordinateur personnel, elle qui adore parler a finalement approfondi son apprentissage linguistique non par la télévision, mais par le visionnage de DVD. Cependant, nous avons pu, une fois qu’elle a eu déménagé, échanger et communiquer des textes par messagerie électronique, ce qu’elle ne faisait que de manière très ponctuelle auparavant. C’est dire si l’usage quasiment unique de l’audiovisuel était contraint par la non connexion à internet. Une fois cet empêchement dépassé, elle a pu avoir d’autres emplois de son ordinateur notamment les messages écrits en français et l’usage régulier des réseaux sociaux.

Hélas, tous et toutes n’ont pas les mêmes facilités d’accès ni les mêmes soutiens leur permettant d’apprivoiser dans l’informel cet apprentissage. Les utilisateurs proches manquent parfois de patience ou de temps pour accompagner ou seulement laisser à disposition un outil qu’ils se sont appropriés. Pour Anna, il n’était pas encore venu le temps d’un entraînement régulier à cette pratique :

A : Non, de l'ordinateur, jamais, jamais, jamais. Mon fils toujours il me dit « Maman [viens faire ça, viens faire ça] » [moi] jamais.

D : Parce que, des fois, sur l'ordinateur ça s'affiche quand l'orthographe n'est pas juste.

A : Si. Le [problème] c'est que toujours j' [arrive] tard. [Par exemple] il y a un mois que je commençais l'hôtel et que je changeais tout. [Et] quelques fois, il y a les garçons dans la chambre de mon fils. [Et sinon], il y a mon fils qui regarde un film « ah ! Je voudrais » « ah ! Maman tout à l'heure, tout à l'heure » Il est comme ça « tout à l'heure, tout à l'heure, tout à l'heure » [et c'est comme ça que ça se passe] « tout à l'heure ». »

L'usage est donc une nouvelle fois en corrélation directe avec un accès aisé et individuel de l'objet. Il faut se sentir à la fois capable de l'utiliser – sans regards extérieurs – mais également autorisée à éventuellement endommager l'appareil. Anna qui reproche à son fils de le monopoliser refuse de l'utiliser même lorsque ce dernier l'y invite.

Marisol, quant à elle, n'évoque même pas l'ordinateur : elle n'a pas eu la nécessité d'en acheter un pour ses enfants – comme probablement Anna a dû le faire pour son fils – et aucun usage antérieur à la migration n'est mentionné. On peut supposer sans trop de risques d'erreurs, qu'elle fait partie des personnes décrites comme appartenant à la « fracture numérique ». Le voyage sera probablement long pour elle avant que de naviguer avec plaisir dans les écritures numériques.

Cependant en peu d'années, elle a déjà progressé de manière importante dans l'usage de son téléphone portable. A son arrivée en France, elle désespérait de ne pas pouvoir appeler ses enfants, aujourd'hui elle montre avec joie et fierté les nombreuses photographies stockées dans le petit appareil. Une autre hypothèse tendrait alors à postuler que c'est par le biais du téléphone qu'elle pourra/saura acquérir de nouvelles compétences numériques à l'écrit.

Les autres femmes manipulent leur téléphone de manières différentes. Si Amalia possède un modèle des plus récents et performants, Monica et Anna détiennent des modèles plus simples mais qui leur permettent également d'envoyer des textos et de prendre

des photographies. Elles disent écrire en général de courts messages par texto, quelques mots, uniquement à destination de personnes en France, mais elles en ont toutes pris l'habitude.

Là encore, un objet a modifié les routines et son amplification ainsi que sa sophistication accrue oblige à une pratique textuelle de plus en plus complexe. Ces apprentissages n'ont posé visiblement aucune difficulté majeure aux femmes concernées. L'étendue de ces usages est tellement répandue et leur évolution si rapide qu'elles ne se sont peut-être pas senties isolées dans l'acquisition de ces nouvelles habitudes de communication. Si un nouveau téléphone devait remplacer l'ordinateur dans le futur, il est probable que Marisol, ne serait pas en reste et irait rejoindre ses amies écrivaines du numérique.

4.4.2. Écritures du voyage : le coût de la lecture et autres cadeaux

Envoyer un objet aux personnes restées au pays d'origine, est un geste d'attention particulièrement partagé par les migrants. A l'occasion de fêtes, d'anniversaires, il est courant de vouloir expédier un cadeau à ceux que l'on aime. Cependant, pour ces pays l'acheminement est non seulement onéreux mais très aléatoire. Les cadeaux sont donc à la fois un goût et un coût. Si on peut envoyer directement l'argent par des banques spécialisées en transactions internationales, il n'en va pas de même avec les objets, aucun mode de livraison ne paraît aussi fiable que les personnes appartenant à son cercle de connaissance.

M : [Par] exemple [maintenant] en l'été, l'été tout le monde va aller à Pérour les vacances. [Et] des gens y me téléphoner, [et ils me disent] "Monica tu veux de quelque chose pour envoyer ?" "Oui, oui". [Et ça] se paye, hein, c'est pas... c'est pas gratuit. Ah oui ! On paye [et] le kilo ça coûte 10 euros. Si je veux envoyer, ah oui ! c'est très cher. [Mais] c'est... [Comment] est-ce que [ça se dit] ? C'est la... si tu envoies avec ta copine normalement il va arriver. [Par] la Poste c'est... Jamais j'ai envoyé [par] la Poste. J'ai fait peur que... Bon là-bas si, [mais] là-bas je ne sais pas quand, y se perd les choses, mmm...

D : Et c'est toujours avec la même personne ou non pas forcément ?

M : Non différent. C'est des personnes que je connais bien... que je fais confiance.

Marisol également évoque les habits, les baskets, bijoux qu'elle envoie à ses enfants. Il faut en amont être renseignée sur la taille, les envies, les besoins des personnes concernées. Ce n'est pas toujours facile, lorsque les contacts quotidiens sont absents d'être au fait des goûts de chacun. Anna évoque la difficulté de trouver des vêtements et des chaussures à la mode pour sa fille, alors qu'aux États-Unis, plus proches de la Colombie, tout paraît beaucoup moins cher et beaucoup plus enviable. Marisol est très fière d'avoir pu envoyer des gourmettes en or à ses enfants et Amalia expédie, dès qu'elle le peut des médicaments très onéreux à son frère. Faire les magasins est aussi une manière de penser aux siens, de porter attention à leur existence, de les imaginer, de se rapprocher d'eux par la quête de ce qui pourrait leur procurer du plaisir, leur aller. Ils participent grandement aux liens sociaux et aux marques d'affection qui les cimentent tout en valorisant leur expéditeur. Ces envois sont peu fréquents et nécessitent une préparation importante : le choix des objets, leur poids, la nécessité de n'oublier personne. Les cadeaux sont aussi paradoxaux : Monica envoie du café à sa maman au Pérou, pays producteur de café. Ils sont l'occasion d'échanger les goûts³³⁷ du quotidien et de partager l'exotisme réciproque de la distance.

Ces pratiques, extrêmement anciennes, puisque des listes de cadeaux entre souverains et hauts-fonctionnaires de l'Antiquité sont étudiées et discutées à l'époque moderne³³⁸, analysées dans leur dimension symbolique d'échange de don et contre don par

³³⁷ Monica envoie des habits et de la nourriture à sa famille : des chocolats, du Nutella, du fromage comme le Caprice des Dieux. Le typiquement « français » est revisité à l'aune de ses pratiques quotidiennes et non des canons alimentaires de spécialités régionales.

³³⁸ Andrée Herdner en 1944, évoque les écritures administratives, rédigées en acadien étudiées par J. Friedrich et qui font état d'une liste de cadeaux envoyés par le roi d'Ugarit, au « Soleil » c'est à dire au roi des Hittites . cf. HERDNER Andrée, 1944, « J. Friedrich. – *Hethitisch-Ugaritisches* », *Syria*, 1944, vol. 24, n° 1, pp. 130-133. url : http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/syria_0039-PARROT André, 1965, « Andrée Herdner. Corpus des tablettes en cunéiformes alphabétiques découvertes à Ras Shamra - Ugarit de 1929 à 1939 » in *Syria*, Année 1965, Volume 42, Numéro 3 p. 393 – 394. 1946 1944 num 24 1 8398 t1 0130 0000 3. Vérifié le 11 avril 2017.

Marcel Mauss³³⁹, renvoient aux usages diplomatiques ancestraux comme aux usages contemporains de la famille³⁴⁰ et des relations sociales.

D : Et quand tu leur envoies un colis, tu leur écris un petit mot à côté ou pas, non ? Pas forcément ?

M : Ben... non, non, non.

D : Non, tu donnes les sacs à la personne qui va les voir.

M : Les sacs, il y a une liste. Une liste, les choses [par] exemple tee-shirt [pour] Caroline, le rouge [pour untel], parce que là-bas elle arrive la valise, après il y a une liste, c'est ce paquet c'est par là, mmm, lalala, (*rires étouffés*) voilà. [Pour qu'ils ne se disputent pas]. "C'est pour toi, non c'est pour moi, non, non". [Pour que] tous [aient] quelque chose. Voilà. Chacun.

D : Et donc en général, il y a ta fille et ton fils dans les cadeaux, il doit y avoir ta maman, c'est ça ?

M : Maman et après il y a... comment s'appelle, ma cousine, ma [cousine] et un autre.

Le cadeau porte en lui le message, il n'y a pas nécessité d'en dire plus, l'écrit n'apporterait pas plus d'indication que l'objet en lui-même. En revanche, il sert à distribuer et à désigner sans ambiguïté car ce qui importe c'est que chacun ait le sien propre et que personne ne se sente ni oublié ni lésé dans la répartition. La liste est donc indispensable, elle a le pouvoir d'arbitrer les dons, d'ordonner et de vérifier l'acheminement aux destinataires.

Mais les cadeaux ce sont aussi ceux qui sont effectués sur place dans une relation directe, sans intermédiaires. Ainsi, l'un des objets les plus fréquemment échangés, évoqué dans les entretiens est le magazine.

Anna comme Monica possède des magazines qu'on leur a donnés ou qui ont été jetés dans l'hôtel et sauvés de la poubelle

³³⁹ MAUSS Marcel, 1925, *Essai sur le don forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques*, L'Année sociologique (1896/1897-1924/1925), T. 1, (1923-1924) Presses Universitaires de France, pp. 30-186, <http://www.jstor.org/stable/27883721>

³⁴⁰ Cf notamment MONJARET Anne, 1998, « L'argent des cadeaux », in *Ethnologie française* nouvelle série, T. 28, No. 4, *les cadeaux : à quel prix ?* (Octobre-Décembre 1998), pp. 493-505, Presses Universitaires de France <http://www.jstor.org/stable/40990036>, vérifié le 11/04/17.

par leurs soins. Elles sont adeptes et habituées de ces deuxièmes ou troisièmes lectures, car parfois des échanges permettent à un(e) troisième lecteur(trice) de profiter du magazine. La sœur d'Anna, par exemple, participe à cette circulation de lectures, il lui arrive aussi de donner des magazines à Anna ce qui la remplit de joie car elle adore ça !

Une petite table chez Monica est ensevelie de magazines récoltés chez ses différents employeurs ; ils forment plusieurs piles constituées par tailles. Elle m'explique effectuer un tri de temps en temps pour ne conserver que ceux arrivés plus récemment ou non encore lus. Même à l'intérieur de son domicile la circulation semble ininterrompue, même si elle s'achève souvent à la poubelle.

Les livres sont aussi des objets que l'on s'échange ou que l'on se prête. Anna, par exemple, n'achète pas de romans ou d'ouvrages de lecture-plaisir, mais elle a déjà essayé d'en lire quelques-uns. Elle se souvient particulièrement de l'un d'entre eux :

« Jamais je, non. Je, jamais, j'ai jamais acheté un [livre], je le lis. [Voyons, oui, quel livre ?] Je lis la matière de un [livre] de... voilà je n'ai pas arrivé à [comprendre] rien du tout. Il y a... una copina de mi amiga, Matilda. »

Cette amie lui a effectivement prêté un ouvrage en français sur la religion bouddhiste, Anna dit n'avoir rien compris. Elle a abandonné la lecture qui lui semblait si ardue et a rendu le livre en question à sa propriétaire. Mais aujourd'hui elle aimerait bien acheter un livre qui lui fait envie :

A : Yo pense à acheter un [livre de... celui qui est très connu ici, très célèbre, en espagnol], mmm, de *Code de Vinci*.

D : Ah oui ! Code Vinci, oui, *Vinci Code*.

A : [Je] voudrais [l'] acheter en [espagnol] Il y a la copina de moi qui me dit « Non, Anna, c'est mieux que vous l'achetez en [français] »

D : Ah ! Et alors vous allez le lire en français, vous avez commencé ?

A : [Et moi non], je ne l'ai pas acheté. Je ne l'ai pas acheté, je voudrais l'acheter en [espagnol], je dis parce que je voudrais [apprendre] beaucoup de choses *hace*, en [espagnol], peut-être en [français] il y a des choses que [je ne vais pas comprendre et je ne l'ai pas, je ne l'ai] pas acheté.

La langue fait obstacle, barrage. Elle ne va pas acheter et investir dans un livre qu'elle ne pourra peut-être pas comprendre. En même temps, elle ne souhaite pas contrecarrer les ambitions que son amie a pour ses lectures (qui doivent être en français), en se procurant une version espagnole. Les lectures sont donc directement associées aux personnes qui encouragent ou prescrivent ces pratiques. Anna préfère ne pas s'opposer à son amie : elle n'achètera pas le livre. En espagnol, en revanche, elle se remémore une lecture dans les détails qui lui avait procuré un grand plaisir. Suite à ma question sur la temporalité de cette expérience, elle précise alors qu'on lui avait offert cet ouvrage colombien... il y a vingt ans.

La personne qui prête ou donne l'ouvrage est immédiatement associée au souvenir de lecture et ce, quelle que soit la distance avec l'événement et même lorsque toute trace matérielle du livre a disparu, c'est dire l'importance de cet élément. Monica elle, paraît plus indépendante dans ces choix de lecture, même si on l'a déjà noté précédemment, elle a également un souvenir très vif et ému de cadeaux livresques (le vieux livre de langue). Elle bénéficie également des dons de ses patronnes en matière de magazines et des quotidiens distribués dans le métro :

M : Après je lis les journaux [du] métro.

D : Ah oui ! Les journaux gratuits.

M : Les journaux *Métro y 20 minutes*, c'est tout. J'adore ça.

D : Et ça tu les achètes (*montre les revues*) ou tu...

M : euh... me le donne. Parce que il y a une dame qui, la, la dame que je vais le samedi. Ah lala ! Tous les jours elle achète. (*Petits rires*) Si no c'est ça, c'est l'autre. Après elle lit, après elle me le donne. Après elle je le lis bien, après je, jette. Ouais c'est ça. Sinon, non.

D : Oui, oui, ça circule.

M : Ça passe, ça passe.

D : Alors que les livres, les romans tu les achètes ?

M : Je, je si, j'achète en Gibert [mais] Gibert occasion, c'est pas... neuf non, C'est de l'occasion, mais bon, il est en bon état, j'achète ça, 3 euros, 4 euros, 5 euros, ça dépend. De Poche c'est à 3, y comme ça c'est à 5. Ouais. Si j'achète. J'achète mes dictionnaires, quelque chose que je. [Par] exemple je veux, je vais acheter la histoire de... il y a une histoire d'un livre, comme ça, hein. 20 euros ça coûte le livre. No que le, la semaine dernière j'ai allé et puis c'est fini me dit le monsieur de la Fnac. C'est un

livre de l'histoire de... Tu te souviens de la, de la fille qui s'est perdue, que... elle s'est perdue beaucoup de temps et après a los 18 ans il a, il a..., il a retour... il s'est, [comment] est-ce que se dit ?

D : Elle avait été kidnappée.

Monica qui est la seule femme rencontrée à affirmer acheter des ouvrages pour son plaisir, va l'assouvir à moindre prix, d'occasion. Une fois encore c'est une lecture qui circule de main en main, car il paraîtrait déraisonnable d'investir 20 euros dans un livre neuf qui est si vite épuisé, quand on peut se le procurer, quelque temps après, à 5 euros. La lecture « ça passe, ça passe » dit-elle, les livres voyagent et font également voyager, même pendant les transports.

4.4.3. Traces en mobilité

Le métro, les transports en commun sont des espaces et des moments où l'esprit peut s'évader, s'échapper du quotidien. Ce sont des moments récurrents et fréquents dans la vie des femmes interrogées qui doivent bien souvent, dans la même journée, changer une à plusieurs fois d'employeur et donc de lieu de travail. Le déplacement se métamorphose parfois de temps contraint, subi en un moment potentiellement agréable et tourné vers soi. Le temps du voyage n'est alors pas un temps perdu, mais un temps offert, un moment que l'on s'offre. Anna a par exemple des rituels très précis dans ses lectures du métro : le lundi par exemple c'est le jour du magazine *femme actuelle* :

« Ah non ! [par exemple] *Femme actual* je le lis [par exemple, voyons], je lis *Femme actual* ici (*me le montre*) si, [par exemple], *Femme actual*, il y a des lectures ici, [sur, sur] la santé. Sur la santé et tout ça je [le comprends], sur la santé (*tourne les pages du magazine*) il a beaucoup de choses intéressantes y yo tout le, ne sais pas, mais tous les lundis j'achète *Femme actual* y yo tout le lis. Je suis dans le métro, je lis tout. Je [comprends] beaucoup. [Par exemple, ça je] le lis...

D : Les journaux gratuits vous les prenez dans le métro ou pas ?

A : Si. Ah si ! Oh si ! Yo lis tous les jours *Métro* y... [Ce qu'ils donnent, ce qu'ils donnent dans] le métro [je le] lis. [Par exemple, les accidents, des choses comme ça, intéressantes, je les lis].

D : Oui, donc tous les jours vous lisez du français.

A : (*plus fort*) Tous les jours, yo tout la semana, il y a ma sœur... me donno quand je finis par exemple je vous lis « l'aller et el retour ». [Au] retour,

[et par exemple] el jeudi je prends este journal y je lis. Il y a muchas, muchas cosas interesantes, si. Toujours je lis, toujours. Il y a beaucoup de cosas intéressantes dans le journal. J'adore.

C'est un moment où lorsque c'est possible, en fonction de l'affluence, on peut s'adonner à des pratiques pour le plaisir, sans crainte d'empiéter sur un temps de travail ou de tâches domestiques, de devoirs. Paradoxalement le temps de transports collectifs devient alors un temps à soi, tourné vers son plaisir, que l'on peut prévoir et anticiper. Monica ne dispose pas les mêmes objets tous les jours de la semaine dans son sac à main. Les week-ends c'est relâche pour les livres mais pour Monica le lundi c'est jour de roman :

M : Et lundi c'est, je mets le livre, je mets des choses.

D : Ah ! C'est parce que tu allais chez ta copine que tu n'as pas pris de livre ? [...] Si tu étais partie au travail tu aurais pris un livre par exemple ?

M : Oui, parce que je lis dans le métro.

D : Et donc quand tu prends un livre pour lire dans le métro, tu prends quoi... un livre... un roman ?

M : Comme ça, un roman.

Marc Augé qui a observé finement les activités du métro il y a quelques années, échafaude une liste de lectures possibles, auxquelles il faudrait ajouter aujourd'hui les écrans, qu'ils soient de téléphone ou plus spécialement dédiés à la lecture, comme les liseuses électroniques. Le métro n'a cessé d'être, même avec les évolutions technologiques, un lieu de lectures multiples :

« Si l'on regarde de près, on s'aperçoit que les activités du voyageur de métro sont nombreuses et variées. La lecture y occupe encore une grande place, majoritairement (bien que certaines lignes soient plus intellectuelles que d'autres) sous la forme de bandes dessinées ou de romans sentimentaux comme ceux de la série Harlequin. Ainsi l'aventure, l'érotisme ou l'eau de rose se déversent dans les cœurs solitaires d'individus qui s'appliquent avec une constance pathétique à ignorer leur entourage sans rater leur station³⁴¹. »

Cette intimité logée au milieu d'un collectif ignoré et balisée par un temps précis est paradoxalement la condition d'un moment

³⁴¹ AUGÉ Marc, 1986, *Un ethnologue dans le métro*, Hachette, Paris, 119 p., p.60.

de lecture personnelle. Si le lieu est partagé, l'activité demeure individuelle, même pratiquée simultanément par d'autres voyageurs. Chaque usager du métro a d'ailleurs éprouvé ou observé le sentiment de gêne qui s'empare du lecteur lorsqu'il s'aperçoit qu'un de ses congénères lit par-dessus son épaule l'ouvrage ou le journal qu'il parcourt. Cela peut passer pour une incorrection majeure, comme si implicitement la lecture était un espace personnel réservé, un îlot de vie privée, qu'il conviendrait de respecter même dans la société très serrée du métropolitain. Espace collectif majeur, les transports en commun sont également l'espace de l'intime en voyage et transportent les rêves et les réflexions intérieures de multiples individus.

« Où s'en va vagabonder la pensée de ces héros de la lecture, cependant que s'égrène le chapelet sans surprise des gares successives, pensée rendue plus insaisissable encore de se plier aux séductions d'une image ou d'un récit ? La question peut s'inverser, formulée par un écrivain (Georges Perrec³⁴²) qui s'inquiète du sort du texte : « Le texte, qu'en devient-il, qu'en reste-t-il ? Comment est perçu un roman qui s'étale entre Montgallet et Jacques Bonsergent ? Comment s'opère ce hachage du texte, cette prise en charge interrompue par le corps, par les autres, par le temps, par le grondement de la vie collective ?³⁴³ »

Pour autant la dimension collective et le regard des autres ne sont pas oubliés dans ces pratiques personnelles. On pourrait même dire qu'il est consécutif aux lectures que l'on s'autorise, aux activités que l'on accepte ou pas de dévoiler publiquement. Jamais le voyageur n'est à l'abri du regard des autres et il le sait bien. Monica et Anna choisissent comme les autres lecteurs, les lectures du métro et celles qui ne le seront pas. Le leurre du repli sur soi, n'est que pratique sociale partagée. Alors, même individuelle, la lecture n'en demeure pas moins une activité collective, car tacitement reconnue comme usage accepté et acceptable dans ce lieu de vie. Le choix de l'ouvrage ou de l'activité pratiquée en public n'est donc pas anodine, elle n'est pas le fruit du hasard mais bien celui d'une mise en scène de la situation de

³⁴² PERREC Georges, 1985, *Penser/Classer Hachette*, Paris, 184 p. Note de l'auteur.

³⁴³ AUGÉ Marc, 1986, *Opus Cit* ., p. 61.

lecture, une présentation de soi³⁴⁴ aux autres. C'est une manière de s'exposer à autrui et la pudeur de Monica l'empêche de réaliser publiquement certaines pratiques personnelles :

M : Je voulais amener al métro ça, hein (*grand sourire*) (...) *Pero* [mais]... je pense que tout le monde me va à regarder tricoter (*rires*) et tout j'aime pas ça. Que me regarde, non. C'est mieux lire, je prends mon livre por el métro.

Le tricot révèle une part trop intime de Monica, elle ne souhaite pas divulguer ce pan de sa vie à l'extérieur. Toute la retenue de Monica est contenue dans le choix des rêves qu'elle peut solitairement exercer en public : elle lit pour ne pas être vue des autres.

Au contraire pour Amalia le métro est une scène de rencontre, une possible confrontation joyeuse à l'altérité. Elle n'évoque aucune lecture mais l'écoute et le dialogue avec les passagers pour apprendre à mieux maîtriser le français. Pour Amalia le métro ou le bus sont avant tout des espaces de communication partagée. Ce qu'elle dit de son besoin de contacts humains a été démontré à chacune de nos sorties où elle parvenait à tisser des liens avec nombre de personnes croisées :

Par exemple quand j'écoute un mot que dit... par exemple « Excellent « o « jamais », je dis :

— « Comment ? Qu'est-ce que ça veut dire ça jamais ? Ah beh ! Qu'est-ce que ça veut dire ? »

— « Ça veut dire ça, ça. »

— « OK, jamais, jamais, jamais » dix fois, vingt fois, « jamais, ça veut dire ça, ça veut dire ça. »

Et comme fou, comme folle dans le métro. Ah ! **Faim**³⁴⁵ de parler.

Pour Amalia le métro, avant d'être un espace de lecture est avant tout celui de la rencontre avec l'autre :

« Le métro parce qu'il nous rapproche de l'humanité quotidienne, joue le rôle d'un miroir grossissant et nous invite à prendre la mesure d'un

³⁴⁴ GOFFMAN Erving, (1^e édition : 1959, *The presentation of Self in Everyday Life*) ACCARDO Alain (trad.) 1973, *La mise en scène de la vie quotidienne, 1 – La présentation de soi*, Les éditions de Minuit, Paris, 251 p.

³⁴⁵ Le mot est particulièrement accentué : tonalité et volume sonore important.

phénomène que sans lui nous risquerions ou peut-être essaierions d'ignorer (...).³⁴⁶ »

Que ce soit la jeunesse ou la langue, l'expérience de l'altérité, confirme ou questionne sur le système d'appartenances, de références qui constituent chacun. En cherchant l'autre, c'est bien le sens de son parcours qu'Amalia interroge quotidiennement. À des périodes où elle tente de redéfinir son chemin et celui à venir, le métro lui offre une scène d'expérimentation journalière des choix et des voyages à venir :

« Mais déjà le métro m'avait enseigné que l'on peut toujours changer de ligne et de quai, et que si l'on n'échappe pas au réseau, il permet pourtant quelques beaux détours.³⁴⁷ »

³⁴⁶ AUGÉ Marc, 1986, *Opus Cit.*, p. 28.

³⁴⁷ AUGÉ Marc, 1986, *Opus Cit.*, p. 117.

Synthèse Emergences : écritures exposées, écritures dissimulées

J'ai relaté des expériences d'écritures ordinaires telles qu'elles ont été observées ou exprimées au cours de l'enquête. Exposées ou camouflées, elles naviguent parfois d'un statut à l'autre, en fonction des contextes et des transformations de la personne.

Les écritures transportées, serrées près de soi, sont parfois cachées, dissimulées au fond des sacs, les sacs des dames. En parvenant à extraire l'intimité de leurs contenus, ce sont des révélations d'écritures qui jaillissent : un cahier et un livret d'apprentissage pour celle qui dit détester apprendre, un carnet et un répertoire pour celle qui affirme ne pas détenir d'écrits. Les sacs à main, par leur proximité avec leurs propriétaires servent de révélateurs d'identités rêvées ou en construction. Cependant leurs contenus varient en fonction des lieux et des situations de vie de leurs propriétaires dévoilant et dissimulant tour à tour les multiples facettes de chacune.

Les photographies des écritures enfouies prises à cette occasion permettent de regarder plus attentivement les usages scripturaux qui accompagnent chaque support. Le cahier de Marisol montre des écritures variées : tableaux, listes, numéros de téléphone ainsi que des essais multiples de traduction de mots usuels. Il s'agit bien d'un apprentissage informel en cours. Le manuel, en plus de son intérêt classique, tient lieu d'objet protecteur. L'agenda d'Anna ne tient pas compte des dates préinscrites et ne semble pas régi par un ordre d'écriture même si son auteure retrouve précisément chaque élément qu'elle y a inscrit. Il s'agit d'écritures multiples : comptables, pratiques avec codes d'entrées et horaires, recettes de cuisine, etc. Son répertoire est ordonné selon un autre classement qu'alphabétique, probablement par affi-

nités entre personnes et va au-delà d'une visée pratique (conservation de numéros de personnes décédées ou de numéros caducs), même si de la même manière que pour l'agenda, Anna sait exactement où est située l'information qu'elle recherche et sa validité.

La pratique des écritures sur des carnets est, elle, très singulière, Monica tricoteuse-rêveuse, tisse comme la tante Filo de Maria London, un sens, une histoire sur le papier, puis défait son ouvrage. Anna qui, avec « un récit » ou « une série de dates tracées », correspond aussi à la définition du journal intime de Philippe Lejeune, entremêle différentes traces. Les récits sur soi prennent donc des formes particulières pour chacune, conservés précieusement, publiés ou jetés méthodiquement, ils appartiennent à l'intime et permettent de se relier ou délier avec le monde environnant.

Dans les domiciles, les bibliothèques observées sont très contrastées et révèlent des rapports divergents à l'écriture. D'une simple étagère à un pan de mur de la pièce de vie, leurs organisations et contenus dénotent des usages variés d'écrits dissemblables. Ce qui paraît commun est cette propension au rêve et à l'imagination, chacune évoquant des ouvrages et des personnes absents ainsi que la présence d'écrits de leur propre production (d'apprentissage, intimes, ouvrages publiés) dans les bibliothèques.

D'autres écritures sont présentes et visibles du visiteur dans les domiciles. Sur sa table basse, Anna est submergée par différents écrits administratifs qu'elle ne comprend pas et dont elle attend des éclaircissements par les personnes qui ont accès à son logement. Elle dépose aussi des magazines qu'elle affectionne et s'énerve contre le rangement à effectuer dans ce méli-mélo. Monica, range par piles les magazines de même taille et expose devant ses yeux (le Frigidaire) les documents qu'elle appréhende d'oublier. L'exposition sert à la rassurer.

En revanche, certains écrits sont cachés un moment comme le cahier d'Isabel afin d'être par la suite montrés à leurs destinataires premiers (enfants), voire étendus (lectorat de l'APA). C'est lorsque la personne se sent prête et s'auteurise à s'exposer que le dévoilement peut s'opérer. D'autres écritures peuvent également alternativement être cachées puis montrées, il s'agit des documents

d'identité notamment lorsque la personne passe d'un statut à un autre (légalisation par exemple).

Enfin, il y a les écritures qui circulent, soit parce que c'est leur vocation : lettres, messages internet, textos ; soit parce que certains écrits (ouvrages, revues) sont prêtés, offerts, vendus ; soit encore parce que leur usage est d'être utilisé pendant que la personne voyage. Là encore les perceptions sont variées même si certaines pratiques se révèlent communes (lecture dans le métro, texto, etc.).

Dans tous les cas, non seulement les usages de l'écrit sont variés, en quantité importante, mais se révèlent d'un grand impact pour la personne concernée. Qu'elles soient réflexives, démonstratives, mémorielles ou voyageuses, les écritures, mêmes ordinaires, se situent dans l'intimité de chacune.

Chapitre 5.

Perspectives d'éducation

5. Apprendre à s'écrire ?

« L'écriture ordinaire, celle du quotidien, si elle implique l'emploi de modèles, de codes, de formes inculqués, n'en est pas moins créatrice de lieux propres, supposant fixation et durée. Même dans ses formes les plus humbles et les plus soumises, elle a les traits qui caractérisent les stratégies³⁴⁸. »

L'écriture, elles disaient ne pas en détenir de personnelle. Or, après de longs moments, ce sont des traces variées et multiformes qui jaillissent des sacs ou des recoins secrets où elles étaient soigneusement rangées. Écritures d'apprentissage, commémorative, domestique, elles envahissent le quotidien et ne sont pas perçues comme impersonnelles ou anodines par leurs propriétaires. Elles les dévoilent d'une autre manière que les paroles ou les gestes. En ce sens, elles rejoignent des recherches sur la littératie³⁴⁹ entendue comme entrée dans la culture écrite qui signalent l'intrication entre écritures et contextes socio-culturel et biographique des scripteurs³⁵⁰.

³⁴⁸ CHARTIER Roger, 1996, *Culture écrite et société, L'ordre des livres* (XIV-XVIIIe siècle), Albin Michel, Paris, 241 p., p.13.

³⁴⁹ FIJALKOW Jacques, FIJALKOW Yona & PASA Laurence, 2004, « Littératie et culture écrite » in BARRE de MINAC Christine, BRISSAUD Catherine & RISPAIL Marielle (dir.), *La littératie conception théoriques et pratiques d'enseignement de la lecture-écriture*, L'Harmattan, Paris, 354 p., pp.53-68.

³⁵⁰ « Même à un niveau de maîtrise de l'écrit peu élevé, les productions écrites présentent des propriétés que l'on peut mettre en rapport avec l'histoire personnelle et les conditions de vie des personnes. (...) Une telle analyse confirme donc l'intérêt qu'il y a, pour les recherches sur l'illettrisme, à faire appel à une définition large de la littératie qui considère l'écriture comme une activité socio-culturelle inscrite dans un contexte social. », Ibid. p. 64.

Les enjeux d'apprentissage et de domestication de ce support sont bien réels et constants. Cette partie propose de synthétiser les enjeux d'apprentissages et de (trans)formation à l'œuvre à travers des pratiques d'écritures.

5.1. Notions d'intimités (mémoire, retour sur soi, rêve)

Se raconter, se livrer peut être envisagé comme une marque d'impudeur, d'irrespect des distances, des convenances sociales. Se dévoiler, mettre à nu sa sensibilité peut se révéler effrayant à la fois pour le narrateur mais également pour celui qui en reçoit témoignage. L'intimité ne se réduit pas à l'évocation de l'expérience ou de l'autobiographie, elle va au-delà et même parfois en deçà. Comme un territoire très sensible de nature à dévaster son narrateur, il prend parfois des détours ou des chemins de traverse pour éviter le gouffre d'émotions trop violentes. C'est notamment ce qui s'est déroulé pour des expériences extrêmes, des traumatismes incommensurables que les acteurs voulaient chasser à jamais de leur mémoire et que les témoins non plus n'étaient pas prêts à entendre. Les génocides, les traumatismes de guerre font partie de ces événements qui ne sont pas forcément dicibles ni entendables facilement mais dont le récit est fondamental pour tous. Ils façonnent et leur souvenir hante à jamais la personne qui les a subis, alors même que le refus de l'évoquer peut être scandé comme une nécessité de survie³⁵¹. C'est pourquoi il est délicat de proposer la

³⁵¹ On peut bien sûr évoquer Jorge Semprun qui écrit p.254 : « J'avais été mis en demeure de choisir entre l'écriture ou la vie. (...) Tel un cancer lumineux, le récit que je m'arrachais de la mémoire, bribe par bribe, phrase après phrase, dévorait ma vie. Mon goût de vivre du moins, mon envie de persévérer dans cette joie misérable. J'avais la certitude d'en arriver à un point ultime, où il me faudrait prendre acte de mon échec. Non pas parce que je ne parvenais pas à écrire : parce que je ne parvenais pas à survivre à l'écriture plutôt. Seul un suicide pourrait signer, mettre fin volontairement à ce travail de deuil inachevé : interminable. Ou alors l'inachèvement y mettrait fin, arbitrairement, par l'abandon du livre en cours. » SEMPRUN Jorge, 1994, *L'écriture ou la vie*, Gallimard, Paris, (collection Folio, 2005), 397 p., mais également le récit de Paul Felenbok qui témoigne de son histoire après s'être tu pendant soixante ans dans la pièce de théâtre *Ceux qui restent*, (mise en scène David Lescot) et qui fait partie des enfants survivants du Ghetto

biographisation d'expérience comme seule alternative à l'apprentissage linguistique traditionnel, même si certains en font un usage de formation exceptionnel – Isabel Gille – en est l'exemple parfait. Cependant, il lui a fallu du temps et beaucoup de pudeur, avec un discours tout en retenue, comme détaché de ses affects pour parvenir à élaborer son histoire. Dans certaines familles il est d'usage de dire qu'« il y a des choses que l'on garde pour soi », c'est alors que d'autres usages, d'autres manières d'évoquer les mots surgissent, l'écriture devenant l'un des moyens de les figurer ou de les effleurer. L'intimité vient alors se loger au détour de mots simples, parfois même dans une épure, l'évocation seule subsiste, mais l'émotion demeure vive pour le scripteur.

C'est également ce qu'évoque Silvia Baron Supervielle :

D : Je veux dire que le récit de soi n'est pas forcément...

S : Non bien sûr,

D : Une façon impudique de se livrer

S : Non et d'ailleurs ça n'a pas beaucoup d'intérêt. Ce qui est mystérieux, dans l'écriture est très intime mais aussi est à part disons, de la vie qu'on peut avoir, courante, intime avec des êtres, enfin je. Et c'est très lié à l'amour mais c'est un amour inapplicable dans la vie courante. Disons l'amour avec lequel je travaille quand j'écris et qui est là tout le temps et qui en plus comprend le cœur, le corps, tout l'être est un amour finalement, qui n'est pas possible dans la vie, qui reste inaccompli dans la vie. Et donc qui s'accomplit plus ou moins, à travers cette espèce de fleuve de l'écriture, qui, qui sort. Et c'est ça qui est très beau. Et qui disons, après vous revient d'une certaine façon. Et vous donne une certaine plénitude. Vous comprenez. Mais en fait c'est très séparé disons, de la vie personnelle. Voilà ce que je voulais vous dire.

C'est très intime c'est très fort mais c'est une chose qu'on aurait pas pu vivre avec personne. C'est une chose qui, disons, c'est comme... une voie par laquelle on cherche à se sauver et aussi à trouver un dieu et aussi... bon disons, à accomplir un amour qui est presque impossible à accomplir de cette façon-là dans la vie courante et... c'est la vie même. C'est la vie même, qu'on ne peut pas avoir dans la vie courante. C'est plus que la vie. (*rites*) Est-ce que je m'explique ou bien ?...

D : Oui, j'aimerais que vous me, continuiez ; pourquoi c'est plus que la vie, parce que c'est la vie rêvée, c'est la vie ?

S : ... parce qu'il y a une intensité, non. Dans tout ce qu'on peut sentir.

Le sentiment, le cœur, les sens tout. Une intensité dit, qui ne veut pas,

de Varsovie (Théâtre Silvia Monfort février-avril 2014, puis 03/03/15 au 21/03/15 au Théâtre de la Ville, Paris).

qui ne va pas se heurter à une réalité contrariante, qui ne va pas se heurter avec des murs. Qui continue son chemin en pleine liberté et. Qui a beaucoup de force et c'est une joie de, de... C'est aussi une souffrance parce que on n'arrive pas à s'adapter aux mots. Non c'est ça qui est terrible. Mais c'est une joie de continuer, de continuer, dans cette voie qui s'ouvre peu à peu, comme ça devant vous. Voilà. Mais il y a des livres ratés (*rires et silence*)³⁵².

La trace peut être intime, dans sa signification ou par l'évocation qu'elle engendre, (dans les carnets d'Anna par exemple) mais ce que nous apprend Silvia B.S., est que le moment d'élaboration de cette trace, l'action d'écriture, est un temps intense qui comporte une charge émotionnelle vive, une expérience qui serait « plus que la vie » dans une autre dimension de compréhension et de sentiments.

5.1.2. Les fils : tricoter sa vie, tisser sa toile, construire du sens

Le désir humain serait symboliquement lié au tissage³⁵³ et de nombreux ouvrages associent tissage, écriture et création. Monica, à travers son tricot, rappelle cette symbolique et l'incarne pragmatiquement en s'attelant à la lecture très ardue et technique du magazine de couture. Ses rêves la poussent vers de nouveaux apprentissages, qui lui paraissent ludiques tant ils figurent des pratiques anciennes reliant son passé, son présent et ses songes. Sa pratique du tricot est à relier avec celle de son journal où elle se remémore quotidiennement ses faits, les évalue, valide ses actions pour en détruire ensuite la trace scripturale : elle pratique les textes sous ces différents aspects, mais toujours dans une certaine dimension onirique, voire nostalgique.

« Texte veut dire tissu ; mais alors que jusqu'ici on a toujours pris ce tissu pour un produit, un voile tout fait, derrière lequel se tient, plus ou

³⁵² Entretien S. BS, p. 5-6.

³⁵³ Dans la mythologie antique, Arachné, simple mortelle, douée pour l'art du tissage, est frappée par la navette et sa tapisserie déchirée en lambeaux par la déesse Athéna pour avoir eu le désir de se mesurer à elle et de produire un tissu encore plus remarquable. Son orgueil et son défi (même s'il est réussi) engendrent le courroux de la déesse et la poussent au suicide. Sa pendaison sera transformée par Athéna en mode de vie et elle deviendra ainsi araignée.

moins caché, le sens, (la vérité), nous accentuons maintenant dans le tissu, l'idée générative que le texte se fait, se travaille à travers un entrelacs perpétuel ; perdu dans ce tissu – cette texture – le sujet s'y défait, telle une araignée qui se dissoudrait elle-même dans les sécrétions constructives de sa toile. Si nous aimions les néologismes, nous pourrions définir la théorie du texte comme une hyphologie (*hyphos*), c'est le tissu et la toile d'araignée³⁵⁴. »

Cette quête de sens transparait clairement dans les écrits de Monica mais elle est également présente dans ceux d'Anna et de Marisol qui en écrivant veulent s'appropriier des bribes du réel (appropriation linguistique ou matérielle) ou conserver des traces des disparus (personnes décédées inscrites dans le carnet d'Anna). La trace, même la plus ordinaire – le vocabulaire patiemment traduit – évoque la volonté de comprendre le réel, dans une visée d'appropriation, sinon de maîtrise.

Elle est bien évidente pour les écrivaines, qui par leurs récits veulent donner du sens à une trajectoire qu'elle soit personnelle ou familiale. Les multiples textes produits, consultés, le sont dans une recherche constante de compréhension, d'entendement qu'ils soient présents, passés ou à des fins plus projectives. La nostalgie a une part de choix dans ces recherches de compréhension du monde et de soi-même. En cela, les écritures de la migration – même si la nostalgie ne saurait être le seul fait de la mobilité territoriale – comporte une spécificité puisque d'emblée elle se positionne en un « hors-lieu » qui signifie littéralement exil comme le souligne Karima Lazali dans son article « Figures du hors-lieu³⁵⁵ ». Tisser, écrire afin de donner un sens ou de démêler du sens dans son expérience serait donc une des données importantes dans les écritures ordinaires ou littéraires des femmes rencontrées.

³⁵⁴ BARTHES Roland, 1973, *Le plaisir du texte*, Le Seuil, Paris, 101 p., p.101.

³⁵⁵ LAZALI Karima, 2009, « Figures du hors-lieu », in *Le Coq-héron* 3/2009 (n° 198), p. 152-156.
URL : www.cairn.info/revue-le-coq-heron-2009-3-page-152.htm. « L'exil n'est donc pas réductible au fait de quitter sa terre natale, ses proches ou le familier de son environnement. Et pourtant, la traversée des frontières pour vivre ailleurs peut quelquefois se vivre comme une perte irréversible, irrémédiable et exclure de toute possibilité de parole signifiante, c'est-à-dire subjectivante pour le sujet et ses descendants. »

L'apprentissage serait donc la voie ultime de la quête de sens : littéralement apprendre à tisser, apprendre un sens nouveau, un nouvel accord entre soi et le monde. Comme pour les jeunes ou les enfants³⁵⁶, la réussite d'un apprentissage est liée au sens que la personne peut lui attribuer ou pas. Dans le cas de l'écriture ou de la langue il s'agit non seulement de comprendre le réel à travers un autre prisme langagier de référence et de subjectivisation mais également de tisser sa vie dans cette langue nouvelle, comme le fait Isabel lorsqu'elle témoigne de sa trajectoire de vie par écrit, en français.

Pour autant, écriture et langue ne sont pas dissociées, ni dans l'apprentissage ni dans les pratiques d'écritures. Trouver le mot juste, s'assujettir à la langue de l'Autre, utiliser un langage métissé sont des préoccupations raisonnées sur la place que le scripteur désire occuper dans la société. Trouver sa langue, son accent c'est peut-être une manière de saisir sa propre singularité.

Le sens n'est pas cantonné au sens qui est produit de manière consciente, il y a également dans le cas de l'écriture un sens qui échappe au scripteur qu'il soit débutant ou confirmé. Cette production qui dépasse le contrôle de soi peut devenir une quête incessante, comme une recherche de soi par soi dans des territoires fantaisistes tels que l'est « le pays de l'écriture » pour Silvia Baron Supervielle.

5.1.3. Formel, non-formel, informel³⁵⁷. Relations aux personnes et aux savoirs

« Dans le faubourg Saint-Marceau, des peintres sur porcelaine travaillant le soir et ne pouvant par la suite, ni assister aux cours, ni aux lectures, se

³⁵⁶ CHARLOT Bernard, BAUTIER Elisabeth, ROCHEIX Jean-Yves, 1992 *Écoles et savoirs dans les banlieues... et ailleurs*, Armand Colin, Paris, 253 p.

³⁵⁷ Ici ce sont les usages les plus courants (même si cette division est contestable) de cette terminologie qui sont utilisés, en plus de l'article de BÉZILLE Hélène, BOUGÈRE Gilles, 2007, « De l'usage de la notion d'informel dans le champ de l'éducation » note de synthèse in *Revue française de pédagogie*, n° 158, janvier-mars 2007, pp. 117-160, déjà cité, on peut se référer à l'observatoire compétences emploi sur la formation continue et le développement des compétences de l'Université du Québec à Montréal, juin 2013, volume 4, n° 2, vérifié le 11/04/17

cotisent pour payer une personne qui leur redit ce qu'elle a entendu au Conservatoire ou au Palais National et leur répète les morceaux qui y ont été lus. Les peintres sur porcelaine l'écoutent en travaillant. (...) Les lettres témoignent d'une vive sympathie pour les lectures faites au peuple et les signalent comme un des meilleurs moyens de moralisation.³⁵⁸ »

Les cours du soir témoignent à la fois d'une visée politique (moraliser ou éduquer le peuple) extérieure aux personnes concernées mais également d'une certaine admiration pour ces travailleurs qui s'astreignent à un apprentissage malgré leurs faibles moyens (financiers, de loisirs). Cette double représentation est associée aux moyens complémentaires dont les gens usent ou qu'ils inventent afin d'y parvenir. Dans cet extrait un seul auditeur est inscrit aux cours institutionnels mais tout un groupe en bénéficie par la retransmission systématique qu'il effectue auprès de ses pairs.

Dans l'apprentissage linguistique des adultes³⁵⁹, aujourd'hui il est de la même manière très difficile de dissocier ce qui est de l'ordre du formel et de ce qui ne relève que de l'informel. Très souvent les deux espaces s'interpellent et se stimulent. Ainsi, l'amie gardienne d'Anna représente à la fois pour elle un personnage important d'éducation informelle mais également un moteur ou un soutien à une inscription aux cours institutionnels. À l'inverse, les cours formels (très peu nombreux) suivis par Marisol sont l'occasion de développer des outils d'apprentissage non formel avec son cahier. Les deux notions interagissent et n'entrent pas systématiquement en compétition. À ce titre la définition de l'informel que pose un géographe urbain s'accorde avec ce qui a été constaté :

<http://www.oce.uqam.ca/les-bulletins/90-notions-formel-informel-nonformel.html?catid=19%3Ajuin-2013-volume-4-numero-2>

³⁵⁸ SOUVESTRE Émile, 1850, « Rapport de M. Émile Souvestre à Monsieur le Ministre de l'Instruction Publique , le 21 mars 1850 » in Ministère de l'Instruction Publique et des Cultes, *Lectures Publiques du soir et Cours complémentaires, Rapports*, Premier compte-rendu trimestriel (du 15 décembre 1849 au 15 mars 1850), Paris. 43 p. (archives historiques de la Ville de Paris, cote 13135), p.11.

³⁵⁹ Il est probable que ce soit également le cas pour les enfants qui apprennent en de multiples lieux en-dehors de l'école.

« Simplement est informel ce qui échappe à une régulation publique explicite, ce qui ouvre largement le champ des possibilités et évite que nous confondions informalité et clandestinité. En réalité, dans de nombreuses situations, l’informel est omniprésent et s’expose au grand jour : il constitue même le régime normal de bien des fonctionnements urbains – notamment en matière économique et résidentielle. Il concerne toutes les activités de production et de biens, même les plus sophistiquées.³⁶⁰ »

Car, si Marisol cache son cahier et son livre d’apprentissage, il n’est pour autant pas certain que le terme de clandestinité soit approprié. En effet, lorsque je découvre ces objets, elle en éprouve de la fierté et ne cherche pas à se soustraire ni à mon regard sur eux ni au fait qu’elle en est la propriétaire et l’auteure. Il est de plus certain que ces deux supports sont régulièrement portés à la vue d’autrui puisque des indications d’itinéraires, des numéros de téléphone y figurent. Le terme de clandestinité, s’il est poétique, ne recouvre pas ici une réalité tangible, puisque même ce qui est caché dans le discours est amené à être exposé physiquement.

Les objets ont ainsi leur importance dans leur aspect attractif. Leur aspect (carnet « chic » d’Anna, carnets soignés de Monica), taille (maniabilité), origine (la copina), influencent des usages et des appropriations. Est-ce la nécessité d’écrire qui pousse à l’acquisition de ces supports ou leur possession qui incite à leur usage ? La réponse ne va pas de soi. Ces objets s’inscrivent dans des pratiques et des références culturelles (cadeau commercial de la banque, guide touristique, revues) qui circulent de manière ordinaire dans le nouvel espace de ces femmes. L’appropriation de la culture écrite passe également par les objets, les supports ou les médias (ordinateurs), sans qu’on puisse toujours savoir ce qui a été initiateur à l’usage. Ces pratiques, s’inscrivent dans une culture matérielle de l’écriture, dans laquelle ces femmes agissent et interagissent.

Par ailleurs, les demandes de dictées d’Anna reposent sur l’idéation d’une pratique institutionnelle mais se situent dans les différents espaces d’apprentissage rencontrés (les cours comme les personnes tierces). Les pratiques formelles s’étendent sur celles qui

³⁶⁰ LUSSAULT Michel, 2013, L’avènement du monde. Essai sur l’habitation humaine de la Terre, Le Seuil, Paris 297 p., p. 110.

ne le sont pas et si les cours avaient été observés il est fort probable que maintes pratiques informelles d'apprentissage les auraient jalonnées réciproquement (aide des pairs, etc.). Les personnes qui accompagnent les femmes dans leurs apprentissages linguistiques ne sont pas non plus réduites à un espace ou un rôle mais impulsent une dynamique qui génère des pratiques d'acquisition sur différents rivages de leurs existences.

« Apprendre est un processus engageant tout l'être et baignant dans les relations à autrui, proche et lointain, réel et représenté, présent et passé. (...) Ainsi la dimension de relation complète-t-elle celle de processus³⁶¹. »

Monica évoque son formateur comme une personne-ressource : il semble incarner à la fois quelqu'un de très important pour elle ; elle ne cesse de se référer à lui, alors que paradoxalement elle n'a pas tissé, ou même tenté, de relations personnelles ou privilégiées en-dehors de l'espace du cours. Ce qu'il représente suffit à Monica pour en faire un personnage éblouissant dont elle est avide d'apprendre et qui la lance finalement sur la voie d'un apprentissage autonome et indépendant.

De l'autre côté de la relation pédagogique, Blandine Rui évoque en quoi le contact entretenu avec l'une de ses apprenantes a pu aider cette dernière à se construire :

« L'étrangeté de l'Autre devenait donc autre chose que du rejet et de l'hostilité, l'étrangeté de l'Autre devenait hospitalière. Autrement dit, l'enseignante était un point d'étrangeté auquel Zohra pouvait s'identifier et à partir duquel elle pouvait apprendre/se transformer³⁶². »

Ce qui semble à la fois caractériser les situations d'apprentissage réussies et les relations de formation, c'est que leur adhésion passe par un engagement de la personne de manière large et vaste qui ne cloisonne (tout du moins en pensée) ni les situations ni les

³⁶¹ BERCHOUX Marie, MALLET Claire & RUI Blandine, 2013, « Notions et pratiques en dialogue » in BERCHOUX Marie (dir.), 2013, *L'intime et l'apprendre. La question des langues vivantes*, Peter Lang, Berne, 190 p., pp. 29-33, p. 30.

³⁶² RUI Blandine, 2013, « Travailler à sa liberté de sujet dans la rencontre avec une langue étrangère. Une approche anti-utilitariste et humaniste pour un apprentissage des langues » in BERCHOUX Marie (dir.), 2013, *L'intime et l'apprendre. La question des langues vivantes*, Peter Lang, Berne, 190 p., pp. 61-79 p. 78.

personnes à une étiquette précise. On peut postuler que cet espace non clos est provoqué notamment par la particularité du travail d'apprentissage linguistique en situation de migration, qui passe aussi par une reconfiguration identitaire et certains organismes de formation se sont déjà saisis de cette spécificité pour élaborer des axes de travail. C'est ce qu'évoque Marie-Christine Noireaud à la fin de son travail de thèse portant sur des femmes pondichériennes en apprentissage linguistique :

« L'espace de formation peut être un outil de construction d'un nouveau statut de sujet en situation d'interculturalité. En identifiant certaines conditions nécessaires à la réussite de ce processus, nous pouvons alors proposer une typologie des critères de ce que pourrait être, en général, "l'être-sujet en situation interculturelle de formation". »³⁶³

Cependant, ce qui est très significatif avec les personnes rencontrées c'est que ce processus de changement ne se limite pas au cadre institutionnel des séances. Isabel Gille illustre tout à fait ce mouvement identitaire qui navigue dans différents espaces possibles de formation : l'informel³⁶⁴ avec lequel elle a appris la langue au contact des locuteurs, le formel³⁶⁵ dans lequel elle apprend tardivement l'écriture et pour lequel les rencontres humaines (formateurs, personnes de l'accueil, autres apprenantes) deviennent essentielles et stimulantes, l'autoformation lorsqu'elle s'initie en solitaire à la rédaction de son histoire, le non-formel³⁶⁶ lorsqu'elle sollicite son entourage pour des améliorations de son récit. Si les

³⁶³ NOIREAUD Marie-Christine, BIARNÈS Jean (dir), 2007, thèse de doctorat en Sciences de l'Éducation, *La question du sujet en situation interculturelle de formation : le cas de femmes pondichériennes*, Université Paris XIII, 350 p, p.331.

³⁶⁴ L'apprentissage informel est en lien avec les activités de la vie quotidienne, du travail, de la famille et des loisirs. Il ne répond à aucune organisation préalable ni structuration (en termes d'objectifs, de temps ou de ressources).

³⁶⁵ L'apprentissage formel ou institutionnel correspond à celui qui a lieu dans un contexte organisé et structuré (dans une institution d'enseignement ou de formation, même sur le lieu de travail), et qui est explicitement désigné comme apprentissage (en termes d'objectifs, de temps ou de ressources).

³⁶⁶ L'apprentissage non-formel est intégré dans des activités planifiées qui ne sont pas explicitement désignées comme activités d'apprentissage (en termes d'objectifs, de temps ou de ressources) mais qui comportent un important élément d'apprentissage.

espaces de formation sont multiples, le temps de l'apprendre possède également une durée propre à chacun(e) rarement superposable aux durées des formations formelles.

5.1.4. Le temps de l'apprendre : discontinuités et mises à distance

« Moi j'ai toujours voulu apprendre, toujours, parce que j'aime étudier. Au Pérou j'étudiais pas mal, j'aime tout ce qui est écriture, lettres, tout, tout. Oh, Mon Dieu³⁶⁷ ! »

Cet extrait de l'entretien de Monica pourrait se rapprocher de celui d'Amalia dans lequel elle évoque sa soif d'apprendre, sa faim de la langue. Or, toutes deux ont des parcours très contrastés vis-à-vis des cours du soir. Monica tente d'obtenir une certification à visée diplômante et professionnelle, tandis qu'Amalia abandonnera finalement les cours. A première vue on pourrait croire que les cours de Monica sont synonymes de succès alors que pour Amalia il y aurait un désintérêt croissant.

Il n'est pas du tout certain que cela soit juste et que cette vision au sujet de l'apport du cours corresponde à ce que vivent réellement Monica et Amalia. Amalia d'ailleurs ne parlera jamais d'échec ou d'abandon de sa formation, elle dira n'avoir juste plus le temps d'y aller. Un grand décalage existe entre ce qui est perçu de l'organisme, du formateur et de ce qui est ressenti par la personne. Une recherche approfondie sur des apprenants chinois en France a d'ailleurs montré que ceux-ci exigent des formateurs un modèle d'apprentissage du français basé sur la répétition systématique. Les formateurs ne souhaitant pas s'y conformer pour des raisons pédagogiques sont en grande difficulté car le groupe refuse alors leurs propositions didactiques de manière consciente ou inconsciente (en ne comprenant pas les consignes par exemple) et, soit le cours est annulé faute de participants, soit l'enseignant n'est pas reconduit l'année suivante dans ses fonctions.

³⁶⁷ Monica, Entretien n° 1, p. 5 : « Y yo siempre he querido estudiar, siempre porque a mi me gusta estudiar. Yo en Perú estudiaba bastante me gusta todo que es escritura, letras, todo, todo. Oh dios mío ! »

« Or, l'ensemble de nos observations nous permet de postuler que les migrants chinois identifient la situation de classe qu'ils vivent dans les associations à celle qu'ils ont vécue en Chine. Ils identifient les mots français aux caractères chinois et s'attendent à les apprendre de la même manière. Dès lors, on peut penser que lorsque l'enseignant refuse d'utiliser la répétition chorale, les apprenants l'interprètent comme un refus de leur donner l'accès au savoir-lire³⁶⁸. »

Ainsi le pédagogue, aussi bon soit-il, se retrouvera en situation d'échec – et ses apprenants avec lui – s'il ne décentre pas sa pratique, ses postulats de la situation dans laquelle il est réellement impliqué, c'est-à-dire des représentations et des attentes du groupe. C'est bien ce qui creuse un fossé important entre des pratiques pédagogiques jugées intelligentes, pertinentes et des résultats décevants, voire peu probants. La didactique est souvent élaborée hors contexte. Or, ce qui a du sens (pour Anna par exemple qui réclame son quota de dictées quotidiennes) peut apparaître comme totalement désuet ou inapproprié au formateur averti.

Les attentes des apprenants correspondent à des éléments significatifs pour chacun de leurs parcours, qui ont façonné leurs rapports à l'apprentissage³⁶⁹ et qui sont en général très loin des visées d'ingénierie pédagogique ou de formation. On pourrait penser qu'un espace ou un temps de négociation préalable sur les attentes de chacun, tant sur le fond que sur la forme de l'apprentissage, pourrait être un moyen de réduire sinon d'éviter un certain nombre de malentendus propices à l'abandon ou au découragement mutuels.

D'autre part, et c'est une donnée qui fait souvent défaut aux formateurs et aux organismes de formation, rendant leurs actions assez dévalorisantes, le temps de l'apprendre ne correspond pas à la durée de la formation et ne se conforme pas aux règles temporelles administratives.

³⁶⁸ BERGÈRE Amandine, 2011, « Processus d'identification dans l'apprentissage d'un nouveau système d'écriture » in BORNES VAROL Marie-Christine (dir.), *Chocs de langues et de cultures ? Un discours de la méthode*, PUV, Saint-Denis, 522 p. , pp.111-160, p. 132.

³⁶⁹ De la même manière que les rapports à l'apprentissage des formateurs sont issus de leur propre biographie, voir à ce sujet HUBERT Bruno, 2012, *Faire parler ses cahiers d'écolier*, L'Harmattan Paris, 244 pages.

Les discontinuités de l'apprentissage formel se perçoivent aussi comme un continuum tout au long de la vie et des aléas de l'histoire de la personne. Cesser d'aller en cours ne signifie pas abandonner tout projet de formation linguistique, ni même l'échec de cette formation. Si Anna arrête à plusieurs reprises les formations entreprises, ce n'est pas par désintérêt ou parce qu'elle juge que cette dernière ne la fait pas progresser mais bien parce qu'elle se trouve dans une impossibilité matérielle temporaire (grossesse puis difficulté à articuler sereinement vie professionnelle, garde de son enfant et horaires des cours). L'attente et le désir d'apprendre sont demeurés vivaces malgré les interruptions et dans son appartement, elle continue à s'entraîner avec des supports d'anciens cours, ordonnés méticuleusement au bas de sa bibliothèque.

Les femmes rencontrées ont évoqué plusieurs lieux, différents organismes dans lesquels elles se sont inscrites et ont suivi des formations de durées variées : il n'y a pas superposition mais bien une organisation faite de tâtonnements divers afin de comprendre ce qui correspondra le plus au projet personnel et au moment où celui-ci est rendu possible. Anna tente plusieurs organismes, plusieurs modèles, même par internet mais elle conserve toujours les traces de ces différentes expériences. Les CMA³⁷⁰ apparaissent comme très attractifs aux yeux de ces femmes qui – exceptée Amalia – se font domicilier à Paris, alors qu'elles vivent en banlieue, afin de pouvoir en bénéficier.

5.1.5. Une revanche sur le sentiment de manque, du non-pouvoir : le « *no puedo* » de Marisol

L'écriture possède une dimension symbolique liée au pouvoir³⁷¹, son appropriation et son usage relèvent donc également de cette perspective. Isabelle Lacoue-Labarthe rappelle que :

³⁷⁰ Cours Municipaux de la Ville de Paris, cf chapitre 1.1.

³⁷¹ MBODJ-POUYE Aïssatou, 2004, « Pouvoirs de l'écriture » in *Critique*, n° 680-681, « Frontières de l'anthropologie » dirigé par Benoît de l'Estoile et Michel Naepels (janvier-février 2004), p. 77-88, halshs.archives-ouvertes.fr/docs/00/35/21/50/PDF/Goody-Street.pdf. Consulté le 14/06/2014.

« En dépit de ses limites, du conditionnement qui pèse sur elle, l'écriture de soi ouvre en effet pour les femmes, plus encore que pour les hommes, la voie à une prise de conscience, à une réappropriation de leur existence et de leur position au sein de la société et de la famille et parfois à une contestation des attentes qui leur sont imposées. L'écriture de soi peut se constituer en lieu de respiration, voire de transgression, où s'allège le poids des normes de genre, qu'elles soient sociales, politiques, religieuses³⁷²... »

Pour Marisol, la question du « non-pouvoir » est récurrente dans son deuxième entretien. La formule « no puedo » (je ne peux pas) apparaît une vingtaine de fois avec quelques variantes. Il est quand même à noter que la première occurrence concerne l'enquêtrice qui annonce ne pas pouvoir conserver les noms et prénoms réels des personnes interrogées. En revanche, les occurrences suivantes sont toutes de Marisol et interviennent de manière très fréquente. Si les premières et les dernières affirmations de non-maîtrise concernent l'apprentissage et la langue, la majorité des assertions concerne ses rapports amoureux.

Il semble pertinent de distinguer trois styles ou trois manifestations de ce non-pouvoir que l'on peut décliner avec ces trois nuances : une absence de facultés, une non-maîtrise d'événements et une liberté chimérique.

Lorsque le « *no puedo* » (je ne peux pas) peut signifier la non-aptitude, en tant qu'absence de facultés, c'est en ce qui concerne les apprentissages³⁷³. Cette incapacité est soulignée par une comparaison avec des personnes de sa connaissance qui parviennent dans des durées extrêmement courtes à acquérir la langue française. En fin d'entretien l'incapacité à parler la langue revient mais

³⁷²LACOUE-LABARTHE Isabelle, 2011, « Lettres et journaux de femmes. Entre écritures contraintes et affirmation de soi. » in *Tumultes*, numéro 36 : *Écritures de soi entre les mondes, décrypter la domination*, Éditions Kimé, Paris, 222 p. , pp. 113-132, p. 124.

³⁷³ Si, yo no puedo, no tengo para estudiar, porque no tomo interés al estudio, por eso, soy muy distraída, no sé, no puedo aprender fácilmente. No sé por qué soy así, yo me preocupo ¿cómo algunas personas un mes y ya aprenden y ya ? Una amiga aprendió en tres meses y ya, ella habla bien el francés, yo en tres años no puedo »

beaucoup plus nuancée car c'est une incapacité à parler la langue³⁷⁴ pour épouser un homme dont elle ne serait pas amoureuse. Paradoxalement au détour de cette affirmation elle se dit capable d'apprendre la langue. L'absence de facultés serait donc sujette au désir qu'elle aurait de converser ou non avec certaines personnes.

L'incapacité de maîtrise sur le cours de sa vie est la partie la plus longuement ponctuée d'exemples. Il s'agit bien évidemment des rapports entretenus avec son ancien mari mais également avec la maîtresse de ce dernier : « *la Chica* ». Le fait d'avoir été trompée revient souvent, comme celui de la jalousie et du pardon impossible, voire de la rancune. Mais ce qui apparaît le plus contraignant pour elle au-delà des faits et des griefs exposés, c'est l'incapacité à s'en détacher mentalement³⁷⁵. Elle évoque la non-maîtrise comme une assignation aux souvenirs désagréables, une manière de ne jamais pouvoir trouver la sérénité.

La chimère ou l'absence de liberté dans ses choix de vie, se manifeste une première fois avec l'incertitude de l'avenir qui pourrait bouleverser ou contrarier les projets de retour en Bolivie³⁷⁶. Beaucoup plus étonnant et surprenant est cette position concernant ses décisions de vie commune. En effet, elle indique ne pas pouvoir continuer à vivre une relation avec son ami en raison du comportement de ce dernier lorsqu'il boit³⁷⁷, mais après avoir longuement insisté sur ce point, elle indique qu'elle souhaite également (tout comme lui) vivre en sa compagnie, notamment s'il promet de s'arrêter. Cette hésitation la fait rire mais elle paraît toutefois certaine de l'issue de l'histoire.

³⁷⁴ « Con un francés, ya, por el idioma no puedo, con, hablar así. Pero si puedo aprender el idioma, yo no puedo hablar. »

³⁷⁵ « Pero cuando me acuerdo, así, lo que, me da cólera. Mucho me da, rabia mucho, no puedo vivir todo el tiempo así con eso. No puedo vivir porque, ¿para qué ? pensar, recordando así cosas pasadas. »

³⁷⁶ « Pienso quedarme mas, entre tres cuatro años, pero en uno, no puedo asegurar porque no es seguro la vida. Yo no le puedo decidir si me voy a comprar en tal año no me voy a ir, no, no no hay eso. Cualquier, cualquier cosa pasa. Ya. »

³⁷⁷ « A ver, tengo que hablar muy bien con él porque sí es que se va a portar toda su vida, no, no puede ser, no puedo estar con él. No puedo. Cuando esta borracho siempre va estar, así mejor prefiero, no, no puedo vivir con él. Pero si es que me dice, “no, voy a parar”, pues no sé. »

Dans ces trois nuances il est curieux de s'apercevoir que le *no puedo* est très peu évoqué sur le plan matériel et concerne avant tout des manières de penser, d'envisager le futur ou de se remémorer le passé. Le sentiment de ne pas être capable, de ne pas maîtriser et d'être assujettie est avant tout psychique pour Marisol. L'une des femmes qui a le plus fort degré de mésestime vis-à-vis des apprentissages, notamment scripturaux et langagiers, est l'une de celles qui intellectualise le plus son sentiment de dépendance et de déterminisme. Silvia BS, qui est de l'autre côté de l'écriture, insiste comme en miroir sur l'importance cruciale de la confiance en soi pour parvenir à l'écriture :

« Il faut que, il faut que les gens aient confiance en eux et se livrent sans essayer de jouer un rôle d'écrivain. Tout de suite. Il faut que, ça se. Que l'écriture se dégage, se trouve... C'est un peu un goût de l'aventure. Il faut, il faut avoir de la confiance en soi. Une confiance qui n'est pas en premier rang, au premier rang. C'est une confiance un peu inconsciente. Une confiance, inconsciemment, on a confiance en soi. Sans en être sûr... Quelque chose de très profond. Qui vous pousse en fait. Qui vous, vous dit : "Oui, oui moi je peux aller là. J'y vais." Tout au moins qui dit : "J'y vais. Je, je tente l'aventure." »

Ce que je ne savais pas, absolument, c'est que j'allais me dédier complètement³⁷⁸ à ça. Parce que je disais : "Ah ça ! Ça va être une chose à part"³⁷⁹. »

« Je peux aller là, j'y vais » c'est ce que semblent réaliser celles qui ont une pratique – même modeste – de l'écriture.

5.1.6. Auteurisation : réflexivité et émancipation

Exercer son pouvoir d'agir, renforce l'estime de soi et permet d'élargir les champs d'exercice de cette agentivité. Comme un cercle vertueux, une expérience réussie va alimenter le désir d'autres succès. Ressentir cette jubilation de conquête de sa propre considération peut prendre des chemins détournés mais elle a souvent à voir avec un apprivoisement ou une écoute de ses émotions, ses désirs. Parfois l'évocation, même nuancée, des difficultés liées à son identité genrée et de migrante permet, comme pour

³⁷⁸ Les passages soulignés indiquent une accentuation nette des mots à l'oral.

³⁷⁹ Entretien avec Silvia BS.

Isabel Gille, simultanément une prise de conscience extérieure (les lecteurs) et une valorisation de l'expérience décrite par son auteure.

« Journal et correspondance sont des écrits de l'instant mais leur effet se mesure à long terme. Si pour les femmes, ils prennent souvent la forme d'un cri de douleur, de colère, parfois de désespoir, parfois aussi de joie, ils offrent en effet à leurs auteures la possibilité de dépasser ce cri, de transformer une pratique fréquemment dévalorisée parce que féminine, en outil de valorisation et une étape vers d'autres possibles (écriture fictionnelle, arts divers, vie politique...), de faire d'un acte codifié, encadré par des normes et un contrôle étouffants, un geste d'affirmation de soi. En un mot, de renverser le stigmatisme³⁸⁰. »

Ainsi, s'auteuriser c'est aussi laisser émerger ce qui était latent ou en retrait, ses affections ou sa sensibilité. On pourrait dire que les femmes interrogées ont toutes évoqué prioritairement ces aspects-là de leur vie quand je les questionnais sur leurs rapports à l'écriture. Ce qui pourrait être envisagé comme très éloigné des pratiques d'apprentissage (qui relèveraient alors exclusivement du cognitif) est en fait en corrélation directe avec ce désir soudain écouté et en partie assouvi. Le plaisir d'apprendre, le plaisir de se sentir capable, le plaisir d'agir pour son propre bien et non uniquement par nécessité est certainement l'une des clés de ce que certains évoquent sous le terme motivation³⁸¹.

Blandine Rui évoque Zohra, apprenante en alphabétisation, qui ne se définissait que par rapport à son travail (femme de ménage), le fonctionnel de sa vie et ne laissait pas de place au plaisir. Elle expose comment dans un atelier de pratique corporelle en corrélation directe avec une séance d'alphabétisation, cette femme va peu à peu :

³⁸⁰ LACOUE-LABARTHE Isabelle, 2011, *Opus Cit.*, pp. 113-132, p. 132.

³⁸¹ NOVOTNY-BISSEY Agnès, CARRÉ Philippe (dir.), septembre 2003, *Alphabétisation et motivations*, mémoire de DUFA, Université Paris X Nanterre. qui se réfère notamment à CARRÉ Philippe (dir.), *De la motivation à la formation*, 2001, L'Harmattan, Paris, pp.13-57 et NUTTIN Joseph, 2000 (5^e édition), *Théorie de la motivation humaine*, PUF, Paris, 383 p.

« Apprendre ou plutôt commencer à apprendre à travers son corps sensible, à respirer et surtout à s'autoriser à respirer ; plus largement ce que Zohra commence à apprendre, c'est à se recentrer sur elle-même, à s'éprouver dans le bien-être et à s'autoriser à cela sans trop culpabiliser³⁸². »

Zohra dit que ça lui fait du bien. Amalia insistera sur le fait que cela la nourrit, la relation au plaisir dans l'apprentissage devient non seulement un gage de réussite mais surtout un chemin émancipateur pour l'ensemble de la personne. Lâcher prise pour s'autoriser, s'autoriser. Ainsi l'injonction à l'apprentissage linguistique par une loi telle qu'elle est produite par le contrat dit d'accueil d'intégration³⁸³ se situe aux antipodes du plaisir et de la revalorisation de soi. Le stress important généré par les enjeux de l'évaluation n'est pas de nature à autoriser la personne mais bien à la rendre conforme à une image attendue du migrant « intégré ». Si les contenus des formations peuvent être similaires, l'intention sous-jacente à cet apprentissage est déterminante quant à sa visée émancipatrice ou non pour le sujet.

« Ce ne sont donc pas les savoirs eux-mêmes qui sont émancipateurs mais bien la posture avec laquelle on les aborde, la façon dont on se situe par rapport à eux et ce qu'on en fait. C'est pourquoi la question du rapport au savoir nous interpelle aussi bien en tant que spécialistes de la transmission ou de la production de savoirs qu'en tant que citoyens et citoyennes. Un système dominateur se servira des savoirs pour maintenir sa domination tandis que les savoirs peuvent être des outils pour ceux et celles qui sont sur un chemin d'émancipation, sans pour autant y suffire. Le travail sur soi et l'élaboration d'un savoir « intime », d'une connaissance de soi qui nous aide à nous situer et nous construire nous

³⁸² RUI Blandine, 2013, « Travailler à sa liberté de sujet dans la rencontre avec une langue étrangère. Une approche anti-utilitariste et humaniste pour un apprentissage des langues » in BERCHOUD Marie (dir.), 2013, *L'intime et l'apprendre. La question des langues vivantes*, Peter Lang, Berne, 190 p., pp. 61-79 p. 70.

³⁸³ Extrait de l'Office Français de l'Immigration et de l'Intégration ; « l'OFII soumet le bénéficiaire du regroupement familial ou le conjoint de français à un test d'évaluation de ses connaissances du français et des valeurs de la République. Si son niveau est jugé insuffisant, l'OFII lui propose une formation dans les deux mois qui suivent cette évaluation. Si la personne ne respecte pas les obligations de formations qui lui sont prescrites, elle peut se voir refuser par le Préfet le renouvellement de son titre de séjour ou la délivrance de sa carte de résident (10 ans). »
Source : http://www.ofii.fr/s_integrer_en_france_47/index.html?sub_menu=5

semblent ici indispensables, a fortiori pour les spécialistes mentionnés plus haut, qu'ils et elles travaillent dans la recherche, l'éducation ou la formation, qui ont tout à gagner et à comprendre ce qu'ils et elles investissent dans leur rapport au savoir. »³⁸⁴

Aucune prescription extérieure ne peut amener une personne à s'auteuriser, c'est un mouvement interne qui fait appel à une écoute sensible de soi-même, de ses aspirations. Ce mouvement peut être favorisé par un milieu, des pratiques ou des ruptures qui incitent à un changement d'attitude. Certaines y sont baignées dès l'enfance avec des pratiques d'écriture de soi qui peuvent ressembler à une échappatoire au monde réel (Silvia BS et Maria London) et un recentrement comme pratique de soi, un outil familier à disposition que l'on peut utiliser au quotidien ou comme recours. Dans le même temps ces pratiques sont valorisées – sinon fortement indiquées – socialement et au sein de la famille (avoir un grand-oncle comme poète célèbre n'est pas une ascendance anodine). D'autres découvrent ce média tourné vers elles, après un parcours de vie plus important, mais elles évoquent des déclencheurs extérieurs comme révélateurs de leur désir. C'est comme si pour s'auteuriser, il y avait un besoin de se sentir autorisée, s'éprouver légitime, quelle que soit la personne qui délivre cette habilitation. C'est d'autant plus important pour celles qui y sont encouragées ou incitées avec bienveillance (Isabel Gille et la dame de l'accueil).

Cependant, le besoin de soutien et d'approbation ne cesse pas avec ce premier mouvement, il transparaît comme constant, une nécessité de conforter et de confirmer cette prise de risque identitaire par des félicitations, une reconnaissance de ses qualités d'auteure (lecteurs, familles, prix littéraire). L'auteurisation ne guérit donc pas miraculeusement de la mésestime personnelle – puisque le doute est toujours présent – mais elle permet de s'affirmer.

³⁸⁴ HATCHUEL Françoise, 2005, *Savoir, apprendre, transmettre Une approche psychanalytique du rapport au savoir*, La découverte, Paris, 159 p., p.35.

5.1.7. Les frontières de l'écriture : un tricotage intime

Au début de cet ouvrage j'exprimais mes doutes et mes craintes en rapport avec l'exhaustivité d'une démarche de recherche. Parvenue à l'issue de ce parcours d'études et d'apprentissages multiples à travers ce travail, je crois pouvoir affirmer que la non-exhaustivité de ma recherche est une posture et une affirmation de la manière dont je souhaite exercer cette activité. Pour autant, à l'instar de George Larrossa, je ne renonce pas à l'idée de produire du sens et une forme de savoir en éclairant des pans de réalités de femmes migrantes hispanophones dans leurs rapports aux écritures.

[Les textes qui suivent] « Étrangers à toute prétention d'objectivité, d'universalité ou de systématisation, à toute prétention de vérité assénée, ils ne renoncent pas pourtant à produire du sens. Sans vouloir prescrire des façons d'agir, ils n'abdiquent pas l'idée d'éclairer et de modifier les pratiques. Même s'ils n'occupent pas une place sûre et assurée dans la vérité, ils peuvent peut-être indiquer une autre façon de penser et d'écrire en pédagogie : une manière de faire où les réponses ne suivent pas les questions, où le savoir ne succède pas au doute, la quiétude à l'inquiétude et les solutions aux problèmes³⁸⁵. »

Ainsi, il me paraît absurde d'établir des prescriptions pédagogiques destinées à des institutions de formation linguistique pour migrants au regard des expériences des femmes rencontrées : elles échoueraient avant d'être intégrées par les formateurs si elles ne se correspondent ni au désir des apprenants ni à la posture du formateur. En revanche, le besoin de décentrement, d'écoute et d'accompagnement paraît supplanter celui des méthodes, quel qu'en soit le bien-fondé pédagogique : Anna préfère l'idée des dictées à celle d'un portfolio élaboré pour que son apprentissage ait un sens. La dictée est une réparation de son histoire personnelle, l'amener vers d'autres usages didactiques est un chemin qui nécessite la reconnaissance de ses représentations d'apprentissage et de la revanche scolaire qui l'anime.

³⁸⁵ LARROSSA Jorge, 1998, *Apprendre et être, Langage, littérature et expérience de formation*, VÉRAN Norbert (trad.) (1995, *Dejame que te cuente. La experiencia de la lectura*, Barcelone, Éditions Laertes) Paris, ESF éditeurs, 169 p., p. 9.

D'autre part, on peut postuler que la dictée faisant partie des éléments de la culture scolaire, elle tente de s'appropriier à travers cette pratique une culture dont elle se sent dépossédée.

Son rapport à l'apprentissage et à l'écriture est un rapport intime et profondément biographique, expérientiel, voire existentiel (puisque dans son cas c'est la mort du frère en situation d'apprentissage qui provoque la fin de sa propre scolarisation).

« Mettre en avant l'intime dans l'apprentissage/enseignement ne signifie pas combler un manque (donner un supplément d'âme à ce qui domine), mais changer de paradigme, passer du paradigme fonctionnaliste au paradigme humaniste³⁸⁶. »

Ce n'est donc pas par un changement ou un aménagement des supports, des méthodes que proviennent des bouleversements importants pour les apprenants dans les cours de langues. C'est en revanche d'une attention bienveillante et personnelle d'autrui (le formateur, l'entourage) au sens profond que chacun d'eux délivre à son apprentissage que s'ancre le désir de transformation. Par conséquent, il semble illusoire de concevoir que les mêmes parcours, aussi bien pensés soient-ils, pour des personnes qui d'emblée ne partent pas du même point et n'y mettent pas les mêmes enjeux aient les mêmes effets.

Cependant, il ne s'agit pas pour autant de verser dans un relativisme absolu ou une pensée culturaliste clivante pour les personnes concernées mais bien à l'instar de Martine A. Pretceille³⁸⁷ de dépeindre des formes possibles d'un baroque culturel toujours mouvant et labile :

« Le concept de culture devient obsolète et nous lui préférons celui de culturalité qui renvoie à l'émergence d'une pensée complexe, d'une pensée qui suit les chemins de traverse, les interstices, les diagonales de la

³⁸⁶ BERCHOUX Marie, MALLET Claire & RUI Blandine, 2013, « Notions et pratiques en dialogue » in BERCHOUX Marie (dir.), 2013, *L'intime et l'apprendre. La question des langues vivantes*, Peter Lang, Berne, 190 p., pp29-33, p. 33.

³⁸⁷ A. PRETCEILLE Martine, 2012, « Quelle anthropologie pour quel enseignement ? » in DERVIN Fred & FRACCHIOLLA Béatrice (dir.), *Anthropologies, interculturalité et enseignement-apprentissage des langues. Quelles compatibilités ?*, Peter Lang, Berne, 207p., pp.19-34, p. 27.

communication et de la culture. « Le baroque culturel » est une invitation à sortir du piège identitaire, du récit sur les racines et les origines. »

Ces chemins de traverse, ces interstices et ces diagonales évoquent les méandres des fils sur le métier à tisser, le tricotage intime de toute existence. Le dessin ou la forme se dessine au fur et à mesure du tissage, pas nécessairement comme le laissait supposer le précédent nœud, parfois de manière inattendue et créative. L'écriture de soi, son apprentissage continu, se propose alors de regarder le dessin déjà tracé et d'esquisser une forme générale, en reconfiguration permanente de son parcours. Comme l'indique Hervé Adami « Il n'y a pas d'un côté l'écriture savante et raisonnée de la littérature plus ou moins reconnue et de l'autre des questions "sociolinguistiques de l'insertion"³⁸⁸ », toutes dépeignent des relations à soi, au monde.

Que ce soit pour les écrivaines ou pour les apprenantes, leurs traces écrites racontent un parcours, une histoire personnelle. Ces inscriptions sont à la fois ancrées dans le présent et la remémoration mais également tournées vers de nouvelles projections de soi (Marisol possède par exemple les outils et les usages cachés d'une étudiante). Ainsi les écritures ordinaires, baroques, plurielles, reconfigurent également le rapport à l'écrit de la société dans laquelle elles s'actualisent ; les textos en imaginant de nouveaux standards orthographiques en sont l'une des manifestations éloquentes :

« Dans un monde où le lire-écrire relève d'une urgente nécessité et d'une impérieuse obligation, où se redessine le partage des pouvoirs et des exclusions liées à l'écrit, on ne sait encore quelle culture (plurielle à n'en pas douter) pourra en advenir. Après tout ce sont des moines mauvais latinistes qui ont permis la lecture que nous pratiquons et le roman, genre honni entre tous, est devenu le socle des lectures scolaires de formation. Le pire n'est donc pas toujours sûr. De l'inculture d'un temps peut naître la culture d'un autre³⁸⁹. »

³⁸⁸ ADAMI Hervé, 2009, *La formation linguistique des migrants*, Paris, CLE International, 128 p., p.104.

³⁸⁹ CHARTIER Anne-Marie & HÉBRARD Jean, 2000, *Discours sur la lecture 1880-2000*, BPI Pompidou & Fayard, Paris, 756 p., p. 739 p.

5.2. Vers des pays d'écritures

« L'écriture anthropologique n'est pas n'importe quelle écriture : elle traite d'autres auxquels l'ethnologue n'a accédé qu'au terme d'un voyage, voyage intérieur et déplacement dans l'espace simultanément. Elle naît d'une expérience empirique dans laquelle l'anthropologue est impliqué et dont elle doit rendre compte pour être honnête, c'est-à-dire aussi proche que possible du réel³⁹⁰. »

Les voyages intérieurs au pays de l'écriture sont en passe de s'achever pour cette séquence. Il est maintenant l'heure de s'éloigner d'Amalia, de Monica et de leurs autres comparses, et de signaler les apports de leurs témoignages. Pour autant, cette étape ne peut être disjointe de la condition de production des données (les situations d'interlocution des entretiens) et des modalités de restitution de la recherche, qui non seulement accompagnent mais façonnent et orientent les discours. La brouille avec l'écrivaine, la non-volonté de restitution sont des données produites par les rencontres et les interactions spécifiques des personnes en présence. En effet, elles ont une incidence directe sur les résultats, ne pas en rendre compte dépossède à la fois le locuteur initial mais également le lecteur final à qui on retire le droit d'analyser et d'aiguiser ses qualités critiques, propres à alimenter ou à réfuter des résultats. Exposer les anomalies de la recherche, les manques est une manière d'inscrire le mouvement de la recherche comme étant un processus constamment inachevé et dont les résultats ont le devoir d'être débattus :

« Ces “déviation”, ces “erreurs”, sont les conditions du progrès. Elles permettent à la connaissance de survivre dans le monde complexe et difficile que nous habitons elles *nous* permettent de rester des agents libres et heureux. Sans “chaos” point de savoir³⁹¹. »

³⁹⁰ AUGÉ Marc, 2011, *La Vie en double*, Ethnologie, voyage, écriture, Payot, Paris, p. 267.

³⁹¹ FEYERABEND Paul, 1986 [1975 : *Against method*, New Left book, Londres, 1979 (pour la trad. Française), *Contre la méthode, Esquisse d'une théorie anarchiste*, JURDANT Baudoin & SCHLUMBERGER Agnès (trad.), Le Seuil, Paris, 350 p., p. 196.

De plus, la personne enquêtée apparaît comme porteuse d'une parole et d'une visée politique de nature à influencer son discours ainsi que le sens donné à ses pratiques devant le tiers « chercheur » et ce quelle que soit son appartenance sociolinguistique. Le chercheur n'influence pas à lui seul les données, elles servent également de support à une utilisation par les femmes rencontrées, même si toutes les intentions ne parviennent pas à être élucidées. Certaines sont ainsi apparues au cours de l'enquête de nature à la brouiller par leurs implications³⁹² ou au contraire à engager la recherche sur un chemin non prévu³⁹³. C'est la notion de réciprocité dans la relation ethnographique, qui attribue également à la personne interrogée un pouvoir interprétatif et une influence sur les données produites. Il devient alors indispensable de décrire les situations d'interaction afin d'en saisir quelques effets.

C'est en ce sens, qu'en dehors de l'aspect réflexif et introspectif des récits de vie pour leurs narratrices³⁹⁴, la thèse et le présent ouvrage peuvent être aussi envisagés comme formation à l'écriture. Marc Augé affirme d'ailleurs que « toute grande monographie est aussi expérience de formation ; c'est sa part de littérature³⁹⁵ », postuler qu'écrire pour rendre compte d'une recherche se révèle être un apprentissage à part entière, implique une vision de l'écriture comme acte expérimental et transformateur.

La présentation de cet ouvrage (partie I) annonçait trois questions initiales :

³⁹² L'implication a pour étymologie le « fait d'être embrouillé » a) *Ca* 1447.

A. – *DR.* Action par laquelle on attribue à quelqu'un un certain rôle dans une affaire (généralement un délit, un crime) ; fait d'être impliqué.

Reprend la définition d'intervention sociale d'hier matin, dans le sens d'action

B – Ce qui est impliqué par quelque chose, ce qui est contenu sans être exprimé (ce qui n'est pas dit, l'insu) 1 Trésor de la langue française, par le Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales, CNRS/ATILF, <http://www.cnrtl.fr/definition/implication>. Consulté le 30/03/11.

³⁹³ Je pense à la fois au refus soudain d'Amalia de poursuivre un entretien et son insistance à me faire rencontrer Marisol.

³⁹⁴ Cf. MOLINIÉ Muriel, BISHOP Marie-France (dir.), 2006, *Autobiographie et réflexivité*, CTRF, université de Cergy-Pontoise, 162 p.

³⁹⁵ AUGÉ Marc, *Opus Cit.*

— Existe-t-il des points communs, des passerelles entre la manière de percevoir l'acte d'écriture pour des apprenantes en français et des écrivaines migrantes publiées ou non ? L'écriture en migration comporte-t-elle une spécificité par l'usage d'une langue non maternelle ? L'expérience migratoire influe-t-elle sur le rapport à l'écriture qu'entretiennent les personnes l'ayant éprouvé ?

A ces trois interrogations sont venues s'adjoindre des demandes de précisions :

Quels rapports à l'écriture sont véhiculés par des femmes migrantes hispanophones en France de nos jours ? Sont-ils diamétralement différents entre lettrées et femmes moins lettrées ? Qu'est-ce que qui permet de distinguer les uns des autres ? Existe-t-il des empêchements de même nature qui freinent ou rendent difficiles le passage à l'écriture ?

Toutes les questions posées n'ont pas trouvé de résolution ultime par cette recherche, et si toutes ont été éclairées partiellement, individuellement elles ne peuvent pour autant recevoir de réponse objectivée et générale. Bien évidemment, au fil des rencontres et des lectures contradictoires, les rapports à l'écrit paraissent bien être de même nature entre apprenantes et écrivaines mais il faudrait une exploration plus systématique et importante pour en déceler les mécanismes récurrents. Les exemples concrets semblent pour autant démontrer que le passage de l'« analphabétisme » à l'écriture de soi (ou du contraire, de l'écriture à l'analphabétisme en langue étrangère, à l'instar d'Agota Kristof³⁹⁶) n'est pas insurmontable et qu'il s'accompagne d'une volonté de prise en main, d'exposition de sa destinée, que l'on peut dénommer auteurisation. De même, les angoisses liées au passage à l'écrit sont largement partagées, même si elles prennent des formes différentes. Des recherches plus importantes sont donc à envisager afin de pouvoir un jour y répondre de manière plus large. En revanche, certains aspects non attendus ont été largement commentés. Il s'agit des aspects genrés et des écarts entre déclarations et pratiques d'écritures qui, sans occulter les autres questions, sont une autre manière de les approcher. Les deux dernières questions

³⁹⁶ KRISTOF Agota, 2004, *L'Alphabète. Récit autobiographique*. Carouge – Zoé Editions, Genève, 57 p.

d'ouverture sont néanmoins parvenues à obtenir des réponses concrètes et à ce titre il paraît pertinent d'énoncer que :

5.2.1. L'expérience migratoire influe et complexifie le rapport aux écritures

La reconfiguration identitaire est déjà un processus permanent chez les personnes migrantes. Changement de pays, d'environnement à la fois social et culturel ; la personne migrante est sommée de s'inscrire à la fois dans de nouveaux cadres de références (emploi, situation sociale), de nouveaux codes (langagiers, sociaux) et très souvent familiaux. L'éloignement géographique provoque donc une distance identitaire entre une manière d'être, passée et connue et une autre à conquérir dans un nouvel espace.

« Il s'agit de devenir autrement soi-même, mais en phase avec un univers radicalement autre où le rapport aux règles et à l'action exige une refonte brutale de son univers mental. Devenir autrement soi-même, non seulement pour soi, mais aussi pour les siens, ceux dans les yeux de qui l'immigrant risque d'introduire un doute : est-il encore vraiment des nôtres ?³⁹⁷ ».

Écrire en migration projette l'écrivaine dans un double mouvement transformateur pour lequel les risques liés à ces nouveaux états sont en grande partie imprévisibles. Une tension importante régit donc les écritures de la migration : l'assignation au changement et la méconnaissance et/ou la crainte des effets produits. A ce titre, il existe un effet renforcé d'une des particularités de l'écriture qu'est sa projection dans l'inconnu :

« L'écriture c'est l'inconnu. Avant d'écrire on ne sait rien de ce qu'on va écrire. En toute lucidité.

C'est l'inconnu de soi, de sa tête de son corps. Ce n'est même pas une réflexion, écrire, c'est une sorte de faculté qu'on a à côté de sa personne, parallèlement à elle-même, d'une autre personne qui apparaît et qui avance, invisible douée de pensée, de colère et qui quelque fois de son propre fait, est en danger de perdre la vie³⁹⁸. »

³⁹⁷ RICCEUR Paul, 1990, « Le Soi et l'identité narrative » in *Soi-même comme un autre*, Points/seuil, Paris, 410 p., pp. 190-192, p. 65.

³⁹⁸ DURAS Marguerite, 1993, *Écrire*, Gallimard, Paris, 82 p., p.52.

Marguerite Duras détaille le processus, presque de dédoublement, en tous les cas de transfiguration de la personne qui est à l'œuvre dans l'acte d'écriture. Une sorte de découverte de soi comme un autre, tel que Paul Ricoeur l'évoque³⁹⁹.

Cependant, il ne s'agit pas d'essentialiser l'identité des migrants par rapport à une identité de sédentaires mais bien au contraire d'éviter le « piège identitaire⁴⁰⁰ » évoqué par Michel Agier et dont il énumère les trois principaux écueils (1-une définition figée et finie des identités des autres, qu'il évoque sous le terme d'essentialisme identitaire ; 2-la soumission passive des individus aux identités collectives ; 3-l'idée d'une vérité identitaire à l'épreuve du temps). En cela ce travail rejoint pleinement cette approche :

« C'est en situation et dans une tension avec et contre l'identité et la place assignée que le sujet surgit. Une nouvelle conception de l'altérité se manifeste ainsi, celle du sujet autre ; elle est essentiellement situationnelle et « frontalière », elle est ce qui arrive, et elle nous permet d'avancer vers une conception non culturaliste de l'altérité⁴⁰¹. »

Ce surgissement inédit de soi entre assignations et désirs enfouis est au travail dans la mise à l'écrit, l'issue en est à chaque fois incertaine. On pourrait postuler que cette incertitude est de nature à alimenter le trouble qui l'accompagne. Une potentialité de soi qui peut étonner, subjuguier ou provoquer la peur. Écrire en migration procède donc de cette double métamorphose identitaire : à la fois inexorable et imprédictible.

« Si on savait quelque chose de ce qu'on va écrire, avant de le faire, avant d'écrire, on n'écrirait jamais. Ce ne serait pas la peine. Écrire c'est tenter de savoir ce qu'on écrirait si on écrivait – on ne le sait qu'après – avant, c'est la question la plus dangereuse que l'on puisse se poser. Mais c'est la plus courante, aussi. »

Cette attente à la fois angoissante et prometteuse de l'écriture, au sens de la « promesse » de Derrida, projection de soi, pourrait

³⁹⁹ RICOEUR Paul, 1990, *Soi-même comme un autre*, Points/Seuil, Paris, 410 p.

⁴⁰⁰ AGIER Michel, 2013, « Du Piège identitaire à la politique du sujet » in *La Condition cosmopolite. L'Anthropologie à l'épreuve du piège identitaire*, La Découverte, Paris, 208 p., pp.129-136.

⁴⁰¹ Ibidem, p. 202.

tout aussi bien s'appliquer à la situation de migration. Le voyage est une chance, parfois une nécessité, le rêve de cette expérience peut paralyser sa réalisation ou au contraire l'appuyer mais en aucun cas prédire ce qu'il deviendra une fois engagé. Comme l'écriture, la migration peut exister en dehors de son accomplissement. Ce sont des espaces de retraits de soi et de reconfigurations personnelles qui nourrissent l'imaginaire de la personne et viennent alimenter à la fois ses désirs et ses craintes.

Passer à l'action, l'action d'écrire, de laisser trace de quelque chose de soi encore inconnu requiert une assurance de soi suffisante ou un goût pour la mise en danger.

Pour autant, toutes les écritures de soi ne sont pas littérature, les écritures ordinaires révèlent de la même manière des incidences importantes sur le caractère personnel et confidentiel de leurs évocations.

Écrire est un processus de transformation qui engage la personne de manière intime, par la production d'un sens qui la dévoile dans des figures inattendues ou fragiles de sa personnalité mais également par l'affection qui peut se dégager de certains supports qui évoquent, remémorent des personnes ou des situations sensibles pour elle. Quelques traces anodines peuvent provoquer le trouble chez leur auteur(e) car elles rappellent soit une situation d'écriture particulière, soit une personne disparue (ou rêvée). Dans les discours des femmes, l'absence est au cœur de leurs écritures, même les plus ordinaires, qu'elles soient vouées ou non à disparaître. Leurs écritures se lisent comme des réécritures de moments ou de pensées.

« Trace destinée, comme toute à disparaître d'elle-même pour égarer la voie autant que pour rallumer une mémoire. La cendre est juste : parce que sans trace, justement elle trace plus qu'une autre, et comme l'autre trace. Bien qu'elle arrive plus tôt dans l'ordre du livre et la reliure des pages, elle fut inscrite après la seconde : elle ne figurait pas dans la première édition du même texte. Entre les deux versions, où est la cendre de l'autre, ici ou là ? ⁴⁰² »

⁴⁰² DERRIDA Jacques, 1987, (édition 1999), *Feu la Cendre*, des femmes Antoinette Fouque éditrices, Paris, 61 p., p. 43.

La matérialité des supports est extrêmement variable d'une personne à l'autre et on peut supposer que les plus courants sont de nature à protéger, à cacher aux yeux d'autrui, sous leur apparente banalité, la portée émotionnelle de leurs inscriptions.

Si le rapport à l'écrit est bien évidemment basé sur un rapport biographique aux savoirs, il est avant tout un rapport à l'intime qui inclut non seulement l'histoire personnelle de la personne mais également sa part de rêves, de projections et d'idéalisation et ce même dans des écritures ordinaires ou qui paraissent l'être. Certaines, telle Silvia Baron Supervielle, cherchent à travers le récit un amour impossible à vivre dans la vie réelle et se placent dans une sublimation de l'écriture affichée comme manière de vivre. D'autres, comme Monica, retranchent l'écriture à une part secrète de leur quotidien et en font un art de la remémoration personnelle ritualisée dans des carnets.

Les inscriptions sur le livre d'apprentissage de Marisol peuvent sembler anodines pour le lecteur non averti, mais lorsqu'on les confronte à ses déclarations de refus d'apprentissage, elles prennent une dimension autrement plus complexe et passionnante. C'est la tension entre l'assignation sociale et le désir contradictoire du sujet qui est mise en lumière, telle celle évoquée plus haut par Michel Agier.

5.2.2. Écarts entre ce qui est dit et ce qui est produit

L'un des constats de cette recherche est le décalage, parfois extrêmement important (voire diamétralement opposé) entre les discours des personnes et leurs pratiques réelles d'écritures. Ceci confirme et appuie des précédentes données sur la fiabilité très relative des proclamations en matière de compétences scripturales, notamment sur la question des pratiques invisibles et du statut des écrits et « de l'occultation par les scribeurs eux-mêmes d'un bon nombre de leurs pratiques d'écriture⁴⁰³. »

Avant que d'évoquer quelques pistes interprétatives sur ce résultat, il paraît judicieux de souligner que la majeure partie des

⁴⁰³ FRAENKEL Béatrice, 1993, « Enquête sur les pratiques d'écriture en usine », in FRAENKEL Béatrice, 1993, *Illettrismes. Variations historiques et anthropologiques*, éditions BPI Centre Georges Pompidou, Paris, 305 p., pp. 167-283, p. 277.

données concernant l’alphabétisation ou l’illettrisme repose sur des déclarations des personnes ou des États. A ce titre, la déclaration des personnes est un critère essentiel dans la production des connaissances dans ce domaine. De plus, concernant les États, il semble maintenant communément accepté que ces chiffres sont sous-évalués (puisque des aides substantielles sont tributaires d’une progression constatée du niveau d’alphabétisme) et que le nombre de personnes en difficulté face à l’écrit soit bien plus important que celui publié par les études statistiques⁴⁰⁴, car il s’appuie également sur des données ne reposant pas sur des compétences évaluées (recensement ou/et scolarisation)⁴⁰⁵.

Or, les premiers constats de cette recherche montrent l’effet déclaratif inverse : les femmes rencontrées affirment ne pas écrire et ne pas détenir d’écrits alors que ce n’est pas le cas. Elles sous-évaluent leurs compétences et leurs pratiques scripturales quotidiennes. Quand les chiffres du taux de *literacy* au niveau macro sont surévalués, ils sont sous-évalués au niveau micro dans la situation d’entretien.

La déclaration à un tiers répond bien évidemment à des pré-supposés normatifs en terme d’écriture qui n’ont que peu de rapports avec les productions réelles des personnes. Les imaginaires

⁴⁰⁴ cf RICHMOND Mark, ROBINSON Clinton, SACHS-ISRAEL Margarete, Le défi mondial de l’alphabétisation : Bilan de l’alphabétisation des jeunes et des adultes à mi-parcours de la Décennie des Nations Unies pour l’alphabétisation – 2003-2012 [ressource en ligne], Unesco, 2009, 79 p. <http://unesdoc.unesco.org/images/0016/001631/163170f.pdf>. Plus particulièrement le chapitre : Alphabétisation : où en sommes-nous ? (synthèse de l’évolution entre la période 1985-1994 et la période 2000-2006), pp. 23-26.

⁴⁰⁵ « L’évaluation se faisant le plus souvent à partir des données de recensement, à partir des taux de scolarisation ou sur le simple dire des personnes elles-mêmes, parfois même d’un membre de leur famille. Ces méthodes ne disent évidemment rien de la capacité des personnes à utiliser dans leur vie personnelle, sociale ou professionnelle les compétences acquises. Ainsi, une enquête effectuée au Kenya en 2006 sur l’utilisation effective de l’alphabétisme, a montré que le taux d’alphabétisme qui se chiffre à 74 % lorsque l’on demande aux personnes si elles se considèrent comme alphabétisées n’est plus que de 61,5 % après avoir effectué un test de compétences. » Des chiffres pour l’alpha... que nous apprennent les enquêtes statistiques ? in *Journal de l’Alpha n°185*, Centre de documentation du collectif alpha ASBL, Bruxelles, en ligne : http://www.collectif-alpha.be/IMG/pdf/stat_biblio_2012.pdf

semblent amplifiées par la rencontre. Qu'il s'agisse de mésestime, de pudeur ou de jardin secret, toutes les personnes rencontrées pratiquent au quotidien des actions scripturales dans lesquelles elles placent beaucoup d'intérêt et d'affects. On peut donc non seulement s'interroger mais s'inquiéter de la fiabilité des résultats produits et programmés à grande échelle pour les campagnes d'alphabétisation⁴⁰⁶.

A l'instar de Catherine Delcroix⁴⁰⁷, qui s'appuie sur le déficit de crédibilité travaillé également par Goffman dans *Stigmaté*⁴⁰⁸ (et qui pourrait tout à fait convenir aux femmes migrantes peu lettrées et appartenant à une catégorie économique peu enviable) ; il semble pertinent de postuler que des situations de discrédits dans les rapports de dominations, et notamment dans les rapports sociaux de sexe, n'empêchent pas ces femmes de se dépasser afin de ne pas être réduites « à la passivité de l'agir et de l'esprit » auquel le sens commun tend à les assigner. Elles ne cessent au contraire d'agir à court, moyen et long terme dans des temporalités qui parfois échappent à l'observateur peu avisé, tant elles ont de soucis à régler dans le même moment. Les attentes de résultats (ou de progression attendue par les organismes et les personnes elles-mêmes) ne sont parfois pas conformes avec les résultats réels mais ils ne prennent pas en compte la multiplicité des domaines dans lesquels elles doivent exercer un effort important d'apprentissage et d'adaptation simultanés. Ainsi, si certaines désertent au fil de l'année les cours de langue, ce n'est pas par désintérêt ni paresse mais bien parce que l'urgence de leurs vies ne se situe pas, à ce moment précis, avec cet outil-là, dans ce lieu. Minorer leurs compétences à l'écrit serait peut-être un contre-effet du sentiment de « non-pouvoir » ou de non-maîtrise sur le cours de leur vie, qui les oblige sans cesse à opérer des choix ou des priorités d'urgences

⁴⁰⁶ Aujourd'hui, l'Unesco estime que près d'une personne sur 7 est illettrée, et que sur les 860 millions d'illettrés, 500 millions seraient des femmes... Sources : <http://www.unesco.org/new/fr/education/themes/education-building-blocks/literacy/advocacy/>

⁴⁰⁷ DELCROIX Catherine, 2001 (édition 2005), *Ombres et lumières de la famille Nour. Comment certains résistent face à la précarité*, Payot et Rivages, Paris, 247 p., pp. 22-225.

⁴⁰⁸ GOFFMAN Erving, 1^{re} édition : 1963, *Stigma*, KIHM Alain (trad.) 1975, *Stigmaté. Les Usages sociaux des handicaps*. Les Editions de Minuit, Paris, 170 p.

dans lesquels l'apprentissage personnel apparaît alors comme un luxe, un « soin de soi ».

5.2.3. Les rapports sociaux de sexe agissent sur les pratiques d'écritures et leurs modalités d'apprentissage

L'une des grandes et récurrentes surprises, au moment des rencontres, est cette manière d'évoquer les rapports genrés dans leur violence quotidienne banalisée et leur impunité sociale manifeste. Interrogées sur leurs rapports à l'écrit, les femmes se remémorent longuement leurs rapports aux hommes (pères, frères, fils, patrons, concubins, maris, etc.), ceux-ci semblent donc en lien direct avec les manières de vivre et leurs possibilités d'écritures concomitantes.

Si l'on peut supposer que la chercheuse est la personne arrivant au « bon » moment pour permettre à une parole de se libérer en toute confidentialité, on peut également supposer que c'est aussi une manière de répondre à la question et à la demande posées. Les ruptures (scolaires, migratoires, familiales) sont narrées à travers la focale des relations sexuées, en défaveur constante des femmes. Les pratiques d'écritures sont donc à envisager comme des processus genrés car dans les cas d'apprentissage à l'âge adulte, les stratégies de garde d'enfants ou de disponibilités sont tributaires des contraintes familiales que les femmes sont principalement – sinon exclusivement – obligées d'endosser.

Le style de chacune se révèle aussi dans sa manière d'être au monde, de le rêver ou de s'en détacher. Ainsi, le tricotage de Monica pourrait relever d'une forme de poésie du quotidien, tels les récits textiles de Virginie Poitrasson⁴⁰⁹ qui reprennent un imaginaire et une symbolisation du féminin, sans pour autant le réduire à ce seul aspect.

Le désir est au centre des possibles et des actions transformatrices – même de petite envergure – et il parvient à passer au-delà des difficultés matérielles ou psychiques en créant des nouveaux espaces possibles (imaginaires ou matérialisés) à leur accomplissement. Cependant, on ne peut réduire ce désir à l'explication d'une

⁴⁰⁹ POITRASSON Virginie, 2012, *Il faut toujours garder en tête une formule magique*, Éditions de L'Attente, Bordeaux, 128 p.

action ou à son empêchement car bien souvent l'être humain associe la cause de l'action et le sens qu'il lui donne.

« Par son caractère de désirabilité – c'est-à-dire cela en tant que quoi nous désirons quelque chose –, le désir se laisse traiter comme une raison d'agir et se place implicitement sur le plan de la rationalité et de la discursivité. Cette double face du désir – le désir comme force qui pousse et meut, et comme raison d'agir – est à l'origine de l'opposition entre ce que l'on peut expliquer (la cause) et ce que l'on peut comprendre (le motif-raison). Mais cette opposition est purement abstraite. La réalité présente plutôt la combinaison des deux cas extrêmes dans le milieu proprement humain de la motivation, où le motif est à la fois motion du vouloir et justification⁴¹⁰. »

Concernant les rapports sociaux de sexe, les femmes interrogées sont à la fois extrêmement lucides sur les rapports de domination exercés en leur défaveur et la difficulté de parvenir à imposer leur désir (d'apprentissage, d'écriture, etc.) de manière respectueuse. Pour autant, elles ne renoncent pas à jouer le jeu social et personnel de la séduction, du désir de couple qui se trouve alors parfois pris en tension avec leurs envies plus individuelles. Il leur faut ainsi trouver des biais, des solutions alternatives ou décalées afin d'aménager ces aspirations contradictoires.

5.2.4. Distances

L'une des différences majeures, entre femmes lettrées et femmes qui le sont moins, est la volonté de contrôle de la production écrite du chercheur – jusqu'à provoquer la rupture des rencontres – et à l'opposé le désintérêt manifeste pour une restitution tapuscrite des récits personnels collectés à l'oral. L'écrit est appréhendé en fonction de la situation et des personnes en dialogue et de leurs statuts réels ou supposés face à l'écrit.

D'un côté l'écrivaine est froissée, choquée par une transcription de conversation qui n'a ni la retenue ni l'enjolivement littéraire de la remise en forme ou en mots ; d'autre part, pour les femmes apprenantes, le bénéfice de l'enquête paraît se situer dans

⁴¹⁰ RICŒUR Paul, 1986, *Du texte à l'action, Essais d'herméneutique II*, Le Seuil, Paris, 448 p., p. 191.

la relation même et non pas dans la restitution que peut en faire la chercheuse.

Une fois de plus, entre ce qui est annoncé au départ et la réalisation un grand écart est notable : « Écoutez faites ce que vous voulez de moi (*rites*)⁴¹¹ » énonçait Silvia Baron Supervielle à l'issue de notre première rencontre, pour couper court à toute poursuite une fois reçue la transcription de ce moment. Le désir d'avoir son récit dans un livre paraissait commun aux autres femmes interviewées et c'est finalement l'absence de retour matérialisé qui les a fédérées.

5.2.5. Histoires de vie, histoires d'écrits

La recherche confirme de manière forte l'imbrication entre biographisation et rapports à l'écrit. Même si l'usage des histoires de vie est historique en matière de migration depuis l'école de Chicago (en référence au *Paysan polonais* de Florian Znaniecki et William Isaac Thomas⁴¹²), sa diffusion demeure marginale sans les sciences humaines alors même qu'elle permet une analyse micro de certains phénomènes. En effet, cette perspective méthodologique permet notamment de détailler finement les entrelacs entre des représentations et des pratiques, ce qui en matière d'écrit est de nature à faire avancer la recherche.

Déjà en 1995, Martine Morisse à la fin de sa thèse invitait à prendre « appui sur les pratiques ordinaires d'écriture, en les resituant dans la logique d'un parcours de vie ⁴¹³ » afin que les personnes puissent se saisir du sens de leurs apprentissages. Cet appel concernait avant tout les formateurs et l'on peut penser que l'essor des biographies langagières y répond d'une certaine manière.

⁴¹¹ Entretien SBS, p. 19.

⁴¹² ZNANIECKI Florian, THOMAS William Isaac, 1998 [1918-1920], *Le Paysan polonais en Europe et en Amérique : Récit de vie d'un migrant*, GAUDILLAT Yves (trad.), [The Polish Paesant in Europe and America, University of Chicago] Nathan Université, Paris, 446 pages.

⁴¹³ MORISSE Martine, 1995 thèse de doctorat en Sciences de l'Éducation, *Pratiques ordinaires d'écriture et formation d'adultes*, BERGER Guy (dir.), Université de Paris VIII, Saint-Denis, 611 p., p. 550.

Christine Noireaud⁴¹⁴, pour les femmes pondichériennes en apprentissage linguistique et Lilyane Rachédi⁴¹⁵ pour les migrants écrivains au Canada, ont appuyé l'importance d'une telle approche dans les problématiques de passage à l'écrit des migrants, plus spécifiquement, dans la restitution de leurs parcours de vie, résolument transculturels.

Elle permet de confirmer, dans ce travail notamment, le non-fondé des théories du grand partage (entre lettrés et non-lettrés) dont les effets perdurent malgré tout dans la société, mais aussi d'appuyer l'idée d'une expérience migratoire enrichissante dans ses manifestations culturelles et sociales, même les plus ordinaires.

L'association insolite de récits biographiques et d'objets d'écritures offre ainsi la possibilité de dépasser le récit mythologique de soi sans pour autant réduire le support scriptural à une trace dénuée d'intimité et d'histoire. C'est sans doute l'originalité de cette contribution.

5.2.6. Dilemmes

La mise à l'épreuve du terrain (au sens d'Alban Bensa et de Didier Fassin⁴¹⁶) a provoqué un certain nombre de « tiraillements » qui ont orienté une partie de la recherche et plus particulièrement de la manière de rendre compte, de restituer la parole des personnes. Ces questions, parmi d'autres, ont traversé la démarche épistémologique de la thèse :

Fallait-il traduire les mots prononcés par les personnes ? Les rendre intelligibles, policés au risque du contresens ou bien les restituer bruts et soumis à une lecture laborieuse ? La parole et les personnes sont-elles plus respectées lorsque leurs récits sont retravaillés et ôtés de leurs particularités orales ? Ce respect est-il recevable dans le cadre d'une analyse à visée scientifique ? Comment évoquer des rencontres ou des échanges directement adressés à la personne de la

⁴¹⁴ NOIREAUD Marie-Christine, 2013, *De Pondichéry à Paris, Parcours de femmes en formation*, L'Harmattan, Paris, 214 p.

⁴¹⁵ RACHEDI Lilyane, 2009, « Le raconter et l'écrire dans la migration : lorsque le récit de soi conditionne le passage vers d'autres territoires », in GOHARD-RADENKOVIC Aline & RACHEDI Lilyane, *Récits de vie, récits de langues et mobilités. Nouveaux territoires intimes, nouveaux passages vers l'altérité*, L'Harmattan, Paris, 275 p., pp. 235-250.

⁴¹⁶ BENSA Alban & FASSIN Didier, (dir.), 2008, *Opus Cit.*

chercheuse et en faire à la fois des objets discursifs répondant à la problématique ? Quelle légitimité à aller interroger une femme qui n'est pas inscrite en cours de langue pour traiter des apprenantes en alphabétisation ? Quelle marge entre l'implication dans la recherche et une mise en doute des données collectées ? Ces questionnements qui ont jalonné cette recherche et lui ont donné une direction, une articulation en imposant des détours réflexifs, s'inscrivent dans investigation entreprise il y a une quinzaine d'années, par un groupe de chercheurs en sciences humaines pour qui les dilemmes sont source de progrès dans la recherche :

« Accepter de voir ses ambivalences, ses contradictions, accepter la dose d'ambiguïté de toute relation humaine et sociale – et la situation de recherche en est une – participe à la fois de l'éthique et de l'épistémologie à travers leurs exigences communes de vérité et de rigueur⁴¹⁷. »

Le terrain de ces réflexions paraît fécond et propice à l'émergence d'un nouveau programme de recherche, dans la continuité du précédent, visant à interroger les manières de pratiquer la recherche en sciences humaines dans les dilemmes constitutifs de son activité.

5.2.7. Les zones d'ombre

C'est le paradoxe de ce travail : il rend visible des procédés, des habitudes et des compétences cachés par les femmes rencontrées et en même temps atténue des éléments d'appropriation communautaires. Ainsi, aucune d'elles n'a manifesté d'ambition politique ou ne s'est engagée dans une revendication collective concernant son groupe de pairs. En revanche, sous le couvert de l'anonymat et du micro de la chercheuse, elles ont chacune voulu contribuer à une visibilité de leurs vies de femmes migrantes. Cela paraissait très important à leurs yeux de témoigner de leurs parcours et de leurs conditions de vie, alors même qu'elles ne cherchent pas à évoquer en pleine lumière. La recherche offre alors un espace en clair-obscur où les personnes se révèlent en dehors des rôles sociaux habituels. Les enfants, les conjoints, les différents groupes d'appartenances

⁴¹⁷ FELDMAN Jacqueline, 2000, « Introduction » in FELDMAN Jacqueline, CANTER KOHN Ruth, (coord.), 2000, *L'éthique dans la pratique des Sciences Humaines : dilemmes*, L'Harmattan, Paris, 300 p., pp.11-23, p. 20.

sont évoqués, éclairés à la lueur de chacune des femmes mais n'ont pas eu de voix propre à leur récit.

Les perspectives de prolongements de ce travail deviennent alors fécondes et il pourrait être tout à fait pertinent d'entremêler des entretiens de groupe (dans les associations qui sont fréquentées par les femmes interviewées par exemple) à des entretiens individuels avec des hommes et des femmes afin de pouvoir travailler à une histoire plus collective de leurs récits de vie, en restituant les trajectoires personnelles à des mouvements de groupe. Les recherches sur les effets de la migration demeurent de toute façon en deçà des besoins de compréhension que la société en a :

« Migrer n'entraîne pas seulement des frais importants, entre les droits à payer et les voyages. Cela peut imposer également de vivre dans une culture très différente et de laisser derrière soi son réseau d'amis et de relations. C'est une pression psychologique qui peut s'avérer très lourde quoique incommensurable. (...) Compte tenu de ses effets positifs potentiels sur le bien-être humain, faciliter la mobilité nationale et internationale devrait logiquement être au cœur des réflexions des responsables politiques et des chercheurs en développement. Or, ce n'est pas le cas. La littérature universitaire consacrée aux effets de la migration paraît négligeable en comparaison des études sur les conséquences du commerce international et des politiques macroéconomiques, pour ne citer que ces dernières⁴¹⁸. »

Concernant les modalités d'appropriation et/ou de rejet des écritures, la nécessité de travailler avec les personnes sur le long terme est apparue comme une clé de compréhension majeure afin de montrer les possibles mouvements des personnes entre les différentes catégorisations en vigueur. Là encore c'est un domaine dans lequel les recherches, comme le souligne Hervé Adami⁴¹⁹,

⁴¹⁸ KLUGMAN Jeni (dir.), Rapport mondial sur le développement humain, 2009, *Lever les barrières : Mobilité et développement humains*, Programme des Nations Unies pour le développement (PNUD), New York, 251 p., p. 21.

⁴¹⁹ « Enfin la pratique et la connaissance de ce champ, qui abordent la question des rapports au langage et au savoir des personnes à faible capital scolaire, peuvent permettre de mieux comprendre les difficultés qu'éprouvent les enfants qui sont issus des mêmes milieux sociaux et qui sont scolarisés dans les pays d'accueil.

La formation d'adultes migrants n'est pas un petit champ clos pédagogique, mais un chantier ouvert sur lequel j'invite d'autres ouvriers au travail. » : ADAMI Hervé, 2009, *La Formation linguistique des migrants*, Paris, CLE International, 128 p., p. 122.

ont besoin de main-d'œuvre, car le champ est vaste et propice à alimenter la réflexion à d'autres domaines, l'invitation à poursuivre dans cette voie devient encore plus stimulante.

Bibliographie

- A. PRETCEILLE Martine**, 2012, « Quelle anthropologie pour quel enseignement ? » in DERVIN Fred & FRACCHIOLLA Béatrice (dir.), *Anthropologies, interculturalité et enseignement-apprentissage des langues. Quelles compatibilités ?* Peter Lang, Berne, 207 p.
- ABÉLÈS Marc**, 2008, *Anthropologie de la Globalisation*, Payot et Rivages, Paris, 277 p.
- ADAMI Hervé**, 2008, « Le Rôle de la littérature dans le processus d'acculturation des migrants » in Séminaire international : l'intégration linguistique des migrants adultes, Conseil de l'Europe, Division des Politiques linguistiques, Strasbourg 26 et 27 juin 2008, en ligne : www.coe.int/t/dg4/linguistic/Source/AdamiMigrantsFR.rt.
- ADAMI Hervé**, 2009, *La formation linguistique des migrants*, Paris, CLE International, 128 p.
- ADAMI Hervé & LECLERCQ Véronique** (éds), 2012, *Les migrants face aux langues des pays d'accueil*, Presses Universitaires du Septentrion, Villeneuve d'Ascq, 292 p.
- ADLER Laure, BOLLMAN Stefan, TORRENT Jean** (trad.), 2006 *Les femmes qui lisent sont dangereuses*, Flammarion, Paris, 149 p.
- ADLER Laure, BOLLMAN Stefan, DEMANGE Odile** (trad.), 2007, *Les femmes qui écrivent vivent dangereusement*, Flammarion, Paris, 152 p.
- AGIER Michel**, 2011, *Le Couloir des exilés, Être étranger dans un monde commun*, Éditions du Croquant, 116 p.
- AGIER Michel**, 2013, *La Condition cosmopolite. L'anthropologie à l'épreuve du piège identitaire*, La découverte, Paris, 208 p.
- AGIER Michel**, 2016, *Les migrants et nous, comprendre Babel*, CNRS éditions, Paris, 64 p.

- ALBERT Jean-Pierre**, 1993, « L'Illettrisme au quotidien », in FRAENKEL Béatrice, 1993, *Illettrismes. Variations historiques et anthropologiques*, Éditions BPI Centre Georges Pompidou, Paris, 305 p., pp.199-210.
- ALEXANDRE-GARNER Corinne & KELLER-PRIVAT Isabelle (dir.)**, 2012, *Migrations, exils, errances et écritures*, Presses Universitaires de Paris Ouest, Nanterre, 360 p.
- ANDRÉ Christophe & LELORD François**, 2002, *L'Estime de soi*, Odile Jacob, Paris, 296 p.
- APPADURAI Arjun**, 2009 (1996, *Modernity at Large Cultural Dimensions of Globalization*, University of Minnesota Press, **BOUILLOT Françoise** trad.), *Après le colonialisme. Les conséquences culturelles de la globalisation*, Petite Bibliothèque Payot, Paris, 331 p.
- ARIEL DE VIDAS Anath**, 1996, *Mémoire textile et industrie du souvenir dans les Andes*, L'Harmattan, Paris, 164 p.
- ARDOINO Jacques, BARBIER René (s/d)**, 1993, « L'Approche multiréférentielle de l'éducation et de la formation », *Pratiques de Formations-Analyses*, université Paris VIII, Formation permanente, n° 25-26, 190 p.
- ARDOINO Jacques**, 2002, « L'Écriture, s'autoriser entre soi et les autres », in *Pratiques de formation-Analyses n° 44, Écriture et formation*, université Paris VIII, Saint-Denis, 143 p., pp. 5-12.
- ARENDETT Hannah**, 1995, *Qu'est-ce que la politique ?* Sylvie COURTINEDENAMY (trad.), Le Seuil, Paris, 216 p.
- ARTIÈRES Philippe**, 2000, *Le Livre des vies coupables, Autobiographies de criminels (1896-1909)*, Albin Michel, 425 p.
- ARTIÈRES Philippe, KALIFA Dominique**, 2001, *Vidal, le tueur de femmes, Une biographie sociale*, Perrin, Paris, 270 p.
- Arts et Thérapie*, n° 86-87, juin 2004, *Écrire, un processus. La fiction pour se dire*, Paris, 112 p.
- AUGÉ Marc**, 1986, *Un Ethnologue dans le métro*, Hachette, Paris, 119 p.
- AUGÉ Marc**, 2009, *Pour une anthropologie de la mobilité*, Payot, Paris, 91 p.
- AUGÉ Marc**, 2011, *La Vie en double, Ethnologie, voyage, écriture*, Payot, Paris, 268 p.

- AZOULAY Muriel, QUIMINAL Catherine**, 2002, « Reconstruction des rapports de genre en situation migratoire, Femmes « réveillées », hommes menacés en milieu soninké » in *VEI Enjeux*, n° 128, pp. 87-101.
- BAHLOUL Joëlle**, 1990, *Lectures précaires, étude sociologique sur les faibles lecteurs*, Éditions BPI Centre Georges Pompidou, Paris, 126 p.
- BARON SUPERVIELLE Silvia**, 2002, *Le Pays de l'écriture*, Le Seuil, Paris, 277 p.
- BARON SUPERVIELLE Silvia**, 2007, *L'Alphabet du feu. Petites études sur la langue*, Gallimard, Paris, 145 p.
- BARON SUPERVIELLE Silvia**, 2009, *Journal d'une saison sans mémoire*, Gallimard, Paris, 251 p.
- BARTON David, HAMILTON M.**, 1998, *Local Literacies : Reading and writing in one community*, London, Routledge,
- BARRE-DE MINIAK Christine**, 2000, *Le Rapport à l'écriture. Aspects théoriques et didactiques*, Presses universitaires du Septentrion, Paris, 140 p.
- BARTHES Roland**, 1953, *Le Degré zéro de l'écriture*, Éditions du Seuil, Paris, (réédition de 1972), 65 p.
- BARTHES Roland**, 1960, « Ecrivains et écrivants », in *Essais Critiques*, 1964, (réédition de 1991), Le Seuil, Paris, pp.152-159.
- BARTHES Roland**, 1966, « Introduction à l'analyse structurale des récits », in *Communications* n° 8, pp. 1-27, <http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/comm0588-80181966num811113>.
- BARTHES Roland**, 1968, « La Mort de l'auteur » in *Le Bruissement de la langue*, 1984, Le Seuil, Paris pp. 66-67.
- BARTHES Roland**, 1973, *Le plaisir du texte*, Le Seuil, Paris, 101 p.
- BARTHES Roland, KAYSER Wolfgang, Wayne C. BOOTH, Philippe HAMON, (dir. Gérard GENETTE et Tzvetan TODOROV)**, 1977, *Poétique du récit*, Éditions du Seuil, Paris, 180 p.
- BASHKIRTSEFF Marie**, 1890, « Préface », in *Journal*, Tome Premier, 412 p. <http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1131377/f8.image>.

- BEAUD Stéphane**, 1996, « L'usage de l'entretien en sciences sociales. Plaidoyer pour l'« entretien ethnographique » in *Politix*, Vol. 9, n°35. Troisième trimestre pp. 226-257.
- BECKER Howard-S.**, 2004, [1986, *Writing for social scientist. How to start and finish your thesis, book or article*, University of Chicago Press, Chicago USA], FORGATY P. et GUILLEMIN A (trad.), *Ecrire les sciences sociales, commencer et terminer son article, sa thèse ou son livre*, Édition Economica, Paris, 179 p.
- BELISLE Rachel**, 2001, *Des rapports pluriels à l'écrit, rapport de recherche aux partenaires sur la culture de l'écrit, d'organismes communautaires d'insertion sociale et professionnelle qui proposent des projets de formation à des jeunes adultes non diplômés*, université de Sherbrooke, collectif de recherche sur les occupations, Québec, 112 p.
- BENSA Alban & FASSIN Didier**, (dir.), 2008, *Les Politiques de l'enquête. Epreuves ethnographiques*, Paris, La Découverte, 304 p.
- BERCHOU Marie** (dir.), 2013, *L'Intime et l'Apprendre. La question des langues vivantes*, Peter Lang, Berne, 190 p.
- BERCHOU Marie, MALLET Claire & RUI Blandine**, 2013, « Notions et pratiques en dialogue » in BERCHOU Marie (dir.), 2013, *L'intime et l'apprendre. La question des langues vivantes*, Peter Lang, Berne, 190 p., pp. 29-33.
- BERGÈRE Amandine**, 2011, « Processus d'identification dans l'apprentissage d'un nouveau système d'écriture » in BORNES VAREOL Marie-Christine (dir.), *Chocs de langues et de cultures ? Un discours de la méthode*, PUV, Saint-Denis, 522 p.
- BERTAUX Daniel**, 1997, *Les Récits de vie, perspective ethnosociologique*, Nathan, Paris (1^{re} édition), 127 p.
- BESSE Maria-Graciete, MEKOUAR-HERTZBERG Nadia** (coord.), 2004, *Femme et écriture dans la péninsule ibérique* Tome II, L'Harmattan, Paris, 230 p.
- BÉZILLE Hélène, BROUGÈRE Gilles**, 2007, « De l'usage de la notion d'informel dans le champ de l'éducation », note de synthèse in *Revue française de pédagogie*, n° 158, janvier-mars 2007, pp. 117-160.
- BILLIEZ Jacqueline**, 1985, « La Langue comme marqueur d'identité », in *Revue européenne des migrations internationales*, Vol. 1 n° 2. Décembre. Générations nouvelles, pp. 95-105.

- BLONDEAU Nicole**, 2005, thèse de doctorat en Sciences de l'Éducation, *La Construction socio-pédagogique de l'élève étranger allophone et ses effets sur les histoires scolaires*, université Paris VIII, VERMES Geneviève (dir.), Saint-Denis, 317 p.
- BLOMMAERT Jan**, 2008, *Grassroots Literacy. Writing, Identity and Voice in Central Africa*, Routledge, London, 219 p.
- BOURDIEU Pierre** (dir.), 1993, *La Misère du monde*, Le Seuil, Paris, 947 p.
- BUTLER Judith**, 2007, [2005, *Giving an Account of oneself*, Fordham University Press], *Le Récit de soi*, AMBROISE Bruno, AUCOUTURIER Valérie (trad.), PUF, Paris, 137 p.
- BUTLER Judith** 2012, *Défaire le genre*, [2004, *Undoing Gender*, Routledge.] CERVILLE Maxime (trad.), Éditions Amsterdam, 331 p.
- CALVINO Italo**, 1981[1979 *Se una notte d'inverno un viaggiatore*, Einaudi, Turin,], *Si par une nuit d'hiver un voyageur*, SALLENAVE Danièle & WAHL François (trad.) Le Seuil, Paris, 276 p.
- CAMILLERI Carmel, KASTERSZTEIN Joseph, LIPIANSKY Edmond-Marc, MALEWSKA-PEYRE Hanna, TABOADA-LEONETTI Isabelle, VASQUEZ Ana**, 1990, *Stratégies identitaires*, PUF, Paris, 232 p.
- CARRÉ Philippe** (dir.), 2001, *De la motivation à la formation*, L'Harmattan, Paris.
- CASTELLOTTI Véronique**, 2009, « Construire l'intégration en (dés)intégrant les catégories ? », in *Le français aujourd'hui* n° 164, *Langue(s) et intégration scolaire*, Armand Colin, Paris, 146 p., pp. 109-114.
- CATANI Maurizio**, 1970, *Médiation dans/ pour la liberté. Essai d'alphabétisation*, Éditions Sciences et Service, Pierrelaye, 314 p.
- CATANI Maurice**, 1976, « La Parole de l'Autre », in *Langue française*. Vol. 29 n° 1. *L'Apprentissage du français par les travailleurs immigrés*, pp. 93-107.
- CATANI Maurizio, MAZÉ Suzanne**, 1982, *Tante Suzanne, une histoire de vie sociale*, Librairie des Méridiens, Paris, 468 p.

- CERTEAU de Michel**, [1980] *L'Invention du quotidien, 1-Arts de faire*, Nouvelle édition établie et présentée par Luce Giard (1990, pagination : tirage 2007), Gallimard, Folio Essais, Paris 350 p.
- CERVILLE Maxime, KERGOAT Danièle & TESTENOIRE Armelle**, 2012, *Subjectivités et rapports sociaux*, Cahiers du genre, n° 53/2012, L'Harmattan, Paris, 246 p.
- CIFALI Mireille**, 1995, « Démarche clinique, formation et écriture », in *Réfléchir sur la pratique, un levier pour la formation professionnelle des enseignants*, Bruxelles, De Broeck
<http://www.unige.ch/fapse/SSE/teachers/cifali/articles/clinique.html>
- CIFALI Mireille & ANDRÉ Alain**, 2007, *Écrire l'expérience. Vers la reconnaissance des pratiques professionnelles*, PUF, Paris, 388 p.
- CIFALI Mireille**, 2012, « “Croire en l'écriture“. Michel de Certeau, une poétique du quotidien »
 Conférence, Montevideo, 30 mars 2012 », 19 p., <http://www.mireille-cifali.ch/Textesnonpubliesfiles/mcerte>.
- CIXOUS Hélène, LECLERC Annie, GAGNON Madeleine**, 1977, *La Venue à l'écriture*, Union générale d'Éditions, Paris, 151 p.
- CHAMOISEAU Patrick**, 1997, *Écrire en pays dominé*, Gallimard, Paris, 350 p.
- CHARLOT Bernard, BAUTIER Elisabeth, ROCHEIX Jean-Yves**, 1992 *Écoles et savoirs dans les banlieues... et ailleurs*, Armand Colin, Paris, 253 p.
- CHARTIER Anne-Marie & HÉBRARD Jean**, 2000, *Discours sur la lecture 1880-2000*, BPI Pompidou & Fayard, Paris, 756 p.
- CHARTIER ROGER**, 1996, *Culture écrite et société, L'ordre des livres (XIV-XVIIIe siècle)*, Albin Michel, Paris, 241 p.
- CHAUVIER Éric**, 2006, *Anthropologie*, Allia, Paris, 135 p.
- CHAUVIER Éric**, 2008, *Si l'enfant ne réagit pas*, Allia, Paris, 127 p.
- CHAUVIER Eric**, 2011, *Anthropologie de l'ordinaire, Une conversion du regard*, Anarchasis, Toulouse, 168 p.
- CHENIN Maribel**, 2004, *Dans la terre de mes ancêtres, voyage en Croatie et au Monténégro du 1^{er} au 11 avril 2002*, 15 p., APA 1515-2, Garde Mémoire n° 6, n° 255, p. 156, non publié.

- CHRISTIN Anne-Marie (dir.)**, 2001, *Histoire de l'écriture : De l'idéogramme au multimédia*, Flammarion, Paris, 405 p.
- COMBRES Laurent**, 2007, *La Clinique par l'écrit. Une étude des fonctions de l'écriture du sujet dans des cas de psychoses*, Thèse de Psychopathologie Clinique et Psychanalyse, Michel LAPEYRE (dir.), université Aix-Marseille I, 216 p.
- CORCORAN John**, 2008, *The Teacher Who Couldn't Read, One Man's Triumph Over Illiteracy, A memoir*, Kaplan publishing, (U.K.), 248 p.
- COSTA-LASCOUX Jacqueline, HILY Marie-Antoinette, VERMES Geneviève (dir.)**, 2000, *Pluralités des cultures et dynamiques identitaires. Hommage à Carmel Camilleri*, L'Harmattan, Paris, 295 p.
- CUCHE Denys**, [1996] 2004, *La Notion de culture dans les Sciences sociales*, La Découverte, Paris, 123 p.
- CUCHE Denys**, 2009, « L'Homme marginal » : une tradition conceptuelle à revisiter pour penser l'individu en diaspora », *Revue européenne des migrations internationales* [En ligne], vol. 25 – n° 3 | 2009, URL : <http://remi.revues.org/4982> ; DOI : 10.4000/remi.4982REMI.
- DALLERA Corinne & DUCRET Véronique**, 2004, *Migration féminine au-delà des stéréotypes*, Recherche financée par l'Office fédéral des étrangers, Suisse 108 p., <http://www.2e-observatoire.com/downloads/livres/brochure10.pdf>
- DAVID Michel**, 1996, *Marguerite Duras une écriture de la jouissance : psychanalyse de l'écriture*, Desclée de Brouwer, Paris, 392 p.
- DELCROIX Catherine**, 2001 (édition 2005), *Ombres et Lumières de la famille Nour. Comment certains résistent face à la précarité*, Payot et Rivages, Paris, 247 p.
- DELEUZE Gilles, GUATTARI Félix**, 1975, *Kafka, Pour une littérature mineure*, Les Éditions de Minuit, Paris, 157 p.
- DELEUZE Gilles, GUATTARI Félix**, 1980, *Capitalisme et schizophrénie*, Tome 2 : *Mille plateaux*, Les Éditions de Minuit, Paris, 645 p.
- DELORY-MOMBERGER Christine**, 2009, *La Condition biographique, Essai sur le récit de soi dans la modernité avancée*, Téraèdre, Paris, 121 p.
- DEPREZ Christine**, 1996, « Politique linguistique familiale : le rôle des femmes » in JULLIARD Caroline & CALVET Louis-Jean (dir.), *Les Politiques linguistiques, mythes et réalités*, (FMA) Fiche du Mode

- Arabe-AUPELF-UREF (université des réseaux d'expression française), Beyrouth-Montréal, 356 p., p. 155-162.
- DEPREZ Christine**, 2002, « La langue comme « épreuve » dans les récits de migration », in Bulletin suisse de linguistique appliquée, université de Neuchâtel, n° 76, *Biographies langagières*, 237 p., pp. 39-52.
- DERRIDA Jacques**, 1967, *De la grammatologie*, Éditions de Minuit, Paris, 445 p.
- DERRIDA Jacques**, 1967, *L'écriture et la différence*, Le Seuil, Paris, 436 p.
- DERRIDA Jacques**, 1968, « La Différance », ^[1]_{SEP}Conférence prononcée à la Société française de philosophie, le 27 janvier 1968, Bulletin de la société française de philosophie (juillet-septembre 1968) et Théorie d'ensemble (coll. Tel Quel), Éd. du Seuil, 1968.
- DERRIDA Jacques**, 1974, *Glas*, Gontier-Denoël, Paris.
- DERRIDA Jacques**, 1987, (édition 1999), *Feu la Cendre*, des femmes Antoinette Fouque éditrices, Paris, 61 p.
- DERRIDA Jacques**, 1996, *Le Monolinguisme de l'autre*, Galilée, Paris, 136 p.
- DERRIDA Jacques**, 1999, *Sur parole*, La Tour d'Aigues, Éditions de l'Aube, Paris.
- DERVIN Fred & FRACCHIOLLA Béatrice** (dir.), 2012 *Anthropologies, interculturalité et enseignement-apprentissage des langues. Quelles compatibilités ?*, Peter Lang, Berne, 207 p.
- DERYCKE Marc**, janvier 1999, *note de synthèse sur les travaux de recherche* (dossier pour la soutenance et l'habilitation à diriger des recherches), université Paris VIII, BAUTIER Elisabeth (dir.), département Sciences de l'Éducation.
- DESMARAIS Danielle**, 2003, *L'Alphabétisation en question*, Les Éditions Québecor, Outremont, 264 p.
- DEWITTE Philippe**, 2003, *Deux siècles d'immigration en France*, La Documentation Française, Paris, 128 p.
- DIAGNE Mamoussé**, 2005, *Critique de la raison orale. Les pratiques discursives en Afrique noire*, Éditions Karthala, Paris, 600 p.
- DURAS Marguerite**, 1957, « Une Illettrée à Paris », article de presse du 17 octobre 1957, « France Observateur ».

- DURAS Marguerite**, 1993, *Écrire*, Gallimard, Paris, 53 p.
- DURU-BELLAT Marie**, 2004 (2^e édition), *L'École des filles. Quelles formations pour quels rôles sociaux ?*, L'Harmattan, Paris, 272 p.
- ERNAUX Annie**, 1983, *La Place*, Gallimard, Paris, 110 p.
- ERNAUX Annie**, 2003, *L'Écriture comme un couteau*, Entretiens avec Frédéric-Yves Jeannet, Stock, Paris, 156 p.
- ERNAUX Annie**, 2008, *Les Années*, Gallimard, Paris, 242 p.
- FABRE Daniel** (dir.), 1993, *Écritures ordinaires*, Éditions POL, Centre Georges-Pompidou, Paris, 375 p.
- FABRE Daniel** (dir.), 1997, *Par Ecrit. Ethnologie des écritures quotidiennes*, Mission du Patrimoine ethnologique, Collection Ethnologie de la France, cahier 11, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, Paris, 393 p.
- FALQUET Jules, REBAUDE Aude, FREEDMAN Jane, SCRINZI Francesca** (coord.), 2008, *Femmes, genre, migrations et mondialisation. Un état des problématiques*, ^[1]_[SEP] *Les Cahiers du CEDREF* 2008-16, université Paris Diderot, Paris 7, Paris, <http://cedref.revues.org/330>.
- FARGE Arlette**, 2009, *Essai pour une histoire des voix au dix-huitième siècle*, Bayard, Paris, 307 p.
- FASSEUR Nicolas & LEROY Delphine**, 2011 « “Ni vistas ni cono-cidas” : Sobre las Historias de vida en la educación popular » in "Histoires de vie en formation : Des approches francophones", dans la revue *Cuestiones Pedagógicas*, n° 20 , 2011, GONZÁLEZ MONTEAGUDO José & LE GRAND Jean-Louis, (coord.), université de Séville, pp. 117-142, <http://institucional.us.es/revistas/cuestiones/20/art06.pdf>.
- FASSIN Didier, BENSA Alban**, (dir.) 2008, *Les Politiques de l'enquête. Épreuves ethnographiques*, La Découverte, Paris, 328 p.
- FASSIN Didier**, 2009, « Une Science sociale critique peut-elle être utile ? », in *Tracés. Revue de Sciences humaines*, pp. 199-211 : en ligne, URL <http://traces.revues.org/index4465.html>.
- FASSIN Didier & FASSIN Éric**, 2009, « Eloge de la complexité », in FASSIN Didier & FASSIN Éric, (dir.), 2009 [2006], *De la question sociale à la question raciale ? Représenter la société française*, La Découverte, Paris, 267 p., pp. 257-267.

- FASSIN Didier**, 2012, « Trouble-genre », préface à l'édition française, in BUTLER Judith, *Défaire le genre*, CERVULLE M. (trad.), Paris, Éditions Amsterdam (2004, *Undoing Gender*, London, Routledge), pp. 13-14.
- FELDMAN Jacqueline, CANTER KOHN Ruth**, (coord.), 2000, *L'Éthique dans la pratique des Sciences Humaines : dilemmes*, L'Harmattan, Paris, 300 p.
- FELDMAN Jacqueline**, 2002, « Écriture leurs plaisirs, leurs dérives », in *Pratiques de formation-Analyses* n° 44, octobre 2002, « Écriture et formation », université Paris VIII, Saint-Denis, 143 p., pp. 39-49, p. 43.
- FERRAROTTI Franco**, 1983 (réédition 1990, 1981, *Storia e stori di vita*), *Histoire et histoires de vie, la méthode biographique dans les sciences sociales*, MODAK Marianne (trad.), Méridiens Klincksieck, Paris, 195 p.
- FERRAROTTI Franco**, 2009, *Les Miettes d'Epulon, Récit initiatique d'un pionnier des histoires de vie*, MARCUCCI DE VINCENTI Antonella (trad.), L'Harmattan, Paris, 241 p.
- FERREIRO Emilia**, 2000, *L'écriture avant la lettre*, Hachette, Paris, 253 p.
- FERREIRO Emilia**, 2001, *Culture écrite et éducation*, trad. Martina Del Pino-Ollier, Retz, Paris, 200 p.
- FEYERABEND Paul Karl**, (1^{re} édition : 1975) 1988, *Contre la méthode, Esquisse d'une théorie anarchiste de la connaissance*, (trad. BAUDOUIN Jurdant & SCHLUMBERGER Agnès), Collection Points Sciences, Seuil, Paris, 349 p.
- FIJALKOW Jacques**, 1991, *Illettrisme et Analphabétisme : la formation en question*, CLAP Midi Pyrénées, 66 p.
- FIJALKOW Jacques, FIJALKOW Yona & PASA Laurence**, 2004, « Littératie et Culture écrite », in BARRE de MINIAC Christine, BRISSAUD Catherine & RISPAIL Marielle (dir.), *La Littératie conception théoriques et pratiques d'enseignement de la lecture-écriture*, L'Harmattan, Paris, 354 p., pp. 53-68.
- FLAJOLIET Alain**, 2011, « Introduction : Sartre : “ La Folie dans les livres” », in DEPRAZ Natalie & PARANT Noémie (dir.), *L'Écriture et la lecture : des phénomènes de miroir ? : L'exemple de Sartre*, PURH (publications des universités de Rouen et du Havre), 166 p.

- FOUCAULT Michel**, (1^{re} édition 1966), 1990, *Les mots et les choses*, Gallimard, Paris, 398 p.
- FOUCAULT Michel**, 1969 (rééd. 1992), *L'Archéologie du savoir*, Paris, Gallimard, Bibliothèque des Sciences Humaines, 257 p.
- FOUCAULT Michel** (présenté par), 1973, *Moi, Pierre Rivière, ayant égorgé ma mère, ma sœur et mon frère : un cas de parricide au XIX^e siècle*, Gallimard, Paris, 424 p.
- FOUQUE Antoinette**, 2004 [1995], *Il y a deux sexes, Essais de féminologie*, Gallimard, Paris, 324 p.
- FOURTANÉ Nicole**, 1999, « De l'oralité à l'écriture. L'expérience inédite des bibliothèques rurales de Cajamarca (Pérou) » in *América, cahiers du CRICCAL* n° 23, Le Livre et la Lecture, Presses de La Sorbonne Nouvelle, université Paris III, pp 83-100.
- FRAENKEL Béatrice**, 1993, *Illetrismes. Variations historiques et anthropologiques*, éditions BPI Centre Georges Pompidou, Paris, 305 p.
- FRAENKEL Béatrice, GANI Léon, & MBODJ Aïssatou**, « Alphabétisation » in *l'Encyclopædia Universalis*, 13p. <http://www.universalis.fr/encyclopedie/alphabetisation/>.
- FRAENKEL Béatrice**, dec. 2007, « Actes d'écriture : quand écrire c'est faire », in *Langage et Société* n° 121-122, Maison des Sciences de l'Homme, Paris, pp. 101-112.
- FRAENKEL Béatrice, MBODJ Aïssatou**, 2010, "Les new literacy studies, jalons historiques et perspectives actuelles" in "*Langage et société* n° 133, 2010, *New Literacy Studies, un courant majeur sur l'écrit*, Édition de la Maison des Sciences de L'Homme, Paris, 152 p., pp. 7-24.
- FREIRE Paulo**, 1974, (*Pedagogia deo oprimido*), *Pédagogie des opprimés*, MASPERO François (trad), Maspéro, Paris, 130 p.
- FREIRE Paulo**, 2006, (*Pedagogia de autonomia, saberes necessarios a practica educativa*), *Pédagogie de l'autonomie : savoirs nécessaires à la pratique éducative*, REGNIER Jean-Claude (trad.), Érès, Paris, 189 p.
- FREUD Sigmund**, 1915, « Deuil et mélancolie », *Sociétés* 4/2004 (n° 86), p. 7-19. URL : www.cairn.info/revue-societes-2004-4-page-7.htm.
- FRONTISI-DUCROUX Françoise**, 2003, *L'Homme-cerf et la femme araignée. Figures grecques de la métamorphose*, Gallimard, Paris, 292 p.

- FRONTISI-DUCROUX Françoise**, 2009, *Ouvrages de dames, Ariane, Hélène, Pénélope...*, Le Seuil, Paris, 192 p.
- GAFĀĪTI Hafid, CROUZIRES-IGENTHRON Armelle**, 2005, *Femmes et écriture de la transgression*, L'Harmattan, Paris, 285 p.
- GEERTZ Clifford**, 1996 [1988] *Ici et Là-bas. L'Anthropologue comme auteur*, LEMOINE Daniel (trad.), [*Works and Lives : The anthropologist as Author*, Board of Trustees of the Leland Stanford University, États-Unis] Métailié, Paris, 153 p.
- GENLIS Madame de**, 1825, *La Femme auteur*, Lecointe et Durey libraires, Paris in *Nouveaux Contes moraux et nouvelles historiques*, réédition Gallimard, collection folio, Paris, 2007, 99 p.
- GILLE Maria Isabel**, 2000, *Andalouse en Bourgogne*, conservé à l'APA, n° 1099, Garde mémoire n° 4, écho n° 60, 100 p.
- GILLET Alexandre**, 2006, "Dérives atopiques.", *EspacesTemps.net*, Travaux, 08.05.2006 <http://www.espacestemp.net/articles/derives-atopiques/> consulté le 11/04/17.
- GLISSANT Édouard**, [1990], 1994 *Poétique de la relation. (Poétique III)*, Gallimard, Paris, 290 p.
- GLISSANT Édouard**, 1995, *Tout Monde*, Paris, Gallimard, 610 p.
- GOFFMAN Erving**, (1^{re} édition : 1959, *The presentation of Self in Everyday Life*) ACCARDO Alain (trad.) 1973, *La Mise en scène de la vie quotidienne, 1-La Présentation de soi*, Les Éditions de Minuit, Paris, 251 p.
- GOFFMAN Erving**, (1^{re}édition : 1963, *Stigma*), KIHM Alain (trad.) 1975, *Stigmate. Les usages sociaux des handicaps*.Les éditions de Minuit, Paris, 170 p.
- GOFFMAN Erving**, (1^{re} édition : 1977), 2002, *L'arrangement des sexes*, MAURY Hervé (trad), Éditions La dispute-Snédit et Cahiers du Cedref-ADREF, Paris, 170 p.
- GOHARD-RADENKOVIC Aline & RACHEDI Lilyane** (dir.), 2009, *Récits de vie, récits de langues et mobilités. Nouveaux territoires intimes, nouveaux passages vers l'altérité*, L'Harmattan, Paris, 275 p.
- GONZALEZ Olga L. y PETRICH Perla**, 2011, « Introduction », *Amérique Latine, Histoire et Mémoire. Les Cahiers ALHIM*, 22 | 2011, [En línea], URL : <http://alhim.revues.org/4021>.

- GONZALEZ MONTEAGUDO José**, 2010, « Histoires de vie interculturelles : Entre recherche, formation et témoignage », in SCHLEMMINGER Gerald & EGLOFF Birte (Eds.) : *Récits de vie : au-delà des frontières. Revue Synergies. Pays germanophones*, 3, 17-26, University of Karlsruhe, Germany. Available in: <http://www.synergies.avinus.de/?p=142>.
- GONZALEZ MONTEAGUDO José & LE GRAND Jean-Louis** (dir.), 2010, *Historias de vida en formación. Enfoques francófonos* [Les Histoires de vie en formation. Des approches francophones], n° 20 de la revue *Cuestiones Pedagógicas* (université de Séville), http://www.publius.us.es/cuestiones pedagogicas/indice contenidos/num_20 (en espagnol).
- GONZALEZ MONTEAGUDO José**, (dir.), 2011, *Les Histoires de vie en Espagne. Entre formation, identité et mémoire*, L'Harmattan, Paris, 288 p.
- GONZALEZ MONTEAGUDO José**, (dir.), 2015, *Les Histoires de vie en Amérique latine hispanophone. Entre formation, mémoire historique et témoignages*, Paris, L'Harmattan, Paris, 290 p.
- GOODY Jack**, 1979, *La Raison graphique : la domestication de la pensée sauvage*, [1977, *The Domestication of the Savage Mind*], Minuit, Paris, 274 p.
- GOODY Jack**, 1986, *La logique de l'écriture : aux origines des sociétés humaines*, [1986, *The Logic of Writing and the Organization of Society*] Armand Colin, Paris, 195 p.
- GOODY Jack**, 1994, *Entre l'oralité et l'écriture*, trad. D. PAULME [1993, *The interface between the written and the oral*, Cambridge university Press], P.U.F., Paris, 323 p.
- GUÉNIF-SOUILAMAS Nacira & TARAUD Christelle**, 2005, « Entretien avec Nacira Guénif-Souilamas » in TARAUD Christelle, *Les Féministes en question, Éléments pour une cartographie*, Éditions Amsterdam, Paris, 179 p., pp. 123-148.
- GUÉNIF-SOUILAMAS Nacira**, 2006, « La République aristocratique et la nouvelle société de cour », in GUÉNIF-SOUILAMAS Nacira, *La République mise à nu par son immigration*, La Fabrique, Paris, 220 p., pp. 7-38.

- GUIBERT Rozenn**, 2003, *Former des écrivains (Principe des ateliers d'écriture en formation d'adultes)*, Presses Universitaires du Septentrion, Ville-neuve d'Ascq, 178 p.
- GUILLAUMIN Colette**, 1978, « Pratique du pouvoir et idée de Nature (1), L'Appropriation des femmes », in *Questions Féministes*, n° 2, *Les Corps appropriés* (février 1978), pp. 530, *Nouvelles Questions Féministes & Questions Féministes*, <http://www.jstor.org/stable/>.
- GUILLEMETTE François**, 2006, « L'Approche de la *Grounded Theory* ; pour innover ? », in *Recherches Qualitatives – VOL 26* (1), pp. 32-50, <http://www.recherche-qualitative.qc.ca/Revue.html>.
- HATCHUEL Françoise**, 2005, *Savoir, apprendre, transmettre, Une Approche psychanalytique du rapport au savoir*, La Découverte, Paris, 159 p.
- HATCHUEL Françoise**, 2006, « Une Autre Langue : l'ailleurs comme protection de l'espace intérieur ? », *Ela. Études de linguistique appliquée* 4/2006 (n° 144), p. 493-512. URL : www.cairn.info/revue-ela-2006-4-page-493.html.
- HAUTECOEUR Jean-Paul (dir.)**, 1997, *ALPHA 97, Formation de base et environnement institutionnel*, ministère de l'Éducation, Institut de l'Unesco pour l'Éducation, Québec/Hambourg, 372 p.
- HAUTECOEUR Jean-Paul**, 2006, « *Construction, ruptures, errances. Une biographie d'ALPHA (1978-2000)* », in BELISLE Rachel, BOURDON Sylvain (dir.) *Pratiques et apprentissage de l'écrit dans les sociétés éducatives*, Saint Nicolas, PUL, pp. 84-111.
- HÉBRARD Jean**, 1986, « L'Illettrisme une émotion des classes cultivées », in *Bibliothèques publiques et illettrisme*, ministère de la Culture et de la Communication, Direction du Livre et de la Lecture, Paris, pp. 9 -16.
- HECKMAN Andrea M.**, (dir.) 2003, *Woven stories : Andean textiles and rituals*, University of New Mexico Press, Albuquerque, 199 p.
- HEINICH Nathalie**, 2000, *Être écrivain*, La Découverte, Paris, 357 p.
- HEINICH Nathalie**, 2003, *Les Ambivalences de l'émancipation féminine*, Albin Michel, Paris, 157 p.
- HERDNER Andrée**, 1944, « J. Friedrich. – *Hethitisch-Ugaritisches* », *Syria*, 1944, vol. 24, n° 1, pp. 130-133. url :

<http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/syria0039->

- HÉRITIER Françoise**, 1996, *Masculin/Féminin. La Pensée de la différence*, Odile Jacob, Paris, 329 p.
- HÉRITIER Françoise**, 2002, *Masculin/Féminin II. Dissoudre la hiérarchie*, Odile Jacob, Paris, 443 p.
- HÉRITIER Françoise (dir.)**, 2004, *Hommes, Femmes, la construction de la différence*, Le Pommier et La Cité des Sciences et de l'Industrie, Paris, 189 p.
- HESS Benoît**, 1997, *L'entreprise face à l'illettrisme. Les enjeux de la formation*, Éditions Anthropos, Paris, 162 p.
- HESS Rémi**, 2003, *Produire son œuvre. Le moment de la thèse*, Éditions Téraèdre, Paris, 176 p.
- HIRATA Hélène, LABORIE Françoise, LE DOARÉ Hélène, SENOTIER Danièle**, 2004 [2000], *Dictionnaire critique du féminisme*, PUF, Paris, 300 p.
- HOGGART Richard**, 1970, *La Culture du pauvre. Étude sur le style de vie des classes populaires en Angleterre*, F. GARCIA, J. GARCÍAS & JC PASSERON (trad.), Éditions de Minuit Paris, 423 p.
- HUBERT Bruno**, 2012, *Faire parler ses cahiers d'écolier*, L'Harmattan Paris, 244 pages.
- HUBERT Bruno**, 2014, « Faire de sa vie une fiction. Des migrations en écriture avec des enfants d'école élémentaire », in *Hommes et migrations* n° 1306, avril, mai, juin 2014, *Écrire la migration*, LEROY Delphine & SPIRE Amandine (coord.), Palais de la Porte Dorée, Musée de l'Histoire de l'Immigration, Paris, 164 p. pp. 23-30.
- IONESCO Dina, MOKHNACHEVA Daria & GEMENNE François**, 2016, *Atlas des migrations environnementales*, Presses de Sciences Po, Hors collection, Paris, 152 p.
- IRIGARAY Luce**, 1977, *Ce Sexe qui n'en est pas un*, Éditions de Minuit, Paris, 217 p.
- KALMAN Judith**, 2006, *À la découverte de l'alphabétisation : voies d'accès vers la culture de l'écrit pour un groupe de femmes vivant au Mexique*, Departamento de Investigación y Educativas del Centro de Investigación y Estudios Avanzados de Mexico, UNESCO, Hambourg, 171 p.

- KAUFMANN Jean-Claude**, 2011, *Le Sac. Un petit monde d'amour*, JC Lattès, Paris, 249 p.
- KAUFMANN Jean-Claude**, 2011, *Le Cœur à l'ouvrage, théorie de l'action ménagère*, Nathan, Paris, 361 p.
- KLUGMAN Jeni** (dir.), 2009, Rapport mondial sur le développement humain, *Lever les barrières : Mobilité et développement humains*, Programme des Nations Unies pour le Développement (PNUD), New York, 251 p.
- KOLLER Sylvie**, 2006, *L'Un part, l'Autre reste, Jeunes équatoriens sur la scène migratoire*. Presses Universitaires de Rennes, Rennes, 175 p.
- KOHN Ruth, NÈGRE Pierre**, 1991, *Les Voies de l'observation, Repères pour les pratiques de recherche en Sciences Humaines*, Nathan, Paris, 237 p.
- KRISTEVA Julia**, 1991, *Étrangers à nous-mêmes*, Gallimard, Paris, 290 p.
- KRISTOF Agota**, 2004, *L'Analphabète. Récit autobiographique*. Carouge-Zoé Éditions, Genève, 57 p.
- LACOSTE-DUJARDIN Camille**, 1977, *Dialogue de femmes en ethnologie*, Maspéro, Paris, 114 p.
- LACOE-LABARTHE Isabelle**, 2011, « Lettres et journaux de femmes. Entre écritures contraintes et affirmation de soi », in *Tumultes*, n° 36 : *Écritures de soi entre les mondes, décrypter la domination*, Éditions Kimé, Paris, 222 p., pp. 113-132.
- LACOE-LABARTHE Isabelle & MOUYSET Sylvie**, 2012, « De « L'Ombre légère » à la « Machine à écrire familiale » », in *CLIO* (Histoire, femmes et sociétés), n° 35, *Écrire au quotidien*, Presses Universitaires du Mirail, Toulouse, 283 p., pp.7-20.
- LACOE-LABARTHE Isabelle & MOUYSET Sylvie**, 2013, « La Mémoire et l'Oubli : écrire l'exil », in *Diásporas* n° 22, 2013, *Écrire sa vie*, Presses Universitaires du Mirail, 234 p., pp.7-14.
- LAÉ Jean-François**, 2004, « Les “ Beaux cas ” chez Michel Foucault » in *Le Portique* n° 13-14, en ligne <http://leportique.revues.org/615>.
- LAÉ Jean-François**, 2011, « Écrire ses rêves, une conversion biographique ? », in *Tumultes*, n° 36 : *Écritures de soi entre les mondes, décrypter la domination*, Éditions Kimé, Paris, 222 p., pp. 133-144, p. 144.
- LAHIRE Bernard**, [1999] 2005, *L'Invention de l'« illettrisme »*, La Découverte, Paris, 371 p.

- LAINÉ Alex**, 1998, *Faire de sa vie une histoire. Théories et pratiques de l'histoire de vie en formation*, Desclée de Brouwer, Paris, 276 p.
- LANOUE Éric**, 2013, « Analphabétisme et Illettrisme au Nord et au Sud, Quelles voies pour la recherche en sciences sociales et la construction de politiques publiques ? » in *CRES Cahiers de la recherche sur l'éducation et les savoirs*, n° 12, « Alphabétisation et lutte contre l'analphabétisme dans les pays du Nord et du Sud. Politiques, pratiques et demandes sociales », Éditions de la maison de l'Homme, Paris, 364 p., pp. 11-24. <http://cres.revues.org/2287>.
- LAPASSADE Georges**, 1963, *L'Entrée dans la vie. Essai sur l'inachèvement de l'Homme*, Éditions de Minuit, Paris, 260 p.
- LARROSA Jorge**, 1998, *Apprendre et être, Langage, littérature et expérience de formation*, VÉRAN Norbert (trad.) (1995, *Dejame que te cuente – La experiencia de la lectura*, Barcelone, Éditions Laertes) Paris, ESF éditeurs, 169 p.
- LARROSA Jorge**, 2007, [1996, Laertes] *La experiencia de la lectura, estudios sobre literatura y Formación*, Mexico, Fondo de cultura economica, 678 p.
- LATOURET Bruno**, 1993 [1985 : introduction au numéro 14 de *Culture Technique* Les « Vues » de l'Esprit, LATOURET Bruno & NOBLET Jocelyn de (dir.), pp. 4-30] « Les « Vues » de l'esprit. Une introduction à l'anthropologie des sciences et des techniques. », in BOUGNOUX Daniel (dir.), 1993, *Sciences de l'Information et de la Communication*, Paris, Larousse, pp. 572-596, <http://www.bruno-latour.fr/sites/default/files/18-VUES-ESPRITS-06pdf.pdf>
- LAZALI Karima**, 2009, « Figures du hors-lieu », in *Le Coq-béron* 3/2009 (n° 198), p. 152-156. URL : www.cairn.info/revue-le-coq-heron-2009-3-page-152.htm
- LE COURANT Stefan**, 2014, « “Le jour où on a découvert l'Europe“ . Le voyage et l'aventure dans le récit d'Ibrahim Kanouté », in *Hommes et migrations* n° 1306, avril, mai, juin 2014, *Écrire la migration*, LEROY Delphine & SPIRE Amandine (coord.), Palais de la Porte Dorée, musée de l'Histoire de l'Immigration, Paris, 164 p., pp.73-80.
- LE GRAND Jean-Louis**, 2000, « Définir les histoires de vie. Sus et insus définitionnels », in *Revue internationale de psychosociologie*, Volume VI, n° 14, pp. 29-46.

- LE GRAND Jean-Louis**, 2002, « Histoires de vie (récits de vie) », in BARUS-MICHEL Jacqueline & ENRIQUEZ Eugène, *Vocabulaire de psychosociologie, références et positions*, ÉRES, Paris, 592 p., pp. 360-366.
- LEFEBVRE Henri**, 1989 [1959], *La Somme et le reste*, Méridiens Klincksieck, Paris, 777 p.
- LEFEBVRE Muriel**, 2013, « L'Infra-ordinaire de la recherche. Écritures scientifiques personnelles, archives et mémoire de la recherche », in *Sciences de la société* [En ligne], 89 |, URL : <http://sds.revues.org/203>.
- LEJEUNE Philippe**, (11^e édition 1971) 2010, *L'Autobiographie en France*, Paris, Armand Colin, 216 p.
- LEJEUNE Philippe**, (11^e édition 1975) 1996, *Le Pacte autobiographique*, Seuil Points Essais, Paris, 381 p.
- LEJEUNE Philippe**, 1980, *Je est un autre, L'autobiographie de la littérature aux médias*, Le Seuil, Paris, 327 p.
- LEJEUNE Philippe**, 1998, *Les Brouillons de soi*, Le Seuil, Paris, 422 p.
- LEJEUNE Philippe**, 2005, *Signes de vie. Le Pacte autobiographique 2*, Le Seuil, Paris, 274 p.
- LEJEUNE Philippe, BOGAERT Catherine**, 2006, *Le Journal intime, histoire et anthologie*, Textuel, Paris, 457 p.
- LEJEUNE Philippe**, 2009 « Moi contre moi : Philippe Lejeune & Philippe Vilain » in VILAIN Philippe, *L'Auto fiction en théorie*, Éditions de la Transparence, Chatou, 120 p., pp. 105-118.
- LEPENIES Wolf**, 1990, (1985 : *Die drei Kulturen, Soziologie zwischen Literatur und Wissenschaft*, Hanser Verlag, Munich) *Les Trois Cultures, entre science et littérature, l'avènement de la sociologie*, **PLARD Henri** (trad.), Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, Paris, 373 p.
- LEROY Delphine**, 2006, *Rapports à l'écrit d'apprenants en alphabétisation, dans un centre social à Paris 19^e*, mémoire de maîtrise de Sciences de l'Éducation, VERRIER Christian (dir.), université de Paris VIII, Saint-Denis, 113 p.
- LEROY Delphine**, 2008, *Rapports à l'écrit d'une apprenante en alphabétisation à Paris. Images d'une identité en mouvement*. Mémoire de master 2^e année, Sciences de l'Éducation et formation, spécialité recherche

“Éducation tout au long de la vie”, LE GRAND Jean-Louis (dir.), université Paris VIII, Saint-Denis, 205 p.

LEROY Delphine, 2012, « Fouiller dans le sac des dames. Une ethnographie des écrits disqualifiés » in *actes du Congrès de l'AFEA (Association Française d'Ethnologie et d'Anthropologie) : « Connaissances no limit(e)s ? »*, à l'Ehess, Paris en ligne : <http://afea2011.sciences-conf.org/8755>, 9 p.

LEROY Delphine, 2012, « Mises en tensions des passages à l'écrit : le cas d'apprenantes en alphabétisation dans un centre social à Paris », in BELLACHHAB Abdelhadi & MARIE Virginie (dir.), 2012, *Sens et représentation en conflit. Conceptualisation, signification et construction discursive*, Peter Lang – Éditions Scientifiques Internationales, GRAMM-R. Études de linguistique française. Vol.12, Pieterlen, Suisse, 233 p., pp. 211-222.

LEROY Delphine, 2013, « Écritures de femmes déclarant ne pas écrire. Quatre femmes latino-américaines à Paris », in *CREs Cahiers de la recherche sur l'éducation et les savoirs*, n° 12, « Alphabétisation et lutte contre l'analphabétisme dans les pays du Nord et du Sud. Politiques, pratiques et demandes sociales », Éditions de la Maison de l'Homme, Paris, 364 p., pp. 225-246. <http://cres.revues.org/2378>.

LEROY Delphine, 2013, « « Un roman ? Non ma vie... ». Histoires de vie de femmes migrantes : un récit adressé », in *Diaspora, Histoire et Sociétés*, n° 22, septembre 2013, « Ecrire sa vie », LACOUÉ-LABARTHE Isabelle & MOUYSET Sylvie (coord.), université Toulouse Le Mirail, 234 p., pp. 154-166.

LEROY Delphine, 2014, « Migración, lenguas y escrituras : Relatos de vida de dos mujeres hispanohablantes », in *Cahiers du P.R.O.H.E.M.I.O.* (Programme de Recherche sur "Oralité, Histoire, Écriture dans le monde Ibérique", Univ. Orléans), n° 13, DVD, *La imagen de la mujer en el contexto histórico, la lengua y la cultura tradicional de El Rebollar y otras partes en el siglo XX*, Actas de las VI Jornadas Internacionales de Estudio de El Rebollar (X Coloquio P.R.O.H.E.M.I.O.), 13 de abril/13-14 de julio de 2013, A. Iglesias Ovejero dir., Presses Universitaires d'Orléans, pp. 229-238.

LEROY Delphine, 2014, « Saisir, transcrire, traduire des récits de vie de migrantes hispanophones » in *Hommes et migrations* n° 1306, avril, mai, juin 2014, *Écrire la migration*, LEROY Delphine &

- SPIRE Amandine (coord.), Palais de la Porte Dorée, musée de l'Histoire de l'Immigration, Paris, 164 p., pp. 93-99.
- LEROY Delphine & LEROY Marie** (coord.), 2014, *Histoires d'écrits, histoires d'exils. Perspectives croisées sur les écritures en migration(s)*, Éditions Naar, Deutschland, 251 p.
- LEROY Delphine & SPIRE Amandine** (coord.), 2014, *Hommes et migrations* n° 1306, avril, mai, juin 2014 : *Écrire la migration*, Palais de la Porte Dorée, musée de l'Histoire de l'Immigration, Paris, 164 p.
- LEROY Marie & WEIRICH Anna**, 2014, « Chercheuses...migration ? Echanges d'expériences » in *Hommes et migrations* n° 1306, avril, mai, juin 2014 : *Écrire la migration*, Palais de la Porte Dorée, musée de l'Histoire de l'Immigration, Paris, 164 p., pp.83-90.
- LEVI-STRAUSS Claude**, 1955, *Tristes tropiques*, Librairie Plon, Paris (réédition), juillet 2005 (collection Terre humaine Poche), 504 p.
- LEVI-STRAUSS Claude**, 1962, *La Pensée sauvage*, Librairie Plon, Paris (réédition), janvier 2006 (collection Agora), 338 p.
- LEWIS Oscar**, (1^{re} édition : 1961, *The Children of Sánchez : Autobiography of a Mexican family*), *Les Enfants de Sanchez, autobiographie d'une famille mexicaine*, ZINS Céline (trad.), 1963, Gallimard, Paris, 436 p.
- LEWIS Oscar**, (1^{re} édition : 1969, *A death in the Sánchez family*), ZINS Céline (trad.) 1973, *Une Mort dans la famille Sánchez*, Gallimard, Paris, 175 p.
- LIND Agneta & JOHNSTON Anton**, 1990, *Literacy in the Third World*, SIDA, Stockholm, 144 p.
- LONDON Maria**, 2001, *El hilo del medio*, RIL editores, Chili.
- LONDON Maria**, 2001, *Le Fil du milieu*, 194 p., APA 1515. Garde mémoire n° 5, écho n° 248, p. 170.
- LONDON Maria**, 2003, *Tisseuse de mémoires de la Patagonie aux Balkans*, (*El hilo del medio*, 2001, RiL editores, Chili), L'Harmattan, Paris, 230 p.
- LONDON Maria**, 2007, *Le Livre de Carmen*, Indigo Côté femmes, Paris, 101 p.
- LONDON Maria**, 2012, *Le Rêve et la Chute. Récit d'une quête d'absolu*, L'Harmattan, Paris, 100 p.

- LONDON Maria**, 2014, « Témoignage », in LEROY Delphine & LEROY Marie (coord.) *Histoires d'écrits, histoires d'exils*, éditions Naar, Tübingen, 251 p., pp.87-90.
- LORILLEUX Joanna**, 2014, « Écriture et migration. Pérégrinations avec des adolescents scolarisés tardivement », in *Hommes et migrations* n° 1306, avril, mai, juin 2014, *Écrire la migration*, LEROY Delphine & SPIRE Amandine (coord.), Palais de la Porte Dorée, musée de l'Histoire de l'Immigration, Paris, 164 p., pp. 11-20
- LUSSAULT Michel**, 2013, *L'avènement du monde. Essai sur l'habitation humaine de la Terre*, Le Seuil, Paris 297 p.
- LOURAU René**, 1997, *Implication, Transduction*, Anthropos, Paris, 198 p.
- LYDIE Virginie**, 2014, « Écrire l'autre. L'histoire du livre de Mehdi Sayed » in *Hommes et migrations* n° 1306, avril, mai, juin 2014, *Écrire la migration*, LEROY Delphine & SPIRE Amandine (coord.), Palais de la Porte Dorée, musée de l'Histoire de l'Immigration, Paris, 164 p., pp. 57-66.
- MAALOUF Amin**, 2000, *Le Périple de Baldassare*, Grasset, Paris, 488 p.
- MARTINIELLO Marco & SIMON Patrick**, 2005, « Les Enjeux de la catégorisation », in *Revue européenne des migrations internationales* [En ligne], vol. 21 – n° 2 | 2005 URL : <http://remi.revues.org/2484> ; DOI : [10.4000/remi.248](https://doi.org/10.4000/remi.248).
- MARTINOT Delphine**, 2001, « Connaissance de soi et estime de soi : ingrédients pour la réussite scolaire », in *Revue des sciences de l'éducation*, vol. 27, n° 3, pp. 483-502.
- MARUANI Margaret**, 2011 [2004] *Travail et emploi des femmes*, La Découverte, Paris, 126 p.
- MAUSS Marcel**, 1925, *Essai sur le don forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques*, L'Année sociologique (1896/1897-1924/1925), T. 1, (1923-1924), Presses Universitaires de France, pp. 30-186.
- MBODJ-POUYE Aïssatou**, 2004, « Pouvoirs de l'écriture » in *Critique*, n° 680-681, « Frontières de l'anthropologie » dirigé par Benoit de l'Estoile et Michel Naepels (janvier-février 2004), pp. 77-88, halshs.archives-ouvertes.fr/docs/00/35/21/50/PDF/Goody-Street.pdf
- MBODJ-POUYE Aïssatou**, 2007, *Des cahiers au village. Socialisations à l'écrit et pratiques d'écriture dans la région cotonnière du Mali*, thèse de

- doctorat en anthropologie et sociologie, université Lumière-Lyon 2, LAHIRE Bernard (dir.), 715 p.
- MBODJ-POUYE** Aïssatou, 2013, *Le Fil de l'écrit. Une anthropologie de l'alphabétisation au Mali*, ENS Éditions, coll. « Sociétés, Espaces, Temps », Lyon, 307 p.
- MERCKLING Odile**, 2011, *Femmes de l'immigration dans le travail précaire*, L'Harmattan, Paris, 283 p.
- MOLINIÉ Muriel, BISHOP Marie-France** (dir.), 2006, *Autobiographie et réflexivité*, CTRF, université de Cergy-Pontoise, 162 p.
- MOLINIÉ Muriel** (dir.), 2011, *Démarches portfolio en didactique des langues et des cultures. Enjeux de formation par la recherche action*. CRTF, université de Cergy-Pontoise, 153 p.
- MOLINIÉ Muriel**, 2015, *Recherche biographique en contexte plurilingue. Cartographie d'un parcours de didacticienne*. Actes académiques, Riveneuve, Paris, 234 p.
- MONJARET Anne**, 1998, « L'Argent des cadeaux », in *Ethnologie française* nouvelle série, T. 28, n° 4, *Les Cadeaux : à quel prix ?* (octobre-décembre 1998), pp. 493-505, Presses Universitaires de France, <http://www.jstor.org/stable/40990036>
- MORIN Edgar**, 1990, *Introduction à la pensée complexe*, ESF éditeur, (réédition 2005 Le Seuil), Paris, 158 p.
- MORIN Edgar**, 1991, *La Méthode, tome 4 : Les idées. Leur habitat, leur vie, leur moeurs, leur organisation*, Éditions du Seuil, Paris, 262 p.
- MORISSE Martine**, 1995 thèse de doctorat en Sciences de l'Éducation, *Pratiques ordinaires d'écriture et formation d'adultes*, université Paris VIII, BERGER Guy (dir.), Saint-Denis, 611 p.
- MORISSE Martine**, 2008, « Un Art entre deux : Pratiques réflexives d'adultes dits « en difficulté » à l'écrit », in *Transformations. Recherches en éducation des adultes*, Lille, n° 1, pp. 137-147.
- MOULINIE Véronique**, 2008, « Des Papiers sur soi, des papiers pour soi. L'Identité portable », in FINE Agnès, *Etats civils en questions. Papiers, identités, sentiment de soi*. Éditions du CTH, Paris, 330 p., pp. 293-330.

- NOIREAUD Marie-Christine**, 2007, thèse de doctorat en Sciences de l'Éducation, *La Question du sujet en situation interculturelle de formation : le cas de femmes pondichériennes*, université Paris XIII, BIAR-NÈS Jean (dir.), 350 p.
- NOIREAUD Marie-Christine**, 2013, *De Pondichéry à Paris, Parcours de femmes en formation*, L'Harmattan, Paris, 214 p.
- NOIRIEL Gérard**, 2002, *Atlas de l'immigration en France, Exclusion, intégration...*, Éditions Autrement, collection Atlas-Mémoire, Paris, 63 p.
- NOIRIEL Gérard**, 2004, *Gens d'ici, venus d'ailleurs. La France de l'immigration 1900 à nos jours*. Éditions du Chêne-Hachette Livres, Paris, 294 p.
- NOVOTNY-BISSEY Agnès**, septembre 2003, *Alphabétisation et motivations*, mémoire de DUFA, CARRÉ Philippe (dir.), université Paris X Nanterre.
- NUTTIN Joseph**, 2000 (5^e édition), *Théorie de la motivation humaine*, PUF, Paris, 383 p.
- NUSELOVICI Alexis (Nous)** 2013, « L'Exil comme expérience », Fondation de la Maison des Sciences de l'Homme WP-2013-43 <http://wpfmsh.hypotheses.org/347>
- OSO CASAS Laura**, 2005, « La Réussite paradoxale des bonnes espagnoles de Paris », in *Revue européenne des migrations internationales* [En ligne], vol. 21 – n° 1-2005, <http://remi.revues.org/4222>.
- OSO CASAS Laura**, 2011, « Género, migración y desarrollo. Entre Quito y Madrid, familias ecuatorianas y estrategias de movilidad social », *Amérique Latine Histoire et Mémoire. Les Cahiers ALHIM*, 22 | 2011, [En línea], Puesto en línea el 27 enero 2012. URL : <http://alhim.revues.org/4077>. Consultado el 23 de agosto 2013.
- OZOUF Mona**, (1995, 1^{re} édition), 1999, *Les Mots des femmes, Essai sur la singularité française*, Gallimard, Paris, 421 p.
- PALMA Milagros**, 1991, *Le Ver et le Fruit. Apprentissage de la féminité en Amérique latine*, Unesco – Côté Femmes éditions, Paris, 129 p.
- PALMA Milagros** (coord.), 2006, *Le Paris latino-américain, El París latinoamericano, Anthologie des écrivains latino-américains à Paris, Antología de escritores latinoamericanos en París*, édition bilingue, Indigo & Côté Femmes, Paris, 297 p.
- PARK Robert E.**, 1928, « Human Migration and the Marginal Man », in *American Journal of Sociology*, 37 (6), pp. 881-893.

- PARROT André**, 1965, « Andrée Herdner. Corpus des tablettes en cunéiformes alphabétiques découvertes à Ras Shamra – Ugarit de 1929 à 1939 », in *Syria*, année 1965, volume 42, n° 3, pp. 393-394.
- PAZ Octavio**, 1990 (2^e édition), *Libertad bajo palabra*, Ediciones Càtedra Letras hispanicas, Madrid, 376 p.
- PENNAC Daniel**, 1992, *Comme un roman*, Gallimard, Paris, 198 p.
- PEREC Georges**, 1985, *Penser/Classer* Hachette, Paris, 184 p.
- PEREC Georges**, 1989, « Interroger l'habituel » in *l'Infradinaire*, Le Seuil, Paris <http://remue.net/cont/perecinfrard.html>.
- PERRAUT-SOLIVERES Anne**, 2001, *Infirmières, le savoir de la nuit*, PUF, Paris, 292 p.
- PERROT Michèle**, 1995, « Identité, égalité, différence. Le regard de l'histoire » dans EPHESIA, *La Place des femmes. Les enjeux de l'identité et de l'égalité au regard des sciences sociales*, La Découverte, Paris, 359 p
- PINEAU Gaston, LE GRAND Jean-Louis**, 1993, *Les Histoires de vie*, PUF, Collection Que Sais-je ? Paris, 125 p.
- PLANTÉ Christine**, 1989, *La Petite sœur de Balzac, Essai sur la femme auteur*, Le Seuil, Paris, 375 p.
- POITRASSON Virginie**, 2012, *Il faut toujours garder en tête une formule magique*, Éditions de l'attente, Bordeaux, 128 p.
- QUENEAU Raymond**, 2007 [1947], *Exercices de style*, Gallimard, Folio, Paris, 215 p.
- QUIMINAL Catherine**, 2000, « Construction des identités en situation migratoire : territoire des hommes, territoire des femmes », in *Autrepart* n° 14, pp. 107-120.
- QUIMINAL Catherine**, 2004, « Migrations », in HIRATA Hélène, LABORIE Françoise, LE DOARÉ Hélène, SENOTIER Danièle, (1^{re} édition 2000), *Dictionnaire critique du féminisme*, PUF, Paris, 300 p., pp.124-129.
- QUIMINAL Catherine**, 2009, « Entreprendre une anthropologie des migrations : retour sur un terrain », in *Revue européenne des migrations internationales* [En ligne], vol. 25 – n° 3, 2009, URL : <http://remi.revues.org/4992>.

- RACHEDI Lilyane**, 2009, « Le raconter et l'écrire dans la migration : lorsque le récit de soi conditionne le passage vers d'autres territoires » in GOHARD-RADENKOVIC Aline & RACHEDI Lilyane, *Récits de vie, récits de langues et mobilités. Nouveaux territoires intimes, nouveaux passages vers l'altérité*, L'Harmattan, Paris, 275 p., pp. 235-250.
- RAMOND Michèle** (dir.), 2005, *Femmes, Pouvoirs, Créations (Les travaux de Gravidá)*, Indigo Côté femmes, Paris, 278 p.
- RAMOND Michèle** (dir.), 2010, *Les Créations ont-elles un sexe ? Les travaux de Gravidá*, Édition de Michèle Ramond, Adehl, Rilma 2, Paris, 292 p.
- RANCIÈRE Jacques**, 2004, [L. Fayard] *Le Maître ignorant, cinq leçons sur l'émancipation intellectuelle*, 10/18 Poche, Paris, 234 p.
- RICHMOND Mark, ROBINSON Clinton, SACHS-ISRAEL Margaret** (dir), 2008, *The Global Literacy Challenge. A profile of youth and adult literacy at the mid-point of the United Nations Literacy Decade 2003-2012*, UNESCO, Paris, 79 p.
- RICŒUR Paul**, 1986, *Du texte à l'action, Essais d'herméneutique II*, Le Seuil, Paris, 448 p.
- RICŒUR Paul**, 1990, *Soi-même comme un autre*, Points/Seuil, Paris, 410 p.
- RIPOLL Philippe**, 2011, Saint-Denis, *Théâtres intermédiaires I, Prendre langue avec la vôtre, lettres aux acteurs*, L'Harmattan, Paris, 181 p.
- RENDELL Ruth**, 1977, [1978, *A judgement instone*] *L'analphabète*, Marie-Louise NAVARRO (trad.), Le Masque, Paris, , 190 p.
- ROBINSON-PANT Anna**, 2003, *Pourquoi manger des concombres verts juste avant de mourir ? Etude de la relation entre l'alphabétisation des femmes et le développement. La perspective du Népal*. Unesco, Paris, 200 p.
- ROGERS Alan**, 1994 a, *Using literacy : A New Approach to Post-Literacy Materials*, ODA (ODA serial n° 10) London.
- ROGERS Alan**, 1994 b, *Women, literacy, Income Generation, Education for development*, Reading (UK), 84 p.
- RYGIEL Philippe, LILLO Natacha** (dir.), 2006, *Rapports sociaux de sexe et immigration. Mondes atlantiques XIX^e-XX^e siècle*, Publibook, Paris, 142 p.

- SAMSON Dominique**, 2002, thèse de doctorat en sciences de l'Éducation, *L'ombre de l'auteur : des rapports de force dans l'acte d'écrire*, université Paris VIII, VILLE Patrice (dir.), Saint-Denis, 390 p.
- SARTRE Jean-Paul**, 1971, [1948], *Qu'est-ce que la littérature ?* Paris, Gallimard, 307 p.
- SARTRE Jean-Paul**, 1964, *Les Mots*, Gallimard, Paris, 213 p.
- SEMPRUN Jorge**, 1994, *L'Écriture ou la Vie*, Gallimard, Paris, (collection Folio, 2005), 397 p.
- SOLIS Teresa**, 2014, « "Si c'était pour moi, je ne venais pas ici." Les enfants racontent », in *Hommes et migrations* n° 1306, avril, mai, juin 2014, *Écrire la migration*, LEROY Delphine & SPIRE Amandine (coord.), Palais de la Porte Dorée, musée de l'Histoire de l'Immigration, Paris, 164 p., pp. 33-39.
- SOUVESTRE Émile**, 1850, « Rapport de M. Émile Souvestre à Monsieur le Ministre de l'Instruction Publique, le 21 mars 1850 » in Ministère de l'Instruction Publique et des Cultes, *Lectures Publiques du soir et Cours complémentaires, Rapports, Premier compte rendu trimestriel* (du 15 décembre 1849 au 15 mars 1850), Paris. 43 p. (archives historiques de la Ville de Paris, cote 13135), p.11.
- SPIRE Amandine**, 2011, *L'étranger et la ville en Afrique de l'Ouest. Lomé au regard d'Accra*, Karthala, Paris, 378 p.
- STREET Brian**, 2004, " Futures of the Ethnography of Literacy ? " in *Language and education*, vol.18, Num 4, pp. 326-330.
- THOMAS William Isaac, ZNANIECKI Florian**, 1997 [1918], *Le Paysan polonais en Europe et en Amérique. Récit de vie d'un migrant*, Nathan, Paris, 446 p.
- TODOROV Tzvetan**, 1981, *Mickhaïl Bakhtine, le principe dialogique*, Seuil, Paris, 318 p.
- TORUNCZYK Anne**, 2000, *L'Apprentissage de l'écrit chez les adultes. Cheminement du savoir lire-écrire*. L'Harmattan, Paris, 330 p.
- TREKKER Annemarie**, 2006, *Les Mots pour s'écrire. Tissage de sens et de liens*. L'Harmattan, Paris, 167 p.
- UNESCO, COLCLOUGH Christopher** (dir), 2003, *Rapport mondial de suivi sur l'Éducation Pour Tous (EPT), 2003-2004 : Genre et Éducation pour tous Le Pari de l'égalité*, UNESCO, Paris, 432 p.

- UNESCO**, BURNETT Nicholas (dir.), 2006, *Rapport mondial de suivi sur l'Éducation Pour Tous (EPT) : 2006 : L'Alphabétisation un enjeu vital*, UNESCO, Paris, 464 p.
- UNESCO**, 2013 *Le 2^e rapport sur l'apprentissage et l'éducation des adultes, Repenser l'alphabétisation*, UNESCO, Hambourg, 186 p.
- UNESCO**, 2016, *Forum mondial sur l'éducation 2015, Rapport final*, UNESCO, Paris, 75 p.
<http://unesdoc.unesco.org/images/0024/002437/243724f.pdf>
- UNESCO**, HANEMANN Ulrike & SCARPINO Cassandra (Coord.), 2017, *Familles apprenantes Approches intergénérationnelles de l'alphabétisation*, Institut Pour l'Apprentissage Tout au long de la vie, Hambourg, 180 p.
- VERRIER Christian**, 2001, *Chronologie de l'Enseignement et de l'Éducation en France, Des origines à nos jours*, Économica, Paris, 190 p.
- VIOLLET Catherine (dir.)**, 1997, *Genèse textuelle, identités sexuelles, actes du colloque franco-russe, Paris, 15-17 février 1996*, Éditions du Lérot, Tusson, 218 p.
- WEBER Florence**, 1993, « L'Ethnographe et les scripteurs populaires. Quelques remarques sur l'écriture comme interaction et comme compétence », in *Enquête* [En ligne], n° 8 | 1993, URL : <http://enquete.revues.org/182>
- WIHTOL DE WENDEN Catherine & BENOÎT-GUYOD Madeleine**, (Cartographie), 2016 (réédition), *Atlas des migrations un équilibre mondial à inventer*, Autrement, 96 p.
- WINNICOTT Donald Woods**, *Les Objets transitionnels*, 2010 [1969, in *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Payot], Payot, Paris, pp. 109-125, 109 p.
- WOOLF Virginia**, (1929, *A room of one's own*, Quentin Bell et Angelica Garnett), 1951, *Une chambre à soi*, trad. fr. Robert Marin Éd., 1992, Denoël/Gonthier, Paris, 171 p.

Autres documents

- APA** : Association Française pour l'Autobiographie et le Patrimoine Autobiographique <http://association.sitapa.org/accueil.php>
- ASIHVIF** : L'Association internationale des histoires de vie en formation et de recherche biographique en éducation.
<http://www.asihvif.com/1/upload/charte.pdf>

Le **Contrat d'Intégration Républicaine (CIR)** en vigueur depuis 2016 et qui a remplacé le Contrat d'accueil et d'Intégration CAI www.immigration.interieur.gouv.fr/content/download/97293/.../160916-DP-CIR.pdf

Enquête sur la littératie et les compétences des adultes (ELCA) : Apprentissages et réussites, Premiers résultats, 2005, OCDE, Canada, <http://www.oecd.org/fr/Éducation/innovation-Éducation/34867466.pdf>.

Journal de l'Alpha n°185, Centre de documentation du collectif alpha ASBL, Bruxelles, en ligne : http://www.collectif-alpha.be/IMG/pdf/stat_biblio_2012.pdf

L'**observatoire** compétences-emplois sur la formation continue et le développement des compétences de l'Université du Québec à Montréal, juin 2013, volume 4, n° 2, <http://www.uce.uqam.ca/les-bulletins/90-notions-formel-informel-nonformel.html?catid=19%3Ajuin-2013-volume-4-numero-2>

L'**Office Français de l'Immigration et de l'Intégration- l'OFII** http://www.ofii.fr/s_integrer_en_france_47/index.html?sub_menu=5

Paris Éducatifs : Numéro spécial (non daté mais situé entre 1989 et 1995), *Cahiers de la Direction des Affaires scolaires*, « Une Ecole pour les adultes », édité par la Mairie de Paris, 19 p.

<http://www.cours-municipal-d-adultes-cma.cma-paris.org/en-savoir-plus/les-cours-pour-adultes-plus-de-200-ans-dhistoire/>

Rapport de l'OCDE du 14 juin 2000 : La Littératie à l'ère de l'information : <http://www.oecd.org/fr/Éducation/innovation-education/39438013.pdf>.

Socialanalyse, site & textes de GILON Christiane & VILLE Patrice http://www.socialanalyse.net/accueil/Textes_socialanalyse.html

SHAHZAD Abdul, 2013, « L'Illettrisme des cadres, un phénomène méconnu et tabou », in *Le Monde* daté du 16.02.2013 et mis en ligne : <http://www.lemonde.fr/societe/article/2013/02/16/1-illettrisme-des-cadres-un-phenomene-meconnu-et-tabou18337223224.html>.

Unesco, sur la littéracie, <http://www.uis.unesco.org/literacy/Pages/defaultFR.aspx>

Remerciements

L'aboutissement de cet ouvrage a été porté par de nombreuses contributions. Il est le fruit de rencontres, de dialogues, de moments de vie partagés, d'autres enfouis, oubliés, souterrains...

Par ordre d'apparition dans cette histoire

Les femmes qui m'ont précédée et ont migré chacune à leur manière
Amélia, Elvira et Hortense

Celles qui m'ont ouvert leurs portes et ont livré leurs histoires
Amalia, Mari-Sol, Anna, Monica mais aussi Silvia Baron Supervielle et Maria
London

Sans qui cette recherche n'existerait pas

L'APA et Philippe Lejeune pour cette douce générosité qui patrimonialise
nos Histoires

Les deux fils d'Isabel Gille – Claude et Daniel – qui ont accepté la publica-
tion du récit de leur maman

Celles et ceux dont la lecture des travaux et des histoires s'est incorporée et a
façonné les miens

Celles et ceux qui ont témoigné de leurs expériences et dont je n'ai pas rendu
compte explicitement

Anne-Sophie Cailliot qui a porté les premières intuitions et partages
Christian Verrier pour son soutien et ses retours attentifs

Jean-Louis Le Grand dont la confiance amicale a permis, a auteurisé...

Mon *alter ego* Marie Leroy avec qui nous cheminons et grandissons

Cynthia Estrada qui a vérifié la justesse des transcriptions

Béatrice Fraenkel pour les débats aigus et l'exigence formatrice

Les ami-e-s rencontrés au fil de cette route Christine Campini avec qui nous
serpentons

Anissa Ben Hamouda, Amandine Spire pour les premières aventures collec-
tives et joyeuses

Le compagnonnage de Léocadie Mbous, Nicolas Fasseur, Paul et les autres
L'équipe d'EEM (Ecritures – Espaces Migrations) et spécialement Martine
Bodineau

Michel Agier qui a parrainé nos premiers pas éditoriaux

Catherine Quiminal dont la présence et les travaux affermissent mon pas

Ma famille de l'école de la vie : Anne, Valérie(s), Pascale, Marie-Reine et
autres femmes exceptionnelles engagées et enragées du quotidien
Celles et ceux qui ont parfois soulagé le mien pour permettre l'écriture :
Nora, Vladimir, Jacques...

Le temps partagé à esquisser d'intenses traces d'un fabuleux Ordinaire
Celui laissé aussi pour se le remémorer et plonger dans ses eaux troublantes
La lumière et les sombres de Robleda

Jean-Claude Leroy Typographe de retour et relecteur d'exception
Philippe Hameau et son ferme soutien

Adèle et Hugo dont la joie et la tendresse m'animent et me raniment
Les nouvelles rencontres et désirs de recherche qui poussent à conclure
pour mieux projeter : l'aventure de *Polygraphes*, Mexico et les approches frei-
ristes-zapatistes...

